HAL
open science

La sexualité de son voisin. Regard croisé des voyageurs français et italiens à travers le récit de leur voyage en France et en Italie (1730-1780)

Hugues Cifonelli

To cite this version:

Hugues Cifonelli. La sexualité de son voisin. Regard croisé des voyageurs français et italiens à travers le récit de leur voyage en France et en Italie (1730-1780). Histoire. 2011. dumas-01059925

HAL Id: dumas-01059925

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01059925

Submitted on 2 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hugues CIFONELLI

La sexualité de son voisin

Regard croisé des voyageurs français et italiens à travers le récit de leur voyage en France et en Italie (1730-1780)

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux
Option : Master international franco-italien (MIFI)

Sous la direction de M. Gilles Bertrand et Mme. Elena Brambilla

Année universitaire 2010-2011

La sexualité de son voisin

Regard croisé des voyageurs français et italiens à travers le récit de leur voyage en France et en Italie (1730-1780)

Mais en touchant une mosaïque faite avec les différentes laves du Vésuve et de l'Etna, son âme s'élançait dans la chaude et fauve Italie ! Il assistait aux orgies de Borgia, courait dans les Abruzzes, aspirait aux amours italiennes, se passionnait pour les blancs visages aux longs yeux noirs…
Il frémissait des dénouements nocturnes interrompus par la froide épée d'un mari, en apercevant une dague du moyen âge dont la poignée était travaillée comme une dentelle, et dont la rouille ressemblait à des taches de sang…

Honoré de BALZAC, *La peau de chagrin*

REMERCIEMENTS

Je remercie, mes deux directeurs de mémoire, M. Gilles Bertrand et Madame Elena Brambilla, ainsi que l'ensemble des professeurs qui m'ont entouré durant cette année de master par leurs conseils, leur attention et leurs séminaires. Je tiens particulièrement à remercier M. Gilles Montègre, M. Vittorio Criscuolo, M. Carlo Capra et enfin, M. Stefano Levati.

Je souhaite en outre, féliciter les équipes des bibliothèques françaises et surtout italiennes. Elles m'ont tant apporté. Leurs précieux services et leur accueil chaleureux m'ont permis de mener à bien ce mémoire. J'adresse des remerciements cordiaux aux bibliothécaires de la Braidense à Milan. Un salut respectueux et ému revient aux bibliothécaires de la Biblioteca municipale di Piacenza et de la Biblioteca Statale di Cremona. Ils ont su apporté leur aide avec une délicatesse et une gentillesse jamais démenties. Je souhaite aussi remercier les bibliothécaires de l'UFR et le service des prêts entre bibliothèques de la Bibliothèque Droit-Lettres.

Mes pensées vont aussi à mes parents et à ma famille dont le soutien constant et l'attention portée à mon projet de mémoire m'ont fait chaud au cœur. Enfin, mes souvenirs les plus fidèles vont aux rencontres enrichissantes et à mes amitiés milanaises nombreuses et indéfectibles.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 7
PARTIE PREMIERE 22
LE CONTEXE GENERAL DU VOYAGE 22
Chapitre I – Les voyageurs et le voyage 24
1. Typologie des voyageurs 24
2. Le regard des voyageurs 33
3. La norme et le voyage 36
Chapitre II – Société de départ et société d'arrivée 42
1. La situation culturelle en France et dans les Etats italiens 42
2. Les relations entre les deux espaces culturels 48
3. Pourquoi et pour quoi voyager ? 54
Chapitre III – Deux sociétés dans leur rapport à la sexualité 61
1. Les points communs 61
2. Le comportement sexuel de la noblesse et l'émergence d'une morale bourgeoise 65
3. Morale et discipline sexuelle de la contre réforme 70
DEUXIEME PARTIE 73
L'APPRENTISSAGE DE L'ALTERITE 73
Chapitre IV – Comprendre la sexualité de l'autre 75
1. Représentations, mythes et fantasmes dans la compréhension du caractère des deux nations 75
2. La référence à l'histoire des anciens 81
3. Les sciences naturelles et la théorie des climats 86
Chapitre V – Le voyage et ses curiosités sexuelles 90
1. Art et sexualité dans la quête sensuelle du beau et la définition de la norme 90
2. L'homosexualité masculine 97
3. Les castrats et l'indétermination sexuelle 102
Chapitre VI – Le regard porté sur les femmes et leur place dans la société 110
1. Contrôle du corps et de la morale 110
2. Sigisbéisme et « libertinage » 118
3. Les femmes dans la sphère publique 130
TROISIEME PARTIE 137
UNE EXPERIENCE SENSUELLE, SEXUELLE ET INTROSPECTIVE 137
Chapitre VII – Les voyageurs et leur rapport aux autochtones 140
1. Conversations et sociabilités parmi les élites aristocratiques et bourgeoises 140
2. Obstacles, limites et conséquences des conquêtes galantes 147
3. Les femmes du peuple et les cantatrices 152
Chapitre VIII – L'économie sexuelle 158
1. Les courtisanes, mythe érotique et institution culturelle 158
2. La prostitution féminine 164
3. La pauvreté et la prostitution infantile 169
Chapitre IX – Le regard introspectif 175
1. La question de la famille et des enfants 175
2. La peur de la dégénérescence 182
3. La sexualité et l'identité culturelle 187
CONCLUSION 195
CORPUS DE SOURCES 200
BIBLIOGRAPHIE 203
ANNEXES 205

INTRODUCTION

« Non v'è nazione che abbia scritto sull'Italia più della francese »[1] écrit Giuseppe Baretti dans son livre *Gli italiani o sia relazione degli usi e costumi d'Italia*. La polémique initiée par Sharp sur les mœurs des italiens fait alors rage. L'ouvrage tente de démentir point par point l'attaque féroce du voyageur anglais. Baretti combat ce qu'il juge être des allégations mensongères en même temps qu'une atteinte inacceptable à l'honneur des italiens. Parmi les affirmations outrancières voire fausses sur les habitants de la péninsule, les questions en rapport à la sexualité et au genre trouvent toute leur place. Ainsi, l'auteur italien se débat contre les pires préjugés attribués à ses compatriotes par le reste de l'Europe : la prétendue jalousie des maris, la débauche des femmes et (critique propre aux pays protestants) l'éducation jugée inhumaine des jeunes filles dans les couvents. Il doit en outre répondre du sigisbéisme, spécificité italienne dont la pratique, largement diffusée dans les élites nobiliaires de l'Italie centrale et septentrionale, heurte la morale de Sharp.

La citation nous rappelle l'importance des écrits sur les autres cultures dans l'Europe des Lumières. A travers les récits de voyage, les mémoires et les correspondances, les ressortissants des diverses nations d'Europe racontent leur voyage dans d'autres sociétés et en profitent pour écrire sur les mœurs de leurs voisins. Dans ce travail de description les contemporains jugent et regardent d'un œil nouveau ces coutumes si étrangères aux leurs. Parmi les descriptions données à lire, la sexualité tient une place non négligeable. C'est au prisme des habitudes sexuelles des populations locales, des pratiques sociales et intimes régissant les rapports entre les sexes aux seins du couple et dans l'espace public, que le voyageur cherche aussi à évaluer la société visitée. La réponse de Baretti à Sharp résonne comme les échos lointains d'une polémique entre les diverses « nations » d'Europe sur la morale et la sexualité. Elle nous rappelle que les critiques des observateurs étrangers dans un pays voisin étaient rarement tendres sur les habitudes et us et coutumes. Celles-ci faisaient souvent l'objet de vives critiques et la réaction contre de telles attaques était toute aussi véhémente. En effet, si Sharp avec toute sa morgue et son assurance décrédibilise, parfois avec acrimonie, la probité des mœurs de la péninsule, ce regard méprisant dont il fait preuve à l'égard d'une autre culture n'est pas propre aux anglais. Par exemple, les français, qui, comme

[1] Giuseppe Baretti, *Gli italiani o sia relazione degli usi e costumi d'Italia* nella versione di Girolamo Pozzoli, a cura di Gianmarco Gaspari, illustrazioni di Franco Rognoni, Milano, Franco Sciardelli, 1991 « Il n'y a pas de nation qui ait écrit sur l'Italie autant que la française »

le rappelle Baretti ont beaucoup écrit sur l'Italie, furent très prodigues dans la description des italiens et de leur sexualité. Le contraire se vérifie également. Bien que moins prolixes, les italiens ont écrit sur les français et leur sexualité. Ainsi, au XVIIIe siècle la description d'un autre pays ou d'une autre culture passe aussi par un regard sur la sexualité de l'autre.

Ce thème du rapport entre voyage et sexualité s'inscrit dans le champ des recherches en histoire culturelle. Peu d'ouvrages ont concentré leurs efforts pour étudier la sexualité dans le voyage ou encore pour savoir comment se construit à la faveur de la rencontre d'une autre culture un regard sur la sexualité des autochtones. Pendant, longtemps les historiens n'ont accordé que peu d'intérêt aux écrits des voyageurs sur la sexualité de l'autre. Par ailleurs, la sexualité de ces auteurs, principaux protagonistes du voyage, demeure largement ignorée. La plupart du temps, de telles sources n'étaient pas inconnues des historiens mais leur usage se limitait à servir de sources d'appoint dans le cadre d'études plus générales sur le genre ou les pratiques sexuelles souvent bien éloignées des questions liées au voyage et aux voyageurs. C'est le cas de l'étude sur le sigisbéisme entrepris par Roberto Bizzocchi dans son ouvrage *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia*[2]. Il s'agit d'une étude sur la pratique en tant que telle et non du regard porté par une certaine catégorie d'observateurs contemporains sur la coutume des *cavaliere servente*. Il utilise par conséquent les sources des voyageurs français et notamment de Charles de Brosses et plus tard dans le siècle de Jérôme de Lalande pour mieux cerner la pratique du sigisbéisme. Elles viennent en complément d'autres sources au centre du propos. Cet exemple montre que le regard des voyageurs sur la sexualité ainsi que leur sexualité au cours du voyage restent encore en marge des préoccupations historiographiques.

Ce constat semble valide pour l'époque moderne mais commence à être démenti par les recherches récentes sur le voyage et la sexualité à l'époque contemporaine. Plusieurs études dans cette perspective sont à noter depuis une dizaine d'années. L'essai de Ian Littelwood intitulé *Climi bollenti : viaggi e sesso dai giorni del Grand Tour*[3] publié en 2004 cherche à comprendre de manière global la question du rapport entre sexualité et voyage à travers l'Europe entre les XVIIIe et XXe siècles. En fait deux limites à l'argument de cet ouvrage doivent être signalées. La première et le caractère plus spécifiquement anglo-saxon des sources exploitées par l'auteur. Contrairement aux prétentions générales du titre, les sources

[2] Roberto Bizzocchi, *Op.Cit.*, Roma-Bari, Laterza, 2008

[3] Ian Littlewood, *Climi bollenti : viaggi e sesso dai giorni del Grand Tour* (traduction de l'anglais par Navid Carucci), Florence, Le lettere, 2004

concernent exclusivement les voyageurs anglais. De plus pour la période entre XVIIIe siècle et XIXe siècle, l'auteur développe, à l'exception du chapitre sur Boswell, presque uniquement le cas des jeunes aristocrates anglais dans le *Grand Tour*. Cela nous amène à la seconde limite de l'ouvrage à savoir les bornes chronologiques. De fait, le propos de l'auteur comme les sources étudiées renvoient au XIXe siècle essentiellement. Par conséquent, les conclusions de Ian Littelwood bénéficient davantage à l'étude du voyage au XIXe siècle. Malgré des considérations très partielles sur le XVIIIe siècle, le livre s'avère utile pour établir une méthode de travail. L'auteur pose de multiples questions. Par ailleurs il se laisse aller à des intuitions pas toujours vérifiées mais très stimulantes pour la réflexion historique.

Un autre auteur a lui aussi récemment consacré ses efforts de recherches sur le rapport entre sexualité et voyageurs. Il s'agit de Robert Aldrich qui s'intéresse depuis quelques années à la question de l'homosexualité dans le voyage par travers le regard des voyageurs homosexuels du XIXe siècle[4]. Son étude en cours d'élaboration tend à montrer le double objectif que revêt pour les voyageurs homosexuels l'exploration de terres lointaines et inconnues entre 1815 et 1870. Le voyage est d'une part une échappatoire à une société bourgeoise particulièrement stricte où toutes les manifestations de l'homosexualité sont cachées quand elles ne sont pas violemment combattues. Par le voyage en Italie, en Grèce et dans les pays du Moyen et Extrême Orient, ces voyageurs cherchaient à établir un contact avec des cultures anciennes ou exotiques qu'ils pensaient en adéquation avec leur propre sexualité. Contrairement à l'idée la plus couramment diffusée parmi l'opinion publique des pays de l'Europe occidentale (France, Allemagne ou Angleterre) ils entendaient montrer la compatibilité de l'homosexualité avec l'ordre social et la viabilité d'une société qui accepterait l'existence en son sein des éléments homosexuels. La seconde raison de tels voyages était selon l'auteur un moyen de vivre une sexualité décomplexée et plus libre en opposition à l'atmosphère oppressive de leur société d'origine. Si les investigations de l'auteur concernent le XIXe siècle et portent exclusivement sur l'homosexualité masculine, le travail de Robert Aldrich reste intéressant pour notre thème de recherche. Sa méthode de travail est elle aussi très instructive.

Un autre domaine de recherche en histoire culturelle prend en compte en partie la thématique de la sexualité dans le voyage : il s'agit de l'histoire du genre. Le voyage des femmes commence en effet à faire l'objet de publications. On peut notamment citer l'ouvrage *Donne*

[4] Compte-rendu du séminaire, *De la masculinité homosexuelle : les européens et les autres*, animé par Robert Aldrich, professeur à l'Université de Sydney, le 5 mai 2010, Lyon, ENS-LSH

in viaggio, viaggi di donne[5], le recueil des interventions lors d'un séminaire organisée à Florence en mars 2007 sur le thème de la place des femmes dans le voyage. D'autres publications à l'usage d'un plus large public ont mis à l'honneur cette question du voyage des femmes. Le recueil bilingue de divers extraits de récits de voyageuses françaises et italiennes au XIXe siècle intitulé *Voyage en Egypte. Récits de femmes du XIXe siècle*[6] en est un autre exemple. Il fut publié en 1998 dans le cadre d'une collaboration avec le centre culturel français de Turin, le Ministère italien de la culture de l'IICE (Istituto Italiano per la Civiltà Egizia) et du CIRVI (Centro Interuniversitario di ricerche sul Viaggio in Italia). L'ouvrage présente divers récits de femmes françaises, suissesses, belges et italiennes lors de leurs voyages en Orient et plus exactement en Egypte. Un tel travail a le mérite de présenter par les sources utilisées un corpus de sources primaires avec les récits de voyages les plus importants. Dans ces deux livres peu de choses concernent l'époque moderne. Pour le premier livre, malgré le choix de faire partir l'étude de la question de la femme voyageuse dès l'époque médiévale, l'époque contemporaine est nettement prédominante. Il en va de même pour le second volume. Cependant, des concepts intéressants sont développés. On prend conscience avec acuité de la différence de perception entre hommes et femmes lors du voyage. La différence du genre constitue un clivage déterminant qui doit être pris en compte si l'on veut connaître le regard et la manière de comprendre les réalités humaines que donnent à voir le voyage. Ainsi, si ces travaux restent en marge de la période moderne et des espaces français et italien, ils font l'objet d'un véritable engouement et témoignent d'une curiosité toujours plus accrue de la part des historiens.

Compte-tenu de cet intérêt encore très récent pour les thématiques de la sexualité et même du genre dans le cadre du voyage, il semble intéressant d'établir un sujet de recherche autour de ce thème. Investir ce champ de recherche encore largement inexploité, permettrait d'affiner l'histoire du voyage en l'enrichissant d'autres dimensions qui, sans être prépondérantes chez tous les voyageurs, aident à mieux définir dans le détail certaines représentations du voyageur, ses aspirations ou encore ses activités de divertissements. La rapide mise au point historiographique a montré la rareté des ouvrages sur la sexualité et les représentations de la sexualité durant le voyage au cours de l'époque moderne en général et au XVIIIe siècle en particulier. Pour le moment les recherches portent essentiellement sur des

[5] Actes du séminaire tenu à Florence en mars 2007, Rita Mazzai, *Donne in viaggio, viaggi di donne : uno sguardo di lungo periodo*, a cura di Rita Mazzei, Firenze, Le Lettere, 2009

voyageurs issus du monde anglo-saxon. L'évocation des voyageurs français est absente et cette lacune se vérifie aussi avec les voyageurs italiens.

Selon une telle perspective, la recherche d'un sujet a porté dans un premier temps sur le regard des voyageurs français confrontés à la coutume du sigisbéisme en Italie au XVIIIe siècle. Cependant, le contact avec les premières sources françaises a permis de vite réaliser l'impossibilité de construire un sujet de recherche exclusivement en référence aux perceptions des voyageurs français sur le sigisbéisme. Les sources n'étaient pas assez fournies et ne concernaient qu'un nombre peu important d'auteurs. La nécessité d'agrandir le champ d'investigation est apparue avec évidence. Par ailleurs, l'aide et les recommandations de Carlo Capra ont abondé dans le sens d'un élargissement du sujet d'étude. Par conséquent il fut amendé dans le sens d'une prise en considération non seulement di sigisbéisme mais aussi de la sexualité et des diverses pratiques sociales attenantes aux thématiques du genre et de la sexualité. Il fut décidé que le travail prendrait en compte l'étude des espaces culturels français et italiens en établissant un regard croisé. Il s'agirait en d'autres termes d'étudier comment les voyageurs français perçoivent la sexualité des italiens et dans le même temps de comprendre le regard des voyageurs italiens sur la sexualité des français.

Après un premier aperçu sur le sujet général des recherches, il fallait déterminer les sources les plus susceptibles d'être utiles. Avec les conseils d'Elena Brambilla, l'ouvrage de Gilles Bertrand, *Le grand Tour revisité. Pour une archéologie du Tourisme : le voyage des français en Italie, milieux XVIIIe siècle-début XIXe siècle*[7] a été d'une aide précieuse pour établir le corpus de sources primaires. Les sources italiennes quant à elles furent trouvées dans les catalogues de la Braidense et en partie grâce au livre de Luca Clerici, *Viaggiatore miravigliato. Gli italiani in Italia (1714-1996*[8]*)*. On pourrait diviser les sources en trois catégories. On note tout d'abord celles qui aident à la recherche sans pour autant apparaître de manière récurrente dans le corps du mémoire. Il s'agit essentiellement des dictionnaires et encyclopédies du XVIIIe siècle. La plupart du temps, leur consultation permet de comprendre le sens donné par les contemporains à certains mots et d'éviter autant que possible les contre-sens. Plus rarement ces ouvrages ont aidé à la contextualisation. Pour étudier les sources italiennes, furent utiles l'édition de 1729-1738 et celle de 1741 du *Voacabolario degli Accademici della Crusca*[9] conservés à la bibliothèque Braidense. Par ailleurs, le *Dizionario*

[7] Gilles Bertrand, *Op. Cit.*, Rome, Ecole Française de Rome-398, 2008
[8] Luca Clerici, *Op. Cit.*,
[9] *Voacabolario degli Accademici della Crusca, quarta impressione*, Firenze, Apresso a Domenico Maria Manini, 1729-1738, Voll. 6

universale critico-enciclopedico della lingua italiana[10] d'Alberti de Villanova, publié en 1797 a permis d'avoir un aperçu de la sémantique de certains mots à la fin du siècle. En France, essentiellement deux dictionnaires ont été consultés à savoir *Dictionnaire de l'Académie française* publié en 1776 et d'autre part l'œuvre de compilation de Gattel, le *Nouveau dictionnaire portatif de la langue françoise, composé sur la dernière édition de l'Abrégé de Richelet par Wailly entièrement refondu d'après le dictionnaire de l'Académie, celui de Trévoux, etc. le Dictionnaire Critique de la Langue Françoise par Férauet, le Dictionnaire de Grammaire et Littérature dans l'Encyclopédie Méthodique, etc.*[11], publié en 1797. A cette première catégorie de sources primaires, s'en ajoute une seconde plus visible dans le mémoire. Il s'agit d'ouvrages et essais théoriques dont les auteurs sont pour la plupart italiens. La nature de ces sources explique l'usage plus parcimonieux dans l'analyse du sujet traité. Plus périphériques, ces œuvres bien que capitales sont essentiellement là pour aider à mieux cerner le regard des italiens sur leurs propres mœurs et être au fait des débats sur leur identité culturelle. Furent consultés les deux ouvrages de Carlo Denina, intitulés *Considérations d'un italien sur l'Italie ou mémoire actuel des lettres et des arts en Italie et les caractères des habitants* et *Essai sur les Traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des siciliens, des sardes, des corses*[12] publiés respectivement en 1796 et 1807. A ces deux premiers titres s'ajoutent le livre de Giuseppe Baretti, *Gli italiani o sia relazione degli usi e costumi d'Italia*[13] et le livre de Pietro Calepio, *Descrizione de' costumi italiani*[14], ainsi que les poésies satiriques et notamment *Il giorno* de Giuseppe Parini.

Enfin la troisième et dernière catégorie est la plus importante. Elle prend en compte l'ensemble des sources centrales pour l'étude du sujet. C'est en effet autour de ces documents collectés dans les bibliothèques italiennes et à la bibliothèque nationale de France que s'organise l'ensemble de l'analyse. On distingue des sources de trois natures différentes. Il y a tout d'abord les récits des voyageurs français et italiens. Madrisio publie en 1718, *Viaggiatori per l'Italia, Francia e Germania di N.M. patrizio udinese. Descritti in versi. Con annotazioni*

Vocabolario delgli Accademici della Crusca compendiato, Secondo la quarta, ed ultima Impressione di FirenzeCorreta, e accresciuta, cominciata l'anno 1729 e terminata nel MDCCXXXVIII, Venezia, Appresso Lorenzo Baseggio, 1741, Tomi 6 in Voll. 5, in-4°

[10]Alberti di Villanova, *Op. Cit.*, Lucca, Dalla Stamperia di Domenico Marescandoli, 1797, Voll. 6, in-4°

[11] C.M. Gattel, *Op. Cit.*, Lyon, Chez Bruyset aîné et Comp. Imprimeurs-Libraires, rue Saint-Dominique, N°74, 1797

[12] Carlo Denina, *Essai sur les Traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des siciliens, des sardes, des corses*, Paris, Chez Fantin, 1807

Carlo Denina, *Considérations d'un italien sur l'Italie ou mémoire actuel des lettres et des arts en Italie et les caractères des habitants*, Berlin, Chez la veuve Pitra, 1796

[13] Giuseppe Baretti, *Op. Cit*, nella versione di Girolamo Pozzoli, a cura di Gianmarco Gaspari, illustrazioni di Franco Rognoni, Milano, Franco Sciardelli, 1991

[14] Pietro Calepio, *Op. Cit.*, a cura di Sergio Romagnoli, Bologna Comissione per i testi di lingua, 1962

*copiose ove si richiamano passi importanti, s'inseriscono relazioni di Città, di costumi di popoli, di Palagj, e Ville Regali, S'esaminano questioni Filosofiche, Geografiche, ed Istoriche, e si trattano argomenti di varia erudizione Sacra e Profana*des[15]. En 1777, c'est au tour de Carlantonio Piliati de publier son récit de voyage, *Voyages en differens pays d'Europe en 1774,1775 et 1776 ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile et de Paris*[16]. A signaler par ailleurs les manuscrits de deux auteurs : *Viaggio da Piacenza a Genova, Francia e Spagna (1774-1775)*[17] de Tommaso Perelli et *Viaggio in Piemonte e parte della Francia, 1776*[18] , écrit par Giambattista Biffi. Deux manuscrits anonymes, *Mio giro per l'Italia* et *Altro mio viaggio da Milano a Monpellier*[19] conservés à la Braidense furent utiles à la réflexion mais la date d'écriture comme celle du voyage demeurent inconnues. Aux récits de voyageurs italiens en France ou en Italie s'ajoute ceux des français dans la péninsule. La phrase de Baretti sur la prolixité des français du XVIIIe siècle pour parler de l'Italie prend ici tout son sens. Sur dix-huit sources françaises, treize sont des récits de voyage. Le récit de voyage de Caylus, *Voyage d'Italie (1714-1715)*[20], celui de l'artiste Cochin publié en 1758, et intitulé *Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie*[21] ou encore celui de Denon, *Voyage en Sicile*[22], publié en 1788 à partir d'un voyage en 1787 furent étudiés mais sont par les thèmes développés par les auteurs ou la date du voyage en marge du sujet. Plus souvent consultés et mis en avant dans le mémoire sont les récits suivant : *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*[23] de Charles Pinot dit Duclos, les *Mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie* du Marquis d'Obessan, les *Observations sur l'Italie et sur les italiens données en 1764 sous le nom de gentilshommes suédois*[24] de Pierre Jean Grosley, le *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*[25] de Jérôme de Lalande, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*[26] de l'abbé Joseph de Laporte et enfin le *Voyage en Italie* de Montesquieu publié dans les *Œuvres complètes* éditées en 1964 parmi ses

[15] Nicolo Madrisio, *Op. Cit.*, Venezia, Gio Gabinello Hertz, 1718, 2 Tomi
[16] Carloantonio Pilati, *Op. Cit.*, La Haye, Plaat, 1777, 2Voll.
[17] Giambattista Biffi, *Op. Cit.*, Letterea vari amici (1776), Ms. Biblioteca Statale di Cremona
[18] Tommaso Perelli, *Op. Cit.*, Ms. Biblioteca Comunale di Piacenza
[19] Anonyme, *Op. Cit.*, Brera
[20] Anne Claude Philippe Comte de Caylus, *Op. Cit.*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914
[21] Charles Nicolas Cochin, *Op. Cit.*, Paris, Chez Ch. Ant. Jombert, 1758, Vol. 1,2 et 3
[22] Dominique Vivant Denon, *Op. Cit.*, Paris, De l'imprimerie de Didot L'aîné, 1788
[23] Charles Pinot dit Duclos, *Op. Cit.*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793
[24] Pierre JeanGrosley, *Op. Cit.*, Londres, Chez De Hansy, 1774, Vol. 3
[25] Jérôme de Lalande, *Op. Cit.*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol. 1 à 3 et 5 à 8
[26] Abbé Joseph de La Porte, *Op. Cit.*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25 à 27

écrits sur son tour d'Europe entre 1728 et 1731. Etienne de Silhouette et Jérôme Richard respectivement les auteurs de *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1750*[27] et *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*[28] furent aussi pris en considérations avec minutie. Enfin, les récits de deux autres voyageurs plus atypiques ont été beaucoup valorisés : le récit du marquis de Sade, *Voyage en Italie ou Dissertations critiques historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome, Naples Lorette et les routes adjacentes à ces quatre villes. Ouvrage dans lequel on s'est attaché à développer les usages, les mœurs, la forme de législation, etc., tant à l'égard de l'antique que du moderne, d'une manière plus particulière et plus étendue qu'elle ne paraît avoir été jusqu'à présent*[29] et celui de Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*[30]. Comme on le constate, les récits de voyage sont un type de sources très récurrent mais ils ne doivent faire oublier les correspondances ou *carteggio*. Ainsi on note Francesco Luino Luini dans ses *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*[31] publiées en 1785 et Pietro et Alessandro Verri dans le recueil de lettres intitulé *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*[32], publié en 1985. Les auteurs français ont aussi produit des correspondances : Charles de Brosses, avec ses *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*[33] publiées en 1858 et Madame du Boccage dans le *Recueil des œuvres de Madame du Boccage* publié en 1770 donnent à lire des correspondances de voyage. Par ailleurs les deux auteurs suisses, Jean Bernouilli et le comte d'Hartig choisis en plus des auteurs français et italiens, font état de leur voyage sous forme de correspondance à la famille et à des amis restés au pays. Les deux auteurs ont respectivement écrit les *Lettres sur différens sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie, en 1774 et 1775. Avec des additions & des notes plus nouvelles, concernant l'Histoire naturelle, les Beaux-Arts, l'Astronomie, &*

---

[27] Etienne de Silhouette, *Op. Cit.*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol. 1 à 4
[28] Jérôme Richard, *Op. Cit*., Paris, Chez Delalain, 1770, Vol. 1 à 6
[29] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Op. Cit*., Paris, Fayard, 1995, Voll. 2
[30] Ange Goudar, *Op. Cit*., Cologne, 1765, Vol. 1 à 3
[31] Francesco Luini, *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785
Francesco Luini, *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, in Viaggiatori del Settecento a cura di Leonello Vincenti, Torino, UTET, Collana « Classici italiani », 1968
[32] Pietro e Alessandro Verri, *Op. Cit.*, Milano, Adelfi, 1985
[33] Charles de Brosses, *Op. Cit.*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858

d'autres matières[34] et les *Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie*[35]. Le troisième et dernier type de sources sont les mémoires de certains auteurs qui dans leur œuvre autobiographique s'attardent sur des anecdotes de leur voyage. Parmi ses auteurs on peut citer les *Mémoires de Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théatre* publiées en 1787, les *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux états de l'Italie par Joseph Gorani*[36] publiées en 1793 et celles de Casanova. Pour les auteurs français seule Madame de Genlis donne à lire ses *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours*[37] où entre autres choses elle fait allusion sous cette forme littéraire à son voyage en Italie en 1776.

Les sources évoquées de manière succincte mais dense ont été choisies pour tenter de comprendre au mieux les représentations françaises et italiennes de la sexualité du voisin transalpin. Divers obstacles se sont posés et principalement deux : d'une part, la disponibilité des sources dans un même lieu était loin d'être la norme surtout en Italie où des fonds de grande qualité peuvent être dispersés entre diverses villes. Il n'était pas possible pour des raisons financières d'aller à la recherche de manuscrits ou d'ouvrages anciens présents dans des bibliothèques à l'autre bout du pays. D'autre part, la question du temps fut aussi déterminante. Il s'agit là d'un autre obstacle majeur à l'étude approfondie de certaines sources et à l'élargissement du corpus de sources primaires.

Parallèlement à la recherche, au choix des sources et à leur étude se sont vite posées diverses interrogations quant à la méthode de travail à adopter. Les présupposés théoriques ont dû faire l'objet d'une mise au point pour aider à avancer dans la réflexion et établir une méthode de travail. Quatre idées fortes structurent la méthodologie mise en œuvre.

Le premier élément qu'il semblait nécessaire de mettre clairement en évidence était la question centrale de la contextualisation. Dans des recherches sur la sexualité au travers des pratiques et des représentations il apparaît impensable de ne pas intégrer ces thématiques au concert des notions et axes de recherche propres à l'histoire du voyage. Autrement dit, il ne s'agit pas tant de révéler de manière édifiante une réalité sur le voyage comme semble le faire Ian Littelwood. Cette réalité serait inconnue des historiens et assez différente des logiques et

[34] Jean Bernouilli, *Op. Cit.*, Berlin, Chez G.J. Decker, Imprimeur du Roi, 1779, Vol. 3
[35] Comte François de Hartig, *Op. Cit.*, Genève, 1785
[36] Giuseppe Gorani, *Op. Cit.*, Tome premier-troisème, Paris, Buisson, 1793
[37] Madame la Comtesse de Genlis, *Op. Cit.*, Paris, Chez Ladvocat, 1825, Vol. 3

motivations dominantes du voyageur pour être envisagée comme un voyage « officieux »[38], c'est-à-dire un voyage en parallèle à celui plus « conventionnel ». Avec une plus grande humilité, il s'agirait de lier la sexualité aux autres aspects du voyage pour ne pas isoler cette question du tableau plus général sur l'histoire du voyage que les historiens cherchent à reconstituer.

Un second élément important dans la méthode de travail a participé dès le début à la maturation du mémoire : il paraissait dommage et même préjudiciable de cantonner l'étude de la sexualité à l'étude des diverses sexualités et des pratiques sexuelles directement attenantes. Les recherches ont gardé un œil constant sur d'autres thèmes qui bien que distincts de la sexualité en tant que telle possèdent de multiples zones de contact avec cette dernière. Il s'agit essentiellement de l'histoire du genre et des pratiques sociales. La question de la perception de la sexualité des autochtones par les voyageurs passe inévitablement par la question du genre et des rôles, attitudes et devoirs voulus pour chacun des deux sexes. Il est apparu essentiel d'évoquer le rôle central de la femme et de la figure féminine dans les descriptions faites par les voyageurs tant français qu'italiens sur la sexualité des populations visitées. Par ailleurs, la sexualité ne renvoie pas qu'à des pratiques sexuelles. Pour les contemporains du XVIIIe siècle, le thème de la sexualité recouvre aussi des pratiques sociales. La galanterie, les badineries en tout genre dans les salons ou encore la coutume très codifiée du sigisbéisme sont autant d'exemples de l'interpénétration parfois très forte entre les pratiques de la sexualité et les thèmes historiques davantage liés à l'histoire des sociabilités et des échanges culturels. Il paraissait par conséquent peu concevable de ne pas aborder ces thèmes dans le cadre de ce travail.

Le troisième point crucial correspond quant à lui à la réponse trouvée face à une aporie apparue avec acuité dès l'étude des sources. Il semblait a priori aisé d'imaginer une différence conceptuelle entre les représentations du voyageur sur la sexualité des autochtones et par ailleurs les pratiques sexuelles des voyageurs en tant que telles. Il n'en est pas de même une fois que l'on côtoie la réalité des sources. En effet, bien souvent ce qui renvoie aux représentations des voyageurs sur la sexualité de l'autre, renvoie dans le même temps à ses propres habitudes sexuelles. Les deux éléments s'entremêlent : le regard porté sur la sexualité des populations locales ou le contact avec d'autres formes de sexualité et un autre art de vivre sa sexualité occasionne des modifications dans la sexualité du voyageur. Il n'est pas rare de voir le voyageur jouer un rôle dans l'aventure sexuelle du voyage ou d'aller plus loin et avec

[38] Ian Littlewood, *Climi bollenti : viaggi e sesso dai giorni del Grand Tour* (traduction de l'anglais par Navid Carucci), Florence, Le lettere, 2004, pp.16-29

une plus grande audace pour concrétiser certains désirs. Dans le sens inverse, l'intimité du voyageur ou encore la manière qui lui est propre de désirer ou de concevoir sa sexualité influence sa manière de concevoir l'autre. Le voyageur portera avec plus d'insistance son regard dans une direction précise et moins dans une autre. Ainsi, inconsciemment ou consciemment il mêle toujours un peu de sa propre sexualité dans la description de celle des autres. De plus, certaines remarques ou descriptions se font à partir de scènes vécues donc de circonstances au cours desquelles, le voyageur n'est pas seulement observateur stoïque mais acteur. Ainsi, les descriptions détaillées de Sade présentent un rapport à la sexualité totalement différent de celui de la majorité des autres voyageurs. Il est le seul à décrire les scènes de bestialité héritées de l'art antique et il ne minimise ni ne tait les aspects parfois violents de la sexualité lors du voyage notamment dans le cadre de la prostitution. Un autre exemple est le rapport aux femmes. Les descriptions des femmes ou les remarques dépréciatives sur la débauche des populations rencontrées ne naît pas d'une attitude d'observateur attentif mais en dehors de la réalité qu'il commente. Bien souvent, s'il peut déclamer sur la prétendue débauche de la société d'accueil c'est qu'il a fréquenté et même connu intimement ces réalités. En somme, cette interpénétration entre le regard du voyageur et d'autre part la pratique de sa sexualité au contact des populations locales est à la genèse de la construction des représentations sur les mœurs sexuelles de l'autre.

Le quatrième point de la méthodologie se rapporte à la question de la bibliographie et doit être plus amplement développée. Les travaux historiques étant peu nombreux, parmi les ouvrages recherchés rien ne concernait précisément le thème de la sexualité et du voyage dans les espaces français et italiens. Il a fallu pallier au manque des sources bibliographiques en définissant le sujet à partir de tous les thèmes périphériques à la question traitée. Ces travaux plus nombreux et approfondis étaient susceptibles d'aborder de manière indirecte la question de la sexualité dans le voyage et du regard des voyageurs sur la sexualité des autochtones. Le sujet fut donc défini par les sources bibliographiques mais en « négatif » c'est-à-dire par tous les ouvrages d'histoire dont le thème était adjacent à celui établi pour ce travail. Une telle stratégie explique la présence d'ouvrages en apparence peu en lien avec le thème étudié. Il fut bien entendu question de se documenter en priorité sur l'ensemble des sexualités rencontrées par le voyageur tant en France qu'en Italie. Pour étudier le thème du sigisbéisme dans l'Italie du XVIIIe siècle, le livre de Roberto Bizzocchi, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia* fut d'une grande aide. D'autres ouvrages et notamment plusieurs articles complètent

cette analyse : l'article de Roberto Bizzocchi, « Cicisbei : la morale italiana »[39] et celui de Calogero Farinella intitulé « La nobile servitu : donne e cicisbei nel salotto genovese del Settecento »[40]. Un autre article de Giovanni Sole, « Cicisbei e cavalier serventi : aristocrazia e moda nel settecento italiano »[41] permettait de faire à la fois une étude comparative entre sigisbéisme et castrats et offrait la possibilité de comprendre les divergences ainsi que les points communs. La question de castrats fut cependant elle aussi abordée de manière indépendante de celle des chevaliers servants grâce au livre de Patrick Barbier *L'histoire des castrats*[42]. Les castrats permettaient d'offrir une introduction intéressante pour des lectures plus approfondies sur les sexualités jugées au XVIIIe siècle « déviantes ». A partir des livres sur les eunuques chanteurs, le regard s'est naturellement déplacé sur les questions de définition du genre. Le livre de Maurice et Evelyne Lever sur la vie du chevalier d'Eon[43] divertissant et instructif à la fois fut d'un grand secours pour comprendre le rapport ambigu au travestissement dans les sociétés d'Ancien Régime. La question des homosexualités et surtout de l'homosexualité masculine fut abordée grâce à la lecture du livre de Maurice Lever, *Les bûchers de Sodome*[44] et le livre d'histoire de l'art de Dominique Fernandez, *Le rapt de Ganymède. La présence homosexuelle dans l'art et la société*[45]. Le livre de Romano Canosa, *La restaurazione sessuale. Per una storia della sessualità tra Cinquecento e Settecento*[46], a entre autres choses permis d'acquérir quelques notions sur l'homosexualité masculine en Italie à l'époque moderne et notamment au XVIIIe siècle, puisque un chapitre porte sur cette question. Outre ces ouvrages en relation étroite avec le sujet, d'autres études, plus indirectement concernées, ont été lues. Il s'agissait de se documenter sur des thèmes plus en marge comme le rapport entre époux dans la sphère conjugale avec le livre de François Lebrun, *La vie conjugale sous l'Ancien Régime*[47]. Intimement lié à cette première lecture fut la question des enfants et de la famille à travers deux ouvrages celui de Philippe Ariès *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*[48] et Jean-Louis Flandrin, *Famille : parenté,*

---

[39] Roberto Bizzocchi, « Cicisbei : la morale italiana », in *Storica*, n°9, 1997, pp.63-90
[40] Calogero Farinella, « La nobile servitu : donne e cicisbei nel salotto genovese del Settecento » in E. Brambilla, M. L. Betri, dir., *Salotti e ruolo femminile in Italia : tra fine Seicento e primo Novecento*, Venezia, Marsilio, 2004, pp. 97-123
[41] Giovanni Sole « Cicisbei e cavalier serventi : aristocrazia e moda nel settecento italiano » in *Voci* (Cosenza, Pellegrini), A. 2, n°2, luglio-dicembre 2005, pp. 86-110
[42] Patrick Barbier, *Op. Cit.*, Paris, Grasset, 1989
[43] Maurice et Evelyne Lever, *Le Chevalier d'Eon « Une vie sans queue ni tête »*, Paris, Fayard, 2009
[44] Maurice Lever, *Op. Cit.*, Paris, Fayard, 1985
[45] Dominique Fernadez, *Il ratto di Ganimede. Presenza dell'omosessulaità nell'arte e nella società*, Milano, Bompiani, 2002
[46] Romano Canosa, *Op. Cit.*, Milano, Filtrinelli, 1993
[47] François Lebrun, *Op. Cit.*, Paris, Armand Colin, 1998
[48] Philippe Ariès, *OP. Cit.*, Paris, Point Histoire, 1973

maison et sexualité dans l'ancienne société[49]. Un autre axe de lecture concerne la question des femmes à l'époque moderne. A ce titre le volume sur l'époque moderne de Michèle Perrot et George Duby sur l'*Histoire des femmes en Occident*[50] a semblé indispensable et le livre de George Mosse, *L'image de l'homme. Invention de la virilité moderne*[51] a lui aussi était très profitable. Enfin les thèmes du corps avec le livre de Alain Corbin, Jean-Jacques Coutine et Georges Vigarello sur l'*Histoire du corps*[52] et celui plus précisément consacré sur le XVIIIe siècle intitulé *Le corps des Lumières. Emancipation de l'individu ou nouvelles servitudes ?*[53] de Sébastien Jahan ont été des supports très enrichissants. Pour clore la liste des principaux livres au centre du travail de recherche présenté dans ce mémoire on pourrait évoquer le premier volume de l'ouvrage de philosophie de Michel Foucault *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*[54] dont le propos ne concerne qu'en partie le siècle des Lumières. Bien que la démarche ne soit pas historique, elle ouvre des pistes de lecture toujours très stimulantes pour comprendre le rapport entre ordre social et sexualité. Le risque du travail de recherche bibliographique était de se laisser happer par les lectures et de rogner sur le temps de la recherche et de l'analyse des sources primaires. En outre, l'influence excessive de la pensée et des conclusions des auteurs pouvaient être un écueil pour sa propre analyse des sources. Aussi il a été sciemment voulu de prendre autant que possible de la distance face aux sources bibliographiques en ne les lisant qu'après avoir par soi-même lu et étudié les sources primaires.

Au vu des sources primaires et des ouvrages de la bibliographie il semble possible de répondre à la problématique portant sur les représentations des voyageurs français et italiens confrontés à la sexualité de leurs voisins transalpins. Quelles sont les représentations des voyageurs venus de France sur la sexualité des italiens ? Et inversement, quelles représentations structurent l'univers mental des italiens dans leur regard sur la sexualité des français ? Dans quel contexte social et culturel s'inscrivent ses voyages et le regard étranger sur les mœurs sexuelles des autochtones ? Et aussi dans quel état d'esprit le voyageur aborde-t-il le pays visité ? En quoi cette manière de juger à l'avance la culture et les habitants de la

[49] Jean-Louis Flandrin, *Op. Cit.*, Paris, Edition Seuil, 1995
[50] Georges Duby, Michelle Pierrot, *Op. Cit.*, Paris, Plon Perrin, 1991, t. 3
[51] George Mosse, *OP. Cit.*, Paris, Abbeville, 1997
[52] Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine Courtine et George Vigarello), *Op. Cit.*, Tome1 « De la Renaissance au Lumières », Paris, Edition du Seuil, 2005
[53] Sébastien Jahan, *Op. Cit.*, Paris, Belin, 2006
[54] Michel Foucault, *Op. Cit.*, Paris, Tel Gallimard, 1994

société qu'ils s'apprêtent à rencontrer détermine la manière de se positionner face à la sexualité autochtone ? Qui sont ces voyageurs ? Sont-ils des hommes ou des femmes ? Quels sont leurs milieux sociaux d'origine ? En quoi ces différences peuvent aider à comprendre des attitudes ou comportements dissimilaires sur le sexe et une appréhension dissemblable des coutumes ou pratiques sexuelles des populations locales ? Outre les questions légitimes qui se posent d'emblée à propos des protagonistes du voyage, quelles sont les découvertes des voyageurs sur la sexualité de leurs voisins ? Les voyageurs laissent-t-ils entrapercevoir, à travers leurs écrits, un idéal de beauté masculine et féminine ? Comment cette affirmation d'une norme physique et comportementale est contrebalancée par l'évocation de la « déviance sexuelle » ? Quel regard est porté sur les castrats et leur indétermination sexuelle ? Quelle place est accordée dans les récits à l'homosexualité ? Au-delà des « déviances sexuelles », quel regard porte les auteurs sur les femmes, leur condition et l'évolution de leur situation sociale vers une plus grande émancipation ? Puisque que les représentations des voyageurs sur les pratiques sexuelles des autochtones sont intimement liées à l'expérimentation de ses mêmes pratiques, se pose aussi la question de savoir comment le voyageur tente de vivre et d'imiter les autochtones ? Quels rapports les voyageurs entretiennent avec les personnes du pays et surtout avec les femmes du pays ? Comment la différence d'attitude varie selon la personne avec lesquelles ils interagissent et surtout quelles sont les conséquences de tels rapports sur les populations rencontrées ? Dans quelle mesure les populations locales peuvent-elles trouver un intérêt dans des relations galantes, affectives ou mêmes sexuelles avec des étrangers de passage ? Quels regards les voyageurs portent-ils sur la prostitution ? Quels sont les types de prostitutions décrites et comment les pratiques sexuelles des voyageurs s'intègrent dans une véritable économie sexuelle ? Enfin, en quoi ces découvertes nombreuses ainsi que les expériences sensibles réalisées par les voyageurs au sujet ou en relation avec la sexualité locale, poussent les voyageurs à se poser des questions sur eux-mêmes ? Quels sont les questionnements introspectifs auxquels ils aboutissent ?

Pour traiter la problématique, la réflexion se développera autour de trois axes. Dans un premier temps sera abordée la question de la contextualisation. Après avoir essayé de comprendre dans un premier chapitre l'identité des voyageurs, leur position sociale et leurs caractéristiques selon les divers critères de la culture, du sexe ou du statut social, il sera nécessaire dans un second temps de porter notre attention sur les raisons du voyage, le contexte culturel général du pays de départ et du pays d'arrivée ainsi que sur l'état d'esprit du voyageur face à la culture et à la sexualité du pays d'accueil. Dans un troisième chapitre, la

contextualisation s'achèvera par une tentative de définition des points communs et des différences sur la conception de la sexualité propre aux deux cultures. La seconde partie du mémoire ou le second axe de réflexion, porte sur les découvertes du voyageur sur la sexualité des populations locales. Tout d'abord, on cherchera à comprendre le rapport à la norme et les grilles d'analyse que mettent à contribution les voyageurs dans leurs descriptions. Puis il sera question de décrire le regard porté sur les pratiques pensées comme déviantes. Enfin, la manière d'appréhender la place des femmes et leur émancipation dans les élites nobiliaires clôt la découverte des mœurs sexuelles des autochtones. Dans un troisième axe de recherche, il est plus spécifiquement abordé la question de l'imitation des pratiques sexuelles locales et des multiples expériences tantôt galantes, tantôt sexuelles des voyageurs avec les autochtones. Cela nous amènera à connaître le regard des voyageurs sur le corps des femmes, et la nature des contacts qu'ils peuvent lier avec des femmes de divers milieux sociaux. Ce regard a de nombreux points communs avec celui que portent les voyageurs sur les prostituées et sur la pratique de la prostitution ou plutôt des prostitutions. A l'issue de ses périples, où se mêlent découvertes et expériences intimes au contact des autochtones, le voyageur initie un regard introspectif. Le regard sur la sexualité des autres et le regard des autochtones sur lui le somment de repenser sa relation à la sexualité et de mieux se définir et définir ses mœurs sexuelles dans son rapport aux autres.

PARTIE PREMIERE

LE CONTEXE GENERAL DU VOYAGE

Aborder le thème de la sexualité dans le voyage à travers le regard porté par les voyageurs sur les pratiques sexuelles des populations autochtones ainsi que celles propres aux voyageurs ne peut être pertinent sans une réflexion préalable permettant une solide contextualisation.

Le thème au centre de ce travail est le regard. Cette notion est extrêmement subjective mais elle doit être étudiée comme telle car là réside tout son intérêt. Comprendre la perception des voyageurs sur leurs voisins transalpins nécessite de s'attarder dans un premier temps sur l'identité de ces personnes qui entreprennent entre 1730 et 1780 un voyage au-delà des frontières de leur espace culturel d'origine. Une description détaillée est essentielle. Par ce travail on peut tenter de comprendre les mécanismes mentaux de chacun, la manière selon laquelle leurs représentations s'ordonnent sur la question rarement ignorée et toujours intrigante de la sexualité.

A partir de ces portraits aussi détaillés que possible, il semble judicieux de restituer ces auteurs dans le contexte culturel et politique de la France et de l'Italie du XVIIIe siècle. Le but étant de comprendre l'état d'esprit dans lequel est entrepris le voyage pour chacune des deux nationalités. Avec cette mise en contexte émergent les raisons du voyage, c'est-à-dire les motivations et attentes générales des voyageurs à faire un séjour long et couteux dans un autre pays.

Enfin, la contexualisation ne serait être complète sans l'évocation du rapport qu'entretiennent chacune des deux cultures à la sexualité. Les deux espaces bien que tous deux chrétiens ont d'importantes différences : la translation de la société de départ à la société d'arrivée marque à cet égard une rupture. L'amusement, les réactions de surprise ou d'indignation morale face à des scènes jugées indécentes et des pratiques sexuelles si étrangères aux siennes malmènent les représentations du voyageur. Il enregistre un important décalage entre le moment où il quitte un environnement culturel qui lui est familier et le moment où il s'établit et découvre celui radicalement différent de la société d'arrivée. Les valeurs de sa culture qui depuis son plus jeune âge semblaient aller de soi sont remisent en cause. Leur évidence est ternie par l'expérience de l'altérité qui instille le doute et amène à se poser des questions.

Nous verrons après une description des voyageurs et de leurs différences la question du contexte culturel du voyage et des raisons du déplacement effectué par les voyageurs avant de tenter d'identifier et d'expliquer dans un troisième temps les points communs et les divergences culturelles entre a France et l'Italie sur le thème de la sexualité.

Chapitre I – Les voyageurs et le voyage

L'objectif de ce travail est de reconstituer les représentations des voyageurs français et italiens sur la sexualité et des mœurs de leurs voisins transalpins. Les voyageurs, principaux protagonistes du voyage sont par conséquent au cœur de cette étude. Il semble donc logique de débuter le mémoire par eux. Pour retracer la manière propre aux voyageurs de concevoir la sexualité des populations rencontrées, il apparaît nécessaire de comprendre en détail l'histoire personnelle de ces derniers. Par ce travail, se révèlent toutes les caractéristiques de leur l'univers mental. Leurs parcours de vie et leurs expériences personnelles sont liés à un vécu jamais identique d'un auteur à l'autre. Pourtant derrière la très grande hétérogénéité, il est possible de dégager des points communs.

Sans jamais perdre de vue leurs spécificités, il est intéressant de mettre en évidence des traits communs. Ceux-ci sont susceptibles de jouer un rôle prépondérant dans l'explication des causes des comportements et caractères de certains voyageurs. L'étude des voyageurs vise à un minimum de généralisation pour ne pas se cantonner à une simple énumération de cas personnels. Des catégories sont établies en fonction de trois critères. Il s'agit tout d'abord de la position sociale du voyageur. Vient ensuite son sexe, autre élément fortement déterminant dans sa manière de vivre le voyage et d'appréhender les questions liées à la sexualité et au genre. Enfin les cultures italienne ou française expliquent des différences notables dans la manière d'appréhender les mœurs. Ces catégories parfois simplificatrices permettent de prendre en considération avec justesse leurs attitudes, aspirations ou réactions dans des situations données, au-delà des traits de caractère propres à chaque auteur. En fonction du milieu social, des centres d'intérêt, de l'éducation de chacun ou encore du sexe ou de la culture, les attitudes, réactions et attentes lors du voyage ainsi que les motivations du voyageur ne sont jamais tout à fait les mêmes.

1. Typologie des voyageurs

Le statut social et la puissance économique sont des pré-requis indispensables au voyage de longue distance. Ces conditions nécessaires réduisent considérablement le nombre de voyageurs. Par conséquent, la mince minorité d'individus capables de voyager se recrute très majoritairement dans les classes aristocratiques et dans une moindre mesure dans les milieux bourgeois.

La condition sociale est un élément discriminant car le voyage met à contribution les réseaux de connaissances. Il est nécessaire d'avoir des passeports pour passer d'un territoire à un autre et d'être recommandé par des parents, amis ou protecteurs auprès des élites de la ville dans laquelle on souhaite séjourner. En outre, le voyage est couteux. Le logement, la nourriture mais aussi l'entretien de plusieurs domestiques et d'un cocher constituent des frais non négligeables. Les domestiques sont indispensables car ils sont appelés à répondre de la sécurité de leur maître. Les routes sont mauvaises[55] et mal fréquentées. Quand le chevalier d'Eon se rend en Russie, il est contraint de traverser seul et de nuit, sans armes ni domestiques les forêts allemandes. Il semble que cette expérience fut particulièrement pénible et angoissante[56]. Parmi l'écrasante majorité d'aristocrates et de bourgeois très aisés, se distinguent des voyageurs de milieux sociaux plus modestes. Par exemple les artistes, pris en charge par de riches nobles, accomplissent un voyage en temps normal irréalisable. Outre la division entre voyageurs français et italiens ou la distinction sociale entre nobles et bourgeois, il est possible d'identifier diverses catégories plus précises concernant les voyageurs dont les écrits constituent l'ossature du corpus de sources.

Les voyageurs français, de la noblesse d'épée ou de robe sont amplement représentés. Cinq de ceux-ci sont détenteurs d'un pouvoir politique. Lors de leur voyage certains assument déjà des charges prestigieuses. A des degrés divers ils jouent un rôle important dans la conduite des affaires de l'Etat et des provinces du Royaume. Etienne de Silhouette fait parti de cette première catégorie. Né à Limoges en 1709, il fait des études de droit dont un an à Londres pour étudier le système des finances anglaises alors inconnu en France. Son père le destine très tôt à la carrière des emplois. A son retour d'Angleterre il devient conseiller au Parlement de Metz, mais très vite il vend sa charge pour se rendre à Paris. Là, il est fait après bien des rebondissements Contrôleur général des Finances du Roi en 1757. Son voyage en Italie est un voyage de jeunesse réalisé entre 1729 et 1730. Quand a lieu le voyage Etienne de Silhouette en est qu'au début de sa carrière au Parlement. A la charge de parlementaire répond celle de diplomate acquise par Dominique Vivant Denon. Né en 1747 dans une famille de la noblesse, il s'engage dans des études de droit à Paris mais sa vie d'étudiant est dissipée voire dissolue. Il compose des pièces, se perfectionne en dessin et fréquente les actrices de théâtre. N'aboutissant à rien de concret il se rend alors à Versailles où à force de persévérance il obtient une charge à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Sous Louis XVI, le comte de

[55] Madame la Comtesse de Genlis, *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Chez Ladvocat, 1825, p.18

[56] Maurice et Evelyne Lever, *Le Chevalier d'Eon « Une vie sans queue ni tête »*, Paris, Fayard, 2009,

Vergenne lui donne une mission en Suisse puis à Naples. Là il se lie d'une amitié sincère avec l'ambassadeur de France auprès des Bourbons de Naples, le marquis Clermont d'Ambroise. C'est dans le cadre de ses fonctions à Naples qu'il voyage en 1780 à Malte et en Sicile. Les écrits de ce voyage contribuèrent à la rédaction du *Voyage pittoresque à Naples* de l'abbé Saint-Non. Hormis la fonction de Contrôleur général des Finances du Roi et de diplomate, trois voyageurs, sont par leurs fonctions étroitement liés à l'activité des parlements de Province. Il s'agit de Charles de Brosses, du comte de Caylus et du baron d'Orbessan. Charles de Brosses est président du parlement de Dijon quand il entreprend son voyage en Italie entre 1739 et 1740. Il naît en 1709 dans cette même ville d'une famille de la noblesse bourguignonne originaire de Faucigny. La famille est versée dans le droit depuis plusieurs générations : le père fut conseiller au Parlement de Dijon et sa mère est fille de Charles Fevet. Anne Claude Philippe de Turbière, de Grimoard, de Prestels, de Lévi, comte de Caylus, marquis d'Esternay baron de Bransac est lui aussi lié au milieu de la justice puisqu'il est conseiller d'honneur-né au Parlement de Toulouse. Il effectue son voyage en Italie entre 1713 et 1714 à la fin de la guerre de succession d'Espagne et de la victoire éclatante de la France lors du siège de Fribourg auquel il participe. Il naît en 1692 dans une famille très prestigieuse de la noblesse. Le père s'est déjà fait remarquer par ses charges de menin du Grand Dauphin et de lieutenant général de l'armée du Roi. Enfin, on retrouve la fonction de magistrat au Parlement de Toulouse chez Anne Marie d'Aignan baron d'Orbessan. Il naît la même année qu'Etienne de Silhouette et Charles de Brosses d'une famille distinguée depuis plusieurs générations dans les magistratures. Il est président à mortier à partir de 1738, charge qu'il conserve jusqu'en 1770. C'est durant cette carrière qu'il entreprend son voyage en Italie entre 1749 et1750.

A ces trois noms, on pourrait aisément ajouter Charles Louis de Sécondat baron de la Brède et de Montesquieu. Né 1689 dans une famille de la noblesse de robe, le jeune Charles Louis de Sécondat fait des études chez les oratoriens à Paris. Il accomplit de manière similaire aux auteurs précédemment cités de solides études de droit. Il devient en 1716 président à mortier au parlement de Guyenne, comme son oncle avant lui. C'est en charge de sa fonction au parlement qu'il voyage en Italie dans le cadre plus général d'un grand tour d'Europe entre 1728 et 1731. Mais la figure de Montesquieu est aussi celle d'un homme de lettre et d'un noble éclairé. *Les lettres persanes* et son œuvre majeure *De l'Esprit des Lois*, dont l'élaboration le suit jusqu'à sa mort en 1751 suffisent à en faire en plus d'un magistrat un homme de savoir et un intellectuel de renom. Le baron est donc à la charnière avec la catégorie des aristocrates voyageurs dont les occupations se rattachent à l'étude des sciences

ainsi que des arts et des lettres. Parmi les aristocrates de cette seconde catégorie de voyageurs on trouve Alphonse Donatien François marquis de Sade. L'auteur sulfureux des *Cent Vingt jours de Sodome* (1782) et de *Justine ou les Malheurs de la Vertu* (1791), naît en 1740 dans une vieille famille de la noblesse d'épée. Ses œuvres littéraires, pour la plupart des romans pornographiques, rejettent avec virulence toutes les valeurs de l'ordre moral du temps. L'auteur sape de manière méticuleuse tous les fondements de la morale religieuse. D'une perversité machiavélique, la trame de ses romans exalte les pratiques sexuelles déconsidérées et même révoltantes en les parant des plus beaux atours. Il insiste sur la violence dans les ébats amoureux et laisse systématiquement triompher le vice sur la vertu en accablant les personnages les plus faibles et les plus pures (à l'exemple de Thérèse dans *Justine*) de tous les maux et des pires flétrissures de la débauche la plus achevée. Etrangement, le récit de son voyage en Italie de 1776 semble apaisé. Si des préoccupations propres à l'auteur et sa griffe littéraire connotent déjà son texte, le récit décrit avec précision et délicatesse les nombreuses visites d'églises.

Deux voyageuses se distinguent pour leurs talents littéraires et leur renommée dans les cercles mondains de la capitale. La figure de Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis n'est pas moins atypique. Née en 1746, la jeune comtesse fait son éducation auprès des chanoinesses du chapitre d'Alix. Joseph-François Michaud la juge avec sévérité. Selon lui, elle ferait preuve d'un « esprit d'inconséquence et de puérile vanité »[57]. Un comportement très différent caractérise Anne Marie Lepage Fiquet du Boccage. Epouse d'un receveur des tailles de Dieppe. Née en 1722, elle bénéficie d'une éducation soignée dans le couvent de l'Assomption où elle témoigne de nombreuses facilités dans toutes ses études. Très intéressée par la poésie elle ne publie qu'en 1746. Ses œuvres, telles *Amazones*, *La Colombiade* ou encore *Paradis perdu* lui assure une solide réputation en France auprès de Voltaire, Madame du Châtelet et Fontenelle mais aussi à *l'Accademia dell'Arcadia* à Rome où elle est encensée. Elle devient très tôt veuve et peut alors jouir de par sa position sociale d'une liberté d'action et de ton très importante en même temps qu'une totale indépendance financière. Sa grande célébrité est probablement une des raisons de son voyage en Italie en 1764 ainsi que de la grande liberté de ton de ses mémoires. Enfin, Joseph-Jérôme Defrançais de Lalande clôt l'énumération des voyageurs ou voyageuses aristocrates. Sa place est à part puisqu'il n'est pas homme de lettre mais astronome. Il est le seul scientifique parmi le corpus des récits de voyage de français en Italie. Né à Bourg-en-Bresse en 1732, il témoigne très tôt un esprit vif

[57] Joseph-François Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, Graz, Akademische Druke-u.Verlagsanstalt, 1966 Vol.16, p.156

et de grandes capacités intellectuelles. Son éducation minutieuse est imprégnée de religiosité. Pétri d'une piété presque mystique, le jeune Joseph-Jérôme montre cependant un intérêt très vif pour les sciences et notamment pour les astres. Après bien des hésitations il choisit d'entreprendre des études d'astronomie et se rend à Paris et apprend auprès de Delisle. Il est très vite remarqué par Le Monnier. C'est avec le consentement de son maître et protecteur qu'il part à l'Académie de Berlin pour des observations astrologiques où il fait connaissance avec les élites intellectuelles de la cours de Frédéric II. A son retour le jeune prodige âgé de 21 ans obtient la chaire d'Astronomie de l'Académie des Sciences de Paris. C'est comme membre de l'Académie et savant d'envergure européenne reconnu à Berlin comme dans les salons parisiens, qu'il entreprend son voyage en Italie en 1765 et 1766. Le trajet de l'aller se fait en compagnie d'Alessandro Verri revenu de ses pérégrinations françaises et anglaises et rencontré peu de temps avant son départ. Les deux hommes traversent ensemble les Alpes et se séparent à Turin[58].

L'importance numérique des nobles français et l'éclat de leur nom ne doivent pas faire oublier les quelques voyageurs du Tiers Etat. De condition sociale nettement plus modeste on note tout d'abord la présence de deux avocats. Pierre Jean Grosley, né à Troyes en 1718, qui après des études de droit à Paris retourne dans sa ville natale où il ouvre « boutique »[59]. Mais son travail ne le passionne que fort peu et il préfère largement se plonger dans l'étude des arts et des lettres. Tout naturellement ses goûts l'amène à voyager en Italie. Il fait deux voyages : un premier en 1745 et un second 1758 avec un dénommé Belly. Le second, voyageur issu de la même profession s'appelle Charles Marguerite Jean Baptiste Dupaty, né en 1744 et avocat au Parlement de Bordeaux. On sait peu de choses sur sa vie. Il semblerait qu'il ait effectué son voyage en Italie en 1785. Aux deux avocats s'ajoutent Charles Duclos et Ange Goudar. Les deux hommes s'apparentent à des polémistes ou essayistes. Ils tentèrent de se créer une réputation d'hommes de lettre. Le plus âgé des deux est Charles Duclos. Né en 1704 et après une jeunesse aux relations imprudentes et peu fréquentables, il s'attelle à fréquenter les beaux esprits des salons mondains. Il acquiert une petite notoriété grâce à ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle*. Il tient aussi des propos très vifs dans l'affaire opposant le duc d'Aiguillon et la Chalotais. Ses propos et sa plume cinglante déplaisent. On lui conseille de se faire oublier. Il décide alors de partir en Italie en 1766. Ange Goudar, quant à lui naît en 1720 à Montpellier d'un père inspecteur du Commerce. Après de médiocres études de droit, il se

[58] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.348

[59] Joseph-François Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, Graz, Akademische Druke-u.Verlagsanstalt, 1966 Vol.7, p.604

rend à Londres où il rencontre Sara, jeune anglaise de l'aristocratie désargentée mais de bonne éducation. Suite à leur mariage en 1761, ils partent à la découverte de l'Europe en 1766. Par la Hollande et la France, les deux époux arrivent en Italie puis à Naples au cours de l'année 1767. Ils resteront à la cour des Bourbons de Naples jusqu'au début des années 1770, avant d'être disgraciés par le Reine Caroline. Le couple, en exil, voyage alors à travers le reste de la péninsule puis part en Hollande. C'est ce périple en France et dans la péninsule que présente Goudar dans son récit de voyage, pastiche des *Lettres persanes*. Enfin on note la présence d'un artiste et d'un abbé. Le premier, Charles Nicolas Cochin, entreprend un voyage en Italie en 1749 pour accompagner M. de Vandières, nommé récemment directeur des bâtiments du Roi. Le voyage profite à Cochin dans le perfectionnement de son art, tant pour le dessin que pour la gravure. Le second est l'abbé La Porte. Né en 1713 d'une famille peu aisée, il bénéficie d'une éducation soignée et s'établit à Paris pour trouver fortune dans les lettres et notamment se met en gage chez les libraires pour faire de la compilation. Le monde du livre et des récits de voyage n'a pour lui aucun secret quand il écrit ses propres impressions sur l'Italie dans le cadre de son voyage entre septembre 1757 et février 1759.

Parallèlement à la typologie faite pour les voyageurs français on pourrait établir diverses catégories pour les voyageurs italiens séjournant en France. Là aussi la très grande majorité des voyageurs sont aristocrates. Il s'agit en outre exclusivement d'hommes. Quatre catégories distinctes se dessinent dans le corpus choisi. Les deux premières catégories renvoient aux hommes de lettres et intellectuels. La première recouvre les polémistes et hommes de lettres participant activement au mouvement des Lumières. La seconde catégorie en revanche renvoie à des figures intellectuelles plus en retrait quand elles ne sont pas nettement en réaction aux nouvelles idées siècle. A ces deux premières catégories s'ajoutent des hommes de sciences et des artistes d'une part et d'autre part des hommes de justice. Parmi les premiers on peut citer divers noms, tous ressortissants de familles aristocratiques. Giambattista Biffi, né à Cremone en 1736 du comte Giovanni Ambrogio II et de Teresa Maria Pozzi. De récente noblesse la famille s'est pourtant brillamment illustrée au siècle précédent. Les aïeux du jeune Giambattista furent *patrizi decurionali* jusqu'en 1694 date à laquelle ils deviennent comtes. Après des études dans le *Collegio dei nobili* entre 1746 et 1756, il se tourne vers des études de droit à Parme. Ces années d'études entre 1756 et 1760 lui sont d'un grand profit et d'une intense activité intellectuelle et sociale. Il y rencontre Algarotti et fréquente à la cour de Parme, l'ambassadeur de France et l'infant Filippo di Borbone. Après la confirmation de son diplôme à Pavie le 1er juillet 1760, il part à Milan et devient intime de Baretti. Il se rapproche des frères Verri et de Cesare Beccaria avec qui il participe à

l'expérience de l'*Academia dei pugni* où il devient un lecteur passionné de Rousseau et notamment de la *Nouvelle Héloïse*. Mais dès 1762, il retourne à Cremone et n'en bouge plus jusqu'à sa mort. Parmi ses sorties sporadiques on compte son voyage en France de 1776. Giuseppe Gorani lui aussi est issu de la noblesse lombarde et plus exactement milanaise. Fils du comte Ferdinando et de la contesse Mariana Belcredi, il naît en 1740 dans une famille dont le rôle est prépondérant au sein de la noblesse milanaise. Cependant, son enfance est troublée par la contrainte à l'exil de son père. Cela ne l'empêche pas de faire ses études dans l'*Imperial Collegio dei nobili di Milano* à partir de l'âge 6 ans. Il en sort en 1757. Mais la crise d'adolescence gronde et le jeune Gorani s'oppose à sa mère qui caresse pour lui le projet d'une carrière ecclésiastique. Opposé à de telles vues, Giuseppe s'enrôle dans le régiment de la ville dirigé par Andlau. Quand la guerre de sept ans éclate le voilà parti sur les routes d'Europe : propulsé dans la campagne militaire il traverse la Sassonie, la Bohême et l'Autriche, rencontre Fromey à Berlin et Kant à Königsberg. La guerre finie, il rentre à Milan en 1763. Mais ce répit est de courte durée : il s'engage dans l'utopie politique de faire de la Sardaigne, de la Corse et de l'île d'Elbe un état indépendant, gouverné de manière autoritaire mais dont le seul objectif est le bonheur des sujets. L'aventure l'amène à circuler dans le bassin méditerranéen. Elle échoue et finalement rentre à Milan en 1767. Décidément infatigable il repart dès avril à Vienne. Mais il frôle la disgrâce pour ses propos et ses satires. Le prince du Lichtenstein lui confie alors une mission à Paris. C'est sa première visite de la capitale du royaume de France. De retour à Vienne, un autre scandale achève de le discréditer. Il renonce alors à la carrière diplomatique et se consacre aux lettres. Il fréquente à Milan les intellectuels regroupés autour du journal *Il Caffè*. Mais de nouveau, il s'attire les foudres du pouvoir dans son ouvrage *Il vero despostismo* publié à Genève en 1769. Il part alors pour Nyon où il fréquente Voltaire, Charles Bonnet et Lesage. En 1774 et jusqu'à la fin des années 1780 il retourne en Italie. Ces années à Milan sont assez calmes. Il fréquente alors Giovanni Verri. C'est dans ce contexte qu'il entreprend en 1787 un voyage dans la péninsule à partir duquel il publiera les *Mémoires secrets*. Ils paraissent à Paris trois ans après son arrivée en 1790 dans une capitale alors en pleine révolution. C'est donc avec un sentiment fortement pro-français que Gorani écrit et publie le récit de son voyage dans la péninsule.

Autre auteur issu d'une des grandes familles de la noblesse milanaise, Alessandro Verri né en 1741. Après des études au Collège de Murate chez les pères barnabites, il entre dans le *Collegio Imperial di San Alessandro*. Son étude de la littérature grecque et latine fait naître en lui une passion pour les Humanités. Il poursuit une carrière de droit pour se plier aux attentes de son père. Il est cependant très critique à l'égard de la législation criminelle et civile de

la Lombardie autrichienne. C'est avec la question de la modernisation de la langue un des chevaux de bataille du jeune homme qu'il participe au côté de son frère Pietro à l'*Academia dei Pugni* et au journal *Il Caffè*. L'école de Milan connaît son premier succès d'envergure européenne avec le traité concis mais complet *Des délits et des peines* de Cesare Beccaria. Alessandro Verri accompagne alors l'auteur en voyage en France. Mais Beccaria, mélancolique repart peu de temps après leur arrivée à Paris. Resté seul, Verri poursuit son voyage jusqu'à Londres et rentre en Italie en 1767. Il entretient durant son voyage une ample correspondance avec son frère aîné Pietro et son père Gabriele. Son retour de France marque un tournant dans sa vie puisque qu'il décide de s'éloigner de l'emprise de son frère et d'aller vivre à Rome. Sa passion pour l'antiquité et son amour pour la marquise Boccapaduli l'incitent à rester dans la cité éternelle. Il fera de sa demeure un salon connu de toute la bonne société romaine.

En contraste avec les auteurs de cette première catégorie répondent ceux qui par la date précoce de leur voyage ou leur choix de vie en font des voyageurs en marge des problématiques politiques et sociétales du siècle. Le voyage de Nicolò Madrisio intervient très tôt dans le siècle et ce qui explique ses aspects éloignés de l'esprit des Lumières. Né à Udine en 1656 du comte Stefano et de Caterina Fabrizio. La famille est de la branche des Forgagna. Diplômé de médecine et de philosophie à Padoue, il se passionne pour les Humanités ainsi que pour la poésie. Un tel attachement explique la forme très ornée du texte et le choix d'une langue soutenue. Sans qu'une date précise ne puisse être avancée son voyage à travers l'Europe se situerait entre les dernières années du XVIIe siècle et les premières du siècle suivant. Fils d'un autre temps, son arrivée à Paris coïncide avec l'époque d'un absolutisme louis-quatorzien déjà imperceptiblement sur le déclin. Cela n'empêche pas pour autant l'auteur de faire de son récit de voyage un éloge nourri aux arts et mœurs de France et au système politique du Roi Soleil. Dans cette catégorie s'inscrit aussi le vénitien Giovanni Giacomo Girolamo Casanova chevalier de Seingalt, né en 1725. Il arrive pour la premières fois au milieu du siècle. C'est notamment ce premier et long séjour dans la capitale qu'il relate avec précision. Bien que fréquentant les élites parisiennes et les salons, il ne rend pourtant pas compte dans ses mémoires d'un intérêt pour les Lumières et les polémiques intellectuelles du siècle. Contrairement aux voyageurs précédemment cités, l'aspect idéologique de son voyage est beaucoup plus anecdotique. Casanova peut se définir comme homme de lettre et surtout un aventurier libertin. Son *Histoire de ma vie*, au reste peu fiable est une suite d'aventures galantes sans lendemain.

Outre cette figure plus marginale mais non moins intéressante pour comprendre les mœurs des français vus des yeux d'un italien, les qualités littéraires du jeune vénitien alors âgé de 25 ans lorsqu'il arrive à Paris font la transition avec une troisième catégorie de voyageurs. Il s'agit de ceux dont la vie fut consacrée à l'étude des sciences et des arts. C'est tout d'abord le cas de Giovanni Lodovico Bianconi. Bolognais, il naît en 1717 d'Antonio Maria Bianconi et d'Isabella Nelli. Après des études classiques et l'apprentissage des mathématiques il se dédie à partir de 19 ans à la médecine. En 1742 il devient membres de l'Institut des Science de Bologne, d'ailleurs réputé et visité par plus d'un voyageur français. Deux ans plus tard il connaît un large succès grâce à sa traduction du désormais classique traité d'anatomie de J.B. Winslow, *Exposition anatomique de la structure des corps humain*. Cette audience respectable explique pourquoi il est appelé successivement par le Prince-Evêque d'Augusta puis par l'électeur de Saxe et Roi de Pologne pour être leur médecin officiel. Quand éclate la guerre de sept ans, il remplit une mission diplomatique que l'on sait finir à son retour à Dresde entre la fin 1760 et le début de l'année 1761. C'est dans le cadre de ce déplacement en France qu'il séjourne plusieurs mois à Paris probablement entre 1759 et 1760. Parmi les voyageurs italiens, le seul homme de lettre et artiste est le talentueux dramaturge vénitien Carlo Goldoni. Né en 1707, il consacre toute sa vie au théâtre et constitue un des promoteurs de la révolution dramatique. Dans ses pièces d'une sensibilité bourgeoise, il aime mêler humilité et noblesse. Ses mémoires, publiées en 1785, narrent son voyage à Paris en 1761. Voyage de deux ans au bout duquel, ayant trouvé une protectrice en la personne de la Dauphine et une charge de lecteur et professeur d'italien auprès de Mesdames de France, il décide de se fixer définitivement à Paris. Enfin, pour clore l'étude typologique des voyageurs il convient de considérer une dernière catégorie à savoir les hommes de droit. Un seul auteur appartient à cette dénomination. Il s'agit de Francesco Luino Luini né en 1740. On connaît peu de choses sur lui. Son enfance reste mystérieuse. Après des études au Noviciat de Milan (il y entre en 1757), il étudie le droit et devient avocat. Son voyage en France, Savoie et Angleterre avec Malaspina date de 1783. Il est publié deux ans plus tard.

L'analyse de la vie des divers voyageurs montre deux choses. D'une part la prédominance des élites sociales et parmi elles des élites nobles. Il s'agit très majoritairement d'hommes de lettre ou d'aristocrates détenteurs de charges politiques ou administratives importantes. Seuls deux hommes de science sont représentés. En une moindre mesure les élites bourgeoises sont présentes, surtout dans le cas français. Il s'agit de polémistes, prosateurs et hommes de lettre. Les milieux plus modestes voyagent de manière presque « accidentelle ». L'artiste Cochin voyage car sous la protection d'un aristocrate. D'autre part,

un rapide récapitulatif des principaux auteurs témoigne de l'écrasante majorité d'hommes. Seules deux françaises ont droit au chapitre.

2. Le regard des voyageurs

En raison des différences sociales, culturelles ou sexuelles, tous les voyageurs n'ont pas le même regard sur les mœurs. En plus de ses critères généraux, la situation de chacun, leur vécu explique des conceptions divergentes sur le sexe et leur tendance à développer sur ce sujet certains thèmes plus que d'autres.

Les différences sociales et plus exactement la différence entre bourgeois et aristocrates joue un rôle dans la manière d'appréhender la sexualité. Ils n'ont ni les mêmes habitudes, ni les mêmes réactions face aux sexualités étrangères à leur univers mental. Tous, aristocrates comme bourgeois mêlent leur discours sur la sexualité de considérations morales. Comme le reste de la société où la prépondérance de la religion chrétienne est indiscutable, les élites sont pétries de religiosité. La morale chrétienne est par conséquence au centre des représentations. Pourtant, quelque soit l'importance de la morale et de la respectabilité qui anime indistinctement bourgeois et aristocrates, les élites nobles ont une attitude beaucoup plus libre face à la sexualité. De manière plus générale, nombre de voyageurs aristocrates ont une plus grande liberté de ton. Même parmi ceux qui, feignent ou font avec sincérité état d'un moralisme de rigueur, évoquer les pratiques sexuelles n'est pas rare dans leur écrits. L'amusement n'est jamais bien loin. Par exemple, Charles de Brosses, n'hésite pas à faire référence à une possible fréquentation des maisons closes[60]. Par ailleurs le marquis de Sade, parle dans son récit de voyage de multiples pratiques sexuelles illicites ou sujettes à une forte réprobation morale[61]. Il évoque en s'attardant sur la prostitution et notamment celle des enfants orchestrée par les parents, et fait par ailleurs de troublantes descriptions de scènes de bestialité dont la statuaire romaine a préservé les témoignages. Ces exemples sont tout à fait impensables dans les récits des voyageurs bourgeois. Chez les quelques auteurs présents dans le corpus de sources primaires, la sexualité quand elle abordée ne bénéficie jamais du regard

[60] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, pp.73-74

[61] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie ou Dissertations critiques historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome, Naples Lorette et les routes adjacentes à ces quatre villes. Ouvrage dans lequel on s'est attaché à développer les usages, les mœurs, la forme de législation, etc., tant à l'égard de l'antique que du moderne, d'une manière plus particulière et plus étendue qu'elle ne paraît avoir été jusqu'à présent*, Paris, Fayard, 1995, pp.70-71, p.256

hédoniste ou tout simplement curieux des auteurs de la noblesse. La rectitude des mœurs et de la morale en matière sexuelle est regardée avec beaucoup de sérieux par Ange Goudar. Son récit de voyage véritable pastiche des *Lettres persanes*, expose par l'intermédiaire du regard neuf et décalé d'espions chinois voyageant à travers la France, l'Angleterre et l'Italie, une vision très moralisante de la dépravation de ses contemporains. Il s'agit d'un réquisitoire extrêmement vif sur la morale et les mœurs. L'auteur épingle minutieusement l'ensemble des travers des sociétés européennes. Tantôt avec une ironie cynique et misanthrope tantôt avec une misogynie haineuse, il pointe les risques d'une dégénérescence de la société et dénonce les symptômes d'un abâtardissement de l'espèce humaine.

La position sociale n'est pas la seule à conditionner le regard des voyageurs sur la sexualité. La différence de sexe constitue elle aussi un puissant clivage. A la lecture des récits, il apparaît manifeste qu'entre hommes et femmes la manière de concevoir le rapport au corps de l'autre et écrire sur les pratiques sexuelles des autochtones diverge sensiblement. Les récits de voyage des hommes témoignent des rapports de domination des hommes sur les femmes. Consciemment ou inconsciemment, les voyageurs donnent de multiples indices de cette prépondérance masculine. L'habitude courante, presque banale d'une réification de la femme et du corps féminin lors du voyage est un exemple prégnant. Chaque déplacement, chaque passage dans une nouvelle région ou une nouvelle ville s'accompagne par la description des femmes du pays. On décrit leur caractère et leur manière de se comporter avec les étrangers de passage, on s'attarde aussi sur leurs caractéristiques physiques parfois sans pudeur et avec une tendance à animaliser ces dernières quand il s'agit de femmes du peuple. Ainsi, il n'est pas rare de lire des auteurs parlant de leurs dents ou de la dimension de leurs jambes. Il est bien évidents que ces manières de décrire l'autre sexe en détail doit être comprise dans le contexte d'une société violente qui malmène les sensibilités. Il est à noter que jusqu'à un certains point des critères comme l'implantation des dents d'un homme ou d'une femme étaient un détail physique souvent cité par celui ou celle en charge de décrire la personne sans que pour autant cela soit l'objet d'une quelconque forme de mépris ou de réification. Au-delà de la simple description des hommes et des femmes qui ne fait qu'entériner la domination masculine, les réactions dans le rapport au corps de l'autre sexe dans le cadre du voyage sont souvent très différentes. L'expression de la fascination, du désir et même de l'excitation pour la beauté d'un corps est très marquée quand il s'agit d'auteurs hommes. A l'inverse, le rapport au corps masculin est un mystère chez les femmes voyageuses qui n'en parlent pratiquement jamais. Les récits féminins sont probablement porteurs à ce sujet de nombreuses ellipses. Contrairement aux récits de nombreux voyageurs ceux des femmes ne comportent pas ces

mêmes descriptions enflammées sur le corps des nus antiques. Tout au plus transparaît dans les quelques références faites des propos lapidaires signes d'une gêne. Peut-être s'agit-il d'un phénomène d'autocensure sur des considérations impudiques jugées inconvenantes chez une femme. Se vérifie une éducation très différente entre les deux sexes. Celle-ci cherche à inculquer des comportements différents chez les deux sexes selon des attentes pédagogiques nettement dissemblables. En plus d'une plus grande publicité des hommes face à l'expression de leurs pensées et désirs à la vue d'un être désirable, les hommes et les femmes réagissent différemment lorsqu'ils sont confrontés à des expressions d'une nudité ou d'un comportement corporel inconvenant voire obscène. Les hommes tendent de manière systématique à reporter la faute sur la femme. Ils la jugent indécente, s'outrent d'un manquement aux impératifs de décence les plus élémentaires. A l'inverse les voyageuses sont horrifiées et préfèrent se cacher le visage ou détourner le regard pour ne pas voir. Dans le premier cas on assiste à un comportement de censure, dans le second cas, la femme prend sur elle et témoigne d'une certaine peur[62].

Enfin, la différence culturelle entre français et italiens doit être abordée pour donner une image aussi complète que possible de la multiplicité du regard sur le sexe et de ses causes. La différence de comportement saute aux yeux. Les voyageurs français parlent avec précision et intérêt des pratiques sexuelles des italiens. Il s'agit dans certains cas d'une logorrhée. Toutes les étrangetés, les bizarreries sont abordés avec passion. Rares sont les récits où il est fait l'économie d'un développement sur les castrats, les sigisbées ou encore l'homosexualité masculine, autant de mœurs réputées si typiques des italiens durant toute l'époque moderne. Un souci de compréhension et d'investigation se ressent dans beaucoup d'écrits. A l'opposé, le regard des italiens sur la sexualité des français est tout autre. Les voyageurs transalpins ne témoignent pas d'un intérêt très marqué à ce sujet. Rares sont les récits ou lettres abordant ce thème. Quand les références sont très présentes, celles-ci sont souvent pauvres et relèvent davantage de l'anecdote ou du détail. Si l'on excepte Casanova dont l'esprit vantard et outrancier ne permet pas de prendre sérieusement en compte l'ensemble de ses dires, seul Alessandro Verri donne des indications intéressantes la sexualité des français. Il fait notamment référence à la prostitution, apporte quelques détails sur l'homosexualité dans l'espace parisien et surtout s'étend sur les salons parisiens comme des espace de galanterie. Mais quelle que soit la variété des thèmes développés, force est de constater que l'auteur milanais aussi prolixe soit-il (en comparaison à ses compatriotes, Casanova exclu) fournit

[62] Madame la Comtesse de Genlis, *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Chez Ladvocat, 1825, pp.58-59

beaucoup moins de matériel à l'historien que le voyageurs français. Outre Verri, les écrits de Luini, Madrisio, Perelli ou encore Goldoni sont des références utiles mais peu loquasses. Les références à la mode, chez Luini et aux manières dans la sociabilité mondaine de Paris ou encore à la place des femmes dans les salons chez Madrisio permettent de mieux comprendre l'atmosphère dans laquelle évolue le voyageur italien. Cependant on peine à réunir des informations car elles ne sont jamais assez volumineuses et parfois en marge des problématiques les plus importantes. La parcimonie des voyageurs italiens dans leur récit rend par conséquent plus difficile la possibilité pour l'historien de reconstituer ses représentations. La réticence des italiens à parler de la sexualité des autres amène à des réflexions très générales et moralisatrices sur la débauche de l'époque ou de la ville visitée (souvent Paris). Peu bavards, les italiens révèlent une différence quantitative avec les voyageurs français. La différence est aussi qualitative puisque toutes les sexualités ne sont pas abordées. Si les divergences résident dans la manière de témoigner des spécificités sexuelles aperçues durant le voyage, il ne faut pas en conclure que les français seraient désinhibés quand les italiens seraient plus chastes. De fait les pratiques sexuelles des voyageurs durant le voyage, sont à bien des égards identiques.

Ces lignes de fracture identifiées parmi les auteurs choisis déterminent une appréhension différente de l'environnement selon les voyageurs. Outre la différence sociale, le sexe ou le clivage culturel, des traits de caractère personnel à chaque voyageur peuvent aussi porter un jugement différent et expliquer des attitudes sensiblement opposées. Cette pluralité des regards se double de la question centrale du rapport des auteurs à ce qu'ils identifient comme la norme. De multiples obstacles poussent les auteurs à cacher une réalité, ou à la lénifier.

3. La norme et le voyage

Tout voyageur même durant son séjour est assujetti à la norme de son époque, de son milieu social et de sa culture. Plusieurs éléments cadencent la vie quotidienne du voyageur lui rappelant la norme. Si le voyage peut être source de divertissements et les voyageurs plus insouciants et frivoles que de coutume, le lien avec le pays d'origine n'est jamais interrompu. Par conséquent, les contraintes du regard de ses semblables perdurent.

Tout d'abord, les personnes avec qui s'effectue le voyage conditionnent dans une large mesure les péripéties du voyage. La compagnie durant le voyage peut être un obstacle à la

libre expression des désirs et des envies durant des mois de plus grand liberté. A l'inverse, il arrive que la complicité entre voyageurs se renforce dans l'épreuve physique et mentale de la rencontre avec l'autre. Dans le premiers cas, un obstacle à une attitude plus libre réside dans les liens qui unissent les voyageurs entre eux. Il est évident que l'on ne voyage pas de la même manière si l'on est avec des membres de sa famille avec qui la différence générationnelle peut être importante (les parents ou des oncles et tantes) ou avec des amis de la même tranche d'âge et aux intérêts et attentes sensiblement identiques. La présence du mari ou d'une épouse, détermine le rapport aux autochtones et freine considérablement des comportements plus aventureux. La surveillance d'un mari peut être un problème à la plus grande liberté de mouvement et de fréquentation d'une épouse en voyage. Le comte de Lascaris, entre autres choses semble l'avoir compris quand il décide de séparer Madame de Genlis de son époux et de les loger aux deux extrémités opposées du palais[63]. Très probablement, le comte transi d'amour pour la charmante comtesse venue de France, a conscience qu'il ne peut s'approcher d'elle en présence du mari. Les convenances sociales et le respect mutuel que se doivent les époux ne permettent pas (en France comme en Italie de se laisser aller sans un minimum de précautions à des mouvements passionnels extra conjugaux. La puissance maritale et le regard soupçonneux d'un mari a pleinement sa place. Il constitue le rappel de la norme dont l'épouse ne peut se départir. Si Madame de Genlis n'essaye pas de s'y soustraire l'anecdote du comte de Lascaris montre que le regard de l'époux n'est jamais bien loin. A l'opposé de ce cas de figure on trouve la situation beaucoup plus favorable de Madame du Boccage dont la situation de jeune veuve lors de son voyage lui permet de profiter au mieux de toutes les rencontres et même de celles qui pourtant chastes portent à confusion. La rencontre avec le bien nommé cardinal Passionei, tant sa passion pour la poétesse parisienne fut grande et laissa courir les pires rumeurs dans la bonne société romaine. Ici, aucun mari pour contrecarrer la bienheureuse compagnie du vieil homme[64]. Si l'exemple de Madame de Genlis montre la manière la plus courante du contrôle de la norme parmi les compagnons de voyage, d'autre type de compagnie peuvent être la cause d'obstacles et de contraintes. L'amitié d'une personne peu aventureuse est vite envisagée comme un poids par ses camarades de route au caractère plus intrépide. Ainsi, Alessandro Verri ne cesse de soupirer du comportement maussade de Cesare Beccaria. Passif et mélancolique ce dernier

[63] Madame la Comtesse de Genlis, *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Chez Ladvocat, 1825, pp.26-28

[64] Anne Marie Le page Fiquet du Boccage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, pp.139-141

insupporte le frère cadet de Pietro qui ne comprend pas un tel relâchement[65]. Il craint dès leur départ de Milan et les premiers accès de tristesse de son compatriote à Novare, d'être obligé de supporter un ami de voyage sans entrain ni envie. Pour lui le voyage est synonyme d'amusement d'ailleurs dans la lettre du 19 octobre 1766 il affirme clairement ses vues : « Io vengo a Parigi per divertirmi »[66]. La correspondance entre les deux frères Verri et les confessions d'Alessandro lors de son voyage à son frère aîné nous informe à quel point l'inadéquation dans les caractères des deux voyageurs est source de tensions. Dans l'attitude de Beccaria tout rappelle Milan et les problèmes qui le lient à cette ville. La coupure avec le pays d'origine n'est pas entièrement faite. Verri craint, dès lors, de rester avec une personne qu'il ne peut ignorer mais qui de par son humeur et son manque d'ouverture leur laisse échapper des opportunités de divertissement qu'offrent d'éventuelles rencontres. La compagnie est donc cruciale : elle détermine en une large mesure la tournure que peuvent prendre les aventures d'un séjour de l'autre côté des Alpes. Si Beccaria semble être une entrave pour permettre à Alessandro Verri de se lancer à corps perdu et avec insouciance dans la vie trépidante de la capitale, d'autres voyageurs eurent plus de chance. C'est le cas de Charles de Brosses parti en voyage dans la péninsule avec plusieurs amis bourguignons dont Sainte-Palaye et le Gouz de Gerland. A la lecture du récit de voyage de Charles de Brosses une certaine camaraderie semble les rattacher les uns aux autres et explique pour beaucoup leurs motivations et divertissements communs. Ainsi, cherchent-ils chacun de leur côté une beauté italienne avec qui lier amitié. Peut-être y a-t-il, pour des hommes mûrs mais encore célibataires, un esprit de compétition en plus d'un divertissement fort piquant[67].

Hormis certaines compagnies qui entravent le voyageur dans la réalisation de ses desseins, il faut noter l'importance du regard moralisateur des lecteurs des écrits produits au cours ou à la suite du voyage. Les récits de voyage ainsi que les mémoires et même les correspondances sont destinés la plupart du temps à être lu par un public très varié. Là aussi, le regard des personnes extérieures pousse le voyageur non pas tant à se censurer dans les pratiques sexuelles, expériences humaines, rencontres et divertissements en tous genres (pour cela la distance le protège et il n'en aura à rendre compte qu'à lui-même) mais à choisir avec minutie ce qu'il met par écrit dans ses lettres à ses proches, dans son récits de voyage ou plus tard dans ses mémoires. Il s'agit là du second type d'obstacle créé par la norme. Cette fois-ci ce

[65] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.31
[66] *Ibid*., p.26
[67] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol. 1 p.144

n'est pas le voyageur qui en pâtit mais l'historien. Les auteurs dans leurs mémoires ou et même dans leurs récits s'autocensurent. Rares sont les auteurs à faire un portrait à charge d'eux-mêmes dans leurs mémoires. Par ailleurs, les récits de voyage, s'ils étaient le miroir fidèle des faits et gestes ainsi que des pensées de l'auteur, rendraient public des détails inconvenants voire honteux. Ce que l'auteur supprime parce qu'il juge tel épisode ou telle rencontre ridicule ne dépend que de lui et de la manière dont il envisage la norme. Tous ne sont pas sensibles de la même façon et avec la même intensité à ce qui peut être vue comme inconvenable. Casanova donne des exemples de ses erreurs de langage source de sous-entendus obscènes. Son caractère libertin, la réputation acquise quand il écrit en fin de vie ses mémoires et peut-être un certain sens de l'autodérision, expliquent la présence de telles anecdotes. D'autres auteurs, plus soucieux de conformer leur image à un idéal de rectitude morale ne s'abandonnent à aucune confession trop compromettante. Ainsi, le très catholique Jérôme de Lalande, donne une copieuse et très intéressante description des mœurs des italiens mais ne laisse échapper aucun épisode personnel dont la teneur serait douteuse. Ainsi, par un comportement « calculateur » certains voyageurs cachent sciemment une partie de leur voyage, parce que jugée inintéressante, intime ou moralement répréhensible. Cependant, l'écriture d'un récit de voyage peut être non pas tant la description fidèle de ses aventures mais au contraire l'image idéale que l'auteur veut donner de son voyage. Le voyageur construit alors un récit conforme ses vues. Il souhaite ainsi pallier aux contingences de son séjour qui ne permettent pas toujours de concilier la réalité à ses attentes. L'auteur cherche parfois à donner l'image du voyageur qu'il aurait voulu être plutôt que celui qu'il a été. Chez certains voyageurs la différence entre ce qu'ils ont fait au cours de leur voyage et ce qu'il donne à lire dans leur récit est telle que l'auteur peut être à juste titre taxé de mauvaise foi. L'exemple le plus extrême est le récit d'Ange Goudar, au demeurant très moralisateur. L'auteur ne cesse durant tout son récit de faire un réquisitoire féroce contre les mœurs de son temps en France comme en Italie. Il critique entre autres choses la débauche et l'immoralité et s'outre de la coutume du sigisbéisme qui déshonore les maris et prostitue les épouses à des chevaliers servants. Cette véhémence dans son discours laisse penser à un voyageur d'une parfaite probité morale mais en réalité il n'en est rien. En effet, lors de leur séjour à la cour des Bourbons de Naples, les deux époux, Ange et Sara Goudar, font connaissance du milieu nobiliaire napolitain et des courtisans. Très vite les partis opposés à la reine Caroline souhaitent utiliser le jeune couple pour reconquérir du pouvoir sur le roi. Sara Goudar est mise à contribution puisqu'elle met en avant ses appâts pour séduire Ferdinand IV. Cette stratégie fonctionne à merveille : les courtisans opposés à la reine bénéficient d'un pouvoir

suffisant pour tenir en respect celui de l'épouse légitime. Goudar, soucieux d'obtenir de rapides avancements dans sa carrière est plus ambitieux que jaloux. Il entre sciemment dans les vues de la noblesse napolitaine et sacrifie sa femme à un autre. Celui qui pérore quelques années plus tard dans son récit de voyage sur l'indécence généralisée et la prostitution des épouses dans le cadre du libertinage ou du sigisbéisme, n'hésite pas à offrir contre avantages personnels les charmes de sa jeune épouse[68]. Outre les récits de voyage, les correspondances, pourtant plus propices à une certaines spontanéité sont elles aussi sujettes à l'autocensure. Tout ne se dit pas ou plutôt tout ne se dit pas à n'importe qui. La liberté de ton dépend, en premier lieu, des liens qui unissent les deux correspondants. Un exemple très éclairant nous est offert par la correspondance des frères Verri, lors du voyage d'Alessandro à Paris. Ainsi, les premières lettres échangées entre Alessandro Verri et son frère Pietro Verri, montrent une grande complicité de caractère. Alessandro n'hésite pas à plus d'une reprise à parler en terme assez osés voire ordurier. Ainsi quand il arrive à Paris il écrit à son frère : « Parigi non me ne impone un cazzo »[69] pour lui expliquer ses impression mitigées. En outre, il lui fait part de ses tentatives de séduction des jeunes servantes dans les auberges de Savoie et ne lésine pas sur les images ordurières sur la dissolution des mœurs parisiennes[70]. Le ton des premières lettres qui témoignent d'un rapport exclusif et fusionnel entre deux frères change quand peu de temps après l'arrivée d'Alessandro dans la capitale du royaume de France, Pietro prévient la famille qu'il est arrivé sain et sauf. A présent, comme il est souvent d'usage, les lettres sont lues en public ou du moins dans le cercle familial. En effet, au voyage physique et bien réel d'une personne correspond celui fictif réalisé au travers des lettres et de l'imaginaire des multiples correspondants du voyageur restés au pays. Il s'agit en quelque sorte d'un voyage par procuration. Le caractère public des lettres d'Alessandro, brise la complicité des deux frères. On assiste alors à un tournant : les lettres se font plus calmes et les sujets à caractère sexuel sont soigneusement évités ou abordés rapidement. D'ailleurs Pietro, met en garde son frère pour qu'il change de ton et choisisse mieux son vocabulaire : « Ho annunziato in Casa il felice vostro arrivo : ora cominciate a non essere più parole oscene »[71]. Les lettres perdent à partir de là un peu de leur spontanéité surtout en ce qui concerne la sexualité. Il est fort probable que le discours du voyageur de 25 ans fut édulcoré pour des questions de convenance. Pourtant il garde encore beaucoup de sa fraîcheur car le voyageur à conscience

[68] Joseph-François Michaud,
[69] Pietro e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, 1985, p.24
[70] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Ibid.*, p.28
[71] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Idid.*, p.36 « J'ai annoncé à la maison votre bienheureuse arrivée : à présent éviter les mots obscènes »

qu'il faut renseigner et amuser son frère avec derrière lui une petite assemblée. S'exprime de manière encore plus saisissante le décalage entre la liberté de ton fruit de la confiance mutuelle des correspondants et l'impératif de répondre aux règles définies par la norme dans la confrontation des premières lettres de la correspondance de Pietro et Alessandro avec celles échangées entre Alessandro et son vieux père[72]. Paters familias et tenant d'une lignée prestigieuse dont les aïeux se sont illustrés au sein du patriciat milanais, son caractère est plus sévère. Alessandro sait qu'il a affaire à un personnage aux antipodes de son frère. Rigide, ce sénateur est un homme du siècle précédent avec lequel une quelconque familiarité est impensable.

Ainsi, la norme n'abandonne pas le voyageur. Elle peut être présente parmi la compagnie de voyage. Un mari ou une présence amicale mais encombrante et inerte, comme celle de Cesare Beccaria vis-à-vis d'Alessandro Verri, ont tôt fait de limiter la liberté d'action ou de contraindre le voyageur à renoncer à certains desseins. De plus, il faut avoir conscience de l'autocensure de l'auteur qui déforme sciemment son récit en vue de donner de lui une image plus acceptable ou idéaliser de son voyage. A ce titre certains auteurs non seulement cachent les réalités de leur voyage mais font preuve de mauvaise foi. Dans les correspondances, le l'identité des lecteurs des lettres détermine pour beaucoup ce que le voyageur ose dire ou écrire.

Cette question du rapport des voyageurs à la norme entre dans la description plus générale de l'identité des voyageurs permet de prendre pleinement conscience de la situation dans laquelle sont écrits les récits, lettres et mémoires des voyageurs. Un aperçu de la vie de chaque voyageur, sa situation sociale, son sexe ou encore sa culture ont une implication dans la construction de ses représentations. Sont alors mis à jour les mécanismes mentaux qui poussent les voyageurs à des réactions sensiblement divergentes dans leur relation à la sexualité lors du voyage. Outre les traits de caractère et des conditions de vie propres à chacun des auteurs, leur manière de vivre la norme sexuelle conditionne leur attitude lors du voyage et la teneur de leurs écrits.

[72] *Ibid*., Appendice I, Lettres à Gabirele Verri : lettre du 19 d »cembre 1766, du 25 février 1767 et du 15 mars 1767

Chapitre II – Société de départ et société d'arrivée

Construire une typologie des voyageurs permet de connaître autant que possible les acteurs du voyage. Une étude de la perception de la sexualité des autochtones par les voyageurs ne peut faire l'économie d'une reconstitution du l'univers mental de chacun d'eux. Par les critères du sexe, de la condition sociale et des différences culturelles se définissent des catégories de voyageurs dictées par un regard et des comportements communs. Cependant, comprendre les diverses catégories de voyageurs ne suffit pas pour planter le contexte du voyage en France et en Italie entre les années 1730 et 1780.

Pour se rendre compte avec force détails les circonstances dans lesquelles s'établit le regard des voyageurs sur les mœurs de leurs voisins, il convient d'opérer un rapide rappel de la situation politique, économique et avant tout culturelle des deux espaces géographiques au centre de nos préoccupations : la péninsule italienne et la France. La situation respective des deux nations et leur situation de l'une en comparaison de à l'autre détermine des rapports de force inégalitaires. Ces derniers se reflètent aussi dans la manière de juger les mœurs des populations rencontrées. En un sens les considérations laudatives ou péjoratives sur la conjoncture économie ou la sur l'influence culturelle du voisin se vérifie dans la manière de percevoir ses mœurs. Ce rapport de force entre les deux nations et l'état d'esprit dans lequel le voyageur entreprend le voyage permet de comprendre les raisons qui poussent les voyageurs à partir à la découverte de cette autre culture.

1. La situation culturelle en France et dans les Etats italiens

Au XVIIIe siècle les différences sur le plan de l'économie et de la vie intellectuelle s'affirment entre les pays du nord de l'Europe et ceux du sud auxquels se rattache l'Italie. Ces différences ne sont pas propres au siècle mais s'accentuent considérablement. Les différenciations effectuées sont là pour donner le contexte général du voyage. Elles ne doivent en aucun cas présenter un tableau trop stéréotypé de l'Italie ou de la France. Plus que jamais les nuances sont ici nécessaires.

La France est au XVIIIe siècle un pays peuplé et riche. Il s'agit encore, comme durant toute l'époque moderne, de la principale puissance démographique. Le pays est déjà marqué par un réseau urbain très déséquilibré. Paris, véritable monstre urbain, domine le pays. Sa grandeur est à l'image de la fascination et des contradictions que la ville inspire à la province

et au reste de l'Europe. Parallèlement, le royaume est encore très agricole et la célèbre citation de Henri IV est toujours d'actualité : « pâtures et pâturages sont les deux mamelles de la France ». Le développement manufacturier n'est cependant pas étranger au siècle. Son apparition est due en grande partie à l'instauration de la manufacture des Gobelins sous Henri IV (pour les tapisseries). Elle connaît plus tard son véritable essor en 1676. L'héritage repris et valorisé au cours du siècle donne lieu à la création de la manufacture de porcelaine de Sèvre sous Louis XV. L'entreprise est réalisée à l'instigation de Madame de Pompadour avec laquelle il entretient une relation amoureuse et platonique dont la fidélité et la ferveur ne prend fin qu'avec la mort de la célèbre maîtresse royale en 1764. L'accent est porté sur un élément déterminant de la production industrielle de la France à savoir les produits de luxe dont la célébrité atteindra rapidement les quatre coins de l'Europe faisant du royaume un centre majeur de la production artistique et décorative. Il faut spécifier le rôle politique capital de telles productions. Par la diffusion des porcelaines de Sèvre, c'est un marqueur culturel et le raffinement des arts décoratifs français que l'on donne à voir aux autres cours européennes. Se réalise par les arts un véritable travail diplomatique : véritable entreprise de propagande, on cherche à impressionner et affirmer dans le même temps, par des méthodes douces, les prouesses artisanales et la puissance du royaume. En filigrane c'est la puissance d'un roi, la richesse de ses possessions qui sont exaltées aux yeux du reste de l'Europe. Outre le caractère strictement économique et les significations politiques d'une telle entreprise, on cherche à développer un goût français. La mode française dont la capitale en est l'instigatrice répand en permanence à travers tout le pays mais aussi dans toute l'Europe les dernières innovations de France. Paris donne le ton. Paris dicte ses mots d'ordre et l'Europe les suit. Le comte François de Hartig écrit dans une de ses lettres : « Je suis, depuis trois mois, habitant d'une Ville que nos Allemands regardent avec admiration et respect, dont ils adoptent les Modes comme des lois, les Vices comme les Leçons de bienséance, et la Langue la Science la plus essentielle pour distinguer l'homme d'avec la brute. »[73]. Paris, destination privilégiée de tout voyageur est au centre de la civilisation occidentale. Elle fait l'objet d'une fascination inconditionnelle par les habitants du reste de l'Europe. Désormais, le français devient la norme. Langue de la diplomatie, c'est aussi la langue des élites. Toute éducation soignée passe par l'apprentissage de cette langue et même dans la langue maternelle, il est de bon ton de parsemer son discours ou ses écrits de termes français. Une rapide étude des champs lexicaux nous informe des domaines d'influence de la culture française au cours du siècle. Elle recouvre de multiples

[73] Comte François de Hartig, *Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie, Genève*, 1785, p.15

aspects de la vie quotidienne des classes dirigeantes : tenues vestimentaires, arts de vivre et décoration intérieure mais aussi sociabilité et galanterie. De la Russie à l'Espagne de l'Angleterre à l'Italie du sud, les élites aristocratiques dans leur très grande majorité, sont séduites par les modes de France. Dans nombre de cours on imite les vêtements et les coiffures. Les belles de toute l'Europe s'enquièrent des dernières nouveautés en vogue à Paris et l'on fait venir à grand frais les premières revues sur la mode parisienne. La folie de la francophilie s'empare de l'Europe et dépasse largement le simple cadre des vêtements. Elle englobe tout l'univers social des élites du temps. On s'entiche des usages culinaires ; la vaisselle et les décors (passementeries, tapisseries, tapis, la mode des turqueries et des chinoiseries, le mobilier) sont imités avec un succès très variable. Par ailleurs, les codes comportementaux régissant les rapports humains et en particulier la sociabilité ne sont pas en reste. On se pique de connaître les formes de politesse de la France et les sociabilités mondaines ne renâclent pas à un usage parfois faux et souvent intempestif de ces habitudes étrangères aux leurs mais à leurs yeux si distinguées. La galanterie et les mœurs policées sont perçues dans bien des pays comme importées de France. A la manière de la poésie courtoise du XIIe siècle, ou de la galanterie des premières heures d'un Baroque français dont les pièces de Corneille en sont des exemples, s'écrit une page importante des rapports entre les genres au sein des relations amicales et amoureuses qu'offre la culture hétérosexuelle. L'adoucissement des mœurs dans la noblesse tranche avec ses us et coutume au sortir du moyen âge. Cultivée et totalement alphabétisée elle troque les vieilles habitudes de soudards contre un bon mot et une cour assidue envers une dame. L'heure est à la soumission feinte, au dévouement sans conséquence pour sa dame. Badineries et frivolités sont à leur tour reprises est imitées dans toute l'Europe.

Pourtant, si la France montre toutes les formes d'un dynamisme économique et d'une puissance politique de premier plan dans la première partie du siècle, on ne peut passer sous silence les revers diplomatiques du milieu du siècle. La guerre de Sept ans, par exemple, a de lourdes et néfastes conséquences pour le royaume. Conformément au Traité de Paris de 1763, le pays perd ses possessions aux Indes et au Canada. Si les français n'ont jamais eu le pied marin, la conclusion de la guerre marque, en outre, l'affirmation incontestée de la puissance anglaise sur les grandes mers du globe. La fin du règne de Louis XV et celui de Louis XVI s'inscrivent dans un subtil mais lente réévaluation à la baisse de la place dominante assumée jusque-là en Europe. L'anglophilie connaît ses premiers succès et c'est dans un contexte de remise en cause ténue, mais bien réelle, de la place de la France et de sa puissance que doit se

comprendre son intervention au côté des indépendantistes américains. Ultime effort pour tenir la dragée haute à l'ennemie héréditaire avant les premiers fracas de la Révolution.

En contraste au rayonnement culturel et politique français, la situation italienne peut sembler plus terne. D'un point de vue économique la situation italienne est moins avantageuse : l'Europe des Lumières mais aussi l'Europe marchande de la proto-industrie a établi son épicentre dans l'Europe du nord-ouest. On ne peut nier un certain marasme italien. L'activité des ports tels Livourne ou Venise n'est pas insignifiante pour autant et leur commerce avec Constantinople perdure, mais loin derrière les ports de l'Atlantique. Depuis la paix de Cateau-Cambrésis en 1566, la péninsule a perdu beaucoup de son autonomie. Si elle est encore une zone stratégique sous la domination espagnole et le siège de la grande majorité des possessions papales, l'Italie reste, par rapport aux siècles précédents, en retrait des enjeux politiques tout au long du XVIIIe siècle. Les italiens ont conscience de vivre une période de progressif déclin. La péninsule est durant tout le siècle divisée par des puissances étrangères et essentiellement deux : les Bourbons de Parme et ceux de Naples, rattachés à la sphère d'influence de la France d'une part et d'autre part, la domination des Habsbourg dans le Milanais et en Toscane. Sous l'égide des deux puissances étrangères, sont entreprises au cours du siècle des réformes profondes et ambitieuses. Le vent du changement est venu en Italie par les puissances étrangères en place. Le despotisme éclairé est donc en une large mesure, extérieur à la péninsule. A la situation des principautés et royaumes sous domination exogène s'ajoute la place des Républiques maritimes. Deux se distinguent particulièrement : Venise et de Gênes. Mais ces deux entités politiques dont les institutions remontent au moyen-âge connaissent au XVIIIe siècle un état de décrépitude jamais véritablement enraillée. Aux yeux de nombre d'observateurs étrangers, Venise comme Gênes sont des musées politiques, leurs institutions prestigieuses renvoient à un passé fabuleux mais sont considérées comme obsolètes. Pour les contemporains, la supériorité du modèle monarchique est évidente face à la réalité décatie des dernières républiques. Montesquieu dans *De l'Esprit des Lois* insiste sur le caractère honorable des républiques en reprenant le passé fantastique de la république romaine mais ne leur reconnaît aucune aptitude pour régir les destinées humaines. Le modèle républicain est à ses yeux un modèle de vertu à l'inverse de la monarchie dont la principale qualité requise est l'honneur. Celui-ci est moins exigent et donc plus facile à réaliser. Le système monarchique est par conséquent valorisé au détriment du modèle républicain. Selon le même auteur, les sociétés sont trop corrompues pour faire de la république un système

d'organisation viable de l'Etat[74]. Seule la période de la révolution américaine durant les années 1780 puis celle des premiers temps de la Révolution française font renaître la croyance en la validité du modèle républicain. L'Italie à la différence de la France peut alors prétendre à un très ancien héritage républicain typique des traditions politiques italiennes et profondément ancré dans les usages politiques de certains états de la péninsule. Malheureusement, cet héritage aussi important qu'il soit ne peut être revendiqué comme tel tant les Républiques vénitienne et génoise furent les poids morts de la vie politique italienne au cours de ce siècle. A l'agonie, elles se sont enfermées dans leur grandeur passée. Ces états sont incapables de mener à bien les réformes économiques, sociales et institutionnelles nécessaires à leur adéquation avec les nouvelles réalités de l'époque. Toutes réformes aussi partielles soient-elles, remettent en cause les privilèges et menacent de briser les équilibres jalousement préservés par les élites en place. A l'heure du grand retour des idées républicaines et de la critique des monarchies dans un contexte de faillite du despotisme éclairé, ces entités politiques sont impuissantes à proposer un modèle politique alternatif. Enfin, un troisième type d'état doit être mis en avant. Cette catégorie n'est en réalité occupée que par deux états de nature très différente mais avec un point commun : leur indépendance. Le premier correspond aux possessions papales, monarchie absolue et élective dont l'influence reste importante au-delà de la péninsule. La place de Rome a cependant perdu beaucoup de son éclat face aux coups de boutoir répétés de la philosophie matérialiste des Lumières. L'Eglise ne reste pas inactive face à un tel danger et Rome bien que moins brillante que Londres ou Paris, reste un foyer européen majeur de la recherche scientifique et philosophique[75]. Le siècle a été marqué par sa recherche audacieuse en faveur d'une accommodation du dogme chrétien avec la pensée matérialiste du temps[76]. Cette situation d'activité culturelle n'est pas celle du second état à savoir le royaume de Piémont-Sardaigne. A l'abdication en 1730 de Victor-Amédée II, la toute jeune et ambitieuse monarchie montre tous les signes de la modernité. Un effort de rationalisation de l'administration répond sous le règne de Victor Amédée II à une volonté de réformer l'armée et de soumettre une noblesse piémontaise encore très turbulente. Le modèle absolutiste de Louis XIV n'est pourtant pas repris par son successeur ni d'ailleurs une quelconque politique de despotisme éclairé

[74] Charles Louis de Sécondat, baron de la Brède et de Montesquieu, *De l'Esprit des Lois*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 2007, Livres II à V

[75] Gilles Montègre, *Rome capitale culturelle au siècle des Lumières : présence française et construction des savoirs dans la Ville éternelle au temps de l'ambassade du Cardinal de Bernis (1769-1791)* ; thèse présentée par Gilles Montègre ; sous la direction de Gilles Bertrand et Marina Caffiero ; Université Pierre Mendès France Grenoble 2, Università degli studi di Roma "La Sapienza" , 2006. - 2 vol

[76] Dino Carpanetto et Giuseppe Ricuperati, *L'Italia del Settecento : crisi, trasformazioni, lumi*, Roma, Laterza, 2008, pp.151-171

contrairement au tout proche duché de Milan de Marie-Thérèse d'Autriche et de son fils Joseph II. Sans grand développement culturel dans le domaine de la philosophie et de l'histoire des idées, la capitale du petit royaume de Piémont-Sardaigne sera gratifiée d'une réputation de grande austérité par plus d'un voyageur. L'état savoyard reste de loin le plus solide, et ne cesse de nourrir des visées expansionnistes. Comme le montre cette rapide description, la péninsule est divisée en de multiples états. Néanmoins à contre-courant d'une telle fragmentation, un sentiment d'appartenance à l'Italie existe. Il s'agit de la conscience d'être détenteurs de références culturelles communes. La langue italienne parlée par l'ensemble des élites de la péninsule témoigne d'une cohésion culturelle revendiquée par les habitants de la péninsule face aux autres « nations » européennes déjà existantes : le Royaume de France, d'Angleterre et d'Espagne. Les polémiques sur la langue italienne au cours du siècle reflètent la question de l'appartenance des habitants de la péninsule et à une italianité dont les fondements sont jusqu'à la révolution française uniquement culturels.

Cependant, on ne peut accréditer l'idée d'un retard italien en assimilant la péninsule de manière caricaturale à l'image d'une région d'Europe touchée par l'apathie. Dans la péninsule des transformations culturelles sont en cours et la situation économique varie très sensiblement d'une région à l'autre : par exemple, en ce qui concerne l'organisation de l'agriculture, la question de la distribution des terres n'est pas la même en Lombardie et dans les provinces reculées du royaume des Deux-Siciles. Dans la première, on commence à distinguer les signes d'une agriculture à caractère productiviste selon les formes nouvelles d'une organisation capitalistique. Dans le sud italien en revanche, l'arriération est beaucoup plus tenace et l'emprise féodale des barons compromet une répartition équitable des terres et la modernisation des moyens de production agricole[77]. Dans un tout autre domaine, la péninsule connaît pour certains de ces états une aura culturelle d'envergure européenne. Le rayonnement artistiques persiste quelque soit le retard économique. La musique baroque et les castrats bénéficient d'une importante réputation et leurs voix s'exportent très bien dans toutes les grandes villes du continent. Venise et Naples restent des grands centres du lyrisme avant d'être détrônés dans le milieu du siècle par la montée en puissance de Vienne. Pourtant même en dehors d'Italie le génie musical est animé par des italiens. C'est en effet de concert avec Casalbigi que Gluck crée son célèbre opéra *Euridice* en 1761 et jusqu'à la fin du siècle les compositeurs allemands élaborent souvent leur opéras en italien. Plus généralement la langue de Dante est perçue, parfois avec mépris, comme propice plus que d'autres au génie des Arts

[77] Dino Carpanetto et Giuseppe Ricuperati, *Op. Cit.*, Roma, Laterza, 2008, pp.30-42

et à l'esthétique baroque. Parmi les élites, et notamment françaises, on ne renonce pas à manier cette langue dont les chefs d'œuvre littéraires renvoient aux heures glorieuses de la Renaissance. De nombreuses innovations artistiques, architecturales ou même techniques (notamment dans la défense militaire) sont dues à l'Italie des deux premiers siècles de l'époque moderne. Les contemporains français du XVIIIe siècle en ont pleinement conscience. Outre le prestige de la langue, la place des arts italiens demeure respectable : paradoxalement, Venise est un centre majeur de la peinture européenne. Il ne s'agit plus de l'éclat de l'école du XVIe siècle mais la Sérénissime peut se targuer de grands noms salués dans les cours baroques d'Europe centrale avec Tiepolo ou occidentale avec Longhi et les frères Guarini. Ce sont aussi en grande partie des architectes italiens auxquels on fait appel pour la construction de palais et d'églises. Le palais d'Hiver construit par Rastelli en est l'un d'eux. Par ailleurs, on ne saurait trop insister, à la suite des récentes recherches, sur l'importance qu'il faut redonner aux écoles italiennes dans le cadre de la pensée des Lumières. Rome reste un espace majeur d'expérimentation scientifique. L'école d'économie de Naples[78] ou encore l'école de Milan autour de Pietro Verri et Beccaria[79], sont en adéquation avec des réalités difficiles. Elles sont conscientes des réformes à entreprendre et témoignent du dynamisme intellectuel italien ainsi que du pragmatisme de ses élites éclairées.

2. Les relations entre les deux espaces culturels

L'exposé donné de la situation générale des deux sociétés permet de comprendre la situation du pays de départ c'est-à-dire du pays d'origine et le contexte politique, sociale, économique mais avant tout culturel dans lequel le voyageur se fond à l'issue de son déplacement. Il convient de s'arrêter plus en détail sur les relations qu'entretiennent chacune des deux « nations » l'une par rapport à l'autre. Cette question est essentielle puisque le voyage est contact donc automatiquement rapport à l'autre : celui différent auprès duquel on se rend et au côté duquel on séjourne.

Nous constatons que la situation générale des deux pays tant économique, politique que culturelle influe de manière capitale sur l'état d'esprit des voyageurs lors de leur déplacement. Plusieurs éléments sont à mettre en avant pour définir le regard français sur l'Italie. Très majoritairement les voyageurs perçoivent l'Italie comme un pays en déclin et

[78] Dino Carpanetto et Giuseppe Ricuperati, *Op. Cit.*, Roma, Laterza, 2008, pp. 223-239
[79] *Ibid.*, pp. 323-340

parallèlement notent l'importance de l'influence culturelle de la France dans la péninsule. En effet, les observateurs français remarquent la prégnance des mœurs françaises parmi les élites aristocratiques italiennes. L'usage de la langue française semble très courant. La cour des Savoie à Turin parle français tant parmi la famille royale que parmi les courtisans. Ainsi le marquis d'Obessans note : « On parle français à la cour ainsi que parmi la noblesse, il n'est que le menu peuple qui se serve du piémontais »[80]. Dans le souci d'italianiser son état, la dynastie fait de l'italien la langue de l'administration et promeut nettement l'italien comme langue des arts. Pourtant en dépit de cela, par souci de distinction sociale des élites nobles, ou peut-être en raison de la réalité multiculturelle de leur état et de l'origine française de la dynastie, les rois de Piémont-Sardaigne maintiennent une place d'honneur à cette langue désormais prédominante en Europe. La situation piémontaise ne doit pas laisser penser que le reste de la péninsule est exempte de cette influence. A des degrés très divers les noblesses du *bel paese* et les cours royales ou princières se conforment aux usages de France. A ce titre, il n'est pas rare que certains auteurs italiens écrivent l'intégralité ou des parties de leurs récits de voyage en français. Alessandro Verri par exemple se plait à utiliser certains mots français dans les lettres à son frère, probablement cherche-t-il a donner à son correspondant plus de réalisme dans son écriture en reproduisant autant que possible la musicalité et les charmes de la langue d'outre mont[81]. N'oublions pas que Pierto est resté à Milan. Le frère aîné ne se contente pas de s'enquérir des nouvelles de son frère cadet, il veut vivre par procuration le voyage à Paris et à Londres : émailler les lettres de mots français et probablement le meilleur moyen de lui faire profiter autant que possible des réalités concrètes du voyage. Biffi et Perelli, par ailleurs, s'essayent à l'écriture en français d'une partie de leurs lettres et récits de voyage. Si ces trois derniers voyageurs ne semblent pas parler la langue sans certaines difficultés, d'autres auteurs sont parfaitement bilingue, c'est le cas de Casanova[82] ou encore Carlo Goldoni[83]. Outre la langue c'est aussi la mode que les voyageurs mettent en avant pour témoigner du rayonnement de leur pays. Jérôme Lalande insiste souvent sur les tenues vestimentaires des italiens mimétiques de celles de France. A Florence, il note que « les

[80] Anne Marie Daignan Marquis d'Obessans, *Mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, Chez Merlin, 1768, p.678

[81] C'est le cas du mot « tête-à-tête » PietroVerri et AlessandroVerri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.67

[82] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, il séjourne plusieurs années en France. Malgré des débuts laborieux et la subsistance de quelques italianismes, ses mémoires témoignent d'un français parfait.

[83] CarloGoldoni, *Mémoires de Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, avec une introduction et des notes par Auguste Cariati. Réimpression suivant l'orthographie et la grammaire moderne des « Mémoires' publiées à Paris par Charles Goldoni en l'an 1787, Milano, Signorelli, 1930, in-8°. Ces mémoires sont écrites en français et Goldoni passe lui aussi une part importante de sa vie en France.

hommes sont vêtus comme en France » et que les femmes du premiers rang « sont habillées à la Française »[84]. Par ailleurs à Rome, le même auteur note à propos de l'accoutrement des romaines : « elles suivent à peu près les modes de France, pour la coiffure et pour les ajustements. » plus loin il ajoute : « elles s'habillent assez à la Française »[85]. Cette mode adorée par le reste de l'Europe est préservée avec jalousie. Le sentiment d'une fierté nationale n'est jamais bien loin. Lalande rectifie ce que les femmes de Florence rattachent à la mode anglaise. Peut-être l'esprit de compétition voire l'acrimonie entre les deux pays en sont pour quelque chose : « La fureur des femmes de condition est de prendre les modes Anglaises, mais comme elles ne les prennent que des Anglaises qui viennent séjourner à Florence, après avoir passé quelque temps à Paris, elles se trouvent avoir adopté dans le vrai nos modes Parisiennes, travesties seulement par les Anglaises. »[86]. L'engouement des élites autochtones amène à imiter le mode de vie. Les attitudes dans le cadre des sociabilités mondaines, les codes de politesse, tout est pris et reproduit. Parfois, l'imitation n'est pas tout à fait réussit quant elle ne revête pas tous les traits de la caricature. Jérôme Lalande parle des mœurs italiennes et du rapport au corps marqué chez les femmes par une très grande pudeur. Les choses changent subitement en présence d'un français. Il relate à cette occasion un détail cocasse : « lorsqu'elles reçoivent des Français, elles ne font nulle difficulté de se baiser sur la bouche, car elles ne connaissent point d'autre manière d'embrasser, elle s'imagine même que c'est l'usage en France. »[87]. Une telle anecdote amuse le voyageur. Il rencontre des autochtones qui cherchent à reprendre les coutumes de son pays. On sourit devant ce qui est une déformation des mœurs françaises, une sorte de « singeries » des comportements sociaux des français à travers la volonté sincère de s'en approprier les codes. Une telle imitation renvoie aussi à l'ensemble de l'art de vie et au développement d'une sociabilité policée. Les maîtres-mots de ces nouvelles formes de sociabilité sont urbanité et galanterie. Si l'épisode peut porter à rire, le constat de l'influence éclatante de leur culture est source d'orgueil. La fierté transparaît à plus d'une reprise dans les récits. Lalande ne tarie par d'éloge envers la Duchesse de Bracciano qui a su introduire le mode de vie français parmi les cercles de sociabilité romains. Pour lui, elle a su « établir des mœurs douces et honnêtes » il poursuit en écrivant : « tout à la fois l'exactitude de sa conduite jointe à l'aisance et à l'enjouement qui régnait dans ses conversation, avait fait aimer les libertés que les femmes savaient allier en

[84] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.2, p.128
[85] *Ibid.*
[86] *Ibid.*, Vol.2, p.363
[87] *Ibid.*, Vol.2, p.365

France avec les mœurs et la vertu »[88]. Cette citation en dit long sur les qualités presque messianiques qu'il attribue à sa propre culture. Sous forme d'allusion, il prête à sa culture la qualité d'adoucir de mœurs jugées barbares ou du moins en retard. Si dans ce passage l'auteur fait preuve d'une certaine subtilité, il n'en va pas de même quand il s'attarde sur le chapitre des milanais. Il semble très satisfait des preuves d'amitié reçues, de la « générosité » et de la « magnificence » dont témoignent les mœurs milanaises à l'encontre des étrangers de passage. Pourtant, cela ne l'empêche pas de remarquer, non sans suffisance et avec une morgue bien sentie, la supériorité de sa culture. A propos de la cuisine il écrit : « la table y est servie délicatement, et l'on y regrette point la cuisine Française », ce qui lui permet de réitérer les éloges à la tradition culinaire française. Il est fort à parier que la délicatesse qu'il perçoit dans la cuisine milanaise n'est liée qu'à sa conformité avec le bon goût c'est-à-dire le goût français puisqu'il ajoute plus loin, toujours à propos des mœurs des milanais : « au reste, ceci n'est point général, il y a grand nombre de maisons qui n'ont pas encore pris le bon ton. »[89]. Ce « bon ton » est bien évidemment cette mode dictée par Paris au reste de l'Europe. S'y conformer devient un impératif et le « diktat » culturel de la France se montre ici de manière très claire. Une telle attitude d'un auteur pourtant reconnu comme connaisseur des mœurs italiennes et voyageur curieux, nous renseigne sur l'assurance et la prétention des voyageurs de France (mais aussi plus généralement du nord de l'Europe) à l'encontre des italiens. Toujours avec orgueil, d'autres voyageurs se rendent compte que les mœurs italiennes ne pourront être celles de France. Peut-être nostalgiques, certains constatent entre véritable sentiment de supériorité et résignation feinte l'impossibilité d'égaler les français. Silhouette avec tout le naturel du monde reconnaît que dans l'audience italienne « peu parviennent à avoir cet air libre, aisé, ouvert, qui est si naturel aux Français »[90].

Les conditions générales expliquent peut-être la grande différence que l'on remarque dans l'attitude des français lors de leur voyage en Italie et l'état d'esprit des voyageurs italiens en France. La très grande majorité des voyageurs italiens aborde la France et la culture française avec fascination et exaltation. Le bouillonnement intellectuel de Paris tout au long du siècle explique la curiosité italienne et son enthousiasme. Alessandro et Pietro Verri n'épargnent pas, dans leur correspondance, les superlatifs à propos de la capitale : il s'agit pour Pietro dans sa

---

[88] *Ibid.*, Vol.5, p.141

[89] *Ibid.*, Vol.1, pp.376-377

[90] Etienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1730*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol. 1, p.53

lettre du 26 septembre 1766 de la « più gran Città d'Europa »[91] et Alessandro renchérit dans sa réponse du 19 octobre 1766 en parlant de Paris comme de la « più graziosa città del mondo »[92]. Ce point de vue est rarement démenti lors de leur séjour à Paris. Alessandro Verri et Beccaria fréquentent avec assiduité les salons parisiens et notamment celui de Madame de Lespinasse. La publication du petit traité de Beccaria *Des délits et des peines* a conquis le tout Paris littéraire. Les deux hommes n'auront pas à attendre en s'ennuyant leur introduction dans les salons de la capitale. Car bien souvent l'intégration des voyageurs dans les cercles de sociabilité de la capitale n'est pas immédiate. Ainsi nous en informe Hartig : « quand les étrangers recherchent les bonnes Sociétés Françaises, divers obstacles rebutent ceux qui voudraient jouir promptement et ne point endurer les ennuis d'un novicat, auquel ils sont souvent réduit avant d'y être reçus et de pouvoir prendre part aux coteries brillantes »[93]. Pourtant si les voyageurs italiens montrent un intérêt évident pour ce centre majeur de la culture européenne, ils voient Paris comme un monstre urbain redoutable. A Paris tout se mêle étroitement le bien comme le mal, la vertu comme les vices. Cette grande marée de maisons, de Palais et de parcs, ce labyrinthe de rues surprend, plaît mais aussi inquiète. Ville gigantesque, tout y est possible les meilleures aventures comme les plus sinistres. Au regard enjoué et plein de contraste sur la France et sur Paris, se mêle un discours froid sur la situation italienne qui à bien des égards semble être dans un état de plus grande décrépitude. Le voyageur imperceptiblement compare ce qu'il a coutume de vivre et de connaître au quotidien dans sa patrie, avec les réalités humaines nouvelles parfois semblables souvent divergentes observées durant son voyage. Pour nombre d'observateurs italiens, la péninsule a perdu au XVIIIe siècle le panache de la Renaissance qui la rendait si active dans le domaine économique et dans les productions artistiques. Si les réalités ont considérablement évolué, le souvenir de ce passé glorieux persiste dans l'esprit de nombre de voyageurs tant français qu'italiens. Ces derniers retirent de cette histoire une fierté discrète. Le souvenir des prouesses passées de la culture italienne aux plus belles heures de sa gloire suscite une vanité calme et réveille une jactance tranquille. Souvent avec une plus grande humilité et une certaine nostalgie, les voyageurs italiens rappellent tout ce que l'Europe et la France en particulier doit à l'Italie et à son génie. Ainsi Bianconi écrit stupéfait des joyaux artistiques de Paris et de Versailles : « Bisogna confessare, che i Francesi in essa sono andati più oltre di noi » mais tout de suite il se ravise et rappelle : « benchè anticamente anche in questa siamo stati i loro

[91] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.20 « La plus grande cité d'Europe »
[92] *Ibid.*, p.29 « La plus gracieuse cité du monde »
[93] Comte François de Hartig, *Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785, p.16

maestri. »[94]. Plus loin il précise sa pensée et écrit avec plus d'assurance son point de vue, à propos des français : « non avrebbero [i Francesi] ora Marli, nè Versailles, se non avessero anticamente veduto le ville di Tivoli o di Frascati. »[95]. S'arroger en partie la cause de la beauté ou de la gloire présente de la France souligne un sentiment d'appartenance à une culture partagée par les divers peuples de la péninsule. Si ce sentiment ne se cantonne qu'à des valeurs culturelles et ne remet pas en cause l'organisation politique de la péninsule, fragmentée en de multiples états, on constate néanmoins son intériorisation par de nombreux voyageurs italiens. Dans le cadre du voyage en dehors de l'Italie les différences culturelles entre italiens s'estompent pour laisser place à la promotion et la défense d'une italianité. Politiquement abstraite mais culturellement déjà très forte, le sentiment pour un italien d'être partie prenante d'un tout qui transcenderait les fractures territoriales s'affirme à lui avec évidence. C'est en partie contre la France que cette italianité se renforce au XVIIIe siècle. La prédominance française bien qu'accueillie avec ferveur dans la péninsule suscite des débats. Débats linguistiques dans un premier temps puisque la langue italienne, langue des élites, plus écrite que parlée est fortement liée à une tradition érudite livresque. Ce sont les grands auteurs de la littérature médiévale et de l'humanisme italiens qui contribuèrent en une large part à la formation de la langue. Or, par son origine littéraire et sa diffusion parmi des élites restreintes, la question de la modernisation de la langue est un problème récurrent. La concurrence de langue plus maniable et plus simple dans leur structure telle que le français ou l'anglais font peser une lourde hypothèque sur la possibilité pour l'italien d'être une langue en phase avec les réalités sociétales et politiques de son époque. L'import massif de terme français par les élites pour répondre à des lacunes témoigne de ce problème et en même temps déchaîne une vive polémique sur le rapport à entretenir avec ces apports culturels exogènes perçus de plus en plus pernicieux voire agressifs. La polémique se noue en 1712 quand Bouhours publie un ouvrage sur la langue française qu'il présente comme la plus rationnelle et la plus pure de toutes. Elle serait la plus à même d'exprimer les réalités avec clarté et rationalité. A l'inverse la langue italienne est vue comme bouffie de superficialité, de fioriture inutile, de figures de style tortueuses et baroques typiques d'une langue de poètes. Ce sont ces jugements qui entrainent dès le début du siècle une vive réplique des milieux intellectuels italiens. C'est

[94] Gian Lodovico Bianconi, *Lettere al Marchese Filippo Hercolani ciambello delle MM. LL. II. RR. Ed Ap. Sopra alcune particolarità della baviera ed altri paesi della Germania*, Lucca, Per Giovanni Riccomini, 1763 in Viaggiatori del Settecento a cura di Leonello Vincenti, Torino, UTET, Collana « Classici italiani », 1968, p.203 « Il faut reconnaître que les français en ce domaine sont allés beaucoup plus loin que nous » « Bien qu'en cela aussi [en architecture] nous avons été leurs maîtres »

[95] *Ibid.*, p.204 « Les français n'auraient pas à l'heure actuelle Marly ou Versailles, s'ils n'avaient pas d'abord vu les villas de Tivoli et de Frascati »

donc dans une opposition culturelle à la France que s'affirme un premier sentiment d'appartenance à une « nation italienne ». Si l'opposition vise d'abord des questions linguistique et de mode de vie, elle devient dans la seconde partie du siècle clairement idéologique tant les œuvres d'outre-mont en Italie diffusent des valeurs morales et suggèrent des modes de pensée jugés dangereux pour les équilibres politiques. Ce rapide état des lieux de l'évolution du sentiment d'appartenance à l'Italie permet d'expliquer avec force détails la nature de l'état d'esprit des italiens lors de leur séjour en France : leur point de vue oscille entre l'admiration et un certain sentiment de défiance. Mais si le voyage fait prendre conscience du retard, il réaffirme ou révèle la beauté de son propre pays. Le mal du pays mais aussi de l'Italie renforce un sentiment « national » latent. C'est ce qui fait dire à Alessandro Verri de retour en Italie, dans une lettre du 7 avril 1766 adressée à son frère : « Credo che la nostra Italia voglia assai più che non pensavo. Non c'è paragone fra le nostre città e quelle d'Inghilterra e di Francia »[96]. Finalement après avoir voyagé près d'un an entre la France et l'Angleterre, Verri retrouve avec plaisir sa terre. Si sa véritable maison est Milan, il se sent déjà chez lui une fois dépasser le col du Saint-Bernard.

Ainsi, l'état d'esprit des voyageurs dépend des rapports de force entre le pays de départ et le pays d'arrivée. Des conditions plus générales propres à chacun des deux pays permettent d'expliquer comment se construit le regard du voyageur sur le pays d'accueil. Ce contexte du voyage amène à réfléchir sur les raisons du voyage et les buts recherchés par le voyageur.

3. Pourquoi et pour quoi voyager ?

Les raisons et objectifs sont intimement liés aux contextes différents entre la France et l'Italie et à la construction d'un état d'esprit dissemblable envers le pays visité. Les italiens et les français ne sont pas amenés à envisager ou rechercher les mêmes choses quand ils décident de se déplacer outre-mont. Cependant, les deux voyageurs sont reliés par des problématiques communes à commencer par cette tension permanente entre la « volonté de savoir », de comprendre d'autres réalités par la découverte de l'autre et le souci du divertissement.

[96] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.391 « Je crois que notre Italie vaut bien plus que je ne le pensais. Il n'y a pas de comparaison possible entre nos villes et celle de France ou d'Angleterre »

Pour les voyageurs français dans la péninsule, l'Italie est incontestablement le berceau de la civilisation occidentale. C'est avec une fascination pour le passé prestigieux de la Rome antique, mais aussi celui non moins éblouissant de la Renaissance que les élites françaises, hommes et femmes de lettre se rendent en Italie. Ils sont ébahis par la beauté des arts, la variété et la profusion des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, des églises ou encore des palais. A la beauté des arts répond la clémence du climat, unanimement reconnue et appréciée par les étrangers de passage. Le sud offre des hivers doux. Les étés torrides sont cependant supportables au bord des cours d'eau et à proximité de la mer. La nature généreuse et magnifique enchâsse les trésors de l'art. Les yeux hagards, ils s'attardent sur un monde enchanteur qui ne les laisse jamais indifférents. Le voyageur renoue ainsi avec les fondements de sa propre civilisation. Comme la très grande majorité des hommes des élites, leur jeunesse fut consacrée à une éducation où l'étude de la langue latine et des auteurs latins fut primordiale. Charles de Brosses, mais aussi Caylus sont des exemples parfaits d'une éducation aristocratique très soignée. L'accent fut porté à l'étude des Humanités. Le comte de Caylus, entretient une vraie passion pour les arts et les lettres. Son voyage en Italie en 1713 sera pour lui un tournant décisif dans sa vie, puisque cette expérience renforcera sa passion pour les antiquités. On le retrouve plus tard en Grèce et en Turquie auprès de l'ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte[97]. Par ailleurs, l'homme du XVIIIe siècle vit traversé par le souvenir merveilleux de la Renaissance, de cette redécouverte et réappropriation de la culture et des arts de l'antiquité après la période jugée « obscure » du Moyen-âge. En allant en Italie, il se replonge dans ce qui fut l'épicentre de ce renouveau. L'Italie apparaît là encore comme le berceau de la civilisation et des arts au côté desquels le voyageur évolue quotidiennement depuis sa naissance. Voyager c'est donc donner un sens et une conscience à cet arrière fond culturel fortement enraciner en lui. Admirer les ruines antiques ou les églises et palais de la Renaissance, c'est admirer ce qui jusque là n'était qu'une connaissance livresque, une pure construction de l'imaginaire. Avec le voyage il complète ce point essentiel de son éducation : il superpose des images, des visages, des sensations, des émotions à l'ensemble des connaissances qu'il a minutieusement collectées dans sa jeunesse studieuse. Ainsi, Charles de Brosses, lors de son voyage en Italie, cherchera à répondre à l'objectif d'une vie : la restitution intégrale du texte de Salluste. C'est la passion d'une vie qu'il mènera en parallèle à ses activités professionnelles. Le voyage concrétise des attentes et des objectifs de vie. Pour les voyageurs italiens en France, les objectifs ne sont pas tout à fait identiques.

[97] Joseph-François Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, Graz, Akademische Druke-u.Verlagsanstalt, 1966

Le voyage en France renvoie pour les italiens à la volonté très vive de fréquenter une vie intellectuelle trépidante. Si les voyageurs français sont mus par la recherche du passé les voyageurs italiens souhaitent connaître le présent exaltant de la scène culturelle française. La référence au passé n'est que peu ou pas présente. Hormis peut-être certaines références au règne de Louis XIV, ils ne s'attardent pas sur le passé du royaume. Ce sont les dynamiques du moment qui les intéressent ; c'est-à-dire autant l'organisation politique du royaume que la question des innovations de la pensée européenne dont Paris, comme Londres, sont les grandes pépinières. Les voyageurs sont surpris par la complexité et l'ampleur de l'administration de la capitale à commencer par la police et la surveillance. On s'attarde en détails sur les pouvoirs et l'action politique du Lieutenant général de Police de Paris dans sa lutte contre les violences urbaines[98]. D'autres insistent sur la surveillance acharnée à l'encontre des sujets. Le mythe d'un XVIIIe siècle policier où derrière chaque français se cache un espion à la solde du roi est en marche. Enfin d'autres, se laissent aller à la grandeur qu'inspirent palais et ouvrages d'art sans oublier la cour de Versailles et ses magnificences. Pour nombre d'intellectuels italiens et hommes de l'aristocratie, le voyage offre l'occasion unique d'entrer physiquement en contact avec un espace géographique, la France et avant tout Paris, dont la culture modifie la leur. Beaucoup vive dans un milieu social rivé sur les évolutions des grandes villes du nord et de Paris en particulier. Quand, Alessandro Verri quitte Milan, il quitte une ville dominée par Vienne mais obnubilée par Paris. Tout, jusque dans le mobilier ou l'art de vivre rappelle cette ville mythique. Mais c'est surtout la littérature française le fer de lance de l'influence française en Italie. Du roman pornographique aux essais philosophiques de Rousseau en passant par l'*Encyclopédie* dont le succès retentissant fut européen, les élites sont nourries des lettres françaises et de ces références culturelles étrangères. Outre les conséquences internes aux sociétés italiennes déjà exposées plus haut, le voyage offre la possibilité d'aller au centre du bouillonnement intellectuel dont ces livres, arrivés pour certains grâce à la contrebande, sont de lointains échos. Là aussi il s'agit de mettre des visages sur des noms d'auteur, de soumettre à l'expérience du réel ce qui n'est qu'une connaissance érudite et donc en partie imaginée ou même fantasmée. Le décalage peut être important, il peut enrichir l'image que l'on se fait d'un auteur de détails jusque là inconnus. Parfois, les découvertes sur ces personnages de renom sont plus prosaïques et même cocasse. Alessandro Verri, par exemple, fait connaissance dans le salon de Madame de Lespinasse de d'Alembert, connaissance intime de la salonnière. Dans sa lettre du 2 novembre

[98] Anonyme, *Altro mio viaggio da Milano a Monpellier*, per Torino Ginevra, pp.98-99

1766 à son frère il avoue à propos du mathématicien et auteur de l'encyclopédie : « Egli ama più parlare del basso ventre che della testa »[99]. Par la fréquentation des salons certains auteurs veulent en outre participer à l'effervescence culturelle au cœur de la République des lettres dont la toile s'étend jusqu'aux confins orientaux de l'Europe. Il s'agit d'être en phase avec des nouveautés mais surtout de trouver des solutions aux problèmes de son propre pays. Il faut peut-être interpréter les raisons du voyage de certains intellectuels italiens en France et en Angleterre comme un espoir de trouver des réponses concrètes aux questionnements précis et pragmatiques des hommes de Lumières italiens. Face à la variété des penseurs et à la confrontation instructive de ses idées avec celles de multiples autres intellectuels étrangers, il décloisonne les horizons de sa pensée. L'école de Milan par exemple, est constituée de jeunes intellectuels regroupés autour du journal *Il caffè* et de l'*Accademia dei Pugni* animé par la figure de Pietro Verri. La caractéristique dominante des hommes de lettres italiens est de ne pas vouloir s'engager dans des élucubrations générales et abstraites mais au contraire s'attacher à la réalisation concrète de réformes pour une amélioration de la situation du milanais[100]. La pensée de l'école de Milan comme des autres mouvements éclairés de la péninsule (celle des économistes napolitains en est un autre exemple) se veut pragmatique. Cela explique la collusion beaucoup plus forte entre ces hommes et les institutions politiques, moteurs des réformes du despotisme éclairé. Pietro Verri prétend un temps briguer la charge de président du *Supremo Consiglio di Economia* qui sera finalement donnée à Gian Rinaldo Carli, faute du soutien de Kaunitz. L'échec laisse un vif sentiment d'amertume à Pietro, homme que la vieillesse rend de plus en plus belliqueux et rancunier[101].

Cependant, si l'on constate des différences notoires dans les raisons qui poussent les voyageurs français et italiens à se rendre au-delà des Alpes, des problématiques communes les rapprochent. Dans les deux cas le voyage remplit pleinement et plus complètement un rôle d'éducation. A la manière des jeunes aristocrates anglais dans le « Grand Tour », on part à la recherche de l'autre pour affiner sur le terrain sa propre éducation. Le voyage peut par conséquent être perçu comme point d'aboutissement d'un parcours éducatif et le point émotionnellement le plus fort dans cette recherche du passé ou de solutions dans le présent. L'observation de la sexualité des autochtones trouve toute sa place dans les récits de voyage. Comme toutes réalités inconnues elles interpellent. Là aussi, le voyageur est amené à

[99] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.56 « Il aime plus parler du bas ventre que de la tête »
[100] Dino Carpanetto , Giuseppe Recuperati, *L'Italia del Settecento : crisi, trasformazioni, lumi*, Roma, Laterza, 2008, pp. 205-209
[101] *Ibid*., pp. 337-338

confronter ses connaissances ou préjugés sur les pratiques sexuelles des transalpins à la lumière des découvertes et de l'appréhension concrète, lors de ses tribulations, de réalités sexuelles si différentes des siennes.

Le voyage n'est pas qu'observations et réflexions. Il mêle une recherche intellectuelle et donc une intense activité cognitive à l'épreuve physique du voyage dans les déplacements souvent chaotiques et les nombreuses visites. Il est autant un effort de l'esprit que du corps. De plus, le voyage fait progresser l'individu dans son rapport à l'autre, thème essentiel dans l'esprit des Lumières. Car, partir à la recherche de l'autre c'est aussi partir à la recherche de soi-même en testant ses propres limites. La fréquentation de la sociabilité mondaine des pays rencontrés teste la capacité d'adaptation et d'intégration dans des espaces de sociabilité inconnus. Si par exemple Charles de Brosses éprouve quelques difficultés à s'intégrer dans les élites nobiliaires[102], il n'en va pas de même de Madame du Boccage. Cette dernière est très vite intégrée au cercle de sociabilité des villes qu'elle traverse. Probablement son charme et sa renommée de femme de lettre joue un rôle non négligeable. Ainsi, elle se voit admirée à Rome par un cardinal[103] et honorée de toutes les attentions à Milan auprès de la charmante Signora Simonetti[104]. A l'inverse de Madame du Boccage, Beccaria de voyage en France entre 1766 et 1767 en compagnie d'Alessandro Verri est atteint du mal du pays dès leur arrivée à Novare[105]. Ses états d'âme lui portent préjudice lors de son séjour à Paris. Les deux compères ne mettent pas longtemps à être reçus dans les salons de la capitale. Cependant, l'attitude maussade de Beccaria rebute plus d'un intellectuel français et une fois rentré prématurément en Italie, Alessandro Verri qui poursuit le voyage seul, constate non sans dépit la mauvaise réputation acquise par Beccaria auprès des élites intellectuelles parisiennes. Ainsi comme le montrent ces quelques exemples, le voyage est aussi un moyen de se tester soi-même, pour connaître une autre forme d'intelligence à savoir sa capacité d'adaptation à l'environnement humain qui entoure le voyageur. Mais l'expérience du voyage ne s'établit pas seulement par rapport à soi : elle permet d'évaluer l'influence de son lignage et de sa renommée. Le voyageur profite des avantages de sa famille et participe à son tour à les renforcer. En effet, la mode du voyage chez les élites cultivées affermit l'élaboration du statut social du voyageur. Une fois l'expérience du cosmopolitisme accomplie, cela permet à

[102] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, pp.117-118

[103] Pierre Jean Grosley, *Observations sur l'Italie et sur les italiens données en 1764 sous le nom de gentilshommes suédois*, Londres, Chez De Hansy, 1774, Vol. 3, pp.139-141

[104] Anne Marie Le page Fiquet du Boccage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol.3, p.139

[105] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, pp.26-27

« l'aventurier » de briller auprès de ses semblables. Hartig nous explique à quel point cet usage très répandu peut être que pures apparences : « plusieurs Allemands qui n'ont connu d'autre société que celle-là [la fréquentation des prostituées et des courtisanes], affectent à leur retour de Paris de mépriser leurs Compatriotes, et de citer pour modèles nombre de Ducs et de Duchesses qu'ils n'ont tout au plus entrevus qu'aux Promenades publiques. »[106]

L'autre problématique partagée par les voyageurs français et italiens concernant les raisons de leur voyage chez les voisins transalpins réside dans la volonté de se divertir. Dans les deux cas le voyage n'est pas qu'une recherche intellectuelle aussi sérieuse soit-elle. Nombre de voyageurs en profitent pour se divertir. L'amusement est en tension permanente avec les impératifs plus formels et plus sérieux cependant, il ne faut pas oublier que le voyage n'est pas que pure rationalité : il est aussi passion, impulsion et éminemment sensoriel. Changer de rythme et changer de mode de vie, c'est revêtir les habits plus lâches du dilettante ; et ce d'autant plus que le voyageur est loin du regard scrutateur de ses semblables et de sa famille. C'est dans cette question du divertissement que s'inscrit aussi l'expérience sexuelle du voyage. Espace de liberté c'est un lieu d'émancipation temporelle de certaines contraintes. Si l'on apprend, on vit aussi de manière accélérée et différente sa sexualité. Il n'est pas rare de voir les voyageurs, surtout jeunes, revenir transformés par les multiples découvertes intimes du voyage. Les familles anglaises bien que conscientes de l'importance éducative du « Grand Tour » redoutent les changements de mœurs de leur progéniture[107]. Il serait cependant faux de voir dans les jeunes voyageurs, en séjour dans d'autres régions d'Europe, la preuve d'une jeunesse uniquement assoiffée par les divertissements et les plaisirs en tout genre. Parmi les jeunes voyageurs certains sont loin de se laisser aller à tous les distractions. Hartig, en tant que jeune homme responsable et conscient de ses devoirs ne limite pas son voyage à d'une « débauche » ininterrompue de boisson et de sexe :

> Quoique la frivolité de mon âge, et qu'un jeune gentilhomme ne semble courir le monde que pour courir après les plaisirs, plus ou moins diversifiés selon les nations où il se rencontre ; je pense cependant que tout Citoyen doit se faire un devoir envers sa Patrie d'y rapporter, en revenant de ses Voyages, quelques connaissances, quelques lumières de plus qu'il n'avait en la quittant.[108]

Il ne faut donc pas réduire l'attitude des voyageurs à l'image d'Epinal de jeunes aristocrates bénéficiant de leur supériorité économique pour s'adonner à tous les excès. La jouissance des

---

[106] Comte François de Hartig, *Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785, p.16

[107] Ian Littlewood, *Climi bollenti : viaggi e sesso dai giorni del Grand Tour* (traduction de l'anglais par David Carucci), Florence, Le lettere, 2004, p.28

[108] Comte François de Hartig, *Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785, p.44

plaisirs de la vie ne doit pas entamer un autre pan essentiel du voyage à savoir les recherches intellectuelles et le souci de ramener dans son pays les nouveautés aperçues ailleurs pour contribuer au progrès de sa patrie.

Prendre en compte la question de la sexualité pendant le voyage consiste à mêler intimement les deux attitudes. Par le voyage les jeunes voyageurs mais aussi les moins jeunes, découvrent et essayent de comprendre de nouvelles sexualités, et les pratiques sociales attenantes à celles-ci. Les réactions qu'elles suscitent sont souvent très diverses. Une véritable « volonté de savoir » anime les voyageurs mais le ton est aussi celui de l'amusement car dans cet apprentissage d'une autre culture, apprendre va de pair avec l'amusement. Par ailleurs, les voyageurs ont aussi des attentes sexuelles et y répondent dans le cadre des loisirs qu'offrent la société d'accueil. Si ces divertissements sont placés sous le sceau de l'insouciance et de la frivolité, ils ont aussi leur rôle à jouer dans l'éducation des enfants de la noblesse. Les badineries, la galanterie voire les expériences érotiques appréhendées joyeusement par les jeunes voyageurs participent à leur éducation. Le voyage fonctionne bien souvent comme rite d'initiation[109]. On pourrait parler d'un passage indispensable pour faire évoluer le jeune homme vers l'âge adulte. Ainsi dans le rapport à la sexualité du pays visité, le divertissement et la recherche intellectuelle sont complémentaires. Ce double état d'esprit suit le voyageur dans la rencontre de sociétés dont le rapport à la norme sexuelle peut être très divergeant du celui entretenu dans la société du pays d'origine.

[109] Ian Littlewood, *Ibid.*, p.22

Chapitre III – Deux sociétés dans leur rapport à la sexualité

Le chapitre précédent a montré les motivations et l'esprit avec lequel les voyageurs entreprennent leur voyage. Outre le contexte socioculturel des sociétés d'origine et d'accueil, se pose plus particulièrement la question du rapport des deux sociétés face à la sexualité. Certes, il serait erroné de ne pas mettre en avant les points communs entre les deux sociétés. Toutes deux patriarcales et modelées par la morale chrétienne, les sociétés italienne et française divergent cependant l'une par rapport à l'autre.

Deux thèmes sont successivement abordés pour montrer les différences entre France et Italie. Tout d'abord, l'imprégnation de la morale bourgeoise semble beaucoup plus nette en France que dans la péninsule italienne. Cette montée en puissance d'une norme bourgeoise impose des valeurs sensiblement différentes à « l'art de vivre » la sexualité parmi les élites aristocratiques. Par ailleurs, une autre différence entre les deux pays réside dans la place accordée à la contre-réforme. L'impact de cette vaste entreprise de redressement moral des fidèles pour promouvoir une discipline du corps et de l'esprit ne s'exprime pas avec la même acuité de part et autre des Alpes.

1. Les points communs

Le Royaume de France et les états italiens sont très marqués par la prégnance de la morale chrétienne. L'omniprésence de la religion catholique n'est pas un vain mot dans les sociétés italiennes et dans la société française. L'ensemble de la sphère publique comme ce qui est du domaine privé est investi de la religion et de ses valeurs.

La religion et d'une manière générale la pensée chrétienne sur la sexualité modèle les représentations de chacun et par conséquent le rapport des contemporains à la sexualité. Michel Foucault a su montrer en détail comment le regard sur le sexe dans l'occident chrétien est traversé de connotations négatives. Dans *La volonté de savoir*, il établit une différence très instructive entre d'une part les sociétés occidentales et chrétiennes dont font parties la société française et celles de la péninsule italienne et d'autre part, les civilisations non-européennes. On pourrait notamment penser à la civilisation arabo-musulmane. Dans cette première catégorie, la société cherche à traquer la sexualité, d'en comprendre les mécanismes dans un rapport vertical entre d'un côté le confesseur qui intime l'ordre de répondre à ses questions et

de l'autre le sujet dont la position subalterne contraint aux aveux[110]. Dans la seconde catégorie, le savoir sur la sexualité et donc le discours qu'une société ou une civilisation tient sur le sexe passe par un rapport vertical mais radicalement antagoniste au premier. Le but n'est pas d'acculer à l'aveu. Au contraire c'est le maître qui confère à son disciple un enseignement sur le sexe[111]. La transmission est verticale mais dans un sens opposé au premier modèle : tandis que dans l'occident chrétien celui qui parle est le coupable, c'est-à-dire celui qui ne sait pas et qui n'est pas détenteur de la norme sur le sexe, dans la seconde situation, la sexualité est transmise par le maître à l'élève. Celui qui parle est aussi celui qui est porteur du savoir. A l'inverse la connaissance est acquise par un élève ou un protégé qui se tait et écoute humblement. Le rapport est donc radicalement différent : dans la conscience occidentale et chrétienne, le sexe relève toutes les caractéristiques de la faute. C'est dans la douleur de l'aveu voire dans une sanction punitive que s'établit un savoir sur quelque chose de profondément déconsidéré et impur. A l'inverse, la sexualité telle qu'elle est pensée dans la civilisation arabo-musulmane ou turque durant le moyen-âge et l'époque moderne, valorisent la sexualité comme savoir secret et caché dont il convient de révéler les trésors qu'à une minorité d'initiés. Loin d'être méprisée, la sexualité revêt dans ce cas précis tous les attraits de pratiques honorées. La pensée occidentale sur le sexe a donc toujours entretenu un rapport torturé et angoissé. L'époque moderne est parcourue par une bipolarisation très forte effectuée par les théologiens entre d'une part l'amour charnel et l'amour divin. Pour les hommes d'Eglise, l'amour pour Dieu à travers la prière et la vie contemplative est de loin la plus valorisée. A l'inverse, l'amour charnel dans l'esprit chaste et ascétique des théologiens est sujet à une méfiance renouvelée. L'amour de Dieu n'étant possible que pour quelques uns et la reproduction de l'espèce nécessaire, bien que rebutante, décident pourtant ces doctes hommes de foi à accorder une place à l'amour charnel. L'union des corps ne peut être totalement exclue mais doit être rigoureusement réglementée car potentiellement dangereuse. La Contre Réforme, en plus d'une réaction de l'Eglise au défi protestant lancé à l'aube de l'époque moderne peut aussi être comprise comme l'achèvement d'un processus de définition de la sexualité du couple, initié dès le moyen-âge. De fait, la réforme tridentine amène à une amélioration qualitative du contrôle de l'Eglise sur la sexualité des fidèles. Tout est fait pour définir avec précision le couple hétérosexuel dont l'union ne peut trouver de légitimité que dans le mariage. Dans la limite des moyens techniques propres à l'époque on souhaite

[110] Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Tel Gallimard, 1994, pp.78-94
[111] Michel Foucault, *Ibid.*, pp.76-77

éradiquer autant que possible les situations ambiguës de polygamie. L'adultère continue à être vigoureusement puni. L'avortement quant à lui est sévèrement condamné. Toutes les mesures sont prises pour rendre difficile l'amalgame, parfois commode, de l'infanticide avec un prétendu accident domestique. L'effort est porté sur une définition de la norme mais par contraste rappelle les actes et pratiques déviantes à pourchasser avec vigueur : la sodomie des homosexuels, des couples de sexes opposés mais aussi des tribades et par ailleurs la bestialité sont dans la ligne de mire. Ce souci d'un contrôle des corps et des esprits a profondément marqué l'homme moderne dans son rapport à la sexualité. Une telle emprunte est encore d'actualité pour les hommes des Lumières ce d'autant plus que le rapport à la religion reste au cours du XVIIIe siècle particulièrement solide. La place de l'Eglise comme composante culturelle et autorité morale demeure inchangée.

Les voyageurs ne sont pas exempts d'un rapport très profond à la religion. Comme tous leurs contemporains, les voyageurs sont pétris d'une de morale chrétienne. Elle constitue le socle dur de leur éducation et un pilier sur lequel s'arcboute une large part de leur imaginaire. Ainsi chez un voyageur comme Jérôme Lalande le rapport à la religion est particulièrement fort. Il bénéficia très tôt par l'éducation conférée par ses parents d'un mode de vie imprégné de religiosité, à tel point que le jeune homme pense se tourner vers une carrière religieuse en entrant dans le collège des jésuites. Ses parents l'en dissuadent. A partir de là, sa passion pour l'astrologie prendra le dessus sur celle des écritures saintes. Pourtant, quelque soit son choix de vie, sa foi le suit : il cherche, contre les objections scientifiques de son temps à marier la pensée chrétienne et l'étude des astres. En outre, il ne ménage pas ses efforts pour faire rayer des listes de l'Index Galilée et Copernic. La Curie ne donnera pas suite à sa requête. L'exemple du rapport à la religion de Lalande prouve le fort sentiment religieux qui à l'image des contemporains des Lumières, anime la pensée de certains des voyageurs choisis. Néanmoins l'importance de sa profonde et sincère piété ne serait être un exemple de ce qui se retrouve couramment parmi les voyageurs. Tous n'avaient probablement pas la même soif de spiritualité. Si Giuseppe Gorani possède un sentiment religieux, il s'oppose aux volontés de sa mère. Cette dernière voulait en faire un homme de religion. La culture religieuse bien que très présente chez tous les auteurs n'est pas exempte d'un certains esprit critique. A ce titre Sade est une figure tout à fait atypique tant son œuvre semble consciemment édifiée à l'encontre de la morale chrétienne. Hormis ces quelques cas extrêmes tant dans un sens que dans un autre, nous pouvons dire que le rapport à la religion est un élément déterminant et constitutif de la culture de ces voyageurs. Elle apparaît naturelle pour le plus grand nombre et indiscutée parce que indiscutable. Dans les élites bourgeoises ou aristocratiques, le catéchisme est un

enseignement fondamental. Souvent, ce sont les ecclésiastiques eux-mêmes qui assurent l'enseignement des jeunes enfants de la noblesse et des classes bourgeoises. Celui des jésuites, est particulièrement recherché. Quelque soit les critiques récurrentes des philosophes contre un enseignement jugé propagateur de l'obscurantisme ou encore contre la prétendue dépravation sodomitique de leur mœurs, la pédagogie jésuitique est largement reconnue. Ainsi, Charles de Brosses en compagnie de Buffon et Fevret de Fontette reçoivent dans les premières années de leur vie un enseignement chez les jésuites de Dijon. Il en est de même pour Francesco Luino Luini qui fréquente les jésuites de Milan. Sans être entouré par les jésuites l'éducation demeure cependant très religieuse pour les garçons. L'éducation des jeunes filles bien que moins soignée est assurée par des congrégations religieuses. Bien souvent, le couvent offre aux femmes la seule éducation à laquelle elles sont en droit de prétendre. Outre l'éducation, l'Eglise investit l'espace public des communautés villageoises et urbaines. Ses rites cadencent la vie de chacun : baptême, communion et décès sont autant de profession de foi de l'individu face au groupe d'appartenance. Mais le rôle de l'Eglise ne s'arrête pas là. Il faut y ajouter la place de la paroisse dont les rites sanctionnent les moments cruciaux de la vie intime des couples : le mariage puis à leur tour le baptême des enfants. De plus le prêtre est une autorité spirituelle et morale dont la surveillance est assez fine pour prendre en compte chaque fibre du tissu humain de la paroisse. Le curé doit encadrer ses ouailles selon les enseignements des saintes écritures et ainsi les mener sans embûche au salut à travers les joies et douleurs de la vie. Toutes formes de déviances sexuelles sont prises en charge au premier chef par la famille en relation étroite avec le curé de la paroisse. Les rapports de police de Paris au sujet de l'homosexualité montrent à quel point la place du prêtre comme force morale est décisive dans le devenir du déviant. C'est souvent avec toute sa probité et en accord avec la famille que le chef de la paroisse intervient au devant des autorités pour empêcher un emprisonnement. Le plus souvent il met en avant son autorité pour rétablir l'ordre dans la famille et dans la vie de l'inculpé[112]. L'action de l'Eglise est par conséquent très forte dans le respect des principes religieux en matière de mœurs ainsi que dans la prise en charge des déviances. L'omniprésence de la religion catholique se vérifie aussi, en France comme en Italie, dans les principes qui motivent les institutions laïques et notamment la justice civile. Au XVIIIe siècle la justice des hommes reprend encore très amplement des enseignements bibliques et de l'œuvre des pères de l'Eglise. Ainsi, au nom de

[112] L'affaire André Chatagnan, Demande de liberation du 25 juin 1749, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms.10260

ces principes on condamne la sodomie comme pratique contre-nature et les hommes reconnus responsables de ce crime sont encore brûlés en place publique.

Ainsi, la religion constitue dans l'espace public et dans les rapports entre individus une réalité prégnante. La culture et les représentations sont depuis des siècles modelées par la religion chrétienne. L'univers mental des voyageurs français ou italiens dans leur rapport à la sexualité en est un des résultats.

2. Le comportement sexuel de la noblesse et l'émergence d'une morale bourgeoise

Dans les sociétés italiennes et dans la société française du XVIIIe siècle, s'affirment avec toute leur force les mœurs et comportements sexuelles bien spécifiques de l'aristocratie. Si la noblesse ne se définit pas de la même manière entre les différents états de la péninsule et à plus forte raison entre la définition des noblesses italiennes et celle en vigueur dans le royaume de France, de même privilèges et un même souci de distinction les motivent. Par ailleurs, les mœurs de la noblesse rencontrent au cours du siècle une opposition toujours plus forte dans la figure du bourgeois. Les élites du tiers état dans leur irrésistible ascension ne cessent de hisser plus haut le drapeau d'une morale bourgeoise sur la sexualité, prémices d'un nouveau rapport au sexe.

Dans les élites aristocratiques à la différence de la bourgeoisie, la noblesse témoigne d'une certaine permissivité. Le prestige est source d'une supériorité sociale. Elle complète la domination politique et la puissance économique des familles nobiliaires. Bénéficier d'une certaine marge de manœuvre en matière sexuelle est matériellement possible par la place de la noblesse dans l'imaginaire de chacun, son rôle social et son aisance matérielle. La place dominante donne des droits dans tous les domaines et notamment des droits à caractère sexuel. Ils peuvent s'exercer sur les membres de milieux sociaux inférieurs ou consistent dans des pratiques plus libres d'ordinaires vigoureusement proscrites. La désinvolture avec laquelle l'avortement est pratiquée n'est possible que parmi la noblesse qui au prix d'un peu de discrétion et de beaucoup d'hypocrisie peut espérer être épargnée de la condamnation à mort encouru par les mères et de leur avorteuse. L'homosexualité masculine est un autre exemple : les pratiques sodomitiques pourtant fortement prohibées depuis la fin du moyen-âge trouvent leur place parmi les élites. Il est courant à l'époque moderne d'en parler comme du « beau

vice »[113] et d'en attribuer l'exclusivité à la noblesse. Au point qu'il apparaît normal de constater de telles pratiques dans les élites nobiliaires. Dans les rapports de police de la Lieutenance Générale de Police de Paris, les rares nobles arrêtés sur les lieux de drague homosexuels de la capitale sont relâchés sur l'heure sans aucune recommandation, ni même la moindre mercuriale[114]. Pour les autorités de police, la question de leur place sur les lieux de drague ne se pose même pas. On déplore seulement de les voir diffuser de façon inconsidérée leurs pratiques contre-natures dans des milieux sociaux que le contemporain perçoit comme « épargné » par le « vice aristocratique ». L'exemple de l'homosexualité montre à quel point certaines pratiques sexuelles peuvent recouvrir un caractère élitiste. L'impunité de l'aristocratie et son incontestable supériorité morale rend seule cette dernière apte à en profiter. En somme, les rapports de force en faveur de la noblesse balayent les interdits que la morale et le droit veillent à faire respecter parmi tous les autres sujets. Cependant le rapport des hommes aristocrates à la sexualité ne se limite pas à ce constat. Si le mode de vie aristocratique est soucieux des convenances sociales, au même moment il exprime avec force détails l'obsession de la distinction sociale. Elle s'explique par la nature même de la société d'ancien régime. Hiérarchisée et fortement inégalitaire, la société moderne est une organisation de droit et non de fait. Des règles pensées régissent la répartition des couches sociales et leurs attributions. La domination d'un groupe social minoritaire sur l'ensemble du corps social n'est donc possible que dans la réalisation d'une différenciation qualitative des valeurs et usages des grands. Seule l'ostentation d'une différence intrinsèque dont les origines se perdent dans un lointain passé permet de légitimer la place dominante de ces élites. Cette distinction investit tous les aspects de la vie quotidienne et sociale de la noblesse. La sexualité est partie prenante de ce besoin de distinction. On le remarque par exemple dans le rapport à la coutume du sigisbée en Italie, coutume éminemment aristocratique dont les traces sont presque inexistantes dans les milieux inférieurs. Le sigisbéisme est ainsi un fort moyen de distinction sociale il montre une différence, une manière inédite et inimitable de prendre en compte les rapports au sein du couple et les exigences nées d'une sociabilité féminine. Comme nombre d'autres pratiques sociales, le sigisbéisme offre la possibilité au groupe aristocratique qui la promeut de donner dans la sphère des relations amicales et intimes un nouveau critère d'appartenance. Par cette pratique, on montre non seulement sa conformité avec la mode du moment mais on porte avec ostentation et fierté les marques d'un art de vivre

[113] Maurice Lever, *Les bûchers de Sodome*, Paris, Fayard, 1985, pp.63-98
[114] Affaire du Marquis de Boutillier, Compte-rendu d'arrestation, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms.10259

à part entière[115]. Pour Giovanni Sole, il s'agit même d'un important conflit idéologique entre classe[116].

Par conséquent, de tels privilèges et un tel souci de distinction sociale explique la possibilité pour un libertin comme Casanova de faire étalage des ses aventures amoureuses à travers ses mémoires. Outre les exagérations multiples de l'œuvre, une telle ostentation de sa sexualité est typique de certains aristocrates qui souhaitent ainsi réaffirmer leurs privilèges et parmi ceux-ci leur plus grande liberté sexuelle. De manière plus général on constate chez nombre de voyageurs aristocrates une plus grande liberté de ton. Même parmi ceux qui, feignent ou font état avec sincérité d'un moralisme de rigueur, évoquer les pratiques sexuelles n'est pas rare dans leur écrits. L'amusement n'est jamais bien loin. Par ailleurs le marquis de Sade, parle dans son récit de voyage de multiples sexualités illicites ou sujettes à une forte réprobation morale. Il évoque en s'attardant sur la prostitution et notamment celle des enfants orchestrée par les parents, il fait par ailleurs de troublantes descriptions de scènes de bestialité dont la statuaire romaine a préservé les témoignages. Ces exemples sont tout à fait impensables dans les récits des voyageurs bourgeois. Chez les quelques auteurs présents dans le corpus de sources primaires, la sexualité quand elle est abordée ne bénéficie jamais du regard hédoniste et même curieux des auteurs de la noblesse.

Au mode de vie et aux goûts de la noblesse s'opposent les valeurs de la morale bourgeoise et son comportement sexuel plus ascétique. Au cours du siècle et surtout au cours de sa seconde moitié, on assiste à une opposition à travers le mode de vie bourgeois (tant dans la vie publique que dans l'intimité des foyers) à l'art de vivre aristocratique. Une critique de plus en plus virulente contre les élites nobiliaires se fait ressentir. Elle touche de multiples aspects de la vie sociale ou économique du pays. Il semble qu'à l'issue d'un siècle où la philosophie des Lumières ait voulu répandre le bonheur et la raison parmi les masses, la domination sociale de la noblesse selon le principe de la naissance ne soit plus indiscutée. De même, l'activité industrieuse et commerciale de la bourgeoisie n'est pas convenablement reconnue dans une société dominée par une culture aristocratique. S'il est indéniable que certaines familles de l'aristocratie savent gérer avec brio des entreprises financières ou commerciales, le problème de la domination inique d'un groupe social qui jouit de la réalité du pouvoir politique sans plus tenir celui de l'argent demeure. L'inadéquation entre les évolutions sociales où la bourgeoisie triomphe déjà et la réalité d'un pouvoir politique entre

[115] Giovanni Sole, « Cicisbei e cavlier serventi. Aristocrazia e moda nel Settecento italiano » in Voci, N°2, 2005, pp.97-98

[116] *Ibid.*, p.98

les mains d'une noblesse têtue, orgueilleuse et frileuse insupporte. Les déséquilibres et tensions apparaissent alors peu à peu. Les évolutions littéraires du siècle en témoignent : le réquisitoire sans complaisance de Beaumarchais dans *Figaro* à l'égard d'une noblesse suffisante laisse une issue incertaine. Une fin heureuse où l'ordre établi en ressortirait indemne est plus que douteuse. Elle tranche en cela avec la conclusion joyeuse et rassurante d'un Marivaux dans l'*Ile aux esclaves* où finalement après avoir vu les dominés prendre le pouvoir, tout rentre dans l'ordre et chacun retrouve sa place dans l'harmonie et la concorde retrouvée. Ce climat de très forte critique orchestrée par la classe bourgeoise recouvre aussi l'univers des mœurs et de la morale sexuelle. La bourgeoisie est porteuse d'une critique véhémente contre le libertinage et la dissolution des mœurs dont la noblesse serait la principale responsable. De manière mimétique à la décrépitude économique ou politique causée par une organisation politique et économique en déclin, est en marche le procès d'une morale de plus en plus décatie où la vertu a définitivement laissé la place à la débauche et à la perversité. Se construit le stéréotype social du libertin. Il peut en partie être compris comme figure de l'imaginaire bourgeois pour décrire sur un ton moralisateur des mœurs aristocratiques jugées dépravées. A bien des égards le XVIIIe siècle libertin est une construction culturelle et non une réalité historique. Comme le laisse entendre Leroy-Ladurie, à propos de l'historiographie sur la période de la régence de Philippe d'Orléans, souvent abordée à la lumière de la morale : « On attaque les mœurs dissolues du Régent ; à vrai dire, elles n'étaient ni meilleures ni pires que celles de quantité d'autres gouvernants en diverses époques »[117]. En d'autre terme, la Régence et le XVIIIe siècle ne sont plus dépravés comparés à d'autres périodes historiques. C'est en revanche le regard des contemporains bourgeois ou des générations suivantes qui, parce que plus pudibonds, font de ce siècle et des élites nobles les chantres de la débauche. *Les liaisons dangereuses* publié est un exemple des reproches adressés au mode de vie aristocratique. Sous des formes fleuries et travaillées par le génie littéraire, Choderlos de Laclos renouvelle les mêmes critiques que celles d'Ange Goudar dans son récit de voyage : une débauche généralisée et un acharnement à détruire systématiquement ce que la morale publique fête et honore. Outre la critique du mode de vie et des mœurs de la noblesse (qui n'est pas sans s'accompagner d'une certaine fascination), la bourgeoisie développe parallèlement un encadrement très étroit de la sexualité. Elle instaure un regard médicalisé sur le sexe.

[117] Emmanuel Le Roy Ladurie, *L'Ancien Régime II 1715-1770*, Paris, Hachette Littérature, Collection Pluriel, 2000, p.7

Prise en compte de manière très stricte, la sexualité se doit d'être contrôlée avec précision. Au cours du XVIIIe siècle, les élites bourgeoises sont instigatrices d'une médicalisation de la sexualité. Elles s'entichent de connaître au mieux les usages et comportement que l'on doit avoir sur sa sexualité pour que celle-ci s'exprime de manière équilibrée et naturelle. Ce n'est pas un hasard que les auteurs d'ouvrages de médecine sur la sexualité furent écrits pas des membres des élites bourgeoises. Pierre Roussel, médecin montpelliérain met en avant dans ses écrits et notamment le célèbre et retentissant *Système physique et moral de la femme* publié en 1775, la nature inférieure des femmes. Il part de l'idée d'une correspondance entre le physique et l'intellect. Les caractéristiques du corps influeraient sur celles de l'esprit et détermineraient le caractère du sujet observé. Par exemple, la femme est, selon le même auteur, un être inférieur parce que de constitution plus faible et plus molle. Son corps, moins résistant et aux proportions plus petites que celles d'un homme, la prétendue nervosité et anxiété plus grande de la femme par rapport à l'homme expliquerait sa fragilité psychique et même ses faiblesses mentales. Cette démonstration scientifique de l'infériorité féminine témoigne d'une médicalisation du sexe et en l'occurrence de la sexualité féminine. Roussel aura au siècle suivant un large succès parmi les scientifiques et avant tout le milieu médical européen. Ses théories seront pour beaucoup dans le développement de l'image d'une femme dominée par son corps et sa sexualité : le célèbre topos misogyne de la fureur utérine des moralistes et hygiénistes du XIXe siècle trouve ses origines dans la littérature médicale sur la femme qu'initie Roussel. Un autre exemple de cette médicalisation de la sexualité dont la seconde partie du siècle des Lumières pose les premiers jalons est la dissertation contre les pratiques masturbatoires de Samuel Auguste Tissot dans son livre sur l'onanisme publié en 1764[118]. On assiste dans l'ouvrage du médecin suisse à l'invention de toute pièce d'une maladie. La masturbation est selon Tissot source d'un affaiblissement du corps du jeune homme, qui entraine une dégénérescence de son intellect. Devenu une obsession, l'idée de se toucher devient une véritable dépendance physique et psychologique. Telle une drogue le malade s'enferme dans une langueur mortelle. En peu de temps sa santé mentale se dégrade quant à son corps il subit une décrépitude accélérée. Pour le médecin, c'est la mort qui attend irrémédiablement le jeune homme. L'œuvre de Tissot en plus d'ouvrir la voie à une médicalisation des pratiques sexuelles, présente toutes les caractéristiques que reprendront au siècle suivant les médecins et moralistes bourgeois pour évoquer les écueils de la sexualité juvénile. Rien de particulièrement neuf ne sera par la suite écrit chez les médecins du XIXe

[118] Samuel-Auguste Tissot, *L'Onanisme dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, Paris, Chez Ledentu, 1827

siècle. Ces deux exemples montrent à quel point la seconde moitié du siècle voit poindre un intérêt pour une étude médicale de la sexualité. Précise et minutieuse, sans connaitre l'ampleur qu'elle aura au siècle suivant, elle ne se limite qu'aux pratiques ou sujets jugés « normaux ». Il n'est pas encore question de disserter sur l'homosexualité sous les atours d'un discours scientifique. Ce discours médicalisé dont la classe bourgeoise est le principal commanditaire est en outre adressé à la classe bourgeoise elle-même. Ce n'est qu'au cours du XIXe siècle qu'il sera question de diffuser la morale et la pensée bourgeoise sur la sexualité au-delà des frontières bourgeoises et notamment en direction du monde jugé turbulent et effroyable des ouvriers. Cependant en ce qui concerne le XVIIIe siècle, la bourgeoisie veut par un discours scientifique établir des éléments de distinction sociale, à l'image de la noblesse. Selon Foucault, la bourgeoisie, faute d'avoir un lignage et un passé prestigieux regarde vers l'avenir et sa descendance[119]. Organiser sa sexualité et faire en sorte de la connaître en détails pour mieux la contrôler permet ainsi de l'optimiser. Elle concentre ses chances et rassemble au mieux ses forces en vue d'asseoir son hégémonie sociale.

Ainsi, la critique de la figure du noble libertin et plus généralement de la morale et des mœurs de l'aristocratie participe dans la seconde moitié du XVIIIe siècle à l'affirmation sociale et culturelle des élites bourgeoises. Ambitieuses et conquérantes elles disqualifient les élites en place en leur imputant la responsabilité de la dégénérescence morale et physique de la nation. Au même moment, la volonté d'une connaissance médicale rigoureuse de la sexualité et au premier chef de leur propre sexualité profite aux velléités d'expansion d'une bourgeoisie en pleine ascension. Si l'émergence d'une morale bourgeoise est beaucoup plus nette en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les principes de la contre réforme semblent s'être maintenus avec une vigueur beaucoup plus forte dans les états italiens.

3. Morale et discipline sexuelle de la contre réforme

Bien que partageant des composantes culturelles communes dans leurs représentations de la sexualité qu'elle soit licite ou déviante, la société française et les sociétés de la péninsule entretiennent un rapport différent à l'Eglise et à la Contre Réforme. Cet héritage historique influe pour beaucoup sur leur appréhension de la sexualité.

En Italie, la Contre réforme joue au cours du XVI e XVIIe siècle un rôle déterminant. L'Eglise impose avec vigueur son œuvre de discipline des mœurs. Celle-ci recouvre de

[119] Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Tel Gallimard, 1994, pp.164-168

multiples aspects. Elle prend en compte la morale mais aussi les comportements et le corps. La volonté de contrôle est visible dans les deux sociétés durant toute l'époque moderne mais à la différence de la France le poids de l'Eglise reste en Italie beaucoup plus marqué. Une telle présence modèle très fortement le rapport des italiens à la sexualité et explique en une large mesure l'attitude des voyageurs italiens dans leurs récits de voyage. Nombre sont ceux qui n'en parlent pas ou que très peu. Dans la plupart des cas leur discours est général et peu précis de plus ils se limitent à des condamnations générales sur la débauche et la dissolution des mœurs. Outre un souci moralisateur très prononcé où les auteurs déplorent les excès sexuels, ils ne semblent pas mettre en avant avec précision la sexualité des autochtones. Une retenue, pour ne pas dire une certaine pudeur s'est profondément imprimée dans le regard italien sur le sexe. On dit peu sur ses habitudes sexuelles et on n'entre pas dans les détails à propos de celles des autres.

La France à l'inverse, est un Royaume uni depuis longtemps. Entité politique précoce, elle témoigne depuis le Moyen-âge d'un fort sentiment d'indépendance à l'encontre de la puissance de Rome dont les visées hégémoniques sont connues depuis le pape Nicolas II. Sans remonter à la politique de Philippe le Bel, il est important de noter l'extraordinaire continuité de la politique gallicane des rois de France au cours de l'âge moderne. C'est à cette politique « nationale » très virulente notamment sous Louis XIV à laquelle faut se référer pour comprendre l'attitude très différente des français à l'égard de l'Eglise romaine. Pieuse, la fille aînée de l'Eglise exprime un fort détachement face aux autorités de Rome. Cet héritage explique la moins grande influence de la Contre Réforme sur la société française. Par là même, le rapport à la sexualité s'en trouve changé en comparaison à la situation italienne. Par conséquent, cette déférence de la France envers la politique pontificale bien moins enracinée explique la tournure plus provocante de la pensée rationaliste du XVIIIe siècle à l'encontre de la papauté. Les salons parisiens sont beaucoup plus désinvoltes vis-à-vis de la religion. Cet irrespect des élites cultivées choque Alessandro Verri. Il en fait part peu de temps après son arrivée à Paris. Cette attitude sans complaisance à l'encontre de Rome est reprise par Ange Goudar qui nous parle dans son récit d'un souci de provocation de la part des français. Le blasphème se porte avec ostentation et l'esprit populaire goguenard se fait un plaisir de mêler les prêtres et les évêques avec tout ce que la morale de l'Eglise rejette. Ce détachement pour ne pas dire cette critique face à une conception religieuse du monde dont on voit les premiers effets en France avec les Lumières a peut être partie liée avec l'héritage d'indépendance religieuse à l'encontre de Rome. Cette tradition de non soumission aux injonctions à l'autorité temporelle de la papauté a rendu plus aisé le pas vers une critique de la religion en tant que

telle et surtout de sa propension à préserver des us et coutumes obscurantistes. Cette relative remise en cause de la religion dans la sphère publique par les philosophes des Lumières, explique pourquoi, on ne se contente plus d'une explication chrétienne pour comprendre les interdits sur la sexualité. Jugées de plus en plus anachroniques et barbares, le regard et les sanctions préconisées contre les déviances ne conviennent plus pour la majorité des contemporains. Le cas de l'homosexualité offre en ce domaine un bon exemple. On rejette avec une force renouvelée la peine du bûcher contre les hommes condamnés pour sodomie. Bien qu'unanimement repoussée avec mépris et dégoût la sexualité homosexuelle ne doit plus faire l'objet de peine capitale selon les intellectuels du temps. Le regard sur cette pratique telle qu'elle a été pensé par la religion ne convient plus pour d'autres raisons : les origines données par la Bible ne séduisent ni ne convainquent totalement. Un discours « rationnel » voit alors le jour pour expliquer, histoire à l'appui la diffusion du mal. Fléaux social et menace pour l'espèce humaine, l'homosexualité masculine perd de son caractère mystique pour prendre les traits d'un problème sociétal : la gestion rationnelle de la société et le contrôle étroit de la jeunesse permettraient de remédier.

La morale chrétienne est centrale dans les représentations qui peuplent l'univers mental des contemporains. Si l'on prolonge l'analyse de Michel Foucault, le rapport contradictoire et même torturé à l'acte charnel semble avoir clairement différencié l'Occident d'autres civilisations dans le monde. Outre les points communs entre les cultures française et italiennes dans leur rapport à la sexualité, il ne faut cependant pas minimiser les différences souvent notables : elles sont au nombre de deux. La première concerne la prégnance d'une morale bourgeoise beaucoup plus accomplie en France que dans la péninsule italienne. La seconde différence que nous avons essayé de mettre en avant est l'impact dissymétrique de la Contre Réforme en France et en Italie.

Plus généralement, ce chapitre participe à l'exigence d'établir un contexte du voyage lors de la période entre 1730 et 1780. Dans un premier temps nous avons vu la vie de chaque voyageur. Leur condition sociale, leur sexe ou encore les caractéristiques culturelles sont autant de paramètres qui déterminent le regard des voyageurs sur la sexualité. Enfin la norme durant le voyage peut aussi expliquer les raisons du regard du voyageur. En outre, il semble nécessaire de replacer dans le contexte général de la France et de l'Italie les voyages entrepris pour mieux comprendre les raisons de leur déplacement, l'état d'esprit qui les anime lors de leurs périples et surtout la relation entre les deux cultures au cours du siècle. Souvent, les « rapports de force » entre les deux « nations » influencent le regard des voyageurs sur la sexualité de leur voisin. Dans ce contexte commence la découverte de l'altérité sexuelle.

DEUXIEME PARTIE

L’APPRENTISSAGE DE L’ALTERITE

Au siècle des Lumières, le voyage reste une entreprise longue et fatigante sans compter les multiples dangers de la route : de l'éboulis condamnant un chemin à la rencontre de brigands au détour d'une forêt peu empruntées en passant par les fréquentations dangereuses dans une auberge mal famée, les mésaventures qui attendent les voyageurs ne manquent pas. Par ailleurs les recommandations et autres passeports sont autant de tracasseries à leur déplacement. Mais la translation d'un point de départ à un point d'arrivée ainsi que les multiples trajets lors du séjour aussi périlleux et fastidieux soient-ils, semblent bien peu de choses en comparaison des nouveautés que villes et paysages déploient au regard du voyageur. Aller à la rencontre de l'autre est une puissante motivation pour forcer les obstacles et affronter vaillamment les écueils de la route. Les objets, les plantes et les animaux, les personnes, les organisations sociales et les pratiques sociétales émaillent le regard du voyageur, souvent édifient mais toujours fascinent.

Cependant, la découverte de l'autre, but fondamental du voyage dans un siècle où l'expérience du cosmopolitisme devient le maître mot des philosophes pour chasser les discours haineux et les idées reçues des esprits de leurs contemporains, ne se limite pas à la découverte érudite des peuples anciens ou des systèmes politiques et de la vie savantes des modernes. La rencontre avec l'autre passe aussi par l'appréhension des usages et des habitudes de la vie quotidienne des autochtones. Les mœurs n'échappent donc pas au regard du voyageur étranger. Parmi elles les pratiques sexuelles et les us et coutumes inhérents à la sexualité ne laissent pas indifférents le voyageur. Son regard s'attarde en priorité sur les formes de sexualité déviantes ou atypiques. Elles suscitent tantôt la stupéfaction, tantôt le dégoût mais unanimement le mépris. La femme dans sa condition sociale et dans la plus ou moins grande liberté de ses mœurs interpellent, elle aussi, le voyageur. L'ensemble des étrangetés ou caractères retenus spécifiques par le voyageur cherche à être compris et expliqué. Le voyageur ne se contente pas de recevoir les images et idées sur la sexualité des autochtones que lui suggèrent les expériences accomplies et les rencontres faites au cours du voyage. Il veut aussi comprendre la sexualité des populations locales, car dans la découverte des mœurs étrangères il y a un peu de cette « volonté de savoir » dont parle Foucault.

Trois axes seront abordés dans cette partie. Tout d'abord, il sera question des outils avec lesquels les voyageurs cherchent à comprendre les réalités de la sexualité des autochtones. Dans un second temps, on cherchera à comprendre comment sont envisagées les sexualités alors perçues comme « déviantes » ou du moins atypiques. Enfin un troisième temps de la réflexion sera consacré à la place des femmes et les rapports au sein du couple dans les élites sociales, aristocrates et bourgeoises.

Chapitre IV – Comprendre la sexualité de l'autre

Toute découverte de réalités étrangères à ses représentations culturelles appelle des explications. Confronté à des rencontres et des expériences atypiques, se manifeste chez le voyageur une « volonté de savoir ». Le voyage est une suite de questions posées au monde pour tenter de le comprendre. Voyager ne serait que peu de chose si un travail intellectuel n'était pas entrepris pour donner un sens à cet environnement physique, humain ou culturel nouveau et inconnu. En effet, dans la pensée des Lumières, l'investigation ou la spéculation intellectuelle à l'occasion du voyage jouent un rôle capital pour faire progresser l'homme vers une meilleure connaissance de l'autre. De manière concomitante celle-ci doit participer à une réduction des préjugés.

Dans les récits de voyage, on note cette volonté de constituer un savoir. Face à la profusion des expériences sensorielles, humaines, affectives qu'offre le voyage la raison tend à faire sa place. Les questions sur les mœurs et les habitudes sexuelles des autochtones ne sont pas exemptes de cette tentative d'explication. Les auteurs ont tendance, là aussi, à produire un savoir structuré avec cependant une différence notable entre les récits français et italiens. Seuls en réalité les voyageurs français entreprennent un réel travail de mise en forme des connaissances sur la sexualité de l'autre. Ils ont recourt à des théories, créent des outils d'analyse absents dans les descriptions des voyageurs italiens. Principalement les références à l'histoire et les conditions climatiques sont deux éléments omniprésents lors du voyage pour comprendre ses semblables d'outremonts. Pourtant malgré cet effort de rationalité typique du siècle, on se demande si en matière d'étude des mœurs et des sexualités, la raison réussit à se frayer un chemin parmi les idées reçues. Bien souvent celles-ci perdurent et l'étude rationnelle les renforce au lieu de les démentir.

1. Représentations, mythes et fantasmes dans la compréhension du caractère des deux nations

Nombre de représentations stéréotypées jalonnent le regard et la pensée du voyageur avant même son départ. Les récits de voyage sont souvent très instructifs sur l'existence de préjugés envers le caractère mais aussi la sexualité des pays visités. Anecdotes vécues, histoires ou légendes entendues au cours du voyage sont là bien souvent pour confirmer des préjugés antérieurs au voyage.

Le regard du voyageur sur la destination de son voyage revêt de multiples connotations érotiques. Beaucoup voient dans l'Italie, un pays de délices et de luxure. Les voyageurs français s'étendent longuement, parfois avec délectation, sur la « corruption » des mœurs italiennes. Il s'agit de considérations générales véhiculant des idées préconçues sur les comportements sexuels des Italiens. Venise, Naples et Florence sont les trois villes les plus souvent citées quand il s'agit d'évoquer de la sexualité des italiens : elles sont au cœur des préjugés des voyageurs français sur les mœurs de leurs voisins transalpins. Ces trois centres urbains possèdent les traits de véritables mythes érotiques. Charles de Brosses fait référence non sans esprit critique à la « réputation des Florentins » comme adeptes des plaisirs « antiphysiques » qui serait selon ses propres termes « pas bonne sur l'article des dames »[120]. Par ailleurs, Florence jouit en concurrence avec Venise d'une solide réputation de ville luxurieuse. On y vente la liberté de ses femmes et la beauté de ses courtisanes. Le luxe et les femmes sont deux thèmes aussi sulfureux qu'intrigants. Ils sont propices aux fantasmes en tout genre : la manière avec laquelle les auteurs consignent avec précision certaines histoires témoigne d'une quête d'images à la hauteur de leurs représentations. La Porte s'attarde sur la femme de Silvio doge de Venise dans le courant du XIe siècle. D'origine grecque elle sût importer à Venise le luxe et les coutumes de Constantinople :

> L'eau commune ne lui suffisait pas pour se laver, il lui fallait les eaux de senteur les plus exquises, sa table, n'était servie qu'en vaisselle d'or, des parfums, qu'elle faisait venir à grand frais de l'Orient, remplissaient ses appartements. On regarda comme un juste châtiment du Ciel, la maladie cruelle qui survient à cette Grecque trop sensuelle, c'était un cancer qui la rongeait toute vive, et la fit mourir dans des douleurs accompagnées d'une infection insupportable[121].

Sa fin sordide fut à la mesure de ses péchés de luxe et de lascivité : deux termes par ailleurs très symptomatiques du regard porté sur le mythe sexuel qui se construit à l'époque moderne autour de la Sérénissime. Le raffinement sexuel et l'élégance des courtisanes vénitiennes ou florentines, la prétendue homosexualité des florentins ou encore la lascivité parfois vulgaire des napolitains, concourent à faire de l'Italie le berceau de la luxure. Dans l'esprit des voyageurs se définit une carte fantasmagorique des plaisirs sexuels. Par mimétisme avec les terroirs et les multiples traditions culinaires de la péninsule, est établie une géographie des plaisirs charnels. Dans les récits de voyage, la débauche dont on affuble les italiens peut prendre les aspects d'une jouissance sexuelle tranquille de sociétés lubriques et dépravées

[120] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littaire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, p.183

[121] Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25, p.404

dont les règles sont dictées par les lois de la nature. Pourtant, à contre courant des clichés véhiculés par la plupart des voyageurs, certaines histoires ou légendes rapportées par une minorité de français témoignent d'une débauche cachée mais crue et exacerbée quand elle n'est pas aussi inique et violente. La Porte, dans sa lettre du 26 octobre 1757, décrit en détail la célèbre anecdote milanaise de la femme adultérine qui sous les apparences d'une dévotion quotidienne sur le tombeau de Dame Guillelmine, récemment canonisée, s'adonnait à des séances d'orgie en présence de plusieurs hommes[122]. Le préjugé d'une sexualité débridée se campe ici au milieu des rites lugubres d'une secte où sexualité et hérésie se confondent. Sade, d'autre part, fait référence aux rumeurs sur les mœurs violentes mais soigneusement dissimulées des élites florentines[123].

De manière probablement plus discrète, les voyageurs italiens reprennent les mêmes préjugés de libertinage et de corruption des mœurs pour faire état de la sexualité de leurs voisins transalpins. Certains auteurs montrent, quoique de manière fugace, les représentations gravitant autour des mœurs sexuelles des français. Miroir de ses consœurs italiennes, Paris est perçue comme la ville de tous les péchés. Monstre urbain, elle renferme un monde en réduction où se côtoient les vertus les plus parfaites avec les vices les plus achevés. Ainsi Goldoni écrit dans ses mémoires lors de son arrivée dans la capitale :

> Paris est un monde. Toute y est grand ; beaucoup de mal et beaucoup de bien. Allez aux spectacles, aux promenades, aux endroits de plaisirs, tout est plein. Allez aux églises, il y a foule partout. Dans une ville de huit cent mille âmes, il faut de toute nécessité qu'il y ait plus de bonnes gens et plus de vicieux que partout ailleurs, on n'a qu'à choisir. Le débauché trouvera facilement de quoi satisfaire ses passions, et l'homme de bien se verra encouragé dans l'exercice de ses vertus[124].

Francesco Luini reprend ce point de vue dans sa lettre du 1er juillet 1783, « alla illustrisima signora Contessa Fantoni » de Pavie : « Parigi è la migliore e forse la peggiore città del mondo, perchè raccoglie in se stessa tutte le virtù, e tutti pare che abbia i vizj del mondo. »[125]. Parmi ces vices, le libertinage tient le haut du pavé : ses deux composantes, la frivolité et la pollution des mœurs parisiennes, participent pleinement aux fantasmes italiens sur la capitale française. Un tel stéréotype trouve preneur dans la personne de Alessandro Verri, qui lors de son second séjour à Paris à son retour de Londres en 1767, écrit à son frère,

---

[122] Joseph de La Porte, *Ibid*, Vol.25, pp.199-200

[123] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie* …, Paris, Fayard, 1995,Vol. 1, pp.70-72

[124] Carlo Goldoni, *Mémoires de Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, avec une introduction et des notes par Auguste Cariati. Réimpression suivant l'orthographie et la grammaire moderne des « Mémoires » publiées à Paris par Charles Goldoni en l'an 1787, Milano, Signorelli, 1930, in-8°, Vol.3, p.22

[125] Francesco Luini, « Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori », Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, in *Viaggiatori del Settecento* a cura di Leonello Vincenti, Torino, UTET, Collana « Classici italiani », 1968, p.153 « Paris est la meilleure et peut-être la pire ville du monde, parce qu'elle englobe toute les vertus, et tous semblent avoir les vices du monde »

Pietro, resté à Milan : « Qual delizia non sarà il vedere boscherecce incantate e che sembrano destinate al tenero e furtivo amore, tutte ricoperte di bellissime e freschissimi verdi ? »[126]. L'image digne des meilleures scènes de Boucher ou de Fragonard en dit long sur les représentations des voyageurs italiens quant à la sexualité des français. A demi-rêveur, Alessandro, alors en promenade dans les jardins de Versailles superpose aux réalités de son voyage, ses propres fantasmes.

Aux considérations générales sur les habitudes prétendument luxurieuses des populations rencontrées, s'ajoutent les caractères et le comportement affectif et sexué des uns et des autres. D'une manière générale, les représentations stéréotypées envers les italiens font des habitants de la péninsule des êtres plein de contrastes. Tout dans leur caractère rappelle les comportements extrêmes et particulièrement quand cela concerne les affaires de cœur. Silhouette considère les comportements des italiens comme faits à dessein. Selon lui, ils ne suivent pas le tumulte passionné des instincts sexuels ou des penchants affectifs : « L'Italien se porte volontiers aux extrémités du vice et de la vertu, non par instinct, par caprice, ou par brusque mouvement de la nature, mais avec considération et réflexion : il est attentif, considéré, prévoyant dans ses conseils, dans le maintien des affaires, jusques dans ses débauches. »[127]. Cependant, ce point de vue d'une débauche pensée avec minutie ne semble pas faire l'unanimité. D'autres auteurs, à l'inverse, mettent en évidence des comportements et des traits de caractère plus passionnels et moins raisonnés, par le biais d'autres histoires et légendes. La passion dévorante et la fidélité à toutes épreuves sont des thèmes souvent repris dans les anecdotes citées. Orbessan nous rapporte ce « trait d'histoire » émouvant entre une jeune génoise Thomasine Spinola et le roi Louis XII de France :

> Thomassine Spinola, distinguée par sa naissance, fut si sensible au plaisir d'intéresser Louis XII lors de son entrée à Gênes, qu'elle conçut pour ce prince l'attachement le plus vif et le plus sincère. La tendre Spinola ne pensant, ne vivant que pour lui, pria ce prince de trouver bon qu'elle se déclarât son *intendio*, sa maîtresse de cœur. Le mérite de cette belle femme intéressa Louis XII au point de lui accorder toutes les grâces qu'elle lui demandait. Le bruit de sa mort s'étant répandu à Gênes, Thomassine en fut accablée de douleur et mourut de chagrin huit jours après avoir reçu la triste nouvelle[128].

La Porte, nous offre, lui aussi, une histoire où passion et mort s'entremêlent dans la poursuite d'une issue tragique. Il s'agit de la boulangère de Lodi : « on me fit voir un autre champ de

---

[126] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.350 « N'est-il pas délicieux de voir ces bosquets enchantés qui sembent destinés au tendre et furtif amour, ils sont recouvèrent d'une très belle et fraîche végération »

[127] Etienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1730*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol.1, pp.12-13

[128] Anne Marie Daignan Marquis d'Orbessan, *Mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, Chez Merlin, 1768, Vol.1, p.334

bataille, la maison, la chambre et le lit, où le même Prince, épris des charmes d'une jeune Boulangère, prit avec elle la maladie qui le conduisit au tombeau »[129]. Ainsi, la description du caractère des italiens perçu par les voyageurs français à travers les mythes, histoires et anecdotes récoltés au fil de son séjour, ne se limite pas à l'image d'Epinal d'une débauche raffinée ou à une suite de scènes d'orgie. Cela ne saurait être symptomatique aux yeux de nos observateurs français, d'un caractère froid et d'une lubricité calculée : l'amour passion trouve donc toute sa place.

Outre les extrémités de l'amour passionnel, le préjugé de la jalousie italienne, quoique relativisée par nombre de voyageurs, est un défaut du caractère des italiens souvent évoqué. De nombreux récits de voyage font état du caractère excessivement jaloux des italiens. Lors de son voyage en Sicile, Dominique Vivant Denon raconte avoir nettement pris conscience de cette « jalousie sicilienne ». Cette expérience ne fait que confirmer chez lui un stéréotype déjà bien présent. De retour dans la société Palermitaine après un temps d'absence dans les terres à la recherche des sites antiques et de leurs trésors, l'auteur « célibataire »[130] note l'étrange réaction des maris dans les assemblées et lors de la traditionnelle et quotidienne promenade à la tombée du jour :

> Sur le promenoir même, de subites fraîcheurs obligeaient les maris de rentrer ; et par un tendre soin, ils abrégeaient les promenades et les conversations de leurs épouses. A l'assemblée ils étaient toujours là ; et dans les mouvements de ceux que je soupçonnais le moins, je découvris que la jalousie sicilienne ne pouvait se masquer qu'un moment.[131]

Trait de caractère régulièrement cité, on le retrouve sous la plume du président de Brosses. Dans la soixante-quatrième lettre à Madame Cortois de Quincey, l'auteur montre à quel point le préjugé français sur la jalousie italienne est fortement ancrée dans les représentations et fait l'objet d'une curiosité renouvelée. Ainsi écrit-il : « Vous allez me demandez à la lecture de cette lettre : Qu'est-ce que cette jalousie dont on parle tant en France ? »[132]. Son interlocutrice semble s'être expressément enquéris avec grande curiosité de cette spécificité culturelle. Plus évident encore, est l'affirmation de Jérôme Richard : « La jalousie dont on taxe les Italiens, est une maladie que l'on croit naturelle à ce beau pays. »[133]. De son côté Lalande, n'hésite pas à reprendre l'image de l'italien jaloux en citant un autre auteur : « ce

---

[129] Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25, p.209

[130] Dominique Vivant Denon, *Voyage en Sicile*, Paris, De l'imprimerie de Didot L'aîné, 1788, p.80

[131] *Ibid.*

[132] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, pp.144-145

[133] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.1, p.163

quartier du port, le plus ancien de la ville, est extrêmement rempli d'églises et de petites chapelles, ce qu'on attribue à la jalousie des Napolitains, qui du temps des Français ne voulaient pas laisser aller leurs femmes bien loin à la messe. »[134]. Cependant tous les voyageurs ne sont pas dupes et victimes de leurs préjugés. Ces conceptions simplistes et généralisatrices, ne sauraient en apparence subsister à l'épreuve du voyage. Le regard attentif à la réalité des conditions matérielles et humaines ne peut que rompre ou nuancer ces représentations. Les bienfaits du voyage comme école de la tolérance et du refus des idées préconçues se vérifient dans une certaine mesure par les nuances apportées sur le chapitre de la jalousie. Certains regardent au-delà des représentations préalablement acquises. Dans la critique des stéréotypes véhiculés par d'autres voyageurs, Charles de Brosses remet en cause ce mythe de la jalousie des maris : « Enfin je ne finirais pas, si je voulais blâmer toutes les erreurs où l'on est sur ce voyage, et qui ne sont pas mieux fondées que la jalousie des Italiens, ou la captivité de leurs femmes ; mais cette préface n'est déjà que trop longue. »[135]. Il en est de même avec Lalande qui à propos de la jalousie des napolitains note : «au reste la jalousie des Napolitains est fort diminuée. »[136].

Cette image souvent caricaturale de l'homme italien trouve son pendant dans la vivacité enjouée pour ne pas dire la pétulance maniérée que les voyageurs italiens attribuent aux français. Biffi dans son récit de voyage en France raconte à propos du caractère des savoyards dans une lettre datée du 12 octobre 1776 de la « vivacità e petulenza » des habitants de Chambéry. Ce trait de caractère, serait la preuve que l'on quitte la sphère culturelle italienne pour s'approcher de populations aux us et coutumes typiquement françaises, car comme il l'explique : « Egli è gia da una gironata, che non so più cosa sia lingua italiana, siccome ci avviciniamo alla Francia, così i costumi de Savoyardi tengono moltissimo degli usi, e de costumi Francesi »[137]. Plus loin alors de passage à Lyon il écrit à propos du caractère français :

> Generalmente gli abitanti qui sono molto più amabili di noi, parlano, e si presentano di buonissima grazia, non perché agiscono poi ne più ne meno bene o male, non divversificano che per la vernice, ed è però sempre qualche cosa, il popolo è di tempera più mite, allegro, danzante, e cantante con passione senza avere musica, o disposizione veruna di esso ; ogn'uno ha armi disputano con calore, con imperto,

[134] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.6, p.203

[135] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, pp.111-112

[136] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.6, p.203

[137] Giambattista Biffi, *Viaggio in Piemonte e parte della Francia, 1776, Letterea vari amici (1776)* Ms. Biblioteca Statale di Cremona, pp.16-17 « Voilà déjà une journée que je n'entends plus la langue italienne, come nous nous approchons de la France, les mœurs des savoyards tiennent beaucoup des us et coutumes français »

> uno crederebbe, che vanno a scannarsi, nò signore finiscono con un sorizzo, una facezia, ed una risata.[138]

Gaieté, gentillesse et amour du chant et de la danse sont les maîtres mots de ce regard sur les français. Pour l'auteur, les français sont passés maîtres dans la politesse. L'urbanité et la délicatesse de leurs comportements dans le rapport aux autres subjuguent la très grande majorité des observateurs italiens. Mais dans ce portrait en apparence flatteur, il n'est pas rare de voir s'immiscer chez certains auteurs, le stéréotype du français frivole et d'un raffinement extrême qui confine à l'efféminement.

Ces représentations simplistes, ces mythes, histoires et autres légendes glanés au fil des lectures correspondent aux préjugés simplificateurs souvent présents en amont du voyage. Aléatoire et imparfaite, il s'agit pourtant d'une première source de savoir sur la sexualité de l'autre et témoigne de l'univers mental du voyageur sur ces questions. La pensée des Lumières souhaiterait voir infirmés ces préjugés par l'expérience concrète et émancipatrice du voyage. L'esprit s'ouvre à de nouvelles réalités et fait du voyage un espace privilégié d'acquisition d'un savoir. Cependant, si un tel idéal trouve son application sur le chapitre des questions politiques et économiques il n'en va pas de même pour les préjugés tenaces sur la sexualité des hommes et des femmes des pays visités. Au regard sur l'Italie comme pays de luxure et de débauche les voyageurs, sans jamais remettre en cause cette donnée, cherchent des explications rationnelles. Deux champs du savoir sont mis en avant dans la volonté de compréhension des mœurs de l'autre : il s'agit d'une part, du recours à l'histoire et surtout à celle des anciens et d'autre part la théorie des climats communément sollicitée pour expliquer les caractères et comportements affectifs et sexuels des autochtones.

2. La référence à l'histoire des anciens

D'extraction sociale noble ou bourgeoise la majorité des voyageurs, du XVIIIe siècle sont imprégnés de culture antique. Apprentissage obligé dans l'éducation des élites, *antiquitas* et *romanitas* sont indispensables à la compréhension des vestiges visités et des coutumes rencontrées.

---

[138] *Ibid*, pp.21-22 « Ici, les habitants sont d'une manière générale beaucoup plus aimables que nous, ils parlent et se présentent de bonne grâce, ce n'est pas parce qu'ils agissent après ni mieux ni moins bien, ils ne divergent que dans les apparences mais c'est toujours quelque chose. Le peuple est de tempérament plus patient, joyeux, danse et chante avec passion sans musique ni dispositions particulières pour la danse, le chant ou la musique. Chacun a une arme et se dispute avec chaleur et emportement, on croirait qu'ils vont s'égorger mais non monsieur, ils finissent par un sourire, une facétie et un rire »

Le voyageur est littéralement assailli par des lieux, des villes, œuvres et ruines au nom évocateur. Son esprit est régulièrement ramené aux Humanités, fondement de sa culture personnelle et outil de compréhension de son environnement. Denon dans son voyage en Sicile témoigne très bien de cette omniprésence de l'antique. A la source d'Aréthuse, il mêle intimement la description du paysage et le mythe. La course amoureuse du fleuve Alphée à la recherche de la nymphe Arthéuse compagne de Diane, n'est plus ce qu'elle était : « aujourd'hui tristement séparé, il ne ressemble qu'à un vieux mari ayant un autre lit que celui de son épouse prostituée. »[139]. Les eaux pures de la nymphe transformée en fontaine quant à elles, sont à présent « saumâtres ». La description du lieu renvoie au mythe et les évolutions du paysage sont appréhendées en référence à celui-ci. Le regard du voyageur modelé par les mythes antiques, modèle à son tour sa représentation du paysage en fonction de ce même mythe. Cette image fantasmagorique du fleuve amoureux à la poursuite de sa nymphe en fuite et le constat prosaïque de la situation présente lors de son passage à la fontaine d'Arthéuse révèle un regard rempli d'une fascination nostalgique pour une période dorée où culture et arts dominaient avec éclat des civilisations antiques, opulentes et raffinées à jamais révolues. Denon dans sa description évoque même le dépit suscité par le constat navrant d'un irrémédiable déclin entre un passé fabuleux car fascinant et la consternante réalité du présent. Grosley est lui aussi dépositaire de ce même regard quand à propos de Naples il écrit :

> Ce pays par les loix des Pithagore, des Zaleucus, des Carondas, des Architas, des Parménide, des Zénon ; honoré de la présence des Homère, des Simonide, des Pindare, des Platon, des Virgile, l'asile des arts et de la Philosophie ; le théâtre de l'Industrie et du Commerce qu'animait et nourrissait une multitude de ports sur les deux mers ; le centre de la magnificence la plus noble et du luxe le plus recherché, devenue depuis la proie des Vandales, des Visigots, des Lombards des Bulgares, des Sarrazins, des Normands, des Français qui y eurent successivement des établissements fixes et solides, a maintenant à peine assez d'habitants pour y soutenir une faible culture.[140]

A la flamboyante culture des anciens succède une longue suite d'invasions violentes réduisant à néant les arts et les lettres. Souvent le thème de l'influence barbare comme source du déclin affleure le discours. Le mélange des peuples signa selon La Porte la fin de la magnificence de la Grèce et de la Rome antique en Italie. A propos du caractère des napolitains, ce mélange pernicieux explique dans une large mesure « la grossièreté, la férocité » ou encore « la malpropreté dégoûtante »[141] dont ils sont couramment accusés. Ainsi, un même constat

[139] Dominique Vivant Denon, *Voyage en Sicile*, Paris, De l'imprimerie de Didot L'aîné, 1788, p.161
[140] Pierre Jean Groseley, *Observations sur l'Italie et sur les italiens données en 1764 sous le nom de gentilshommes suédois*, Londres, Chez De Hansy, 1774, Vol.3, pp.194-195
[141] Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 27, p.247

nostalgique de la déchéance culturelle de Naples et des territoires italiens du sud, accompagne et souligne la fascination pour les civilisations grecque et romaine.

Mais cette passion pour l'antique et l'omniprésence de ses vestiges au cours du voyage surtout entre Rome, Naples et la Sicile, renvoie le voyageur aux mœurs des anciens, à leur mode de vie mais aussi à leurs habitudes sexuelles. A la suite des anciens, les voyageurs reprennent la lecture qui veut que le luxe appelle la luxure et le raffinement soit père de la licence. Ainsi de passage sur les côtes de Bayes à proximité des ruines de la maison de Cicéron, Charles Duclos ne peut s'empêcher d'évoquer les plaisirs inhérents à ce lieux : « Les délices de Bayes étaient si renommés, qu'Horace disait : *Nullus in orbe locus Baiis praeiucet amoenis* ; et que Sénèque et Properce accusent le séjour de Bayes de porter les Romains à la mollesse et même à la débauche, par les plaisirs que ce séjour leur offrait.»[142]. Comme chez Denon ou Grosley, cette référence historique fabuleuse de Duclos se cogne violemment à des réalités plus décaties puisque l'auteur précise qu'à l'air plus salubre de l'antiquité s'est substitué un air vicié marqué par l'omniprésence des fièvres. Lalande aborde lui aussi ces lieux mythiques de la débauche des anciens lors de son passage en Campanie :

> Au reste les villes de la Campanie, Capoue et Baies, étaient regardées plus que tout autre endroit de l'Italie, comme des lieux de volupté et de licence. Vénus était spécialement honorée à Herculamun, et l'on trouve les attributs de ce culte obscène sur beaucoup de lampes de bronze, où l'imagination s'est épuisée dans les formes les plus bizarres et plus libidineuses.[143]

Ces descriptions dont les récits de voyage sont prolixes participent aux représentations voire aux fantasmes entourant de telles destinations et fait de la péninsule un univers culturel gorgé d'érotisme. Mais au-delà des villes dont les noms sont liés depuis les empereurs à une débauche de plaisirs et de luxe devenue proverbiale s'ajoute les multiples objets de la vie quotidienne. Ainsi dans la collection du cabinet Portici, ces Priapes en disent long sur la sexualité des anciens dont l'aspect brut et cru tranche avec la pudeur des sentiments et le maintien des corps de la société policée du siècle :

> Il y avait aussi dans une armoire un recueil de Priape d'une très belle conservation ; ils sont de bronze, les uns de grandeur naturelle, les autres plus petits. Ces Priapes ne sont point comme les précédents, les simulacres du Dieu de ce nom, mais de simples représentations du membre viril en érection. La plupart ont deux cuisses et deux pieds de lion ou d'autre animal, qui prennent leur naissance vers les testicules ; ils ont quelquefois des ailes et sont enjolivés de plusieurs sonnettes ou grelots ; on peut les suspendre comme des lustres, et pour peu qu'on les touche ils forment un petit carillon. Indépendamment de ces

[142] Charles Pinot dit Duclos, *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793, p.139

[143] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.7, pp.117-118

> Priapes, qui sont en très grand nombre, il y en a une infinité de très petits qui n'ont pas plus de six à huit lignes de long. On prétend que les femmes s'attachaient ces derniers sur les reins dans l'espérance de devenir fécondes.[144]

Ces indices du passé rappellent dans un flot d'images et d'anecdotes les mœurs des anciens romains qu'il s'agisse de figures historiques célèbres ou de simples inconnus. Ainsi l'auteur de *Justine ou les malheurs de la vertu* nous raconte sa visite d'une grotte, transformée par les anciens romains en un lieu propice aux débauches morbides et violentes orchestrées selon la volonté de l'empereur Tibère. Après une description minutieuse de l'antre dans lequel s'exprimaient les désirs de l'empereur, Sade clôt le tableau : « De droite et de gauche, en dehors de la grotte, sont des cabinets en voûte dans lesquels l'empereur passait sans doute avec les objets choisis sur la quantité de ceux offerts par troupes à sa lubricité, et qu'il jugeait dignes de l'assouvir ». Au portrait de ce lieu énigmatique, l'auteur s'exclame plus loin : « cet empereur, outré dans ses passions comme dans ses goûts, ne se contentait pas des victimes de bonne volonté que ses émissaire placés dans toute l'Italie amenaient à sa luxure, mais faisait enlever même par ses esclaves les enfants dans le sein des familles, lorsqu'on refusait de leur livrer de bonne grâce. »[145]. Scène d'une violence sexuelle ritualisée, cette anecdote ouvre une fenêtre sur les pratiques sadomasochistes peu présentes dans les sources car largement ignorées des voyageurs. Comme dans beaucoup de cas, Sade insiste sur les sujets peu ou jamais abordés par ses contemporains. Dans un tout autre registre est évoquée l'homosexualité de certains chefs politiques. De passage à Pouzzoles, le divin marquis parle de « plusieurs belles maisons de campagne » où César aimait à s'y rendre pour se reposer et se soustraire un temps aux ardeurs que nécessitait la conduite des affaires de l'empire. Ainsi il écrit : « Avant d'y être, on voit une jolie maison au prince de Francavilla, dans une situation charmante, et où comme César sans doute, il vient non mari de toutes les femmes, mais femme de tous les maris, se reposer des soins de sa principauté. »[146]. Dans un raccourci saisissant, l'auteur rapproche les mœurs des anciens romains aux pratiques homosexuelles des modernes. C'est en considérant les terres et la villa du prince Francavilla que Sade nous renseigne sur les pratiques sodomitiques de César et les « amours italiennes » du prince Francavilla probablement connues de tous. De manière à peine voilée, est établi un lien étroit entre les mœurs homosexuelles des antiques et celles des contemporains italiens. Se cantonnant à une référence aux antiques, La Porte privilégie l'empereur Hadrien. Adopté par Trajan, il reconnaît à l'empereur des « qualités éminentes », mais déplore qu'elles fussent

---

[144] *Ibid*, pp.116-117
[145] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie* …, Paris, Fayard, 1995,Vol. 1, p.270
[146] *Ibid*, p.247

« malheureusement compensées par beaucoup de vices»[147]. A la violence sexuelle de l'empereur Tibère et à l'homosexualité de César ou de l'empereur Hadrien répond la luxure débordante de Faustine, la femme de Marc-Aurèle : « Le Sénateur, le Chevalier Romain étaient confondus, chez cette Messaline, avec Plébéien, l'Esclave et l'Affranchi »[148]. Cette débauche si caractérisée choquait ses contemporains par la négation des différences sociales. De plus, Faustine foulait sciemment du pied les impératifs de retenue et de pudeur propres à son sexe. Cette licence libidineuse rappelle à travers les âges des réalités propres à son époque. Ces exemples ne sont abordés et mis en relief pour être établis en parallèle aux habitudes sexuelles et aux mœurs jugées caractéristiques des contemporains de l'auteur. Ainsi, on ne peut occulter le lien entre cette débauche antique perçue dès l'époque comme un symptôme du déclin de l'Empire et les images catastrophistes de nombreux hommes du XVIIIe siècle face à des évolutions qui leur semblent pernicieuses à la sauvegarde et au progrès de la nation. Si dans certains cas les exemples choisis par les auteurs dans leurs récits, intriguent, amusent ou fascinent, certains choquent et rappellent d'autres réalités sanctionnées par les contemporains des Lumières de manière très négative sous le poids conjugué de la réprobation morale et de la peur d'une dégénérescence civilisationnelle. L'exemple de Faustine ou celui de l'empereur Hadrien entrent dans ce cas de figure, car la critique dépréciative et moralisante est aisément repérable. Quand La Porte explique : « Marc-Aurel, très instruit de ses dérèglements, feignait de les ignorer ; et l'on ajoute que ce Prince, ce grand Philosophe élevait aux premières Charges, ceux qui venaient de fouiller la couche Impériale. »[149], cela rappelle cette collusion étroite souvent décriée au XVIIIe siècle entre pouvoir et maîtresse. Le pouvoir sexuel des femmes devenant par un glissement jugé anormal un pouvoir politique qui ruine la nation et déstabilise l'équilibre des institutions politiques. La critique misogyne et haineuse de Goudar sur les femmes de son temps et leur rapport au pouvoir politique peut en somme être intéressante pour comprendre ou supposer les raisons d'une telle référence aux mœurs de Faustine chez certains voyageurs. Plus généralement, c'est peut être à l'aune de ces préoccupations sur le déclin et la dégénérescence dont Goudar se fait le porte-parole qu'il faut en partie comprendre ces références à l'histoire et à la civilisation grecque et surtout romaine. Les déviances sexuelles preuves du délitement moral de la République sur lesquels s'insurge Caton l'Ancien, parlent aux voyageurs et hommes de lettre sensibles au scénario terrifiant du déclin.

---

[147] Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 26, p.169
[148] Joseph de La Porte, *Ibid.*, p.145
[149] *Ibid*.

Outre les références historiques par les auteurs antiques aux mœurs de leurs contemporains et aux excès de leur débauche effrénée, les voyageurs insistent dans leur récit sur la description des paysages et l'étude des reliefs ou encore des climats. Ces derniers sont mis à contribution dans l'explication d'une dépravation généralisée. Bien que très importantes pour comprendre le regard du voyageur sur les sexualités des autochtones, les générations précédentes de voyageurs recouraient déjà aux Humanités et surtout à l'histoire ancienne. La théorie des climats, en revanche, correspond beaucoup plus au goût scientifique en vogue au cours du siècle où l'on entend donner une explication rationnelle à des réalités humaines ou naturelles.

3. Les sciences naturelles et la théorie des climats

Une autre branche du savoir est sollicitée par les voyageurs dans leur tentative d'explication de la sexualité des italiens. Il s'agit de la théorie des climats dont les principes ont gagné un large crédit au sein des cercles culturels français. Montesquieu, dans *De l'Esprit des Lois* fait de la différence de climat un élément fondamental d'explication des us et coutumes de chaque peuple ; en outre le milieu naturel et le climat influeraient sur l'organisation politique d'une société.

On veut ainsi, expliquer le mode de vie et les usages sexuels des autochtones grâce au climat. La chaleur du climat en été et la douceur des températures au cœur de l'hiver sont les raisons des principales caractéristiques du comportement de ces populations. La passivité pour ne pas dire la paresse et l'apathie des italiens trouve son explication dans les conditions climatiques, qui outre leur incroyable avantage agronomique, incite les populations locales à l'oisiveté. Goudar écrit doctement : «Dans la plupart des gouvernements du Midi de l'Europe il y a des causes physiques qui empêchent les progrès des arts ; il est impossible de donner de l'activité à des cadavres et de faire travailler des morts »[150]. Le climat influe sur les mœurs et le mode de vie et détermine le bon fonctionnement des sociétés. Ici, l'auteur sans trop insister, cherche à démontrer comment cette disposition des forces climatiques est incompatible avec les « progrès des arts ». Sade à son tour reprend cette lecture. Pour lui, à la suite des invasions barbares, le climat a aussi ses responsabilités dans la lente agonie de ces régions : « Le peu de progrès que les arts et les sciences y ont fait depuis, d'où est venu cette négligence

[150] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, p.193

impardonnable dans les éducations ont continué à entretenir l'ignorance et par conséquent l'abrutissement et la mollesse, vice ordinaire des peuples qui habitent un beau climat. »[151]. Un lien semble donc être fait entre le climat méditerranéen de ces régions et leur déclin culturel. Un tel trait d'égalité ouvre la voie à l'analyse de contemporains sur les causes du déclin cilivisationnel de certaines régions du monde. La lassitude des hommes causée par le climat, a des impacts sur toute la société : les arts s'enfoncent dans une apathie répétitive en même temps que le commerce et les techniques se sclérosent. Pour ce ressortissant de la France bourgeoise du XVIIIe siècle, marquée par la rigueur morale et le sens d'un labeur quotidien et cet aristocrate sensible à la thèse du déclin, un tel laisser-aller ne peut être que source de mépris. Mais si à la manière de l'atonie des corps, le tissu humain de la société est emporté dans une langueur mortelle, d'autres conséquences sont mises en avant par les auteurs. A l'opposé de Goudar, d'autres auteurs rendent compte du caractère de feu des napolitains à l'aune de cette même théorie des climats : la chaleur excessive en ferait de véritables démons chargés de tous les vices et de toutes les coutumes les plus abjectes. Les instincts brutaux et les passions tumultueuses seraient elles aussi conséquences des climats.

Cependant, au-delà des considérations culturelles, les habitudes sexuelles sont dans beaucoup de récits intimement liées aux climats. Les auteurs expliquent la sexualité des autochtones grâce au recours à cette même théorie des climats. Les qualités climatiques des pays méditerranéens conditionneraient en une large mesure le caractère lascif des habitants. En effet, de l'inactivité paresseuse on passe aisément à la mollesse, et de la mollesse à la débauche. Le climat suave explique selon Mercier Dupaty, le langage autant que les mœurs relâchés des habitants : « Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout. »[152], et comme le souligne Sade la débauche est fille des douces températures : « La dépravation, qui en ai une suite a achevé de corrompre, et je crois qu'il faudrait aujourd'hui une révolution bien entière pour ramener ce peuple à cette aménité qui règne dans la plus grande partie du reste de l'Europe »[153]. Pour affiner le regard sur la corrélation entre mœurs déréglées et climat, les voyageurs ont de nouveau recours aux anciens. C'est en effet à la suite des anciens, que les contemporains de Montesquieu abordent la question du climat pour tenter d'identifier des causes objectives à la dépravation de la population. Avec sérieux et scientificité les hommes du XVIIIe siècle reprennent la corrélation entre les caractéristiques climatiques d'un milieu et les habitudes sexuelles des

[151] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995, p.177

[152] Charles Marguerite Mercier Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Chez De Senne, Comte d'Artois, 1788, Vol. 1, p.298

[153] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie …*, Paris, Fayard, 1995,Vol. 1, p.177

populations vivant dans ce même milieu. La douceur du climat italien et surtout celui du sud entre Rome et la Campanie, sous des latitudes bénies des dieux, explique dans une large mesure un style de vie marqué par l'inactivité. Sade lors de son passage en Campanie, le montre dans sa description de Capoue :

> Une montagne contre laquelle elle était adossée la mettait à l'abri des vents froids. Son exposition au midi y faisait régner un printemps continuel, et malgré toutes les révolutions qu'a essuyées ce beau pays, on y respire un air mol et efféminé, qui dans ce climat délicieux, détruisait malgré soi les mœurs les plus pures et les principes les mieux établis. Virgile, Martial, Horace, et Stace en ont assez vanté les douceurs pour qu'il ne soit pas possible de douter des délices qu'on y goûtait dans ses murs. On connaît toutes les invectives que Sénèque prononça contre elle, l'accusant de porter les Romains à la débauche par la mollesse de son air, de ses mœurs et de ses plaisirs.[154]

Les références aux hommes de lettres de la Rome antique permettent d'accréditer la thèse d'une corrélation étroite entre les mœurs des anciens et ceux des modernes. En somme, le climat est une constante géographique qui explique pour beaucoup les usages des hommes et des femmes de l'antiquité et donc par conséquent des modernes. Les sous-entendus moralisateurs de telles théories se retrouvent cachés sous l'apparente objectivité d'une vérité universelle. Par ailleurs la reprise des maîtres antiques en fait une théorie valable depuis les origines du monde. Ainsi à propos des mœurs du peuple de Naples, Silhouette écrit :

> Strabon rapporte que quelques Romains s'y retiraient pour y mener une vie tranquille. Voici la traduction de ses paroles qui ne servent pas peu à faire connaître le caractère des Napolitains. On vit à Naples à la façon des Grecs (c'est-à-dire, dans la mollesse) c'est le genre de vie qu'embrassent ceux qui sortent de Rome dans le dessein de vivre dans l'oisiveté, et qui dès leurs jeunes années sont morts aux travaux, ou qui soit par faiblesse d'esprit, soit par faiblesse d'âge, souhaitent de mener une vie plus aisée.[155]

Les délices de Capoue sont l'expression au cours d'une période donnée d'une réalité atemporelle : celle d'un climat lubrique, égal à lui-même depuis l'aube des temps. Les lointains vestiges de la débauche des anciens ne font qu'un avec ceux quotidiennement constatés parmi les mœurs napolitaines dans le cadre du voyage. Par la réutilisation des sources antiques, les voyageurs font le rapprochement entre les mœurs des anciens romains ou même des grecs avec ceux des autochtones contemporains de leur voyage. A partir des références faites par les anciens sur le climat, et de la confiance inébranlable des contemporains dans la théorie des climats enfantée par l'étude des sciences naturelles, ils

---

[154] *Ibid*, p.221

[155] Etienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1730*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol.1, p.29

souhaitent ainsi opposer une explication « objective » aux réalités sexuelles auxquelles ils sont confrontés.

A l'inverse, le regard des italiens en France ne donne à voir aucun rapport entre le climat et la manière propre aux autochtones de vivre leur sexualité. Une telle absence s'explique par les motivations des voyageurs italiens. Ils se désintéressent de ces questions. Ils les traitent rapidement et expriment avant toute chose leurs impressions ou leur réprobation morale. Un trait culturel bien spécifique du rapport entre les italiens et la sexualité en est ici la cause. Il n'y pas dans les récits de voyageurs italiens d'exposé sous des apparences de scientificité des caractères sexuelles des français en relation à leur histoire ou aux climats de leurs contrées.

Les représentations et stéréotypes entourant les usages sexuels des deux nations sont présents de part et autres des Alpes. Cependant à travers la lecture des récits de voyage, il semblerait que la recherche d'une explication rationnelle ou prétendue telle, soit clairement commune aux voyageurs français. Comprendre les préjugés généraux et les explications données dans le cadre des voyages en Italie est essentiel pour aborder la découverte de l'autre, surtout dans sa manière d'appréhender la sexualité et les questions de genre. En effet, cette tentative de compréhension parfois dément mais souvent confirme des jugements de valeurs sur l'autre déjà présent en amont du voyage. Ces représentations perdurent en filigrane dans l'apprentissage de l'altérité sexuelle entrepris par le voyageur. Cette découverte de nouvelles mœurs débute avec l'observation des « curiosités » sexuelles du voyage et se poursuit par le regard sur la condition féminine et les rapports au sein du couple.

Chapitre V – Le voyage et ses curiosités sexuelles

L'indétermination sexuelle à travers le travestissement, l'hermaphrodisme, ou encore les castrats ainsi que le mythe de la déviance sodomitique des italiens appelée « amours italiennes », peuplent l'imaginaire du voyageur. Ces pratiques sont observées et commentées parfois avec dégoût, souvent avec mépris. Cependant malgré l'aspect secondaire et la réprobation morale qui s'y rattache, elles sont l'objet d'un traitement non négligeable. En effet dans ses pérégrinations, le voyageur entend s'approcher de ces réalités sexuelles qui, bien que hors norme, hantent l'imaginaire collectif et lui apparaissent comme autant de spécificités dignes d'attention. A la manière d'un visiteur dans un musée, flânant de salle en salle à la recherche des chefs d'œuvres, le voyageur parcourt villes et ruines en quête de la beauté physique idéale. Pourtant la visite ne serait être complète s'il ne consacrait pas une partie de son attention à l'intriguant cabinet des curiosités où les plus étranges anomalies côtoient des bizarreries uniques, les monstres et autres « erreurs » de la nature.

En vertu d'un cheminement intellectuel en partie similaire, le voyageur entreprend son exploration des multiples facettes de ce musée vivant que constituent les sociétés rencontrées. Les aspects les plus « atypiques » c'est-à-dire ce qu'il identifie comme « anomalies » sexuelles ont aussi leur place dans sa description. Collectionneurs des spécificités humaines des sociétés traversées, il se doit de cataloguer pour faire état de ces chefs d'œuvre « en négatif », antithèses de ses valeurs morales et de ses mœurs. Il n'est pas impossible que dans certains cas, la recherche de ces « curiosités » sexuelles et érotiques relève d'une mode. Assister à un spectacle de castrats, contempler les nus hermaphrodites, disserter sur les « mœurs italiennes », sont des classiques que se doit de connaître tout voyageur digne de ce nom en visite dans le *bel paese*.

1. Art et sexualité dans la quête sensuelle du beau et la définition de la norme

Au-delà de la comparaison, le premier contact avec l'étrangeté sexuelle, anatomique ou érotique commence dans les salles des galeries princières. Plus qu'une collection d'anomalies fascinantes, de déviances amusantes et répugnantes à la fois, le rapport entre art et sexualité sert le voyageur dans la définition d'une norme comportementale, sexuelle et physique.

C'est sur l'établissement de la norme, idéal esthétique et psychologique dont l'art synthétise les attentes, qu'il faut en premier lieu s'arrêter. Celle-ci est marquée par une nette différenciation entre les sexes. Le regard du voyageur sur l'art reflète autant les valeurs morales, les caractéristiques physiques, les attitudes corporelles et comportementales qu'il aimerait voir parmi les deux sexes que ses goûts esthétiques. En cela le regard du voyageur amateur d'art est un regard normatif sur le sexe et le genre. Le voyage semble même être un espace privilégié de cette construction théorique d'idéal de beauté pour chaque genre. L'exemple de Winckelmann est aussi éclairant qu'atypique. Ce brandebourgeois né en 1717 à Stendal dans une famille modeste d'antiquaires, entreprend un voyage à travers l'Italie à la recherche du concept objectif de beauté. Il y rencontre le cardinal Albani dont l'aide matérielle fut essentielle dans ses recherches. Sa quête esthétique du nu masculin dans le cadre de son travail érudit sur l'art des anciens, publié dans deux ouvrages en 1755 et 1767[156] a eu une influence énorme sur les générations futures. Il est considéré par ses méthodes de travail comme le père de l'histoire de l'art. En outre, ses écrits sur le beau viril ont incité au retour à l'esthétique antique et ont modelé l'image contemporaine de l'homme tant d'un point de vue des caractéristiques physiques que morales[157]. Winckelmann insiste sur les gestes et les formes « sublimes »[158] de la statuaire antique, sa « noble simplicité et sa sereine grandeur »[159]. Souvent l'expression « grâce sublime » revient à travers ses descriptions. Il la définit comme « toujours égale, elle réprime les mouvements de l'âme, elle se renferme dans le calme délicieux de cette nature divine dont les grands maîtres de l'Art, au rapport des anciens, ont taché de saisir le type »[160]. Cette maturation intellectuelle s'enracine au cœur d'un siècle où l'indétermination sexuelle semble de moins en moins bien acceptée. Par voie de conséquence, les différences entre les sexes, sont accentuées en vertu d'une norme strictement hétérosexuelle qui nie les identités sexuelles troubles et mal définies des castrats, des travestis, ou des homosexuels pour les rejeter non pas comme responsables d'actes « contre natures » mais porteur d'une identité déviante. Le cas du statut de l'homosexuel est à ce titre très significatif. Le XVIIIe siècle voit apparaître le stéréotype de l'homosexuel

---

[156] Joachim Winckelmann, *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, traduit de l'allemand par Laure Cahen-Maurel, Paris, Edition Allia, 2005 (première édition en 1755)
Joachim Winckelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, Paris, Chez barrois et Savoye, 1789 (première édition en 1764)

[157] Avec Gaspar Lavater dans *Physognominie Fragmente* traduit en français entre 1781 et 1787 sous le titre *Essais Physognomoniques*, un lien étroit est rétabli entre les caractéristiques physiques d'une personne et ses qualités morales. Il reprend en cela la pensée platonicienne tombée en désuétude à la fin de la Renaissance.

[158] Joachim Winckelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, Paris, Chez barrois et Savoye, 1789, t.III, p.244

[159] *Ibid*, cité dans George L. Mosse, *L'image de l'homme*, Paris, Edition Abbeville, 1997, p.34

[160] *Ibid.*, t.II, pp. 248-249

efféminé[161]. Jusque là, la figure de l'homme efféminé n'était pas rattachée de manière automatique à celle de l'homosexuel et celui-ci pouvait, s'il était actif, concilier dans l'imaginaire des hommes et des femmes de l'époque moderne sa sexualité avec l'image valorisée de l'homme viril. A partir du XVIIIe siècle, sous la poussée de la division bipartite entre masculin et féminin et de la définition catégorique des rôles de chaque sexe, une telle tolérance n'existe plus, et les homosexuels parce qu'acteurs de pratiques jugées à présent sources de confusion se voient taxés d'efféminement. Non plus leurs actes mais leur caractère et donc leurs personnes font l'objet de la réprobation sociale. Le retranchement de l'univers de la norme aseptisée des figures sociales et sexuelles fauteurs de troubles, n'en devient que plus complet. Non sans ironie Winckelmann, dont la fascination des nus masculins n'est pas étrangère à son amour des beaux garçons, participe à cette distinction très nette des différences de sexe et à la captation des valeurs viriles par la culture hétérosexuelle, excluant lui et ses semblables de ce qu'il avait tant cherché et aimé. Cette même recherche de la beauté des corps semble motiver, en partie, l'intérêt pour la sculpture et la peinture. Madame du Boccage fait référence à la statue d'Apollon (probablement l'Apollon du Belvédère) et au célèbre ensemble de Laocoon et de ses deux fils[162] trouvés dans les ruines du palais de Titus et conservés dans les collections vaticanes. Il s'agit d'œuvres antiques dont la beauté est reconnue de tout voyageur. De telles références ne sont pas rares dans les sources. De son côté, Sade s'émerveille devant un groupe de lutteurs :

> De l'autre côté de la Vénus Médicis est un groupe de lutteurs, traité avec une force et une énergie singulières. Je ne m'étonne pas que ces jeux dussent faire une partie de spectacle fort agréable chez les Romains, et leur représentation devait découvrir que là tous les muscles et généralement toutes les beautés d'attitudes et de mouvements. Ce morceau est totalement antique et fut trouvé en 1300 à Rome.[163]

Une certaine fascination pour cette énergie virile transparaît à travers la description du « divin marquis ». Au-delà de la statuaire antique on retrouve ce « goût mâle » dans les œuvres modernes et même dans la manière de décrire les bâtiments d'architecture. Une telle description intervient pour souligner une beauté à la fois sobre et grandiose. Ainsi, Cochin parle à propos de la statue d'un pape, d'un « goût mâle et ressenti »[164] dans l'exécution de la tête du pontife. Plus loin il parle à propos de la villa d'Este à Tivoli, de « corniches et autres

---

[161] Florence Tamagne, *Mauvais genre ? Une histoire de la représentation de l'homosexualité*, Paris, La Marinière, 2001, p.54

[162] Anne Marie Le page Fiquet Du Bocage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol. 3, pp. 229-230

[163] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995,Vol. 1, p.65

[164] Charles Nicolas Cochin, *Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, Chez Ch. Ant. Jombert, 1758, Vol. 1, p.80

détails d'architecture fort beaux et d'une manière mâle »[165]. A l'inverse l'efféminement de certains sujets est peu ou pas considéré. Ainsi à propos de la comparaison de deux statues du Christ dans l'église de la Trinité des Monts :

> Si l'un a représenté son héros trop jeune et trop beau, celui-ci, tombant dans le défaut contraire, lui a donné trop de vigueur et de force. Il en a fait un portefaix. Le peuple et surtout les bonnes femmes, qui aiment mieux cet air-là qu'une physionomie plus efféminée, sans doute à bonne raison, a une telle dévotion dans cette statue, que le pied de marbre est usé à force de baisers.[166]

Ces quelques références en apparence anodines nous informent sur la corrélation entre les sentiments inspirant l'observation d'une statue ou d'un bâtiment et l'appartenance à un genre. On détermine derrière l'identité sexuelle un certain nombre de valeurs, de sentiments, de caractères spécifiques. Ainsi le « goût mâle » tant souligné renvoie à l'idée de prestance, de force mais en même temps d'une noblesse d'âme dont la tranquillité doit souligner la virilité. Cela nous instruit sur les connotations entourant des attitudes sexuées jugées parfaites par les contemporains et que ceux-ci accolent à une appartenance sexuelle déterminée. Hormis l'admiration des nus masculins et d'une esthétique masculine dont on a la preuve par les nombreuses références faites dans les divers récits de voyage, les auteurs s'intéressent avec précision aux nus féminins à travers certaines œuvres de grands maîtres de la sculpture antique mais aussi de la Renaissance. Plusieurs auteurs s'attardent sur la Venus Médicis. Si l'on en juge par l'abondante description qu'il en fait, Mercier-Dupaty semble particulièrement séduit par la déesse à la beauté indicible : « Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. Je voudrais pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde, qui puisse modeler tant de charmes ». Pourtant malgré l'impossible description de sa beauté, l'auteur parvient à dresser le canon esthétique de la femme idéale :

> Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité. Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ? Dans quel dédale de beauté l'œil se perd et s'égare ! Il descend, ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce pied divin, sans pouvoir préférer rien sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats ; il n'ose appuyer sur ce sein il est si pur !

La figure féminine est ici candeur et grâce, pureté et volupté en même temps. Plus loin il finit la chaste description de la beauté de cette divine anatomie : «Que la molle inclinaison de ce

---

[165] *Ibid*, p.109

[166] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995,Vol.1, p.109

corps me plaît ! Avec quelle grâce se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou ! »[167]. Plus concis et moins emporté, Silhouette se prononce lui aussi sur l'extraordinaire beauté de la statue. Il souligne les connotations morales de la gestuelle : « Elle se penche doucement, et avance le genou droit. La pudeur si bien séante au sexe, la modestie et chasteté sont peintes sur son visage, avec une douceur, un air de jeunesse, une beauté et une délicatesse inexprimable»[168]. L'auteur insiste sur le caractère que les gestes semblent lui suggérer. Ils correspondent à tous ceux que l'on souhaite trouver chez une femme : pudeur, innocence et maintien du corps se conjuguent à la délicatesse. Aucun geste vulgaire ou obscène, telle une vierge païenne il s'agit aux yeux de Silhouette d'une figure céleste et immaculée. A la Venus antique se superposent d'autres œuvres dont celle des modernes. La Venus d'Urbino est à ce titre, une œuvre immanquable pour les voyageurs si nombreux à la décrire. Cochin donne dans sa description toutes les caractéristiques des canons esthétiques féminins. Imparfaite, il est, de concert avec Sade, charmé par sa beauté: « c'est une jeune personne qui a peu de gorge, mais belle et bien placée […] les jambes et les pieds sont d'une simplicité et d'une délicatesse parfaite ; la tête, quoique belle et pleine d'agrément, ne semble pas au point de perfection où sont portées les autres parties du corps ». On retrouve les mêmes critères de beauté et l'importance de la gestuel. A la beauté des formes doit correspondre la délicatesse des gestes. L'interprétation qu'en fait Cochin comme nombre d'autres auteurs est étrangement sage : il semble montrer dans la nudité une certaine retenue. Ainsi à propos du ventre et du sexe de Vénus, il écrit : « les mains sont dessinées sans manière et avec toutes les grâces possibles, surtout celle qui est sur le ventre, dont tous les doigts se suivent naturellement, et font un si beau contour qu'on n'y peut rien désirer » [169]. Les interprétations plus récentes tendent à voir dans ce tableau une beaucoup plus grande charge érotique. La tête de Vénus tapie dans l'obscurité jette au spectateur un regard sans ambiguïté. Toujours est-il si les gestes ou les détails anatomiques se rapprochent du sujet de la femme idéale tant recherchée, les auteurs se gardent bien de spéculer sur la chasteté de cette Vénus lascive, « maîtresse de Titien » comme le note Cochin. Peut-être par pudeur leurs descriptions se sont abstenues de s'engager plus avant dans cette voie.

Cependant, la définition par l'art d'un idéal de beauté et d'une norme physique et morale inhérente à un genre soit de manière théorique soit par l'observation et la description attentive

---

[167] Charles Marguerite Mercier Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Chez De Senne, Comte d'Artois, 1788, Vol. 1, p.149

[168] Etienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1730*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol.2, pp.61-62

[169] Charles Nicolas Cochin, *Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, Chez Ch. Ant. Jombert, 1758, Vol. 1, pp.32-33

des corps sculptés ou peints, produit concomitamment la figure hors norme de la déviance. Dans les collections, les voyageurs sont aussi à l'affût de ces scènes obscènes, outrancières et choquantes. Nombre des sexualités réprouvées sont données à voir au public. Par l'art on s'adonne à un voyeurisme. L'intérêt artistique protège et rend aux yeux de tous acceptable cette entreprise d'immersion dans l'univers complexe et immorale de la déviance. L'hermaphrodite en est partie prenante : cette figure comble de l'obscénité pour les romains est d'une anatomie aussi mystérieuse que poétique. Sade, amateur de ces curiosités énigmatiques, nous le décrit ainsi :

> Celui-ci est de grandeur naturelle, couché sur le ventre, un tant soit peu pourtant sur le côté. Il est appuyé sur ses bras, attitude qui laisse apercevoir une gorge de femme très formée ; les cuisses sont un peu croisées et cachent absolument l'autre distinction du sexe féminin ; celle du sexe masculin y est fortement exprimée, le corps est beau et les proportions sublimes.[170]

Par la beauté des formes, la monstruosité anatomique en devient séduisante. Plus d'un voyageur est troublé par la beauté déconcertante de cette être mi-homme, mi-femme : « elle a la gorge belle et bien formée, les mains et les jambes sont de la plus grande beauté, le visage est celui d'une jeune personne délicate, mais qui a quelque chose de mâle. »[171]. Les voyageurs en plus d'admirer une statue antique d'une facture extraordinaire, assouvissent une curiosité sexuelle, un goût marqué pour le bizarre voire même le monstrueux. Cette attente est doublée du sentiment de contempler un bijou rare car peu exposé. Comme nous l'apprend Richard, l'œuvre était enfermée dans un coffre en noyer pour la dissimuler au regard du plus grand nombre. Seule une minorité pouvait satisfaire leurs indiscrétions érotiques. L'hermaphrodite acclimate l'œil du voyageur à l'univers érotique des anciens, entre le réel et l'imaginaire. Mais si la statue d'être bisexué donne à voir une monstruosité élégante, ce n'est pas le cas des scènes beaucoup plus crues. La mythologie n'est pas avare en scènes orgiaques. Les bacchantes, et la non moins grande violence luxurieuse des satyres offrent des thèmes de statues d'une brutalité sexuelle rare. Sade évoque notamment « Un satyre voulant jouir d'un jeune garçon. » et y apprécie la « Force, expression singulière dans le satyre ; candeur, innocence dans le jeune garçon. On voit bien que l'un désire ce qu'il sait faire grand plaisir, et que l'autre n'a pas encore appris à redouter ce qu'il ignore faire grand mal »[172]. Dans ce mélange de sexualité et de violence où les désirs sadiques brouillent la frontière entre la réalité et le fantastique, se joint le rapprochement fait par le même auteur entre Gilles de Rais

---

[170] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995,Vol. 1, p.66

[171] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.5, p.214

[172] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995,Vol. 1, p. 256

et le Minotaure. A la monstruosité physique relatée par le mythe, il y allie une monstruosité sexuelle : la fable ne serait que la forme édulcorée laissée à la postérité de la déviance sexuelle d'un prince crétois. Néanmoins, ces élans dans un imaginaire sexuel mêlé des mythes antiques, n'accaparent pas entièrement l'attention du marquis. L'auteur présente des scènes ancrées dans la réalité mais d'une violence comparable. Il s'agit de bestialité dont Sade est le seul voyageur à en rendre compte :

> C'est un groupe de marbre d'environ un pied et demi de hauteur dont le sujet est un satyre jouissant d'une chèvre. Il est difficile de mettre plus d'âme et d'expression que l'artiste n'en a mis tant dans tous les mouvements et les muscles du satyre que dans ceux de la chèvre. Sa langue sur le bout de ses lèvres exprime tout le plaisir qu'elle sent, et la manière vive dont le satyre la tient par sa petite barbe ne sert pas peu à lui donner de la chaleur. Tout est en action dans ce beau morceau, tout est en feu ; la plus exacte pureté du style le caractérise.[173]

L'auteur est séduit par la singularité de l'œuvre qui nous précise-t-il ensuite, n'est montrée au public qu'avec réticence. La morale de la cour de Naples ne permet pas de tels écarts, et le prince Tanucci propriétaire de la collection, a obtenu l'autorisation d'exposer cette œuvre que grâce à la grande probité morale dont il bénéficie aux yeux du roi. Le secret et l'enfermement à l'abri de tout regard guettent bien des œuvres jugées indécentes. Il en va de même pour les œuvres témoignant des pratiques homosexuelles des anciens et des modernes. Dans bien des cas, les voyageurs recouvrent d'un voile silencieux les détails, attitudes ou interprétations, révélateurs d'homoérotisme. Rares sont les références explicites à l'homosexualité et dans bien des cas, celles-ci correspondent à des références culturelles connues de tous. Ainsi par leur connaissance des Humanités, beaucoup font allusion au couple d'Hadrien et Antinoüs, jeune berger abyssin et amant de l'empereur mort noyé dans les eaux du Nil. Madame du Boccage évoque rapidement « le bel Antinoüs favori d'Adrien »[174], Jérôme Richard aperçoit le buste du jeune homme sous les traits de Bacchus dans la salle du conseil des Dix à Venise[175] et fait plus loin une note de bas de page assez consistante relatant la vie et la mort tragique du jeune favori[176]. Maigres références historiques et artistiques, en somme. Hormis ce poncif de l'homosexualité des anciens, aucunes autres références ne sont faites par les auteurs. Pourtant, dans l'art des modernes il n'en manque pas. Un tel silence s'explique autant par la négation de la part d'une culture hétérosexuelle qui ne donne plus droit de cité aux

---

[173] *Ibid.*, p.256
[174] Anne Marie Le page Fiquet Du Bocage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol.3, p.229
[175] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, p.289
[176] *Ibid.*, Vol.5, pp.393-394

sous-entendus homoérotiques des œuvres, que par la réprobation morale du spectateur. Chercher et montrer l'ambiguïté d'une œuvre et les indices d'une homosexualité devient gênant. Ainsi, Cochin comme bien d'autres ne fait pas mention soit par ignorance, soit à dessein de la puissance suggestive du Saint Sébastien conservé dans Eglise du Carignano à Gênes : « Saint Sébastien, du même, également admirable : les muscles ne semblent pas tout-à-fait assez ressentis, et la figure est un peu maniérée, mais cependant d'un faire très grand. Les parties, comme les têtes, les pieds et les mains, sont très belles »[177]. Tout au plus souligne-t-il le caractère maniéré du corps, mais ne semble pas lier à la lascivité du personnage la clarté de ses chairs transpercées par de puissantes flèches, autant d'indices de la tension érotique si commune dans ces œuvres[178]. Ce silence est aussi présent dans des œuvres plus explicites. En témoigne *La Sainte Famille* de Michel-Ange, dont l'arrière plan est peuplé d'éphèbes nus, dont les gestes lascifs ne font aucun doute sur la présence homosexuelle. Pourtant devant un tel spectacle, Cochin avoue son incompétence à comprendre ce que cet ensemble signifie : « On voit dans le fond plusieurs petites figures d'hommes nus, on ne sait ce qu'ils signifient »[179].

Ces figures d'hommes nus et le commentaire qu'en fait l'auteur sont à l'image de la place de l'homosexualité dans les sociétés française et italienne de l'époque moderne. En filigrane, « l'infâme » est présent mais de plus en plus éloigné et bientôt présent mais oublié. Car aborder l'homosexualité à l'époque moderne c'est avant tout aborder une présence gênante et paradoxalement un silence. Les récits de voyage avec quelques différences d'un auteur à l'autre sont, sur ce point, très représentatifs.

2. L'homosexualité masculine

Pays de luxure et de débauche, le glissement vers les thématiques liées à l'homosexualité s'opère rapidement dans les récits. Bien qu'abordée par un nombre restreint d'auteurs et de manière anecdotique, la question de l'homosexualité trouve toute sa place dans le grand tableau des vices et dépravations dépeint par nos voyageurs.

---

[177] Charles Nicolas Cochin, *Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, Chez Ch. Ant. Jombert, 1758, Vol.3, pp.250-251

[178] Dominique Fernandez, *Il ratto di Ganimede. La presenza omosessuale nell'arte e nella società*, Milano, Tascabili Bompiani, 1981, pp. 249-254

[179] Charles Nicolas Cochin, *Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, Chez Ch. Ant. Jombert, 1758, Vol.2, p.31

Giuseppe Gorani s'attarde à plusieurs reprises sur l'existence de pratiques homosexuelles, dans ses mémoires sur les cours italiennes. Outre l'exposé de sa rencontre et de la passion dévorante qu'il inspira à un Cardinal, Gorani décrit par diverses anecdotes les pratiques homosexuelles des élites ecclésiastiques romaines. L'histoire du jeune Jean-Ange Braschi est très révélatrice des mœurs des prélats et autres cardinaux romains. Fils d'un gentilhomme désargenté de Césène, « il avait un teint de lis et de roses, une figure charmante » nous explique Gorani. Le cardinal Ruffo, un napolitain, en tombe « passionnément » amoureux et décide même de le loger dans son palais. Plus loin l'auteur ajoute : « il fit la dépense de le faire entrer dans la prélature, lui fit donner en sus un canonicat dans l'église de Saint-Pierre, et lui laissa en mourant une pension. »[180]. L'amant de Braschi n'est pas cependant une exception parmi les éminences de la cour papale. Le Cardinal Buoncompagno manifeste lui aussi un caractère particulièrement libidineux. Outre un penchant très prononcé pour les femmes connu de tous, on le soupçonne d'entretenir des relations « contre natures ». Le cardinal Buoncampagno est un bon exemple de la manière de concilier au cœur même d'une institution religieuse en théorie ascétique et fortement moralisatrice, les pratiques sodomitiques. Comme pour beaucoup de ses confrères l'autoritarisme et l'intransigeance dans les décisions qu'il est amenées à prendre dans le cadre de ses fonctions lui confère toutes les apparences d'une morale immaculée et de la respectabilité publique. Un tel comportement abouti à un caractère duplice qui n'est pas sans susciter de l'antipathie auprès de son entourage : « Buoncompagno est dur ; son caractère est faux ; l'œil en pleurs, il semble gémir du mal dont il est l'auteur ignoré, mais son cœur nage dans la joie ; et souvent il a peine à cacher le sourire cruel qui vient se placer sur ses lèvres ». Plus loin paraphrasant les dires du cardinal de Bernis il note : « Le cardinal Buoncompagno est un coquin dont les muscles sont de fer. La férocité anime ses traits. De tous ceux qui l'approchent ses proxénètes sont les seuls qui aient à se louer de sa générosité. »[181]. Ce comportement double est souvent le prix à payer pour jouir d'une sexualité sans entraves. La supériorité matérielle et morale des élites ecclésiastiques les émancipent presque totalement des interdits prônés par l'institution religieuse dont ils sont les plus dignes représentants. Ce paradoxe mis en évidence par Gorani rejoint dans le domaine des arts la situation en apparence contradictoire exprimée par Dominique Fernandez dans son livre *Le rapt de Ganymède*. Cette situation typiquement italienne marquée par un non-dit absolu des pratiques

[180] Giuseppe Gorani, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements, et des mœurs des principaux états de l'Italie par Joseph Gorani*, Tome premier-troisème, Paris, Buisson, 1793, Vol.2, p.36
[181] Giuseppe Gorani, *Ibid.*, Vol.2, pp.212-213

sodomitiques et la liberté presque totale des élites aristocratiques[182] est cependant peu abordée par les voyageurs français en Italie. Certes la corruption légendaire de la Curie romaine depuis la Renaissance est connue, mais le regard étranger reste synthétique et plus caricatural. Principalement deux auteurs français abordent la question de l'homosexualité dans leur récit de voyage. Comme souvent, le rappel des mœurs de la Renaissance et plus particulièrement des sodomites de la Florence entre le Moyen-âge et le XVIe siècle constitue une part importante des éléments considérés. Chez Lalande, l'argument est présenté sous la forme d'une anecdote historique. A propos des florentins il écrit :

> On n'entend plus parler du goût dépravé qu'on leur reprochait dans l'épitaphe du Dante de Ravenne où on lit ces mots *Pravi Florentina mater amoris.* L'amour illicite était à la vérité autrefois si commun à Florence, qu'un Prince à ce que l'on assure ordonna par une loi que les femmes seraient obligées d'aller gorge découverte.

Utiliser l'histoire pour mieux cerner le phénomène dangereux des pratiques antiphysiques est courant au XVIIIe siècle. L'érudition des Lumières et la recherche d'une vérité indépendante de la religion ne se contente plus de reprendre l'enseignement biblique comme source argumentative contre les pratiques sodomitiques. La lecture faite par Lalande réduit la pratique homosexuelle à une déviation de la morale et des bonnes mœurs. Il s'agit d'un phénomène contre nature car créé par la civilisation et le dérèglement des passions humaines. Sorte de maladie sociale, elle semble révolue et enfouie dans un passé lointain. Tout apparaît comme si ce fléau pour la civilisation et l'espèce humaine n'avait plus lieu d'exister : «Quoi qu'il en soit du fait, le propos semble annoncer qu'il fut temps où l'on eut besoin de rappeler le goût des hommes vers les objets que la nature seule aurait dû leur désigner et dont il semble qu'on aurait jamais dû s'éloigner. »[183]. On peut s'interroger sur ces derniers mots. Les bonnes mœurs, une société équilibrée et un mode de vie sain serait donc selon lui les garde-fous naturels à de tels débordements. En cela, l'auteur est en conformité avec ses contemporains les plus progressistes qui voient dans l'éducation des enfants, le contrôle sociale de la famille, les outils d'une répression efficace de l'homosexualité. C'est par la réforme générale de la société que le prétendu « problème homosexuel » trouvera une solution. Les principaux tenants de cette thèse sont les élites intellectuelles du temps. Beccaria dans son ouvrage *Des délits et des peines* soutient l'idée qu'il est contraire à toute éthique de condamner quelqu'un à mort pour un crime contre lequel la société n'a pas essayé préalablement, et par tous les

---

[182] Dominique Fernandez, *Il ratto di Ganimede. La presenza omosessuale nell'arte e nella società*, Milano, Tascabili Bompiani, 1981, pp.7-21

[183] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.2, pp.366-367

moyens, de l'en l'éloigner[184]. Le soin d'éduquer serait le moyen d'éliminer sans heurt cette « anomalie sexuelle ». Le second auteur à s'attarder sur les questions d'homosexualité est Charles de Brosses dans sa lettre à Madame de Blancey datée du 3 octobre 1739. Il tend lui aussi à nuancer pour ne pas dire détruire les préjugés de la prétendue homosexualité des florentins : « Il ne faut pas croire que les méchantes pratiques soient si universellement suivies parmi eux […] Soit qu'on commence à reconnaître l'abus du préjugé, soit que le beau sexe y soit complaisant, je vois que les dames sont assez fêtées » et plus loin d'énoncer les peines encourues : « il y a ici une loi précise qui défend, l'autre, à peine de dix sous d'amende contre ceux qui seront pris sur le fait. »[185]. A contre courant d'une image de la Florence dépravée du XVIe siècle couramment admise par les français, à commencer par sa correspondante, Madame de Blancey, le président de Brosses prend soin de montrer les sanctions qu'encourent les sodomites au XVIIIe siècle. Loin d'être permissives les autorités de cet Etat tant en 1521 avec la bulle du pape Adrien VI qu'au XVIIIe siècle témoignent d'efforts manifestes dans le sens d'une « résolution » du problème.

Les voyageurs italiens en France sont quant à eux encore moins loquaces sur les questions d'homosexualité. Seul Alessandro Verri semble faire référence à de telles pratiques lors de sa visite du jardin des Tuileries. Il raconte dans une lettre à son frère Pietro, écrite le 4 mars 1766 : « Nell'estate vi sono anché i Socratici, né mancano molti Alcibiadi, tanto che nessuna delle belle arti non sia in Parigi dove questa massimamente è in gran fiere. »[186]. Cette évocation est de l'ordre du détail. On pourrait se poser la question d'un tel déséquilibre. Si les voyageurs français sont plus enclins à parler de la sexualité dans leurs récits de voyage cela est peut-être dû à des antécédents culturels différents de ceux des italiens. Le poids de la Contre Réforme en Italie et la volonté acharnée d'un contrôle des corps et des esprits semble avoir une importance capitale dans le tabou italien autour des pratiques hors des normes tant morales que religieuses. En outre, le souci d'assimiler les « infâmes » parisiens à des « Socratiques » et « Alcibiades » pourrait être interprété comme une volonté d'utiliser un vocabulaire chaste et détourné. Cela témoigne d'une gêne envers de telles pratiques. En somme, il cherche à enjoliver avec d'autres termes une réalité qu'il juge basse et révoltante. Quelque soit l'état d'esprit avec lequel Alessandro Verri a perçu ces faits, le regard du voyageur est extrêmement superficiel sur la réalité humaine de l'homosexualité à Paris. La

[184] Cesare Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, Parigi, dal Molino Librajo, 1780 (prima edizione 1764), Chap.30

[185] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, p.183

[186] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, pp.352-353 « En été viennent les socratiques, ni ne manquent les Alcibiade, à tel point que personne des beaux arts à Paris ne soit là où se trouve dans cette grande foire »

méconnaissance de l'espace urbain, la différence culturelle ainsi que le regard extérieur sur des pratiques sexuelles incomprises et réprouvées sont autant de barrières à une véritable prise en considération de cette réalité. Alessandro Verri passe à côté d'une réalité dont il ignore tout de sa complexité. On touche à une des limites du voyage : quand l'écart avec l'objet ou le sujet observé est trop grand le contact humain ou même l'investissement intellectuel sont impossibles. Aujourd'hui, on peut comprendre l'ampleur de cette limitation du regard du voyageur, à l'aune des progrès de l'historiographie sur l'histoire des homosexuels en France au XVIIIe siècle. Maurice Lever a su retracer en détail de nombreux aspects de la vie quotidienne des homosexuels, révélant des réseaux complexes de connaissance, des lieux de rencontre et des pratiques culturelles et sexuelles très spécifiques. Ainsi, quand Alessandro Verri signale l'existence « d'infâmes » dans les allées des Tuileries, ce détail en apparence marginal nous informe sur des lieux de la sociabilité homosexuelle qui en réalité étaient beaucoup plus nombreux au sein de la capitale. Véritables piliers d'un monde clandestin, ils étaient en proie aux tourments de la répression policière. Les sodomites étaient appâtés grâce à de jeunes hommes souvent « infâmes » repentis travaillant au service du Lieutenant général de Police de Paris. Puis la capture intervenait dans des rues peu fréquentées à l'écart des lieux de drague. Ces réalités restent absentes de la description d'Alessandro Verri. Le regard stéréotypé, la faible considération accordée à la question des pratiques sodomitiques, hors norme et donc reléguées en marge de l'univers mental des auteurs expliquent en une large mesure le nombre très restreint des références à ce sujet. L'attention et le regard sélectif du voyageur ne le rend pas réceptif à cette réalité. Une différence entre voyageurs français et italiens peut être notée dans l'attitude adoptée face à de tels sujets. Les auteurs français ont tendance à rattacher le phénomène homosexuel à des réalités passées. Ils parlent de l'homosexualité dans la péninsule à la lumière des préjugés et images fausses couramment partagés par leurs compatriotes. Certains tendent cependant à nuancer ou démentir ces caricatures. A l'inverse le regard des voyageurs italiens ne semble pas influencer par des idées préconçues sur une prétendue liberté des mœurs contre nature des français. Le regard italien est un regard beaucoup plus synthétique et dissimulateur. Des considérations générales sur certaines pratiques sexuelles et à plus forte raison celles sur les pratiques homosexuelles sont beaucoup moins présentes voire absentes.

Bien que distinct, de l'homosexualité masculine à l'indétermination sexuelle des castrats le chemin est court. Immorale, l'homosexualité tend à effacer les frontières des rôles traditionnels de l'homme et de la femme. Le castrat lui aussi participe à ce travail de sape de l'ordre sexuel voulu, mais il va plus loin : plus que la remise en cause des rôles sexuels, son

corps aux formes juvéniles et féminines à la fois, en fait un être anatomiquement ambigu. Sa voix et son comportement jugés et appréciés pour son côté efféminé achève de brouiller les cartes. Souvent le même mépris porté aux « sodomites » ou « infâmes » accable le castrat.

3. Les castrats et l'indétermination sexuelle

Si les pratiques homosexuelles sont peu abordées, le thème de l'indétermination sexuelle en revanche fait l'objet d'une attention beaucoup plus importante. Les castrats préoccupent, étonnent, amusent parfois fascinent mais souvent dégoutent et choquent les voyageurs.

Sur le chapitre des castrats les voyageurs français témoignent fréquemment de leur surprise face à une telle idolâtrie de la part du public italien. Le goût des voix claires et célestes connaît un succès unanime dans la péninsule. On veut entendre ces voix éternellement juvéniles qui de leur trilles baroques poussent les notes à de telles sommets d'extase qu'elles se rapprochent des cieux et avoisinent les anges. La réputation de ce goût italien favorise celle de la musique italienne à travers l'Europe et contribue à la fortune des conservatoires de castrats dont l'enseignement permet d'inonder le continent de ces êtres aux voix angéliques. Lalande souligne l'omniprésence des *castrati* : au-delà des frontières de la péninsule, ils sont présents en Allemagne, en Espagne et en Angleterre. La France reste en retrait de cet engouement européen. L'auteur explique cette divergence par des goûts italiens aux antipodes des ceux de France : « La répugnance qu'ont les Italiens pour les voix fortes et dures, telles que nos basses-tailles et nos hautes contres, rend indispensable pour leurs plaisirs l'usage des Castrati. »[187]. Pourtant, même en France où les goûts pour de tels êtres est loin de faire l'unanimité, leurs voix résonnent dans la chapelle du roi à Versailles. Parmi ceux à la gloire d'envergure européenne, Duclos nous rappelle la vie et les tribulations de Farinelli en Espagne qui tellement aimé du roi fut promu ministre des finances du royaume[188]. Mais la renommée des castrats dépasse les laïcs pour enchanter les âmes pieuses des élites ecclésiastiques italiennes. Certains sont même de véritables *imprenditore* et mêlent étroitement leur passion du chant et de la musique à leurs intérêts financiers et à leur réputation personnelle. Lalande raconte la surprise et l'incrédulité d'un français lors de sa

[187] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.6, pp.349
[188] Charles Pinot dit Duclos, Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793, pp.195-197

rencontre avec un ecclésiastique à Florence. La conversation s'engage, l'auteur écrit : « il fut question des spectacles de Florence, l'Abbé se plaignit de ce que les peines que l'on avait pour conserver les bons acteurs étaient inconcevables que le carnaval dernier le meilleur de ses Castrats qu'il avait fait venir de Naples l'avait abandonné, que son Ténoré était tombé malade ». Son interlocuteur semble préoccupé de la bonne issue d'une telle affaire, car il avait peur de la désertion le public. Par la suite l'homme d'église se présenta comme « imprenditore dell'opera »[189]. L'abbé, reconnu de tous, est apprécié par le public comme homme de mérite. La promotion des castrats constitue pour lui un prestige social aux yeux de ses semblables. L'anecdote prouve au voyageur français et contre toute attente la collusion étroite entre les castrats et les hommes d'Eglise. Il faut dire que ces chanteurs à la voix d'ange sont l'objet d'une véritable fascination auprès du public italien tant masculin que féminin. Leur talent déchaîne des théâtres entiers. La description de Grosley lors d'une représentation à l'Opéra de Naples montre la bouillante ferveur envers ces éblouissantes divinités. Il n'est pas rare, nous informe l'auteur, que les castrats soient obligés de rechanter parfois jusqu'à six fois de suite un même air : « c'est dans ces reprises, que le Chanteur épuise toute les ressources de la Nature et de l'Art, par la variété des nuances qu'il répand sur les tons, sur les modulations, et sur tout ce qui tient à l'expression. ». Face à de tels prodiges, le public italien se délecte de la saveur sublime et entêtante de ses voix venues d'un autre monde : « Quelque légère que soient ces nuances, aucune n'échappe aux oreilles Italiennes : elles les saisissent, elles les sentent, elles les savourent avec un plaisir appelé en Italie, l'avant goût des joies du Paradis »[190]. Cependant, l'adulation des castrats se mêle d'un voyeurisme lubrique. Véritables idoles, ils n'en sont pas moins des êtres étranges, anatomiquement incomplets et physiquement féminins. Leur place se situe entre la femme, l'homme et l'enfant. Ce mélange suffit à les présenter comme êtres supérieurs qui transcendent les appartenances sexuelles au même titre que leur voix défie les lois déterminées par la nature. Cette fascination jusque dans l'intime, Giuseppe Gorani la connaît. L'auteur milanais nous raconte comment il eut le privilège d'assister à la toilette d'une de ces idoles :

> J'ai été du petit nombre des initiés ; le secret de la toilette de ces idoles m'a été dévoilé : mais ce qui me causa une surprise très voisine de l'étonnement, ce fut de voir une dame s'occuper sérieusement de la toilette d'un jeune castrat qu'elle idolâtrait. C'était le second chanteur du théâtre de Valle. Quoiqu'elle le chérît à l'italienne, et c'est tout dire, elle ne l'empêchait point de recevoir les hommages d'une foule d'adorateurs qui l'entouraient. Ce *musico* devait jouer un rôle de femme et il semblait en effet que la

[189] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol. 2, p.359

[190] Pierre Jean Grosley, *Nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie et sur les italiens par deux gentilshommes suédois*, Londres, Chez Jean Nourse, 1764, Vol. 3, pp.256-257

> nature, en le formant, l'eût destiné à cet emploi. Sa beauté, ses grâces, le son de sa voix, tout aidait au prestige. Assis devant une superbe toilette, il minaudait, souriait, et laissait de temps en temps échapper quelques sons gracieux qui étaient aussi tôt recueillis par ses amans. Tous, et parmi ces gens-là, j'ai vu des prélats du meilleurs ton, et qui jouissaient dans le monde d'une considération qui contrastait furieusement avec leur occupation actuelle, tous s'efforçaient par des soins empressés de s'attirer un coup-d'œil. Attentifs aux besoins de l'idole, l'un lui présentait une fleur, l'autre un diamant ; d'autres quelques parties de l'ajustement convenable au sexe qu'il allait représenter. Parmi ces adorateurs étaient des hommes de quarante ans, et ce n'était pas eux qui offraient les moindres présents ; car il faut savoir que cette parure brillante ne coûtait rien ni à la maîtresse de la maison, ni au jeune Antinoüs.[191]

Parmi la noblesse italienne, l'admiration des castrats est partagée de tous. Si certains hommes pourtant fidèles adorateurs de la beauté de ces eunuques chanteurs se défendent en public de telles inclinations et déclament contre la perdition des mœurs[192], d'autres et notamment des femmes s'en entichent ouvertement. Certaines les attirent pour les loger à demeure, d'autres n'hésitent pas à en acheter. Donner à entendre de telles voix, montrer les charmes étranges de leurs corps participent aux plaisirs de la sociabilité mondaine. Ces attentions, les présents et les soins apportés à la figure des castrats plongent plus d'un voyageur dans l'incompréhension. Il faut ici établir une distinction très nette entre les émotions éprouvées par les voyageurs durant la représentation et le point de vue écrit plus tard, quand la vague des sentiments et des mélodies a reflué pour laisser place à la raison et aux convenances sociales. Ainsi, Grosley affirme à propos du jeu d'un castrat, à Naples : « Les français présents à ce spectacle, oublièrent eux-mêmes l'air gauche du Soprano, qui remplissait le rôle de Timante, et la dissonance de sa voix avec l'énormité de sa taille, de ses bras, des ses jambes, pour mêler leurs larmes à celles des Napolitains. »[193]. Malgré cela aucun des auteurs voyageurs ne fait l'éloge de telles voix. Certains concèdent tout au plus avoir été touchés par quelques-unes de ces voix tel Charles de Brosses : « Quant à leurs castrats, ces sortes de voix ne me plaisent pas du tout ; à l'exception d'une ou deux, tout ce que j'ai ouï, m'a paru misérable. » [194]. Plus loin le même auteur reprend la critique esthétique de ces voix tout en reconnaissant certaines qualités : « Il faut être accoutumé à ces voix de castrats pour les goûter. Le timbre en est aussi clair et perçant que celui des enfants de chœur et beaucoup plus fort ; il me paraît qu'ils chantent à l'octave au-dessus de la voix naturelle des femmes. »[195]. Quelque soit les qualités

---

[191] Giuseppe Gorani, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux états de l'Italie par Joseph Gorani*, Tome premier-troisème, Paris, Buisson, 1793, Vol.2, pp.300-301
[192] Giuseppe Gorani, *Ibid.*, p.303
[193] Pierre Jean Grosley, *Nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie et sur les italiens par deux gentilshommes suédois*, Londres, Chez Jean Nourse, 1764, Vol. 3, pp.256-257
[194] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, pp.73-74
[195] Charles de Brosses, *Ibid.*, Vol.2, pp.239-240

concédées, la critique reprend vite le dessus. Il accuse les chanteurs de « piailler »[196] plus que de chanter : « Leurs voix ont presque toujours quelque chose de sec et d'aigre, bien éloigné de la douceur jeune et moelleuse des voix de femmes ; mais elles sont brillantes, légères, pleines d'éclat, très fortes et très étendues » [197]. Comme on peut le noter cela ne remet pas en cause leur opinion extrêmement négative à l'encontre de ces êtres jugés anormales et propagateurs à travers toute l'Europe d'une esthétique musicale baroque manquant cruellement de naturel. Duclos en vient même à qualifier la voix des castrats comme « de purs instruments » et le célèbre castrat Gabrieli, lui semble « moins chanter que jouer de la voix »[198]. Il apparaît donc clairement que le goût pour les voix des castrats n'est pas partagé par les auteurs français. Ange Goudar ironise à ce propos : « Pour moi, je m'y ennuie beaucoup ; mais tout le monde m'assure que c'est ma faute, ou pour mieux dire, celle de mes organes qui ne sont pas assez délicats, pour sentir les beautés de cette musique. »[199].

Cependant, il paraît fort douteux qu'une telle aversion pour de telles voix se cantonne à une critique musicale aussi passionnée soit-elle. Duclos nous donne un élément de réponse quand dans sa critique à l'encontre des voix, il poursuit : « Le plaisir qui peut naître de leur exécution brillante est troublé par la compassion et le mépris que leur état inspire ; c'est du moins ce que j'ai toujours éprouvé. »[200]. Les goûts musicaux de l'auteur semblent en partie compatibles avec l'art des castrats, pourtant imperceptiblement pointe la réprobation morale. L'indétermination sexuelle de ces eunuques à l'apparence si particulière constitue une gêne encombrante. Celle-ci semble tellement forte qu'elle obstrue toute jouissance de la production artistique. Le castrat passe du regard italien à celui d'un français. Du statut d'idole inhérent au regard italien, c'est-à-dire d'un être anormal mais adulé et empreint d'une supériorité presque mystique, le point de vue change une fois franchies les Alpes : le voyageur français l'envisage comme une anomalie anatomique produite par des mœurs aussi inhumaines que corrompues. Le rejet moral des castrats suit deux trajectoires. Tout d'abord, les voyageurs retiennent les castrats comme résultat de pratiques barbares qui attentent à la virilité de jeunes garçons innocents. Car, de tels prodiges ne sont possibles que grâce à la misère du peuple qui pousse des parents peu scrupuleux à vendre un de leurs garçons en hypothéquant sa vie et en sacrifiant ses attributs reproducteurs aux convoitises d'élites nobiliaires en attente perpétuelle

---

[196] *Ibid.*, Vol.1 pp. 73-74
[197] *Ibid.*, Vol.2, pp.239-240
[198] Charles Pinot dit Duclos, *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793, p.135
[199] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, p.32
[200] Charles Pinot dit Duclos, *Ibid.*, p.135

de nouvelles voix. Jérôme de Lalande l'explique avec force détails. Les voix « artificielles » sont si recherchées en Italie et les entrepreneurs d'opéra proposent des prix très élevés. Attirés par l'appât du gain, les parents dans le besoin n'hésitent pas longtemps à sacrifier un de leurs fils : « Ils s'adressent à l'un des plus habiles Chirugiens de Naples pour faire l'amputation, et lorsque leurs enfants sont entièrement guéris, ils les font entrer dans un de ces Conservatoires »[201]. Commence alors un entrainement intensif pour perfectionner au mieux les qualités des voix. Les conditions de vie sont dures et l'on néglige souvent de leur donner une alimentation correcte. Outre la pratique de la castration proprement dite, dont la funeste issue n'est possible que grâce à la faiblesse et à l'ingénuité de l'enfant, c'est l'hypocrisie de la famille et des institutions politiques et religieuses contre lesquels achoppe l'œil consterné du voyageur. Plus loin Lalande écrit : « Il est expressément défendu d'attenter à la virilité des jeunes gens dans les Conservatoires […]après qu'on leur a donné les premiers éléments de la musique, si on estime que leur voix puisse devenir plus belle par le moyen de l'opération, les parents les retirent quelques temps chez eux, et après la leur avoir fait faire ils les remettent au Conservatoire. »[202]. Les autorités feignent d'établir un contrôle sur de telles ablations au sein du Conservatoire, tout en offrant la possibilité de la pratiquer dans l'intimité de la famille. La Porte lui aussi note avec exactitude l'attitude double des conservatoires et la mauvaise foi des autorités :

> L'opération qui dégrade des Malheureux, était prohibée sous les plus grandes peines par les Lois Romaines que les Papes ont adoptées ; mais le besoin qu'on croit en avoir pour les théâtres, pour la musique sacrée et profane, fait taire la Loi. […] Il est vrai que la Police, qui tolère cet usage infâme, a ordonné qu'on ne les opérerait que de leur consentement. [203].

Mais le coût humain ne s'arrête pas là. Dans bien des cas « l'opération au lieu d'embellir la voix ou de leur conserver la voix la leur fait perdre tout à fait »[204]. Ce parcours décrit par Lalande met en évidence les représentations que l'auteur, comme beaucoup d'autres voyageurs français, construit autour de la destinée cruelle des castrats. La vie tragique de ces enfants mutilés dans leurs chairs joue un rôle important dans la réprobation morale. Peut-être l'attention accrue apportée au cours du siècle à l'éducation des enfants et à leur bien-être participe à l'attitude outrée des observateurs étrangers. Néanmoins, on ne peut penser la réprobation morale des castrats à l'aune de cette seule réaction d'empathie contre des

[201] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol. 6, p.346
[202] *Ibid.*, p.347
[203] Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 26, p.414
[204] Jérôme de Lalande, *Ibid.*, Vol.6, pp.347-348

pratiques indignes d'un siècle attaché à la promotion du bonheur du plus grand nombre. Dans l'opposition acharnée à la figure des castrats, il y a plus qu'une pitié condescendante : ce qui gêne les contemporains au premier chef est le caractère contre nature de telles ablations. Elles nient l'impératif de la reproduction dans un siècle obnubilé par la question démographique et le spectre du déclin. La castration transforme les jeunes garçons en hommes incomplets aux formes féminines. Tous les marqueurs de la virilité sont remis en cause. Pour les contemporains, leur appartenance à la masculinité et à des pratiques hétérosexuelles semble peu évidente. Les auteurs les décrivent avec une acrimonie renouvelée qui surprend compte-tenu de l'injustice d'une situation imposée avec violence depuis l'enfance. Cependant, un autre aspect de la critique est à prendre en compte. La réprobation revêt une haine presque irrationnelle. Ainsi La Porte écrit :

> Au reste, je n'ai jamais pu partager le plaisir que donnent aux Italiens ces voix efféminées. Elles sortent de corps qui leur sont si peu analogues, ces corps sont formés, pour la plupart, de parties si mal emmanchées ; ils ont au théâtre des mouvements si lourds, si gauches, et deviennent d'un embonpoint si dégoûtant, que je leur préférerais toujours une voix commune dans un corps ordinaire.[205]

La critique physique se double chez Ange Goudar d'un mépris consommé pour ces acteurs dont ils raillent leur apparence efféminée en décalage avec les personnages virils qu'ils interprètent : « On a beau me dire que les personnages que les opéras représentent, sont les plus grands hommes de l'antiquité, je prends toujours César pour une femme, et Alexandre pour une demoiselle. »[206]. La critique de l'efféminement fait planer sur la réputation du castrat le risque d'être considérer comme adepte de relations antiphysiques. Le préjugé s'il est loin de se vérifier est cependant très courant. Ainsi Giuseppe Gorani émet une critique violente et lourde de sous-entendus. Alors qu'il regarde se dérouler cette scène presque irréelle de la toilette du castrat, l'auteur croit être plongé « dans un de ces rêves qu'enfante une imagination déréglée ». Chacun, aristocrates ou hommes d'Eglise « ces imbéciles mitrés » comme l'auteur les qualifiés ne s'épargnent aucun effort pour distancer leurs adversaires devant l'idole auprès de laquelle ils ne reculent devant rien pour la satisfaire et en avoir tous les honneurs : « Chacun cherchait à surpasser ses rivaux, à mériter, à surprendre un regard ; et ceux qui l'avaient obtenu en devenaient plus fiers. Quant au jeune homme, la coquette la plus maniérée n'aurait pu se conduire avec plus d'adresse. »[207]. Dans l'esprit des hommes du temps, un

---

[205] Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 26, p.415

[206] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, p.32

[207] Giuseppe Gorani, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux états de l'Italie par Joseph Gorani*, Tome premier-troisème, Paris, Buisson, 1793, Vol.2, p.302

corps dépourvu des attributs sexuels de la virilité ne pouvait en aucun cas se concilier avec la masculinité. Inexorablement, malgré les multiples conquêtes féminines, les castrats se voient réduit à la figure d'homme dévalué. Ses apparences féminines suffisent à le rapprocher du stéréotype de l'homme efféminé, à savoir l'homosexuel.

L'exposé des « curiosités sexuelles » du voyage s'achève avec la figure ambiguë mais rayonnante du castrat. Source de fascination chez les italiens, le castrat est une véritable divinité encensée par les foules à travers toute la péninsule. Les trilles célestes pousse leurs voix à un telle degré de technicité, qu'ils semblent l'œuvre d'êtres fantastiques. L'opinion publique en Italie les compare d'ailleurs à des anges. Leur castration précoce et les conséquences physiologiques qui en découlent (masses graisseuses plus importantes, manque de poils) participe à en faire des êtres au-delà du réel. Non seulement par les performances de leur voix mais aussi par les caractéristiques de leur corps, ces êtres presque mystiques transcendent la stricte séparation entre masculin et féminin. Ils se situent quelque part entre l'homme et la femme. A l'inverse des représentations très laudatives des italiens sur les castrats, le regard moralisateur des voyageurs français révèle une gêne et souvent du mépris pour ces êtres mystérieux déliés de toute appartenance sexuelle précise. Beaucoup ne goûtent que fort peu ces chants très ciselés. De plus par l'influence des Lumières, leurs discours ne cachent pas une critique violente contre une tradition barbare qui fait honte à un siècle placé sous les signes du bonheur et de la raison. Mais chez bien des auteurs, la réprobation se fait très moralisatrice et suit les ressentiments d'un puissant dégoût. Si les auteurs sont capables d'une certaine empathie envers des hommes à l'enfance et à l'anatomie mutilées, ils éprouvent un sentiment presque irrationnel de défiance voire même de haine contre ce qu'ils envisagent avec angoisse comme des figures sociales à l'identité sexuelle problématique car indéterminée.

Plus généralement, la figure des castrats s'intègre dans un ensemble de pratiques sexuelles pensées comme déviantes. Le voyageur commence son exploration des bizarreries sexuelles des autochtones. Elle débute dans les galeries des musées riches en œuvres des antiques et des modernes. L'amour tragique d'Antinoüs et d'Hadrien, la bestialité, les orgies sexuelles des bacchantes et autres satyres, sont autant de pratiques sexuelles en marge de la normalité. Dans bien des cas ces œuvres adaptent l'œil à des formes de sexualités bien vivantes. Les voyageurs français comme italiens narrent aussi leur rencontre avec ces réalités sexuelles. L'homosexualité et surtout les castrats attirent leur attention autant qu'ils suscitent leur réprobation. Ils indisposent et se moquent l'un comme l'autre des rôles sexués et de l'impératif de la reproduction. La découverte de la sexualité de l'autre ne se cantonne pas à

l’observation de ce que le contemporain qualifie avec hauteur de « déviances ». Outre l’attention portée à l’ensemble des « curiosités sexuelles » rencontrées au fil du voyage, nos auteurs s’attardent sur la compréhension de la condition féminine. Non dénuée de lourds préjugés elle fait l’objet d’un traitement très conséquent. Les voyageurs réussissent parfois à percevoir en détail certaines évolutions sociétales.

Chapitre VI – Le regard porté sur les femmes et leur place dans la société

L'observation des coutumes et usages italiens et français relatifs à la condition féminine semble avoir considérablement préoccupé les voyageurs. La polémique autour des mœurs et de la morale des femmes, l'intrigante question du sigisbéisme et du libertinage ne cesse de les interpeller. La place des femmes dans la société visitée et des us et coutumes portant sur leur vie sexuelle et affective, renvoient à un point essentiel du jugement moral des voyageurs sur la sexualité des autochtones. Mais le regard progresse au-delà : les mœurs féminines amènent à considérer la très substantielle question des rapports au sein du couple. Dans l'enjeu d'une plus grande place des femmes dans la société se dessine celui d'une plus grande liberté sexuelle et par là même de la remise en cause de certains comportements culturels. L'influence française est, à ce titre, capitale puisque la mode de la galanterie semble être véhiculée et apportée en Italie par les « usages de France » qui au siècle des Lumières inondent l'Europe.

Pour aborder le thème du regard porté sur les femmes et leur condition, trois points seront développés. Le premier porte sur la question du contrôle du corps féminin et de l'encadrement physique et moral des femmes par les époux. Le but étant de comprendre les modes de fonctionnement antérieurs au XVIIIe siècle et les équilibres anciens des sociétés (surtout italiennes) dont certaines caractéristiques sont pleinement visibles aux yeux des voyageurs. Le second point se renvoie à la question de l'assouplissement des mœurs et de la plus grande liberté sexuelle des femmes à travers la coutume italienne du sigisbéisme et du « libertinage » pour la France. De telles pratiques amènent à un regard croisé entre les deux cultures. Enfin, un exposé de la condition féminine vue par les voyageurs ne peut éviter la question fondamentale du rôle accru des femmes de ce siècle tant sur plan culturel que politique.

1. Contrôle du corps et de la morale

Dans la constellation des représentations sur les italiennes, la figure de la femme inaccessible tient une place prépondérante. La femme enfermée, se dérobant au regard de l'étranger de passage, nous informe sur la condition féminine des italiennes au XVIIIe siècle. Pour les voyageurs, ces pratiques sont des reliquats d'usages des siècles précédents.

La morale très stricte qui préside à l'encadrement étroit des jeunes filles puis des épouses ne laisse pas indifférent. Parmi les voyageurs hommes, il peut s'agir d'un intérêt non

dénué de lubricité. L'interdit sexuel entourant certaines femmes surveillées par des maris jaloux relève presque du fantasme et constitue un enjeu pour lier des relations amoureuses et charnelles avec des femmes du pays. Il serait cependant exagéré de réduire l'attention des voyageurs au sujet de l'enfermement des femmes à la satisfaction de leur imagination sexuelle. Dans bien des cas, en effet, ils sont soucieux de rendre compte d'une réalité à leurs yeux, différente de leurs usages. On pourrait s'interroger sur les raisons d'un tel regard sur le mariage ou l'enfermement au couvent des demoiselles quand on sait la similitude des mœurs françaises sur ces questions. Ce que cherche à montrer ou à prouver le voyageur dans l'exposé de tels faits n'est pas toujours compréhensible. Peut-être cherche-t-il à faire part d'une réalité qui sans le choquer plus que de coutume, lui apparaît dans la forme bien divergente. Car en effet il n'est pas propre à l'Italie de laisser les jeunes demoiselles au couvent jusqu'au mariage ou encore de réduire à un outil de reproduction du lignage les femmes mariées de l'aristocratie. Est-ce la franchise cynique des mœurs italiennes, leurs aspects plus directs et moins hypocrites qui interpellent les auteurs et les poussent à voir cette réalité comme différente ? Ou peut-être est-ce la différence de considération entre la France et l'Italie portée aux femmes des élites dans le cadre des cercles de la sociabilité mondaine. La conquête d'une plus grande liberté de mœurs chez les aristocrates françaises offre la possibilité de gérer sa propre existence de manière beaucoup plus libre. A l'inverse, dans le cas italien, malgré des différences régionales très fortes, la condition féminine semble aux prises avec un nombre beaucoup plus grand d'interdits. C'est probablement cette émancipation plus accomplie et plus visible parmi le cercle très restreint des femmes des élites françaises qui pourrait expliquer le décalage ressenti par les voyageurs et par conséquent l'attention portée à la condition féminine dans la péninsule.

Plusieurs auteurs insistent sur le contrôle précoce des jeunes filles. La surveillance vise à préserver la virginité de la future épouse jusqu'au mariage. Mercier Dupaty écrit : « En général, cependant, les filles sont assez sages ; elles portent presque toutes, jusqu'à l'autel, la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas. » Leur jeunesse est rythmée par la nécessité de prendre un mari, et leur mère s'attelle à pousser leur fille dans cette voie. Ainsi, le même auteur poursuit : « Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons, qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari ; mais, comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets, avant d'en pouvoir prendre un. »[208]. Cette recherche chaste de l'époux s'opère sous le regard

[208] Charles Marguerite Mercier Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Chez De Senne, Comte d'Artois, 1788, Vol.1, p.298

scrutateur de la mère et selon le principe d'une soumission absolue à la famille et avant tout aux éléments mâles de la maisonnée. Tout est fait pour éviter les rencontres inopportunes susceptibles de remettre en cause la parfaite virginité de la demoiselle. Ainsi, tous ses mouvements sont très étroitement surveillés et il lui est impossible de sortir seule dans la rue. Il est de coutume que la jeune fille soit accompagnée d'une personne de confiance dont le sexe et le statut familial varie en fonction des circonstances et des disponibilités de chacun. Lalande l'a bien noté quand il écrit : « Une fille ne peut aller seule, elle va toujours avec sa mère ou une parente, et elle ne marcherait jamais avec un homme dans une rue, à moins que ce ne fût son père ou son frère. »[209]. Mais les contraintes quotidiennes ne se limitent pas à une liberté de mouvement ou au contrôle étroit d'une famille préoccupée de la droiture des mœurs de leur enfant et par voie de conséquence de la réputation sociale du lignage. En effet, on assiste à la volonté d'inculquer une discipline morale extrêmement forte et d'un maintien exigeant du corps. Ses sentiments et son caractère sont muselés pour être en conformité avec les visées familiales, le goût du futur époux et les conventions sociales. Richard, note à propos de l'éducation des jeunes filles dans les familles « citadines » de Venise, c'est-à-dire des élites bourgeoise de la ville : « Tant qu'elles sont filles, elles vivent dans la plus grande contrainte, et ne témoignent aucun goût pour quelque plaisir que ce soit, dans la crainte de faire soupçonner leur régularité ou leur humeur à celui qui se présente pour les épouser, et qui souvent est fort longtemps à se décider. » De telles entraves, sont à l'origine selon l'auteur d'un comportement volontiers discret où les impératifs de l'honneur pour paraître décente et respectable au yeux du mari amène à une certaine duplicité : « C'est dans cette occasion qu'elles portent la dissimulation aussi loin qu'elle peut aller, et qu'elles n'épargnent rien pour donner d'elles la meilleure idée qu'il est possible à celui qu'elles désirent d'avoir pour époux, surtout si elles entrevoient un avantage certain pour l'avenir. »[210]. Les convenances sociales et culturelles font de la recherche de l'époux un point essentiel dans les préoccupations du lignage. La réussite de l'entreprise ou au contraire son échec détermine la vie future de l'intéressée. Deux voies s'offrent à elle. Dans l'hypothèse d'un possible renoncement au mariage, la vie monastique lui rouvre ses portes. Elle doit prendre le voile. En effet, une fois dépassé l'âge du mariage, on relègue la jeune fille dans un couvent jusqu'à la

[209] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.5, p.164

[210] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, p.448

fin de ses jours[211]. L'entrée dans le couvent est décrite par certains auteurs notamment en raison du faste déployé par les familles en cette occasion. A ce titre, il est intéressant de voir une divergence de jugement subtile mais bien sensible entre les observateurs hommes et les femmes voyageuses. Madame Du Boccage par exemple manifeste une plus grande empathie pour ces « épouses sacrées »[212]. Ainsi elle écrit : « La moitié du Sénat assista à ce sacrifice. L'extérieur et l'intérieur de l'Eglise étaient très ornées ; mais rien n'égale la perspective de la galerie par où la victime vint à la grille. »[213]. Malgré la description travaillée, la conscience de voir ces jeunes filles sacrifiées à une vie recluse, est bien perceptible. Pourtant, un écart assez patent semble exister entre la vie statique imaginée pour ces jeunes filles et la réalité de leur vie monacale. Certains voyageurs insistent sur la liberté de ton et de mœurs des couvents vénitiens où beaucoup de jeunes filles refusant la vie qu'on leur a imposé font du parloir un lieu de galanterie et de sociabilité. Ces espaces sont d'ailleurs fréquemment cités par les voyageurs et semblent faire partie des curiosités galantes de la Sérénissime. Les contraintes ne semblent pas être des plus dures. Ainsi, nous l'apprend la même Madame Du Boccage : à l'opposé d'un mode de vie ascétique le couvent est un lieu de rencontre où coquetterie et frivolité ont toute leur place. Lors d'une de ses visites l'auteure y rencontre une des pensionnaires : « Madame Michaëli, que j'ai eu le bonheur de connaître, m'a donné sous cet habit l'idée des figures célestes. Je n'ai rien vu de plus beau, de plus touchant, de plus aimable. Chacun s'empresse à lui faire sa cour au parloir. »[214]. On constate là aussi dans la manière de considérer ces couvents, une différence très nette entre le regard féminin dont Madame Du Boccage est détentrice et le regard masculin, dont les finalités tendent à connoter les couvents et les parloirs comme des espaces dévoyés où règne la luxure[215]. Néanmoins quelque soit le regard sévère ou plus tolérant de ces citations, les badineries et la libéralité qui semblent gagner les murs des couvents vénitiens, ne seraient qu'une bien maigre consolation. De plus, à aucun moment, les voyageurs signalent de telles pratiques dans d'autres états ou villes d'Italie. Outre le couvent, l'autre possibilité d'existence est bien entendu, le mariage et la vie conjugale. Il s'agit de la voie la plus suivie. Le mariage intervient tôt dans les milieux

[211] Anne Marie Le page Fiquet Du Boccage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol. 3, p.154
[212] *Ibid.*, p.267
[213] Anne Marie Le page Fiquet Du Boccage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol. 3, p.153
[214] *Ibid.*, p.154
[215] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, pp.450-451 ; Anne Claude Philippe Comte de Caylus, *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914, pp. 118-119

aristocratiques[216] et sert dans la très grande majorité des cas les intérêts de la famille et n'a souvent que faire des sentiments de ses descendants. Une fois le mariage conclu entre les deux parties, la jeune femme passe de la tutelle du père à celle du mari. L'épouse est son entière propriété et ne possède aucune liberté financière. Elle est avant tout perçue comme outil de reproduction permettant de donner au lignage de l'époux, la garantie de se perpétuer à travers la naissance d'un descendant mâle. Charles de Brosse écrit dans la lettre du 14 août 1739 :

> Dès qu'une fille, entre noble, est promise, elle met un masque, et personne ne la voit plus que son futur, ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille, chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précaution, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang.[217]

Loin de voir les contraintes se desserrer, le contrôle du corps et des mouvements de l'épouse constitue la réalité de sa vie conjugale. En témoigne notamment l'insistance avec laquelle nos voyageurs commentent la jalousie des époux italiens. Cette image de l'homme italien est en partie stéréotypée et comme dans tout stéréotype elle possède une part d'idée reçue. L'expression « avoir des mœurs italiennes » pouvait à l'époque moderne revêtir plusieurs sens dont celui d'être jaloux. Cependant, on peut considérer le comportement jaloux et suspicieux du mari comme partie prenante des rapports entre époux. Ils ne sont pas pour autant exclusifs à l'Italie. Les récits de voyage regorgent d'épisodes vécus ou racontés mettant en scène la jalousie des maris. Vêtements et chaperons concourent à la soustraire au regard des autres hommes. Ainsi dans la rue, Lalande note : « Les Dames ne sortent jamais seules, elles sont ordinairement précédées de leurs domestiques lorsqu'elles vont à la messe, elles ont une coiffe de gaze rabattues jusque sur le milieu du visage. » Mais quand elles n'ont pas de domestiques à disposition, elles payent des hommes chargés de les conduire à bon port : « Souvent celles qui n'ont point de domestiques en louent un qui pour un Paule vient les chercher et marche devant elles pour les mener à la messe, et vont ensuite, lorsqu'ils les ont reconduites chez elles, en rechercher d'autre. »[218]. L'auteur note par ailleurs une assurance de ces femmes. Le voisinage d'un homme de sa connaissance et la dissimulation de son visage derrière un voile ne rendent le regard que plus malicieux et plus hardi. Cette assurance n'est possible qu'au prix d'un étroit encadrement physique protecteur et coercitif tout à la fois. Ce fait est corroboré par Silhouette. Grâce à la lecture de la *Nuova guida de forastieri per*

---

[216] Dominique Vivant Denon, *Voyage en Sicile*, Paris, De l'imprimerie de Didot L'aîné, 1788, p.70
[217] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol. 1, p.117
[218] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.5, p.164

Napoli écrit par un napolitain, il dit avoir pris conscience de la tradition vieille de plusieurs siècles d'accompagner les épouses à la messe. Selon l'auteur napolitain c'est à partir de l'arrivée des français à Naples que les nobles de la ville auraient institué cette usage : «c'est aussi depuis ce temps, dit cet Auteur, que commença l'usage qui subsiste encore aujourd'hui, que les femmes ne vont point seules, et qu'elles sont toujours accompagnées ou par leurs maris, ou par leurs Valets, et ces Valets marchent devant, l'épée au côté, le chapeau bas. »[219]. Les récits de voyage mettent souvent en avant la jalousie excessive des napolitains, montrant comment par des anecdotes historiques ce souci d'une surveillance à modeler certains usages[220]. Sans souscrire à ces préjugés simplificateurs ou à la pensée d'auteurs parfois pressés de croire révolue la jalousie italienne[221], cette dernière doit être rapprochée du souci du contrôle de l'épouse. Car c'est sur la morale et les bonnes mœurs de l'épouse que repose une part non négligeable de son honneur le mari.

Face à une situation sociale et familiale clairement défavorable, plusieurs éléments laissent penser à l'existence de mécanismes de contournement ou d'opposition à la norme. Si les voyageurs ne voient pas dans certaines pratiques un moyen de peser et résister à l'autorité maritale selon les leviers traditionnels à disposition des épouses, ils livrent dans leurs descriptions divers faits laissant penser à l'existence de pratiques instaurant un pouvoir des femmes sur leur mari en contrepoids de la puissance de ce dernier. Comme le montrent certains auteurs, la réaction contre l'institution matrimoniale injuste et oublieuse de l'épanouissement personnel peut être violente. La négation du bonheur des jeunes gens, de plus en plus mal acceptée dans un siècle où s'affirme l'importance de l'union des cœurs au-delà de l'union des fortunes, expliquerait l'existence de mariages clandestins. Richard en rend compte. Il s'agirait au dire de l'auteur d'une pratique très courante à Venise. Cependant, il distingue une différence dans la manière de percevoir et de prendre en compte par la famille ce qui est vu comme un affront aux volontés parentales et surtout à l'autorité paternelle. Dans les milieux de la noblesse, les conséquences sont non négligeables sur la réputation de la famille mais cela n'entraine pas la suppression de l'héritage : « ils sont assez punis par la honte qui se répand sur leur postérité, qui est exclue de l'ordre des patriciens ; mais ils

[219] Etienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1730*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol.2, pp.8-9
[220] Jérôme de Lalande, *Ibid.*, Vol.6, p.203
[221] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, pp. 144-145

conservent le droit d'égalité de partage que leur donne leur naissance.»[222]. En revanche, la réaction des familles citadines est quant à elle beaucoup plus violente est ne se contente pas de faire peser la responsabilité de l'opprobre familiale sur le fils rebelle : « il fait un établissement forcé, qui dans la suite le couvre de confusion, et le conduit à une misère certaine, parce que s'il y a plusieurs enfants dans la même maison, celui qui a fait un mariage de cette espèce, est presque sûr d'être déshérité. »[223]. Exclu du cercle familial, il est condamné à passer sa vie seul, talonné par la pauvreté et sans aide ni de recours. Cette rébellion aux logiques claniques des familles de la noblesse et de la bourgeoisie est possible pour les jeunes hommes, qui quelque soit leur soumission à l'autorité paternelle peuvent avec perte et fracas s'en émanciper et réussir à l'écart par leurs propres moyens. Pour les jeunes femmes destinées au mariage, la rébellion semble vaine. Dans une société patriarcale, une femme seule ne peut trouver sa place et son propre espace de vie pour créer sa propre liberté. Au XVIIIe siècle les femmes seules sont des figures urbaines maudites en marge de la société : il s'agit des prostituées dont l'autonomie financière et la gestion d'une existence loin de toute tutelle masculine n'est rendue possible que par leur statut de femmes dénuées de toutes vertus et indignes de respect. Dans l'aristocratie, se rebeller au devoir du mariage est totalement impossible et en même temps improbable. Une telle idée devait à peine effleurer l'esprit de la majorité des jeunes femmes des élites, attachées à une tradition et influencées par les représentations culturelles attenantes. Les épouses pouvaient faire pression grâce aux faveurs qu'elles étaient en droit d'obtenir de leur mari. Elles étaient par conséquent en possession au sein du couple d'un pouvoir régulateur à celui prépondérant de l'époux. L'élément le plus significatif repéré dans les sources est celui des procès pour cause d'impuissance. Dans ce cas précis, les épouses peuvent établir une situation à leur avantage voire même obtenir la séparation si le mari ne remplit pas convenablement son devoir conjugal. En effet, le rôle premier du couple est de créer une famille et l'acte copulatoire doit viser à la reproduction de l'espèce dans les limites sacrées du mariage chrétien. Sans possibilité de consommer le mariage pour cause de faiblesse du mari, la femme est en droit de demander le divorce. Les cas sont nombreux. Certains voyageurs identifient cette coutume comme génoise. La question de la véracité d'une telle affirmation se pose. En effet, Gênes est perçue comme ville de grande liberté sexuelle pour les femmes et même d'une liberté de ton qui se ferait au détriment des hommes. C'est là aussi que serait né le Sigisbéisme. Par glissement dans les

[222] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, pp.468
[223] *Ibid.*, p.468

représentations et préjugés sur cette ville les auteurs feraient naître à Gênes des usages présents de manière plus diffuse sur toute la péninsule. Cette coutume rencontre le regard compréhensif et amusé de certains observateurs tel Charles de Brosses : « On en rit, car la matière en donne envie d'elle-même ; mais on ne trouve pas choquant que les femmes soient mal satisfaites de n'être pas contentes. Ont-elles tort dans le fond ? Je vous en fais juges, mesdames, vous qui connaissez le beau rameau d'olivier qui fait la paix du ménage. »[224]. Mais le même auteur plus loin se sent presque blessé du comportement jugé cynique de Madame Lanfreducci. Celle-ci réclame des médecins la certitude que son futur mari soit en mesure de lui donner un enfant : « La dame n'a pas voulu risquer d'être deux fois dupe sous prétexte que le futur époux avait été fort libertin, elle a voulu un rapport de chirurgiens […] Si j'avais été à la place du petit Sampieri, je me serais piqué, et j'aurais demandé, à mon tour, un rapport de matrones. »[225] . Si de tels procès interpellent c'est probablement lié à la différence de comportement des françaises et des italiennes face au problème d'impuissance du mari. En France les liens du mariage semblent plus forts que les difficultés de reproduction du couple alors qu'en Italie, il s'agit d'un prétexte suffisant pour remettre en cause l'union conjugale : « Les nations ont, de part et d'autre, des façons de penser bien diverses ; chez nous la chasteté est une vertu qui a le pas sur toutes les autres, s'il faut vous en croire, car dieu sait combien vous faites les renchéries du peu que vous avez. »[226] . Sans aller jusqu'au procès d'impuissance, quand la situation conjugale ne le permet pas, ce sont des occasions quotidiennes qui offrent la possibilité de se soustraire temporairement à la pression de la parentèle et du mari. C'est ce qu'indique La Porte quand il écrit à propos du pèlerinage à Lorette : « Ce pèlerinage, objet de dévotion pour les uns, de curiosité pour les autres, est une partie pour les Dames Italiennes, qui se servent de ce prétexte, pour se délivrer, pendant quelques jours, de la contrainte où les retiennent des Parents sévères, ou des Maris jaloux. »[227].

Ainsi, à une situation féminine très désavantageuse il existe des contrepoids permettant de vivre avec cette norme en éloignant autant que possible les aspects les plus durs. A cette forme de contournement loin d'être propre au siècle des Lumières s'ajoute la montée en puissance de pratiques de sociabilité. Celles-ci donnent une plus grande autonomie aux femmes et une plus grande liberté de mœurs.

---

[224] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, p.148
[225] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, pp.149-150
[226] *Ibid*., p.148
[227] Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 26, pp.108-109

2. Sigisbéisme et « libertinage »

Parmi les contreparties à une condition très pénalisante pour les femmes, le libertinage en France ainsi que le sigisbéisme en Italie constituent l'un des traits saillants de l'affirmation d'une plus grande liberté affective et sociale des femmes de l'aristocratie. Les questions de la sociabilité féminine, d'un adoucissement et d'un assouplissement de la morale ainsi que des contraintes sexuelles des femmes nobles sont autant d'aspects amplement abordés par les voyageurs. Leur regard n'est certes pas neutre : une très forte réprobation morale teinte leur discours. Cependant, certains ont tenté de comprendre ces logiques culturelles et comportementales à l'origine de telles coutumes.

Mercier-Dupaty, dans sa lettre XX écrite depuis Gênes, ne tarit pas de questions sur l'étrange coutume de sigisbéisme :

> Qu'est-ce en apparence qu'un sygisbée ? qu'est-il dans la réalité ? Comment une femme en prend-elle ? Comment un homme veut-il l'être ? Comment les maris en souffrent-ils ? Est-ce le lieutenant d'un mari ? Jusqu'à quel point le représente-t-il ? Quelle est l'origine de cet usage ? Quelle cause l'entretient, ou l'altère ? Quelle influence a-t-il sur les mœurs ? En trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples ? Questions difficiles à résoudre ! »[228].

De fait, plus d'un voyageur reste désemparé au contact de ces « chevaliers servants », dont le statut difficilement classable oscille entre celui de serviteur, amant et ami. L'aspect atypique voire même bizarre de telles pratiques incite plus d'un auteur à faire preuve de pédagogie auprès de son lecteur ou correspondant. Un effort d'explication est fourni dans bien des cas pour expliquer la place sociale du sigisbée, les impératifs quotidiens envers sa dame et le statut affectif dont il jouit au sein du couple légitime. En substance, la pratique du sigisbéisme ou *cicisbeismo* renvoie au droit que les sociétés aristocratiques de l'Italie du XVIIIe siècle concèdent à leurs femmes de fréquenter un sigisbée en compensation des multiples désavantages de leur condition sociale et affective. Ceux-ci, devient son ami et confident. Il doit dans le cadre de la vie mondaine la suivre dans ces déplacements et répondre à ses attentes. Généralement, les sigisbées sont de jeunes hommes de l'aristocratie, souvent cadets. Promis à un statut social plus précaire que les aînés, ils sont davantage livrés à eux-mêmes. Par aventure ou par mode, le sigisbéisme constitue pour eux un passe temps. Il s'agit aussi d'un moyen permettant aux familles aristocratiques de contrôler les mœurs violentes de leurs progénitures masculines. Au travers des codes de la galanterie on souhaite voir adoucir des

[228] Charles Marguerite Mercier Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Chez De Senne, Comte d'Artois, 1788, Vol.1, pp.82-83

attitudes et caractères turbulents ou rebelles[229]. Dans l'idée couramment admise par les cercles aristocratiques de la péninsule, le sigisbée doit faire preuve d'une abnégation pour sa dame. De plus, dans l'ambiguïté des relations quotidiennes et intimes, on entend lui apprendre à maîtriser ses instincts sexuels.

Dans leur effort de définition, les voyageurs insistent sur plusieurs points. Tout d'abord, la sélection du sigisbée par l'épouse au sortir des noces est fondamentale. Ce choix est par ailleurs conditionné par des impératifs plus généraux pouvant être utiles à la famille, au mari et à la maisonnée. A Venise, il semblerait que le choix soit très clairement orienté selon les intérêts de la famille. La sigisbéature comme espace de liberté de mœurs pour l'épouse est en partie écornée. C'est à elle que revient la décision finale mais elle ne peut faire totalement abstraction des pressions implicites ou explicites exercées par l'entourage. Charles de Brosses écrit : « La famille en use comme le roi de France à l'élection de l'abbé de Cîteaux ; on laisse choisir la femme en donnant l'exclusion à tels. ». Le choix est en quelque sorte orienté dans une direction sans être totalement contraint. Des fins politiques ou économiques sous-tendent ce choix. Elles visent notamment à asseoir la position sociale de la famille. Toujours à propos de Vensie l'auteur ajoute : « Il ne faut pas qu'elle s'avise de prendre aucun autre qu'un noble, et parmi ceux-ci, un homme qui ait entrée dans le Pregadi ou sénat et dans les conseils, dont la famille soit assez puissante pour pouvoir favoriser les brigues. »[230]. Du moment que son choix favorise le clan familial dans les démêlés politiques de la République, elle est libre de choisir qui elle veut. Son rôle de Dame et la soumission galante du sigisbée lui permet de solliciter et même d'exiger de ce dernier les avantages politiques qu'offre sa situation familiale. Mais cet usage des sigisbées participe aussi à l'amélioration d'une situation économique parfois difficile au sein des familles patriciennes désargentées. Ainsi Sade se scandalise presqu'autant de l'aspect moral que financier : « il faut que cette femme prenne ce qu'on appelle un chevalier servant qui ne la quitte pas d'un pas et qui, soumis à ses moindres caprices, soit toujours prêt à y satisfaire. Ce n'est pas tout. S'il en était quitte pour cela, il serait, selon moi, fort heureux ; mais sa bourse s'en ressent. »[231]. Il arrive même qu'en présence d'un étranger de passage, le sigisbée se retire un temps. Il profite ainsi de l'attention de sa dame envers cet étranger pour « refaire des fonds »[232]. Par ailleurs, ce choix du sigisbée est d'autant plus important car il établit un lien voulu pérenne. L'autre thème souvent évoqué

[229] Giovanni Sole, « Cicisbei e cavalier serventi. Aristocrazia e moda nel Settecento italiano », in *Voci*, n°2, 2005, p.87

[230] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, p.117

[231] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995, Vol.1, p.61

[232] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie …*, Paris, Fayard, 1995, Vol.1, p.72

pour définir le sigisbéisme et le caractère durable des relations galantes entre une dame et son sigisbée ; relation par ailleurs sanctionnée comme chaste par le regard public. Il s'agit de relations d'habitudes établies sur plusieurs décennies. Charles de Brosses explique : « qu'un homme et une femme qui se sont pris réciproquement, se gardent. Les affaires y durent vingt ans ; on ne sait ce que c'est que les faire succéder les unes aux autres. C'est ici le triomphe de la constance, ou si vous voulez, de l'habitude ». A l'inverse la multiplication des amants par les femmes françaises scandalisent. Le nombre et le manque de régularité choque les italiens. A ce sujet l'auteur poursuit : « Il est probable qu'une pareille façon d'agir ne serait nullement tolérée par les maris, au lieu qu'ils paraissent souffrir d'assez bonnes grâce qu'une femme choisisse un amant, pourvu qu'elle s'y tienne, de sorte qu'elles ont plutôt deux maris qu'un galant. »[233]. La constance est essentielle car sur elle repose la probité morale de la femme et l'image publique du mari. La concession faite par l'époux d'accorder à sa femme la fréquentation d'un galant qui puisse la suivre jusque dans son intimité conformément au choix que cette dernière est en droit d'effectuer à l'issue des noces, ne doit pas endommager l'honneur de l'époux et la réputation de la maisonnée. L'épouse doit donc se limiter à un amant et ne peut en changer. Il y a là aux yeux des italiens une différence très nette avec le libertinage français perçu comme profondément indécent. Il arrive même à l'épouse de devoir souffrir un sigisbée dont la compagnie l'insupporte[234] : changer de sigisbée porterait atteinte à son honneur. L'autre élément qui sous-tend l'honneur de la dame dans son lien privilégié avec le sigisbée réside dans le caractère strictement platonique de la relation. Par convenance ou par conviction, la morale commune refuse de voir dans le sigisbéisme une occasion privilégiée à l'amour et à la luxure:

> On vous dit, au surplus, que ces sigisbées sont sans conséquence ; que leur constante assiduité n'est qu'un usage reçu de politesse extérieure ; qu'ils n'ont aucune plus intime prétention, et qu'il faut avoir l'esprit naturellement mal fait, ou gâté par les coutumes de France, pour rien imaginer au-delà.[235]

A la supposition de probable relation charnelle voire amoureuse, les tenants de la version bien pensante se cabrent et renvoient les voyageurs français à leur propre réputation de libertins. Les voyageurs ne sont pourtant pas dupes au risque parfois d'exagérer ce qu'ils jugent être des vérités cachées. Ainsi Lalande écrit : « Les étrangers se persuadent au contraire, qu'une occasion perpétuelle de se voir, doit nécessairement amener la séduction ; ils ne font pas

---

[233] Charles de Brosse, *Ibid.*, Vol.2, pp.144-145

[234] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol. 1, p.164

[235] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, p.145

attention que l'habitude et usage d'un pays mettent de très grandes différences dans les mœurs. ». Si les italiens rencontrés semblent montrer avec exagération l'innocuité pour la morale publique et l'honneur des époux des mœurs du sigisbée et de sa dame, les voyageurs français semblent pêcher par l'excès inverse. L'auteur est incité à rappeler au lecteur qu'il ne s'agit pas obligatoirement de relations adultérines. Il poursuit en mettant à profit des exemples pris dans les mœurs anglaises ou françaises : « Un père en Angleterre ne vit-il pas avec sa fille, un frère avec sa sœur, un tuteur avec sa pupille, sans qu'il y ait de passion illégitime ; ne peut-il pas y avoir un autre nom, une autre sorte de liaison et d'adoption, qui soit indépendante de l'amour ? »[236]. L'auteur tout en cherchant des raisons de croire en un amour platonique entre amants, fait état des doutes suscités par de telles pratiques. Au final la réponse à cette polémique appartient au secret des alcôves et à l'intimité des tête-à-tête galants entre le sigisbée et sa dame. De fait, des cas célèbres ont fait de la relation de sigisbéature des relations amoureuses passionnelles. Le cas de Pietro Verri avec la sœur de Beccaria est de ceux-ci. Comme le montre la relation entretenue pendant plusieurs années avec Magdalena, leur amour enfreignait clairement les convenances sociales réglant la coutume du sigisbéisme. En effet, le sigisbée séducteur ou amoureux n'est pas en odeur de sainteté auprès des maris. Ces derniers, sous le poids de la sociabilité galante auxquelles ils se plient[237], dissimulent plus qu'ils ne remettent en cause leur comportement jaloux. Ces contraintes, bien qu'assimilées ne sèment pas la confusion dans les esprits. Comme le note Lalande, « on distingue très bien en Italie, le Cicisbé qui est de convenance, d'avec celui qui est amoureux ; celui-ci déplaît quelquefois au mari ; il occasionne des querelles ; l'on veille sur sa conduite, et l'on restreint ses fonction aux bornes étroite de l'usage. »[238]. Ainsi, le mari sait faire la part des choses et s'attelle à surveiller en détail le sigisbée au comportement suspect. La place du chevalier servant, en permanence au côté de l'épouse en public comme dans l'intimité l'incite à redoubler de précaution. Car, en effet, dans la définition même du sigisbéisme on trouve un mode de vie bien particulier. Le sigisbée accompagne sans interruption durant toute la journée sa dame : le rituel commence par la toilette et la collation du matin pour se finir le soir au coucher de la dame ; sans oublier les promenades et la fréquentation des cercles de sociabilité aristocratique. Le sigisbée doit se plier aux désirs de la dame et faire preuve de prévoyance et de beaucoup de patience : « Il fait antichambre jusqu'à ce qu'elle soit visible ; il la sert à sa

[236] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol. 5, pp.143-144
[237] Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, p. 223
[238] Jérôme de Lalande, *Ibid.*, Vol.5, p.144

toilette ; il la mène à la Messe et l'entretient ou fait sa partie jusqu'au dîner. Il revient bientôt après assisté à sa toilette, la mène au Quarante-heures et ensuite à la conversation, et la ramène chez elle à l'heure du souper. »[239]. Plusieurs scènes prises sur le vif par les voyageurs semblent vouloir retranscrire avec vraisemblance la quotidienneté de cet usage : « Ces Messieurs se trouvent chez leurs Dames quand elles doivent sortir, leur donnent la main, les accompagnent : ils l'aident à monter en litière ou en chaise, et l'entretiennent la main sur la portière.»[240]. Ils sont tantôt dans la rue suivant leur dame à pied ou au trot, tantôt dans les salons ne lâchant pas une seconde la dame qu'ils se doivent de suivre et servir.

Ces caractéristiques sont souvent citées dans les récits de voyage pour proposer une définition du sigisbéisme. La coutume des chevaliers servants n'est pourtant pas exempte d'une critique des plus vives. Si tous les voyageurs adoptent un regard réprobateur, des différences sont à noter. Richard, Lalande ou encore De Brosse ne peuvent laisser échapper une opinion hostile, néanmoins ils font l'effort d'aller au-delà des préjugés pour tenter de comprendre. Par exemple, Lalande présente des réflexions plus construites sur la question du sigisbéisme et des rapports entre époux, malgré le soin pris de se dédouaner d'une quelconque bienveillance à l'égard de ces pratiques. Ce n'est cependant pas le cas de tous. Certains, se cantonnent à une critique morale parfois acharnée. La haine d'Ange Goudar en est un bon exemple. Se mêlent parfaitement un mépris affiché et l'ironie d'une satire mordante contre ce qu'il déplore être une entorse intolérable aux bonnes mœurs. L'auteur par ailleurs affiche une pensée misogyne particulièrement hostile est très représentative d'une morale bourgeoise signalée par un moralisme étroit et conservateur. Profondément outré du statut favorable à la femme dans cette coutume, Goudar critique de façon acerbe au point de totalement dénaturer les traits originaux du sigisbée. Dans la lettre XXXII, il écrit sous le masque exotique du mandarin Sin ho ei : « Il y a ici un animal dont nous n'avons aucune idée en Asie […] on l'appelle en langue du pays un Sigisbée. C'est un homme qui n'a point d'autre affaire que celle d'être continuellement aux trousses d'une femme qui n'est pas la sienne. »[241]. Cette animalisation du sigisbée est présente de manière plus explicite dans la lettre fictive d'un noble génois écrite au même Sin ho ei pour l'exhorter à devenir le sigisbée de son épouse. L'ancien étant « vieux à crever à force de courir après une jeune Dame »[242], le mari l'entretient en ces termes :

---

[239] *Ibid.*, Vol.5, p.142

[240] Etienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1730*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol.2, p.149

[241] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.2, p.83

[242] *Ibid.*, Vol.2, p111

> Il leur faut un galant, un chien, ou un singe : c'est pourquoi je m'adresse à vous pour vous prier de remplir, auprès de la mienne, celui de ces trois emplois qui vous plaira le plus. Son Sigisbée est mort depuis huit jours : je vous offre sa place. Ma femme est jeune et ne manque pas de vivacité ; je crois que vous vous amuserez bien ensemble.[243]

Réduisant le sigisbée au rôle d'animal de compagnie, il témoigne d'un mépris amusé mais marqué pour ces êtres complices de la confusion des rôles entre hommes et femmes. Le sigisbée est en effet symbole d'une sociabilité féminine et d'une certaine émancipation des femmes nobles. Espace affectif choisi par les deux partenaires, le regard d'Ange Goudar identifie la place du sigisbée comme une preuve de l'animalisation voire même de la réification de l'homme. Ce parti pris est en conformité avec la misogynie paranoïaque que l'auteur nous donne à lire dans d'autres parties de son œuvre. Mais la critique du sigisbée aussi violente soit-elle ne s'arrête pas là. Goudar relie la figure sociale du sigisbée au thème de la sociabilité féminine et du poncif courant de la frivolité des femmes. Il nie au sigisbée tout caractère et reporte sur lui les préjugés de faiblesse et d'inconstance attribués à la gente féminine. Pour montrer le ridicule de la situation du sigisbée, le mari énonce solennellement les devoirs quotidiens du nouveau sigisbée Shin ho ei, au travers d'articles de lois. Goudar entend montrer à quel point une telle coutume atteint des degrés d'absurdité jusque là inégalée. Ainsi cet exemple assez mordant tiré de l'article trois : « Si la Dame lui demande une épingle pour mettre au haut de sa chemise, afin de cacher sa gorge, il en cherchera une partout dans l'appartement ; et quoiqu'il y en ait deux ou trois mille sur sa toilette, il aura soin de n'en pas trouver une seule. »[244]. Le tout en est aussi comique que ridicule. En plus d'un mépris consommé pour le sigisbée, la sigisbéature est pour lui le symptôme le plus significatif d'une société corrompue par des mœurs déréglées où les maris « prostituent »[245] sciemment leurs épouses : « Cette licence, je crois ne peut venir que du mépris qu'on a pour les femmes, et du dégoût attaché à l'état du mariage ». Peut-être que les origines anglaises de sa femme Sara et sa vie en Angleterre dans sa jeunesse, explique sa critique du sigisbéisme comme pratique en tout point opposée à l'idéal de l'affection et de concorde au sein du couple. « Un mari n'entend plus parler de sa femme ; il n'est pas obligé de veiller sur sa conduite, de la suivre, de l'accompagner, de supporter ses dégoûts, ses caprices et ses fantaisies ; le Sigisbée le dispense de tout cela. »[246].

---

[243] *Ibid.*, Vol.2, p112
[244] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.2, p.113
[245] *Ibid.*, Vol.2, p.83
[246] Ange Goudar, *Ibid.*, Vol.2, p.84

Hormis la définition formelle souvent répétitive du sigisbéisme et la condamnation morale, certains récits de voyage recherchent les origines sociologiques d'une telle pratique. Les causes sont identifiées d'une part dans la violence des mœurs due à la jalousie des époux et d'autre part, dans l'adoucissement des mœurs dans le cadre d'une sociabilité féminine ; ces deux interprétations n'étant pas exclusives l'une par rapport à l'autre. Un lien étroit semble en effet relié le sigisbéisme et la coutume du contrôle par les maris jaloux de leur épouse. Plus exactement, il apparaîtrait que le sigisbéisme se soit fait une place au détriment de cette même jalousie. Ainsi, si l'on considère la répartition des sigisbées dans la péninsule dépeinte par les voyageurs, on constate qu'elle est très présente dans des villes et régions où la jalousie maritale semble avoir pris ses distances avec l'avancée d'une sociabilité féminine policée réceptive aux usages français de la galanterie. Dans ces mêmes espaces travaillés par la mode d'une harmonie entre les sexes s'épanouit avec vigueur le sigisbéisme. Les villes de Venise ou encore de Gênes sont à ce titre des exemples parfaits. Richard écrit à ce propos : « On les voit très rarement chez leurs femmes, et quand on les y rencontre, ils y ont l'air de peu s'intéresser à ce qui se passe. Mais ce que l'on y trouve toujours et à toute heure, enfin ce qui ne quitte jamais les dames, ce sont les *cicisbei* ou galants nécessaires »[247]. Lors de son passage à Venise, il reproduit la même remarque. La jalousie souvent reprochée aux vénitiens est de plus en plus remise en cause. Pour l'auteur, seules quelques familles maintiennent un « ton de conduite » épousant les anciens usages. Pour la grande majorité l'heure serait au changement : « en général on peut assurer que les femmes y jouissent de la plus grande liberté ; elles reçoivent chez elles qui leur plaît ; les tête-à-tête ne sont point défendus »[248]. Cette corrélation se retrouve dans le cas inverse : quand il s'agit au contraire de montrer le maintien de la jalousie et la présence plus superficielle de sociétés galantes. Les auteurs pensent alors à l'Italie du sud et plus exactement à Naples. Lors de son passage à Naples, Sade note : « L'honnête et agréable galanterie, le commerce honnête des deux sexes, qui échauffe toutes les passions nobles et qui sert souvent de foyer à toutes les vertus, est peu connu dans une ville où la brutalité des mœurs ne veut que jouir. Le sigisbéat, si fort en usage à Florence et à Gênes, n'y est nullement connu. »[249]. Cette marginalisation du sud dans cet assouplissement des mœurs sexuelles de la noblesse, Charles de Brosses l'a lui aussi notée dans sa description des napolitains présente dans une lettre à Madame de Neuilly du 24

[247] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.1, p.163
[248] *Ibid.*, Vol.2, pp.441-442
[249] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995, Vol.1, p.185

novembre 1739 : « Les femmes y sont beaucoup plus gênées qu'ailleurs. Toutes la jalousie italienne est venue se réfugier ici, où elle s'est crue à l'abri des manières des peuples septentrionaux. »[250]. Cet adoucissement des mœurs grâce à la galanterie est unanimement perçu comme un élément constitutif de l'influence culturelle française[251] et dépend donc du degré de pénétration de cette influence dans les mœurs autochtones. On serait en droit de se demander, conformément à cette lecture, jusqu'à quel point s'opère l'assimilation de ces nouveaux usages. Il est en effet à noter que dans bien des cas le sigisbéisme et son corolaire, la sociabilité galante est un pur phénomène de mode. Ainsi, le montre Richard à propos des piémontais : « Ils semblent, par une indifférence affectée sur la conduite de leurs femmes avoir donné dans l'excès contraire ; de temps en temps on entend parler de quelques scènes violentes occasionnées par la jalousie : mais ceux qui y sont intéressés les tiennent les plus secrètes qu'ils peuvent. »[252]. Loin de constituer une modification profonde des caractères et des rapports de force au sein du couple, cette galanterie et le recours au sigisbée correspond à un soin plus grand porté aux apparences dans le cadre de la sociabilité mondaine. Malgré cette plus ample liberté de ton et de sentiment accordée aux femmes, la mode de la galanterie rend à première vue impassibles les maris confrontés à la vie publique et courtoise de leur moitié. Dans l'intimité conjugale il en allait peut-être tout autrement. Il faut donc établir une distinction entre les apparences données en société par les couples et au contraire la réalité des sentiments et des équilibres conjugaux à propos desquels les voyageurs demeurent le plus souvent ignorants. Parallèlement, si le sigisbéisme dans le cadre des cercles de sociabilité des noblesses italiennes où les femmes participent pleinement, avance au détriment des comportements jaloux et rétrogrades de certains maris, la coutume d'un cavalier servant peut être comprise comme une volonté de contrôler l'épouse indirectement et sous des formes assouplies. Selon les convenances sociales et l'opinion couramment admise en société, le sigisbée ou chevalier servant, n'est pas un amant susceptible de nourrir des sentiments amoureux pour sa dame. Il se doit d'établir des rapports galants mais chastes pour la demoiselle qu'il accompagne. Il s'agit tout au plus selon l'idéal des maris et de la morale publique d'un ami intime : en somme un confident. C'est en vertu de cette image que le mari peut faire du sigisbée son informateur privilégié des mœurs de son épouse. Troisième œil du

[250] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, p.254

[251] Anne Claude Philippe Comte de Caylus, *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914, p. 341, tendrait à prouver que les mœurs galantes sont une importation extérieure à l'Italie

[252] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.1, p.81

mari, il surveille avec scrupule. Lalande ne semble pas avoir oublié, contrairement à beaucoup d'autres voyageurs ce possible rôle du sigisbée. Pour lui, la liberté totale accordée à certains sigisbées par le mari est le signe que ces derniers sont probablement davantage « les gardiens et les surveillants d'une femme, au lieu d'en être les séducteurs. »[253]. Il est indéniable, que l'instauration de la sigisbéature soit liée à une affirmation dans la sphère publique des femmes, leur rendant sans cesse plus intolérable leur situation de confinement. Cependant, le sigisbéat n'est pas que le fruit d'un investissement de la sphère publique par les épouses. Il s'agirait d'une sorte de compromis trouvé entre les époux au sein du couple et en société. Il délie l'épouse de certaines contraintes tout en ménageant l'époux qui se voit en théorie garanti du respect de son honneur. Cette situation de compromis expliquerait donc la place parfois ambiguë tenue par le sigisbée dans les relations entre conjoints.

Cette solution trouvée à la nécessité d'une certaine «émancipation féminine » n'existe pas en France où les avancées des femmes dans la sphère publique, n'ont pas donné lieu à un encadrement des mœurs des épouses par la société patriarcale, selon des usages codifiés. Rendre compte du regard des voyageurs italiens sur un adoucissement des mœurs et une plus grande liberté affective si ce n'est sexuelle des femmes de l'aristocratie française n'est pas chose facile. Deux obstacles expliquent cette difficulté. Le premier renvoie à l'attitude des auteurs italiens dans leur compte-rendu de ces pratiques. La discrétion, la gêne ou le manque d'intérêt affiché pour des sujets relevant de l'intime, expliquent un tel mutisme. Il est en effet patent de voir le déséquilibre tant qualitatif que quantitatif entre les récits de voyageurs français en Italie et ceux d'italiens en France. Ce silence italien est de manière générale inhérent aux questions de genre et de sexualité et se vérifie entre autre dans le cadre des questions sur la place des femmes de la noblesse et leur prise en autonomie partielle. Le refus de parler des mœurs n'est pourtant pas tout à fait complet. Souvent quelques anecdotes émaillent le discours. On en vient ici au second obstacle empêchant de retracer de manière précise et détaillé le regard italien sur le « libertinage ». Dans bien des cas les auteurs utilisent le « libertinage » comme terme générique et dépréciatif pour faire état, au travers d'un point de vue moralisateur, des mœurs françaises et parisiennes. Ce mot revient souvent quand il s'agit de montrer le développement massif de la prostitution, du caractère peu farouche des femmes du peuple et autres coquettes. En revanche, un exposé plus détaillé sur l'émancipation des mœurs des femmes dans les salons à la manière de ceux faits par les français en Italie à propos sigisbéisme, est absent des sources. Il va sans dire qu'il est encore plus difficile

[253] Jérôme de La Lande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.5, p.144

d'évaluer à partir de source italienne l'émancipation sociale et la plus grande libéralité du comportement sexuel accordé aux femmes dans les cercles français de la sociabilité aristocratique. Ce sont souvent les voyageurs français qui pointent du doigt certaines réalités peu ou pas explicitement décrites par les italiens de passage en France. Mercier Dupaty dans sa définition du sigisbéisme tend à établir une comparaison avec « l'ami de maison »[254]. Les usages de la noblesse, accordent en effet à l'épouse une présence masculine régulière autre que celle de l'époux légitime. Il s'agit plus que d'un visiteur de passage, mais bel et bien d'une connaissance très proche du couple. Son intégration dans la vie de la maisonnée est telle qu'il peut être obéi de la domesticité. Proche de l'épouse, il ne s'agit pas ouvertement d'un amant, bien que dans plus d'un cas les relations amicales et platoniques glissent vers des tête-à-tête plus galants où petit à petit la séduction et la relation charnelle trouvent leur place. Cette pratique très éclairante n'est pourtant pas relatée par les auteurs de la péninsule en voyage au-delà des Alpes. Il en va de même pour certains détails comportementaux des femmes du monde dans leur rapport aux hommes. C'est encore une fois à la faveur du décalage culturel ressenti par les voyageurs français que l'on bénéficie en contrepoint d'une référence sur les comportements français. Ainsi, commentant la pratique du sigisbéisme, De Brosse constate : « en général la coquetterie de nos femmes françaises, dont quelques-unes mettent leur gloire à agacer les hommes et à faire d'un grand nombre d'adorateurs, est regardée comme le comble de l'indécence et des mauvaises mœurs. Il est probable qu'une pareille façon d'agir ne serait nullement tolérée par les maris »[255]. Ainsi contrairement à la pratique italienne d'un sigisbéisme reconnu et normé selon des règles de convenance bien précises, le libertinage en France ne fixe pas l'épouse dans le choix d'un amant attitré. Cette plus grande liberté de mœurs se pratique selon des choix jamais définitifs et des inclinations fluctuantes. Lalande lui aussi tend à souligner ce fait quand dans sa description du sigisbéisme il écrit : « S'il n'est pas possible qu'une femme captive son mari, il vaut mieux qu'elle en ait un second, que d'en avoir cinquante, et une inclination fixe et durable vaut mieux qu'une licence indéfinie, qui dure autant que les passions ou la beauté. ». Cette citation, selon Lalande résumerait assez bien le raisonnement des maris italiens : répondre partiellement à l'exigence de liberté des épouses en leur accordant la fréquentation (en théorie chaste) d'un sigisbée plutôt que de laisser s'installer une liberté totale et pernicieuse. L'auteur se garde de la soutenir totalement mais reconnait qu'une telle solution est moins grave que la situation

[254] Charles Marguerite Mercier-Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Chez De Senne, Comte d'Artois, 1788, Vol. 1, p.83

[255] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, pp.144-145

française. D'ailleurs Lalande ajoute plus loin : « Cependant comme les hommes tendent tous à s'affranchir de l'esclavage, et que la liberté tend naturellement au désordre, je ne doute pas que les mœurs Italiennes ne reviennent insensiblement dans la suite vers celle de la France. »[256]. Ces mœurs de France sont à comprendre comme une licence sexuelle totale. Seuls deux voyageurs italiens, Casanova et Alessandro Verri nous informent à travers quelques détails sur la licence sexuelle des élites parisiennes. Il s'agit de cas précis décrit au détour d'une lettre ou d'un paragraphe. Casanova illustre dans l'exemple des enfants de Monsieur de la Caillerie qui sont en fait ceux de Monsieur Carlin Bertainazzi, acteur chéri du tout Paris. Voici comment se déroule l'entrevue avec Madame et Monsieur de la Caillerie :

> Cette dame était amoureuse de lui [M. Carlin]. Je lui dis compliment sur quatre enfants charmant qui voltigeaient autour de nous. Le mari présent me répondit :
>
> « Ce sont les enfants de M. Carlin.
>
> - Cela se peut, Monsieur ; mais, en attendant, c'est vous qui en avez soin ; et comme ils portent votre nom, c'est vous qu'ils doivent reconnaître pour père.
>
> - Oui, cela sera en droit ; mais Carlin est trop honnête homme pour ne pas s'en charger le jour où il me conviendra de m'en défaire. Il sait bien qu'ils sont à lui, et ma femme serait la première à s'en plaindre s'il n'en convenait pas. »
>
> Cet homme n'était pas ce qu'on appelle un bon homme, tant s'en faut ; mais comme il voyait la chose, très philosophiquement, il en parlait avec calme et même avec une sorte de dignité. Il aimait Carlin en ami, et des affaires de cette nature n'étaient pas rares à Paris dans ce temps-là parmi les gens d'une certaine classe.[257]

A en croire le libertin vénitien, le libertinage parmi les femmes de la noblesse parisienne était courant et qui plus est connu et assumé par les maris. Face à de telle preuve de liberté des femmes françaises, Casanova loin d'être charmé par les nouvelles opportunités que de tels comportements supposent, semble au contraire intimidé. A propos des trois enfants de trois maris différents de Melle de Fel, il écrit : « J'étais nouveau, et je n'avais pas été accoutumé à voir des femmes empiéter sur le privilège des hommes »[258]. La licence accordée aux femmes française contraste avec la situation italienne. Il s'agit de plus de privilèges d'un sexe sur l'autre que le mémorialiste vénitien n'envisage pas comme réversibles. Plus loin dans son récit une autre découverte tout aussi surprenante attend le jeune vénitien : deux maris ont échangé leurs femmes et élevaient de ce fait les enfants de l'autre : « Deux grands seigneurs, Boufflers et Luxembourg, avaient troqué de femme en toute bonne amitié, et tous deux en

---

[256] Jérôme de La Lande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.5, p.146
[257] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, Vol.1, pp.652-653
[258] *Ibid.*, Vol.1, p.646

avaient des enfants. Les petits Boufflers s'appelaient Luxembourg, et les petits Luxembourg portaient le nom de Boufflers. » Cette histoire tend elle aussi à illustrer la libéralité accordée aux femmes. Casanova adopte un ton amusé : « Eh bien ! ceux qui savaient le mots de l'énigme en riaient avec raison ; et la terre ne se mouvait pas moins selon les lois de la gravitation. »[259]. Si la morale est sacrifiée l'organisation patriarcale en est sauve. Cependant, il serait erroné de prendre pour argent comptant les propos de l'auteur. Chez un peintre des mœurs, la morale exagère souvent la réalité pour finir par la défigurer. Il est en effet assez fréquent au cours du siècle de décrier une libéralité excessive pour souligner le déclin moral de la civilisation. De plus le regard de la morale bourgeoise naissante tend à faire des mœurs de la noblesse un élément symptomatique de la dégénérescence morale et culturelle de l'époque. Si l'image du libertin aura plus tard ses heures de gloire pour entrer dans l'imaginaire collectif, on note dès la seconde partie du siècle une inflexion très nette avec la propagation à travers la morale bourgeoise, d'une opinion féroce contre les mœurs aristocratiques. Quand bien même la liberté sexuelle est une composante importante dans certains milieux de la noblesse parisienne il serait abusif de généraliser les exemples de Casanova. Cette désinvolture correspond sûrement à des faits réels mais ne peut être généralisée pour comprendre les habitudes sexuelles d'une époque. Les quelques indications d'Alessandro Verri à son frère sur la relation amicale ou amoureuse entre Monsieur Watelet et Madame Joly Moulin semblent plus respectueuses des réalités propres à l'époque. Dans la lettre du 2 novembre 1766 il écrit : « Madame e Watelet, suo grande amico, se ne stanno colà quasi solitari ; ambi amano le belle arti, il disegno, la pittura, la fisica e la letteratura, e si occupano di questi oggetti. Non di altri certamente. Madama non ha gran diritto all'amore. »[260]. Plus loin dans une autre lettre datée du 13 novembre 1766, il poursuit sur le même sujet : « Se i piaceri di questi due amici non sono i più vivi sono certamente i più durevoli. »[261]. Beaucoup de relations extraconjugales font l'objet dans les milieux de la noblesse d'une très grande prudence. Il n'y a pas cette publicité outrancière comme semble l'insinuer Casanova qui reprend l'image du caractère libertin des nobles parisiennes. Si Verri montre l'existence de propos osés au sein des compagnies littéraires et galantes des salons parisiens[262], elle ne saurait masquer le souci de respectabilité[263]. Verri semble valoriser cette

[259] *Ibid.*, p.653
[260] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, pp.56-57 « Madame et Waltelet, son grand ami, sont toujours ensemble, tous deux aiment les beaux arts, le dessin, la peinture, la physique et la littérature et s'occupent de cela seulement. Pas d'autre chose, bien sûr, Madame n'a pas beaucoup droit à l'amour »
[261] *Ibid.*, p.67 « Si le plaisirs des deux amis ne sont pas des plus vifs, ils sont les plus durables »
[262] *Ibid.*, p. 56

relation qu'il regarde d'un œil tolérant et apaisé. Probablement l'amitié durable ou l'amour passionné entre M. Watelet et Mme Joly Moulin rappelle-t-il le sigisbéisme propre à sa culture.

Contrairement à l'image stéréotypée couramment évoquée, le « libertinage » compris comme « liberté » sexuelle plus importante des femmes des élites et le sigisbéisme en Italie sont avant tout des espaces où tentent de s'exprimer dans des zones à l'abri de contraintes sociales liberticides, des relations humaines, amicales ou amoureuses entre les sexes selon des inclinations réciproques et pleinement consenties. S'expérimente une harmonie entre les sexes dédouanés des impératifs du mariage ainsi que des interdits et intérêts familiaux. Nées de la place accrue de la femme dans les cercles de sociabilité de la noblesse, et de la réprobation du mariage comme négation du bonheur individuel, ces pratiques, paradoxalement décriées par la morale bourgeoise, tendent à valoriser dans le rapport entre homme et femme ce que le couple bourgeois cherchera à valoriser au siècle suivant à savoir l'harmonie des cœurs et des esprits au sein du couple.

3. Les femmes dans la sphère publique

L'étude du sigisbéisme en Italie et du libertinage en France, a montré l'existence d'une sociabilité féminine et d'un adoucissement des mœurs. Ces éléments concourent à valoriser la place des femmes des élites nobles et éclairées dans les cercles mondains et intellectuels. Cependant, le rôle des femmes des élites nobiliaires dans la sphère publique, bien qu'important, ne se limite pas aux salons et à la pratique de la conversation. Moins massivement présentes dans les sources, des références sont pourtant faites aux femmes érudites acceptées au sein des académies ou encore des femmes proches du pouvoir.

Plusieurs sources font état des « femmes savantes ». Leurs travaux dans les académies attirent l'œil du voyageur. Ainsi, lors de sa visite de l'institut d'histoire naturelle et d'anatomie à Bologne Charles Pinot dit Duclos est amené à parler de l'intégration des femmes dans les institutions productrices de savoir. Il écrit : « Laura Bassi occupe à Bologne la chaire de physique. Elle parle le français, et c'est en latin qu'elle donne ses leçons. Il y a peu d'années que la signora Agnese [Agnesi], de Milan, professait les mathématiques avec éclat. Elle s'est depuis retirée dans un couvent d'un ordre très austère.»[264]. Il s'agit peut-être de

[263] Carloantonio Pilati, *Voyages en differens pays d'Europe en 1774,1775 et 1776 ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile et de Paris*, La Haye, Plaat, 1777, Vol.2, p.310
[264] Charles Pinot dit Duclos, *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793, pp.194-195

Maria Gaetana Agnesi, née en 1718 dont la formation auprès du père fut double : elle étudia très tôt le grec et le latin et se passionna pour les mathématiques[265]. Maria Gaetana Agnesi est de nouveau citée par La Porte dans la lettre du 20 octobre 1757 qu'il écrit de Milan. Faisant un rapide état des lieux des productions savantes et personnes illustres dans la ville lombarde, il poursuit :

> les Savants qui se distinguent actuellement, sont le Père Frifi, Barnabite, grand Mathématicien, et le Marquis de Bacaria [Beccaria], Auteur du Traité des *Délits et des Peines*. On peut joindre à ces noms illustres, celui de Madame Agnesi, qui honore son sexe et sa patrie, par la connaissance parfaite qu'elle a des Langues Grecques et Latine, de la Physique et des Mathématiques. Il y a quelques années qu'elle donna au Public de nouvelles Institutions de l'Analyse, dédiées à la Reine de Hongrie, et dont elle envoya un exemplaire à l'Académie des Sciences de Paris, à qui MM. De Mairan et Montigni, chargés de l'examiner, en ont fait le rapport le plus avantageux. L'Auteur dit, dans son Epitre dédicatoire, que, si la hardiesse qu'elle a, de voler dans les plaines de Pinsini, est excusable, c'est surtout dans un siècle, où l'on voit une Femme assise avec tant d'éclat sur le Trône des Césars.[266]

L'auteur reconnaît les mêmes qualités que celles énoncées par Duclos. Cependant, il reste moins neutre dans son jugement et semble montrer une certaine fascination : il souligne la notoriété et en même temps l'importance et la solidité non démenties de son savoir en mathématique, en physique et dans les langues anciennes. Globalement l'attitude de Laporte apparaît positive bien que non dénuée d'une certaine condescendance où irrémédiablement Madame Agnesi est ramené à son sexe. Manifestement, l'intérêt pour la figure de ces femmes relève d'une certaine curiosité. Etrangement les auteurs parlent peu de la sœur cadette, Maria-Teresa née en 1720. Elle se distingue aux yeux des contemporains par sa triple activité intellectuelle à la fois littéraire musicale et scientifique. Son esprit vif fait l'admiration de Charles de Brosses lors de son passage le 16 juillet 1739, à Milan dans le salon de son père Pietro Agnesi. Dans un siècle largement dominé par la tutelle masculine sur le savoir, être femme dans de tels milieux est aussi rare qu'intrigant. En effet, la présence d'une femme dans des sphères intellectuelles des sociétés du temps, italiennes ou française est implicitement révélatrice de parcours hors du commun. Loin d'être unanimement acceptées ces trajectoires si atypiques s'expliquent de plusieurs manières. La présence d'un cercle familial sinon tolérant du moins non hostile à l'éducation des jeunes filles constitue une première condition absolument essentielle. Les sœurs Agnesi bénéficient de la bienveillance familiale et surtout de la possibilité de participer à l'émulation intellectuelle des cercles littéraires et scientifiques du salon paternel. Par ailleurs, le refus du mariage et donc d'un contrôle de l'époux après

[265] *Dizionario biografico degli italiani*, Istituto della enciclopedia italiana fondata da Giovanni Treccani, Roma, 2002
[266] *Ibid.*, Vol.25, pp.187-188

celui exercé par le père ou encore le veuvage sont autant de causes à la possible accession des femmes à une vie savante. Bien entendu, seules les élites aisées subsistant grâce aux rentes de diverses propriétés permettent d'observer une vie de recherche et d'étude. L'indépendance de ces femmes liée à leur situation sociale, leur assure un statut privilégié et peut expliquer le respect et l'admiration qu'elles inspirent. L'admiration dans certains cas suscite un intérêt qui dépasse largement les frontières de la ville ou de la partie d'origine. La gloire de Madame du Boccage, lui permet d'être accueillie à Rome avec les plus grandes marques d'affection par le cardinal Passionei rapporté par Groseley : «'Je chérissais en elle, ajoutait-il, non la beauté et les grâces de son sexe, mais tous les agréments de sa Nation, soutenus par les connaissances, et embellis par les talents' »[267]. Si le vieux cardinal semble autant séduit par le caractère et les charmes de la femme de lettre, que par ces talents littéraires, cette forme d'admiration est la plus courante pour parler des qualités intellectuelles d'une femme. Ici, le savoir de la poétesse est présenté à parité avec l'ensemble de ses autres qualités. Le tribut que l'on rend à un bel esprit est donc relativisé par d'autres considérations. Pourtant même ce regard laudatif, enseveli sous une galanterie condescendante n'est pas du goût de tous. Ainsi certains voyageurs sans être hostiles n'en parlent pas. Alessandro Verri semble passer à côté de l'esprit et des qualités intellectuelles de Madame de L'Espinasse. Tout au plus sert-elle à valoriser le travail de son frère ou son propre égo : « Madamoiselle de l'Espinaçe, […] vuole imparare l'Italiano e mi chiama instamente la vostra *Felicità*, perchè ha deciso che questo sarà il primo libro sul quale apprenda la nostra lingua. »[268]. Plus loin dans la lettre du 13 novembre 1766, il poursuit : « Fortunato l'autore che può dare voglia a sua Signora amabile d'imaparare la sua lingua, e più fortunato il fratello dell'amore che può essere scelto per maestro di lingua, e far servire il librettino suo nipote di discreto e comodo testimonio di cento deliziosi tête-a-tête. »[269]. Il s'agit là d'une indifférence assez banale dans un siècle où le savoir des femmes n'est en aucun cas favorisé quand il n'est pas raillé avec un mépris affiché. Dans la lettre LXXVII du mandarin Cham pi pi, ce dernier introduit dans un salon demande à son guide de lui décrire les diverses femmes qu'ils voient :

> Qu'elle est cette jeune Dame, continuai-je, qui est à côté de la Princesse ? C'est une femme de condition qui a eu le malheur de faire un madrigal que les connaisseurs ont trouvé bon ; et depuis ce temps-là la

[267] Pierre Jean Groseley, *Nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie et sur les italiens par deux gentilshommes suédois*, Londres, Chez Jean Nourse, 1764, Vol.3, p.141

[268] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.58 « Madame de l'Espinasse veut apprendre l'Italien et me demande instamment votre *Felicità*, parce qu'elle a décidé que cela sera le premier livre sur lequel elle apprendre notre langue.»

[269] *Ibid.*, p.67 « Heureux l'auteur qui peut donner l'envie à son aimable Dame d'apprendre sa langue et encore plus chanceux le frère de l'amour qui peut être choisi comme maître de langue et se servir livret, son neveux, le témoin discret et commode de cent délicieux tête-à-tête »

> tête lui a tourné : elle croit surpasser en poésie, tout ce que l'antiquité a produit de plus célèbre. Sa conversation, ses discours, sa correspondance, sont en vers : elle n'écrit aujourd'hui à ses amants qu'en forme de bouts rimés ; ce qui les désespère car au lieu de vers ambigus, voudraient d'elle une prose claire. Pouvez-vous me dire quelle est cette troisième qui est assise tout auprès ; c'est-à-dire, quel est son genre de littérature ? Elle est profonde, reprit-il, dans la science abstraite des historiettes galantes. Elle a acquis la réputation de bel esprit dans le monde par la composition d'un Roman manuscrit ; mais elle est à la veille de détromper le public ; car elle va le faire imprimer.
>
> Et cette quatrième, qui est près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air si pensif ; qui a donné dans le Grec ; car nos Dames ici se piquent d'en savoir plus que les hommes : celle-ci est possédée du démon d'Homère, et elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction ; c'est pour cela qu'elle a étudié le Grec ; mais elle a oublié d'apprendre le Latin, et le Français.[270]

L'attaque d'une misogynie cinglante rappelle à bien des égards les précieuses ridicules de Molière. Pour Goudar les femmes de culture se voulant sophistiquées et raffinées, ne réussissent tout au plus à mettre en avant une science imparfaite et risible, quand elles ne pèchent pas par pédantisme. En outre la citation montre clairement l'infantilisation des femmes qui jouent et gâtent des disciplines du savoir auxquelles elles n'apportent rien de nouveau. En plus de détériorer le savoir et de l'avilir, elles donnent avec leurs rares succès la preuve de leur inconséquence. Orgueilleuses et aveugles elles persévèrent dans des disciplines qui ne leur sont pas autorisées. La faiblesse intellectuelle des femmes, mêlée à leur frivolité et leur goût pour le luxe est un préjugé très répandu. On retrouve cette critique sous la plume de Goudar. Il refuse aux femmes toute forme d'intelligence. Avec la même ironie mordante, l'auteur fait la liste de ce que compose la tête d'une femme. Il assimile dans un tout chaotique « le poids d'un grand nombre de chansons d'opéra, de vaudevilles, et d'airs à boire, plusieurs volumes de romans et un nombre prodigieux de noms d'étoffes de soie, de coiffures, de garnitures, de dentelles, de blondes, de palatines, de rubans, de pompons, etc » avec les produits cosmétiques à la mode à savoir : « deux ou trois livres d'une poussière blanche qu'on appelle poudre, et de cinq ou six onces d'un onguent qu'on nomme pommade.»[271]. La femme de Goudar et celle de tous les prosateurs misogynes du siècle est tout au plus capable de capter les productions littéraires en vogues. Romans et vaudevilles sont à son image : légers et inconsistants. Derrière cette moquerie et la réduction systématique de la figure féminine comme être superficiel, sans caractère ni intelligence, se cache une peur. Celle de l'émergence très visible des femmes dans la sphère publique. Si elles ne servent le plus souvent que de caisse de résonnance à un savoir masculin, celles-ci réussissent à prendre part avec passion

[270] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.2, pp.174-175
[271] *Ibid.*, Vol.2, p.179

aux débats et polémiques du temps. Les valeurs accolées au statut de la femme lui refusent une place autre que celle de mère et d'épouse. Une telle remise en cause explique la réaction épidermique de certains hommes. Ils se sentent attaqués dans leur monopole du savoir.

Mais c'est probablement dans l'affirmation politique des femmes que la réaction d'hostilité se fait la plus vive. Les voyageurs rendent comptent indirectement de la place accrue des femmes dans la sphère du pouvoir politique. La dédicace de Madame Agnesi à la reine de Hongrie en est un exemple[272]. Nombre de femmes ont en effet au XVIIIe siècle tenu les rênes de l'Etat. L'impératrice Marie-Thèrese d'Autriche est en Italie duchesse de Milan. De même, le début du siècle s'est ouvert en Angleterre par l'influence éclatante de la reine Anne et s'achèvera avec la figure de Catherine II de Russie. La France reste très en retrait dans ce mouvement puisque qu'aucune femme parvient officiellement à des charges royales. La monarchie capétienne, fortement patriarcale refuse l'accession des femmes au trône de France en vertu de la loi salique. Une place plus favorable est accordée par les voyageurs italiens comme français aux femmes maîtresses de monarques. Elles correspondent en cela mieux à la place que l'on souhaite voir dévolue aux femmes. Alessandro Verri mais aussi Casanova comme bien d'autres auteurs font grand cas des maîtresses royales et autres favorites lors de leur séjour en France. Souvent, les voyageurs italiens consacrent une partie de leur description de Versailles aux maîtresses des rois de France[273]. Ecrire sur les frasques sexuelles et le nombre de favorites royales est un travail qu'ils remplissent avec intérêt. Le Parcs-aux-Cerfs, lieu des orgies sexuelles de Louis XV, est connu de la cour. Casanova en parle dans ses mémoires. Mais porter à la lumière les mœurs du roi en place ne suffit pas. Les récits font état des nombreuses favorites et les non moins nombreux enfants illégitimes de Louis XIV. Il s'agit d'un mythe érotique autant qu'une image très rassurante du rapport entre femme et pouvoir, puisque dans ce cas le rapport de la femme avec ce pouvoir n'amène à aucune usurpation des prérogatives masculines. La situation se complique quand la maîtresse ou favorite sort du rôle où l'on aimerait la voir se cantonner. D'objet des désirs et amours d'un prince, elle peut devenir détentrice d'un pouvoir indirect mais objectif sur ce même prince et sur les affaires du royaume. C'est dans ce cas précis que la haine voit le jour. Haine dont Goudar dans son récit satyrique et misogyne donne à merveille le ton[274].

---

[272] Abbé Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25, pp.187-188

[273] Anonyme, *Altro mio viaggio da Milano a Monpellier*, per Torino Ginevra, Brera [Ms. AH.X.20], pp.148-149

[274] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, p.58

Femmes de lettre, salonnières, princesses ou reines, la place des femmes dans la sphère publique est particulièrement forte dans l'Europe des Lumières. La France comme les états italiens ne sont pas en reste en ce qui concerne la visibilité des femmes de l'aristocratie, de leur rôle social et parfois même politique. Des françaises voyagent à travers l'Europe et notamment en Italie où Madame du Boccage et Madame de Genlis entreprennent un long séjour dont les préoccupations intellectuelles et les rencontres passionnantes n'ont rien à envier à celles des voyageurs. En Italie, elles côtoient des sociétés dans lesquelles les femmes tendent elles aussi d'assumer la place qui leur revient dans les cercles du pouvoir et du savoir. Cela ne n'est pas sans causer de vives réactions parmi la gente masculine. Elles ne se limitent pas à la simpliste expression d'une misogynie haineuse d'Ange Goudar. Certains, comme Alessandro Verri ignorent les qualités intellectuelles ou politiques des femmes. D'autres plus en subtilité mettent en avant la validité intellectuelle des femmes mais en l'intégrant dans un discours plus général sur leur beauté. Le savoir se réduit à une beauté de l'esprit qui serait le double intellectuel des charmes physiques. Dans ce regard en tous points conforme aux usages de la galanterie se manifeste une condescendance dictée par les conventions hypocrites des mœurs aristocratiques.

L'affirmation des femmes des élites nobiliaires va de paire avec une place plus favorable dans la maisonnée et la remise en cause des aspects les plus cyniques de leur condition. S'expriment une parole et une liberté de ton, qui secouent le joug injuste de l'autorité maritale. La place des femmes dans les cercles de sociabilité, l'exigence de mœurs plus raffinées marquées par une urbanité dans les rapports aux autres et notamment à l'autre sexe poussent certes à l'hypocrisie et au culte des apparences, mais permet aussi l'énoncé de nouvelles exigences parmi les dames de la noblesse. Enfermées dans une situation foncièrement inique les aristocrates sont inférieures aux maris et outils de reproduction pour le lignage. Les écarts à la norme et à leurs devoirs leur sont rarement pardonnés, à commencer par l'impératif du mariage qui le plus souvent bafoue les inclinations affectives des jeunes gens. C'est à l'aune de cette morale très stricte dans l'organisation de la vie sociale et affective des femmes que se comprend la recherche d'une plus grande « liberté » de mœurs. Une telle quête passera en Italie par un compromis entre mari et femme dans la pratique du sigisbéisme. Assez courante dans l'Italie centrale et septentrionale, elle est quasiment absente dans le sud. Selon des usages très codifiés, le mari consent à souffrir la relation galante mais chaste d'un chevalier servant. En France, la vie affective des femmes de l'aristocratie est beaucoup plus informelle. Les femmes de la noblesse ont, si l'on en croit les voyageurs italiens une plus grande liberté sexuelle. Les amants sont nombreux et changent souvent. La

parisienne ne se contente pas d'avoir plusieurs amants, elle séduit et aime attirer le regard intéressé des hommes de la compagnie.

Ainsi, la place des femmes dans les sociétés visitées et les évolutions de leur condition sociale au cours du siècle sont prises en compte avec grand intérêt par nos voyageurs. Ce thème avec celui sur les « curiosités sexuelles » est souvent abordé dans les récits de voyage. Le tableau des « étrangetés » et des « déviances » sexuelles ainsi que la description détaillée de la place des femmes dans la société de l'époque sont le résultat des pérégrinations, recherches et découvertes accomplies lors du séjour. Elles offrent un ample panorama des mœurs et de la sexualité des sociétés où le voyageur séjourne. Les représentations des voyageurs sur des types de sexualités et les rapports entre les sexes sont parfois très différentes de celles auxquelles il est accoutumé. Découvrir, observer et décrire en donnant son point de vue, voilà en somme ce à quoi se résume une partie de l'activité du voyageur. Mais face aux sexualités si différentes et parfois sources de fantasmes, le voyageur ne se contente pas de rester dans la contemplation. A la passivité de l'assimilation de nouvelles connaissances se mêlent étroitement l'activité de l'expérience. Le voyage est aussi une expérience tour à tour sensuelle, sexuelle et introspective.

TROISIEME PARTIE

UNE EXPERIENCE SENSUELLE, SEXUELLE ET INTROSPECTIVE

Dans la partie précédente, nous nous sommes intéressés à la découverte et aux jugements des voyageurs sur la sexualité du pays traversé. Le voyageur et ses attentes affectives ou sexuelles sont restés en retrait. Les auteurs ont avant tout décrit des réalités radicalement différentes. La découverte de l'altérité, la rencontre de la sexualité de l'autre et la volonté d'en comprendre le sens à partir d'un raisonnement calqué sur une grille de lecture « scientifique » a été l'essentiel des préoccupations du voyageur. Bien qu'incontestablement vraies, ces dernières ne suffisent pas à rendre compte du rapport entre le voyageur et les caractéristiques sexuelles que le voyage lui donne l'occasion de voir. Si la distinction entre ce qu'il observe et ce qu'il découvre par le biais de l'expérience aide à une certaine clarté et une simplification dans l'exposé des idées, elle ne saurait être entièrement juste. Dans la découverte des sexualités, le voyageur n'est jamais cet observateur impassible. Les multiples interactions entre lui et les autres l'amènent, concomitamment à sa découverte de la sexualité des autochtones à la rencontre entre cette dernière et sa propre sexualité. En effet, le voyageur ne se contente pas de définir des catégories ou d'aborder des aspects du « paysage sexuel » dont il donne à voir les caractéristiques, avec la fidélité variable qu'offre le miroir déformant de son récit. Il intervient auprès des autochtones jusque dans leur intimité et n'en fait pas mystère.

L'aventure du voyage est pour lui un espace de liberté sexuelle où il peut espérer, même si des limites existent, répondre à des besoins sexuels. Il ne s'agit pas uniquement d'assouvir un plaisir lancinant, mais de profiter autant que possibles des saveurs locales dans l'intimité des expériences sensuelles ou sexuelles. Comme il fut abordé dans la précédente partie, la destination du voyage est source de mythes érotiques. Dans bien des cas l'aventure licencieuse du voyage offre la possibilité au voyageur qui le souhaite de connaître charnellement ce mythe sexuel : il satisfait ainsi un fantasme autant qu'une curiosité lubrique. En courtisant les femmes de la noblesse dans les salons, il se divertit en adoptant le rôle de galant. A cette expérience qui relève davantage de la badinerie s'ajoute la rencontre charnelle avec les autochtones dans la sollicitation de services sexuels tarifés. Si le plaisir n'est pas le même, dans tout les cas l'appréhension de l'inconnu et la voluptueuse sensualité se conjuguent au puissant frisson de l'exotisme. Ainsi, aborder la sexualité des autres c'est prendre tôt ou tard en compte sa propre sexualité. Après la découverte et l'expérimentation jusque dans ses chairs de l'altérité sexuelle, le voyageur exprime la nécessité d'un regard introspectif. Les rebondissements et nouveautés du voyage l'amènent à nourrir des réflexions sur des sujets cruciaux en rapport avec la sexualité et les questions de genre. Ces

questionnements l'intéressent au premier chef et renvoient à des thématiques liées à sa culture ou à des questions sur le devenir de la civilisation.

Dans cette partie, sont abordés successivement trois axes de travail. Tout d'abord la rencontre avec les autochtones et les multiples formes que celle-ci peut prendre. Cela nous amènera dans un second temps à réfléchir sur la question de la prostitution sous ses diverses facettes. Ces expériences personnelles jointes à la découverte de la sexualité des autochtones suscitent dans le dernier chapitre le regard introspectif du voyageur. La place des femmes le rôle de la famille et son rapport aux enfants dans la perspective angoissée d'une dégénérescence de la civilisation et de l'espèce ainsi que le rapport entre sexualité et affirmation d'une culture « nationale » alimentent les réflexions du voyageur sur sa propre sexualité.

Chapitre VII – Les voyageurs et leur rapport aux autochtones

Incontestablement le voyage est un lieu de licence sexuelle ou du moins d'un relâchement des mœurs. Les préjugés ambiants sur les populations locales viennent conforter une plus grande liberté d'initiative et des comportements beaucoup plus relâchés. Pour nombre de voyageurs tant français qu'italiens, rompre le rythme de vie habituelle et s'expatrier à plusieurs centaines de kilomètre de chez soi et des siens, sonne comme une invitation à l'aventure. Aventure qui doit être comprise dans tous les sens du terme et entre autre comme aventure sensorielle, sensuelle, amoureuse et même sexuelle.

Par conséquent, le voyage est l'occasion de multiples expériences affectives voire érotiques. Cependant, ces expériences intimes qu'offrent le séjour à l'étranger se déclinent sous des formes très différentes selon les autochtones avec qui le voyageur cherche à entrer en contact. Les différences sociales sont en cela primordiales puisque les badineries et les rapports délicats et soignés d'une galanterie raffinée n'ont que peu de chose à voir avec la plus grande rudesse dans les pensées et dans les actes qui prédomine dans le rapport aux femmes des masses populaires.

1. Conversations et sociabilités parmi les élites aristocratiques et bourgeoises

L'arrivée des voyageurs dans une ville et leur intégration dans les cercles de sociabilité des élites est déterminant pour découvrir en détail les caractéristiques culturelles du pays visité. De multiples interactions peuvent rapprocher les voyageurs des populations autochtones d'un milieu social plus ou moins équivalent au leur. La galanterie, les amitiés ou les relations plus poussées qu'elles soient sexuelles ou amoureuses apparaissent bien présentes dans les sources. Cependant, les différences de traitement et d'accueil existent selon les régions et plusieurs de voyageurs établissent une nuance entre les autochtones nobles et bourgeois.

Dans le cadre des sociabilités aristocratiques, les conversations galantes et autres badineries sont les relations les plus fréquentes établies entre les voyageurs et les femmes autochtones. Elles sous-tendent souvent les conversations entre les deux sexes. C'est le cas d'Alessandro Verri dans ses lettres du 2 et 13 novembre 1766, quand il raconte à son frère ses

discussions en « tête-à-tête »[275] avec la jeune demoiselle de Lespinasse. La discussion sur la langue italienne et la volonté de Mademoiselle de Lespinasse de l'apprendre bien que sérieuse, sont en partie perçues par le jeune italien comme une occasion d'exercer ses charmes et tout les apparats de sa galanterie. Plaire et séduire flatte l'égo du voyageur. L'air de France, l'idée d'une prétendue légèreté libertine des français ou celle de leur pétulance sautillante, bien ancrée chez le voyageur italien, l'aide à endosser un rôle beaucoup plus galant. Alessandro semble vouloir faire participer son frère par ces lettres à la satisfaction de plaire et d'attirer de manière charismatique les femmes autour de soi. Quand Mademoiselle de Lespinase lui avoue que c'est à partir d'un ouvrage de son frère qu'elle aimerait apprendre la langue italienne, ne manque pas l'occasion de le lui répéter dans sa lettre : « Tu piaci alle donne per fino in istampa »[276]. Ce souci de plaire en société participe à la quête de l'aventure galante ou libertine. Il en va de même en Italie où convaincus d'arriver dans un pays corrompu et nourri depuis des siècles par des usages luxurieux, nombre de voyageurs français sont à l'affût de rencontres galantes. Parler des femmes, porter des jugements sur celles-ci semble être un sujet d'une grande banalité. Caylus, écrit dans sa description de la cour de Savoie : « Cette Cour est très jolie, très nombreuse en dames bien faites, nombre de gentils minois. »[277]. Le moindre séjour ou le moindre déplacement est l'occasion d'aborder ce sujet. Cette propension très répandue de juger de la beauté des femmes en prenant soin de n'oublier aucun de leurs charmes est d'ailleurs partagé par les autochtones puisque ce sont parfois eux qui incitent les voyageurs à se prononcer sur les femmes du pays. A Rome, par exemple, Madame Borghèse demande aux hommes de sa société, parmi lesquels se trouve Charles de Brosses, leur avis sur les femmes du pays : « On se mit à parler des femmes de la ville, à nous demander comment nous les trouvions, et lesquelles étaient le plus à notre gré. »[278]. Si la question renvoie à l'appréciation des caractéristiques physiques des femmes, le jugement des voyageurs prend aussi souvent en compte les caractéristiques morales. A propos des dames vénitiennes, Richard note :

> Je ne crois pas qu'il y ait une nation au monde où les femmes soient plus aimables, ayant autant de présence d'esprit, de cette pénétration vive et placée, qui leur fait saisir le caractère de ceux avec qui

[275] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.67
[276] *Ibid.*, p.58 « Tu plais aux femmes même dans tes textes imprimés »
[277] Anne Claude Philippe Comte de Caylus, *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914, p.3
[278] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, p.145

elles ont à traiter, et leur dire les choses les plus convenables et les plus intéressantes pour eux. Elles ont attention de ne jamais rien avancer dans la conversation, auquel un étranger ne puisse prendre part.[279]

Sont ici mises en avant et valorisées par l'auteur les qualités relationnelles des femmes, notamment leur habilité à intégrer les nouveaux venus à la conversation et leur modestie qui ne doit en rien préjuger de leurs qualités intellectuelles. Cette attention très marquée dans les récits pour le comportement ou les caractéristiques physiques des femmes atteste, la plupart du temps de manière indirecte, du souci de lier un contact avec le « beau sexe ». La conversation et ses débordements galants sont les plus couramment recherchés. Cependant, les contacts ne se limitent pas dans certains cas à de simples badineries et autres attentions galantes portées dans les cercles mondains. Parfois de véritables amitiés peuvent naître de la rencontre de deux êtres. Madame Du Boccage semble avoir conquis la considération et la forte amitié du Cardinal Passionei qui contre toutes les rumeurs de la cour pontificale et la jalousie des dames romaines, la fréquente avec assiduité lors de son passage à Rome. Grosley s'étend sur ce point et raconte même que cette relation privilégiée n'était pas sans créer une certaine rivalité avec le pape lui-même : « L'intérêt, l'aménité, la gaieté que les deux vieillards octogénaires mettaient à l'envi dans ce commerce, le rendaient aussi flatteur qu'amusant pour l'illustre Française, qui, dans l'accueil qu'elle trouva par tout, et dans les présents que lui fit le Pape à son départ, fut traitée à l'égal des Princesses. »[280]. On retrouve ce sentiment aussi amusant que flatteur d'être au centre de l'attention et de bénéficier de la bienveillance d'amis ou de connaissances de voyage. Mais ne nous y trompons pas, il s'agit pour le vieux cardinal d'une véritable amitié confinant à l'amour platonique. Groseley le précise plus loin grâce à une conversation privilégiée avec Passionei lors de son voyage à Rome[281]. Autre forme d'amitié est celle entretenue avec les personnes de son propre sexe. Madame Du Boccage nous en donne un exemple lors de son voyage à Milan où elle lie des contacts étroits avec une femme de l'aristocratie, la Comtesse Simonetti. Celle-ci fait office de guide lors du séjour en Lombardie de la poétesse parisienne. Dans sa lettre écrite depuis Venise deux jours avant le Carnaval de l'Ascension, elle semble en conserver un souvenir ému : « Ma bienfaisante conductrice, non contente de m'instruire des mœurs du pays , de m'admettre à sa table, à son cercle, voulut encore que nous allassions coucher, en partant à son château de Vaprio, où nous fîmes trop bonne chère, et jouîmes de la plus charmante

[279] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, p.447

[280] Pierre Jean Groseley, *Nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie et sur les italiens par deux gentilshommes suédois*, Londres, Chez Jean Nourse, 1764, Vol.3, pp.140-141

[281] *Ibid.*, Vol.3, p.141

situation. »[282]. Ainsi, l'intégration dans les cercles de sociabilité d'une ville est plus ou moins compliquée selon les coutumes d'hospitalité des élites locales mais aussi de l'aptitude à créer des contacts et attirer à soi la sympathie, la gentillesse et la générosité de certaines personnes. C'est de là que peut naître des relations privilégiées voire des amitiés. Madame Du Boccage, par sa renommée et la qualité de sa conversation à su aisément se faire une amie. Ceci constitue indéniablement une différence énorme pour le voyage. Invitée dans sa résidence de campagne, Du Boccage a accès de manière privilégiée à la vie et aux mœurs des italiens, choses auxquelles ne peuvent pas prétendre tout les voyageurs. A l'opposé de la sociabilité souple et aisée de Madame Du Boccage, Beccaria dont la mélancolie et les soucis l'arriment à Milan en plein salon parisien a voulu plus d'une fois revenir sur ses pas. D'ailleurs, dès Novare il manifeste la volonté de rentrer à Milan[283]. Mais au-delà des relations amicales, il y a les relations amoureuses proprement dites. Sur l'exposé de ses exploits amoureux et même sexuels, le voyageurs le plus prolixes et le plus expansif est sans nul doute Giacomo Casanova. Chaque séjour est sujet à de nouvelles aventures charnelles. Les mémoires de Casanova sont une œuvre littéraire certes ancrée dans les réalités historiques mais comme toutes œuvres autobiographiques la déformation de la mémoire ou le besoin conscient et narcissique d'enrichir le récit d'épisodes fictifs, de minorer ou au contraire d'amplifier certaines vérités, n'en fait pas un récit historique fiable. A l'inverse de Casanova, les autres auteurs surtout italiens, sont muets sur leurs aventures amoureuses. Certains voyageurs en revanche, très majoritairement français, en rendent compte. La capacité de lier des contacts et de rencontrer des femmes du pays pour des relations d'amour semble être traitée avec grand cas par Charles de Brosses qui en parle en détail dans son récit de voyage. En compagnie des deux autres bourguignons l'accompagnant lors de son voyage, il fait état des conquêtes de chacun. Personne ne semble avoir renoncé à s'amouracher d'une femme du pays ce qui en dit long sur les motivations de certains voyageurs. Sans grand succès, Charles de Brosses s'est rapproché de Madame Ricci « jolie et mignonne au possible »[284] et son compagnon d'aventure, Lacurne, de Madame Bentivoglio, « femme aimable et gaie »[285]. Toutes avaient déjà sigisbées, amants ou maris jaloux. Seul le troisième ami, Legouz, a eu plus de chance car comme l'explique l'auteur, il a su réviser à la baisse ses prétentions : «Legouz a été plus rusé ; il s'est adressé à

[282]Anne Marie Le page Fiquet Du Boccage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol. 3, p.139
[283] Pietro Verri e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, Appendice I, p.441
[284] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, p.144
[285] *Ibid.*

Virginie Patrizzi, nouvellement mariée au comte Montorio, et fort laide, au moyen de quoi elle n'a point de galant. »[286]. Connaître par la fréquentation, la conversation, les badineries et la galanterie d'une relation amoureuse de passage et pourquoi pas charnelle, une femme du pays relève parfois d'un véritable impératif touristique. Répondre à un tel impératif est en partie possible si le mari est conciliant, et l'épouse oubliée des galants. C'est grâce à cela, que Legouz peut entretenir une relation amoureuse avec Virgini Patrizzi. Suite à une bévue, où en présence du mari il conte son amour pour Virginie, son indélicatesse ne semble pas choquer le moins du monde le seigneur Montorio, époux de sa nouvelle dulcinée. Voici comment Charles de Brosses relate cet épisode pour le moins cocasse. A la suite de la question de Madame Borghèse sur le goût des voyageurs pour les femmes du pays, Legouz répond : « pour moi, je suis pour la Vergini Patrizzi, elle n'est pas jolie ; elle est très brune, maigre, marquée de petite vérole, malgré cela, elle me plaît plus que pas une autre. ». Poursuivant ses aveux passionnés, il se hasarde même à parler du mari trompé : « C'est ma maîtresse ; je ne connais pas le seigneur Montorio son époux, mais je veux le voir souvent chez lui, et je lui ferai tant de courbettes, qu'il faudra qu'il soit bien fâcheux s'il ne me donne à dîner deux fois la semaine. ». Ce à quoi le mari présent dans l'audience répond avec une étonnante nonchalance : « Que voulez-vous, monsieur, je n'y ai point été trompé. Dieu l'a faite laide, laide je l'ai prise, laide je la garde ; je n'imaginais guère qu'on en dût devenir amoureux, et je suis fort content qu'un homme d'esprit et de bon goût soit venu de si loin pour la trouver à son gré et la préférer à de plus belles. »[287]. Il lui propose même de dîner chez lui pour ainsi l'assurer de toute sa bienveillance et faire plus ample connaissance. La réaction du mari est intéressante. Elle tend à montrer que loin de la jalousie, certains maris n'éprouvent pas le moindre intérêt pour les incartades de leur moitié. Ici, il semble presque flatter de la qualité du prétendant mais ne peut s'empêcher de s'étonner que sa femme, qu'il tient pour laide, ait pu plaire à quelqu'un. Derrière la surprise et la courtoisie qui sied aux conversations de salon, se cache une indifférence et un mépris bien senti pour son épouse. De tels comportements expliquent l'usage très répandu des mariages arrangés. Ceux-ci imposent de cohabiter avec des personnes étrangères pour lesquelles les conjoints n'éprouvent parfois aucune attirance affective ou sexuelle. Cet autoritarisme matrimonial des familles de la noblesse, peu respectueuses voire désinvoltes avec le bonheur de leur descendance permet de mieux comprendre la désinvolture du mari envers Legouz. Il est en effet fort probable que dans certains cas l'attitude des maris soit allée dans le sens d'une permissivité indifférente. En

[286] *Ibid.*
[287] *Ibid.*, Vol.2, pp.145-146

somme il s'agit de répondre tout aussi bien avec un voyageur de passage à une exigence qui serait ordinairement accomplie par un sigisbée, à savoir : débarrasser le mari d'une présence encombrante d'une épouse, et éviter dans le même temps de « supporter ses dégoûts, ses caprices et ses fantaisies »[288].

Néanmoins, en matière de galanterie et de conquêtes amoureuses une nuance importante doit être évoquée entre d'une part les élites nobles et d'autre part celles de la bourgeoisie. Une telle remarque est essentiellement visible dans les récits de voyageurs français. A l'inverse les voyageurs italiens semblent beaucoup moins sensibles à cette différence entre nobles et bourgeois. Les voyageurs français observent des différences de comportements, d'attitudes entre des cercles de sociabilité bourgeois et aristocrates. Ainsi, une morale aux valeurs sensiblement différentes, tend à faire de la bourgeoisie une classe sociale très réceptive à l'impératif de fidélité conjugale. Selon certains voyageurs, les femmes bourgeoises font tort à cette légèreté et cette aisance qu'ils apprécient tant dans leurs conversations avec les femmes de la noblesse. Jérôme Richard, montre en détail ce changement lorsqu'on passe de la noblesse vénitienne aux « citadines » c'est-à-dire aux femmes bourgeoises. L'auteur leur décerne de nombreuses qualités similaires à celles des nobles : « on trouve parmi elles la même tournure d'esprit, de la politesse, beaucoup de sensibilité aux attentions qu'on leur témoigne », tout en reconnaissant : « Comme elles ont moins de politiques, et qu'elles s'expriment plus franchement que les femmes du premier rang, c'est avec elles qu'on peut s'instruire plus surement de mœurs des Vénitiennes… »[289]. Une certaine familiarité en fait des connaissances propices pour divulguer des confidences sur les mœurs du pays. Cependant, il ne faudrait pas y voir des femmes aptes à des rapprochements plus ambigus. Leur éducation est très stricte et la domination de l'époux semble très visible aux yeux des voyageurs. Les maris sont perçus comme plus jaloux que ceux de la noblesse. Contrairement aux époux nobles cachant leur jalousie derrière une indifférence feinte, le bourgeois, beaucoup plus franc, n'a que faire des apparences de la sociabilité mondaine. Il montre avec force sa jalousie comme le note Richard : « les citadins, qui sont, sur cet article, de meilleure foi que les nobles, restent toujours jaloux, et ne s'en cachent pas… Dès qu'un étranger va faire visite à la femme d'un citadin, il se retire mais avec toutes les marques du mécontentement et de

[288] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.2, p.84

[289] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, p.448

l'inquiétude. »[290]. Il semble que l'adoucissement des mœurs concomitant au développement du sigisbéisme dans les couches aristocratiques se soit arrêté au seuil de la bourgeoisie. La coutume de sigisbéisme y est en effet absente. Pour beaucoup de bourgeois et compte tenue de l'influence culturelle française, l'urbanité et la galanterie entre les sexes semblent importés de France. L'œil jaloux du bourgeois concède beaucoup moins à son épouse et la surveille étroitement. Cela fait dire à Caylus que « chez les bourgeois les manières italiennes sont conservées. »[291]. Richard semble corroborer ce fait, à propos des sigisbées il écrit : « La bonne bourgeoisie même, ce que l'on appelle citadins, ne les souffre pas, et si quelque femme plus déliée que les autres se met sur le ton d'en avoir un, il faut que le mari ait des raisons particulières pour les souffrir, et qu'il veuille être en pleine liberté de la part de sa femme. » Face à la coutume du sigisbéisme rejet et envie anime le couple bourgeois. Nombre de bourgeoises s'y opposent autant par refus d'un pratique immorale que par jalousie d'un mode de vie qu'elles aimeraient imiter tout en sachant pertinemment ne pouvoir y accéder : « On compte les citadines à cicisbeo ; combien celles qui n'en peuvant avoir se dédommagent à en plaisanter ? »[292]. De ces diverses citations ressort avant tout l'idée d'une situation en retrait des femmes de la bourgeoisie par rapport à celles de la noblesse. Une morale plus stricte semble circonscrire leur action et leur vie rendant impossibles les quelques frivolités que se permettent les aristocrates. Par là même, la question de la galanterie et des badineries amoureuses dans le cadre des cercles de sociabilité mondains ne les concerne que très partiellement. En effet, si la femme de la noblesse a acquis avec l'adoucissement des mœurs et le sigisbéisme, une certaine autonomie et la possibilité d'expression d'une liberté sexuelle ou du moins galante, la femme bourgeoise reste encore très réticente. Les jeunes épouses sont en effet rapidement occupées par les charges du foyer : « le feu de la jeunesse éteint, la première fleur de la beauté commençant à se ternir, elles deviennent d'excellentes mères de famille, uniquement occupées du soin de leur maison, n'imaginant plus comment on peut se livrer à ces plaisirs dont elles ont été si curieuses dans leurs jeunesse. ». Et l'auteur de nous raconter sa rencontre avec une femme de la bourgeoisie qui avait consacré une large partie de sa vie à sa famille : « J'ai vu une mère de famille de ce rang, femme encore aimable, qui m'assura qu'elle n'avait quitté sa maison depuis plus de vingt ans, que pour aller à l'église de sa paroisse, qui était vis-à-vis de sa porte ; elle avait été uniquement occupée du soin d'élever

[290] *Ibid.*, Vol.2, p.448
[291] Anne Claude Philippe Comte de Caylus, *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914, p. 341
[292] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.1, pp.165-166

une famille nombreuse, qui avait pour elle le plus grand respect. »[293]. La valeur de la famille et le souci d'une éducation des enfants s'expriment ici avec acuité. Elle semble entièrement accaparer la mère qui se coupe ainsi du monde. En plus d'une plus grande réserve et de mœurs très dissemblables à celles des aristocrates, les femmes de la bourgeoisie sont aussi moins visibles aux voyageurs.

Pourtant, si une nette différence est signalée par les voyageurs dans leurs rapports entre femmes nobles et bourgeoise, il ne faut pas croire que dans un cas, approcher et converser avec des aristocrates est facile alors que cela serait compliqué avec les femmes bourgeoises. Car, même dans le cadre des sociabilités nobiliaires, de nombreux obstacles persistent entre le voyageur et la personne objet de ses soupirs ou de son admiration.

2. Obstacles, limites et conséquences des conquêtes galantes

Aux visées et désirs des voyageurs à la recherche d'aventures sensuelles, affectives et même sexuelles s'opposent bien souvent les obstacles et limites imposés par le contact des sociétés locales. Un mari jaloux envers l'étranger, la présence encombrante d'un sigisbée sont décriés comme des obstacles à la conquête amoureuse. Ces limites ou empêchements rencontrés par les voyageurs peuvent être révélateurs de craintes face à l'instauration de modèles exogènes en mesure de remettre en cause les équilibres entre les sexes dans les sociétés visitées. Il faut donc aussi s'attacher à comprendre les conséquences de ces rencontres culturelles et de la confrontation de divers modèles d'organisation des rapports entre hommes et femmes.

Tout d'abord, parmi les obstacles les plus courants on note la présence d'un mari méfiant de l'arrivée de tout nouvel étranger dans les cercles de sociabilité fréquentés par son épouse ou dans sa maisonnée. Remarquons que compte tenu de l'engouement européen pour la culture française, nombre de français sont particulièrement bien accueillis dans certains cercles aristocratiques. La fascination de certains membres des élites locales envers la France explique cet accueil chaleureux. Charles de Brosses le raconte lui aussi dans sa lettre du 26 août 1739 à A. M. de Quintin : « La maîtresse du logis, femme sur le retour, qui a été fort belle et fort galante, folle des Français et par conséquent de nous, exhiba à notre vue toutes

[293] *Ibid.*, Vol.2, pp.449-450

ses pierreries, les plus belles peut-être que possède aucun particulier de l'Europe. »[294]. La scène se passe à Venise, au Palais de Labia. De telles preuves de sympathie ne sont pas rares. Pourtant, elles ne doivent pas cacher la difficulté de rentrer en contact avec les autochtones en s'intégrant dans les cercles de sociabilité de la ville. Il faut croire Charles de Brosses assez chanceux car Venise, où il semble si bien accueilli, pâtit d'une mauvaise réputation d'hospitalité auprès des voyageurs. D'ailleurs, de Brosses le note lui aussi dans sa lettre à Madame de Blancey datée du 14 août 1739, peu de temps après son arrivée dans la Sérénissime. Déplorant, le « train courant de la galanterie », où le voyageur de passage n'a pas sa place il ajoute «Les nobles ne les admettent guère ni dans leurs maisons ni dans leurs parties. Ils veulent vivre entre eux, et avoir leurs coudées franches, pour parler devant leurs femmes de brigues et ballotages articles sur lesquels le tacet s'observe exactement devant l'étranger. »[295]. Il faut alors redoubler de témérité et de duplicité pour passer outre les difficultés posées par le regard marital. A Venise, la coutume des gondoles, véritable alcôves pour les amants dédouanés d'un quelconque regard inquisiteur offre une solution pour contourner la sévérité conjugale des époux. Ainsi, l'auteur ajoute : « lorsque deux personnes s'entendent, il n'est pas impossibles de faire un coup fourré à la faveur des gondoles, où les dames entrent toujours seules sans surveillants ; c'est un asile sacré. »[296]. Les gondoliers affiliés à des familles de la noblesse vénitienne entretiennent une relation de fidélité et de discrétion sans faille avec les personnes qu'ils transportent. Il n'est donc pas à craindre de voir le mari informé des escapades de sa femme. Outre la surveillance étroite des époux, les ambitions du voyageur butent fréquemment sur la présence encombrante des sigisbées ou autres amants de longue durée. La présence quotidienne de ces chevaliers servants, n'est pas pour peu dans les difficultés rencontrées par Lacurne et Charles de Brosses. Le premier pourrait bénéficier de la complaisance maritale, « le meilleur homme du monde » s'il n'était pas « perpétuellement tenu en échec » par le marquis de Bevilacqua. De son côté Charles de Brosses se lamente de voir « éternellement un certain don Paul Borghèse, qui la serre de si près qu'on ne passerait pas un fil entre eux »[297]. Cette lamentation se retrouve dans d'autres récits. Ainsi, Jérôme Richard, commentant la jalousie des italiens écrit : « Au reste de quelque côté que vienne la jalousie, elle n'est pas moins incommode aux étrangers agréables

[294] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, p.139
[295] *Ibid.*, Vol.1, p.118
[296] *Ibid.*
[297] *Ibid.*, Vol.2, p.144

et à prétention, que les Cicisbés ont singulièrement à l'œil. »[298]. Plusieurs raisons expliquent le désœuvrement dans les affaires galantes de certains voyageurs. Il y a d'abord la concurrence féroce des amants et sigisbées qui connaissent mieux la langue italienne que des français de passage. Leur agilité à s'exprimer avec aise est sans comparaison avec la majorité des voyageurs. Charles de Brosses se plaint (par modestie ?) de mal parler la langue italienne et de bredouiller des compliments bien des fois incompréhensibles pour l'interlocuteur. A ce handicap de la langue s'ajoute la méconnaissance des usages italiens. Par bien des aspects ceux-ci divergent de ceux de France. Faire un baiser à une jeune femme encore inconnue est très mal perçu[299], de même les règles de galanterie sont beaucoup moins souples qu'en France. Jérôme Richard écrit : « La galanterie se traite chez les Italiens avec une méthode solennelle, qui paraît être partout la même, pour s'en bien mettre au fait, il faut lire un recueil de sonnet avec leur explication morale […] et de trouver des femmes qui n'aient point de *cicisbée*. »[300]. Un apprentissage livresque semble même nécessaire pour comprendre au mieux les usages éviter autant que possible les erreurs grossières et gênantes. L'auteur cite même l'ouvrage intitulé *Filosofia ed amore* du Comte Gio Battista Comazzi « In-8°, Trente, 1711 » précise-t-il. La galanterie de France n'est pas seulement perçue comme inconvenante : elle fait peur et c'est une des raisons pour lesquelles, les époux se méfient de l'arrivée des français. En effet, la réputation libertine des français achève de les mettre sur leur garde. Richard, très au fait de ces questions écrit :

> Mais le fonds de cette préférence que l'on donne aux Allemands et aux Anglais, c'est la quantité que l'on en voit ; la richesse et le sérieux des uns, et la pesante bonhomie des autres. Les Italiens ne s'en défient point ; ils n'ont pas cette politesse prévenantes, ces attentions habituelles pour les femmes, cette gaieté de caractère, cet enjouement naturel qu'ont les Français, et qui font trembler une nation toujours foncièrement jalouse.[301]

Silhouette le dit clairement : « Il est vrai toutefois que les italiens n'aiment pas qu'un Français vienne dans leur pays pour y affecter d'y paraître le galant de toutes les dames. »[302]. Probablement, les maris redoutent-ils dans les usages galants de France une trop grande licence que les mœurs d'Italie ne permettent pas. La codification des rapports, semblent

---

[298] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770,Vol.4, p.172

[299] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.2, p.365

[300] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.4, pp.172-173

[301] *Ibid.*, Vol.4, p.171

[302] Etienne de Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1730*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol.1, p.6

vouloir autant que possible établir des règles au profit de l'époux. Introduire les mœurs de France serait bien dommageable pour les équilibres dans le couple italien en donnant aux épouses des exigences dont elles n'avaient pas même idée jusque-là.

De fait certaines interventions de voyageurs français ne semblent pas être sans conséquence sur les rapports de force au sein du couple. Quand Denon visite la Sicile et rend compte de la jalousie des maris, il comprend que celle-ci s'exacerbe en sa présence. Si la défiance des maris envers l'étranger est forte, l'épouse semble au contraire favorable à lier un contact et à reprendre ce qui constitue un autre modèle dans les relations entre les sexes. Ainsi le voyageur écrit : « il n'y avait encore que les femmes qui eussent une véritable disposition à prendre sur cela les usages de France. ». Il n'est pas impossible que la rencontre d'autres usages soit source de nouvelles exigences de la part des partenaires et en l'occurrence ici de l'épouse. Il n'apparaît pas improbable que certaines femmes utilisent le contact avec les voyageurs de passage et la jalousie de leur mari pour peser dans le sens d'une amélioration de leur condition dans les rapports de force au sein du couple. Indirectement Denon laisse entrevoir cette hypothèse : « Au reste, cette passion violente est peut-être nécessaire pour sauver de l'apathie les barons palermitains, qui, sans cela, passeraient leur vie dans une molle et voluptueuse oisiveté. »[303]. L'intervention d'un étranger dans le paisible mode de vie des populations locales et le contact avec des conceptions nouvelles ou des mœurs différentes font leur effet, bousculant les habitudes, le rythme de vie et certains usages que l'on croyait immuables. L'entrée soudaine dans leur existence de cette concurrence nécessite obligatoirement de la part du mari de modifier certains de ces comportements. Cependant, les conséquences d'une apparition étrangère sur les mœurs des autochtones peuvent aussi avoir des réactions bien différentes que celle d'une marque d'hostilité. Si les français sont accueillis froidement par beaucoup de maris compte-tenu de la solide réputation de galanterie des voyageurs venus de l'hexagone, il n'en va pas de même pour les françaises. Celles-ci semblent être fêtées pour leurs charmes. Les exemples donnés précédemment à propos de Madame Du Boccage visent essentiellement à montrer la possibilité de relations apaisées entre les deux sexes et de plus entre une voyageuse et un autochtone. Dans certains cas pourtant, les voyageuses sont envisagées par ces derniers comme le terrain propice à la réalisation de leurs désirs quand ce n'est pas des exutoires pour leurs tensions sexuelles. La réputation des françaises comme femmes frivoles et libertines incite de plus belle les hommes du pays à des comportements déplacés ou impudiques à leur encontre. Un exemple nous est

[303] Dominique Vivant Denon, *Voyage en Sicile*, Paris, De l'imprimerie de Didot L'aîné, 1788 ; p.80

donné par Madame de Genlis. Lors de son voyage dans la péninsule elle s'arrête dans la petite cour du duc de Modène. Elle y fait dès son arrivée la connaissance du Comte de Lascaris, sur lequel les charmes de la voyageuse semblent faire grand effet, « j'eus la gloire de faire sa conquête, et dès le premier moment »[304] écrit-elle dans ses mémoires. Surintendant du palais, le comte était chargé de répartir les nouveaux venus dans les divers appartements encore à disposition. Il se charge de mettre Madame de Genlis à proximité de ses appartements en éloignant le plus loin possible, Monsieur de Genlis. Puis un soir, après le souper Madame de Genlis raconte :

> J'écrivais mon journal, avant de me coucher, assise devant une table portative, j'entendis vis-à-vis de moi un petit bruit. Je lève les yeux, et je vois, avec beaucoup d'étonnement, un panneau de glace, que je ne croyais pas être une porte, s'ébranler, s'entr'ouvrir doucement, et aussitôt M. de Lascaris apparaître, et, avec un petit air triomphant, venir se jeter à mes pieds. Je me lève ; ma table tombe sur lui, la lumière s'éteint, nous nous trouvons dans une totale obscurité. J'appelle à grands cris ma femme de chambre, qui accourt en chemise, avec une chandelle à la main. M de Lascaris, furieux, se relève, retourne à son panneau de glace, et disparaît.[305]

Le comte cherche à profiter de la venue de cette jeune femme à la cour de Modène pour la séduire par la force ou du moins de manière très cavalière. Ses intentions lubriques semblent évidentes compte-tenu des circonstances : la scène se déroule dans un espace intime et à des heures indues. De plus elle réagit vivement, ce qui laisse penser qu'une telle attitude de la part du comte modénais remet en cause les plus fondamentales règles de bienséance entre deux personnes entretenant des rapports chastes et courtois. Il joue de la différence culturelle entre lui et Madame de Genlis pour se persuader d'un comportement qui envers une italienne, aux faits des usages italiens, n'aurait pas été envisageable. Si les préjugés sur les françaises ont peut-être motivé son entreprise aussi hardie que déplacée Madame de Genlis, de son côté, entend montrer par cette petite histoire, les mœurs de cette cour italienne. Loin de prendre en compte son statut, pourtant essentiel, de voyageuses et d'étrangère, elle enferme son récit dans une vision caricaturale des mœurs des italiens. L'incompréhension devient mutuelle. Ici, la rencontre est un échec. Elle aboutit davantage à un raidissement des préjugés de chacun qu'à une ouverture et un amendement des idées préconçues. Nous ne disposons pas de multiples récits de voyageuses françaises en Italie durant le XVIIIe siècle, il est donc difficile de multiplier les exemples et d'établir une idée précise sur la fréquence élevée ou non de tels comportements. Il ne fait cependant aucun doute que de telles attitudes ont existé. Certaine

[304] Madame la Comtesse de Genlis, *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Chez Ladvocat, 1825, Vol.3, p.27
[305] *Ibid.*, Vol.3, p.28

autochtone manifestent elle aussi une attirance pour des étrangers de passage. Ainsi, Biffi dans ses écrits de voyage note l'intérêt qu'une vieille aubergiste porte pour l'écuyer qui l'accompagne. Selon lui, à la vue de cet homme, on pouvait voir la vieille dame nourrir des pensées « obscènes » : « la di lui statura gigantesca deve avere dato dei pensieri osceni alla buona vecchia »[306].

Les sociabilités aristocratiques, lieu privilégié des rencontres galantes, ne sont donc pas sans inconvénient. La marge de manœuvre consentie au voyageur reste somme toute assez étroite dans les cercles aristocratiques. Elle devient inexistante parmi les élites bourgeoises. Cependant, il convient de noter que la quête galante ne se limite pas à ces cercles des élites mais recouvre tout les milieux sociaux. Le rapport aux autochtones s'établit aussi envers et, la plupart du temps, en défaveur des masses populaires. Face aux femmes du peuple, le regard des voyageurs devient très vite plus direct et leurs intentions, d'emblée moins chastes, se font aussi plus brutales.

3. Les femmes du peuple et les cantatrices

L'omniprésence du jugement porté sur les femmes dans les récits de voyage est loin de concerner le cercle restreint des élites fréquentées dans les salons. Les voyageurs ne tarissent pas de commentaires sur les femmes du peuple. Le voyage est une occasion aux divertissements et à l'aventure : les voyageurs exacerbent des comportements déjà présents avant le voyage ou adoptent des habitudes jusque là étrangères à leur mode de vie. Cela passe par des jugements, des intentions sexuelles très marquées ou des attitudes cavalières envers les femmes de condition modeste. Les préjugés ambiants sur les femmes du peuple, les observations empiriques sur la culture du pays d'accueil et la différence sociale font de la femme des milieux populaires l'objet de la déprédation sexuelle des voyageurs.

Les femmes en général et surtout celle du peuple sont les cibles de multiples jugements de la part des voyageurs. Ces derniers observent, qualifient, jaugent tantôt avec mépris, tantôt de manière laudative. Dans bien des cas il s'agit de descriptions condescendantes sur les qualités et le bon sens des femmes du peuple. Le tout cache difficilement un regard lubrique et des intensions plus crues. Au détour d'une phrase ou dans le cadre d'une partie argumentée à cet effet, ces considérations intempestives, constituent déjà

[306] Gaimbattista Biffi, *Viaggio in Piemonte e parte della Francia, 1776*, Letterea vari amici (1776), Ms. Biblioteca Statale di Cremona, p.64 « sa stature gigantesque doit avoir donné des pensées obscènes à la bonnes vieille dame »

une forme de réification. Il n'est pas rare de lire chez des voyageurs, quelques idées très vagues sur la beauté des femmes dans telle partie de l'Italie ou dans telle ville. Ainsi, Charles de Brosses signale qu'à Venise et dans ses alentours « d'une quantité de belles figures de femmes, grandes, grosses, grasses et blanches, telles qu'on les voit dans les tableaux de Paul Veronese », les vénitiennes étant selon ses sources « les plus belles femmes de l'Europe »[307]. Plus loin, commentant encore les femmes du peuple de Venise, il écrit, « Ce n'est pas qu'on y trouve plus qu'ailleurs des beautés ravissantes ; mais communément le grand nombre est joli et en général elles ont toutes la taille et le teint beaux, la bouche grande et agréable, les dents blanches et bien rangées.»[308]. Les propos de l'auteur sont prosaïques et la tournure de ses expressions participe à une animalisation des personnes considérées. Dans le même registre Orbessan s'attarde avec sérieux sur la dimension des jambes : « Toutes les femmes sont jolies, quoiqu'elles aient un peu d'embonpoint : en général les Italiennes, depuis Gênes jusqu'ici [Rome], ont la taille et les jambes plus grosses que nos Françaises »[309]. Caylus, plus sobre, flatte pour sa part les charmes des femmes d'Ancône : « Le sang est assez beau à Ancône ; les filles, dit-on, le savent et mettent leur beauté et leur âge à profit. »[310]. Cela ne signifie pas pour autant que le regard réifiant du voyageur ait pris ses distances. Sous couvert d'observations valorisantes mais en réalité condescendantes et généralisatrices sur les femmes se dissimule difficilement un regard intéressé. Ainsi, La Porte quand il se laisse charmer par la beauté des napolitaines, écrit :

> Que les femmes ont les appas enchanteurs ! Une démarche vive et légère, une taille svelte et dégagée, plus de physionomie néanmoins que de régularité dans les traits, de grands yeux noirs et pétillants de feu, beaucoup d'esprit naturel et de vivacité, une franchise et une naïveté singulière ; les signes de tête, le langage des mains, ces gestes si expressifs, si variés, si gracieux ; une pâture élégante, à la mode de France mais adaptée au goût du pays ; voilà sans doute des titres assurés pour plaire et pour captiver tous les hommages.[311]

Le terme est lâché : « pâture ». Il s'agit en effet dans bien des cas de véritables proies, aptes à contenter la faim sexuelle des voyageurs. La description de La Porte, donne à voir tout les

[307] Charles de Brosse, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, pp.91-92
[308] Anne Claude Philippe Comte de Caylus, *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914, p.168
[309] Anne Marie Daignan Marquis d'Obessan, *Mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, Chez Merlin, 1768, Vol. 1, p.569
[310] Anne Claude Philippe Comte de Caylus, *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914, p.168
[311] Abbé Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol.27, pp. 221-222

atours de la beauté féminine. Il décrit tout ce qu'il est plaisant de voir, ou plus exactement tous les marqueurs sexuels et érotiques propres à irriter les sens et embraser l'esprit.

Deux figures sont très souvent liées au regard porté sur les femmes du peuple. Dans des registres bien différents, ils correspondent tout deux aux espaces fréquentés par les étrangers : d'une part les auberges avec les aubergistes, leur femme et les servantes souvent réputées pour leur petite vertu et d'autre part, les théâtres aux multiples cantatrices, elles aussi peu renommées pour la droiture de leur mœurs. Dans le cadre de l'auberge, espace de transit il n'est pas rare d'y fréquenter de nombreuses femmes du peuple au service du patron ou de la patronne des lieux. Quand l'aubergiste est une femme déjà d'un certain âge, elle devient respectée et honorée dans son travail. L'ancienneté et son caractère souvent bien trempé en fait la mère des voyageurs. Son corps fatigué et marqué par l'embonpoint ainsi que ses milles attentions envers les voyageurs en font des figures protectrices et maternelles[312]. Il est néanmoins, plus courant de voir certains voyageurs s'attarder dans leurs récits de voyage sur les charmes des jeunes demoiselles dévouées au service. Casanova se fait remarquer par le grand nombre de ses conquêtes : son passage à Grenoble chez l'aubergiste Le Duc[313], ne le laissa pas indifférent à la beauté des deux filles, Manon et Rose. Avec Casanova les exemples de cet ordre, quoique pas toujours fiables, pourraient être multipliés à l'envie. Sous les aspects palpitant de la prose du libertin se dissimule une vérité beaucoup plus sombre. Nombre de jeunes filles en service dans ces maisons sont en proie aux intensions lubriques et non partagées des hommes de passage. Souvent, la réputation de filles faciles fait de ces femmes de véritables icônes du voyage. Alessandro Verri, une fois dépassées les Alpes croit être accueilli dans les auberges en Savoie puis en France par des jeunes femmes aux mœurs légères. Il est bien désemparé de la réalité beaucoup moins frivole, et fait part de sa déception à son frère : « Mi hanno detto che le cameriere sono facili. Falso, falsissimo. Non sono facili in conto alcuno. Non mi farete il torto di credermi inabile a sedurre una marmotta di quelle montagne : pure la cosa è cosi. Sono avvezzate agli uomini, se ne difendono accortamente. ». Dans le regard à la fois condescendant et concupiscent de Verri on retrouve cette habitude à l'animalisation de l'objet de ses désirs. L'auteur n'est pas sans rancœur face à des femmes qui ne se laisse pas faire et ruinent ses espoirs d'un divertissement à l'occasion de son arrêt dans cette auberge. Piquer dans son amour propre et prenant ombrage de n'avoir pas su séduire ce

[312] Giambattista Biffi, *Viaggio in Piemonte e parte della Francia, 1776*, Letterea vari amici (1776), Ms. Biblioteca Statale di Cremona, p.64 : « Un' altra cosa rimarcabile ho ritrovata qui, la padrona della locanda una certa madame Arnaud celebre per la sua Bonirietà che viene preconizata la Mama de' Forestieri (une autre chose remarquable que j'ai retrouvé ici, la patronne de l'auberge, une certaine Madame Arnaud célèbre pour sa bonhomie qui est appelée la maman des étrangers ».

[313] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, Vol.2, p.585

qu'il considère avec dédain, il s'adonne à une courte mais violente critique contre ces demoiselles des auberges, peu à même de lui laisser profiter de leurs charmes : « Altronde non meritano nulla. Sono brutte di diavolacce, mal vestite e goffe. »[314]. Une telle réaction en dit long sur les attentes des voyageurs lors de leur déplacement dans un autre pays. Ces idées reçues qu'il croit vraies, motivent chez Alessandro Verri l'espérance de rapports sexuels faciles et sans lendemains. Le plus souvent les idées véhiculées par les voyageurs dans leurs récits, assimilent les demoiselles en charge du service aux produits proposés par l'auberge pour se restaurer. Ce trait d'égalité à en cela rien d'original, il constitue durant toute l'époque moderne une métaphore très utilisée. La peinture a souvent exalté le corps féminin et ses attraits érotiques avec ceux des fruits, des fleurs ou des légumes dans des jeux d'équivalence et de symboles cachés. On met sur un même plan les qualités des produits servis avec les qualités physiques des jeunes femmes pour allier dans un même ensemble la bonne chère à la bonne chair.

La seconde figure des femmes du peuple, à plusieurs reprises au centre des considérations des voyageurs et soumise au regard réifiant des voyageurs, sont les femmes de théâtre ou d'opéra. Charles de Brosses dès son arrivée à Milan évoque la réputation de mœurs légères des femmes du peuple dans sa lettre à Madame de Blancey du 16 juillet 1739. Voulant passez dans son argumentation de la description des mœurs milanaises et d'une galanterie mimétique de celle de France, à l'exposé de l'activité musicale de la ville lombarde, il écrit : « Croyez que j'aie bien besoin de transition dans mon discours pour passer de cet article à celui des musiciens ? Il me semble que cela se lie assez naturellement. »[315]. Si cette réputation fait rêvée plus d'un voyageur, elle ne semble pas faire l'unanimité. Jérôme La Porte nuance cette image à propos des actrices de Turin : « Les Actrices mènent une vie retirée ; on ne les voit qu'au Théâtre ; et on ne leur souffrirait pas d'intrigues publiques. Leur état n'a rien qui les avilisse ; elles gagnent beaucoup ; et après avoir paru huit ou dix ans sur le Théâtre, elles se retirent et font d'honnêtes mariages. »[316]. Peut-être fait-il état de la situation turinoise qui lui apparaît atypique une fois mise en perspective avec ce qu'il a pu observer dans d'autres régions de la péninsule. Toujours est-il, il laisse entrevoir le statut beaucoup moins favorable

[314] Pietro e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, p.23 « On m'a dit que les servantes sont des filles faciles. C'est faux, tout à fait faux.Elles ne sont pas facile du tout. Vous ne me ferez pas le tort de croire incapable de séduire une des marmottes de ses montagnes : mais la chose est ainsi. Elles se défient des hommes et s'en défendent ouvertement » « de toute manière elles ne valent rien. Ce sont d'horribles diablesses, mal habillées et maladroites »

[315] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, pp.73-74

[316] Abbé Joseph de La Porte, *La voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol.25, p.228

des danseuses dont la tenace image de dépravées leur colle à la peau. Il est fort probable que suivant des logiques identiques à celle des servantes d'auberges, les cantatrices et femmes de spectacles soient sujettes à la même déprédation masculine. Peut-être l'irruption des pulsions sexuelles du voyageur ne s'exprime-t-elle pas avec la même rudesse. Le caractère artistique des activités de ces femmes « publiques » devait rendre leur fréquentation plus délicate. Loin d'être des aventures de passage vite oubliées, ces femmes pouvaient prétendre à un statut de maîtresse auprès de certains hommes. Charles de Brosses témoigne de ces mœurs qui ne semblent pas être inconnues des voyageurs. Dans sa lettre à Madame de Neuilly qu'il écrit sur la route entre Rome et Modène, il se plaint de l'abandon imprévu de Sainte-Palaye, un de ses compagnons de voyage. La journée devant être passée à Bologne, « le gaulois Sainte-Palaye » fait faux bond à ses amis pour rejoindre Modène. Il prétexte alors une entrevue avec Muratori. En réalité, Charles de Brosses semble avoir déceler les intensions toutes autres de son ami : « J'ai lieu de croire qu'il se dépiqua sur mademoiselle Gorgnet, jadis danseuse à l'Opéra-Comique, favorite de mademoiselle Sallé, à ce que portait la chronique, aujourd'hui première sautilleuse du duché de Modène, et fort avant dans les bonnes grâces de certaines dames de la ville. »[317]. Une aventure galante avec les femmes de ce milieu ne devait donc pas être inconnues des voyageurs.

Dans bien des cas, le regard sur le corps des femmes du peuple est un regard réifiant produit par des hommes. Si jusque-là l'admiration des classiques de la sculpture antiques et de la peinture des modernes offrait l'occasion de descriptions sensibles et chastes d'un corps féminin divinisé ; si la galanterie raffinée des relations mondaines permettait des rapports d'égalité entre les sexes et une certaines estime envers les femmes de la noblesse, il n'en va pas de même pour les femmes des masses populaires urbaines comme rurales. Celles-ci sont souvent en proie à la concupiscence condescendante et dégradante de nos voyageurs. Une telle différence de ton s'explique par le biais d'une analyse des différences sociales entre des voyageurs souvent aristocrates et quelquefois bourgeois et par ailleurs des femmes du peuple qui, en plus de l'appartenance à un sexe jugé inférieur, pâtissent de la différence de statut social. Il est en effet courant dans le cadre de la société de l'Ancien Régime de constater des pratiques multiformes d'exploitation envers le peuple et à plus forte raison envers les femmes. Les éléments constitutifs du Tiers Etat sont en tous points inférieurs à la noblesse. Il paraît naturel à cette dernière d'en user comme bon lui semble pour répondre à ses objectifs ou à ces désirs. Sanctionner une domination sociale se fait aussi par l'obtention de faveurs sexuelles.

[317] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.2, p.300

Cette pratique couramment admise dans les cercles des élites se reproduit durant le voyage. Comme on le voit ici avec ces quelques exemples, les différences culturelles ne constituent pas une cause d'inhibition de telles pratiques. Bien au contraire, les préjugés acquis avant le voyage ou au cours de celui-ci par une étude empirique mais fausse des mœurs du peuple peuvent pousser les voyageurs à s'accorder une plus grande liberté d'action. Le voyage est un espace de liberté et d'aventure. Les désirs sexuels de chacun s'expriment avec une ardeur renouvelée et ce à plus forte raison quand la majorité des contemporains voit dans le pays visité, un lieu de volupté et de luxure.

Cette déprédation et la réification de la femme du peuple participent à un état de fait beaucoup plus général à savoir, la prépondérance de la domination masculine dans toute la sphère sociale. Certaines figures telles les femmes d'auberges, les cantatrices et autres danseuses, au contact de régulier des sollicitations sexuelles des hommes, sollicitations parfois monnayées avoisinent certaines formes de prostitution occasionnelle. De plus, une étonnante continuité dans le regard du voyageur rapproche l'image des prostituées à la considération qu'il porte aux femmes du peuple. Parfois figure ambiguë à la charnière avec la pratique de la prostitution, les femmes du peuple telles qu'elles sont perçues par le voyageur, nous amènent à aborder la question de la prostitution.

Ainsi la recherche de l'aventure amoureuse ou sexuelle se pare de cas de figure très variés. La différence culturelle, le caractère courant et presque banal de la recherche d'expériences affectives et même érotiques des hommes lors de leur voyage joue un rôle important dans la manière de connoter d'attentes sexuelles le contact avec les populations autochtones. Cependant, la différence sociale apparaît comme primordiale. Le rapport aux autochtones diverge considérablement en fonction du milieu social du voyageur et des personnes locales considérées. En effet, le comportement du voyageur change selon qu'il courtise une jeune femme des élites aristocratiques voire bourgeoises ou si sa quête l'amène à considérer des femmes de milieux sociaux inférieurs. Dans cette dernière situation, l'habitude d'une réification de la figure féminine apparaît de manière encore plus nette. Les rapports inégaux et ambigus entre voyageurs et les femmes du peuple annoncent les rapports encore plus brutaux dans le contexte de la prostitution et de l'économie sexuelle.

Chapitre VIII – L'économie sexuelle

La fréquentation des femmes du peuple se rapproche du phénomène de la prostitution. D'une manière générale, deux catégories sociales pourtant bien distinctes suscitent chez les voyageurs un même regard oscillant souvent entre mépris et intérêt. On assiste à la poursuite d'une réification de plus en plus brutale de la prostituée femme et parfois de l'enfant. N'oublions pas la racine latine du terme prostitution : *prostituere*, c'est-à-dire « placer devant, exposer aux yeux des autres ». Il s'agit d'exposer le corps d'une personne pour un « usage » à des fins sexuelles contre de l'argent. On comprend mieux pourquoi dans l'imaginaire masculin la femme qui se montre et s'affirme dans l'espace public, celle du théâtre ou la femme du peuple se rapprochent de la « fille facile » et par glissement de sens de la prostituée. Au-delà de ces points communs simplificateurs, les voyageurs ne donnent pas à voir qu'un type de prostitution bien défini mais de multiples variantes. Le regard de l'observateur étranger comme celui des autochtones sur ces pratiques évolue en fonction du statut des prostituées considérées.

Dans ce chapitre, les divers cas de figures les plus courants dans les récits de voyage sont regroupés en trois catégories : les courtisanes c'est-à-dire l'élite des prostituées, les prostituées plus ordinaires, ensemble des femmes pauvres numériquement plus importantes. Enfin, la prostitution infantile qui, bien que moins souvent repérable dans les récits constitue un secteur à part entière dans l'économie sexuelle des grandes villes.

1. Les courtisanes, mythe érotique et institution culturelle

Les voyageurs citent couramment la figure des courtisanes tant italiennes que françaises. Leur regard sur ces dernières oscille entre fascination et mépris. Prostituées de luxe, elles bénéficient d'une très bonne réputation auprès des hommes de la noblesse. La renommée de ces concubines aux services tarifés, dépasse parfois largement les frontières de leur ville. En effet, pour les voyageurs la courtisane, femme élégante et séductrice, cristallise autour d'elle une part considérable des représentations sur le mythe érotique des contrées visitées. L'exemple de Venise est à ce titre très révélateur : le mythe de Venise comme ville de luxe et de luxure est intimement lié aux courtisanes, dont la présence est connue et reconnue depuis le XVIe siècle.

Dans le regard porté sur les courtisanes, il y a incontestablement une fascination envers ces femmes aux mœurs policées et aux manières charmantes. Dans l'esprit du voyageur, la courtisane est une prostituée aimable, respectée par le rang social qu'elle a acquis et par sa clientèle très majoritairement issue de l'aristocratie. Charles de Brosses en parle comme de « princesses »[318] et elles constitueraient selon lui « un corps vraiment respectable par les bons procédés »[319]. Ce n'est cependant pas propre à toutes les villes italiennes d'instituer les courtisanes comme un ordre à part. Selon Lalande, seuls Venise et Paris suivraient ce schéma de différenciation avec les autres femmes mercenaires. Dans d'autres villes d'Italie, ces « femmes entretenues ne sont point un ordre à part »[320]. Grâce à leur clientèle aisée, les courtisanes fréquentent les élites et en apprennent tous les usages. Ainsi, à Venise il est courant de voir des patriciens, tenants prestigieux d'une tradition républicaine pluriséculaire, sortir des audiences du Grand Conseil ou du Conseil des Dix pour aller sur la Place Saint-Marc rejoindre leur concubine attitrée. Charles de Brosses, dans sa copieuse description du phénomène des courtisanes lors de son passage à Venise, raconte dans sa lettre du 14 août 1739 adressée à Madame de Blancey : « Quand l'un d'eux veut faire une partie de promenade avec la sienne, elle vient tout uniment le prendre dans sa gondole au sortir du conseil et l'on n'est pas plus surpris de l'y voir monter avec elle en pleine place Saint-Marc. »[321]. Ces femmes entretenues n'ont pas le statut de maîtresse, où la relation extraconjugale coïncide avec une relation d'amour et de considération mutuelle fondée sur des rapports non pécuniaires. Tout au plus feignent-elles la fidélité dans la farce sentimentale qui la lie à son illustre « amant ». En réalité, elles ne sont pas dévouées à un seul homme, et si elles sont entretenues durant la semaine par un client noble, elle passe le vendredi et le samedi loin de lui : « leurs amants même leur laissent presque toujours toute liberté le vendredi, parce qu'ils font leurs dévotions, et le samedi, parce qu'ils ont affaire aux Pregadi. »[322]. Tels des objets de valeur elles sont recherchées pour leur maintien et leur élégance. Aussi, il n'est pas rare de voir parmi elles des jeunes femmes par ailleurs danseuses ou cantatrices à l'opéra. Le caractère public de leur travail en fait souvent des femmes réputées pour leur grâce et leurs charmes mais aussi pour leur petite vertu. Il est courant d'ironiser sur la légèreté de ces femmes. Avec leur activité de représentation théâtrale, elles n'ont rien en commun avec

[318] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, p.120
[319] *Ibid.*, Vol.1, p.118
[320] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.5, pp.130-131
[321] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol. 1, p.120
[322] *Ibid.*

l'image idéalisée voulue de la femme : un charme simple et discret masqué par une gêne preuve de sa modestie ne constituent pas leurs qualités premières. Au contraire, elles montrent leur corps, s'expriment, déclament, chantent. Cette forme de publicité du corps est vue comme foncièrement immorale. C'est d'ailleurs pour cela que l'Eglise leur refuse toute représentation dans les théâtres et opéras de ses états tout au long du siècle. Lalande n'écrit-il pas : «La bienséance de l'Etat Ecclésiastique ne permet pas même qu'il y ait à Rome des filles de théâtre ; il ne paraît dans des rôles de femmes que de jeunes garçons, que l'on prendrait véritablement pour les filles, par leurs voix et leurs figures. »[323]. Si Lalande y voit là une des origines des castrats, il intègre ce détail dans une réflexion plus générale sur le manque de courtisanes à Rome. Comme il le stipule deux lignes plus haut, « on en voit presque pas ». Quand il écrit, « l'Etat Ecclésiastique ne permet pas *même* qu'il y ait à Rome de filles de théâtre » l'auteur nous laisser penser qu'en temps normal, parmi les filles de théâtre beaucoup se tournaient vers cette activité de prostitution. Elles devaient même constituer un type de courtisanes assez courant. Par ailleurs, toutes les villes n'ont pas en leur sein des courtisanes de renom. La réputation sur le chapitre des courtisanes varient considérablement selon les régions et les villes considérées. Si Venise constitue, à plus d'un titre, une capitale italienne de cette forme de prostitution, elle est à bien des égards l'antithèse d'une ville comme Rome, beaucoup plus en retrait. Cependant, Paris n'est pas en reste. Dans l'esprit des voyageurs italiens mais aussi français, la capitale du royaume de France est elle aussi source de multiples fantasmes. Véritable mythe érotique aux composantes pas uniquement centrées sur la question des courtisanes, elle est comme Venise une ville où ces prostituées de luxe plus couramment appelées en France « femmes entretenues » constituent un corps à part entière. Comme dans bien des cas, les voyageurs italiens restent beaucoup plus discrets sur les pratiques sexuelles rencontrées même s'ils semblent sur ce sujet plus loquaces que de coutume. Casanova, peu dissimulateur, confesse avoir fréquenté « une femme entretenue » à Paris. Comme dans le cas italien beaucoup de celles-ci sont des femmes de théâtre : « celles qui m'occupaient le plus étaient les femmes entretenues et celles qui prétendaient n'appartenir au public que parce qu'elles chantaient, dansaient ou faisaient tous les soirs sur la scène les reines ou les soubrettes. »[324]. Leurs charmes et leur âge constituent les principales limites à leur activité. Casanova dont les vues ont pendant un temps caressé l'espoir d'approcher ces figures de luxure rapporte avec justesse un aspect de leur condition sociale : « elles se reconnaissaient

[323] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.5, p.131
[324] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, Vol.2, pp.102-103

très libres et jouissaient de ce qu'elles appelaient leur indépendance en se donnant tantôt à l'Amour, tantôt à Plutus, et le plus souvent à l'un et à l'autre tout à la fois »[325]. Paradoxalement, le caractère avilissant voire réifiant de ce qui reste sous des formes raffinées des mercenaires du sexe offre à ces courtisanes une indépendance matérielle méconnue de la majorité des femmes. Seul peut-être les femmes veuves de milieux aisés peuvent bénéficier d'une situation plus profitable que la leur.

Ces prostituées de luxe, jouissent encore d'une très grande réputation au cours du XVIIIe siècle mais dans les états italiens, celle-ci n'a plus rien à voir avec la place tenue au cours des siècles précédents. C'est au XVIe siècle que les courtisanes dominaient à Venise avec éclat le milieu de la prostitution. Cet âge d'or ne sera jamais égalé au cours des siècles suivants. Plus d'un auteur ne manque pas de rappeler la gloire de l'activité de ces courtisanes au cours de la Renaissance. Ce rappel d'un passé illustre participe au regard émerveillé et intrigué du voyageur. Richard montre en détail l'opulence de ces femmes au début de l'époque moderne, considération reprise à l'identique par La Porte dans son ouvrage, neuf ans plus tard. Cet âge d'or y est décrit comme un paradis perdu :

> L'état de Courtisanes, qui fut longtemps une des plus rares singularités de cette Ville, était encore dans toute sa splendeur au commencement de ce siècle. C'était les Laïs, les Leotium des Grecs ; c'étaient les Marion de Lorme, les Ninon Lenclos des Français. Tous ceux qui faisaient procession de galanterie, vivaient plus avec elles, qu'avec leurs Femmes. C'est chez elles que se traitaient les affaires sérieuses, que s'assemblaient les Ambassadeurs, etc ; mais cet état mitoyen entre la débauche titrée et la basse prostitution, ces Financiers de Vénus qui s'engraissaient de la substance des Nobles et de l'argent des étrangers, n'existent plus à Venise.[326]

Quand le voyageur arrive à Venise, haut lieu de cette prostitution de luxe, les courtisanes ne sont donc plus que l'ombre d'elles-mêmes. Elles ne sont plus que les reliquats d'une splendeur à jamais révolue. Il faut dire que les autorités de la ville, si passives et si sclérosées soient-elles au cours du dernier siècle de vie de la République, ont entrepris dans un « instant de réforme » de mettre un terme à ces pratiques. Engoncée dans des institutions impossibles à réformer, les mesures ne seront jamais tout à fait radicales mais assez fortes pour briser à jamais ce qui faisait tout le panache et l'aura de cette coutume. Les voyageurs sont, pour les plus observateurs, conscients de ce changement. Richard explique que « le conseil des dix

[325] *Ibid.*
[326] Abbé Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25, p.368

avait banni toutes les courtisanes qui étaient en grand nombre »[327].Très vite cette situation s'est révélée extrêmement fâcheuse pour la sécurité publique. Derrière la question de la prostitution et de son éradication, l'état vénitien était face à une question beaucoup plus complexe de nature culturelle. La prostitution avait en effet un rôle d'équilibre dans la société du XVIIIe siècle. Richard poursuit ainsi, «les jeunes nobles, les citadins et le peuple même se portèrent pendant leur absence à des excès étonnants ; ils forcèrent les maisons, les couvents même ; les filles et les femmes n'étaient plus en sûreté ». Se manifeste avec acuité un dysfonctionnement pernicieux pour l'ordre public. L'auteur poursuit : « il n'y eut d'autre moyen d'arrêter le désordre, qu'en appelant au plus vite des filles de joie que l'on put trouver dans les villes voisines, auxquelles le sénat fut obligé d'assigner des logements et quelques revenus pour vivre, jusqu'à ce qu'elles eussent formé quelques établissements. »[328]. La prostitution en effet, doit endiguer l'ensemble des pulsions sexuelles des hommes qui sans ce puissant catalyseur, serait source de désordre pour la société. Selon le double standard masculin présenté par Robert Muchembled dans son livre *L'orgasme et l'Occident*[329], l'auteur explique la dissymétrie dans les comportements sociaux et sexuels attendus des hommes et des femmes à l'époque moderne. Si l'homme peut sans difficulté assumer dans le même temps des relations matrimoniales et extraconjugales par la fréquentation d'une maîtresse ou d'une prostituée, il n'en va pas de même pour la femme. Selon la norme en vigueur cette dernière peut se ranger dans deux catégories diamétralement opposée. Soit elle se situe dans le groupe des femmes respectables. Sous le contrôle du père ou du mari, elle consent à remplir les rôles prédéterminés de fille, de mère et d'épouse. Soit, elle faillit à cette tâche tant valorisée. Elle se voit déconsidérée et déshonorée. La prostituée fait partie des figures les plus extrêmes de cette seconde catégorie avec la lesbienne, la travestie et la sorcière dont elle partage certains points communs. La faute est souvent impossible à racheter aux yeux des contemporains et constitue le leitmotiv de l'insulte quotidienne et publique. Pourtant aussi paradoxal que cela puisse paraître, de telles figures de femmes « maudites » doivent trouver leur place dans la sphère sociale. Compte-tenu d'un âge toujours plus tardif pour le mariage les prostituées constituent un moyen privilégié de différencier clairement les femmes aux bonnes mœurs et méritantes de celles sur lesquelles toutes les pulsions d'une jeunesse masculine peuvent se déverser. Ce sont ces logiques culturelles qui sont encore à l'œuvre

[327] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, p.444
[328] *Ibid.*, Vol.2, pp.444-445
[329] Robert Muchembled, *L'orgasme et Occident. Une histoire du plaisir du XVIe siècle nos jours*, Paris, Edition Seuil, 2008, pp.189-193

durant le siècle. Cela fait écrire à Jérôme Richard que les courtisanes sont au cours du XVIIIe siècle « sous la protection du gouvernement, qui ne souffre point qu'on les insulte, ou que l'on manque aux conventions que l'on a faites avec elles, comme il assure chez la sûreté et la tranquillité que l'on doit espérer en semblable lieu. »[330]. Un moindre mal, en somme, mais une solution qui a perdu beaucoup de la noblesse et de la poésie des siècles antérieurs. Bien que protégée jusqu'à un certains point par le gouvernement vénitien et bénéficiant d'une certaines notoriété dans leur activité cette pratique semble avoir perdu de sa force. Ainsi le même auteur poursuit :

> elles n'ont plus la même espèce de considération ; les nobles ne se ruinent plus à les entretenir, depuis que les femmes sortent, se font des visites mutuelle et tiennent des assemblées où les hommes sont admis : on assure même que le ton aimable, vient de ce qu'ils sont accoutumés à ne plus vivre qu'avec des femmes dont le rang exige nécessairement du respect et des attentions au moins extérieures. On dit hautement à Venise que l'état à gagné à ce changement. Les femmes y sont plus heureuses, les hommes plus polis, et ne se ruinent plus mal-à-propos, soit au jeu, soit en débauches d'autre genre.[331].

Peut-être faut-il voir dans ce changement, une volonté de policer les mœurs publiques. Le XVIIIe siècle si pointilleux dans la recherche du bonheur du plus grand nombre, se fait champion de la recherche d'une urbanité complexe et raffinée entre les sexes. La tradition des courtisanes bien que persistante durant le siècle devait aller à l'encontre de certains impératifs d'une sociabilité galante. Outre l'évolution des mentalités, les politiques du pouvoir vénitien semblent avoir largement participé à une détérioration de l'image des courtisanes. Dans les descriptions faites par les voyageurs du XVIIIe siècle, une frontière assez floue les sépare d'une prostitution plus ordinaire. Le terme de courtisane est en effet utilisé à plus d'une reprise pour désigner les prostituées à la recherche de clients dans les rues et sur les places.

Ainsi, l'évocation de la prostitution et surtout de celle pratiquée par les courtisanes suscite un regard contradictoire de la part des voyageurs. Parler des courtisanes participe au mythe érotique de certaines villes comme Paris ou Venise. Villes de plaisirs et de luxure, les courtisanes sont une composante essentielle des représentations. Le voyageur les envisage comme des destinations divertissantes. Néanmoins, les courtisanes sont aussi sujettes à une très vive réprobation morale. La fascination du voyageur et ses fantasmes sur le mode de vie luxueux et luxurieux des femmes entretenues ne réussit jamais à masquer totalement une critique de la dépravation, du libertinage et de la débauche dont elles seraient les principales

---

[330] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, pp.443-444

[331] *Ibid.*, Vol.2, p.443

représentantes et instigatrices. Le regard est double : plaisir, fascination et luxe s'entremêlent étroitement à la au regard outré sur l'omniprésence du vice et de la luxure.

2. La prostitution féminine

Si par leurs caractéristiques propres, les courtisanes bénéficient d'un regard loin d'être seulement péjoratif de la part des observateurs, il n'en va pas de même pour les mercenaires du sexe plus ordinaires. Les prostituées de milieux sociaux beaucoup plus pauvres, ces femmes anonymes sans gloire et plus abordables, pâtissent d'un regard beaucoup plus dépréciatif. A la fascination pour les « princesses » se substituent une réalité sociale miséreuses et une réification du corps aussi cruelle que brutale.

Jardins, places, rues sont autant d'espaces où les prostituées attirent le client et les voyageurs de passage très curieux de connaître intimement les beautés du pays d'accueil. Les écrits des voyageurs font état des lieux de prostitution dans la description général des villes traversées. Casanova, grand amateur de leur compagnie parle non sans une certaine poésie de « ces beautés mercenaires qui brillaient sur le grand trottoir et qui faisaient parler d'elle »[332]. Au même titre que les autres corps de métiers, du nombre des ponts, des fontaines et des places, les prostituées cadencent l'univers visuel du voyageur. On fait donc état de leur présence et on s'impressionne de leur nombre prodigieusement élevé. Goudar dans une description de Paris qu'il prête au mandarin Cham pi pi, écrit : « Paris est un vrai cloaque. Cette Ville est remplie d'ordures. La dissolution, la débauche et l'infamie y découlent de toutes parts. Trente mille courtisanes se lèvent ici tous les matins pour se prostituer, et plus de soixante mille citoyens se sont livrés le soir à la débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'Etat qui se sont corrompus. »[333]. Cette préoccupation de la masse jugée énorme des prostituées parisiennes est commune à de nombreux observateurs à commencer par les moralisateurs français eux-mêmes. On se plaint de leur progression dans le tissu urbain et leur influence néfaste sur le reste de la société. Très moralisateur, Goudar en fait les fers de lance de la corruption. Luini, de son côté reprend des chiffres plus ou moins similaires à ceux de Goudar mais reste plus en retrait dans la critique morale. Dans sa lettre écrite le 6 juin 1783 « all'illustrissimo Signore Luigi Albergotti », il donne une description de la population parisienne :

[332] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, Vol.2, pp.102-103
[333] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.3, p.48

E la popolazione ? Chi la fa montare ad un millione, e chi ne leva trecento mila ; si contano in questo gran numero 361 caffereiri, 1824 calzolai, 1302 ciabattini, 282 librai, 2184 merciaiuoli, 252 levatrici, 700 parruchieri, 700 rigattieri, 1884 fartori, 36 stampatori, 300 vetrai, e quel, che lusinga i giovani forastieri massimamente, ventotto mila ragazze di bel tempo.[334]

Elles sont partie intégrante du tissu urbain et les voyageurs ne restent pas indifférents à ce qui participe à la réputation de la capitale française comme ville de débauche. On s'attache à évoquer les péripatéticiennes et parfois même à les connaître intimement en fréquentant les lieux où elles opèrent. Ainsi, à Paris, il est fréquent pour les voyageurs d'aller se balader au palais royal, où le tout Paris se retrouve. Le même auteur parle dans sa lettre à Madame la marquise Donna Costanza Mosi Malapina datée du 21 aout 1783, des « filles del palazzo reale », haut lieu de la prostitution parisienne. Il décrit ces travailleuses comme tenantes d'usages très anciens : « sono esse destinate *ab antico* a sedurre gli uomini, e perciò studiano più degli altri per distinguere la loro vocazione. »[335]. Il donne à ces prostituées un esprit presque professionnel. Chacune travaille ardemment à sa tache. Cette description rappelle les guides étrangers ou français dans lesquels est consignée en détail chaque prostituée du palais royal. Le guide décrit leurs caractéristiques physiques et comportementales. Etant toutes douées dans un domaine de l'amour, chacune d'elles se distinguent des autres par les prouesses bien spécifiques dont elles ont seules le secret. L'importance du Palais royal est corroborée par Goudar. Il dit avoir vu « les débauchés de profession » « marchander » des femmes qui se mêlent aux danseuses du théâtre tout proche[336]. De son côté Alessandro Verri lors de son voyage à Paris, fréquente les Tuileries. Dans ce lieu névralgique des sociabilités parisiennes, on peut voir de multiples filles de joie. C'est cependant souvent à des heures tardives que celles-ci parcourent les allées à la recherche de clients : « Alla sera non vi manco mai una generazione di manostupanti femine, le quali vi si presentano col vago detto *Mr. Volez vous vous amusez*. Altro non occorre che di porsi su una delle molte panche e celebrare, con la grande edificazione del suo prossimo, il piccolo atto. Nessuno bada ai fatti altrui. »[337].

---

[334] Francesco Luini, *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, p.173 « Et la population ? Qui la fait monter à un million et qui l'élève à trois cents milles ; on compte parmi ce grand nombre 361caffetiers, 1824 faiseurs de bas, 1302 boulangers, 282 libraires, 2181 merciers, 252 sage femmes, 700 coiffeurs et perruquiers, 700 regrattiers, 1884 manufacturiers, 32 imprimeurs, 300 vitriers, et ce qui attend en priorité les jeunes étrangers, vingt huit milles filles de plaisirs »

[335] *Ibid.*, p.230 « les filles du palais royal » « ce sont elles qui sont destinées *ad antico* à séduire les hommes et pour cela étudient plus que les autres pour distinguer leur vocation »

[336] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.1, p.160

[337] Pietro e AlessandroVerri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, pp.352-353 « Le soir il ne manque pas une génération de prostituées femmes, lesquelles se présentent à vous avec la vague expression *Mr. Voulez-vous vous amusez ?* Au reste il suffit de se poser sur un des nombreux bancs et de célèbrer avec la grande édification de son prochain, le petit acte. Personne de s'occupe des autres. »

Lieux de la rencontre les jardins et parcs sont aussi les lieux où se réalise l'acte charnel, à la faveur des fourrés et autres contre-allées obscures ou peu fréquentées.

En Italie, c'est aussi tapies dans l'obscurité des villes de nuit, que les filles publiques se laissent approcher par les voyageurs français. Naples est beaucoup citée pour parler de cette prostitution à la fois violente et obscène. Tous les voyageurs ne tombent pas d'accord. Ainsi, La Porte parle des prostituées napolitaines comme des femmes discrètes et presque timide dans l'accomplissement des services voulu par le client[338]. L'abbé en est presque charmé et regrette en contre point que cette décence ne soit pas celle des femmes publiques de Paris. A l'extrême opposé, le Marquis de Sade, fait part d'un point de vue tout autre. La description qu'il en fait est passablement crue. Sans gêne ni pudeur, elles adressent aux clients des gestes provocants et très suggestifs. A propos de la débauche à Naples il écrit :

> Il est physiquement impossible de s'imaginer à quel point elle est poussée à Naples. Les rues, le soir sont pleines de malheureuses victimes offertes à la brutalité du premier venu, et qui vous provoquent, pour le plus vil prix, à tous les genres de libertinage que l'imagination peut recevoir, et même à ceux pour lesquels il semble que leur sexe devrait leur donner de l'horreur.[339]

Ces considérations très générales sous la plume des auteurs dépendent des circonstances de leur passage à proximité des prostituées ou tout simplement du hasard. Toujours est-il, de telles considérations de la part de voyageurs comme La Porte et Sade nous renseignent sur le caractère extrêmement moralisateur du regard des voyageurs à leur encontre.

Cependant, la description de Sade sur le caractère nocturne de ces pratiques ne plante pas seulement le décor urbain dans lequel les voyageurs aperçoivent ces femmes mais en dit long sur les conditions de vie de ces dernières. Malgré les discours édulcorés d'un Casanova ou ceux moralisateurs d'un La Porte, les récits de voyage montrent le plus souvent une noirceur terrifiante. La prostitution à la sauvette ou dans les maisons closes sont souvent le théâtre d'une violence extrême. Ces « malheureuses victimes offertes à la brutalité du premier venu » comme le dit très justement Sade sont des réalités omniprésentes. Hormis les courtisanes, dont le statut social en fait des femmes aisées, indépendantes et non dénuées d'un certains bagage culturel, la majorité des prostituées sont moins bien loties et vivent dans des conditions matérielles très dégradées. Talonnées par la misère elles forment la masse anonyme des prostituées dont l'activité peut être à plein temps comme occasionnelle. La tutelle masculine n'est pas loin et parfois c'est le mari lui-même qui devient souteneur de sa propre femme. Ce

---

[338] Abbé Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol.27, pp.223-224

[339] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995, p.185

cas de figure n'est pas rare dans les milieux populaires des villes. Pour certains maris sans vergogne et attirés par l'appât du gain, le corps de l'épouse parfois de la fille aînée est un recours pour répondre aux besoins du foyer. Jérôme Richard montre la violence des rapports humains que de telles pratiques devaient sous-tendre :

> Il n'est pas rare de voir un père négocier l'honneur de ses filles et en faire métier, de même qu'un mari prostituer sa femme. Si deux de ces proxénètes se rencontrent ensemble, ils ne s'épargnent pas réciproquement les horreurs les plus noires pour décrier les marchandises ; pour en avoir le débit, il la mettent au rabais ; ils en proposent la vue, et conviennent de céder la place à celui qui présentera quelque chose de mieux et au même prix.[340]

La réification du corps féminin est ici poussée à son paroxysme. Dans la rue, le voyageur est même pris à parti par les proxénètes. Ceux-ci sans insistent auprès du voyageur et les invite à s'arrêter pour considérer ce qu'ils ont à leur offrir : « Les premiers refus ne les rebutent point ; ils sont constants dans leurs projets ; il faut en quelque sorte les maltraiter pour les obliger à se retirer », explique plus loin Jérôme Richard.

La violence de ces scènes, la misère sociale et le mépris de la plupart des voyageurs, scandalisés de voir une telle débauche à même les rues, ne les empêchent pas de fréquenter pour certains assidument les lieux de prostitution. Si le voyageur n'a pas directement affaire aux prostituées, il arrive qu'il soit abordé dès son arrivée par des hommes appelés « courtiers d'amour » ou « courtiers de galanterie ». Charles de Brosses en rencontre à deux reprises lors de son séjour à Venise. De passage à Milan, il s'était déjà fait abordé. Il semblerait que dans cette dernière ville, ces courtiers d'un genre très spécial fussent en grand nombre : « On ne peut faire un pas dans les places sans trouver en son chemin des courtiers de galanterie les plus obligeants du monde, qui vous offrent toujours à choisir de quelque couleur ou de quelque nation qu'on veuille ; mais il faut croire que l'effet n'est pas toujours aussi magnifique que la promesse ». Tout semble fait pour mettre en confiance le client potentiel. Etranger à la ville, il est par conséquent désorienté et vulnérable. Il entend recevoir les garanties de leur discrétion et de leur honnêteté pour être mener à bon port. Au contact de ces populations urbaines flottantes, le risque d'être détroussé au détour de la première ruelle sombre n'est pas négligeable. Dans le cas de Milan les « courtiers » ne donnent pas les garanties suffisantes, aussi Charles de Bosses conscient des risques explique plus loin : « comme ils ne donnent point de caution chez un banquier, comme font ceux de Venise, que l'on n'aura rien à craindre des suites de l'entrevue nous n'avons jugé à propos de mettre à

[340] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.4, p.244

profit leur politesse que fort rarement »[341]. Cette citation est intéressante dans la mesure où elle montre de manière très claire le lien entre l'activité du voyage et la sollicitation du service des prostituées. La réification devient complète puisque la prostituée est considérée comme simple marchandise. Une telle conception semble pleinement intériorisée par les voyageurs. Elle s'inscrit dans la continuité du regard porté sur les femmes et surtout les femmes du peuple. Ces courtiers en amour ou de galanterie, peuvent plus prosaïquement être qualifiés de rabatteurs. Leur rôle est de diriger le client potentiel vers les maisons closes de la ville. La description faite des maisons de passes se limite étrangement à deux auteurs italiens. Casanova et Verri nous informent sur les étapes suivant la rencontre avec la prostituée ou préalablement avec le courtier en galanterie. Alessandro Verri, raconte à son frère dans sa lettre du 15 mars 1766 la soirée passé dans la maison de passe « della famosa Montigny ». Connu de tout Paris, on ignore cependant par quel moyen le voyageur italien en a eu connaissance. Voilà le résumé succinct qu'il en fait :

> Ecco l'affare in breve. Si batte alla porta : essa si apre ; montate le scale ; trovate una sala, e tosto ci fanno venire 15 a 20 ragazze, più meno, secondo che sono in libertà. Esse si sedono in circolo, vi si schierano sotto gli occhi. Scegliete, entrate nella vicina stanza e fate il fatto vostro. Date qualche cosa alla ragazza e 6 franchi ad una serva chi vi fa e riceve il denaro per Madama.

Il s'agit d'un établissement entretenu avec rigueur par la mère maquerelle en l'occurrence Madame de Montigny. La maison close bénéficie d'une importante notoriété. L'aspect des chambres, la décoration et la tenue des prostituées doivent être à la hauteur de la réputation acquise par la maison : «Le stanze sono molto propie, le figlie ancora. V'è un' aria di regolamento grandissimo, e l'tutto è sulla forma di un monastero, onde questi luoghi si chiamano couvents. »[342]. La clientèle est issue de couches sociales aisées et la discipline y est très sévère pour les filles probablement astreintes à un maintien du corps grâce à une hygiène minutieuse. En outre, Alessandro Verri constate avec plaisir des chambres décentes et propres, ce qui ne semble pas être le lot commun à toutes les maisons de plaisir. Casanova lui aussi parle de sa visite chez la Montigny. Sa description plus romancée est certes intéressante mais plus suspecte à l'œil de l'historien. Il n'y a pas la spontanéité de la correspondance ni la

---

[341] Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol.1, pp.73-74

[342] Pietro e Alessandro Verri, *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, Vol.2, pp.366-367 « de la célèbre Montigny » « Voilà l'affaire en quelques mots. On frappe à la porte : elle s'ouvre, montez les escaliers, trouvez une salle et tout de suite ils font venir 15 à 20 filles, plus ou moins selon celles qui sont disponibles. Celles-ci s'assoit en cerce, elles défilent sous vos yeux. Choisissez, entrez dans la chambre voisine et faite votre affaire. Donnez quelque chose à la fille et 6 francs a une servante qui s'occupe de vous et reçoit l'argent pour Madame. » « Les chambres sont très propres, les filles aussi. Il y règne un air grand règlement et tout est sous la forme d'un monastère, d'ailleurs ces lieux s'appelle des couvents »

concision du résumé de l'expérience fait à un frère confident comme cela est visible chez Alessandro Verri. Ces témoignages sont précieux. En effet, bien souvent, les récits français, très exhaustifs sur la question de la prostitution proposent diverses descriptions des courtisanes ou à l'inverse du travail des femmes publiques dans les rues. Rien n'est dit sur le fonctionnement des maisons closes. Il ne faut pourtant pas en conclure à l'absence de voyageurs français dans de tels établissements ou dans le lit d'une femme vendant son corps au tout venant. La citation de Charles de Brosses prouve que la sollicitation des services tarifés d'une prostituée n'était pas étrangère aux habitudes sexuelles des français durant le voyage.

Révélatrice autant de la misère sexuelle que du mépris social des voyageurs, la prostitution féminine touche un des points les plus noirs du rapport entre la sexualité des voyageurs et les autochtones. Humiliante et avilissante, cette économie sexuelle ne se limite pas aux femmes. Pour répondre aux besoins des voyageurs, les enfants deviennent des proies faciles et vulnérables.

3. La pauvreté et la prostitution infantile

Parmi les divertissements, la recherche sexuelle de certains voyageurs ne se limite pas à profiter des charmes des femmes que leur offre bien souvent la misère des sociétés rencontrées. Hommes supérieurs par le rang social, devenus le temps du voyage aventuriers intrépides, licencieux avec eux-mêmes et transgressifs dans leurs expériences sexuelles, certains voyageurs répondent à leurs besoins lubriques avec de jeunes enfants des deux sexes.

On aborde ici un point paroxysmique de la misère sociale. Il témoigne, en outre, des aspects les plus lugubres que peut revêtir le voyage. Déjà mentionné auparavant, il n'est pas rare de voir les parents inciter leurs enfants à la prostitution. Le plus couramment les jeunes filles sont mises à contribution une fois dépassées le seuil fatidique de la maturité physique. La prostitution des jeunes hommes est beaucoup plus rare. Elle ne semble pas être mentionnée dans les récits de voyage. En revanche, le marchandage par la famille des charmes de leurs enfants en bas âge, filles comme garçons, existe bel et bien. Ce phénomène fait l'objet d'un traitement assez ténu dans les récits de voyage. En réalité seuls deux auteurs abordent la question de la prostitution infantile au cours de leur séjour à l'étranger : il s'agit d'une part de Casanova lors de son voyage en France et d'autre part du marquis de Sade lors de son séjour dans la péninsule. Sade offre une description très prégnante de cette réalité. A Naples il voit

« des petites filles de quatre à cinq ans s'offrir à satisfaire les plus horrible débauches et prier même, quand on succombait à leurs sollicitations, de choisir plutôt cette manière-là que celle qu'indique la nature, à cause de la faiblesse de leur âge qui ne les rendait aptes a consentir ce pourquoi le Créateur a destiné leur sexe.»[343]. Les enfants, très tôt poussés à de telles activités, vont d'eux-mêmes retenir l'attention du client. On retrouve ces formes de prostitution infantile dans les quartiers les plus miséreux de la capitale française. Casanova nous en informe dans ses mémoires. Ses aventures érotiques l'amènent à faire connaissance avec une actrice flamande du nom d'O-Morphi. La jeune demoiselle semble avoir initié à la prostitution sa sœur cadette, Hélène, « une petite souillon d'environ treize ans »[344] selon les dires de Casanova. Comme le montre les exemples cités, ces pratiques sont orchestrées la plupart du temps par les parents mais aussi frères ou sœur et suivent très largement les formes d'une prostitution informelle. Cependant, il n'en va pas tout le temps de la sorte. L'entreprise d'une prostitution des enfants par les adultes ne se limite pas uniquement au cadre familial ou à des exigences matérielles immédiates. Dans certains cas, les enfants sont tout simplement vendus à de riches acquéreurs français ou étrangers. Le cas de l'affaire Deschauffours qui horrifia l'opinion publique française au cours des années 1720 et 1730 est la preuve de l'existence à Paris d'un trafic sexuel de jeunes garçons. Le 24 mai 1726 à huit heures, « L'infâme Deschauffours » à la tête d'un des scandales de mœurs le plus retentissant du royaume est amené en Place de Grève pour y être « brûlé vif » et « ses cendres jetées au vent »[345]. Se clôt un procès long de presque un an. Benjamin Deschauffours, petit bourgeois parisien, est arrêté le 18 juillet 1725 suite à la dénonciation de Marie Geneviève Anquetil, veuve de Robert Finet maître horloger. Elle accuse Benjamin Deschauffours d'avoir violer son fils âgé de 16 ans le 1er juillet 1725. L'information commencée le 16 juillet amène à l'arrestation de Deschauffours deux jours plus tard. Commence alors une procédure judicaire dont les interrogatoires et les dépositions ont été conservés. Deschauffours et son domestique se sont rendus coupables de multiples agressions physiques et viols sur de jeunes hommes parisiens et parfois de petits garçons âgés de moins de dix ans. Mais ces méfaits ne sont pas une suite d'agressions d'un homme pervers et prédateur. En effet, le compte-rendu du procès de ce petit homme de « belle physionomie »[346] éclaire sur une activité de proxénétisme de grande ampleur. Est établi à travers le procès, le rôle central de Deschauffours dans un trafic d'êtres humains d'envergure européenne. Il avait fait de Paris une plaque tournante pour la

[343] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie* …, Paris, Fayard, 1995, p.185
[344] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, p.693
[345] Maurice Lever, *Les bûchers de Sodome*, Paris, Fayard, 1985, p.367
[346] *Ibid.*, p.368

vente de jeunes garçons. Maurice Lever résume son activité de placement pédérastique : elle consiste à « mettre en rapport des garçons ramassés dans les rues, ou de très humble milieu, avec de grands seigneurs. Sa clientèle se recrutait bien sûr dans la noblesse française, mais sa renommée avait très vite franchi les frontières pour devenir internationale »[347]. Plus qu'une simple maison de passes, Deschauffours avait fait de sa demeure un point de vente : « Plusieurs enfants mineurs enlevés par Deschauffours furent ainsi vendus à des étrangers qui les emmenèrent dans leur pays d'origine »[348]. Aristocrates napolitains, florentins, romains, mais aussi écossais et même polonais venaient le voir pour remporter chez eux ces objets de leurs désirs sexuels, sorte de souvenirs vivants de leur passage dans la ville de la débauche. Cet exemple de Deschauffours, montre que la prostitution des enfants peut dans ces cas les plus extrêmes être liée à un trafic sexuel de grande échelle. Cette vente des enfants semble inconnue des voyageurs qui n'abordent jamais cette question.

Face au drame humain et à cette brutalité sexuelle, physique mais aussi symbolique, les voyageurs ont des réactions très variables. Si l'on reprend les deux auteurs de loin les plus loquaces sur ce sujet épineux, leurs comportements apparaissent antagonistes. Sade dans la description qu'il donne à lire semble dans sa réaction d'une sensibilité beaucoup plus proche de celle d'un lecteur du XXIe siècle. : « Que l'on gémit, en voyant des enfants dans l'âge le plus tendre, et même dans celui où la raison n'est pas encore formée partager avec leurs mères ou leurs sœurs l'infamie de cette affreuse corruption ! ». Le divin marquis témoigne non sans mélancolie de ce règne de l'argent qui achète tout jusqu'au corps de ses proches les plus chers : « On vient vous attaquer jusque chez vous. Une mère vous offre également celui de ses enfants, mâle ou femelle, qui irritera le plus vos penchants. Une sœur vous offrira son frère, un père sa fille, un mari sa femme. Il n'est question que de payer. »[349]. Dans sa critique, Sade tend néanmoins à faire une distinction entre d'une part le scandale de la prostitution des petites filles et d'autre part celui, à son sens encore plus grave, de la prostitution des jeunes garçons : « Ce ne serait rien si l'on s'en tenait là, mais ces mêmes horreurs vous sont également offertes par le sexe auquel la dépravation semble l'avoir réservé. »[350]. Déplorer la corruption des jeunes garçons est courant dans la société de l'époque moderne. Elle se rapproche de la critique des contemporains contre la sodomie. Aussi, les rapports sur des mineurs de sexe masculin subissent une très forte réprobation tout comme il est jugé beaucoup plus grave les viols commis à l'encontre des petits garçons. Il s'agit de pratiques

[347] *Ibid.*, p.343
[348] *Ibid.*, pp.343-344
[349] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie* …, Paris, Fayard, 1995, p.185
[350] *Ibid.*

sodomitiques donc « contre natures ». Il n'en va pas de même pour les petites filles ou les jeunes femmes dont le viol est bien moins souvent puni. La réprobation morale tend le plus souvent à glisser du bourreau vers la victime qui à cause de son infortune devient fille pervertie et donc fille perdue. Ce comportement très différent en fonction des sexes explique en une large mesure pourquoi le procès de Deschauffours occupa une place si importante dans la société du temps. De fait seul ce proxénète de jeunes garçons fut condamné et suscita un vif rejet. Un tel procès et de telles réactions n'auraient pas été pensables pour juger le responsable d'un réseau de prostitution de jeunes filles. A l'extrême opposé de Sade, on trouve le comportement de Casanova. Celui-ci met pleinement à profit son statut d'homme de rang social élevé pour s'adonner à des attouchements sur la petite Hélène, sœur cadette de la danseuse O-Morphi :

> Elle se met sur sa pauvre paillasse, où elle se couvre avec un rideau. Dans cet état l'idée des haillons disparaissent ; je ne vois plus qu'une beauté parfaite, mais je voulais la voir en entier. Je me disposais à satisfaire mon envie, elle oppose de la résistance ; mais un écu de six francs, la rend docile et ne trouvant en elle d'autre défaut qu'un manque absolu de propreté, je me mets à la laver de mes mains. […] heureusement et tout naturellement je trouvais la petite Morphi disposée à me laisser tout faire, excepté la seule dont je ne me souciais pas. Elle me prévint qu'elle ne me permettrait pas cela car au jugement de sa sœur cela valait vingt-cinq louis.[351]

Cette expérience qui lui semble des plus réjouissantes sera réitérée le lendemain même. Il convient alors des tarifs avec la sœur par ailleurs dure en affaire. Ainsi, à l'empathie de Sade s'oppose l'impunité de Casanova qui profite sans le dissimuler du corps d'une enfant des rues. Les deux voyageurs sont révélateurs de deux rapports très différents aux enfants dans les sociétés de l'époque moderne. En effet, le XVIIIe siècle voit considérablement s'amplifier la valorisation de la place de l'enfant, de son épanouissement personnel à la fois physique et cognitif. La condition de l'enfant au cours du siècle reste cependant très dure. Les deux auteurs montrent les contrastes d'une époque à cheval entre deux manières d'évaluer la place de l'enfant. La première, du fait des conditions de vie et des représentations héritées du passé réduit l'enfant à bien peu de chose. La maltraitance infantile et la conscience précoce de la sexualité des adultes n'apparaissent pas choquantes. Ces violences ne sont que le continuum d'une violence dans les rapports humains propre à l'époque. Jusqu'au XVIIIe siècle, il n'était en effet pas rare de connaître même dans les élites aristocratiques une sexualité très précoce, l'âge entre 13 et 15 ans étant la période du premier rapport pour les garçons. Ceux-ci faisaient

[351] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, p.693

souvent l'objet des prédations sexuelles des domestiques aussi bien hommes que femmes[352]. Parmi le peuple, la proximité des corps rendait les enfants très tôt au fait de la sexualité des parents. La seconde manière d'appréhender les enfants tend à privilégier leur éducation. Dans ce cadre, on adopte une attitude beaucoup plus chaste vis-à-vis de l'enfant : on passe de l'impudicité envers les enfants à une attitude pudibonde qui devrait le « préserver » d'une intrusion trop précoce de la sexualité dans son existence[353]. En somme de l'enfant malmené victime de la violence sexuelle des adultes aussi bien physique que symbolique, on aboutit au XVIIIe siècle à l'enfant innocent dont la pureté doit être préservée coûte que coûte.

C'est avec cette scène de la petite Hélène étendue sur une paillasse parmi la crasse et les vermines que se termine le parcours du voyageurs dans sa lente descente parmi les pratiques sexuelles tarifées où se mêlent étroitement misère et obscénités. Si la prostitution infantile est peu mise en valeur dans les récits, elles interpellent certains auteurs. Sade considère la prostitution des enfants comme un aspect révoltant de la misère humaine des milieux urbains. Sa réaction est très révélatrice des évolutions en cours quant à la prise en compte des enfants par des contemporains. A l'inverse Casanova est un exemple des plus anciennes dispositions portées à l'encontre des enfants où aucune rudesse ne leur est épargnée.

Ainsi, le phénomène de la prostitution se décline sous diverses formes aux yeux des voyageurs. La sexualité raffinée et luxueuse des « femmes entretenues » à Paris et des « courtisanes » en Italie a droit à des remarques élogieuses. Elle trahit une fascination pour ces muses de l'érotisme dépositaires d'un véritable mythe sexuel. Plus prosaïque, vient ensuite la nuée anonyme des prostituées. Moins élégantes et beaucoup plus nombreuses, elles peuvent recouvrir des réalités très différentes. Travaillant dans des maisons closes ou à même les rues, leur activité peut être à plein temps comme occasionnelle. Mais la brutalité de la prostitution pour répondre à leurs propres besoins sexuels ne se limite pas à la jouissance du corps des femmes dans le cadre de rapport marchand. Les sociétés italiennes et française du XVIIIe siècle, intrinsèquement violentes, n'épargnent pas les enfants : autre catégorie de la population très fragile. Sans vergogne, certains voyageurs profitent de leur statut social et de la misère des pays visités pour répondre à leurs désirs sexuels avec de jeunes enfants. Les réactions des voyageurs sont cependant divergentes sur ce dernier point. La participation à une telle exploitation infantile est contrebalancée par le rejet très vif de telles pratiques. Dans sa découverte du monde qui l'entoure ainsi que dans ses expériences personnelles, le

[352] Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, *Histoire du Corps*, Tome1 « De la Renaissance au Lumières », Paris, Edition du Seuil, 2005, p.196
[353] Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Point Histoire, 1973, pp.141-176

voyageur développe des idées, défend un point de vue, prend part. Il juge et jauge. Ces attitudes renvoie au regard sur les autres mais également au regard sur soi et sur son identité. Dans la misère noire des rues et face à la prostitution des femmes et des enfants se clôt la découverte de l'autre et l'expérience humaine et sexuelle du voyage. Après avoir regardé, observé et vécu s'impose alors à lui la question du regard introspectif.

Chapitre IX – Le regard introspectif

L'entreprise du voyage correspond à une découverte de l'autre dans toute sa différence. Le regard du voyageur s'arrête sur tout ce qu'il juge digne d'intérêt parce qu'étrange, atypique, curieux voire bizarre. Le voyage est aussi une expérience au quotidien de réalités inédites. Le voyageur vit en permanence et de façon concrète cette altérité. Pour lui, découvrir et vivre s'entremêlent étroitement. Dans les faits rien ne sépare ou n'oppose le divertissement de la découverte intellectuelle ou sensorielle. Après la découverte de nouveaux usages et codes sociaux régissant le rapport au corps, à la sexualité ou entre les sexes ; après avoir eux-mêmes participés à des pratiques sociales et goûtés à l'exotisme de l'érotisme local, s'impose aux voyageurs la phase de l'introspection. Celle-ci est présente en continue à la suite de toutes nouvelles expériences ou découvertes. Le voyageur de manière presque instinctive se rapporte à ce qu'il connaît déjà c'est-à-dire aux coutumes et comportements présents avant le voyage et qu'il considère comme siens.

Ainsi le regard sur l'autre ou de l'autre sur soi pousse à s'interroger sur ses valeurs et le renvoie à de profondes réflexions sur des questions qui à l'image des contemporains le préoccupent. L'introspection est personnelle dans la mesure où elle renvoie à sa propre culture et à ses propres usages mais les enjeux dépassent sa simple personne.

1. La question de la famille et des enfants

Parmi les questions importantes au centre du regard introspectif du voyageur, la famille et le rapport aux enfants constituent deux préoccupations essentielles. Les coutumes et scènes de la vie familiale rencontrées au hasard du voyage, plongent le voyageur dans des réflexions sur les relations conjugales et l'importance de la place des enfants dans la famille.

Nombre de commentaires témoignent de la place de plus en plus importante accordée par les contemporains à l'exigence de relations harmonieuses entre conjoints. Si le sigisbéisme et le libertinage renvoient à la question de la place des maris dans la vie du couple et de celle des femmes et de leur émancipation dans la société, la découverte d'une telle coutume pousse les voyageurs à s'interroger de manière plus générale sur les relations conjugales. Tout semble montrer le souci d'une plus grande affection entre les époux. Parmi les élites, observées de manière privilégiée dans les récits, les rapports conjugaux dénués de sentiments sont de moins en moins bien tolérés. Les mariages arrangés typiques des élites

nobles et bourgeoises sont indispensables pour reproduire, accroître ou à la rigueur contenir l'essentiel de la richesse et des privilèges matériels au sein du clan familial. Toute nouvelle génération est regardée par les aînés comme l'assurance de perpétuer un lignage mais dans le même temps elle suscite des craintes. En effet, le passage d'une génération à une autre n'est pas sans difficulté et les écueils sont nombreux pour l'honneur de la famille et son statut social. Celui-ci ne se cantonne pas au patrimoine, mais force est de constater l'importance des richesses de la lignée dans le maintien de son prestige sociale parmi les grands du Royaume, de la République ou de la Principauté. Les mariages non consentis par les deux futurs fiancés sont à l'évidence une réponse autoritaire de la famille à l'impératif de reproduction sociale de la nouvelle génération qui doit s'efforcer de conserver et même d'améliorer l'héritage légué par les aïeux. Cependant, ce passage générationnelle dont le mariage avec un bon parti offre aux aînés les garanties les plus sûres se fait au prix du sacrifice des inclinations individuelles au profit des intérêts du groupe. C'est précisément cette impossibilité des familles à prendre en compte les affects de leurs enfants qui est de plus en plus vigoureusement refusée par les nouvelles générations. L'importance des mariages clandestins indiqués par Richard [354] constitue l'indice d'une évolution des mentalités qui entend satisfaire au mieux cette exigence conçue comme essentielle. En revanche, la question de la constance au sein du couple italien à laquelle font référence les voyageurs français ne doit pas être confondue avec l'idéal d'une vie harmonieuse et de sentiments réciproques entre conjoints. Bien souvent la question de la constance est liée à l'impératif de la respectabilité du couple et de la famille. Le mariage peut être arrangé et dans le même temps il est exigé que l'union soit durable.

Unis par « ce fil d'or qu'on ne rompt qu'à la mort »[355] les époux étaient contraints à vivre en permanence dans l'intimité de l'autre. Dans les cas des mariages arrangés, il arrive qu'une union non consentie préalablement permette une vie conjugale épanouie. Cette chance, due au plus pur des hasards, n'est qu'exceptionnelle. Dans bien des cas, les époux doivent se souffrir mutuellement. La condition de la femme face à son époux est encore plus déplorable puisque la soumission matérielle et sexuelle au mari doit être totale. De plus toute incartade est sévèrement punie à l'inverse du mari qui a toute liberté. C'est contre les affres d'une vie de couple imposée et non consentie, dans un siècle qui prône le bonheur du plus grand nombre et fait l'éloge de l'individu et de sa sensibilité, que l'idéal de l'amour entre conjoints se fraye un chemin. Les voyageurs dans leurs récits ont de multiples occasions d'aborder plus ou moins

[354] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol. 2, pp.468-469

[355] François Lebrun, *La vie conjugale sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 1998, p.48

directement ces enjeux. Lalande disserte sur les relations amoureuses entre amants, signe que l'harmonie des relations affectives entre deux êtres est au centre des préoccupations[356]. Une telle mise en avant des inclinations réciproques semble être indispensable dans l'épanouissement personnel. Tout en faisant la comparaison entre la France et l'Italie sur le rapport des femmes avec leurs amants, il instaure l'idée très moderne de la nécessité de suivre les penchants de son cœur pour ne pas aliéner son bonheur dans des relations non consenties. Si Lalande fait état de ces attentes affectives dans le cadre des relations entre amants, de telles exigences sont reproduites dans le cadre des relations de couple. L'univers mental du voyageur est rempli d'image et d'histoire exaltant le puissant amour unissant les membres du couple. La Porte évoque dans sa lettre du 30 septembre 1757 écrite depuis Turin, l'amour indéfectible d'une femme pour son mari. Son amour est si vif qu'elle se dévoue totalement pour lui perdant jusqu'à la vie. Elle meurt de chagrin et le rejoint dans l'au-delà[357]. Cet idéal, peut-être très stéréotypé, apparaît selon des critères moraux très défavorables à l'épouse puisque l'histoire valorise la soumission totale à l'époux même après sa mort. Toujours est-il, la reprise de cette histoire par La Porte est révélatrice de l'existence dans l'imaginaire de la société du XVIIIe siècle d'un lien étroit entre conjoints. Ceci est corroboré par Sade. Dans sa description des mœurs florentines, il s'étonne de la froideur des liens entre époux au sein du couple. Celle-ci lui semble tout à fait hors norme. Parmi l'aristocratie de la ville il n'est pas rare de constater que les époux font payer à leurs femmes nourriture et services dépassant les quantités concédées préalablement par le conjoint. Ainsi l'auteur écrit : « C'est dans l'intérieur des maisons que l'on s'aperçoit à quel point la femme y est étrangère. Veut-elle déjeuner le matin avec une de ces amies ? Le mari, qui ne lui passe qu'une tasse de chocolat lui fait payer celle de surplus qu'elle commande au maître d'hôtel. ». Selon l'auteur « ces singuliers usages » occasionne « un refroidissement affreux dans le nœud conjugal »[358]. L'évolution des mentalités vers des rapports pacifiés et affectifs entre époux rend choquant le maintien d'une telle distance pour ne pas dire d'une telle indifférence. Il en vient même à rapprocher de manière péjorative, ces rapports à ceux entre époux dans l'antiquité romaine. Pour Sade, les rapports trop déséquilibrés, marqués par un certain autoritarisme marital ne sont plus d'actualité. Il rejette la matérialité des liens du mariage et valorise au contraire le lien affectif. Progressivement se dessine une nouvelle conception des rapports conjugaux.

---

[356] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.5, pp.144-145

[357] Abbé Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25, pp.111-112

[358] Donatien Alphonse François Marquis de Sade, *Voyage en Italie…*, Paris, Fayard, 1995, p.72

L'harmonie dans le couple sous-tend le souci d'une place plus grande laissée à l'enfant, véritable clef de voute de l'institution familiale. Cette question est encore plus importante aux yeux des voyageurs s'il l'on en juge par le nombre des occurrences de ce thème dans les récits de voyage. Le couple légitime et harmonieux doit servir à créer un espace favorable à la vie familiale. Sade ne cache pas sa surprise et même sa critique contre la facilité du divorce qu'il observe à Florence dans les milieux nobiliaires. Il déplore les conséquences sur les enfants, preuve d'une sensibilisation toujours plus forte des contemporains au sort de leur progéniture : « Les séparations, d'après cela se font sur le plus léger motif. Chacun prend le parti qu'il veut et les enfants, qui toujours perdent à ces divorces, deviennent alors ce qu'ils peuvent. »[359]. La désapprobation de telles coutumes va de pair avec l'aridité affective des mères florentines reprochée par l'auteur. Peu sûres de la permanence de leur situation, ces dernières consacrent peu de leur temps et de leur énergie à l'éducation des enfants[360]. Dans les milieux nobles mais aussi bourgeois, la place réservée à l'enfant dans la famille est très importante. On distingue un décalage toujours plus net entre l'espace public et la sphère privée. L'intimité du foyer et de la vie domestique englobent étroitement la femme et les enfants, la première devant répondre aux soins des seconds. Goudar, tenant de la stricte morale bourgeoise instaure une différence très marquée dans les rôles des hommes et des femmes au sein du couple et fait de la femme la tenante de la vie domestique. Il donne l'image d'une impératrice absolue dans la maisonnée, pouvoir qu'elle perd une fois dépassé le seuil de la maison. Il s'agit en réalité d'un empire fantoche[361]. Ainsi, en faveur de l'enfant et autour de l'enfant se construit le rôle primordial donné à la famille. Protectrice, elle valorise la place de l'enfant dans la société. Certes, cette place plus importante de l'enfance n'est pas née au XVIIIe siècle mais est le fruit d'un long cheminement depuis le moyen-âge. L'iconographie rend compte des évolutions dans la représentation des enfants. Les premières images montrent des enfants apparaissent en Occident entre le XIIe et le XIVe siècle. Dans les peintures, bas reliefs et sculptures à thème religieux, il est généralement la figure de l'enfant Jésus et celle des anges[362]. Au début, corps de l'enfant reste un corps adulte en réduction, preuve que l'appréhension même esthétique du corps de l'enfant est encore très grossière. Il faut attendre le tournant du XVIe siècle pour voir un traitement plus réaliste de l'enfant Jésus ou des anges mais aussi l'apparition de figures

[359] *Ibid.*, p.71
[360] *Ibid.*, p.71
[361] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol. 1, pp.59-60
[362] Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Point Histoire, 1973, pp.54-58

d'enfants plus par païennes : ce sont les putti[363]. Le corps est alors décrit avec une plus grande précision et un souci de vraisemblance. Autre rupture de la Renaissance est l'apparition du portrait de l'enfant mort qui marque selon Philippe Ariès « un moment très important dans l'histoire des sentiments »[364]. Dans de telles conditions, le XVIIe siècle voit la diffusion de portraits d'enfants[365]. On peut y voir un indice d'un attachement plus grand porté à l'enfant. L'approfondissement du lien entre parents et enfants doit en partie être relié à la question de l'espérance de vie des enfants. Le XVIIIe siècle voit la poursuite d'une diminution de la mortalité et notamment celle des enfants en bas âge. Sur le long terme, un tel changement modifie le lien affectif. Si celui-ci existait quelque soit la période historique, il ne cesse de se renforcer à l'époque moderne. De manière très synthétique on pourrait dire que grâce à une mortalité plus basse, les parents engendrent moins d'enfants pour garantir leur descendance. Ils consacrent une part plus importante d'eux-mêmes à ces petits êtres désormais plus nombreux à dépasser l'âge fatidique des dix ans. En somme, cette amélioration de l'existence par la baisse de la mortalité de la descendance permet un investissement émotionnel beaucoup plus grand. Les parents, plus confiants dans la survie de leur descendance tendent à favoriser son épanouissement et valorisent son éducation. Bien évidemment ces évolutions se distinguent davantage dans les milieux aisés pour lesquels nous sommes mieux documentés. Il ne faudrait pas pour autant adopter une vision manichéenne : parmi les masses populaires tant campagnardes qu'urbaines les enfants bénéficient eux aussi de l'amour et de l'affection de leurs parents. La plus grande attention apportée à l'enfant se remarque dans les élites et les milieux de la moyenne bourgeoisie urbaine avec l'invasion de l'espace domestique par des objets jusque-là absents telle la chaise haute, où des ouvrages permettant un apprentissage progressif de la lecture et de l'écriture. En outre, le XVIIIe siècle est indéniablement un siècle où l'accent est porté sur la pédagogie. Rousseau dans l'*Emile* et *La Nouvelle Héloïse* montre à quel point la pédagogie et l'éducation des enfants passionnent le siècle des Lumières. Il fonde l'ensemble de son argumentation sur la nécessité d'une éducation douce de l'enfant, qui contribuerait à son épanouissement mental mais aussi physique. Car derrière la question de l'éducation des enfants et l'investissement affectif et matériel d'une famille, c'est l'avenir d'un groupe social voire de la société toute entière qui est en jeu. Prendre soin de sa progéniture apparaît de plus en plus essentiel pour nombre de moralistes travaillés par la perspective angoissée d'une dégénérescence de la civilisation. L'enfant partie intégrante

[363] *Ibid.*, pp. 66-68
[364] *Ibid.*, p.62
[365] *Ibid.*, p.70

d'une société en devenir est un enjeu crucial. Les voyageurs reflètent cet état d'esprit du siècle. L'importance des soins apportés par la mère lors de la petite enfance de l'accouchement à l'allaitement en passant par le rapport affectif entre la mère et l'enfant, tout est pris en compte pour tenter de soustraire l'enfant de la mort. Tout d'abord, l'accouchement est très souvent évoqué. C'est probablement à travers les écrits de Goudar qu'on identifie le lien étroit entre d'un côté les préoccupations sur la grossesse et l'accouchement et de l'autre des considérations beaucoup plus moralisantes sur le déclin civilisationnel dont la frivolité féminine en serait la preuve et en même temps l'élément moteur : « Les femmes trouvent que la grossesse use leur beauté, et que d'accoucher souvent fait flétrir leurs charmes. Il y en a même qui ne se marient jamais crainte que le mariage ne gâte leur teint. La manie qu'on a en France d'être sociable est cause de la destruction de la société. »[366]. La négligence des femmes mettrait en péril la vigueur et le nombre des nouvelles générations. La recherche d'un accouchement plus aisé est évoquée par Duclos dans son récit de voyage. Le siècle voit s'affiner la formation des sages femmes, ainsi il écrit en visite à l'université de Bologne : « On voit dans une des salles de l'institut, des modèles en cire, de grandeur naturelle, de toutes les manières dont l'enfant peut se présenter pour sortir de la matrice, et le professeur donne en conséquence des leçons sur la conduite que doit tenir la sage-femme dans tous les cas possibles. »[367]. Par cette amélioration des connaissances on vise à répondre aux thèses populationnistes. La peur d'un affaiblissement des futures générations, pousse à réduire au minimum le nombre d'enfants mort-nés et d'avortements. Richard présente en détail la formation des sages-femmes lors de sa visite à l'institut d'anatomie de Parme :

> La sage-femme opère devant le professeur, les yeux bandés, et il faut qu'elle rende compte de son opération. Après plusieurs essais de ce genre, si elle a donné des preuves suffisantes de son intelligence et de sa dextérité, on lui permet d'exercer son talent. Il suffit de donner une idée de cette établissement, pour sentir combien il est utile et intéressant pour l'humanité ; il ne paraît pas possibles de porter les précautions plus loin pour instruire ces femmes, et prévenir les accidents occasionnés par l'ignorance, dès qu'il se présente le moindre embarras dans les circonstances qui exigent le ministère de ces femmes.

[366] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.3, p.5

[367] Charles Pinot dit Duclos, *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793, p.194

> Outre les bâtiments dont j'ai fait mention, et qui sont considérables, il y a une aile entière nouvellement construite qui n'a encore aucune destination, qu'à favoriser les progrès de l'institut, et à placer les nouvelles richesses qu'il acquerra.[368]

Favoriser une meilleure formation des sages-femmes va de paire avec la prévention de toute forme d'avortement, par ailleurs très lourdement puni. La Porte note dans sa lettre du 30 septembre 1757, de Turin, que la peine de mort attend la mère et l'avorteuse[369]. Ensuite, après l'accouchement le souci est porté sur l'allaitement du nouveau-né. Les moralistes et hygiénistes de la seconde moitié du XVIIIe siècle en font leur véritable cheval de bataille. Goudar critique avec véhémence les femmes coquettes et frivoles davantage préoccupées de leur apparence que des soins naturels et légitimes imposés par leurs devoirs de mère : « La plupart des femmes de France, en se mariant, n'ont qu'une affaire qui est d'accoucher ; celle de nourrir leurs enfants ne les regarde point. Ce soin, le premier de tous les soins, est remis à autrui.»[370]. Dans les élites mais aussi dans le peuple des villes (notamment chez les domestiques) l'enfant est alors confié à des nourrices. L'allaitement mercenaire, en plus de laisser les enfants dans les bras de femmes inconnues et souvent sans scrupule, choque car il témoigne d'un manque patent d'affection de la part de la mère. L'auteur, pragmatique, voit cette coutume comme très pénalisante pour l'accroissement de la population car la nourrice ne peut nourrir qu'un enfant à la fois[371]. Le plus souvent celle-ci est obligée de sevrer prématurément son enfant, le condamnant à une nutrition moins bonne et moins abondante. Le spectre de la mort refait alors surface. Néanmoins, si Goudar obnubilé par la question de la dépopulation et d'un déclin de la France, témoigne d'un regard sentencieux et froid sur les questions de la prise en charge des enfants, d'autres auteurs à l'inverse semblent porter une affection sincère à ces petits êtres. Duclos en fait partie. Au détour d'une rue, une scène de la vie quotidienne retient son attention : une mère tente d'allaiter son enfant emmailloté dans des langes pour le calmer. L'enfant ne cesse pourtant pas de pleurer : « Cette petite créature emprisonnée dans son maillot, criait souvent. La mère n'y savait autre chose que de lui présenter le téton, ou de lui donner de la thériaque ». Devant un tel spectacle, l'auteur s'approche de la jeune mère est lui fait part de quelques conseils : « Je dis à la mère de le dégager de son maillot, et attendu la douceur du temps, d'essayer de le laisser nu avec toute la

---

[368] Jérôme Richard, *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol.2, pp.121-122

[369] Abbé Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25, pp.106-107

[370] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.3, p.6

[371] *Ibid.*

liberté de ses petits membres. Elle le fit et l'enfant ne cria plus. Elle et le mari, d'après l'expérience, me remercièrent du conseil. ». Facilité les mouvements de l'enfant en supprimant le maillot qui lui enserre le corps rappelle les thèses de Rousseau, un des premiers à prôner le libre développement des membres de l'enfant. Duclos met en pratique cette idée, très innovante au XVIIIe siècle. Par cet exemple, se vérifie dans le même temps le rôle du voyage comme propagateur des nouvelles connaissances et leur confrontation avec les réalités matérielles et humaines d'une époque et d'une société. Le voyageur quitte ce couple presque heureux d'avoir su résoudre le problème et optimiste quand à la diffusion de ses conseils : « Je crois que, dans la suite, la mère aura supprimé la thériaque et les entraves, et que dans les temps moins doux, elle se fera bornée à couvrir et envelopper son enfant, sans l'emmailloter. Je désire qu'elle ait indiqué à d'autres une méthode si simple. »[372]. S'affirme en acte les idéaux optimistes des Lumières, à savoir la promotion du bonheur pour le plus grand nombre et l'importance accordée au respect des inclinations naturelles.

Les voyageurs ne sont donc pas insensibles à la question des soins apportés pour la prise en charge des enfants. En conformité avec l'approfondissement de l'affection envers les nouveau-nés, les parents sont soucieux de leur bien être. En filigrane, se dessine la peur d'un déclin de la société. Beaucoup redoute l'enfantement d'une nouvelle génération affaiblie. La question de la bonne éducation des enfants et de la promotion d'une famille harmonieuse apparaît comme le remède à la crainte lancinante de la dégénérescence.

2. La peur de la dégénérescence

Les contemporains, et parmi eux nos voyageurs, sont convaincus de vivre une époque de déclin de la civilisation et de leur société en particulier. Le délitement des forces sociales irait de pair avec un abâtardissement de l'espèce humaine. Il n'y a qu'à lire Goudar pour prendre conscience de cette peur : « La France, ce Royaume florissant, qui donnait autrefois de la jalousie et de l'émulation aux plus grandes des puissances, est plus digne aujourd'hui de pitié que d'envie. »[373]. Dans ce processus catastrophiste les différences de genre et la sexualité connotent l'ensemble de la critique des moralistes : débauche généralisée, indétermination

[372] Charles Pinot dit Duclos, *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793, p.211
[373] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.3, p.37

sexuelle, maladies diverses et entre autres celles liées à des habitudes sexuelles douteuses, le luxe et la mode sont dans la ligne de mire des intellectuels du siècle.

Un des premiers thèmes que l'on peut dégager pour définir avec précision la peur des contemporains réside dans la représentation d'une collusion étroite entre les femmes, et l'univers futile et factice du luxe et de la mode. La sensation angoissée d'une omniprésence des femmes fut déjà en partie abordée dans le chapitre consacré à l'affirmation du rôle des femmes dans la sphère publique. Leur visibilité dans les salons et les multiples formes de la sociabilité mondaine mais aussi leur place dans le domaine des lettres, dans les connaissances scientifiques et abstraites sans oublier la politique entrainent de vives réactions de misogynie. Goudar s'illustre parfaitement dans ce domaine : sa haine des femmes s'acharne contre toutes celles qui s'éloignent de la sphère privé. L'affirmation de la place nouvelle des femmes est considérée comme une attaque à la société patriarcale et au rigoureux partage des rôles entre les sexes. Outre cette visibilité accrue des femmes dans les sociabilités cultivées et les cercles du savoir et du pouvoir, la montée en puissance d'une mode prétendument dictée par les femmes fonctionnent comme une remise en cause de la domination masculine. On pourrait presque parler d'une émasculation symbolique, tant les modes vestimentaires semblent, pour certains auteurs, inhiber la masculinité. Luini le montre dans sa lettre du 21 aout 1783 à « l'Illustrissima Signora Marchesa Donna Costanza Mossi Malapina » : « Gli uomini seguono la moda, che piace alle lor Dame. Hanno l'abito cafereccio, l'abito di cerimonia, l'abito di gala è per le etichette superficiali, l'abito di ceremonia è per le noiose corrispondenze, l'abito famigliare è per le visite di confidenza. »[374]. La tenue vestimentaire semble intimement liée à une manière d'être, un comportement en présence de ses semblables. La mode précieuse et efféminée s'inscrit dans une culture des apparences d'une sociabilité aristocratique où les femmes trouvent toutes leur place. Non sans fascination sur le caractère des français, Luini met en avant l'élégance et l'insouciance des hommes en France, spécificités ordinairement apanage des femmes : « L'uomo segue la donna, e la imita nella soavità, e nel decor. Vi ha di certo una scuola, un maneggio, un' arte a banda per ogni moto di piedi, di gambe, di vita, di braccia, di testa, di occhi, di bocca, di rughe nella fronte, che noi forestieri non sappiamo imitare »[375]. Cette mode suivie par certains fait l'objet d'admiration et en même temps d'un

[374] Francesco Luini, *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, p.232 « Les hommes suivent la mode qui plaît à leur Dames. Ils ont l'habit de cafereccio, l'habit de cérémonie, l'habit de gala est pour les étiquettes superficielles, l'habit de cérémonie est pour les correspondances ennuyeuses, l'habit familier est réservé au visite plus intime. »

[375] *Ibid.*, p.210 « L'homme suit la femme dans la suavité et le *décor*. Il y a au moins une école, une manière, un art à part pour chaque mouvement des pieds, de la jambe, de la taille, des bras, de la tête, des yeux, de la bouche, des lignes du front, que nous étrangers nous ne savons pas imiter »

profond rejet car elle muselle la virilité, et amoindrit ce qui participe à l'honneur de l'homme aristocrate. En Italie, la coutume du sigisbéisme reflète cette féminisation des mœurs. Ainsi, les hommes soumis aux volontés féminines perdent en partie de leur virilité. La critique de Goudar répond à celle de Parini[376]. L'homme de lettre milanais, peu admirateur des usages de France, raille dans son poème *Il Giorno* les sigisbées, pourtant coutume italienne, pour leurs caractères précieux et efféminé, qui sont selon lui typiques d'une sensibilité venue d'outre monts. La critique recoupe en partie la critique bourgeoise contre des mœurs, comportements et formes de sociabilité typiquement aristocratiques. Par ailleurs, une telle critique renvoie au refus des apparences. Derrière la mode, le souci des apparences et de tous les artifices dissimulateurs fonctionnent comme autant de trompes l'œil. La nouvelle sensibilité du siècle refuse cette superficialité et appuie la recherche du naturel. L'évolution picturale comprise comme recueil des représentations et des attentes d'une époque est révélatrice de cette transformation des mentalités. L'autoportrait d'Elisabeth Vigée-Lebrun résume parfaitement le soin porté à des attitudes plus sobres et plus franches ainsi que d'une présentation du corps au naturel. Les Lumières sont les premiers à critiquer cette surcharge des artifices. Dans son article intitulé « Fard », le chevalier de Jaucourt présente l'ensemble des affres causées par l'usage répété des pommades, des blancs d'Espagne et autres huiles de talc[377]. Dans l'esprit des Lumières soucieux de rapports « authentiques » les apparences vestimentaires participent à l'hypocrisie de sociabilité où l'urbanité cache des sentiments et des intensions moins avouables[378]. L'ensemble de ces pratiques semblent pernicieuses pour la société et sont vues comme symptômes de la dégénérescence : les modes et les comportements d'un raffinement excessif sont des faux-semblants qui brouillent les différences entre les sexes et les rôles qui s'y rattachent. De plus, ces pratiques instaurent facilement l'immoralité au cœur des relations entre individus.

Cependant, la critique ne se limite pas à un refus de la mode, de son luxe excessif source de pratiques efféminées. L'immoralité, tant pointée du doigt, ne se cantonne pas à des apparences hypocrites ou à la fausseté des relations sociales. Le raffinement est pour beaucoup source de luxure. La corrélation est faite de manière très claire chez nombre de voyageurs. La débauche ne peut être que l'issue logique d'une société trop policée et dictée

[376] Giuseppe Parini, « Il Giorno » in *Poesie e prose con appendice di poeti satirici e didascalici del Settecento*. A cura di Lanfranco Caretti « La Letteratua italiani. Storia e testi », Milano-Napoli, Ricciardi, 1951, in-8°

[377] Le chevalier de Jaucourt, Article « Fard » in *Encyclopédie*, t.VI, 1772, pp.381-382, cité par Sébastien Jahan, *Le corps des Lumières. Emancipation ou nouvelles servitudes ?*, Paris, Edition Belin, 2007, p.41

[378] Sébastien Jahan, *Le corps des Lumières. Emancipation de l'individu ou nouvelles servitudes ?*, Paris, Belin, 2006, p.43

par les lois d'une mode féminisante. Les femmes avec leur tenue indécente[379] et la poursuite d'une vie frivole et luxurieuse sont pointées du doigt avec réprobation par les moralistes. Leurs mœurs sont symptomatiques d'une licence excessive et généralisée. La critique s'étend aux libertins et à leur fausse vertu. Selon Goudar, chantre de la morale bourgeoise et observateur attentif du déclin de la civilisation, leur vraie dépravation, cachée derrière le paravent de la décence permet (comble de la perversité) de mieux « corrompre les mœurs »[380]. Enfin, on critique tout azimut les castrats et les travestis et les sodomites, monstrueux car leur identité et leur orientation sexuelle mal définie sont incompatibles avec la division de plus en plus précise entre les sexes. Tous les fruits empoisonnés de la débauche du siècle sont dénoncés. Un autre legs de la dépravation des hommes est la maladie vénérienne. Les contemporains regardent avec une inquiétude renouvelée le développement ces maladies dont les conséquences sont funestes pour la santé des sociétés. Le spectre des maladies rapproche de la mort mais s'accompagne aussi de celui de la dévirilisation et de l'abâtardissement progressif et irrémédiable de l'espèce humaine. Ainsi Goudar, à l'évocation de la syphilis, frémit de peur et l'envisage comme une punition divine pour les multiples débauches dont se sont rendus coupables les hommes :

> La punition céleste n'attendit pas aux générations futures : elle se fit sentir dans celle-là même. Une maladie inconnue auparavant, et qui tira son levain de ces nouveaux mondes, attaqua la vie dans la source même de la vie et des plaisirs. Toute l'Europe en fut frappée ; elle étendit son influence sur les deux espèces. Comme le mal était dans la génération elle-même ; c'est en peuplant qu'il se communiqua toujours.

Semant la mort en même temps que se propage la vie, l'espèce humaine semble emprisonnée dans une malédiction. Le passage des générations ne fait pas oublier la faute, bien au contraire. Dans sa vision presque religieuse d'une perdition de l'espèce humaine, Goudar y voit les sources d'un affaiblissement biologique de l'espèce : « C'est un malheureux héritage que les pères transmettent à leurs enfants, et que ceux-ci font passés à leurs descendants de génération en génération. On peut regarder l'Europe maintenant, comme une société de malades : les nations qui la composent, sont ses corps valétudinaires. »[381]. De plus, le mal endémique remet en cause la confiance dans la sainte institution du mariage et pervertit des valeurs aussi estimées que l'innocence ou la virginité. La morale ou la religion ne prévient plus à présent du danger de la maladie mais la maladie vénérienne elle-même. C'est ce fruit de la débauche qui dissuade les personnes et prévient chez elles toutes formes de corruption. Pour le voyageur et

[379] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.2, pp.8-9
[380] *Ibid.*, Vol.2, p.176
[381] *Ibid.*, Vol.1, p.149

moraliste, les vierges perdent de leur éclat. A présent, ce n'est plus les pensées chastes et une foi pure qui les maintiennent sur l'étroit chemin de la morale mais la peur des affres d'une maladie vénérienne. Si la syphilis est abordée, parfois avec passion par les voyageurs, il n'en va pas de même pour l'onanisme pourtant au centre des spéculations sur l'abâtardissement de l'espèce. En effet, les thèses du médecin genevois Samuel Auguste Tissot publié en 1764 sous le titre *De l'Onanisme*[382] a un succès retentissant et une postérité non démentie jusqu'à la fin du siècle suivant. La question de la masturbation masculine (et en une moindre mesure féminine) furent pensée à l'aune de la hantise d'un ramollissement psychique et physiologique de la population et avant tout de sa jeunesse. Les raisons d'une telle focalisation des contemporains sur cette question participent d'une logique similaire à celle opérante dans la question des maladies vénériennes. Maladie générationnelle la masturbation est le fruit de la corruption morale ambiante. Ces conséquences sur le sujet sont progressives mais gagnent vite en intensité. Telle une addiction, le sujet passe rapidement d'un état sain à celui de malade fatigué. D'une pâleur morbide et d'une mollesse dévirilisatrice, le jeune homme perd ses facultés intellectuelles et physiques. L'issue tragique est la mort après s'être rabaissé à un stade proche de l'animalité. La description du trépas du jeune horloger suisse est un exemple typique du regard effrayant porté contre de telles pratiques[383]. Ses effets dramatiques seront à la mesure de l'obsession que la fin du XVIIIe siècle et surtout le XIXe siècle portent à une telle « maladie ».

Devant le tableau d'une immoralité galopante et d'une débauche sans borne, les contemporains énoncent une vive critique et se rattachent à des modèles de vie. Les références sont nombreuses dans les récits de voyage. Comme nous avons déjà pu le noter, tous sont conscients de cette prétendue dégénérescence. Disserter sur les causes et conséquence des mœurs corrompues ou tout simplement faire des références à une licence excessive relève presque du poncif. L'ensemble des voyageurs (et surtout ceux de la seconde moitié du siècle) semblent avoir très nettement intégrés ces mécanismes de pensée dans la compréhension de leur environnement. Chez Goudar, tout est dénoncé avec exagération. Un vif sentiment de peur sous-tend ses discours d'une ironie et d'un mépris mordant. Sa considération sur la place des femmes dans l'espace public qu'il trouve excessive et bien au-delà des impératifs familiaux relève de la paranoïa. Libérées des charges maritales, influentes dans les sociabilités mondaines et voilà déjà les femmes reines du monde. Avec les libertins elles sont les autres

[382] Samuel Auguste Tissot, De l'*Onanisme ou Dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, Paris, Chez Ledentu, 1827
[383] *Ibid.*, pp.76-77

artisans de la corruption et du déclin. La haine de ses semblables frôle parfois la misanthropie : il en vient à parler de ses contemporains comme des « animaux immondes qui se vautrent dans la boue ». Leurs pratiques se résument à un « corps complet d'ordures », un tas de « fumier »[384]. De tous les auteurs, Goudar est probablement le plus représentatif de cette norme bourgeoise très offensive face à des pratiques sociales et une débauche toute aristocratique. Il fait partie des voyageurs les plus enclins à montrer sans détours les solutions recherchées par les tenants d'une vision si catastrophiste de la destinée de l'espèce humaine. Il prône en réaction à cet état de fait l'importance de la famille et de l'encadrement de la femme, dont le rôle doit se réduire à la nécessité de la reproduction de l'espèce et aux tâches domestiques. Son regard plein d'acrimonie sur la femme, être frivole et sans intelligence rappelle les travaux du médecin Pierre Roussel. Sous couvert d'un discours scientifique construit et d'une logique infaillible celui-ci cherche à dégager les caractéristiques de la femme. A la manière des attaques misogynes de Goudar sur les apparences et la physionomie des femmes comme preuve de leur inconséquence intellectuelle, Roussel voit dans leur conformation physique les causes de leur caractère et de leur infériorité intellectuelle[385].

Cette menace du déclin, l'appréhension permanente et insidieuse d'une dégénérescence auxquelles font référence les voyageurs de concert avec leurs contemporains nous renvoie à la question de la famille et des enfants. On comprend mieux l'importance de l'institution familiale et de l'éducation des enfants à travers la perspective sombre d'un délitement des corps et d'une remise en cause des valeurs et de la morale. Cependant, cette peur de la dégénérescence dont parlent les voyageurs apparaît aussi en filigrane dans le rapport entretenue entre la sexualité d'une part et la construction d'une identité culturelle et nationale d'autre part.

3. La sexualité et l'identité culturelle

La lecture des récits de voyage met clairement en évidence le lien étroit entre d'une part les questions liées au genre et d'autre part la question d'une conscience culturelle « nationale ».

---

[384] Ange Goudar, *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol.3, p.156

[385] Pierre Roussel, *Système physique et moral de la femme ou Tableau philosophique de la constitution de l'état organique, du tempérament, des mœurs et des fonctions propres au sexe*, Paris, Chez Vincent, 1795 (première édition en 1775)

Il est difficile de parler à l'époque moderne, dans les espaces français et italiens d'une identité nationale telle qu'on la comprend aujourd'hui. Aborder le rapport entre sexualité et définition de l'identité d'un peuple à la lumière de la définition contemporaine de nation pose problème. La notion de « nation » telle qu'on l'entend aujourd'hui est anachronique car elle naît avec la Révolution Française. Il est indéniable qu'un sentiment d'appartenance à un espace encore mal défini existe en France comme en Italie mais celui-ci passe par des canaux exclusivement culturels pour l'Italie (la langue est à ce titre capitale) et au lien politique personnalisé entre le souverain et ses sujets dans le cas de la France (l'attachement à la personne physique du roi). Comme toutes autres composantes des représentations culturelles d'un groupe humain, en l'occurrence ici un peuple uni autour d'une même entité culturelle ou politique, la sexualité joue un rôle dans la manière de se définir. De diverses manières la sexualité est partie prenante du processus d'éclosion d'une conscience nationale. On sait que de multiples querelles entre pays passent par des spéculations fausses et volontairement insultantes sur les autres nations d'Europe. Des préjugés en rapport avec la sexualité peuvent connoter dans l'imaginaire d'une nation l'image que l'on construit des pratiques culturelles d'une autre nation. Les voyageurs de la nation stigmatisée peuvent le ressentir au cours du voyage. Ainsi parmi les voyageurs français en Italie, certains sont battus froid par les maris autochtones ou les sigisbées de peur que le voyageur ne remette en cause les subtils équilibres du couple légitime ou le lien privilégiée reliant la dame à son *cavaliere servente*. Dans le sens inverse, si l'on en croit Casanova les français ironisent, s'amusent quand ils ne se moquent pas tout simplement de la solide réputation de sodomites des italiens. A plus d'une reprise le libertin vénitien commet des bévues qui ne font que renforcer une audience déjà convaincue des mœurs sodomitiques de leurs voisins transalpins. Une première bêtise intervient chez Madame de Préodot quand il tente de corriger la nièce de cette dernière pour une faute d'italien :

> « *Signore*, me dit-elle, *sono incantata di vi verdere in buona salute*.
> - Je vous remercie, mademoiselle ; mais pour traduire je suis charmée, il faut dire *ho piacere*, et pour rendre de vous voir il faut dire *vedervi*.
> - Je croyais, monsieur qu'il fallait mettre le vi devant.
> - Non, mademoiselle, nous le mettons derrière. »[386]

Cette réplique entraîne l'hilarité de l'assemblée. Bien que fort osé l'incident est vite oublié. Cependant, une mésaventure d'un autre type, beaucoup plus détestable pour l'image du jeune Casanova lui vaut pendant quelque temps les piques de la société parisienne. L'affaire se noue

[386] Giacomo Casanova, *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, Vol.1, pp.665-666

dans un carrosse en compagnie du chevalier de La Tour d'Auvergne et d'une jeune demoiselle dénommée Camille. Croyant caresser et baiser la main de la jeune femme, le libertin vénitien la laisse se diriger vers des parties plus intimes quand il comprend avec stupéfaction au moment de la « crise » que cette main n'est autre que celle du vieil aristocrate. Celui-ci ne prend pas l'affaire au sérieux. Il en rit et diffuse sans discrétion les détails de l'anecdote autour de lui : « Ce qui me faisait pourtant de la peine, c'était de devoir m'attendre à de mauvaises plaisanteries, car je n'avais pas le moindre droit à la discrétion du comte. »[387]. Si à l'évidence cette situation ne lui était pas des plus confortables, Casanova prend le parti de ne pas s'en formaliser. Couvrir par son rire celui des autres reste toujours le meilleur moyen de faire taire les mauvais plaisants. Pourtant, les préjugés rencontrés par le voyageur au cours de son voyage ou par les autochtones dans les récits des voyageurs étrangers peuvent à plus d'un titre heurter leur sentiment d'appartenance « nationale ». Comprenons par-là avant tout leur attachement à des valeurs et à des coutumes qui leur sont chères. Survient dans nombre de récit de voyage l'épineux thème de l'honneur en relation avec des polémiques attenantes aux questions de sexualité. Ainsi, par exemple, la question de la syphilis dont l'existence même est interprétée comme conséquence de la débauche sous-tend un enjeu national. Il en va d'une certaine fierté culturelle. Comme l'explique Lalande, les français nomment la syphilis le « mal de Naples » et précise : « Nous appelons en France Mal de Naples la maladie vénérienne, parce qu'en effet c'est à Naples que les Français la prirent lorsque Charles VIII y envoya des troupes en 1494. »[388]. A l'époque moderne il était en effet courant de dire d'une personne atteinte de ce mal « qu'elle était allé à Naples sans passer par les monts »[389]. A l'inverse les italiens ainsi que les anglais et les turcs voient les français comme propagateurs de la maladie[390]. Il serait erroné de croire en de simples piques sans conséquence. A l'époque moderne, accuser son voisin d'être à l'origine du développement de la maladie était riche de connotations péjoratives. De plus il faut garder à l'esprit qu'une telle maladie vénérienne est incurable et les tourments des personnes atteintes ne trouvent une fin définitive que dans la mort. Aussi, le caractère sexuel de la maladie la connote de forts jugements moraux. Le pays responsable de sa propagation est coupable, dans l'imaginaire de collectifs des autres peuples, d'une débauche généralisée, apte à entrainer le développement de maladies. De plus les

[387] *Ibid.*, Vol.2, pp.104-105
[388] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.6, p.337
[389] François Tassard, Dimitri Casali et Antoine Auger, *La vie quotidienne des Français au temps du Roi-Soleil*, Paris, Larousse, 2002 ; l'ouvrage s'intéresse plus exactement à la période entre la fin du XVII et le début du XVIIIe siècle.
[390] Jérôme de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol.6, p.337

maladies vénériennes et la syphilis en particulier sont vivement dénoncées par les moralistes comme source d'un affaiblissement de l'espèce. La nation responsable du mal est aussi celle responsable de l'abâtardissement du genre humain. Les enjeux de la responsabilité ne sont pas anodins. Ils tendent à expliquer l'attitude de La Porte quand il aborde à Naples la sensible question de la syphilis et de ses origines. Ne voulant peut-être pas entrer dans ces querelles, il évoque la solution au problème plus accommodante pour tous puisqu'il entend montrer que la syphilis fut transmise par les indiens d'Amérique aux espagnols et que ceux-ci l'auraient ensuite donné aux napolitains. Ces derniers l'auraient transmis aux français qui à leur tour l'auraient répandu dans le reste de l'Europe du nord. L'acharnement sur la France et les français est expliqué par l'auteur comme une stratégie politique : « La haine contre ces derniers servit dans le temps à faire retomber sur eux la cause de ce mal qui parut alors plus effrayant et plus redoutable que tous les autres réunis ensemble. ». Une propagande antifrançaise userait des ressorts psychologiques de ces questions de mœurs et la peur d'une maladie sexuelle grave pour arriver à ses fins. La Porte semble par ailleurs regretter «l'étourderie, la légèreté et les manières libres de plusieurs français »[391] comme raison du maintien d'un tel préjugé dans l'esprit des napolitains. Le manque de respectabilité et d'honneur de certains voyageurs français est vu comme cause d'un renforcement de cette image des français. Il s'agirait d'un indice qui montrerait que le voyage outre le divertissement ou la découverte savante et un espace de représentation de sa culture et de sa nation dans un autre espace culturel. La remarque de l'auteur sonne comme un reproche envers des compatriotes qui n'auraient pas ce sens de l'honneur et de l'amour pour le pays natal. On voit donc ici à quel point l'expérience du voyage et de la rencontre de l'autre peut mener le voyageur à être au contact des préjugés des autochtones. Ceux-ci peuvent heurter son sentiment d'appartenance à son pays et occasionner des réactions « nationalistes ». L'expérience de la rencontre de l'autre devient en même temps introspective car elle nécessite de se redéfinir soit même ou du moins de réaffirmer l'image qu'on se fait de soi et que l'on veut donner de soi aux autres.

Mais si l'introspection est visible chez le voyageur dans son rapport à sa culture et à son pays elle existe aussi du côté des autochtones. Le voyage est une rencontre entre deux groupes ou au minimum deux personnes différentes. De ce contact humain, fugace ou de long cours, aucune des deux parties en ressort intactes. Le changement est inhérent à la rencontre. Le regard du voyageur, intrusif, réducteur et parfois même de mauvaise foi peut entrainer des

[391] Abbé Joseph de La Porte, *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol.27, p.226

réactions de rejet violent et la disqualification de ce regard exogène. La vive dispute entre Sharp et Baretti est très révélatrice de l'exaspération qu'un regard extérieur et maladroit sur une autre culture et un autre peuple (en l'occurrence les italiens) peut susciter parmi les populations autochtones visées. La réaction de Baretti donne à voir les signes du sentiment d'appartenance « nationale » des italiens qu'il faut comprendre tout au long du siècle et jusqu'à la révolution française comme exclusivement culturel. Parmi les attaques de l'anglais mises en avant par Baretti contre les mœurs des italiens, deux critiques portent plus spécifiquement sur la sexualité et retiennent notre attention : la jalousie d'une part et d'autre part l'honneur des femmes et de leur sexualité soi disant dépravée. Baretti tempête contre l'image donnée par Sharpe d'un peuple d'hommes possessifs et violents. Il ne décolère pas contre l'image sordide d' « una turba di uomini malvagi e perversi, sempre pronti ad ammazzarsi »[392]. Sharp décrit les italiens comme des individus naturellement cruels envers leur environnement social et familial. A cette insulte contre les usages de la péninsule et donc contre la culture de ses compatriotes, Baretti met en évidence ce qui lui semble être l'aspect le plus saillant des italiens à savoir « l'allegria e la compassione »[393], de loin les qualités les plus communément partagées. Il tend même à retourner l'insulte au provocateur quand il affirme quelques lignes plus loin qu'à la différence des italiens, les anglais se rendent responsables de multiples crimes sur leurs parentèles, faits inconcevables chez les italiens. Mais la véritable haine contre les italiens ne s'arrête pas là. Sharp loin de se contenter de définir des attitudes générales aux habitants du *bel paese* en vient à viser de sa « maldicenza » certaines caractéristiques précises de la population. En effet, Sharp s'attarde sur la sexualité des italiens (et plus exactement sur celle des italiennes) qu'il juge totalement dissolue. Non moins colérique l'auteur italien Baretti constate : « asserisce che in Italia i costumi sono assolutamente corrotti, e che i due sessi sono in preda alla più orribile sfrenatezza »[394]. Il rejette dans un premier temps la « descrizione scandalosa »[395] de l'observateur anglais à propos de l'honneur des épouses et des maris dans le cadre du sigisbéisme. Loin d'être une école de la dépravation ni une mode obligatoire pour toute femme de l'aristocratie, le sigisbéisme a selon lui dans bien des cas aucun caractère sexuel. La coutume du chevalier servant ne pourrait constituer une preuve de la dépravation des femmes ou d'un quelconque

[392] Giuseppe Baretti, *Gli italiani o sia relazione degli usi e costumi d'Italia* nella versione di Girolamo Pozzoli, a cura di Gianmarco Gaspari, illustrazioni di Franco Rognoni, Milano, Franco Sciardelli, 1991, p.13 « Une horde d'homme malveillants et pervers, toujours prêts à s'entretuer »
[393] *Ibid.* « joie et compassion »
[394] *Ibid*. « médisance » « il insinue que qu'en Italie es mœurs sont absolument corrompus, et que les deux sexes sont en proie à la débauche la plus horrible et effrénée »
[395] *Ibid*, p.15 « description scandaleuse »

mépris du bonheur des époux. Toujours sur le thème de la sexualité des femmes, Barretti refuse de voir l'ensemble des femmes italiennes réduites à l'image de débauchées. Selon lui, elles pâtissent ainsi d'une image instiguée par quelques unes. Il reconnaît l'existence d'une licence très importante parmi certaines élites de Venise et d'autres villes du pays mais refuse toute forme de généralisation outrancière :

> converrò pure che Venezia in particolare, è una città molto più corrotta in punto di castità, che Londra ; e che in Venezia, del pari che in alcune altre grandi città dell'Italia, vi sono delle donne di qualità le quali non fanno alcun conto della decenza, e si abbandonano alla più vergognosa prostituzione, senza nemmeno pensare a coprire la loro disonestà col velo del ministero ; ma facendo questa confessione al signor Sharp, deve anche esso concedermi che quelle stesse donne le quali in Italia si sono rese infami agli occhi della ragione e della religione, possono essere facilmente nominate ; e che questa possibilità di nominarle mostra evidentemente che la classe di queste donne non è numerosa.[396]

Sous l'œil du censeur anglais se révèle une question d'honneur. Portée atteinte à l'honneur des femmes de la « nation » c'est en quelque sorte commettre un acte de guerre symbolique. Il s'agit de l'expression d'un bellicisme contre une autre culture et d'autres coutumes et par là même contre l'honneur et la respectabilité des italiens. La sexualité des femmes renvoie aux mœurs du pays et à son honneur, elle est donc capitale dans la défense de Baretti. Face à l'offensive de Sharp, celui-ci décide de reconnaître en partie la véracité des dires en expliquant qu'une telle dépravation existe mais de façon très minoritaire. Il s'agit d'en sacrifier quelques unes pour sauver la grande majorité. Finalement, l'honneur est sauf. Ainsi, la sexualité entre en compte dans le regard qu'une nation porte sur une autre. Partie prenante de l'identité culturelle d'une nation, l'attaque contre l'autre passe souvent par une dévalorisation de ses usages sexuels et des coutumes attenantes à ceux-ci. En retour s'élèvent des réactions de défense véhémente qui traduisent le sentiment d'appartenance à une culture. L'exemple de la réponse de Baretti à Sharp est à ce titre un bon exemple. L'agression étrangère suscite un travail de définition de soi dans la réponse que l'on cherche à donner à l'agresseur. On y distingue très nettement un travail d'introspection. Mais celle-ci ne se limite pas à défendre un honneur bafouée. A travers la volonté de récuser les attaques portées sur les mœurs, il s'agit aussi de prouver la modernité des mœurs du pays face aux autres nations dans

[396] *Ibid.*, p.18 « je conviendrai cependant que Venise en particulier, est une ville beaucoup plus corrompue d'un point de vue de la chasteté que Londres ; et qu'à Venise à parité avec les autres villes d'Italie, il y a des femmes de qualité qui ne tiennent au compte de la décence et s'abandonnent à la plus honteuse prostitution, sans même pas penser à couvrir leur dignité avec le voile du ministère ; mais faisant cette concession à Monsieur Sharp, il doit lui aussi me concéder que ces même femmes qui se sont rendues infâmes aux yeux de la raison et de la religion, peuvent être facilement être nommées ; et que cette possibilité de les identifiées prouve avec évidence que la catégorie de ces femmes n'est pas importante »

un contexte de déclin culturel et politique des états italiens. Certes la place des états italiens au XVIIIe siècle n'est plus celle des principautés et Républiques de la Renaissance mais Barretti, conscient de cette situation de décrépitude, semble vouloir aussi montrer que les italiens loin d'être enfermés dans un passé immobile sont au contact des évolutions du temps. Pour appuyer cette argumentation, les représentations sur la sexualité sont de nouveau mises à contribution. Cette volonté de montrer la réceptivité des sociétés italiennes aux nouvelles exigences du temps est visible dans l'opposition très nette de l'auteur à la critique de Sharp sur le prétendu refroidissement des rapports entre conjoints. Car dans la critique polymorphe adressée au sigisbéisme, Sharp dénonce le désintérêt des époux pour une vie conjugale apaisée et l'indifférence des maris face à la prostitution de leurs femmes[397]. Outre les multiples incohérences qui parsèment l'argumentation de Sharp (il présente les italiens tantôt comme jaloux tantôt comme indifférents ; tantôt dans un libertinage effréné tantôt dans une parfaite apathie[398]) Baretti cherche au contraire à montrer l'éclosion d'un sentiment d'amitié et d'amour dans les rapports conjugaux. La critique de Sharp vient d'un pays très en avance sur le développement du couple d'amour. En Angleterre, plus que partout ailleurs en Europe, l'idée de la nécessité d'une union heureuse basée sur une affection mutuelle est pensée comme pierre angulaire du foyer. Sharp fait une vive critique des mœurs de la noblesse italienne dont les mariages seraient seulement arrangés par les familles et imposés de manière autoritaire aux fiancés. En réponse, Baretti donne l'exemple de Venise. Il cherche à montrer que les inclinations des jeunes gens sont prises en compte par les familles. Les usages italiens ne sont donc ni rétrogrades ni sclérosés dans un passé lointain : « In Venezia, che è la città più corrotta di tutta l'Italia, i padri e le madri, le stesse persone più distinte fanno passeggiare sulla piazza San Marco i loro figli vestiti da ussari, da sultane, da pastori, da pastorelle, e ne dimostrano compiacenza. »[399]. Dans le cadre de ces rencontres sous l'œil des parents, les enfants font connaissance. Le manque d'humanité des parents dans la recherche de l'époux ou de l'épouse est invalidé : selon Barretti une marge de liberté est concédée à l'enfant. En vertu de cette même humanité l'auteur poursuit à propos de l'usage à maintenant ancré de retarder de plusieurs mois voire d'une année entière les noces pour permettre aux futurs mariés de mieux se connaître[400]. Il est fort probable que les arguments de Baretti utilisés pour défendre les italiens soient exagérés eux aussi. A l'image de l'attaque de Sharp, le polémiste italien

[397] *Idid.*, p.16
[398] *Ibid.*, pp.17-18
[399] *Ibid.*, p.19 « A Venise, la ville la plus corrompue de toute l'Italie, les pères et les mères, les mêmes personnes plus distinguées laissent promener sur la place San Marc, leurs enfants déguisés en hussards, sultanes, pasteurs, bergères et les regardent avec satisfaction »
[400] *Ibid.*

exagère lui aussi les faits. A l'aune des connaissances actuelles sur le sigisbéisme ou sur la condition féminine dans l'Italie du XVIIIe siècle, l'argument sur la stricte chasteté des rapports entre la dame et son sigisbée (quand bien même seraient-ils majoritaires) ou celui de l'humanité de la condition des filles de la noblesse dans les couvents sont fort douteux. Au reste, au-delà de ce qui est vrai ou erroné, Baretti nous montre jusque dans ces excès à quel point la sexualité touche une corde sensible quand elle rencontre la fierté nationale d'un peuple.

Nous pouvons donc affirmer que les questions liées à la sexualité au cours du voyage participent à la définition de soi en tant qu'individu membre d'une société donnée, détentrice de coutumes spécifiques. Au contact d'une culture différente et du regard des autochtones, le voyageur est enclin à mieux se définir dans le rapport à sa culture « nationale ». Le regard du voyageur, de son côté, influence lui aussi les populations locales dans leur manière de se définir. L'intrusion du jugement des voyageurs et les réalités culturelles étrangères qu'ils diffusent autour d'eux ne laisse pas indemnes les sociétés traversées. Une telle ingérence du regard étranger, dont l'attaque de Sharp est l'un des exemples les plus patents, donne lieu à une véritable levée de boucliers. La critique des coutumes et pratiques sexuelles des italiens est perçue comme attentatoire aux spécificités culturelles de ce peuple. Baretti se cabre et montre avec clarté comment le mépris des autres nations européennes dans le domaine des mœurs incite à la maturation d'un sentiment « national ».

Plus généralement nous avons vu comment les expériences et découvertes sur la sexualité durant le voyage, participent pleinement au regard introspectif du voyageur. L'éclosion de la définition d'un sentiment d'appartenance à un pays interfère avec les questions sur la sexualité. La défense de ses mœurs (la sexualité et la conception propre à sa culture d'organiser les rapports entre hommes et femmes) participe à une défense plus générale des valeurs et coutumes que l'on estime spécifiques à sa patrie. Par ailleurs d'autres questions interpellent le voyageur : les réalités du voyage le renvoient à la question de la famille et des enfants et le plongent dans des réflexions sur l'éducation des enfants et sur le rôle de la famille. Ces thèmes sont des préoccupations largement partagées par les intellectuels du siècle. La peur de la dégénérescence et le devenir des générations leur vigueur physique et leur bonne santé mentale sont intimement liés à la question des enfants et de leur développement. Plusieurs éléments du voyage rappellent en effet aux voyageurs l'épineuse question de la corruption des mœurs et de la morale. Dans ces conditions, le devenir des nations, leur rayonnement et le bonheur des générations futures lui paraissent de plus en plus précaire.

CONCLUSION

Le voyage des français et des italiens dans leurs périples outremonts nous apparaît être une aventure aux multiples facettes. Les espérances du voyageur renvoient à l'univers mental des contemporains : il témoigne du souhait de rattacher des œuvres lues aux réalités vécues, de la volonté d'aller à la rencontre des vestiges antiques pour compléter et soigner une culture classique révérée. Ces objectifs donnent à voir un voyage éminemment sérieux. La question de la sexualité inhérente au voyage, car partie intégrante de la condition humaine nous amène à réfléchir sur un aspect méconnu du voyage. Il serait cependant abusif de parler d'un voyage en parallèle à celui signalé par des motivations « nobles » et officiellement exprimées. En fait, la sexualité traverse silencieusement tout le voyage et suit le voyageur pas à pas, tel son ombre. Selon le caractère de l'auteur l'expression de cet aspect de son existence se présente de manière variable. Certains auteurs plus prudes n'abordent jamais la question, d'autres portent un regard sur la sexualité de l'autre en se gardant de tout commentaire sur la sienne. Une minorité, enfin, laissent transparaître certains aspects de sa sexualité, certaines fréquentations ou expériences érotiques. L'expérience humaine du voyage comme découverte et expérimentation de pratiques sexuelles étrangères aux voyageurs s'inscrit dans un contexte culturel très différents en France et en Italie. Les deux espaces culturels n'ont ni les mêmes enjeux politiques ni le même dynamisme économique. Leur aura culturelle quant à elle semble de nature très différente. Ces considérations en apparence très générales et peu utiles au sujet traité permettent de replacer dans un large contexte, le regard et les discours des étrangers de passage dans les deux sociétés respectives. En effet, les questions de l'influence culturelle et politique ou de la bonne santé économique d'une zone géographique jouent un rôle sur l'image que d'autres « nations » construisent sur les mœurs mais aussi sur la sexualité du pays ou de la zone géographique considérée. Ainsi, la place respective de la France et des Etats italiens à l'époque moderne et au cours du XVIIIe siècle permet d'expliquer les raisons du voyage des français dans la péninsule italienne et des italiens en France. Les premiers y cherchent la rencontre supposée fabuleuse avec les arts et le passé édifiant de la Grèce et de la Rome antique tandis que les seconds voient dans la France un centre culturel moderne et actif dont la résonnance européenne leur offre une occasion privilégiée de se mettre au diapason d'une modernité à laquelle, selon eux, l'Italie est encore en marge. Mais cette différence de puissance entre un royaume anciennement uni et peuplé d'une part et d'autre part un

ensemble hétérogène d'états perçus sur le déclin explique le regard méprisant et sentencieux des voyageurs français et anglais, si confiants dans leur modèle culturel. Les mœurs italiennes apparaissent alors comme un des nombreux symptômes des maux de la péninsule. Dans le sens inverse, les italiens reprennent eux aussi une critique des français à travers le prisme sur les mœurs et la sexualité. Néanmoins leur discours s'il est vecteur d'idées reçues se caractérise par une plus grande parcimonie. Outre l'importance de comprendre la manière d'établir la critique envers la sexualité de l'autre, il convient de prendre en compte le rapport à la sexualité de chacune des deux cultures. Les points communs ne manquent pas, mais il serait réducteur de ne pas voir les différences. Le poids de l'Eglise de Rome et de la contre réforme semble par exemple plus fort en Italie où les habitudes sociales, comportementales et intimes ont été modelées par l'action réformatrice de l'Eglise. A l'inverse, la France laisse une place beaucoup plus importanteà la morale bourgeoise.

En plus de montrer les éléments constitutifs du regard du voyageur à travers son sexe, ses caractéristiques individuelles ou sa position sociale rendant chaque regard et intention nettement différents d'un auteur à l'autre, il a été question d'aborder ses découvertes : c'est-à-dire l'ensemble des pratiques sexuelles perçues comme étranges, atypiques, amusantes, révoltantes, déviantes ou même dégoutantes. Elles frappent le regard et se posent en décalage avec les représentations habituelles du voyageur. Les descriptions des sexualités « étranges » ou « anormales » constituent un exercice fort prisé. La question de l'ambiguïté sexuelle avec les castrats est très souvent notée. A l'inverse, les références à l'homosexualité le sont beaucoup moins. Les récits de voyage et autres correspondances rappellent la ligne de fracture opposant la norme de la déviance à travers la définition d'un idéal sexuel aussi bien physique que comportemental et la condamnation morale d'autres pratiques jugées hors normes. La norme sexuelle qui transparaît dans l'idéal physique et moral ne se cantonne pas à une délimitation des pratiques « hors norme ». La prise en compte des œuvres artistiques et des réflexions qui en découlent font ressorti en contre-point de la prétendue « déviance » l'idéal physique et les caractères sexualisés que le voyageur de concert avec ses contemporains honorent et auxquels ils adhèrent pleinement. La question de la norme et de la déviance dans les pratiques sexuelles, les attitudes et comportements genrés ne constituent pas l'unique découverte et préoccupation des voyageurs lors de leur exploration de la sexualité autochtone. La condition des femmes et le processus d'émancipation dont bénéficie la minorité noble tient une place prépondérante. La condition féminine telle qu'elle est pensée dans les usages des élites nobles et bourgeoises ressort de manière saillante dans nombre de récits de voyage. Au gré de la mode et d'une sociabilité mondaine où les femmes trouvent toute leur place

s'affirme une liberté sexuelle ou du moins sociale et affective de part et autre des Alpes. En France on remarque le développement du libertinage. Les amants donnent à la dame l'affection et l'épanouissement charnel que le mariage arrangé rend si difficile à trouver dans la vie conjugale. Il en va de même avec les sigisbées dont le rôle d'accompagnateur se limite selon le discours officiel à des activités chastes. En réalité, la relation amicale est dans certain cas amoureuse et donne lieu à des actes charnels. Ainsi, le libertinage, plus informel, voit dans son équivalent italien l'éclosion d'une pratique sociale et affective beaucoup plus codée. Le sigisbéisme constitue davantage un compromis entre les exigences de décence et de respectabilité des élites nobles, les impératifs d'un contrôle marital sur l'épouse et les velléités des épouses à une plus grande autonomie. A cela s'ajoute le souci d'occuper une jeunesse masculine turbulente : les cadets sans héritage trouvaient dans le sigisbéisme un divertissement sans conséquences (badineries, frivolités, …) mais piquant compte tenu des attentes de leur âge. Parallèlement et de manière complémentaire, la société se voit munie d'une digue protectrice contre cette énergie juvénile volontiers violente. Par la fréquentation d'une dame et les exigences raffinées des salons on entend adoucir leurs mœurs.

Cependant, on ne peut limiter le rapport des voyageurs aux autochtones à la simple description des multiples facettes de la sexualité des populations locales. En fait, concomitamment à la découverte, le voyageur vit et éprouve de multiples sentiments au travers de multiples expériences intimes aussi bien sensuelles que sexuelles. Les badineries avec les femmes de la noblesse dans les salons, les discussions galantes sont parties intégrante du voyage. Elles offrent aux voyageurs comme aux autochtones une occasion au divertissement. Cela tendrait à prouver à quel point est une parenthèse dans la vie du voyageur où s'exprime une plus grande liberté amoureuse. Celui-ci oublie un temps les contraintes de sa propre culture et endosse les rôles qu'il croit être ceux des autochtones pour se fondre dans la masse des prétendants, amants ou sigisbées et de s'initier aux pratiques sociales et sexuelles locales. Ces dernières jugées plus libres lui offrent des amusements jusque-là inconnus, impossibles ou plus difficilement réalisables dans son pays d'origine. En réalité plus que de se conformer aux mœurs du pays, il tend à se plier aux idées préconçues qu'il a acquises de la sexualité des autochtones. Mais les expériences affectives du voyage ne se limitent pas aux badineries et autres frivolités. Elles sont parfois des histoires d'amour éphémères. Le voyageur profite de son voyage pour satisfaire les attentes de son propre érotisme. La prétendue liberté sexuelle des autochtones décriée sur tous les tons de la morale sert de prétexte à l'expression de ses propres désirs et à l'assouvissement de ses propres fantasmes. Bien souvent, le voyageur veut ressortir de son voyage enrichi d'expériences

sexuelles nouvelles. Les villes à l'érotisme mythique et le contact de femmes dont les mœurs en font de véritables icônes sexuelles en offrent l'occasion. En sommes, les souvenirs du voyage ne sont pas que des images de villes et de paysages splendides ou l'évocation de discussion passionnantes. A bien des égards le voyageur veut « connaître » sexuellement les autochtones, pour goûter à la saveur de leurs spécificités érotiques. La délectation de tous les sens entre les bras d'une femme est aussi un souvenir de voyage. S'explique alors avec une plus grande clarté l'économie sexuelle qui gravite autour des voyageurs lors de leur déplacement dans les villes visitées. Beaucoup parle des proxénètes qui attirent l'attention du voyageur au coin d'une rue pour lui vanter avec insistance les offres de la maison close ou les services d'une courtisane. Bien que réifiant, le spectacle violent de la prostitution recouvre des traits encore plus noirs et inhumains. La vente des charmes d'une fille, d'une épouse ou de ses propres enfants encore en bas âge est une autre réalité sordide bien connue des voyageurs. Nombre de voyageurs ne font pas mystère de la fréquentation des maisons closes, de la sollicitation des courtisanes ou des « beautés mercenaires » comme aime à le rappeler Casanova dans ses premiers temps à Paris. Les voyageurs usent et abusent de leur situation sociale pour établir des rapports de dominations en leur faveur, jusqu'à prétendre jouir physiquement des enfants. Cette situation extrême rappelle que la « consommation sexuelle » de la prostitution est d'abord un rapport d'inégalité criante entre les milieux sociaux en tous points opposés. Elle est aussi, dans le cadre de l'Italie, une inégalité entre d'une part, des étrangers de passage ressortissants de pays plus riches et conscients de leur supériorité et d'autre part des populations italiennes pauvres jugées parties prenantes d'une société en déclin.

Découvrir et vivre la sexualité des autochtones ne sauraient participer à une aventure sexuelle pleine et entière si l'on ne met pas en avant une des conséquences logiques de tout voyage à savoir la question du regard introspectif. Après avoir découvert et expérimenté le voyageur réintègre ses connaissances et expériences vécues dans une réflexion sur le rapport de sa culture à la sexualité. Tant pour lui que pour les populations locales, le voyage ne laisse pas indemne surtout les jeunes générations dont les familles craignent au retour de leur progéniture un relâchement excessif des mœurs. Souvent les récits de voyage rendent compte des réflexions plus générales auxquelles aboutissent les multiples aventures du voyage. Les questions sur la sexualité des autochtones fonctionnent de sa propre sexualité et des questionnements contemporains sur le devenir de la civilisation et des mœurs pour les générations futures. La famille et le rapport aux enfants ou le problème de la dégénérescence sont autant de notions que le voyage ramène avec acuité au premier plan des préoccupations

des contemporains. Par ailleurs l'enjeu du rapport entre identité nationale et sexualité prend tout son sens dans une expérience qui entraîne la rencontre des cultures, l'échange des modèles et aussi la confrontation des représentations.

L'ensemble des récits de voyage donne une vision biaisée des mœurs de France et de la péninsule au cours du XVIIIe siècle. De multiples filtres déforment, exagèrent ou minimisent les aspects de la sexualité rencontrée durant le voyage. Certaines pratiques ou coutumes sont abordées avec beaucoup d'attention d'autre sont peu voire pas du tout évoquées. Etudier le regard des hommes du XVIIIe siècle sur la sexualité de leurs voisins en se concentrant sur les échanges culturels entre France et états italiens nous donne à voir une manière très différente de concevoir et de vivre la sexualité. Ces perceptions et pratiques, sont en même temps en évolution et par bien des égards, le regard des voyageurs des Lumières sur la sexualité prépare le nôtre. Nous sommes là à l'archéologie des représentations actuelles sur le sexe. Le XVIIIe siècle marque l'âge d'or d'un art de vivre la sexualité typique de l'époque moderne. Dans le même temps, la seconde partie du siècle est à l'aube des tumultes du changement dont les germes sont identifiables au cours de la période. Stendhal, à sa manière dans la *Chartreuse de Parme* a su exprimer la complexité de la période. A propos de l'arrivée des français à Milan il en vient à écrire : « Il y avait loin de ces mœurs efféminées aux émotions profondes que donna l'arrivée imprévue de l'armée française. Bientôt surgirent des mœurs, nouvelles et passionnées »[401]. Dans les batailles de la Révolution et de l'Empire capitule la société nobiliaire d'Ancien Régime et dans le même temps une certaine manière de vivre la sexualité. Les sigisbées et le raffinement « efféminé » du siècle disparaissent. L'ambiguïté anatomique des castrats s'évanouit dans les brumes du passé. Quant aux « sodomites » leur marginalisation s'accentue. De son côté la morale bourgeoise se substitue définitivement celle de la noblesse. Jusque-là en marge des récits de voyage, elle devient la norme incontestée.

[401] Henri Beyle Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Paris, Livre de Poche, Collection Classique de Poche, 2000, p.22

CORPUS DE SOURCES

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPEDIES

ALBERTI DI VILLANOVA, *Dizionario universale critico-enciclopedico della lingua italiana*, Lucca, Dalla Stamperia di Domenico Marescandoli, 1797, Voll. 6, in-4° [8-17-C-2-7]
GATTEL (C.M.), *Nouveau dictionnaire portatif de la langue françoise, composé sur la dernière édition de l'Abrégé de Richelet par Wailly entièrement refondu d'après le dictionnaire de l'Académie, celui de Trévoux, etc. le Dictionnaire Critique de la Langue Françoise par Férauet, le Dictionnaire de Grammaire et Littérature dans l'Encyclopédie Méthodique, etc.*, Lyon, Chez Bruyset aîné et Comp. Imprimeurs-Libraires, rue Saint-Dominique, N°74, 1797
Dictionnaire de l'Académie française, Nouvelle Edition, Lyon, Chez Joseph Duplain, Librairie, rue Buisson, 1776
Voacabolario degli Accademici della Crusca, quarta impressione, Firenze, Apresso a Domenico Maria Manini, 1729-1738, Voll. 6 [7.43.F1-6]
Vocabolario delgli Accademici della Crusca compendiato, Secondo la quarta, ed ultima Impressione di FirenzeCorreta, e accresciuta, cominciata l'anno 1729 e terminata nel MDCCXXXVIII, Venezia, Appresso Lorenzo Baseggio, 1741, Tomi 6 in Voll. 5, in-4° [XA.10.105]

RECITS DE VOYAGES ET MEMOIRES

Sources italiennes

ANONYME, *Mio giro per l'Italia*, Brera [Ms. AH.X.19]
ANONYME, *Altro mio viaggio da Milano a Monpellier*, per Torino Ginevra, Brera [Ms. AH.X.20]
BIANCONI (Gian Lodovico), *Lettere al Marchese Filippo Hercolani ciambello delle MM. LL. II. RR. Ed Ap. Sopra alcune particolarità della baviera ed altri paesi della Germania*, Lucca, Per Giovanni Riccomini, 1763 in Viaggiatori del Settecento a cura di Leonello Vincenti, Torino, UTET, Collana « Classici italiani », 1968, pp. 639 [SA.FM.CL. 850.CIU.072]
BIFFI (Giambattista), *Viaggio in Piemonte e parte della Francia, 1776*, Letterea vari amici (1776), Ms. Biblioteca Statale di Cremona
CASANOVA (Giacomo), *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, Tomi 3 [CONS.M.151]
Vol. 1 : 1725-1756. Texte présenté et annoté par R. Abirached et E. Zorzi, Préface de Baner, 1985, pp. 1263
Vol. 2 : 1756-1763. Edition établie et annotée par R. Abirached, 1982, pp. 1253
Vol. 3 : 1763-1774 : Edition établie et annotée par R. Abirached, 1978, pp. 1323
GOLDONI (Carlo), *Mémoires de Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théatre*, avec une introduction et des notes par Auguste Cariati. Réimpression suivant l'orthographie et la grammaire moderne des « Mémoires' publiées à Paris par Charles Goldoni en l'an 1787, Milano, Signorelli, 1930, in-8°, Tomi 3 [COLL. FRANC.13.69-71]

GORANI (Giuseppe), *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux états de l'Italie par Joseph Gorani*, Tome premier-troisième, Paris, Buisson, 1793
LUINI (Francesco), *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, pp. 287 [Sormani, L VET 170]
LUINI (Francesco), *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, in Viaggiatori del Settecento a cura di Leonello Vincenti, Torino, UTET, Collana « Classici italiani », 1968, pp. 639 [SA.FM.CL. 850.CIU.072]
MADRISIO (Nicolo), *Viaggiatori per l'Italia, Francia e Germania di N.M. patrizio udinese. Descritti in versi. Con annotazioni copiose ove si richiamano passi importanti, s'inseriscono relazioni di Città, di costumi di popoli, di Palagj, e Ville Regali, S'esaminano questioni Filosofiche, Geografiche, ed Istoriche, e si trattano argomenti di varia erudizione Sacra e Profana*, Venezia, Gio Gabinello Hertz, 1718, 2 Tomi
MALASPINA (Giovanni Battista), *Relazione del viaggio in Francia e in Spagna (1785-1786)*, Ms. Archivio di Stato di Firenze
PERELLI (Tommaso), *Viaggio da Piacenza a Genova, Francia e Spagna (1774-1775)*, Ms. Biblioteca Comunale di Piacenza
PILATI (Carloantonio), *Voyages en differens pays d'Europe en 1774,1775 et 1776 ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile et de Paris*, La Haye, Plaat, 1777, 2Voll. [8.4.D.10-11]
VERRI (Pietro) e VERRI (Alessandro), *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, 1985, pp. 805 [COLL.IT.P.0210//0042]

Sources françaises

BROSSES (Charles de), *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol. 1 et 2
CAYLUS (Anne Claude Philippe Comte de), *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914
COCHIN (Charles Nicolas), *Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, Chez Ch. Ant. Jombert, 1758, Vol. 1,2 et 3
DENON (Dominique Vivant), *Voyage en Sicile*, Paris, De l'imprimerie de Didot L'aîné, 1788
DU BOCCAGE (Anne Marie Le page Fiquet), *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol. 1 à 3
DUCLOS (Charles Pinot dit), *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793
GENLIS (Madame la Comtesse de), *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Chez Ladvocat, 1825, Vol. 3
GOUDAR (Ange), *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol. 1 à 3
GROSLEY (Pierre Jean), *Observations sur l'Italie et sur les italiens données en 1764 sous le nom de gentilshommes suédois*, Londres, Chez De Hansy, 1774, Vol. 3
LA LANDE (Jérôme de), *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol. 1 à 3 et 5 à 8
LA PORTE (Abbé Joseph de), *Le voyageur françois ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25 à 27

MERCIER DUPATY (Charles Marguerite), *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Chez De Senne, Comte d'Artois, 1788, Vol. 1 et 2
MONTESQUIEU (Charles Louis de Sécondat, baron de la Brède et de), *Œuvres complètes*, texte présenté et annoté par Daniel Oster, Paris, Editions du Seuil, 1964
ORBESSAN (Anne Marie Daignan Marquis d'), *Mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, Chez Merlin, 1768, Vol. 1 à 3
RICHARD (Jérôme), *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle*, Paris, Chez Delalain, 1770, Vol. 1 à 6
SADE (Donatien Alphonse François Marquis de), *Voyage en Italie ou Dissertations critiques historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome, Naples Lorette et les routes adjacentes à ces quatre villes. Ouvrage dans lequel on s'est attaché à développer les usages, les mœurs, la forme de législation, etc., tant à l'égard de l'antique que du moderne, d'une manière plus particulière et plus étendue qu'elle ne paraît avoir été jusqu'à présent*, Paris, Fayard, 1995, Voll. 2
SILHOUETTE (Etienne de), *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1749 au 6 février 1750*, Paris, Chez Merlin, 1770, Vol. 1 à 4

Voyageurs étrangers en France et en Italie

BERNOUILLI (Jean), *Lettres sur différens sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie, en 1774 et 1775. Avec des additions & des notes plus nouvelles, concernant l'Histoire naturelle, les Beaux-Arts, l'Astronomie, & d'autres matières*, Berlin, Chez G.J. Decker, Imprimeur du Roi, 1779, Vol. 3
HARTIG (Comte François de), *Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785 [STEND.RSP.0840]

ESSAIS, ŒUVRES LITTERAIRES ET OUVRAGES THEORIQUES

BARETTI (Giuseppe), *Gli italiani o sia relazione degli usi e costumi d'Italia* nella versione di Girolamo Pozzoli, a cura di Gianmarco Gaspari, illustrazioni di Franco Rognoni, Milano, Franco Sciardelli, 1991 [E.P.E.76]
BETTINELLI (Saverio) « Lettere sopra vari argomenti di letteratura scritte da un inglese as un veneziano » in *Illuministi italiani II Opere di Francesco Algarotti e di Saverio Bettinelli* a cura di Ettore Bonora, Milano-Napoli, Riccardo Ricciardi, 1969 [CONS. K. 305.46.2]
CALEPIO (Pietro), *Descrizione de' costumi italiani*, a cura di Sergio Romagnoli, Bologna Comissione per i testi di lingua, 1962 [COLL.ITAL.52/265]
DENINA (Carlo), *Essai sur les Traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des siciliens, des sardes, des corses*, Paris, Chez Fantin, 1807 [8.36.E.22]
DENINA (Carlo), *Considérations d'un italien sur l'Italie ou mémoire actuel des lettres et des arts en Italie et les caractères des habitants*, Berlin, Chez la veuve Pitra, 1796 [AY V 83]
PARINI (Giuseppe), *Poesie e prose con appendice di poeti satirici e didascalici del Settecento*. A cura di Lanfranco Caretti « La Letteratua italiani. Storia e testi », Milano-Napoli, Ricciardi, 1951, in-8° [CONS.K.305/48]

BIBLIOGRAPHIE

ARIES (Philippe), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Point Histoire, 1973

BARBIER (Patrick), *Histoire des castrats*, Paris, Grasset, 1989

BERTRAND (Gilles), *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyages des français en Italie milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, Ecole Française de Rome-398, 2008

BIZZOCCHI (Roberto) *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia*, Roma-Bari, Laterza, 2008

BIZZOCCHI (Roberto), « Cicisbei : la morale italiana », in *Storica*, n°9, 1997, pp.63-90

BRIZAY (François), *L'Italie à l'époque moderne*, Paris, Berlin, 2001

CANOSA (Romano) *La restaurazione sessuale. Per una storia della sessualità tra Cinquecento e Settecento*, Milano, Filtrinelli, 1993

CANOSA (Romano) COLONNELLO (Isabella) *Storia della prostituzione in Italia : dal Quantrocento alla fine del Settecento*, Roma, Sapere2000, 1989

CARPANETTO (Dino), RECUPERATI (Giuseppe), *L'Italia del Settecento : crisi, trasformazioni, lumi*, Roma, Laterza, 2008

COLI (Remigio), TONELLI (Maria Giovanna), *Dame e cicisbei a Lucca nel tardo settecento*, Lucca, M. Pacini Fazzi, 2008

CORBIN (Alain), COURTINE (Jean-Jacques) et VIGARELLO (Geroges), *Histoire du Corps*, Tome1 « De la Renaissance au Lumières », Paris, Edition du Seuil, 2005

DUBY (Goerges) PERROT (Michelle) *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon Perrin, 1991, t. 3

FARINELLA (Calogero), « La nobile servitu : donne e cicisbei nel salotto genovese del Settecento » in E. Brambilla, M. L. Betri, dir., *Salotti e ruolo femminile in Italia : tra fine Seicento e primo Novecento*, Venezia, Marsilio, 2004, pp. 97-123.

FERNANDEZ (Dominique), *Il ratto di Ganimede. La presenza omosessuale nell'arte e nella società*, Tascabili Bompiani, Milano, 2002

FOUCAULT (Michel), *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Tel Gallimard, 1994

FLANDRIN (Jean-Louis), *Famille : parenté, maison et sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Edition Seuil, 1995

JAHAN (Sébastien), *Le corps des Lumières. Emancipation de l'individu ou nouvelles servitudes ?*, Paris, Belin, 2006

LEBRUN (François), *La vie conjugale sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 1998

LE ROY LADURIE (Emmanuel), *L'Ancien Régime II 1715-1770*, Paris, Hachette Littérature, Collection Pluriel, 2000

LEVER (Maurice), *Les bûchers de Sodome*, Paris, Fayard, 1985

LEVER (Maurice et Evelyne), *Le Chevalier d'Eon « Une vie sans queue ni tête »*, Paris, Fayard, 2009

LITTELWOOD (Ian), *Climi bollenti : viaggi e sesso dai giorni del Grand Tour* (traduction de l'anglais par Navid Carucci), Florence, Le lettere, 2004

LUPO (Paola) *Lo specchio incrinato : storia e immagine dell'omosessualità femminile*, Venezia, Marsilio, 1998

MOSSE (George L.) *Sessualità e nazionalismo : mentalità borghese e rispettabilità*, Roma-Bari, Laterza, 1984, ed.VI

MOSSE (George), *Image de l'homme : invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997
MUCHEMBLED (Robert), *L'orgasme et Occident. Une histoire du plaisir du XVIe siècle nos jours*, Paris, Edition Seuil, 2008
PROCACCI (Giuliano), *Histoire des Italiens*, Paris, Fayard, 1999
PRODI (Paolo), *Disciplinameno dell'anima, disciplinamento del corpo e disciplinamento della società tra medioevo ed età moderna*, Bologna, Società editrice il Mulino, 1994
SOLE (Giovanni), *Castrati e cicisbei : ideologia e moda nel Settecento italiano***,** Soveria Mannelli, Rubbettino, 2008
SOLE (Giovanni) « Cicisbei e cavalier serventi : aristocrazia e moda nel settecento italiano » in *Voci* (Cosenza, Pellegrini), A. 2, n°2, luglio-dicembre 2005, pp. 86-110
TAMAGNE (Florence), *Mauvais genre ? Une histoire de la représentation de l'homosexualité*, Paris, La Marinière, 2001
TARCZYLO (Théodore), *Sexe et liberté au siècle des Lumières*, Paris, Presse de la Renaissance, 1983
TIN (Louis-George), *L'invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Collection Autrement, 2008
VICENTI (Leonello) *Viaggiatori del Settencento*, Torino, UTETstampa, Collana "Classici italiani", 1968

ANNEXES

TABLE DES MATIERES

RECITS DE VOYAGEURS ITALIENS EN FRANCE 208
Annexe 1 - ANONYME, *Mio giro per l'Italia* [date inconnue] 208
Annexe 2 - ANONYME, *Altro mio viaggio da Milano a Monpellier, per Torino, Ginevra* [date inconnue] 208
Annexe 3 - BIFFI (Giambattista), *Viaggio in Piemonte e parte della Francia* [1776].. 209
Annexe 4 - BIFFI (Giambattista), *Viaggio a Venezia, 1773. Lettere itinirarie al signor Vacchelli* [1773] 210
Annexe 5 - BIFFI (Giambattista), *Lettere a un amico, Viaggio di Genova nel 1774* [1774] 210
Annexe 6 - CASANOVA (Giacomo), *Mémoires* [1751] 211
Annexe 7 - GOLDONI (Carlo), *Mémoires de Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre* [1761] 219
Annexe 8 - GORANI (Giuseppe), *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux états de l'Italie par Joseph Gorani* [1787] 220
Annexe 9 - LUINI (Francesco), *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori* [1783] 226
Annexe 10 - LUINI (Francesco), *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori* [1783] 226
Annexe 11 - MADRISIO (Nicolo), *Viaggiatori per l'Italia, Francia e Germania di N.M. patrizio udinese. Descritti in versi. Con annotazioni copiose ove si richiamano passi importanti, s'inseriscono relazioni di Città, di costumi di popoli, di Palagj, e Ville Regali, S'esaminano questioni Filosofiche, Geografiche, ed Istoriche, e si trattano argomenti di varia erudizione Sacra e Profana* [1713-1714] 229
Annexe 12 - PERELLI (Tommaso), *Viaggio da Piacenza a Genova, Francia e Spagna (1774-1775)*[1774-1775] 230
Annexe 13 - PILATI (Carloantonio), *Voyages en differens pays d'Europe en 1774,1775 et 1776 ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile et de Paris*[1774-1776] 231
Annexe 14 - VERRI (Pietro) e VERRI (Alessandro), *Viaggio a Parigi e a Londra*[1766-1767] 232

RECITS DE VOYAGEURS FRANÇAIS EN ITALIE 234
Annexe 15 - BROSSES (Charles de), *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740* [1739-1740] 234
Annexe 16 - CAYLUS (Anne Claude Philippe Comte de), *Voyage d'Italie (1714-1715)*[1714-1715] 243
Annexe 17 - COCHIN (Charles Nicolas), *Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie* [1749-1751] 245
Annexe 18 - DENON (Dominique Vivant), *Voyage en Sicile* [1787] 247
Annexe 19 - DU BOCCAGE (Anne Marie Le page Fiquet), *Recueil des œuvres de Madame du Boccage* [1757-1758] 247
Annexe 20 - DUCLOS (Charles Pinot dit), *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie* [1766-1767] 249

Annexe 21 - GENLIS (Madame la Comtesse de), *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours* [1776] 251
Annexe 22 - GOUDAR (Ange), *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe* [1767]..... 252
Annexe 23 - GROSELEY (Pierre Jean), *Observations sur l'Italie et sur les italiens données en 1764 sous le nom de gentilshommes suédois* [1758]..... 267
Annexe 24 - LA LANDE (Jérôme de), *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766* [1765-1766]..... 269
Annexe 25 - LA PORTE (Abbé Joseph de), *La voyageur français ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde* [1757-1759]..... 277
Annexe 26 - MERCIER DUPATY (Charles Marguerite), *Lettres sur l'Italie en 1785* [1785] 285
Annexe 28 - MONTESQUIEU (Charles Louis de Sécondat, baron de la Brède et de), *Œuvres complètes* [1728-1729] 287
Annexe 28 - ORBESSAN (Anne Marie Daignan Marquis d'), *Mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie* [1750] 288
Annexe 29 - RICHARD (Jérôme), *Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle* [1762]..... 289
Annexe 30 - SADE (Donatien Alphonse François Marquis de), *Voyage en Italie ou Dissertations critiques historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome, Naples Lorette et les routes adjacentes à ces quatre villes. Ouvrage dans lequel on s'est attaché à développer les usages, les mœurs, la forme de législation, etc., tant à l'égard de l'antique que du moderne, d'une manière plus particulière et plus étendue qu'elle ne paraît avoir été jusqu'à présent* [1775-1776] 297
Annexe 31 - SILHOUETTE (Etienne de), *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1739 au 6 février 1740* [1729-1730]..... 304

RECITS DE VOYAGEURS ETRANGERS EN FRANCE ET DANS LES ETATS ITALIENS 306
Annexe 32 - BERNOUILLI (Jean), *Lettres sur différens sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie, en 1774 et 1775* [1774-1775]..... 306
Annexe 33 - HARTIG (Comte François de), *Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève [1776] 306

ESSAIS ŒUVRES LITTERAIRES ET TEXTES CRITIQUES 311
Annexe 34 - BARETTI (Giuseppe), *Gli italiani o sia relazione degli usi e costumi d'Italia* 311
Annexe 35 - BETTINELLI (Saverio) « Lettere sopra vari argomenti di letteratura scritte da un inglese as un veneziano » 320
Annexe 36 - CALEPIO (Pietro de' Conti di), *Descrizione de' costumi italiani*..... 320
Annexe 37 - DENINA (Carlo), *Essai sur les Traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des siciliens, des sardes, des corses*..... 322
Annexe 38 - DENINA (Carlo), *Considérations d'un italien sur l'Italie ou mémoire actuel des lettres et des arts en Italie et les caractères des habitants*..... 323

Annexe 1 - ANONYME, *Mio giro per l'Italia*, Brera [Ms. AH.X.19]

pp. 137 : « Il popolo è amator del senso, cosìcontano si da più di quarantamille donne di piacere ; vi sono i loro quatieri destinati, che prendono buon tratto di paese : ma quante e quante sono sofferte ancor fuori de quartieri. » (à propos de Naples)

Annexe 2 - ANONYME, *Altro mio viaggio da Milano a Monpellier, per Torino, Ginevra*, Brera [Ms. AH.X.20]

p. 32 : « Appena gionge in questa città un forastiero che tosto gli si presentano quantità di donne e donzelle cada una con piccolo cossanetto sotto il braccio, e sono riempiti de sodetti tavagli di acciaio ; e tutte sollecitano instantemente che loro si compri qualchecosa ; spesso fra loro sono segretamente d'accordo, a capir maggior prezzo, talvolta entrano in gelosie, ed allora è che rilansciano le merci a convenevole prezzo. »
p.37 : « Vi sono ventisei spedali ; tra quali due ben più numerosi e distinti ; l'uno fuor di città una lega chiamato l'ospetal generale di Bicêtre. Egli è questo un corpo composto di quatro ospedali principali, che sono, Nostra signora della Pietà San Luiggi della Salpetrière, S.Giovanni di Bicêtre, e Sta Marta detta Scipione nella quale sono stabilite le marcellerie e di forni per il sussidio de Poveri.
Oltre a queste case vi sono altresi quelle del rifugio e de figli trovati, che son congionte allo spedale generale. »
p. 40 : « A carico a questo spedale vi è il castello di Bicêtre a cui si condannano gli figli di famiglia cittadini disonorati, e gli vagabondi, e mendicanti. Per li figli disonorati conviene che chi intende farli castigare attenghi lettere di cachet del segretario di stato ; le lettere di cachet sono così dette, dell'ordine segreto reale che rinchiudono da eseguirsi da quelli a quali sono addirizzate ; e per farli sortire vi vuole altra lettera di cachet ; e sono rinchiusi soli in piccolissime stanze. »
pp. 98-99 : « Le Chastelet, cosidetto della stessa sua strutture, è la gustizia ordinaria della città, Prevostura e Viscontea di Parigi, che è di spada a differenza di tutti i sodetti membri del Parlamento e delle riferite Camere che tutti vengono detti uomini di robbe e non portano spada, e di più sono nell'etichetta di andar vestiti di nero in Parigi, anco quando sono fuori di fonzione ne debbono entrare a loro uffici. […] La carica del luogo tenente generale di Police è oggi si importante, che merita se ne dica qualche cosa, di sua origine e fonzione. (p. 98) Non sicurezza in Pariggi gl celebre Ministero delle finanze di Luiggi XIV Mr Colbert fece stabilire un consiglio di Police, che si teneva una volta la settimana dal cancelliere M. Seguier. Era composto di Cancelliere du Mr. Colbert, di molti consiglieri di stato, dei luogotenenti civili e criminali del Châtelet.
Questo consiglio providde alla spesa delle fontane pubbliche delle candele e delle lanterne, et aquelle delle Brigate a cavallo e a piedi.
Li commiparii di quatiere venivano vender conto una volta la settimana a questo consiglio di Police, di tutto cio che si passava in cadaun quartiere della città. Finalmente fu risosto di dar un capo alla Police, e come le fonzioni di luogotenente civile erano già troppo estese, il Re smembrò la Police della carica di luogotenente civile e ne creò la carica di luogotenente generale della Police ; nel 1708 creò ancora quaranta cariche d'inspettori di Police che al sciocapa devono render conto delle loro ricerche.

L'abito di ceremonia de luogotenente civile, di Police, criminale e Particolare, e per li Avocati e Procuratore del Re è di scardata, e pe consiglieri nero gl luogotenente criminale diverse corta, come qui dicessi robbe courte della Prevostura e viscontea di Parigi, ha quattro luogotenenti, sette Esenti, e cento Arcieri, che sono altresi Hussiers, o sia Portieri del Chastelet. E di spada, ed ha ispazione sopra il Militare e cose pronto d'onore, giudica pur a morte con Gran Prevôt. Il chevalier du Guet, o sia Cavagliere della Guardia, ha voce deliberativa al Châtelet nei fatti delle sue catture la sua compagnia è di cinquanta a cavallo e di cento uomini di piedi non compressi li officiali. Sono tutti provisti dal re alla nomina del Capitano. (p.99) »

pp. 148-149 : « Luiggi XIV adonque fuori matrimonio ha avuto da Louise François de la Baume le Blanc duchessa di Vaujour, Luiggi di Borbone Amiraglio di Francia nato il 2 8bre 1667, e morto a Coutray il 18 Novembre 1683 ; e marianna di Bourbon, demoiselle de Blois, nata in ottobre 1666 ; maritata il 16 genaro 1680 a Luiggi Armando di bourbon Principe di Conty. Da Mademoiselle de la Valière ha avuto il duca di Vermandois morto senza figli e Madame la Pincipessa di Conty antica vedova della casa stessa.

Dalla Marchesa poi fatta duchessa di Montespan ha avuto avuto il duca du Maine, il conte di Bolosa.

La duchessa d'Orléans che sposò a suo fratello divenuto in appresso Reggente la Duchessa di Bourbon.

Dalla sua altra Maitresse la vedova del celebre poeta Scarone che creò duchesa di Maintenon, non ebbe figli.

Ne meno da Mademoiselle de Foulange, che poco ha regnato, e di cui la critica pensa che sia stata avvelenata per gli interessi della Montespan. »

Annexe 3 - BIFFI (Giambattista), *Viaggio in Piemonte e parte della Francia*, 1776, Lettere a vari amici (1776), Ms. Biblioteca Statale di Cremona

Lettre du Vendredi 12 octobre 1776, à Chambéry,

pp. 16-17 : « Egli è gia da una gironata, che non so sà più cosa sia lingua italiana, siccome ci avviciniamo alla Francia, così i costumi de Savoyardi (p.16) tengono moltissimo degli usi, e de costumi Francesi. Vivacità e petulenza, ed una certa allacrità si vede nel popoloandando per le strade, e le donne vi sono assai belle, e di manière insinuanti, infine in ogni cosa la differenza, che passa tra quì e casa nostra è gia sensibilissima. Non dubito, che essa non trovi le mie lettere, e questa principalemente disordinate, ed incolte, scrivo in un tumulto di sensazioni, e di pensieri, che non so ne analizzare, né esprimere ; spero, che in Francia sarò più tranquillo, e che sei gironate continue di viaggio non interotto contribuscano arendermi solido. (p.17) »

Lettre du Dimanche 13 octobre 1776 (9 heures), à Lyon,

pp. 20-21 : « Non oso dire di Popolo tanto questi eri mercanti sono magnifici, e le loro Donne piuttosto belle ; non ne ho goduto (p.20) dello di negozianti l'ha intrapresa, vi ha speso a quest'ora 17 miglioni di Francesi, e presto sarà perfezionata ; si comincia già a fabbricare Palazzi e piantare alberi. »

pp. 21-22 : « Generalmente gli abitanti qui sono molto più amabili di noi, parlano, e si presentano di buonissima grazia, non per agiscono poi ne più ne meno bene o male, non divversificano (p.21) che per la vernice, ed è però sempre qualche cosa, il popolo è di tempera più mite, allegro, danzante, e cantante con passione senza avere musica, o disposizione veruna di esso ; ogn'uno ha armi disputano con calore, conimperto, con imperto, uno crederebbe, che vanno a scennarsi, nò signore finiscono con un srizzo, una facezia, ed una risata. Si parla tanto del libertinaggio di Venezia, qui la dissolutezza è maggiore, mai mi sono state offerte tante

ragazze, mai ho incontrati tanti Mercury come quì ; la notte corrono le prostitute in gran numero per le pubbliche vie. […] Le Donne non so se siano belle, il rosso ed il teatro le rendono quasi tutte uguali, sono tutte magnifiche ; una Madame Andrie mi è parsa bella. (p.22)»
p. 24 : « Cosa cerco viaggiando? Divertirmi ; ma i divertimenti se condano le disposizioni dell'anima ; instruirmi : quale cognizione che non sia inutile fredda e forestiera al nostro ben essere ; altronde per chi non ha più alcuna ambizione tutto è fatica gittat. Viaggio per scutermi, ed ecco tutto. »
A Aix-en-Provence, pp. 60-61 : « Tra Orgon e Port royal ho considerato con piacere una casa di campagna del Marchese di sena, non come le nostre Machinosa, ed affettata, ma delle nostre più semplice, e maggiromente aggradevole ; passa tra le nostre case di Villa e dei Francesi, quella differenza che vi è tra les donne delle due nazioni ; le une composte e magnifiche, le altre più elegenti per sapere celarel'adoperata ricerca in sembra ne (p.60) semplici e naturali. (p.61) »
p. 64 : « Un' altra cosa rimarcabile ho ritrovata qui, la padrona della locanda una certa madame Arnaud celebre per la sua Bonirietà che viene preconizata la Mama de' Forestieri ; questa vecchia in scufia con code che pare Madame Patafia dopo avermi fatte cento onestà perciò massimamente che ero del paese del marchese Brigadiere Botta, ne la fatto di ben più grandi al mio gran scudiere ; la di lui stratura gigantesca deve avere dato dei pensieri osceni alla buona vecchia ; nelle nostre conversazioni mi faceva sempre del mio, e sò che non sia sazia di darle da mangiare. Mi ricordi agli agli amici e mi creda il suo Biffi. »

Annexe 4 - BIFFI (Giambattista), *Viaggio a Venezia, 1773. Lettere itinirarie al signor Vacchelli*, Ms. Biblioteca Statale di Cremona

pp. 10-11 : « Al dopo pranzo ascoltai un stupendo oratorio Latino, cantato divinamente de certe (p.10) ragazze del conservatorio dell'ospedaletto, andai a far visite, mi feci a visitare il tempio dell'Avanzia già m'intende che voglio dire il gran ridotto. Se vedesse come è aloggiata quella nefanda dea ottanta altari di sacrefizi esistono nel tempio, e sempre carichi di voti, e sempre sacrificatori, che ricevono le offerte lacrimose, e triste libazioni forniscono. (p.11) »

Annexe 5 - BIFFI (Giambattista), *Lettere a un amico, Viaggio di Genova nel 1774*, Ms. Bibliotecca Statale di Cremona

Lettre à De Antonio du 18 octobre 1774, à Voghera, p. 12 : « Prima di arrivare a Bronio passammo da un bel luogho che non conoscevo e mi fu nominato per la stardella, quivi fortunatamente travi una mia Cara sorella una rispetabilissima amica la mia Contessa Isimbaldi : questo solo piacere meritava il viaggio. Queste sono donne, le tenere, le affettose, le niente affettate accoglienze mi hanno richiamato dei tempi felici, ed hanno incantato Vachelli. »

Annexe 6 - CASANOVA (Giacomo), *Mémoires*, Paris, Gallimard-Bibliothèque La Pléiade, 1978-1985, Tomi 3 [CONS.M.151]

Vol. 1 : 1725-1756. Texte présenté et annoté par R. Abirached et E. Zorzi, Préface de Baner, 1985, pp. 1263

p. 631 : « Ce qui me plut beaucoup en arrivant à Paris, ce fut cette magnifique route, ouvrage immortel de Louis XV, la propreté des auberges, la chère qu'on y fait, la promptitude avec laquelle on est servi, les lits excellents, l'air modeste de la personne qui vous sert à table qui le plus souvent, est la fille la plus accomplie de la maison, dont l'air décent le maintien modeste, la propreté et les manières inspirent le respect au libertin le plus déhonté »
p. 637 : « Un jeune homme le rencontre, ils s'embrassent, et l'abbé me le présente comme un docte personnage dans la littérature italienne. Je lui parle italien ; il me répond avec esprit ; mais je ris de son style et je lui en dis la raison. Il parlait précisément dans le genre de Boccace. Ma remarque lui plut ; mais je lui persuadai bientôt qu'il ne fallait point parler ainsi quoique la langue de cet ancien fût parfaite. » (lors de la rencontre d'un abbé au café du jardin des Tulleries)
p. 643 : « Imaginez-vous un homme que vous voyez, que vous trouvez beau, bien fait, aimable, rempli d'esprit et parfait enfin selon toute la sévérité de votre jugement. Une femme survient, le voit, le considère et s'en va en vous disant que cet homme ne lui plaît pas. « Mais quel défaut lui trouvez-vous, Madame ? –Aucun, mais il me déplaît » Vous retournez à cet homme, vous l'examinez de nouveau, et vous trouvez que pour lui donner une voix d'ange on lui a ôté ce qui fait l'homme, et vous êtes forcé de convenir que le sentiment spontané a bien servi la femme » (exemple de l'explication de Crébillon : le goût et sentiment spontané donne raison à des jugements qui échappe à toutes les règles de la raison ; Casanova avait fait un huitain en vers libres et Crébillon y trouve à redire sans pouvoir expliquer clairement son refus)
p. 644 « Les dames, toutes couvertes de diamants, qui entraient aux premières loges, m'intéressaient et je les observais avec soin. J'avais un bel habit, mais mes manchettes ouvertes et mes boutons jusqu'en bas faisaient que tout le monde me reconnaissait pour étranger ; car cette mode n'existait pas à Paris. […] Une dame énorme couverte de pierreries, entre dans la loge à côté. Son énorme volume m'en impose et je dis sottement à ce monsieur : « Qui est cette grosse cochonne ? ». »
p. 646 : « En disant cela, elle regarde Partu et part avec lui d'un éclat de rire qui ne me fit point rougir, mais qui m'avertit de a bévue. J'étais nouveau, et je n'avais pas été accoutumé à voir des femmes empiéter sur le privilège des hommes. Melle Le Fel n'était pourtant pas effrontée ; elle était même de bonne compagnie ; mais elle était ce qu'on appelle au-dessus des préjugés. Si j'avais mieux connu les mœurs du temps, j'aurais su que ces choses étaient dans l'ordre, et que les grands seigneurs qui parsemaient ainsi leur noble progéniture, laissaient leurs enfants entre les mains de leurs mères en leur payant de fortes pensions. Par conséquent plus ces dames cumulaient et plus elles vivaient dans l'aisance. » (à propos des trois enfants de trois maris différents de Melle Le Fel)
pp. 646-647 : « A cette réponse si inattendue de ma part dans une jeune personne que mon âge et sa mine m'avaient fait juger vierge, je lui dis : « Je ne croyais pas que madame fût mariée. » Elle me regarde un instant avec surprise ; puis, se tournant vers sa compagne, elles se mettent à rire à qui mieux mieux. Honteux, plus pour elles que pour moi, je sortis, bien déterminé à ne plus supposer gratuitement de la vertu dans cette classe de femmes où elle est si rare. Chercher ou supposer de la pudeur dans les nymphes des coulisse, c'est être trop dupe : elles se piquent et se moquent de ne point en avoir et se moquent de ceux qui leur en supposent.» (chez Lany, à propos d'une réflexion d'Agnès à sa mère et en présence de

Casanova ; sa pâleur et sa fatigue lui semble être due non pas à un manque de sommeil comme le pense sa mère mais au contraire à une probable grossesse).
p. 647 : « Paru me fit connaître toutes les filles de Paris qui avaient quelque renommée. »
p. 651 : « il n'y a pas de pays au monde où l'observateur ne puisse trouver du bizarre et de l'extravagant et cela parce qu'il peut comparer : les gens du pays ne peuvent point s'en apercevoir. » (relativité du regard du voyageur)
pp. 652-653 : « Carlin Bertainazzi, qui jouait les rôles d'Atlequin, acteur chéri de tout Paris, me rappela qu'il m'avait vu il y avait treize ans à Padoue en revenant de Pétersbourg avec sa mère. Il me donna un superbe dîner chez Mme de la Caillerie, où il logeait. Cette dame était amoureuse de lui. Je lui dis compliment sur quatre enfants charmant qui voltigeaient autour de nous. Le mari présent me répondit :
« Ce sont les enfants de M. Carlin.
- Cela se peut, Monsieur ; mais, en attendant, c'est vous qui en avez soin ; et comme ils portent votre nom, c'est vous qu'ils doivent reconnaître pour père.
- Oui, cela sera en droit ; mais Carlin est trop honnête homme pour ne pas s'en charger le jour où il m conviendra de m'en défaire. Il sait bien qu'ils sont à lui, et ma femme serait la première à s'en plaindre s'il n'en convenait pas. »
Cet homme n'était pas ce qu'on appelle un bon homme, tant s'en faut ; mais comme il voyait la chose, très philosophiquement, il en parlait avec calme et même avec une sorte de dignité. Il aimait Carlin en ami, et des affaires de cette nature n'étaient pas rares à Paris dans ce temps-là parmi les gens d'une certaine classe. »
p. 653 : « Deux grands seigneurs, Boufflers et Luxembourg, avaient troqué de femme en toute bonne amitié, et tous deux en avaient des enfants. Les petits Boufflers s'appelaient Luxembourg, et les petits Luxembourg portaient le nom de Boufflers.Les descendants de ces tiercelets sont connus aujourd'hui en France sous le même nom. Eh bien ! ceux qui savaient le mots de l'énigme en riaient avec raison ; et la terre ne se mouvait pas moins selon les lois de la gravitation. »
pp. 653-654 : « Coraline était moins vive que Camille, mais elle était plus jolie. Je commençai à lui faire ma cour aux heures indues, comme un homme sans conséquence ; mais ces heures-là appartiennent aussi à l'amant en titre. Je me trouvais donc chez elle quelquefois à l'heure même où le prince venait la voir. Dans les premières rencontres, je tirais ma révérence et je partais ; mais dans la suite on me pria de rester ; car ordinairement les princes, tête à tête avec leurs maîtresses, ne savent que s'ennuyer. Nous soupions ensemble, et leur rôle était d'écouter, tandis que le miens était de manger et de conter. » (à propos de Caroline sœur de Camille et fille d'un des plus riche comédien italiens de Paris ; Caroline est entretenue par le prince de Monaco, fils du duc de Valentinois)
pp. 654-655 : « Lecteur, si j'étais fidèle, le tableau que je vous ferais de cette lubrique mégère vous épouvanterait. Imaginez-vous soixante hivers accumulés sur un visage plâtré de rouge, un teint couperosé, une figure hâve et décharnée, toute la laideur et la flétrissure du libertinage empreintes sur cette dégoûtante physionomie, mollement étendue sur un sopha et qui à mon apparition s'écrie avec un joie enragée : « Ah ! voilà un joli garçon ! Prince, tu es charmant de me l'avoir amené ? Viens t'asseoir ici, mon garçon. »
J'obéis respectueusement, mais une odeur infecte de musc sui parut cadavéreuse faillit me faire trouver mal. L'infâme duchesse s'était relevée et présentait à découvert un sein hideux, capable d'en imposer au plus brave. Le prince, affectant une affaire, sortit en me disant qu'il enverrait son diable dans quelques instants.
Dès que nous fûmes seuls, le squelette plâtré étend ses bras, et sans me laisser le temps de me reconnaître, elle applique sur ma joue ses lèvres baveuses qui me font frissonner ; et l'une de ses mains s'égarant avec le comble de l'indécence
« Voyons donc mon poulet si tu as un beau… »

Je frémissais ; je résiste.
« Allons donc ! tu fais l'enfant, dis cette Messaline ; es-tu si novice ?
- Non, madame, mais…
- Eh bien, quoi ?
- J'ai…
- Oh ! le vilain ! s'écria-t-elle en lâchant prise. A quoi j'allais m'exposer ! »
Je profite du moment, et prenant mon chapeau, je me sauve à toutes jambes, craignant que le portier ne me refusât la sortie. »
p. 655 : « Le lendemain à dix heures, nous montons dans un cabriolet et nous arrivons à la barrière. Au moment de la passer, voilà un vis-à-vis à livrée étrangère et celui qui s'y trouvait se met à crier : « Arrête ! arrête ! »
C'était le chevalier de Wurtemberg qui sans même m'honorer d'un regard, commence à dire des douceurs à Caroline ; puis, mettant toute sa tête dehors, il lui parle à l'oreille. Elle lui répond de la même façon ; puis elle dit en me prenant la main et d'un air riant : « J'ai une grande affaire avec ce prince : allez à la garenne, mon cher ami, dînez-y, chassez et venez me voir demain. En même temps elle descend, monte dans le vis-à-vis et me voilà resté comme la femme de Loth, mais non pas immobile.
Lecteur, si tu t'es trouvé dans une situation pareille, il te sera facile de t'imaginer le genre de fureur dont je me sentis saisi ; si pareille chose ne t'est jamais arrivée tant mieux pour toi ; mais alors il est inutile que je cherche à t'en donner une idée, tu ne me comprendrais pas. » (à propos d'une journée à la garenne pour chasser le furet en compagnie de Caroline).
pp. 656-658 : « L'hôtel du Roule était fameux à Paris, et je ne le connaissais pas encore. La maîtresse l'avait meublé avec élégance et elle y tenait douze à quatorze nymphes choisies, avec toutes les commodités qu'on peut désirer ; bonne table, bons lits, propreté, solitude dans les superbes bosquets. Son cuisinier était excellent et ses vins exquis. Elle s'appelait Mme Parîs, nom de guerre sans doute, mais qui satisfaisait à tout. Protégée par la police, elle était assez loin de Paris pour être sûre que ceux qui allaient visiter son établissement libéral étaient des gens au-dessus de la classe moyenne. La police intérieure était réglée comme du papier de musique, et tous les plaisirs y étaient soumis à un tarif raisonnable. On payait six francs pour déjeuner avec une nymphe, douze pour y dîner et le double pour y passer la nuit. Je trouver que la maison était au dessus de sa réputation et qu'elle valait mieux que la garenne. […] Après une demi-heure de course, il s'arrête à une porte cochère sur laquelle on lisait : *Hôtel du Roule*.
La porte était fermée. Un suisse à grosse moustaches sort d'une porte bâtarde et viens gravement nous toiser. Nous jugeant gens de mise, il ouvre et nous entrons. Une femme borgne d'environ cinquante ans, mais qui portait encore les restes d'une belle femme, nous aborde et, après nous avoir salués poliment, elle nous demande si nous venons dîner chez elle. Sur notre réponse affirmative, elle nous mène dans une belle salle où nous voyons quatorze jeunes personnes, toutes belles et uniformément mises ne robe de mousseline. A notre aspect elles se levèrent et nous firent une révérence très gracieuse. Toutes à peu près du même âge, les unes blondes, les autres brunes ou châtaines : il y avait de quoi contenter tous les goûts. Nous les parcourons en disant quelques mots à chacune et nous fixons notre choix. Les deux élues, poussant un cri de joie, nous embrassent avec une volupté qu'un novice aurait pu prendre pour de la tendresse, et nous entraînent dans le jardin en attendant qu'on vînt nous appeler pour dîner. Ce jardin était vaste et artistement distribué pour servir les amours ou les plaisirs chargés de les représenter.
Mme Pâris nous dit :
« Allez, messieurs, allez jouir du bel air et de la sécurité sous tous les rapports, ma maison est le temple de la tranquillité et de la santé. »

La belle que j'avais choisie avait quelque chose de Caroline, et cette circonstance me la fit trouver délicieuse. Mais au milieu de la plus douce occupation on nous appela pour dîner. Nous fûmes assez bien servis et le dîner nous avait donné de nouvelles dispositions, quand, montre à la main, la borgnesse vint nous prévenir que notre partie était finie. Le plaisir était mesuré à l'heure.
Je dis un mot à Platu, et, après quelques considérations philosophique, s'adressant à Mme la gouvernante :
« Nous allons renouveler la dose, lui dit-il en doublant le salaire.
- Vous en êtes les maîtres, Messieurs. »
Nous montons et après notre second choix, nous renouvelons notre promenade. Même désagrément que la première fois par la rigoureuse exactitude de la dame.
« Bah ! c'est trop fort, Madame.
- Mon ami, montons pour la troisième fois, faisons un nouveau choix et passons ici la nuit.
- Projet délicieux auquel je souscris de grand cœur.
- Madame Pâris approuve-t-elle le plan ?
- Je ne l'aurais pas mieux fait, messieurs ; c'est fait de main de maître. »
Arrivés dans la salle, et notre choix étant fait, toutes les autres se moquèrent des premières qui n'avaient point su nous captiver ; et elles, pour se venger, leur dirent que nous étions des flandrins.
Pour le coup, je fus étonné de mon choix. J'avais pris une véritable Aspasie, et je remerciai le hasard qu'elle me fût échappée les deux premières fois, puisque j'avais la perspective de la posséder quatorze heures de suite. Cette beauté s'appelait Saint-Hilaire ; et c'est la même qui sous ce nom devint célèbre en Angleterre avec un riche lord qui l'y mena l'année d'après. D'abord piquée de ce que je ne l'avais distinguée ni la première ni la seconde fois, elle me regardait avec fierté et dédain ; mais je ne tardai pas à lui faire comprendre que cela était heureux puisqu'elle en resterait plus longtemps avec moi. Alors elle commença à rire et devint charmante.
Cette filles avait de l'esprit, de la culture et des talents ; toute ce qu'il lui fallait enfin pour réussir dans la carrière qu'elle parcourait. Patru, pendant que nous soupions, me dit en italien qu'il lui fallait enfin pour réussir dans la carrière qu'elle parcourait. Patru, pendant que nous soupions, me dit en italien qu'il était près de la choisir lorsque je la pris, et le lendemain il me dit qu'il avait dormi toute la nuit. Saint-Hilaire fut très contente de moi et s'en vanta à ses camarades. » (dans la maison close pour oublier Coraline et pour « se dédommager » p. 656 des événements malheureux)
p. 660 : « Je lui dis qu'il se trompé car mes fenêtres étaient calfoutrées. Aussitôt toute la loge part d'un éclat de rire, et je demeure confondu parce que je sentis mon tort : j'aurais dû prononcer calfeutrées. Mais ces *eu* et ces *u* font les supplices de la plupart des notions étrangères. » (à l'opéra en présence de la Pompadour et de M. de Richelieu)
« dans l'examen de la beauté d'une femme, la première chose que j'écarte, ce sont les jambes. »
pp. 660-661 : « les dames de la cours, qui me surprient par leur laideur autant que celles de Turin m'avaient surpris par leur beauté. » « tant de laiderons »
pp. 661-662 : « Louis XV avait la plus belle tête qu'il soit possible de voir, et il la portait avec autant de grâce que de majesté. Jamais habile peintre n'est parvenu à rendre l'expression de cette magnifique tête quand ce monarque la tournait avec bienveillance pour regarder de prime abord. Je crus en le voyant avoir rencontré la majesté idéale que j'avais été si choqué de ne pas trouver dans le roi de Sardaigne ; et je en doutais pas que Mme de Pompadour ne fût amoureuse de cette physionomie lorqu'elle brigua la connaissance de ce souverain. Je me trompais peut-être ; mais de Louis XV forçait le spectateur à penser ainsi. »
pp. 665-666 : « « *Signore*, me dit-elle, *sono incantata di vi verdere in buona salute*.

- Je vous remercie, mademoiselle ; mais pour traduire je suis charmée, il faut dire *ho piacere*, et pour rendre de vous voir il faut dire *vedervi*.
- Je croyais, monsieur qu'il fallait mettre le *vi* devant.
- Non, mademoiselle, nous le mettons derrière. »
Voilà monsieur et Madame qui se pâment de rire, la demoiselle confuse et moi désespéré d'avoir dit une bêtise de cette force. » (chez Mme Préodot, avec la nièce de cette dernière)
pp. 670-671 : « Le chevalier d'Eon en est un petit exemple, car le roi seul savait et avait toujours su que c'était une femme, et toute la querelle que ce faux chevalier eut avec le bureau des affaires étrangères fut une comédie que le roi laissa aller jusqu'à sa fin pour s'en divertir. » (à propos du caractère secret des relations du roi avec ses maîtresses, de l'identité du chevalier d'Eon)
p. 693 : histoire de la petite Hélène ; la belle O-Morphi, actrice flamande que Casanova et Patru vont voir. Celle-ci à une sœur cadette « petite souillon d'environ treize ans ». Il lui donne de l'argent pour la voir nue et la toucher. « Elle se met sur sa pauvre paillasse, où elle se couvre avec un rideau. Dans cet état l'idée des haillons disparaît ; je ne vois plus qu'une beauté parfaite, mais je voulais la voir en entier. Je me disposais à satisfaire mon envie, elle oppose de la résistance ; mais un écu de six francs, la rend docile et ne trouvant en elle d'autre défaut qu'un manque absolu de propreté, je me mets à la laver de mes mains. […] heureusement et tout naturellement je trouvais la petite Morphi disposée à me laisser tout faire, excepté la seule dont je ne me soucier pas. Elle me prévint qu'elle ne me permettrait pas cela car au jugement de sa sœur cela valait vingt-cinq louis. »
p.694 : « Je fus la voir le lendemain et ne m'étant pas accommodé sur le prix, je convins avec sa sœur que je lui donnerais douze francs chaque fois que j'irais la voir, qu'alors nous occuperions sa chambre jusqu'à ce qu'il me prît envie de donner six cents francs. L'usure était forte, mais la Morphi était de race grecque et au-dessus des vains scrupules. » Il l'a fait peindre par un prince allemand. Patru voulu une copie de ce portrait. Le peintre appelé à Versailles montra la charmante peinture au milieu de plusieurs portraits.
p. 695 : « M. de Saint-Quentin la trouva si belle qu'il n'eut rien de plus pressé que de l'aller montrer. Sa majesté très chrétienne, grand connaisseur dans la partie, voulut s'assurer par ses yeux si le peintre avait copié avec fidélité ; et si l'original était aussi beau que la copie, le petit-fils de saint-Louis savait à quoi il le ferait servir. »

Vol. 2 : 1756-1763. Edition établie et annotée par R. Abirached, 1982, pp. 1253

pp. 44-48 : chez Madame Lambertini, il rencontre Mademoiselle de la Meure avec sa tante ; fait la cour à la ravissante de jeune fille. Conversations frivoles, badineries chez Madame Lambertini, puis caresses. Suite à cette rencontre, dans une lettre elle lui laisse la possibilité du mariage avec elle (p. 51 : « Je fus attendri à la lecture de cette lettre. Je sentais qu'elle était dictée par un sentiment de vertu, d'honneur et de sagesse. Je découvrais dans l'esprit de cette charmante personne plus de mérite que dans sa personne. » « Je me répentais amèrement de l'avoir outragée, car je me sentais pour elle de l'estime et du respect. »). Proposition qui ne lui convient pas.
pp. 44-45 : « Madame Lambertini la trouver de son goût ; elle a passé la nuit avec lui, et pour marquer la satisfaction qu'il lui a donnée, elle l'a affublé du surnom ridicule de comte *Sixfois*. Voilà l'histoire. J'en suis fâché, parce que mon ami n'était pas libertin. » (à propos de la nuit que Casalbigi a passé avec Madame Lambertini)
p. 62 : « Tiretta avait raison, il avait l'âme noble, et quelques étourderies de jeunesse ne devaient pas être la cause qu'il se jetât dans le bourbier du vice. Aussi longtemps que l'homme n'a point commis d'action flétrissante, aussi longtemps que son cœur n'est point complice des égarements de sa tête, il peut rentrer avec honneur dans la voie du devoir. J'en

dirais autant de la femme, si le préjugé ne parlait pas trop haut, et si la femme n'agissait pas par le cœur beaucoup plus que par la tête. »
p. 65 : « On ne traite pas une Française aimable à l'italienne sans réparer sa faute d'une manière éclatante ; mais je ne trouve pas de satisfaction équivalente à l'insulte. Je n'en connais qu'une, et je me fais fort de vous la procurer […] Je mettrai par surprise le coupable entre vos mains, et je vous le laisserai tête à tête, exposé à toute votre colère ; mais à condition que, sans qu'il le sache, je me trouverai dans la chambre voisine ; car je dois me répondre à moi-même que sa vie ne courra aucun danger. » (à propos de la vengeance que Mme *** entend faire subir à Tiretta (Casalbigi) qui a abusé d'elle par derrière lors du spectacle de l'exécution de Damien ; Casanova est sollicité par l'offensée pour mettre en œuvre la vengeance ; en réalité la femme bien que bigote, feint l'outrage et vise par cette requête véhémente à retrouver son soi-disant agresseur).
pp. 70-71 : Casanova passe la nuit avec Mademoiselle de la Meure.
p. 75 : « Ses parents l'avaient destinée à Clément, qui depuis trois ans lui enseignait à jouer du clavecin ; elle le savait, et rien ne l'empêchait de consentir à devenir sa femme ; quoiqu'elle ne l'aimât pas, elle le voyait avec plaisir. La plus grande partie des demoiselles bien élevées se soumettent à l'hymen sans que l'amour s'en mêle et elles n'en sont pas fâchées. Elles sentent que c'est par le mariage qu'elles sont quelque chose dans le monde ; et c'est pour être établies, pour avoir un état, qu'elles se marient. Elles semblent sentir qu'un mari n'a pas besoin d'être amant. A Paris ce même esprit règne parmi les hommes, et voilà pourquoi la plupart des mariages sont des liens de convenance. Les Français sont jaloux de leurs maîtresses, et jamais de leurs femmes. » (à propos de sa passion naissante pour la fille de Silvia Baletti ; amour qui remplace celui de Mademoiselle de la Meure).
pp. 76-77 : Tiretta est payé par la tante de Mademoiselle de la Meure : « Je lui fais son plaisir mais comme il ne me coûte rien, je ne me trouve pas malheureux. »
pp. 102-103 : « Malgré mon amour pour la jeune Balletti, je ne laissais pas d'en avoir aussi pour les beautés mercenaires qui brillaient sur le grand trottoir et qui faisaient parler d'elles ; mais celles qui m'occupaient le plus étaient les femmes entretenues et celles qui prétendaient n'appartenir au public que parce qu'elles chantaient, dansaient ou faisaient tous les soirs sur la scène les reines ou les soubrettes.
Malgré cette prétention de bon ton, elles se reconnaissaient très libres et jouissaient de ce qu'elles appelaient leur indépendance en se donnant tantôt à l'Amour, tantôt à Plutus, et le plus souvent à l'un et à l'autre tout à la fois. Comme la connaissance n'est pas difficile avec ces prêtresses du plaisir et de la dissipation, je m'étais faufilé auprès de plusieurs.
Les foyers des théâtres sont des bazars où les amateurs vont exercer leurs talents pour nouer des intrigues, et j'avais passablement profité à cette noble école.
Je commençais d'abord par devenir l'ami de leurs amants en titre, et je réussissais souvent par l'art paraître, non inconséquent mais sans conséquence. »
pp. 103-104 : Casanova s'éprend de Camille entretenue par le comte d'Egreville : « beau garçon fort doux et assez riche. Il n'était jamais si content que lorsqu'il voyait beaucoup de monde chez sa maîtresse, goût singulier que l'on rencontre rarement, mais goût fort commode et qui annonce un caractère confiant et peu jaloux. »
pp. 104-105 : « Amoureux ardent, je pense à saisir l'occasion, et sans perdre de temps, car le cocher allait vite, je lui prends la main et lui fais sentir une douce pression. Je sens la sienne qui me presse doucement… Oh bonheur !... Je la porte à mes lèvres et je la couvre de tendres baisers muets. Impatient de la convaincre de mon ardeur, et pensant que sa main ne me refuserait pas un doux service… ; mais au moment de la crise : « Je vous sais gré, mon cher ami, me dit La Tour d'Auvergne, d'une politesse de votre pays dont je ne me croyais plus digne ; j'espère que ce n'est pas une méprise ». A ces terribles mots, j'étends la main, et je sens la manche de son habit. Il n'y a point de présence d'esprit qui vaille dans un moment

pareil, d'autant plus que ces paroles furent suivies d'un rire à gorge déployée, ce qui suffit pour confondre l'homme le plus aguerri. […] Je rentrais chez moi tout hébété, et ce ne fut qu'une demi-heure après que je commençai à mon tour à rire de la singularité de l'aventure. Ce qui me faisait pourtant de la peine, c'était de devoir m'attendre à de mauvaises plaisanteries, car je n'avais pas le moindre droit à la discrétion du comte. Je fus assez sage cependant pour prendre la résolution, sinon de rire avec les plaisants, au moins de ne point me fâcher des plaisanteries dont je serais l'objet ; c'était et c'est toujours à Paris le plus sûr moyens de mettre les rieurs de son côté. » (à propos de l'erreur de Casanova qui prend la main du comte de La Tour d'Auvergne au lieu de celle de Camille).
pp. 105-106 : « Dès que La Tour d'Auvergne me vit, il partit d'un éclat de rire, je fis chorus, et nous nous embrassâmes affectueusement ; mais lui, goguenard, il imitait la demoiselle.
« Mon cher comte, lui dis-je, oubliez cette sottise, car vous attaqueriez sans mérite, puisque je ne saurais comment me défendre. […] A table, je plaisantais, je faisais l'étonné de l'indiscrétion du comte, et je me vantais d'être guéri de ma passion. Babet, avec un petit ton renfrogné, m'appelait vilain, et soutenait que je n'étais point guéri. »
pp. 184-185 : « Le roi s'ennuyait partout, excepté à la chasse ; le Parc-aux-Cerfs ne faisait que l'étourdir en le blasant toujours davantage ; car pour jouir d'un harem recruté des beautés les plus attrayantes et souvent de jeunes novices qui rendaient le plaisir plus difficile, il aurait fallu être un dieu, et Louis XV n'était qu'homme. »
p. 186 : « Taretta vint me voir dans un joli équipage. Il me dit que sa maîtresse voulait devenir sa femme, mis qu'il n'y consentirait jamais, quoiqu'elle lui offrît tout son bien. »
p. 188 : « J'ai appris à Versailles, ma chère mademoiselle, que vous allez épouser M. de la Popelinière.
- On le croit, et ma mère le désire. Le vieux fermier général croit déjà me posséder, mais il est loin de compte ; car je n'y consentirait jamais.
- Il est vieux, mais il est très riche.
- Très riche et même généreux, car il m'assure un million de douaire en cas de veuvage sans enfants, et tout son bien si je lu en donne un.
- Il ne sera pas difficile de vous assurer toute sa fortune.
- Je n'en jouirai jamais, car je ne veux point me rendre malheureuse avec un homme que je n'aime pas, qui me déplaît, et lorsque mon cœur est engagé ailleurs.
- Ailleurs ! et quel est l'heureux mortel à qui vous avez accordé ce trésor ?
- Je ne sais pas si le sort de lui celui qui possède mon amour est heureux. J'aime à Venise, et ma mère le sait ; mais elle prétend que je ne serais pas heureuse, et que celui qui a mon cœur ne doit pas être mon époux.
- Singulière femme que votre mère ! elle est toujours en travers de vos affections.
- Je ne saurais lui en vouloir, elle se trompe peut-être, mais elle m'aime. Elle préférerait que je devinsse la femme de M. Farsetti, qui serait très disposé à quitter sa croix pour se donner à moi ; mais c'est un être que je déteste. »
p. 193 : Casanova apprend que Melle X.C.V est enceinte par le biais d'un billet envoyé par cette dernière.
p. 195 : « « Je suis grosse de quatre mois, j'en suis sûre, et cela me met au désespoir.
- Consolez-vous, nous y trouvons remède.
- Oui, je m'abandonne à vous ; tâchez de me faire avorter.
- Jamais, ma chère ; c'est une scélératesse.
-Hélas ! je le sais ; mais elle n'est pas plus grande que de donner la mort ; il faut opter : ou détruire le malheureux témoin de mon déshonneur, ou m'empoisonner ; j'ai le moyen tout prêt d'exécuter ce dernier dessein. Vous êtes mon unique ami ; vous voilà l'arbitre de ma destinée. Parlez. Etes-vous fâché que je ne vous aie point préféré le chevalier Farsetti ? » […]
« Scélératesse à part, ma chère Mademoiselle, lui dis-je, l'avortement n'est pas en notre

pouvoir. Si les moyens qu'on emploie pour se le procurer ne sont pas violents leur effet est douteux, et s'ils le sont, ils mettent dans le grand danger les jours de la mère. Je ne m'exposerai jamais au hasard de devenir votre bourreau ; mais comptez sur moi je ne vous abandonnerai pas. »
pp. 195-196 : « je vous préviens que vous ne sauriez trop vous tenir sur vos grades touchant le secret, car il s'agit ici de braver les lois les plus sévères. Il y va de la vie. »
p. 197 : demande conseil pour trouver une sage-femme auprès de Madame de Montigny. Casanova donne des remède à la demoiselle enceinte puis ne faisant aucun effet, il l'emène voir une sage-femme : « Une femme d'une cinquantaine d'années nous accueille avec empressement et nous offre de suite ses services.
Mademoiselle lui dit qu'elle croyait être grosse, et qu'elle venait la consulter sur les moyens de cacher sa grossesse le plus possible jusqu'à son terme. La scélérate lui répond en souriant qu'elle pouvait lui dire sans détour qu'elle serait bien aise d'avorter.
« Je suis prête à vous servir, lui dit-elle, moyennant cinquante louis, la moitié payée d'avance pour l'achat des drogues, et le reste aussitôt qu'elles auront heureusement réussi. Comme je me fie à votre probité, vous vous fierez à la mienne. Donnez-moi d'abord les vingt- cinq louis, et revenez ou envoyez pour prendre les drogues et l'instruction pour en faire usage. »
En achevant ces mots, elle troussa ans façon sa cliente, qui me pria avec douceur de ne pas la regarder, et, après l'avoir tâtonnée, elle lui dit, en baissant la toile, qu'elle pouvait tout au plus être à son quatrième mois.
« Si mes drogues, ajouta-t-elle, sont inefficaces, ce que je ne crois pas, je vous indiquerai d'autres moyens ; et dans tous les cas, si je ne réussis pas à vous servir complètement, je vous rendrai votre argent.
- Je n'en doute pas dis-je ; mais quels sont, s'il vous plaît, ces autres moyens ?
- Je vous enseignerai à détruire le fœtus. » […] « Melle X.C.V. me dit qu'elle croyait cette femme une franche scélérate, car elle était persuadée qu'on ne pouvait détruire le fruit sans risquer de tuer celle qui le portait. »
p. 203 : « Jeune et libertin, il s'était fourvoyé en mauvais lieu et il en était sorti assaisonner de tout point. Il se plaignait amèrement de M. Farsetti, qui n'avait pas voulu lui prêter quatre louis, en refusant de se mêler de cette vilaine affaire, et il me supplia d'en parler à sa mère, pour qu'elle le fît guérir. Je me rendis à ses désirs ; mais quand sa mère sut de quoi il s'agissait, elle me dit qu'il valait mieux lui laisser ce qu'il avait, car c'était la troisième fois qu'il se trouvait dans cet état, que de dépenser des sommes inutiles pour le délivrer de son mal : « Il ne serait pas plutôt guéri, ajouta-t-elle, qu'il recommencerait le même train de vie. » Elle avait raison car l'ayant fait traiter à mes frais par un chirurgien habile, il ne fut pas un mois à retrouver dans son péché d'habitude. Ce jeune homme était constitué pour les accès honteux, car dès l'âge de quatorze ans il était d'un libertinage effréné. » (à propos du caractère lubrique du frère de Melle X.C.V.)
pp. 203-204 : « un moyen sûr d'éviter un affront à une jeune personne qui avait poussé trop avant la licence d'avoir un amant. « Un infaillible, me répondit-elle, c'est l'aroph de Paracelse, et il n'est point difficile à employer. Etes-vous curieux de le connaître ? » ajouta-t-elle. Et, s'étant levée sans attendre ma réponse, elle alla chercher un manuscrit qu'elle me mit entre les mains. Ce puissant emménagogue était une espèce d'onguent composé de plusieurs drogues, telles que le safran, la myrrhe, etc., mélangées avec du miel vierge. Pour obtenir l'effet qu'on en pouvait attendre, il fallait une machine cylindrique recouverte d'une peau très douce, assez volumineuse pour remplir la capacité du vagin, et assez longue pour toucher la porte du réservoir ou de la boîte qui contient le fœtus. Le bout de ce cylindre devait être frottement enduit d'aroph, et comme il ne pouvait agir que dans un moment d'irritation utérine il fallait la faire naître par un mouvement coïtal. Il fallait en outre que l'action fût répétée cinq à six fois par jours au moins pendant une semaine entière.»

p. 235 : « « Dis-moi maintenant, mais sois vrai, de quelle nature est la tendresse que la jeune Vilard a pour toi ?
- Papa, je crois que c'est de cas d'observer la discrétion que vous m'avez recommandée ainsi que maman.
- Bien ! Cette manière de répondre m'en dit assez ; mais je te trouve bien savant pour un jeune marmot. Au reste, quand il s'agit d'une confession, la discrétion est déplacée, mon ami ; et c'est absolument une confession que je te demande. […] J'étais étonné de la mesure qu'il mettait dans ses réponses ; et comme j'en savais assez pour ne pas douter qu'ils étaient dans une parfaite intimité, je me contentai de l'exhorter à ménager sa santé, et je partis. »
p. 585 : « Manon était sorti avec la cousine, je me trouvai seul avec Rose qui était restée pour m'habiller. Je l'attaquai ; mais, trouvant sa défense trop résolue, je lui demandai pardon, en lui promettant que cela n'arriverait plus ; quand ma toilette fut achevée je lui fis présent d'un louis, et je la renvoyais en la remerciant. » (à propos d'une des deux filles de Monsieur Le Duc chez qui Casanova loge lors de son passage à Grenoble de retour de Savoie).
p. 884 : « Le fait est pourtant qu'il épousa pendant le carnaval et qu'il reçut une brillante dot : mais au bout d'un an la pauvre demoiselle attrapée mourut de chagrin, et ce ne fut qu'au lit de mort qu'elle en dit la raison. Ses sots parents, honteux d'avoir été dupés aussi grossièrement, n'osèrent rien dire, et firent disparaître la trompeuse femelle qui avait eu soin de mettre à l'avnce la dot en sûreté. Cette histoire, qui ne tarda pas à être connue, fait encore rire la bonne ville d'Augsbourg et m'y donna, mais un peu tard, une grande renommée de perspicacité. » (à propos du comte femelle)

Annexe 7 - GOLDONI (Carlo), *Mémoires de Goldoni pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, avec une introduction et des notes par Auguste Cariati. Réimpression suivant l'orthographie et la grammaire moderne des « Mémoires publiées à Paris par Charles Goldoni en l'an 1787, Milano, Signorelli, 1930, in-8°, Tomi 3 [COLL. FRANC.13.69-71]

Partie deuxième,
p. 123 : « Dans l'année 1757, j'eus l'honneur de faire la connaissance à Venise de Madame du Boccage. Cette Sapho parisienne, aussi aimable que savante, honorait alors de sa présence ma patrie, et recevait les hommages qui étaient dus à ses talents et à sa modestie.
Je dus ce bonheur au noble vénitien Farsetti, qui donnant à dîner à l'imitatrice de Milton, ce crut pas indigne de sa société un écolier de Molière ; c'est Madame du Boccage elle-même qui fait mention de cette journée dans sa dix-huitième lettre sur l'Italie.
Sa conversation, douce et instructive, fut pour moi le prélude de la satisfaction que devait me causer un jour le séjour de Paris et sa vue m'inspira sur-le-champ l'idée d'un ouvrage théâtral qui réussit à merveille et me fit un honneur infini.
J'avais vu les Amazones de Madame du Boccage : j'imaginai une pièce à peu près du même genre, mais elle avait choisi les héroïnes du Thermodont pour sujet d'une tragédie, et je pris une femme courageuse et sensible de la Dalmatie pour le sujet d'une tragédie comédie, que j'intitulai *La Dalmatina*. »

Partie troisième,
p. 18 : « Fatigué du voyage, et restauré par ce nectar délicieux qui peut faire nommer la Bourgogne la terre de promission, je passai une nuit douce et tranquille. Mon réveil fut pour moi, aussi agréable que l'avaient été les rêves de mon sommeil ; j'étais à Paris, très content, mais je n'avais rien vu, et je mourais d'envie de voir. [Décide de faire les trajets à pieds]. J'entre au Palais Royal. Que de monde ! quel assemblage de gens de toutes espèces ! quel

rendez-vous charmant ! quelle promenade délicieuse ! Mais quel coup d'œil surprenant frappa mes sens et mon esprit à l'approche des Tuileries ! Je vois ce jardin immense, ce jardin unique dans l'univers ; je le vois dans toute la longueur, et les yeux ne peuvent pas en mesurer l'étendue ; je parcours à la hâte ses allées, ses bouquets, ses terrasses, ses bassins, ses parterres ; j'ai vu des monuments précieux, rien ne peut égaler la magnificence des Tuileries !
En sortant de cet endroit enchanteur, voilà un autre spectacle frappant. Une rivière majestueuse, des ponts très commodes et multipliés, des quais très vastes ; une affluence de voitures, une foule de monde perpétuelle ; j'étais étourdi par le bruit, fatigué par la course, épuisé par la chaleur excessive ; j'étais en nage, et je ne m'en apercevais pas. »
p. 22 : « Paris est un monde. Toute y est grand ; beaucoup de mal et beaucoup de bien. Allez aux spectacles, aux promenades, aux endroits de plaisirs, tout est plein. Allez aux églises, il y a foule partout. Dans une ville de huit cent mille âmes, il faut de toute nécessité qu'il y ait plus de bonnes gens et plus de vicieux que partout ailleurs, on n'a qu'à choisir. Le débauché trouvera facilement de quoi satisfaire ses passions, et l'homme de bien se verra encouragé dans l'exercice de ses vertus.
Je n'étais ni assez heureux pour me placer dans la classe de ces derniers, ni assez malheureux pour me laisser entraîner dans l'inconduite. Je continuai à Paris ma manière de vivre ordinaire, aimant les plaisir honnêtes, et faisant cas des personnes qui sont faites pour édifier. Mais plus j'allais en avant, plus je me trouvais confondu dans les rangs, dans les manières de vivre, dans les différentes façons de penser. Je ne savais plus ce que j'étais, ce que je voulais, ce que j'allais devenir. Le tourbillon m'avait absolument absorbé ; je voyais le besoin que j'avais de revenir à moi-même, et je n'en trouvais pas ou pour mieux dire je n'en cherchais pas les moyens. »

Annexe 8 - GORANI (Giuseppe), *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens, et des mœurs des principaux états de l'Italie par Joseph Gorani,* Tome premier-troisème, Paris, Buisson, 1793,
Tome I [STEND.RSP.0638]
Tome II [STEND.RSP.0639]
Tome III [STEND.RSP.0884]

Tome I

pp. 179-180 : « Dans mon jeune âge, on m'appelait le petit Ferdinand. Un évêque, ami de mon père, lui dit : je ferai volontiers un tour de promenade avec mon petit Ferdinand. Mon père, enchanté de l'honneur que me voulait faire le saint prélat, me dit d'un ton pénétré : va, mon enfant, suis ce digne pasteur, il te guidera dans le sentier de la vertu. J'obéis, et Monseigneur, après un préambule très flatteur, me déclara qu'il avait conçu pour moi la passion la plus vive. Ses gestes ajoutaient à l'énergie de son discours. J'avais alors dix-sept ans, âge bien scabreux lorsque la nature nous a doué d'une figure aimable. Mais à cet âge même j'étais très laid, et ne pouvais concevoir la possibilité de cette ardeur si vive. Monseigneur, répondis-je bien doucement, la passion de votre grandeur me paraît franchir les bornes du possible. Mon amour-propre en serait d'autant plus flatté, que cela donnerait un démenti formel aux glaces sur lesquelles j'ose à peine jeter les yeux. Qui donc en moi a pu la faire naître ? –Je vais te le dire, mon cher petit Ferdinand. Ce n'est pas la beauté corporelle qui m'attache à toi. C'est le tour (p.179) de ton esprit, sa vivacité, son brillant ; ce sont les connaissances que tu as su acquérir dans un âge si voisin de l'enfance. Tels sont, mon ami, les attraits qui m'ont séduit… »

Ainsi, dit en riant le mourant Galiani, la lecture des Œuvres de Virgile, d'Homère, de Démosthènes, Horace, de Ciceron, etc. me valut l'honneur d'être… aimé par un évêque. Digne récompense de tant d'assiduité ! O destinée !!! (p.180) »

Tome II

pp.36-37 : « Jean-Ange Braschi, était un fils d'un pauvre gentilhomme de Césène. Ses parents l'envoyèrent à Rome dès qu'il fut entré dans l'adolescence, pour solliciter un canonicat de la cathédrale de Césène qu'il eut le bonheur de ne pas obtenir. Ainsi cet homme qui était destiné à occuper la première place de l'église ne fut pas jugé digne d'être chanoine d'une ville. Braschi avait un teint de lis et de roses, une figure charmante. Le cardinal Ruffo, Napolitain, amateur des belles proportions dans les deux sexes, en devint passionnément amoureux et le logea dans son palais; il fit la dépense de le faire entrer dans la prélature, lui fit donner en sus un canonicat dans l'église de Saint-Pierre, et lui laissa en mourant une pension. Puis Braschi devint l'amant de la maîtresse du cardinal Rezzonico, neuveu du pape ; ce fut elle qui lui fit avoir la charge de grand trésorier, puis le chapeau de cardinal que lui donna Clément XIV, pour le dépouiller de la trésorerie (p.36) dans laquelle il exerçait beaucoup de brigandages. (p.37)»
pp. 211-214 : « Le cardinal Buoncompagno a beaucoup d'esprit et de vivacité. Il s'exprime avec élégance et précision. Il cherche les étrangers, les reçoit bien et s'entretient avec eux tant qu'ils le veulent. Il aime les femmes, et même avec excès. On le lui aurait pardonné, s'il eût eu la même la même indulgence pour ses collègues ; mais né intolérant, il ne pardonne rien aux autres quoiqu'il se permette tout. Son caractère est impérieux, vindicatif ; et les moyens qu'il emploie pour se venger ont quelquefois tenu de si près à la calomnie qu'on est tenté de la croire entiché de ce vice, le plus détestable de tous. Sa manie de ne choisir pour ses valets que de très beaux hommes l'a fait soupçonner d'un goût anti physique. (p.211)
Quant à celui que lui inspirent les femmes, il l'avoue. Il a eu plusieurs maîtresses, et a été très amoureux de la baronne Gavatti. Pendant l'été de 1786, il se promenait à pied avec elle toutes les nuits, et se rendait à une maison de plaisance qu'il avait hors de la ville près de la porte Pie. Il était pour lors âgé de cinquante ans, mais d'un tempérament sain, robuste et vigoureux. La baronne était jolie, coquette, vaine et ambitieuse. Un bel esprit, mécontent du cardinal, fut informé de ces promenades nocturnes. Il résolut de le mystifier. Il loua une voiture, et précédé de deux coureurs portant des flambeaux allumés, il se fit conduire sur les traces de ce couple galant, et les suivit dans tous les détours où ils se jetèrent pour éviter d'être connus. Cette malice devint le sujet des conversations de Rome ; on en glosa ; mais les deux amants n'en continuèrent pas moins leurs promenades auxquelles le public s'accoutuma insensiblement.
Cette conduite blâmable en ce qu'elle blesse les bienséances, n'est tout au plus qu'une nuance à ajouter aux couleurs qui doivent servir au portrait moral de cette éminence. Buoncompagno est dur ; son (p.212) caractère est faux ; l'œil en pleurs, il semble gémir du mal dont il est l'auteur ignoré, mais son cœur nage dans la joie ; et souvent il a peine à cacher le sourire cruel qui vient se placer sur ses lèvres. Bologne et Rome lui ont tour-à-tour offert des victimes de plus d'une espèce. Très superficiel, il ne peut paraître instruit qu'à ceux qui ne le voient qu'en passant. Le cardinal de Bernis le connaît bien, l'estime ce qu'il vaut, et l'a peint en ma présence à la princesse de Sainte Croix en disant : le cardinal Buoncompagno est un coquin dont les muscles sont de fer. La férocité anime ses traits. De tous ceux qui l'approchent ses proxénètes sont les seuls qui aient à se louer de sa générosité. L'économie politique lui est inconnue, et lorsque l'on en parle devant lui et que l'on marque quelque désir de voir la campagne de Rome fertilisée par l'industrie, il répond avec suffisance : ce sol ne produira rien ; ce climat est sauvage. Il disait aussi que le papier monnaie pouvait remplacer l'argent par tout. « Oui, lui répondis-je, lorsqu'il a une hypothèque, que lorsque la confiance publique

le soutient : sans cela il n'égalera jamais l'or et l'argent (p.213) dont la valeur intrinsèque n'a pas besoin de caution ». Dans le même dîner je lui ai entendu dire qu'il ne peut y avoir de commerce solide dans un état dont le souverain n'est pas négociant lui-même. Cela est faux. Personne n'entendant cette matière, on ne répondit point, et Buoncompagno s'imagina nous avoir convaincus : je gardai le silence, et laissai ce reptile venimeux, couvert de la pourpre qu'il déshonore, s'applaudir d'un triomphe qu'il ne dut qu'à mon mépris. (p.214)»

p. 229 : « L'impératrice-reine, malgré sa dévotion voulut sérieusement réformer cet abus (en référence au droit d'asile dans les églises à toutes personnes en prise avec la justice des princes). Borromée cria et ne fut point écouté. Il déplut aux ministres qui avaient conseillé cette réforme ; il s'en aperçut, et se vengea lâchement en les rendant suspects à l'impératrice, très sévère sur tout ce qui avait rapport aux mœurs. Quelques disgrâces furent la suite de ce procédé, indigne d'un ministre des autels. Ce fut une réjouissance générale lorsqu'il retourna à Rome. De nouveaux brocards l'y attendaient. Ses goûts anti physiques étaient connus ; mais on ignorait qu'ils fussent assez violents pour l'emporter sur l'avarice. Cependant la passion qu'il conçut pour l'un de ses domestiques, fils d'un charpentier, le porta à prendre soin de ce moderne Antinoüs ; il le fit élever à ses frais, et le porta jusqu'aux honneurs de la prélature. Rome entière en causa, et l'on célébra le triomphe que la luxure venait de remportait sur l'avarice d'une manière digne de coryphée. »

p. 277 : « Grand trésorier, et, en cette qualité, président de la chambre apostolique, c'est un personnage trop important pour négliger d'en faire mention dans cet ouvrage. Ruffo est un Napolitain et neveu du cardinal de ce nom qui fut le premier instrument de la fortune de Pie VI. Quoique le jeune Ange Braschi eût payé par des complaisances ultramontaines la protection dont cette éminence l'avait honoré, il faut dire à sa louange qu'il conserva toujours de la reconnaissance pour celui qui lui avait frayé la route du trône. Dès qu'il fut élu pape, il combla de bienfaits le plus proche parent de (p.277) son protecteur, et lui donna la place très lucrative de grand trésorier. (p.278) »

pp. 298-304 : « On sait qu'à Rome, berceau de la religion chrétienne, les théâtres sont fréquentés même par les religieux de tous les ordres. On n'ignore pas davantage que les spectacles les plus châtiés sont entremêlés de danses lubriques, et que les gestes les plus expressifs sont ceux qui reçoivent le plus (p. 298) d'applaudissements. Comme le gouvernement théocratique a voulu se distinguer des séculiers par une apparence de modestie, l'usage si justement abrogé dans les cours de l'Europe, de faire représenter les rôles de femmes par de jeunes garçons, s'y est conservé. Il est même devenu loi ; et cette loi est d'autant mieux observée, que les Romains préfèrent les jouvenceaux aux actrices les plus consommées dans l'art d'émouvoir les passions. J'ai été témoin des transports délirants auxquels se sont laissé emporter de graves prélats et des cardinaux dont l'apparente rigidité m'avait frappé, lorsque ces objets paraissent sur la scène. J'ai entendu là, comme à Paris, et plus impudemment encore, répéter toutes les histoires et les anecdotes scandaleuses de ces historions, et j'ai su, dans l'espace de quelques heures, les noms de leurs amans préférés, de ceux qui aspiraient à leurs faveurs, et enfin de ceux qui les payaient pour satisfaire leur goût et leur vanité. Ce penchant connu et avoué est presque général. On le nomme le péché noble, le péché gentil ; et si l'on s'en défend, c'est si faiblement, avec une indolence si marquée, qu'il paraît (p.299) que l'on serait bien fâché d'en être pris au mot. Ces modernes Antinoüs, semblables à nos héroïnes de coulisse, causent la ruine de beaucoup de personnes, et l'on peut croire qu'ils ne sont pas plus scrupuleux sur l'article de l'intérêt. Ces événements aussi connus à Rome qu'ils y sont communs, servent de réfutation à l'argument de Lucien, qui prétendait justifier la préférence des Grecs pour cet amour, sur ce que ces adolescents n'avaient point encore acquis assez de ruse pour s'approprier les biens de leurs amans et les en dépouiller, comme font les femmes dont l'empire est plus dangereux.

Lorsqu'un étranger est parvenu à attirer la confiance des Romains, ils ne se contraignent plus en sa présence, et parlent de cette sorte d'intrigue avec autant de chaleur, autant d'intérêt et aussi peu de réserve qu'on le fait en France pour les filles de spectacles. Ils l'admettent à la toilette de ces êtres amphibies ; et c'est là où l'on voit jusqu'où porte chez eux la corruption des mœurs.

J'ai été du petit nombre des initiés ; le secret de la toilette de ces idoles m'a été (p.300) dévoilé : mais ce qui me causa une surprise très voisine de l'étonnement, ce fut de voir une dame s'occuper sérieusement de la toilette d'un jeune castrat qu'elle idolâtrait. C'était le second chanteur du théâtre de Valle. Quoiqu'elle le chérît à l'italienne, et c'est tout dire, elle ne l'empêchait point de recevoir les hommages d'une foule d'adorateurs qui l'entouraient. Ce musico devait jouer un rôle de femme et il semblait en effet que la nature, en le formant, l'eût destiné à cet emploi. Sa beauté, ses grâces, le son de sa voix, tout aidait au prestige. Assis devant une superbe toilette, il minaudait, souriait, et laissait de temps en temps échapper quelques sons gracieux qui étaient aussi tôt recueillis par ses amans. Tous, et parmi ces gens-là, j'ai vu des prélats du meilleurs ton, et qui jouissaient dans le monde d'une considération qui contrastait furieusement avec leur occupation actuelle, tous s'efforçaient par des soins empressés de s'attirer un coup d'œil. Attentifs aux besoins de l'idole, l'un lui présentait une fleur, l'autre un diamant ; d'autres quelques parties de l'ajustement convenable au sexe qu'il allait représenter. Parmi ces (p.301) adorateurs étaient des hommes de quarante ans, et ce n'était pas eux qui offraient les moindres présents ; car il faut savoir que cette parure brillante ne coûtait rien ni à la maîtresse de la maison, ni au jeune Antinoüs.

J'étais là, je regardais, j'écoutais, j'entendais, et je me croyais encore plonger dans un de ces rêves qu'enfante une imagination déréglée. Les services que tous ces imbéciles mitrés s'efforçaient de rendre à ce Ganymède étaient accompagnées de marques extérieures de respect semblables à celles des valets d'église lorsqu'ils habillent en prélat. Chacun cherchait à surpasser ses rivaux, à mériter, à surprendre un regard ; et ceux qui l'avaient obtenu en devenaient plus fiers.

Quant au jeune homme, la coquette la plus maniérée n'aurait pu se conduire avec plus d'adresse.

Enfin je sortis et fis part de mon étonnement à deux de mes amis établis à Rome depuis longtemps. Ils en rirent, et m'assurèrent que cet usage était commun, et que les castrats partagent les adorations des amateurs avec les autres jeune gens que (p.302) la figure et les talents font admettre dans les théâtres, quoiqu'ils n'aient pas subi l'opération du Conservatoire.

Lorsqu'après avoir assisté à quelqu'une de ces toilettes on retrouve dans la société ces mêmes hommes, et qu'on les entend sévir contre les vices du siècle, contre les philosophes qui éclairaient les peuples ; lorsqu'on les voit prosternés au pied des autels s'acquitter avec recueillement de toutes es fonctions du ministère sacré ; lorsqu'on réfléchit qu'ils s'arrogent le droit de représenter la divinité, l'indignation saisit, et l'on voudrait avoir à ses ordres les cent bouches de la Renommée pour détromper l'univers qu'ils souillent par leurs vices, et surtout par leur hypocrisie.

Lorsque Voltaire a parlé du débordement de la Rome moderne, il ignorait jusqu'où ils s'étendent, parce qu'il est donné à peu de personnes de pouvoir s'en instruire par elles-mêmes ; et que celles qui ont pu acquérir ces connaissances ont cru ne devoir pas déchirer entièrement le voile qui les couvre.

Je n'aurais pas été tenté de le soulever, si l'intérêt de la nouvelle patrie ne m'en (p.303) imposait la loi. Il est encore des Français qui, en adoptant le régime républicain, gémissent intérieurement de ce qu'ils nomment le renversement de la religion. Il en est d'autres aussi peu instruits, mais plus ardents, qui pensent servir la Divinité en servant la cause des prêtres, dont l'existence politique ne peut s'accorder avec la constitution nouvelle. Essayons

d'arracher le bandeau que ces apôtres du mensonge leur ont mis sur les yeux ; offrons-leur un tableau succinct et vrai de la conduite des prêtres, depuis les premiers qu'ils nomment avec enthousiasme les beaux siècles de l'Eglise, jusqu'au règne de Pie VI. (p.304)»

Tome III

Les femmes

pp. 226-228 : « Belles, jolies, remplies de grâces, portant sur leur physionomie un air de candeur qu'elles savent allier à la cordialité la plus franche, elles plaisent généralement ; et plusieurs d'entr'elles font de grandes passions.

J'ai vu des femmes de toutes les classes. Je les ai trouvées toutes extrêmement honnête envers les étrangers. On m'a cité de leur constance des traits qui fourniraient (p.226) de charmantes anecdotes. Ce mot constance ne doit point abuser le lecteur. Il n'est point ici question de la constance maritale ; c'est une vertu sinon inconnue du moins hors de mode dans toute l'Italie. Les époux ne sont pas aussi à plaindre qu'on le croirait, parce que la jalousie ne les tourmente guère. Dans toutes les villes de l'Italie, à l'exception de celles du royaume de Naples, les maris sont très accommodants ; et l'on peut dire que Modène l'emporte sur cet article. Le sisgbéisme y est dominant ; mais il n'est pas le terme où l'arrête la galanterie. Cette facilité est un attrait de plus pour les étrangers ; c'est une amorce à laquelle très peu ont la force de résister.

Les Modénaises ont adopté une manière de rendre le salut, et surtout aux étrangers, que je n'ai vu pratiquer en aucun autre pays, et qui ne s'y introduira vraisemblablement pas. Soit dans les rues, soit dans les promenades, elles saluent à peu près comme sur nos théâtres, avec cette différences qu'ayant le sein absolument découvert, inviter les amateurs à rendre hommage à des charmes dont elles connaissent (p.227) très bien la valeur. Cette façon de saluer me plaît beaucoup ; mais je voudrais que cette mode ne fût pratiquée que par les jeunes personnes seulement. Le lecteur n'aura pas de peine à en comprendre la raison, et je pense qu'il sera de mon avis. Ce qui inspire des désirs ne commande pas le respect.

On est sans doute curieux de savoir si ces enchanteresses unissent aux agréments extérieurs l'avantage infiniment plus précieux d'une bonne éducation. Je suis forcé d'avouer qu'à cet égard celles sont aussi négligées que dans le reste de l'Italie. Cela est d'autant moins pardonnable qu'elles ont presque toutes de l'esprit et les plus grandes dispositions, et qu'il serait très facile de cultiver avec succès leur cœur et leur mémoire. Peu d'entr'elles, cédant à l'intérêt, consentent à trafiquer de leurs charmes. Faites pour inspirer et ressentir tous les feux du bel âge, elles sacrifient à l'amitié, à l'estime, à l'amour, à la volupté, au tempérament ; et Plutus est la seule divinité dont elles n'encensent point les autels. Je crois que l'on aurait quelque peine à leur faire concevoir le système de nos Laïs et de nos Phryné. (p.228) »

pp. 250-253 : « L'amour qui a fait faire tant de sottises majeures à des souverains dont il fut presque l'unique défaut, n'a eu qu'un empire très modéré sur le cœur du duc de Modène. Ç'a été un besoin pour ses sens, et que relativement à madame Marini, mère du marquis Scandiano.

Avant cette espèce de lien, Hercule aimait ce qu'en France et du temps de l'ancien régime on appelait les filles. Sensuel sans être délicat, c'était la seule analogie qui se rencontrât entre son père, son gendre et lui. Qu'une femme eût plus ou moins de beauté, qu'elle fût spirituelle ou bornée, peu lui importait, pourvu qu'elle fût exercée dans ce qu'il plaît aux libertins d'appeler l'art de la volupté. Jamais femme de qualité ne s'est attiré son hommage ; jamais bourgeoise connue n'a reçu les honneurs du mouchoir : une conquête qui aurait exigé quelques soins ne lui convenait point. Toutes les aventures de sa jeunesse se ressemblent, et n'ont rien qui mérite que l'on s'en souvienne. (p.250) Incliné dès l'âge le plus tendre à la parcimonie, il n'a jamais voulu de femmes pour lesquelles il eût fallu faire une certaine dépense. Il est même

surprenant qu'il ait consenti à se charger de l'entretien de la signora Marini. Il lui a monté une maison, mais à sa manière, c'est-à-dire, très mesquine, et pour jouir d'une aisance supportable, il faut qu'elle obtienne du ciel la grâce de lui survivre.
Cette femme n'est remarquable que par l'attachement, ou, si l'on veut, par l'habitude soutenue du duc de Modène. Elle est née à Milan ; son père était homme d'affaires de la famille Archinto. La réputation d'avare que le comte de ce nom s'était acquise paraît avoir été méritée, puisque Marini fut assez pauvre pour destiner sa fille à monter sur un théâtre. Peut-être aussi cela ne prouverait-il que la probité de cet homme. Quoi qu'il en soit, il a permis que sa fille passât publiquement dansles bras d'un souverain très connu pour ne point acheter au poids de l'or des faveur auxquelles il n'a jamais attaché un fort grand prix.
La signora Marini n'a pu fixer le duc (p.251) par sa beauté, par son esprit ou par ses talents. Celui qui l'avait fait choisir le théâtre comme une ressource ne l'aurait jamais conduite à la fortune. Mais si elle n'a aucune des qualités de toutes les cabales, de toutes les intrigues. Elle est bonne, obligeante ; elle rend quelquefois des services, et n'a jamais nuit à personne. Aucune plainte ne s'est élevée contr'elle, parce qu'elle ne s'est mêlée d'aucune affaire. On peut juger de son faste par le détail suivant.
Elle n'occupe point d'appartement à la cour. Sa maison est petite, simplement meublée ; son domestique… j'ignore si elle en a qu'elle puisse dire lui appartenir. Au moins n'a-t-elle point de cuisinier, car on lui porte son dîner tout préparé, ce sont les officiers de son amant qui la servent. Elle sort toujours dans une voiture a été réparée aux dépens de l'étoffe qui couvrait quelques fauteuils dans l'appartement de la princesse de Modène. Sa pension annuelle n'est que de 300 sequins. Ce fait très vrai, quoiqu'il paraisse peu vraisemblable, est plus (p.252) honorable pour la signora Marini que pour le duc : il prouve la modération de cette femme dans un poste où peu d'entre ses pareilles se sont aussi bien comportées. A cet éloge je dois en ajouter un autre moins aussi singulier, c'est que depuis près de trente ans que cette sultane règne, la calomnie l'a assez respectée pour ne lui donner aucune intrigue. »

Le fils naturel

pp. 253-254 : « Le marquis Scandiano est âgé de vingt-six ans. Le duc le reconnaît pour son fils, mais il ne l'a point encore légitimé. Malgré ce manque de formalité, le jeune marquis jouit de l'à-peu-près des honneurs attachés au titre de fils de souverain. Les ministres lui font des visites d'étiquette. Aucun étranger ne se dispense de ce devoir ; et le duc qui aime ce fils, voit avec plaisir les différences que chacun s'empresse de lui rendre.
Le marquis Scandiano ressemble beaucoup à son père. Il a sa voix, son port, ses geste ; il ne lui manque que ses qualités morales. (p. 253)
Il est malheureux pour cet enfant chéri ; à la fortune de qui le duc sacrifie en partie sa réputation, que l'amour de ses parents ne les ait pas engagés à veiller sur son éducation. La nature a tout fait pour lui ; on s'en est tenu là, et l'instruction lui a manqué. L'oisiveté dans laquelle on l'a laissé croupir, la liberté indéfinie dont il a joui dans un âge où l'étude seule aurait dû remplir ses journées, l'ont porté à se former parvenu à n'être rien pour lui-même ni pour les autres ; et ne sera jamais considéré que comme le bâtard d'un souverain qui n'a pas su réparer par des qualités et des vertus acquises le défaut de sa naissance.
On sait que le duc n'a rien négligé pour former à son fils un apanage qui réponde à l'amour qu'il a pour lui ; mais jusqu'à présent il lui donne très peu de chose pour son entretien. On rencontre souvent le marquis arpentant les rues de Modène, escorté par une troupe de jeune gens dont la société aurait dû lui être interdite. (p. 254) »

Annexe 9 - LUINI (Francesco), *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R. ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, in Viaggiatori del Settecento a cura di Leonello Vincenti, Torino, UTET, Collana « Classici italiani », 1968, pp. 639 [SA.FM.CL. 850.CIU.072]

Lettre « alla illustrissima signora contessa Fantoni, Pavia » de Paris, le 1er juillet 1783,
p. 151 : « Cosa è viaggiare ? Egli è vedere la Natura in grande »
p. 152 : «In Parigi vi ha contrasto s'ogni estremo. Il sapere è misto coll'ignoranza, le gentilezze colle inurbanità, la ricchezza colla miseria, la legilazione coll'anarchia, la libertà colla schiavitù. Siamo in un Caos di lumi avvolti in tenebre ed i quattro elementison quasi direi in una pasta sola confusi. Ogni medaglia ha due facce ; la Francia, Parigi, ogni franzese ne ha mille, e parlandosi di loro si possono a franca voce pronunziare proposizioni contradditorie. Il mondo sarà sempre su cio diviso in due fazioni ; gli uni innalzeranno la nazione franzese fino alle stelle ; gli altri la deprimeranno fino agli abissi, ed essa ecciterà sempre la gelosia, la gara ne' forestieri. Tutti vorran decidere sulle buone o vere sue qualità, tutti si affanneranno per conoscerla da vicino, ed Ella trionferà sempre di tutti. »
p. 153 : « ma non è qui luogo di parlare di cio alla distesa ; basti per ora il dire, che Parigi è la migliore e forse la peggiore città del mondo, perchè raccoglie in se stessa tutte le virtù, e tutti pare che abbia i vizj del mondo. »
p. 154 : « Il viaggiatore che a cio' non si riduce, o non riflette, o non sa riflettere ; è una macchina ; viaggia come viaggia le ale di un molino a vento, che sempre gira, nè mai migliora, anzi si guasta. Ed in questo utile disinganno consiste quella brillante luce, quel tratto fino, quel senso intimo, quell'oorato saper come viviamo, e con chi. Lo avrò io forse saputo in addietro per teoria sterile, ma non comincio a sentirlo che oggi… »

Annexe 10 - LUINI (Francesco), *Lettere scritte da più parti d'Europa a diversi amici, e signori*, Pavia, Stamperia del R., ed I. Monistero di S. Salvatore, 1785, pp. 287 [Sormani, L VET 170]

Lettre XII à « L'Illustrissimo Sig. Cavaliere D'Arvillars, Chambéry », Lyon, 8 mai 1783,
pp. 136-139 : « Abbiamo recata la lettera di V. S. Illustrissima al Sig. Boschetti, che ci ricevè con tutto garbo ; che venne subito all'albergo per restiturisci visita ; che mostrò di gradire ne' di seguenti una, e due, e tre nostre ciarlatine al suo gabinetto ; che per varie guise trasteggio il nostro umore, le nostre mire ; e finalmente acconsentì, che passissimo a far omaggio alla degnissima sua conforte. Ce ne avevano dette tante (p. 136) di questa Dama, che affrettavamo già con impazienza il momento di ossequiarla in persona.
Eccolà in fatti la bella Clori uscire del suo spogliatoio nella sala, in cui stavamo aspettandola. Dati, e ricevuti i primi inchini, ci si affide a lato su di un sossice Canapè, e si indirizza compitissimamente il discorso. Che grazie ! che venustà ! Il Marchesino Malaspina, a cui non mancano nè coltura, nè ingegno, godeva, com'era giusto, i primi favori ; io che procuro sempre, com'Ella sa, di starmene riservato, mi trateneva quatto quatto ascoltandogli, e misurava d'uno sguardo curioso il degno oggetto de'nostri riguardi.
Folta capelliera ; fronte aperta ; occhi larghi, e fior di tempia, che incoccandardi ; ciglia nere dolcemente ripiegate in arco ; vermiglissime gote ; labbra purpureocoralline ; bocca piccola a doppio ordin vaghissimo di piccole perle orientali (p. 137) ; mento ritondetto ; alabastrina pelle, e liscia al par Rafo ; collo di latte…. Non dirò di più, nè più minuta effemina tesserò sulle altre sue qualità che, i molti cratteri adempiono della perfetta bellezza. Tutti in lei li ravviso, tutti mi commuovono, ma svaniscono tutti in confronto de' modi graziosi, del

vezzoso parlare, degli spiritosi inviti, della gentile sua condiscendenza in condurci a villa seco, in accompagnarci al Teatro, in portarti con noi ai Berteau, in farci in fomma parer più gioconda la Città colla giocondissima sua compagnia.
Godeva il bravo Sig. Boschetti di queste amichevoli effusioni *della cara sua metà*, che rimescolando da sommo ad imola sensibilità nostra, non rendeva però mai vacillante la nostra vertù, e la rispettosa nostra stima per Lei.
Vi vuol egli d'avvantaggio per far comprendere a Vossignoria Illustrissima il bel regalo che fu per noi quella sua (p. 138) lettera di raccommandazione ? Speriamo di trarne anche maggior profitto. Adesso ch' io vi ci son colto, non me ne distacco più. Amo di esser preso ad un esca, che ha virtù di faziarmi sempre, e di agguzzarmi sempre l'apetito. Mi risovviene in buon punto della nuova teoria de' piaceri di questa vita. Vivano sempre felici, e al mondo care le preziose sue Nipotine Meraldina, e Fannì !
Faccia i nostri rispetti, e ringraziamenti a chi più li dobbiamo. Ma a chi più li dobbuiamo, ce a Lei, e dalle ammirabili d'Oncieu ? Mi creda. (p. 139) » (à propos de la visite de Malaspina et Luini chez Madame Boschetti)
Lettre XVI à « L'Illustrissmo Sig. D. Luigi Albertolli, Milano », Paris, 6 juin 1783,
p. 170 : « Questo centro dell'Universo » (à propos de Paris)
p. 173 : « E la popolazione ? Chi la fa montare ad un millione, e chi ne leva trecento mila ; si contano in questo gran numero 361 caffereiri, 1824 calzolai, 1302 ciabattini, 282 librai, 2184 merciaiuoli, 252 levatrici, 700 parruchieri, 700 rigattieri, 1884 fartori, 36 stampatori, 300 vetrai, e quel, che lusinga i giovani forastieri massimamente, ventotto mila ragazze di bel tempo. Quanti amanti e quanti intrighi di cuore, e quanti vezzi, e quante violenze ! quante ricchezze, e quante profusioni, e quante povertà ! quante pace, e quanti allarmi ! »
Lettre XVII à « L'Illustrissimo Sog. Conte Andre Passalacqua », Paris, 15 juin 1783,
pp.177-178 : « L'abbigliamento d'ogni signora è una moda ; ogni loro occhiata sembra un dardo ; ogni sorriso, ogni passo vi piace, vi lusinga. Tutto spira decenza, e decoro, e questa stessa decenza, e questo decoro è forse un' arte, un raffinamento di più. »
p. 182 : « Assicuro Vostra Signoria Illustrissima, che in Parigi pare, che si goda non meno nel sonno, che nella veglia. Le piacevoli idee di moltiplici divertimenti raccolte fra il dì ritornan di notte a trastullarci con allegri fantasmi ; la varietà e la delicatezza de' gusti, pe' quali si passa vegliando, non istanca, nè spossa veruna fibra del celabro cosicchè non sappia oscillare gradevolmente quando ancor dormiamo. »
Quì direste, che non si vive che di piaceri. In mezzo a ciò la religione non vi è dimenticata.»
Lettre XVIII à « L'Illustrissima Signora Contessa Fantoni », à Paris, le 1er juillet 1783,
pp. 190-191 : « Il viaggiare è un mezzo efficacissimo per conoscere i costumi degli altri uomini, e per fissare con certe leggi i suoi propri. I libri ragionano, e le Città, che viaggiando s'incontrano, sono come altretante pratiche esperienze, o confronti, o applicazioni, che confermano, o rischiarano le generali, e particolari terorie de' trattatori. Ma all'ingegno non inerte bastano pochi casi per generalizzare ; all'inertissimo ve ne vogliono assai più, ed all'ingegno nullo non bastano tutti i casi possibili. Il nemero delle applicazioni necessarie a comprendere una dottrina sono in ragione inversa della froza di comprensione. Che direbbe'Ella di colui, a cui non bastarebbero nè i cento, nè i mila, nè i dieci mila esempi per imparare le prime quattro regole dell'aritmetica ? Che direbb'Ella di colui, a cui bastessero per ciascuna regola due, otre esempi solamente ? Quelgli darebbe segno non dubbio della sua inabilità per le scienze ; questi ci metterebbe in isperanza di buona riuscita. »
pp. 193-194 : « Sarebbe poi giocanda e gaia cosa, se per ultimo risultato delle mie mediazioni forzato fossi ad affermare, che si trava in lontane contrade ciò solo, che trovasi in casa sua che gli uomini d'altri paesi non sono miglioro de'nostri ; che una vita agiata in privato vale più c'e turbinosi apparati del pubblico ; che gl'incomodi di viaggio sono *unicamente* compensati da un *utile disinganno*.

Il viaggatore, che a ciò non si riduce, o non riflette, o non fa riflettere ; è una macchina ; viaggia come le ale di un molino a vento, che sempre gira, nè mai migliora, anzi si gsats. Ed in questo utile disinganno consiste quella brillante luce, quel tatto fino, quel sens intimo, quell'odarato discernitore delle cose fisiche, e morali, tanto essenziale persaper come viviamo, e con chi. Lo avrò io forte saputo in addietro per teoria sterile, ma non comincio a sentirlo, che oggi. »

Lettre XX à « l'Illustrissima Signora Donna Marianna Giorgi », à Paris, le 25 juillet 1783 ,

p. 199 : « Ho visto tutto ; posso parlare, ma mi perletta di non dirle tutto. Ciò che da vicino risgarda me, lo passerò sotto silenzio.»

Lettre XXI à « Le Illustrissime Signore Marchefine D'Oncieu », à Paris, le 30 juillet 1783,

p. 210 : « Ha una volatilità, che si fissa, una fissazione, che si volatilizza in un istante ; estatico, entusiasta, damerino, amico, indifferente, distratto, riflessivo, trovate in lui unito il carattere d'ogni Europeo. S'ingannerebbe chi lo giudicasse dal suo parlare. Più d'una volta ci parla cio, che non pensa eppur non mene ; più d'una volta opera contro ciò, che dice, eppure non si contraddice. Sembra, ch'ci sia soggetto ad una specie di morale apoplesia ; vi dice di sì in buona fede, e dopo un momento il trovate in buona fede cambiato in no. Le donne si mettono a stupore nell'abito, nel gesto, ne' modi ; con abiti semplicissimi, ed anche dozzinali fanno darli un aria d'incontro ; con una cappellina di paglia gialla, con una gonnella, con un farfetto di tela bianca, e con pochi nastri vi parlano in mille modi agli occhi, al cuore, e fanno diverssificare se stesse la notte, e 'l dì, i loro ornati sono ornati d'ingegno, e non di bottega. L'uomo segue la donna, e la imita nella soavità, e nel decor. Vi ha di certo una scuola, un maneggio, un' arte a banda per ogni moto di piedi, di gambe, di vita, di braccia, di testa, di occhi, di bocca, di rughe nella fronte, che noi forestieri non sappiamo imitare ; che distingue il Parigino raffinato dal Provinciale ; che è il Sciole infallibile d'ogni quartiere della Città.

Lettre XXIV à « L'Illustrissima Signora marchesa Donna Costanza Mossi Malapina», à Paris, le 21 aout 1783,

p. 230 : « Tutti a Parigi inventan mode ; non vi ha privativa ; ciascun vive degli atti suoi ; ciascuno piccasi di riescirvi. D'ordinario però vincono in questa gara le Filles del Palazzo Reale ; sono esse destinate *ab antico* a sedurre gli uomini, e perciò studiano più degli altri per distinguere la loro vocazione. »

p. 232 : « Gli uomini seguono la moda, che piace alle lor Dame. Hanno l'abito cafereccio, l'abito di cerimonia, l'abito di gala è per le etichette superficiali, l'abito di ceremonia è per le noiose corrispondenze, l'abito famigliare è per le visite di confidenza. ».

p. 235 : « Ma come c'entro io a ragionare sulle mode ? Sono curioso de'fatti altrui, perché mi studio di non trasandare i miei. Può intanto Vossignoria Illustrissima accertarsi dal sinqui detto, che'io non sono Abbatin franzese, non porto le azzururrognole paparelle al collo, non affetto attilatura, né saltarelli per le strade, né inchini a schimbescio, né torcimenti amorosi ; sono quel, che fui, sarò quel, che sarò. Ho vista nel Sig … nel Sig. … nel Sig. … la mostra Archelinesca, che danno di se i Petri Italiani infrancesati. »

Annexe 11 - MADRISIO (Nicolo)*, Viaggiatori per l'Italia, Francia e Germania di N.M. patrizio udinese. Descritti in versi. Con annotazioni copiose ove si richiamano passi importanti, s'inseriscono relazioni di Città, di costumi di popoli, di Palagj, e Ville Regali, S'esaminano questioni Filosofiche, Geografiche, ed Istoriche, e si trattano argomenti di varia erudizione Sacra e Profana*, Venezia, Gio Gabinello Hertz, 1718, 2 Tomi

pp. 282-285 : « [Dame erudite di Parigi] *V.595 lasciar non debbo alla mia Italia ignoto Elisa, il nome tuo*
Non si può dire, che lo spirito Donnesco in Parigi non abbia qualche cosa di singolare, ed'insolito anco in ciò, che riguarda le lettere. Fra i tanti frontispici affissi in vari lioghi della città di libri, che vansi in ogni tempo stampando, ve n'han sempre di quelli, che sono tanto in vista il nome di qualche Dama. Come avvisano quei Mercuri galanti (libretti, che raguagliano di mese le novità più bizzarre di quella spiritosa città) l'impero della galanteria tendeva a fallimento, dopo, che in quell'allegre conversazioni non si sentia parlar più che di Teoremi, Problemi, Corollari, angoli retti, ottusi, e somiglianti termini di Geometria. Una Damigella già pochi anni restò in modo imbrogliata il cervello da queste cognazioni, che non volse piegar l'orecchio al progetto, che se la facea d'un illustre Maritaggio, se il soggetto propostole non possedea perfettamente il modo di lavorar certi vetri da cannocchiale, de'quali vien fatta frequente menzione ne' suddetti mercuri. Un'altra rifiutò parimente il Matrimonio di gran personaggio perché egli non avea saputo in temfisso po da lei preaddur adeguata risposta ad alcuni quesiti difficilissimi d'Algebra. Innumerabili (p.282) d'esse si eran rese moleste ai loro mariti per le continue sottigliezze Filosofiche, e Matematiche, onde avean sempre intrigati i discorsi, e la pace di molti letti restava sturbata dalle contese Scolastiche. La famosa madama Dacier nei patti dotali, che fece nel martarsi a Monf. La Fevre, volle che entrasse anco questo, il quale solo bastava a nobilitar quel matrimonio, che il provento di tutti i libri, che andasse stampando, e che, come l'evento dopo mostrò, sono stati ben molti, unicamente a lei appartenesse, e fusse tutto suo proprio. Fa nelle scienze la sua propria riguardevol figura anco il debil sesso in Parigi, e gli stessi gran Letterati, che colà in tana copia firoriscono, rendono al di lui merito un soverchio vantaggio facendo molto maggior caso di quello si converrebbe della sua approvazione, o disapprovazione, ed io mi sono più volte stupito, che il celebre Egidio Menagio ne' fastidiosi affari, ch'ebbe con l'Accademia Francese per occasione d'alcuni suoi scritti, fra gli attestati, che porta de primi uomini del Regno in sua disgiudicio d'alcune Dame erudite. Per tacer di vari errori in materia di religione, e perciò, come si è detto, rinferrata nella bastiglia, avea osato scriver Commentari soprala Genesi, sopra il Paralipomeno, l'Apocalisse, e l'Epistole di San Paolo per attestato del dottissimo Vescovo di meaux nella sua Relazione (p.283) del Quietismo di Francia, del quele ella appunyo era infetta. Reca maraviglia ciò, che s'incontra assai frequentemente nelle botteghe delle librerie di colà, nelle quali per lo più si trovano Donne, che tengon pratica d'ogni libro, discorron di tutte l'edizioni, che di questo, o di quell'Autor si son fatte, ragualian le vite, lodan lo stile, e lo condannano ancora con tutta franchezza, ed a me ha toccato incontrarne più d'una, di cui, come della profontuosissima de' suoi tempi, avrebbe potuto dir Giuvenale. […]
Madamigella Elisabetta Cheron mentovata ne'miei versi poteva passar all'ora fra le più Letterate Dame di Parigi per testimonianza della stessa accademia Francese che di lei faceva ogni stima per la somma pulitezza, onde scriveva in prosa, ed in verso : Io tengo presso di me una sua oda stampata, in cui descrive le regie delizie di Trianon, la quale riportò un singolarissmo applauso, conservando pure alcune sue lettere scrittemi sopra un debole contrassegno, che le diedi, nella disinvoltura, e purità certamente non riescono inferiori a quelle di Voiture, e Balzac. La sua parafrasi dei Salmi ricevuta con universale aggradimento passava per lo suo capo d'opera, della quale fua lodata da molti Poeti Francesi, (p.284) e dal nostro celebre Italiano Signor Pietro Silio gia Canonico di Brescia, ed or d'Aquileia con

alcuni elegantissimi Esametri messi all estampe in Parigi in tempo della lunga dimora, che vi tenne d'acluni anni colà, ne' quali versi avendo esaltati gli altri suoi meriti accenna poi la suddetta eloquente, e fida versione coi concetti seguenti. […]
Ella godeva altresì la gloria d'esser Pittrice di principalissimo nome, ne i pregi del suo pennello erano inferiori a quelli della sua penna, come schera l'ingegnoso Madrigale dell'Abate Bosquillon in sua lode
De deux talens exquis l'assembalge nouveau
Rendrà tousjours Cheron l'ornament de la France :
Rien ne peut de sa plume egaller l'excellance
Que les graces de son Pinceau.
I Giornali di Parigi, e di Trevoux hanno immortalato il merito di Madamigella Cheron coll'espresso elogio, che le hanno fatto in articolo separato, come costuman co'Metterati più insigni dopo la di lei morte, che seguì l'anno passato in Parigi medesimo. (p.285) »

Annexe 12 - PERELLI (Tommaso), *Viaggio da Piacenza a Genova, Francia e Spagna (1774-1775),* Ms. Biblioteca Comunale di Piacenza

p. 6: « Le 17: je vis le beau cabinet d'Annatomie de Mr. Royer où j'ai remarqué que le parties seminales de la Femme par le côté où les trombes falopianes les investent ont une espèce de cappezol par où, préservées par les trombes falospianes elles mandent en une, et l'on a jamais pi connaître les conduits que Mr. De Malpigi a dit qu'il y a entre les dites parties seminales, et l'uter. »
pp.15-16 : « Le 25 je partis de Vermanton à 3 heures et passant par Lacy-les-bois et par Lassy-les-forges, et je dînai à Roveré. Je partis tout de suite après diner ; et passant par la roche en Remy et saulieu à Maupa il arriva quelque chose qui pouvait faire une très mauvaise affaire, un jeune homme garde marine de l'âge environ de 16 ans nommé Mr le Bride était avec quelqu'autre officier sur l'Impérial il ne voulait point rendre la bouteille à la femme d'un aubergiste, cette femme allongeait le bra, et lui donnait quelques petits coups de bâton sur la main, la mari de cette femme sans dire mot sortit avec un fusil à deux cannes, et mettait en jour pour tirer à [sur le] garde marine, mais sa femme l'appaisa il finit cependant pour dire mille injures à la gardes marines que je n'eu pas marquer : de Maupas je passais à Armay-le-bar où je couchai. Le pays continue à être montrueux, il y en a des morceaux emplis de blé, mais des autres en friche et qui ne paraissanet point susceptible de culture. Le chemin n'est plus pavé : on est souvent obligé d'arrayer une roue par derrière à cause des descentes ; et de temps en temps le chemin est un peu incommaode. »
p.18 : « J'ai reconnu l'endroit où il y avait le tombeau des deux amants qui a été détruit, et qui appartient aux religieuses du 3e ordre dit de deux amants. »
p.20 : « In Lyon ero alloggiato alla Cône Marc, Rue 4, capeaux cette auberge est tranquille, je ne payais que 4 francs, pour moi et deux pour mon domestique, ma chambree n'était pas belle mais c'était parce que toute les autres appartements étaient remplis, je ne serais comment en faire mieux son éloge, qu'en disant qu'elle est sur le goût de l'hôtel de S. Chière à Bayonne. Je mangeais dans la même auberge à table d'hôte où pas tout le matin, nous étions toujours plus de 20 : et tous gens comme il faut. »
p. 31 : « Les femmes de Savoie ont de grands chapeaux, elles sont très mal habillée. »

Annexe 13 - PILATI (Carloantonio)*, Voyages en differens pays d'Europe en 1774,1775 et 1776 ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile et de Paris,* La Haye, Plaat, 1777, 2Voll. [8.4.D.10-11]

Lettre vingt-sixième : Paris, le 12 Septembre 1776

p.305 : « A mon arrivée dans cette ville, j'y ai trouvé deux gentilhommes napolitains avec leurs femmes qui ne faisaient que d'y arriver, et qui font sortis pour la première fois de leur pays, où l'on ignore parfaitement, comme je vous l'ai marqué autrefois, les mœurs et le caractère de toutes les autres nations de l'univers. Comme je connaissais déjà Paris, j'ai prié ces dames de me permettre de leur servir ici de Cicéron ; et j'ai débuté dans mon nouvel emploi, par les mener à une heure après midi au Palais royal et au Tuilleries. »

pp.307-310 : « A peine y eûmes-nous mis les pieds, que voilà une troupe de monde qui nous entoure et qui se met à examiner les Dames depuis les pieds jusqu'à la tête, en fixant sur elles leurs regards sans que rien les en détournât : elles en demeurèrent toutes interdites : elles se hâtent de marcher dans l'espèrance de s'en défaire : point du tout : les promeneurs ne nous quittent pas : les uns nous suivent à la piste : les autres marchent à nos côtés, comme s'ils étaient de notre compagnie : comme je sentais la peine que cela faisait à ces Dames Napolitaines, je les avertis qu'elles ne devaient pas s'en embarrasser ; que c'était la coutume ici de fixer les yeux de cette manière sur les Dames ; qu'elles n'avaient qu'à lever les yeux et qu'elles verraient qu'on en usait de même à l'égard de toutes celles qui s'y promenaient comme elles : je leur montrai Madame la Duchesse de Chartres qui avait encore bien plus de promeneurs à sa suite et à ses côtés : mais tout cela ne calma point leur trouble : elles voulurent en sortir, et à peine furent-elles dehors qu'elles s'écrièrent : ah quelle effronterie ! […] Elles ne voulaient plus aller aux Tulleries, mais je les y ai menées malgré elles. Là elles se trouvèrent beaucoup plus à leur aise : il y avait moins de monde et ce monde était dispersé dans les différentes allées et sous les arbres : cela leur donna du courage : elles commencèrent à lever les yeux et bientôt elles se mirent elles-mêmes à porter leurs regards sur les autres. C'est aisni que l'on se fait insensiblement à tout : cette nouvelle hardiesse leur en inspira bientôt une autre : car c'est là toujours la marche de l'esprit humain : elles se mirent à censurer tous ceux qu'elles voyaient ; mais leurs censure portaient prodigieusement à faux : parce que par exemple les promeneurs du palais royal les avaient si fort choquées, elles trouvaient que les hommes portaient presque tous sur leurs mines les marques de ce qu'elles appelaient imprudence : parce que les femmes Italiennes n'ont guère coutume de se mettre du rouge, et que celles qui en usent ne s'en plâtre pas au moins tout le visage, l'enduit des Dames Parisiennes leur paraissait affreux. Les Français, disaient-elles, se vantent dans leurs livres de voyages, que les femmes de Paris sont plus fidèles à leurs maris, que ne le sont celles des grandes villes d'Italie : nous le croyons bien : qui voudrait se donner beaucoup de peine pour débaucher des femmes si horriblement plâtrées de couleur de cuivre. Parce que les abbés de Paris portent une calotte large qui leur couvre tout le derrière de la tête et que leur cheveux sont un saucisson qui bordent cette calotte, cette coiffure leur paraissaient choquante. Sur ces entrefaites nous rencontrâmes fort à propos leur marchand d'étoffes : car elles brûlaient de savoir le nom de certaines dames qu'elles voyaient à la promenade ; et ce marchand était homme de Paris le plus propres à satisfaire pleinement leur curiosité : il connaissait les principales maisons de la noblesse et de la bourgeoisie : il savait une foule d'anecdotes, qui les regardaient, et il se montra surtout fort versé dans la chronique scandaleuse : il nous amusa pendant un long temps. Dans les cours de ses narrations il nous fit remarquer des filles entretenues, qui se promenaient avec d'autres filles et femmes de leurs caractère ; des femmes galantes qui n'étaient accompagnées d'aucun de leurs galants, mais seulement de leur maris, de leurs frères et de leurs plus proches parents. D'où vient cette gêne, lui dirent mes Italiennes, dans une ville si grande et si peuplée ? C'est qu'ici, leur répondit-il on aime la décence, et que

l'on veut sauver les apparences. Le public, continua-t-il, ne souffrirait pas qu'on se moquât de lui, et que des particulières osassent fouler aux pieds, à la vue de tout le monde, les lois qui sont faites pour tous, et les règles de la décence qui sont le résultat de la façon de penser que les habitants d'un pays ont généralement adoptées. Se mettre, sous les yeux de tout un public, au-dessus de ces lois et de ces règles, c'est reprocher à tous les autres concitoyens leur folie et leur impuissance. Mes dames qui n'avaient encore rien vu de pareil en Italie, trouvaient que ce raisonnement était fort subtil ; que les Français étaient trop soupçonneux et qu'une dame Italienne serait mal de passer la fleur de son âge à Paris. Au gré des Italiennes, la décence ne vaut pas la gêne. »

Annexe 14 - VERRI (Pietro) e VERRI (Alessandro), *Viaggio a Parigi e a Londra, 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, Milano, Adelfi, pp. 805 [COLL.IT.P.0210//0042]

Lettre du 26 7bre 1766, de Piero Verri à son frère « Alessandrino »
p. 20 : « nella più gran Città d'Europa »
Lettre du 19 octobre 1766, de Alessandro Verri à son frère Pietro
p. 23: « Ma cio non basta. Mi hanno detto che le cameriere sono facili. Falso, falsissimo. Non sono facili in conto alcuno. Non mi farete il torto di credermi inabile a sedurre una marmotta di quelle montagne : pure la cosa è cosi. Sono avvezzate agli uomini, se ne difendono accortamente. Altronde non meritano nulla. Sono brutte di diavolacce, mal vestite e goffe. Mi hanno. Mi hanno detto che le Auberge della Francia sono divinissime. Falso, falsissimo… »
p. 24 : « Parigi non me ne impone un cazzo fino a adesso »
p. 26 : « Io vengo a Parigi per divertirmi » (en référence à la mélancolie tenace de son compagnon de voyage Cesare Beccaria).
pp. 26-27 : rapports entre Alessandro Verri e Cesare Beccaria
p. 28 : « Passiamo ad altro. Mi sorprende il libertinaggio di questo paese. Vi vorrebbe mille cazzi. Non vi dirò che questo. Alla sera sino a mezza notte le più popolate strade di Parigi sono piene di puttane che fermano le persone e le invitano al giuoco, piene, piene per modo che se ne vedono che , quattro ad ogni passo, e belline, sapete. Mi pare che non si possa di più. »
p. 29 : « nella più graziosa Città del mondo »
Lettre du 3 9bre 1766, de Pietro Verri à son frère Alessandro
p. 31 : réaction de Pietro Verri à son frère, lettres de Beccaria où ce dernier lui explique ses accès de mélancolie)
p. 36 : « Ho annunziato in Casa il felice vostro arrivo : ora cominciate a non essere più parole oscene. »
Lettre du 2 9bre 1766, d'Alessandro à son frère Pietro
p. 56 : « Egli ama più parlare del basso ventre che della testa » (à propos de D'Alembert).
pp. 56-57 : « Madame e Watelet, suo grande amico, se ne stanno colà quasi solitari ; ambi amano le belle arti, il disegno, la pittura, la fisica e la letteratura, e si occupano di questi oggetti. Non di altri certamente. Madama non ha gran diritto all'amore. » (à propos de Madame le Comte et Watelet, au Joly Moulin, lieu de plaisance dans la périphérie de Paris)
p. 58 : « Madamoiselle de l'Espinaçe, dove vado tavolta alla sera e che è il sito dove si ritrova sempre Alembert, il quale coabita con lei, vuole imparare l'Italiano e mi chiama instamente la vostra *Felicità*, perchèha deciso che questo sarà il primo libro sul quale apprenda la nostra lingua. Tu piaci alle donne per fino in istampa. »

Lettre du 13 9bre 1766, de Pietro Verri à son frère Alessandro
p. 67 : « Se i piaceri di questi due amici non sono i più vivi sono certamente i più durevoli. » (réaction à propos de l'anecdote du couple platonique entre Madame le Comte et Watelet)
p. 67 : « Mad.elle l'Espinace fa sommo onore al smio feto letterario. Fortunato l'autore che puo' dare voglia a sua Signora amabile d'imaparare la sua lingua, e più fortunato il fratello dell'amore che può essere scelto per maestro di lingua, e far servire il librettino suo nipote di discrto e comodo testimonio di cento deliziosi tête-a-tête. » (réaction à propos de la volonté de Madame de Lespinasse d'apprendre l'italien grâce à son livre)
Lettre du 29 9bre 1766, d'Alessandro Verri à son frère Pietro
p. 115-116 : « La galanteria ha troppo lentezza, capriccio ed inconvenienti. Il beato, l'indipendente libertinaggio forse non ha i sublimi piaceri del tenero e terribile amore, ma certo non ha le sue tristezze, le sue inquietudini. Non ha provata la sua voluttà, è vero. […] Voi beato, che avete fatto e l'uno e l'atro! Io avrei fatto all'amore come ho studiato : cioè disperamente, tutto il giorno. Quest'è il mio naturale. Adunque io me lo passo con vari piccoli microcosmi non eccedenti la bella età quadrilustre, microcosmi di facile acquisto in questo clima, microcosmi che divinamente esercitano il loro officio, e microcosmi sicuri, per poco che si abbia di attenzione nella scelta. Io ne ho una qui a due passi. Questo mi è il più comodo. Uno di questi giorni faccio conto di andare ad uno di quelli che chiamano Couvents. Sceglierò quella Montigny come il migliore. Ditemi, amico, v'è egli bisogno galanteria in un paese di tante risorse ? Questa passione qui non ha due dita di profondità. Non v'è stato di pensano. I bisogni della natura si fanno appena sentire, che vengono tosto saziati. Non si desidera tanto di saziarli, quanto di averli incessatamente : perché, dove vi fosse una squisita tavola sempre bandita, che altro sidesirarebbe se non l'appetito ? Eccovi fatta la mia confessione di fede in questa importante materia. »
Lettre du 4 mars 1766, d'Alessandra Verri à son frère Pietro
p. 348 : « Monsr. La Lande ti saluta ; fu da me questa mattina. Facciamo conto di partire alla metà del corrente. Il notro itinerario è questo : leone, Genevra, Torino, poi io solo : Genova, Livorno, Pisa, Firenze, Roma. »
p. 350 : « Qual delizia non sarà il vedere boscherecce incantate e che sembrano destinate al tenero e furtivo amore, ttte ricoperte di bellissime e freschissimi verdi ? »
pp. 352-353 : « I passaggi delle Tuilleries, essendo calmato il freddo, cominciano a divenire popolati. Alla sera non vi manco mai una generazione di manostupanti femine, le quali vi si presentano col vago detto *Mr. Volez vous vous amusez*. Altro non occorre che di porsi su una delle molte panche e celebrare, a grande edificazione del suo prossimo, il piccolo atto. Nessuno bada ai fatti altrui. Quelli che sono al passeggio in quell'ora sono tutti pecctori che compatiscono vicendevolmente l'un l'altro. Nell'estate vi sono anché i Socratici, né mancano molti Alcibiadi, tanto che nessuna delle belle arti non sia in Parigi dove questa massimamente è in gran fiere. »
Lettre du 15 mars 1766, d'Alessandro Verri à son frère Pietro
pp. 366-367 : « Ieri sera fui finalmente dalla famosa Montigny. Ecco l'affare in breve. Si batte alla porta : essa si apre ; montate le scale ; trovate una sala, e tosto ci fanno venire 15 a 20 ragazze, più meno, secondo che sono in libertà. Esse si sedono in circolo, vi si schierano sotto gli occhi. Scegliete, entrate nella vicina stanza e fate il fatto vostro. Date qualche cosa alla ragazza e 6 franchiad una serva chi vi fa e riceve il denaro per Madama. Le stanze sono molto propie, le figlie ancora. V'è un' aria di regolamento grandissimo, e l'tutto è sulla forma di un monastero, onde questi luoghi sic chiamano couvents. »
Lettre du 7 avril 1767, d'Alessandro Verri à son frère Pietro
p. 391 : « Credo che la nostra Italia voglia assai più che non pensavo. Non c'è paragone fra le nostre città e quelle d'Inghilterra e di Francia ».

Annexe 15 - BROSSES (Charles de), *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1858, Vol. 1 et 2

Lettre V, du 1er juillet, à A. M. de Blancey, de Gênes,
p. 43 : « Avant que d'en sortir moi-même, je ne dois pas oublier le fameux proverbe de Gênes : *Mare senza pesci, mont senza legno, umini senza fede, donne senza vergogna*. Je n'ai pas assez fréquenté le pays pour savoir la vérité du dermier article ; cependant un génois me disait tout à l'heure qu'il n'y avait pas un cocu à Gênes, ce qui me paraît encore plus dur croire que l'argent de la banque. En ce cas, vous pouvez répondre que cela fait une ville fort ennuyeuse ; et dans le vrai, vous ne vous trompez guère. Je ne parle que des sigisbées dont on connaît assez la méthode. Ce nom s'applique à la femme comme à l'homme. La mode s'en passe (p.43) et les jeunes gens auront sans doute reconnu que tant d'assiduité n'est pas le moyen de réussir auprès des femmes. (p.44)»
Lettre IX, du 16 juillet, à A. M. de Blancey, de Milan,
p. 72 : « Les dames du peuple se coiffent comme je voudrais que nos femmes se coiffassent : c'est-à-dire : c'est-à-dire nu-tête en cheveux d'abbés. […] Les femmes ne vont guère avec les femmes ; mais on voit souvent une femme avec un ou plusieurs hommes, du nombre desquels le mari n'est jamais. »
pp.73-74 : « Milan me semble une ville policée en perfection sur certain article. On ne peut faire un pas dans les places sans trouver en son chemin des courtiers de galanterie les plus obligeants du monde, qui vous offrent toujours à choisir de quelque couleur ou de quelque nation qu'on veuille ; mais il faut croire que l'effet n'est pas toujours aussi magnifique que la promesse ; et, comme ils ne donnent point de caution chez un banquier, comme font ceux de Venise, que l'on n'aura rien à craindre des suite de l'entrevue, nous n'avons jugé à propos de mettre à profit leur politesse que fort rarement.
Croyez que j'aie bien besoin de transition dans mon discours pour passer de cet article à celui des musiciens ? Il me semble que cela se lie assez naturellement. Ma foi, je suis bien outré de voir de voir que ni, ici ni en aucune autre ville, je ne pourrai voir d'opéra jusqu'au temps à peu près fixé pour notre retour. Mais je suis à l'affût de toutes les occasions de m'en dédommager ; de sorte que je ne passe quasi point de jouir sans entendre de la musique peu ou beaucoup. Madame Simonetta nous a fait la faveur de nous faire entendre deux religieuses célèbres, qui, quoiqu'elles aient la voix belle et qu'elles chantent très bien, m'ont paru fort inférieures à la Vanloo, que vous avez sans doute entendue à Paris. Quand à leurs castras, ces sortes de vois ne me plaisent pas du tout ; à l'exception d'un ou deux, tout ce que j'ai ouï, m'a paru misérable. Ce n'est pas peine de troquer ses oreilles contre le droit de piailler de la sorte. De plus, leurs récitatifs et leurs airs sont parvenus à un tel point de baroque, qu'ils me feraient revenir bientôt de mon extrême prévention pour la musique italienne par-dessus la française, s'ils eussent eu soin de me ramener à ma façon de penser ordinaire, par quelques aires marqués au bon coin, par des symphonies admirables et des chœurs dont on ne saurait trop faire l'éloge. Dans les musiques d'église, le grand orgue et les corps accompagnent les voix, et cela fait un effet beaucoup meilleur que je n'aurais présumé. Je me suis fait beaucoup priser et chérir des principaux musiciens du pays, en criant bravissimo à tout propos, et en ménagent on ne peut pas moins leur modestie. Car il ne faut pas se figurer que les expressions simples ou positives soient d'usage dans ce pays-ci ; le comparatif même y est négligé, et dans les grandes occasions, il faut savoir surcharger le superlatif, et dire d'une chose passable : optimissime. »

Lettre XII, à A. M. de Blancey, le 25 juillet, à Vérone Vicence,
pp. 91-92 : « L'on aperçoit encore du voisinage de Venise à la vue d'un quantité de belles figures de femmes, grandes, grosses, grasses et blanches, telles qu'on les voit dans les tableaux de Paul Veronese, qui n'a pas manqué d'originaux à imiter, les Vénitiennes ayant la réputation d'être les plus belles femmes de l'Europe. »
Lettre XIV, à A. M. de Blancey, le 14 aout 1739, à Venise,
pp.111-112 : « Enfin je ne finirais pas, si je voulais blâmer toutes les erreurs où l'on est sur ce voyage, et qui ne sont pas mieux fondées que la jalousie des Italiens, ou la captivité de leurs femmes ; mais cette préface n'est déjà que trop longue. »
p. 114 : « On est là comme dans sa chambre, à lire, écrire, converser, caresser sa maîtresse, manger, boire, etc., toujours faisant des visites par la ville. Deux hommes, d'une fidélité à toute épreuve, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, vous conduisent sans vous voir, si vous ne voulez. »
pp. 116-117 : « Je ne vous parlerai pas trop non plus du gouvernement ni des mœurs ; c'est un article qu'Amelot à traité à fond et assez bien. Il ne faut pas cependant croire tout le mal qu'il en dit, mais seulement la plus grande partie. Quant aux mœurs, vous aimeriez sûrement mieux que je vous entretinsse de cela que d'édifices et de peintures ; mais faites réflexion qu'un étranger qui passe un mois dans une ville n'est pas fait pour les connaître, et en parlerait presque infailliblement tout de travers. Cependant si vous voulez quelque chose là-dessus, je vous dirai qu'il n'y a pas de lieu au monde où la liberté et la licence règnent plus souverianement qu'ici. Ne vous mêlez pas du gouvernement, et faites d'ailleurs tout ce que vous voudrez. Je ne parle pas de la chose dont nos plaisirs et nous tirons notre origine, de la chose proprement dite par excellence. On ne s'en choque pas plus ici que de toute autre opération naturelle. C'est une bonne police qui devrait être reçue partout. Mais pour tout ce qui, en saine morale, doit s'appeler méchante action, l'impunité y est entière. »
pp. 117-118 : « Il en est à peu près de même de leur jalousie pour leurs femmes : cependant cela mérite explication. Dès qu'une fille, entre noble, est promise, elle met un masque, et personne ne la voit plus que son futur, ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille, chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précuation, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang. C'est souvent d'apanage du cadet de porter le nom du mari ; mais outre cela, il est de règle qu'il y ait un amant ; ce serait même une espèce de déshonneur à femme, si elle n'avait pas un homme publiquement sur son compte. Mais, halte-là ; la politique a très grande part à ceci. La famille en use comme le roi de France à l'éléction de l'abbé de Cîteaux ; on laisse choisir la femme en donnant l'exclusion à tels. Il ne faut pas qu'elle s'avise de ne prendre aucun autre qu'un noble, et parmi ceux-ci, un homme qui ait entrée dans le Pregadi ou sénat et dans les conseils, dont la famille soit assez puissante pour pouvoir favoriser les brigues, et à qui l'on puisse dire : Monsieur, il me faut demain matin tant de voix pour mon beau-frère ou pour mon mari. Avec cela, une femme a la liberté toute entière, et peut faire tout ce qu'elle veut. Il faut cependant rendre justice à la vérité ; notre ambassadeur me disait, l'autre jour, qu'il ne connaissait pas plus d'une cinquantaine de femmes de qualité qui couchassent avec leurs amants. Le reste est retenu (p.117) par la dévotion. Les confesseurs ont traité avec elles qu'elles s'abstiendraient de l'article essentiel ; moyennant quoi, ils leur font bon marché de reste tout aussi loin qu'il puisse s'entendre, y compris la permission de n'être pas manchottes.
Voilà quel est le train courant de la galanterie, où les étrangers n'ont pas beau jeu. Les nobles ne les admettent guère ni dans leurs maisons ni dans leurs parties. Ils veulent vivre entre eux, et avoir leurs coudées franches, pour parler devant leurs femmes de brigues et ballotages articles sur lesquels le tacet s'observe exactement devant l'étranger. Cependant, lorsque deux personnes s'entendent, il n'est pas impossibles de faire un coup fourré à la faveur des

gondoles, où les dames entrent toujours seules sans surveillants ; c'est un asile sacré. Il est inouï qu'un gondolier de madame se soit laissé gagner par monsieur ; il serait noyé le lendemain par ses camarades. Cette pratique actuelle des dames a beaucoup diminué les profits des religieuses, qui étaient jadis en possession de la galanterie. Cependant il y en a encore bon nombre qui s'en tirent aujourd'hui avec distinction, je pourrais dire avec émulation ; puisque, actuellement que je vous parle, il y a une furieuse brigue entre trois couvents de la ville, pour savoir lequel aura l'avantage de donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver. En vérité, ce serait du côté des religieuses que je me trouverais de plus volontiers, si j'avais un long séjour à faire ici. Toutes celles que j'ai vues à la messe, au travers de la grille, causer tant qu'elle durait et rire ensemble, m'ont paru jolies au possible et mises de manière à faire bien valoir leur beauté. Elles ont une petite coiffure charmante, un habit simple, mais bien entendu ; presque toujours blanc, qui leur découvre les épaules et la gorge, ni plus ni moins que les habits à la romaine de nos comédiennes.

Pour épuiser l'article du sexe féminin, il convient ici plus qu'ailleurs de vous dire un mot des courtisanes. Elles composent un corps vraiment respectable, par les bons procédés. Il ne faut pas croire encore, comme on le dit, que le nombre en soit si grand que l'on marche dessus ; cela n'a lieu que dans le tems de carnaval, où l'on trouve sous les arcades des Procuraties, autant de femmes couchées que debout ; hors de là leur nombre ne s'étend pas (p.118) à plus du double de ce qu'il y en a à Paris ; mais aussi elles sont fort employées. Tous les jours régulièrement à vingt-quatre ou vingt-quatre heures et demie au plus tard toutes sont occupées. Tant pis pour ceux qui viennent trop tard. A la différence de celles de Paris, toutes sont d'une douceur d'esprit et d'une politesse charmante. Quoi que vous leur demandiez leur réponse est toujours : *sarà servito, sono a suoi commandi* (car il est de la civilité de ne parler jamais aux gens qu'à la troisième personne.) A la vérité, vu la réputation dont elles jouissent, les demandes qu'on leur fait ordinairement sont fort bornées ; cependant j'en trouvai l'autre jour une si jolie que… le moyen de ne s'y pas fier, elle me répondait des conséquences per la beatissima madonna di Loreto.

Nous avons eu quelque peine à nous mettre un peu dans le beau monde ; nous sommes arrivés dans des circonstances défavorables. La sérénissime république venait de faire main basse sur près de cinq cents courtiers d'amour qui, abusant de leur ministère public, s'en allaient offrir à tous venant, sur la place Saint-Marc, madame la procuratesse celle-ci, ou madame la chevalière celle-là ; de sorte qu'il arrivait quelquefois à un mari de s'entendre proposer sa femme. On a réformé cette licence trompeuse et insolente. Néanmoins il ne faut être d'un grand guignon pour le faire mal. Il vient de m'arriver à ce sujet une plaisante aventure, qui m'a mis pour un moment dans un embarras fort risible. J'avais envoyé hier un gondolier faire l'ambasciata à la célèbre Bagatina. Le rendez-vous était pris chez elle à une heure marquée. Je ne la trouvai point ; sa femme de chambre me dit qu'elle avait été obligée de sortir avec une dame de ses amies, pour aller à la conversation, chez je ne sais quel seigneur, et qu'elle m'en faisait excuse, me priant de revenir le lendemain. Pendant ce discours, j'examinais un appartement vaste, magnifique, richement ornée, et paraissant fort au-dessus de l'état d'une pareille princesse. Je demandai à la femme de chambre si un tel gondolier n'était pas venu de ma part parler à la Bagatina. Elle me répondit que le gondolier était venu en effet, mais que sa maîtresse ne s'appelait point Bagatina mais bien Abbati Marcheze, et qu'elle (p.119) était la femme d'un noble vénitien. Mais, lui ai-je dit qu'est-ce que votre maîtresse a pensé que je voulais d'elle ? Que vous aviez quelque lettre de recommandation à lui remettre, a-t-elle repris. Vous êtes le maître, monsieur, de me laisser où de revenir demain, si cela vous plaît. Là-dessus j'ai fait monter le gondolier, la soubrette et lui ont persisté en leur dire, chacun de leur côté. Le gondolier a été traité de *binbante* et de *ladro*, et j'ai été congédié avec force révérences, assez incertain si je retournerais le lendemain, et de ce que pouvait signifier un pareil quiproquo. Enfin je me suis déterminé à risquer le paquet, et j'y suis retourné

aujourd'hui. J'ai trouvé une grande femme bien faite, d'environ trente-cinq ans, d'un bon maintien, magnifiquement vêtue et chargée de pierreries, qui s'avançant à moi d'un air très grave, m'a demandé ce que je souhaitais d'elle. Je le savais assez, et mon embarras ne roulait que sur la manière de le lui dire. Je lui ai baragouiné un compliment inintelligible dans le plus mauvais italien que j'ai pu, et cela ne m'est pas difficile. Enfin, s'apercevant de ce qui causait mon incertitude, elle a eu le bon procédé de la lever elle-même au bout d'un instant, en quittant son faux nom et sa fausse décence. Elle a même eu l'air surpris de ma libéralité ; car, en faveur du meuble et de l'habillement, j'ai doublé les sequins, ne voulant pas avoir rien mis de médiocre dans une main ornée de diamants. Les nobles j'entends ceux qui ne sont pas d'un goût plus raffiné, font grand usage de ces princesses. Quand l'un d'eux veut faire une partie de promenade avec la sienne, elle vient tout uniment le prendre dans sa gondole au sortir du conseil et l'on n'est pas plus surpris de l'y voir monter avec elle en pleine place Saint-Marc, qu'on ne l'a été, en temps de carnaval, devoir ce noble ôter son masque et son domino dans l'antichambre du conseil, pour y entrer. Ma foi ! ils ont raison, c'est un doux séjour de jouissance qu'une gondole. Au surplus, ne croyez pas que, malgré la fidélité dont elles se piquent pour leurs tenants, elles soient inaccessibles. Ce scrupule ne dure jamais que cinq jours de la semaine ; leurs amants même leur laissent presque toujours toute liberté le vendredi, parce qu'ils font leurs dévotions, et le samedi, parce qu'ils ont affaire au Pregadi. Elles ont un usage politique assez bien trouvé, c'est de ne (p.120) rien accorder qu'à la seconde entrevue, parce que, disent-elles, il faut reconnaître avant d'aimer. Au moyen de ce, on leur fait au moins deux visites, et elles reçoivent des appointements doubles pour un seul service. Je crois que voilà un chapitre traité à fond. Je l'ai fait de la sorte en votre faveur, parce que je sais que vous êtes fort vicieux, et afin que vous n'ayez rien à désirer, j'ajouterai que les femmes sont plus belles ici qu'en aucun autre endroit, surtout parmi le peuple. Ce n'est pas qu'on y trouve plus qu'ailleurs des beautés ravissantes ; mais communément le grand nombre est joli et en général elles ont toutes la taille et le teint beaux, la bouche grande et agréable, les dents blanches et bien rangées.»

Lettre XVI, à A. M. de Quintin, le 26 août, à Venise,

p. 136 : « Le palais Labia, construit à la moderne, est le seul qui m'ait paru bien entendu en dedans. La maîtresse du logis, femme sur le retour, qui a été fort belle et fort galante, folle des Français et par conséquent de nous, exhiba à notre vue toute ses pierreries, les plus belles peut-être que possède aucun particulier de l'Europe. »

Lettre XVIII, à A. M. de Blancey, le 29 août, à Venise,

pp. 143-144 : « La même transcendante ici, est celle des hôpitaux. Il y en a quatre, tous composés de filles bâtardes ou orphelines, et de celles que leurs parents ne sont pas en été d'élever. Elles sont élevées aux dépens de l'Etat, et on les exerce uniquement à exceller dans la musique. Aussi (p.143) chantent-elles comme des anges, et jouent du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncelle, du basson ; bref, il n'y a si gros instruments qui puissent leur faire peur. Elles sont cloîtrées en façon de religieuses. Ce sont elles seules qui exécutent, et chaque concert est composé d'une quarantaine de filles. Je vous jure qu'il n'y a rien de si plaisant que de voir une jeune et jolie religieuse, en habit blanc avec un bouquet de grenades sur l'oreille, conduire l'orchestre et battre la mesure avec toute la grâce et la précision imaginables. Leurs voix sont adorables pour la tournure et la légèreté ; car on ne sait ici ce que c'est que rondeur et sons filés à la française. La Zabetta des Incurables est surtout étonnante par l'étendue de sa voix et les coups d'archet qu'elle a dans le gosier. Pour moi, je ne fais aucun doute qu'elle n'ait avalé le violon de Somis. C'est elle qui enlève tous les suffrages, et ce serait vouloir se faire assommer par la populace que d'égaler quelqu'autre à elle. Mais, écoutez, mes amis, je crois que personnes ne nous entend et je vous dis à l'oreille que la Margarita des Mendicanti la vaut bien et me plaît davantage. »

Lettre XXIII, à A.M. de Blancey, le 3 octobre 1739, à Florence,
p.183 : « Quoique la réputation des Florentins ne soit pas bonne sur l'article des dames, cependant il ne faut pas croire que les méchantes pratiques soient si universellement suivies parmi eux, qu'il ne se rencontre pas un juste dans Israël. Soit qu'on commence à reconnaître l'abus du préjugé, soit que le beau sexe y soit complaisant, je vois que les dames sont assez fêtées, et de plus l'amour antiphysique n'est pas toléré comme vous vous imaginez peut-être ; car, sans parler de la bulle d'Adrien qui ordonne le contraire, il y a ici une loi précise qui défend, l'autre, à peine de dix sous l'amende contre ceux qui seront pris sur le fait ; à moins, dit la loi, qu'ils ne l'aient fait pour leur santé. »
Lettre XXIV, à A. M. de Quentin, le 4 octobre, à Florence,
p. 189 : « Michel-Ange criagnait-il qu'on doutât qu'il était grand dessinateur et savant anatomiste ? Il muscle ses femmes comme des Hercules et dédaigne d'imiter le bon goût de l'antique, dont il s'est approché dans son Bacchus de la Galerie, pour faire voir sans doute qu'il réussirait dans ce genre, s'il voulait s'adonner. »
p.198 : « Dans la cinquième [salle], la statue grecque appelée l'Hermaphrodite, femelle de la ceinture en haute, et mâle de la ceinture en bas. »
Lettre XXVI, à A.M. de Neuilly, le 24 novembre, à Rome,
p. 246 : « Les dômes sont oblongs, de vilaine forme, sans lanterne au-dessus, les tremblements de terre les ayant renversés, en un mot de vrais Sodomes (sots dômes). » (à propos de l'architecture à Naples)
pp.151-152 : « Joignez à cela un mal intérieur plus grand et tout-à-fait incurable : c'est l'esprit du bas peuple, pervers à l'excès, méchant, superstitieux, traître, enclin à la sédition, et toujours prêt à piller à la suite du premier Mazaniello qui voudra saisir une occasion favorable pour faire du tumulte. C'est la plus abominable canaille, la plus dégoûtante vermine qui ait jamais rampé sur la surface de la terre. Et, par malheur, ce qui vicie abonde ; la ville est peuplée à regorger. » (à propos de la domination espagnole à Naples et du caractère des napolitains)
p.254 : « Les assemblées n'y sont point agréable ; il y a un certain vernis de superstition et de contrainte qui se répand sur tout. Les femmes y sont beaucoup plus gênées qu'ailleurs. Toutes la jalousie italienne est venue se réfugier ici, où elle s'est crue à l'abri des manières des peuples septentrionaux. »

Tome II

Lettre XLIV, à Madame Cortois de Quincey – Femmes. Assemblées. Conversations
pp. 137-138 : « Les dames romaines, dont vous me demandez des nouvelles, ma bonne amie, ne sont pas en prédicament de beauté dans les autres villes d'Italie. On me les avait annoncées laides et malpropres ; j'ai trouvé qu'on leur faisait tort. Quoique parmi la noblesse le sang ne soient pas aussi beau qu'à Venise, les femmes me paraissent ici au moins aussi bien qu'en aucune autre ville d'Italie ; la princesse Borghese, la duchesse de Caserte, mesdames Piccolomini, Petroni, Ricci, Falconieri, Sampieri et plusieurs autres, seraient partout de belles femmes. Il n'en est pas de même des femmes du peuple, ni des courtisanes, du moins pour le peu que j'en ai aperçu. Il n'y a point de ces courtisanes vénitiennes qui ont si bon air, et qui font si bien leurs affaires ; il n'y a point non plus de filles de théâtre : la décence ecclésiastiques ne laisse paraître, sur le théâtre dans les rôles de femmes, que de jeunes jolis garçons, à qui de diaboliques chaudronniers ont trouvé e secret de rendre la voix flûtée. Habillés en filles avec des hanches, de la croupe, de la gorge, le cou rond et potelé, on les prendrait pour de véritables filles. On prétend même que les gens du pays s'y trompent quelquefois jusqu'au bout ; mais c'est une vieille calomnie à laquelle je n'ajoute aucune foi. Je vois, au contraire, que ces honnêtes Romains sont très bons serviteurs du beau sexe :

chacun a sa chacune. Tous les jours on les voit arriver ensemble, dans les assemblées, ou a si peu d'intervalle l'un de l'autre que lorsque l'on voit entrer une personne, on peut parier à jeu sûr pour celle qui va suivre. Nous appelons ceci les cartes routées. Ces pariades de pigeons, se mettent ainsi deux à deux, tout le long des appartements, et font à leur aise la petite jaserie, jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie de jouer au quadrille, à tré-sept, au stopa, ou aux minchiate (tarots) ; mais surtout à ce dernier, qui est le grand jeu en règne. C'est un jeu forte extraordinaire, tant pour la manière dont il se joue. J'y voyais les gens si appliqués et si vifs, qu'autant par curiosité que parce que nous autres étrangers ne savons pour la plupart du temps que devenir dans ces grandes assemblées, il m'a pris fantaisie de me faire initier dans les mystères de ce jeu-ci, pus obscure en apparence que ceux de la Bonne-Déesse, mais qui ne sont rien au fond. Sur le peu que je sais jusqu'à présent de ce jeu, auquel je m'escrime déjà quoique souvent au détriment de mon associé, il me paraît facile à apprendre, mais très difficile à bien jouer. Ce jeu est très beau, au moins aussi savant, aussi vif aussi piquant que le reversi, le plus beau de nos jeux en France, et beaucoup plus rempli d'événements. »
pp. 144-145 : « Vous m'allez demandez à la lecture de cette lettre : Qu'est-ce donc que cette jalousie italienne dont on parle tant en France ? Ma foi ! Je n'en sais rien. Vous avez déjà vu, par mes lettres précédentes, que c'était un préjugé dont il fallait revenir ; aussi les religieuses se plaignent-elles qu'elles n'ont presque plus de pratiques. J'ai cru encore reconnaître à Naples l'extérieur de la jalousie : il semble qu'on l'ait chassée devant soi et rencognée au bout du pays ; mais Naples a plutôt les mœurs espagnoles (p.143) qu'italiennes. Ailleurs, les femmes paraissent avoir, à l'extérieur, leurs coudées franches sur l'article de la galanterie. Je ne laisserai pas que de faire à ce sujet deux remarques ; l'une, que les femmes, en public, ont plutôt l'air de l'indécence que l'air de la liberté : au reste, nous appelons indécence ce qui est contraire à nos mœurs ; mais ce n'en est plus une quand l'usage du pays y est confirme ; la seconde, que si les maris ne paraissent pas formalistes, au moins les galants sont-ils si assidus, qu'ils deviennent des argus plus incommodes cent fois que les maris ; on les trouve toujours là plantés le jour te la nuit, à ce que je crois, à contrecarrer un pauvre tiers, qui voudrait faire fortune : cette odieuse race de sigisbées épouse les femmes dix fois plus que les époux. Par exemple, je me porte pour amoureux d'une petite madame Ricci, jolie et mignonne au possible, n'a-t-elle pas éternellement un certain don Paul Borghese, qui la serre de si près qu'on ne passerait pas un fil entre eux. Je vous disais tantôt que ce don Paul est d'une très jolie figure ; je me rétracte ; e la trouve fort laid. Lacurne, de son côté, s'est attaché au char de madame Bentivoglio, la Bolonaise, femme aimable et gaie, dont le mari est le meilleur homme du monde ; mais la dame a un grand marquis Bevilacqua, son cousin, par qui le pauvre Lacurne est perpétuellement tenu en échec : on ne les voit paraître sans nous rappeler en riant, Lacurne et moi, cet endroit que vous savez des lettres de madame de Sévigné, où elle dit : « Voilà la bonne Dugué-Bagnols, et la grand marquis la Trousse. » legouz a été plus rusé ; il s'est adressé à Virginie Patrizzi, nouvellement mariée au comte Montorio, et fort laide, au moyen de quoi elle n'a point de galant.
Ajoutons une troisième remarque, aux deux que j'ai faites ci-dessus, savoir qu'un homme et une femme qui se sont pris réciproquement, se gardent. Les affaires y durent vingt ans ; on ne sait ce que c'est que les faire succéder les unes aux autres. C'est ici le triomphe de la constance, ou si vous voulez, de l'habitude : ce que je vous dis au reste, n'est pas tout-à-fait sans exception ; mais en général la coquetterie de nos femmes françaises, dont quelques-unes mettent leur gloire à agacer les (p.144) hommes et à faire d'un grand nombre d'adorateurs, est regardée comme le comble de l'indécence et des mauvaises mœurs. Il est probable qu'une pareille façon d'agir ne serait nullement tolérée par les maris, au lieu qu'ils paraissent souffrir d'assez bonne grâce qu'une femme choisisse un amant, pourvu qu'elle s'y tienne, de sorte qu'elles ont plutôt deux maris qu'un galant ; car il est pareillement malhonnête et hors d'usage ordinaire à un galant, de quitter sa maîtresse. On vous dit, au surplus, que ces

sigisbées sont sans conséquence ; que leur constante assiduité n'est qu'un usage reçu de politesse extérieure ; qu'ils n'ont aucune plus intime prétention, et qu'il faut avoir l'esprit naturellement mal fait, ou gâté par les coutumes de France, pour rien imaginer au-delà :
Forse era vero, ma pure non credibile
A chi del senno suo fosse signore.
pp. 145-146 : « pendant que nous sommes sur ce chapitre, il faut que je vous conte une bonne scène, que nous eûmes peu de jours après que Legouz fut arrivée, lorsqu'il n'était pas encore bien au fait des gens. Nous étions huit ou dix chez madame Borghese à deviser autour de son lit, où elle était en couche. On se mit à parler des femmes de la ville, à nous demander comment nous les trouvions, et lesquelles étaient le plus à notre gré. J'exaltai comme de raison madame Ricci. Par parenthèse, mon goût ne fit pas fortune dans l'assemblée, parce qu'elle n'est que jolie, et qu'ici la beauté consiste dans la régularité des grands traits proportionnées ; ils n'ont même point de terme dans leur langue pour rendre ce que nous appelons une jolie femme ; on convient, cependant, qu'elle plaisait extrêmement à presque tous ceux de notre nation, perché era una bella Francese. Après cela Legouz se mit à dire : « pour moi, je suis pour la Vergini Patrizzi, elle n'est pas jolie ; elle est très brune, maigre, marquée de petite vérole, malgré cela, elle me plaît plus que pas une (p.145) autre. Elle est jeune, gaie, d'une humeur douce et spirituelle ; elle a une taille dégagée, de petits yeux noirs et perçants qui me vont au cœur. C'est ma maîtresse ; je ne connais pas le seigneur Montorio son époux, mais je veux le voir souvent chez lui, et je lui ferai tant de courbettes, qu'il faudra qu'il soit bien fâcheux s'il ne me donne à dîner deux fois la semaine. » Chacun se mordit les lèvres pour s'empêcher de rire. J'avais voulu l'interrompre au premier mot, car vous noterez que Montorio était là présent, assis dans la ruelle du lit. Madame Borghese, près de qui j'étais, me retint fortement par le bas. Montorio se mit à dire gravement : « Que voulez-vous, monsieur, je n'y ai point été trompé. Dieu l'a faite laide, laide je l'ai prise, laide je la garde ; je n'imaginais guère qu'on en dût devenir amoureux, et je suis fort content qu'un homme d'esprit et de bon goût soit venu de si loin pour la trouver à son gré et la préférer à de plus belles. Pour vous faire voir que nous ne sommes pas si fâcheux qu'on le croit, ni si difficiles à faire connaissance, faites-moi l'honneur de venir demain dîner chez moi. » L'intrépidité de Legouz fut d'abord un peu déconcertée ; mais il fut bientôt remis. Tout se passe à badiner là-dessus de part et d'autre, et effectivement il s'est mis sur le pied d'aller assez souvent dîner chez Montorio, quoique peu jolie, est réellement fort gentille et paraître attachée à son mari. » (p.146)
pp. 148-150 : « Les procès pour fait d'impuissance, si rares chez nous, parmi les gens de condition, que nous n'en avons pas vue d'exemple depuis l'affaire du duc de Gesvres, arrivée il y a environ trente ans ne le sont pas autant ici. On dit que la mode en est venue des Génoises. On en rit, car la matière en donne envie d'elle-même ; mais on ne trouve pas choquant que les femmes soient mal satisfaites de n'être pas contentes. Ont-elles tort dans le fond ? Je vous en fais juges, mesdames, vous qui connaissez le beau rameau d'olivier qui fait la paix du ménage. Les nations ont, de part et d'autre, des façons de penser bien diverses ; chez nous la chasteté est une vertu qui a le pas sur toutes les autres, s'il faut vous en croire, car dieu sait combien vous faites les renchéries du peu que vous avez. Sur quoi je vous direz en passant que vous ne devriez pas tant vanter cette vertu, de peur que l'on ne croie que vous l'exaltiez si fort, que parce que vous trouvez qu'elle est la plus difficile à pratiquer. Chez les Guèbres, la chasteté absolue est regardée comme une abomination devant Dieu, n'y ayant rien de plus conforme à ses premiers préceptes ni de plus méritoire que d'entretenir le monde qu'il a créé, en y produisant et faisant croitre autant de créatures humaines, de plantes et d'animaux, qu'il est possible. En général, le célibat chez tous les Orientaux est regardé comme un état malhonnête et la stérilité comme un très grand malheur. Leur morale, à cet égard, me paraît plus aine que la nôtre. J'en ai un bon garant ; c'est celui qui a dit que l'arbre qui ne produit

point de fruit sera coupé et jeté au feu. Grâce au ciel, ma chère amie, vous êtes à couvert de la cognée, sinon de volonté, du moins de fait. Mais je vous devais (p.148) ce sermon moral en paiement des lamentations que je vous entends faire pour trois petits garçons marmousets que vous avez. Revenons à nos babilans, c'est ainsi qu'on appelle à Gênes les maris de non-valeur. Malgré toute ma science en étymologie, je n'ai pu découvrir l'origine de ce nom-ci. Nous voyons ici, trois procès de cette nature, deux desquels ont été terminés à la satisfaction des plaignantes comme c'est l'ordinaire ; l'autre fait grand bruit, et va se juger bientôt.
Le premier était celui de madame Grimaldi, ci-devant mariée à un Gozzadini de Bologne. Le cardinal Alexandre l'a parfaitement servie dans cette affaire et la sert bien encore, à ce que l'on en peut juger ; ce sont de ces cartes routées dont je vous parlais ci-dessus.
L'autre jour on apporta pendant le dîner, chez le cardinal de Tencin, la petite Gazette de Rome, où il y avait un assez bon conte qui fit faire la mine au bénin cardinal, en même temps qu'il se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire. Il faut savoir qu'Alexandre Albani est protecteur de Sardaigne. Voici ce que contenait l'article : « Hier on donna, au théâtre d'Aliberti, la première représentation de l'opéra de Siroë, mis en musique par Gaëtan Latilla, sur les paroles du Métastase ; son éminence monseigneur le cardinal Alexandre, qui avait passé l'après-dîner en affaires chez madame Grimaldi avec le ministre du roi de Sardaigne, honora la représentation de sa présence ; mais négligeant ce divertissement, il sortit du théâtre après le premier acte pour retourner chez madame Grimaldi.
La seconde dame remariée est une Lanfreducci, grande femme de vingt ans, faite au tour et belle comme un ange. Oh ! Pour ce mari-là, il fallait que son mal fût incurable ! Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il ne s'est pas défendu, et qu'il a laissé croire tout ce qu'on a voulu.
Après la dissolution de son premier mariage, elle vient il y a quinze jours, de se remarier au petit Sampieri ; ce qui nous a procuré une noce somptueuse, l'époux étant fort de notre connaissance.
La dame n'a pas voulu risquer d'être deux fois dupe sous prétexte que le futur époux avait été fort libertin, elle a voulu un rapport de chirurgiens ; on lui en a fait un récit comme du nain d'Auguste. Si j'avais été à la (p.149) place u petit Sampieri, je me serais piqué, et j'aurais demandé, à mon tour, un rapport de matrones. Le troisième procès est d'une grande conséquence. Il s'agit de la Doria, duchesse de Tursi, fille unique du riche Doria de ses parents ; mais le vieux bonhomme a beau faire, jamais postérité ne sortira de sa fille ; c'est moi qui en suis caution. Il y a je ne sais combien d'années qu'elle est mariée ; elle a sa quarantaine ; avec cela un vrai remède contre l'amour. Elle est venue elle-même solliciter son procès ; imprudence signalée ! Car son visage est une pièce significative en faveur de son mari. On me la montra l'autre jour, dans une grande assemblée, chez le cardinal Acquaviva ; je ne pus m'empêcher de dire que ce procès pouvait se juger sur l'étiquette du sac ; cependant le pauvre époux a affaire fort à cœur, à caisse à Ancône pour venir ici, le nom de la ville lui avait porté bonheur et procuré un accident fortuné. Il envoya, sans perdre de temps, réveiller, au milieu de la nuit, un notaire et un médecin pour dresser procès-verbal. Ces gens-ci, fâchés de voir troubler leur sommeil, s'écrièrent : « Eh ! mon Dieu ! Est-ce que monsieur le duc se trouve mal ? –Au contraire, leur répondit-on. –Eh bien ! Puisque cela est, reprirent-ils, nous irons demain matin. » Le pauvre plaideur s'écrira, à son tour, qu'il était ruiné. En effet, faute d'avoir saisi l'occasion par devant, elle s'est trouvée chauve d'ailleurs.
Si vous aimiez les nouvelles de palais, je vous manderais comment ce procès sera jugé. J'entends dire qu'il y a beaucoup de passion et de cabale dans cette affaire ; on croit que la duchesse gagnera, quoique la voix du public ne lui soit pas favorable ; on trouve que c'est s'y prendre un peu tard, après douze ou quinze ans de mariage. »

Lettre L, à A. M. de Maleteste – Spectacle et Musique

pp. 238-240 : « Je vous ai dit qu'en Italie on ne savait ce que c'était que de graver ou imprimer aucune musique, soit vocale, soit instrumentale. On aurait trop à faire ; les concertos,

les symphonies à grand chœur, pleuvent de toutes parts. Quant aux voix, il n'en faut pas un grand nombre ; opéra italien n'est, pour l'ordinaire, composé que d'environ une demi-douzaine de personnages, sans tout cet appareil de chœurs, de fêtes en chants et en danses, qui se trouvent dans les nôtres. (p238)
L'orchestre est ici plus nombreux et plus varié ; mais les instruments ne sont ni rares ni chers, au lieu que les belles voix se paient à un prix exorbitant, outre qu'il les faut faire venir de loin à grands frai.
Ces messieurs les châtrés sont d petits-maîtres fort jolis, fort suffisants, qui ne donnent pas leurs effets pour rien ? Il y a dans un opéra trois ou quatre voix de dessus et un contralto ou haute-contre, mâles ou femelles, avec une tenure ou taille pour les rôles de rois. Les voix de basse ne sont point en usage ; elles sont rares et peu estimées. On ne s'en sert que dans les farces, où le rôle comique est pour l'ordinaire une basse.
Ces trois premiers genre de voix ont une tierce ou une quarte d'élévation plus que chez nous. Les hautes-contre sont rares et prisées ; elles montrent à si, mi et ne sont pas du même genre que les nôtre ; aucune espèce de voix de femmes en bas-dessus plus bas qu'aucun des nôtres ; elles chantent non à l'octave supérieur des femmes, mais à l'unisson des hommes. Quelquefois la voix des châtrés change à la mue, ou baisse en vieillissant, et devient contralto de soprano qu'elle était. Il n'est pas rare qu'ils la perdent tout-à-fait désavantageux. O leur fait l'opération vers l'âge de sept ou huit ans ; il faut que l'enfant la demande lui-même : un peu moins intolérable. Ils deviennent pour la plupart grands et gras comme des chapons, avec des hanches, une croupe, les bras, la gorge, le cou rond et potelé comme des femmes. Quand on les rencontre dans une assemblée, on est tout étonné, lorsqu'ils parlent, d'entendre sortir de ces colosses une petite voix d'enfant. Il y en a de fort jolis ; ils sont fats et avantageux avec les belles dames, dont ils sont, à ce que prétend la chronique médisante, fort courus pour leurs talents qui ne finissent ces demi-virs présenta une requête au pape Innocent XI, pour avoir permission de se marier, exposant que l'opération avait été mal faite ; sur quoi le Pape mit en marge : Che si castri meglio.
Il faut être accoutumé à ces voix de castrats pour les (p.239) goûter. Le timbre en est aussi clair et perçant que celui des enfants de chœur et beaucoup plus fort ; il me paraît qu'ils chantent à l'octave au-dessus de la voix naturelle des femmes. Leurs voix ont presque toujours quelque chose de sec et d'aigre, bien éloigné de la douceur jeune et moelleuse des voix de femmes ; mais elles sont brillantes, légères, pleines d'éclat, très fortes et très étendues. Les voix de femmes italiennes sont aussi d'un pareil genre, légères et flexibles au dernier point ; en un mot du même caractère que leur musique. Pour de la rondeur, ne leur en demandez pas, elles ne savent ce que c'est ne leur parlez pas de ces admirables sons de notre musique française, filés, soutenus, renflés et diminués par gradation sur une même note ; elles ne savent ce que c'est, ne leur parlez pas de ces admirables sons de notre musique française, filés, soutenus, renflés et diminués par gradation sur une même note ; elles ne seraient guère plus capables de vous comprendre que d'exécuter de tels sons. Les italiens distinguent néanmoins deux espèces de voix qu'ils appellent voce di testa, qui sont tout-à-fait légère et propres aux petites tournures charmantes qu'ils savent donner à leurs agréments musicaux ; les voix de poitrine, voce di petto, ont des sons plus francs, plus naturels et plus pleins. Pour le dire, en un mot, les voix de ce pays-ci sont agréables, flexibles, séduisantes au possible ; mais à les mettre toutes à l'alambic, on ne tirerait pas, de toutes ensemble réunies, une voix comparable ni approchant de celle de la Lemaure. Quoique zélé partisan de la musique italienne, je demeure d'accord avec vous que ce genre de voix si ronde, si pleine, si moelleuse, si sonore, est préférable à tout autre.
Les meilleures que j'aie entendues sont la Faustina, la Tesi, la Baratti ; en castrats, Senesino, Laurenzino, Marianini, Appianino, excellent contralto ; Egizietto, Monticelli, Salimbeni, Porporino, jeune écolier de Porpora, joli comme la plus jolie fille ; en tenore, Babbi, la plus

belle haute-taille qui se puisse, allant aussi haut que Jelyot, et fort bon acteur. Les sexes sont fort mélangés dans l'opéra ; à Naples, la Baratti jouait un rôle d'homme ; ici l'on ne souffre pas de femmes sur le théâtre ; la bienséance ne le permet pas, et n'y veut que de jolis petits garçons habillés en filles ; et, Dieu me pardonne, vu l'affolement (p.240) qu'on a, par toute la terre, pour les filles de théâtre, je crains fort que la fornication ne s'y glisse parfois. Quelquefois ces beautés déguisées ne sont pas trop petites. Mariani, avec six pieds de haut, joue un rôle de femme sur le théâtre d'Argnetina ; c'est la plus grande princesse que je verrai de mes jours. » (p.241)

Lettre LIII, à A. M. de Neuilly, Route de Rome à Modène. – Séjour à Modène

pp. 299-300 : « le Gaulois Sainte-Palaye avait trop d'impatience de se faire exhiber, par Miuratori, je ne sais quel recueil de vieux jongleurs provençaux, pour passer toute cette journée à Bologne avec nous ; il s'envola à Modène sir les ailes de sa vieille doctrine, et ne trouva non pus de Muratori (p.299) que de chiens verts. J'ai lieu de croire qu'il se dépiqua sur mademoiselle Gorgnet, jadis danseuse à l'Opéra-comique, favorite de mademoiselle Sallé, à ce que portait la chronique, aujourd'hui première sautilleuse du duché de Modène, et fort avant dans les bonnes grâces de certaines dames de la ville, parce qu'elle a, comme vous savez, des talents grands et des dents. Aussi, pour donner aux aventures plus airs de vraisemblance, elle va toujours vestita da uomo. Une Sapho valant bien un Muratori, Sainte-Palaye se la donna pour compagnie, têt à tête à souper. Je ne puis vous dire au juste lequel des deux eut le dessus dans cette affaire :

C'est dommage que dans Paris
Tous ces messieurs les beaux-esprits,
Ces messieurs de l'Académie
Soient sujets à cette infamie. »

Lettre LIV, à A. M. de Neuilly, Route de Modène à Milan,

p. 311 : « Avant que de partir, nous dîmes adieu fort tendrement et avec grand regret, à notre ami le marquis Bevilacqua ; j'ai eu le plus grand tort de vous en mal parler en partant de Rome. Je m'étais butté contre lui à lui voir faire métier d'être éternellement sur les épaules de madame Bentivolglio, sans jamais dire un mot ; car le rôle de sigisbée est intolérable aux yeux des spectateurs. J'avais tort, ce n'était de sa part que mauvaise habitude nationale ; c'est un garçon charmant, plein de sens, d'esprit et de douceur ; en un mot, de la plus agréable société du monde ; il s'en retourne de son côté à Ferrare, sa patrie. »

Annexe 16 - CAYLUS (Anne Claude Philippe Comte de), *Voyage d'Italie (1714-1715)*, annoté et précédé d'un essai sur le Comte de Caylus par Amilda-A. Pons, Paris, Librairie Fischbacher, 1914

p. 3 : « Cette Cour est très jolie, très nombreuse en dames bien faites, nombre de gentils minois. Les hommes n'y sont pas si bien faits. Les vieux m'y ont paru plus aimables, et les jeunes sont comme chez nous. Le régime de vie du Roi a, dit-on, cependant changé la vie aimable qu'on y menait. C'est encore tout comme chez nous, quoique les femmes n'y soient pas encire tout à fait si libres ou si libertines que chez nous. » (à propos de la cour des Savoie à Turin)

pp. 29 : « Il est permis au hommes d'aller faire les sigisbées à la portière jusques à la nuit que l'on allait à la Comédie, peu remplie des gens de la ville, ou aux conversations, où effectivement l'on cause, ou l'on joue à des jeux de commerce. »

p. 45 : « Nous vîmes les trois filles de M. de Modène, toutes bien faites mais point jolies, et deux garçons : l'aîné, pas mal fait mais triste ; le cadet nommé Prince Frédéric, plus joli et éveillé, habillé en abbé. Le plus vieux des filles et des garçons pouvaient avoir vingt ans. »

p. 50 : « Nous fûmes à la conversation où nous vîmes d'assez jolies femmes chez M. de Gonzagues qui se nommait Mlle de Maransane et qui était languedocienne. »
p. 112 : « La place de St-Marc est ornée d'une chaire de prédicateur l'après-midi. Il s'y en trouve un qui venant de déclamer contre la luxure, aura au bas de la chaire, son masque dont il se servira pour être à pratiquer ce qu'il vient de condamner, ou du moins à écouter les bateleurs, diseurs de bonne aventure, marionnettes dont le Braglio est rempli et qui n'attendent que son souhait de l'éternité pour commencer leur jeu. Tout le monde se trouve l'après-midi dans cette place ou sous les Procuraties. La foule en fait l'agrément : c'est être extraordinaire que d'y aller sans femme ou sans dessein d'y en trouver. L'on se promène dans ce lieu jusques à la nuit d'abord qu'elle est venue. L'on trouve au bout de la place le ridotto, lieu fameux et si fort chéri (p.115) des nobles Vénitiennes qu'ils ne pensent à autre chose. C'est une maison qui ne sert que pour jouer, qui que ce soit qu'un noble n'y peut tailler. Ils sont démasqués, personne qu'eux ou les femmes ne peuvent guère l'être. (p.116) »
pp. 118-119 : « Je ne dois pas oublier que les moines, les prêtres se servent de la liberté publique pour aller dans les lieux où, dans d'autre temps, ils n'oseraient aller avec leurs habits. C'est apparemment pour convertir les religieuses fort galantes. (p.118) On leur fait la cour. Autrefois, dit-on les dames plus retirées leur laissaient plus de pratique de gens de la ville le long de l'année. A présent les grilles tournent à bien pour les etrangers. Ces pauvres filles ne pouvant sortir, font au moins comme les autres au-dedans de leur maison. Elles s'y masquent à leurs parloirs dans lesquelles elles voient danser et écoutent tous les contes qu'on leur fait. Les meilleurs ne sont pas devant tant de témoins. L'on m'a dit qu'elles n'étaient pas scrupuleuses. »
p. 168 : « Le sang est assez beau à Ancône ; les filles, dit-on, le savent et mettent leur beauté et leur âge à profit. J'ai vu le magistrat dans une grande salle où l'on voit un pied et un bout de jambe du cheval qui était sur l'arc de Trajan ; une inscription au-dessous l'apprend. »
p. 176 : « L'on passe presque toujours dans les montagnes couvertes d'arbres qui conservent leurs feuilles pendant l'hiver ; cet objet est beau mais triste et bon pour les idées des amants absents de ce qu'ils aiment ! » (à Terni)
pp. 198-199 : « De Francolino à cette, jadis si débauchée, l'on arrive par un beau chemin ; celle qui porte ce nom aujourd'hui ne mérite que les épithètes de vilaine de malpropre et de mal pavée et il n'y a nulle sensualité dans le cabaret où nous avons dîné. Elle a une espèce de citadelle ; je n'ai pu juger de sa force. La ville est peu ou point fortifiée. L'on y trouve des ruines, des vieux tombeaux, mais tout cela peu considérable, ainsi que des bouts de statues. L'église de l'Annonciade n'est pas laide ; les dehors sont bâtis de débris d'antiques. » (à Capoue)
pp. 249-250 : « Cette ville est grande, très peuplée, surtout en femmes qui (p.198) sont, généralement parlant, belles. Il y en a, dit-on, huit mille qui font plaisir au premier venu, sans celles dont on ne parle point. » (à Naples)
p. 341 : « Je ne dois pas oublier de dire que les nobles génois, mis proprement en été d'un habit et d'un petit manteau de taffetas, en hiver d'un autre de velours noir, sont généralement bien faits. Les femmes du monde y ont assez de liberté, le sigisbeat y contribue. Chez les bourgeois les manières italiennes sont conservées. » (à Gênes)

Annexe 17 - COCHIN (Charles Nicolas)*, Voyage d'Italie ou recueil de notes sur les Ouvrage de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie,* Paris, Chez Ch. Ant. Jombert, 1758, Vol. 1 à 3

Tome I

p. 88 : « On voit dans la place une figure d'un Pape assis, de marbre blanc, de Pietro Bacci, sculpteur moderne. Il est drapé d'une manière assez grande et ingénieuse ; les linges sont bien et hardiment travaillés ; la tête est dans un goût mâle et ressenti : mais les détails en sont rendus avec un peu de sécheresse ; les jambes paraissent courtes. En général cette figure est bien composée, et fait un grand effet. » (à Ravenne, l'église San Romualdo)
p. 109 : « Il y a des figures d'hommes en caryatides de bas-relief, au lieu de pilastres : tout cela est assez mal exécuté, et fait un mauvais effet, quoiqu'il y ait des profils de corniches, et autres détails d'architecture fort beaux et d'une manière mâle. » (Villa d'Este à Tivoli)
p. 185 : « Un Ecce Homo, du Guide (demi-figure de grandeur naturelle). La tête est d'un beau caractère et d'une belle expression. Le dessein du tout est très fin, avec quantité de beautés de détail et de vérités de nature : il y a cependant quelque chose de pauvre et d'une nature basse dans le bras droit. Le pinceau y est admirable, et rend bien toutes les mollesses de la chair. La couleur de ce tableau est tellement faisable, qu'il paraît n'être qu'une grisaille. » (à Naples, Palais du Prince de la Torre)

Tome II

p. 19 : « Un tableau de Rubens, où l'on voit Hercule entre le vice, et la vertu (personnifiés par l'Amour et Minerve) et le temps. Ce tableau est parfaitement bien composé, et bien groupé ; il y a un bel effet de lumière, une belle couleur et beaucoup d'harmonie : les têtes sont d'une grande beauté ; les figures sont presque de grandeur naturelle. » (à Florence, chambre des tableaux flamands du palais Pitti)
p. 31 : « un tableau rond, de Michel-Ange (figures de grandeur naturelle) : ce tableau est d'une composition bizarre ; la Vierge reçoit pardessus son épaule l'Enfant jésus, que Saint Joseph, qui est derrière elle, lui donne. On voit dans le fond plusieurs petites figures d'hommes nus, on ne sait ce qu'ils signifient : au reste, il y a des beautés d'une dans ce morceau ; les draperies en sont plissées d'un beau choix, les plis sont cependant cassés un peu sèchement, mais dessinés ; la manière, en général, est sèche. Ce tableau es caché il faut demander à le voir. » (à Florence, Tribune dans la Galerie du Grand Duc)
pp. 32-33 : « Une Vénus, du Tiziano (de grandeur naturelle), avec un enfant ; bien dessiné d'une nature de femme formée. Ce tableau semble fort beau, quand on le voit seul : mais la couleur en paraît bise, et le choix de nature moins agréable, lorsqu'on découvre un autre tableau de femme couchée sur un lit (grandeur naturelle), fait par le même peintre. Il est placé au dessous, et masqué par un autre tableau. Ce morceau est en effet d'une beauté digne de la plus grande admiration. De la main droite elle tient des fleurs, elle laisse aller négligemment l'autre sur ce que la modestie doit cacher : à ses pieds, on voit un petit chien qui dort, et dans le fond une petite figure qui fouille dans un coffre, et une autre debout. Ce fond n'est pas extrêmement heureux, et les figure paraissent d'une proportion trop petite ; cependant ce tableau est hardie, en ce que le fond (p.32) est clair, et que la femme est claire aussi, et sur le linge blancs ; le fond ne paraît pas assez dégradé, mais ce peut être parce qu'il a noirci. Au reste le choix de la nature est admirable : c'est une jeune personne qui a peu de gorge, mais belle et bien placée, le dessein en est du plus beau coulant, d'une finesse et d'une grâce admirables ; les mains sont dessinées sans manière et avec toutes les grâces possibles, surtout

celle qui est sur le ventre, dont tous les doigts se suivent naturellement, et font un si beau contour qu'on n'y peut rien désirer ; les jambes et les pieds sont d'une simplicité et d'une délicatesse parfaite ; la tête, quoique belle et pleine d'agrément, ne semble pas au point de perfection où sont portées les autres parties du corps. La couleur est la nature même ; quoique toute claire, les membres ont toute leur rondeur, et les passages de tons et de demi-teintes, presqu'imperceptibles, sont cependant variés et d'une fraîcheur admirable ; les nuances de couleur vermeille qui y sont répandues aux genoux, aux pieds, etc. sont d'une couleur admirable et vraie : c'est une des plus belles choses qu'on voie en Italie. (p.33) » (à Florence, Tribune dans la Galerie du Grand Duc)
p. 39 : « Une figure de jeune homme debout, tenant une pomme ; le corps et les cuisses sont d'une grande beauté : la tête est d'un caractère plus petit, quoique cependant elle paraisse antique. Ce qui est restauré est bien. […] Une Bacchante et un tigre, non antique, d'un ensemble léger et gracieux, mais maniéré de formes : le col de la Bacchante est trop long, et la tête est médiocre. » (antiquités dans la Galerie du Grand Duc à Florence)
p. 42 : « Adrien, buste très beau, d'un beau travail et bien rendu : les cheveux et la barbe sont bien traités. […] Antinoüs, buste très beau et excellent : les épaules et les mamelles sont antiques, belles et de grande manière. » (antiquités dans la Galerie du Grand Duc à Florence)
p. 51 : « la chapelle qui doit servir de fond à cette église, et où sont les tombeaux des Médicis, est ce que l'on peut imaginer de plus riche et de plus précieux pour les matières dont elle est revêtue. Elle est d'ailleurs d'une fort belle architecture ; c'est un octogone ; les profils en sont traités d'un goût grand et mâle. » (à Florence, San Lorenzo)
p. 80 : « Un tableau de Carlo Cignani : la femme de Putiphar retenant Joseph. Il est d'une très belle composition, plein de feu dessiné avec beaucoup de goût, et d'une manière large. Il y a beaucoup de vérité de nature dans la femme qui est nue ; les têtes sont belles et d'une bonne expression, d'un pinceau gras et aisé, de bonne couleur et d'un effet vigoureux ; la nature n'en est pas du plus beau choix. » (au palais Arnaldi)
pp. 177-178 : « Les courtisanes envoyées pour tenter Saint (p.177) Benoît, et dans le fond, le Saint qui fuit, de Louis Carracci. (p.178) » (à Bologne, San Michele in Bosco)
p. 187 : « On trouve un dessin correct, plein de grâces et de finesses ; les plus belles têtes qu'on puisse imaginer, particulièrement elles des femmes et des jeunes hommes, et personne n'a pu le surpasser, ni peut-être même l'égaler dans la justesse, la noblesse et la naïveté qu'il a su y donner. Son coloris est d'une fraîcheur et d'une beauté admirable, surtout dans son meilleur temps : quoiqu'il ait eu depuis le défaut de faire les ombres trop verdâtres, ses demi-teintes sont toujours admirables. S'il manque de caractère dans les figures d'hommes, combien ce défaut n'est-il pas réparé par la satisfaction que donnent les grâces qu'il sait répandre sur tout. Peu de maître lui peuvent être comparés pour la beauté du pinceau : sa touche est toujours spirituelle, facile et cependant exacte. » (à Bologne, le palais Alberghati)

Tome III

pp. 250-251 : « S. Alessandro Pauli, du Puzet. C'est une statue admirable ; elle est du plus grand goût, large, bien drapée, et d'une manière très grande : elle peut avoir douze pieds de proportion.
Saint Sébastien, du même, également (p.250) admirable : les muscles ne semblent pas tout-à-fait assez ressentis, et la figure est un peu maniérée, mais cependant d'un faire très grand. Les parties, comme les têtes, les pieds et les mains, sont très belles. (p.251) » (à Gênes, Eglise del Carignano)

Annexe 18 - DENON (Dominique Vivant), *Voyage en Sicile*, Paris, De l'imprimerie de Didot L'aîné, 1788

p. 70 : « Les femmes jolies, mais plus agréables encore, ne semblent avoir de prétentions que la dose qui les rend plus aimables ; elles ont assez d'esprit pour avoir pas besoin d'être pédantes, et plus de curiosité que de timidité ; elles sont accueillantes pour les étrangers, savent leur parler, et bientôt les intéresser. Les hommes sont spirituels, nobles et fastueux, ont une aisance dans les manières qui est tout à fait cavalière et noble. On s'y marie si jeune que la plupart des maris sont des enfants ; et je croyais voir nos bruyants petits-maîtres français, occupés de livrées, de chiens et de chevaux, tout émerveillés encore du luxe qu'on vient de leur permettre, et du bruit qu'on leur laisse faire. » (à Palerme)
p. 80 : « Toutes ces antiquités bien examinées, je revins à Palerme me livrer à la société, en attendant mon départ. Je n'y retrouvai plus les femmmes qu'aux spectacles ; elles n'étaient plus des soupers de la Marine, qui ne se composaient que de célibataires comme moi. Sur le promenoir même, de subites fraîcheurs obligeaient les maris de rentrer ; et par un tendre soin, ils abrégeaient les promenades et les conversations de leurs épouses. A l'assemblée ils étaient toujours là ; et dans les mouvements de ceux que je soupçonnais le moins, je découvris que la jalousie sicilienne ne pouvait se masquer qu'un moment, et qu'il n'y avait encore que les femmes qui eussent une véritable disposition à prendre sur cela les usages de France. Au reste, cette passion violente est peut-être nécessaire pour sauver de l'apathie les barons palermitains, qui, sans cela, passeraient leur vie dans une molle et voluptueuse oisiveté, mangeant d'avance le revenu de leurs terres qu'ils n'ont jamais vues, et empruntant de leurs fermiers au rabais de leurs baux ; car les Siciliens ne peuvent emprunter autrement, les fonds étant éternellement substitués à l'aîné, et libres de toute autre charge que celle des pensions des cadets ou de la dot des filles. Les lois féodales existent encore pour la noblesse de Sicile comme au temps des Normands ; ce qui fait des procès de succession à l'infini, et ce qui enrichit un peuple de gens d'affaires dont Palerme est rempli, et qui sont tous riches. »
p.161 : « On voit à l'embouchure du port dans la mer, lorsqu'elle est calme, le bouillonnement d'une source abondante qui est lancée du fond, et se mêle ses eaux qu'à la surface. Quoique cet effet soit connu en d'autres endroits, celui-ci prête encore à la fiction du fleuve Alphée, qui Elide, roulant ses eaux à travers celles de la mer, venait les mêler sans qu'elles fussent altérées, à celles de sa belle nymphe. Mais ce n'est plus ce fleuve si amoureux : aujourd'hui tristement séparé, il ne ressemble qu'à un vieux mari ayant un autre lit que celui de son épouse prostituée. J'ai cherché à plusieurs reprises ce fleuve ou cette source ; mais ou le vent ou la mer trop haute, m'ont toujours empêché de le distinguer. » (à)

Annexe 19 - DU BOCCAGE (Anne Marie Le page Fiquet), *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, Chez les frères Perisse, 1770, Vol. 1 à 3

Tome III

Seizième lettre, de Turin, ce 25 avril 1757,
pp. 125-126 : « des curieux de tout genre parlent de ce pays ; qu'ajouterais-je à leurs recherches ? Si je me borne à (p.125) vous faire mon histoire, notre amitié vous la rendra intéressante ; mais vous ennuierez ceux à qui vous voulez lire mes lettres. Il est vrai que la manie de parler souvent de soi, traitée de vanité en toute autre occasion, ne doit point l'être dans une correspondance dont le seul but est de se communiquer l'une à l'autre les choses qui nous concernent et nous affectent le plus. Tâchons donc, en vous instruisant de ce qui me regarde, de vous amuser des merveilles dont je serai le plus frappée. Cent personnes

regardent le même objet et l'envisagent sous divers points de vue : puisse ma manière de voir, ajouter quelqu'agrément à vos lectures sur les lieux que je suis en train de parcourir ! (p.126)»

Dix-septième lettre, à Venise, deux jours avant le Carnaval de l'Ascension 1757,

p. 139 : « Cette Dame eu la bonté de me mener au cours, où, pour la première fois, je vis se promener sans se mouvoir ; nous arrêtâmes devant une Eglise dans une place. Notre immobilité m'étonna : je pris la liberté de demander ce que nous attendions, ainsi que les autres carrosses arrêtés. Nous prenons le frais, me dit-on, à la manière de presque tout le pays. Nous voulûmes deviner la source d'un tel usage, et imaginâmes que jadis la contrainte de chercher l'air, donnait occasion de parler par la portière aux Chevaliers galants qu'on n'aurait pu voir chez soi ; et quoiqu'à présent la liberté y soit entière, la mode née de contrainte subsiste encore : notre conversation sur ce chapitre fut longue. Ma bienfaisante conductrice, non contente de m'instruire des mœurs du pays , de m'admettre à sa table, à son cercle, voulut encore que nous allassions coucher, en partant à son château de Vaprio, où nous fîmes trop bonne chère, et jouîmes de plus charmante situation. » (avec la Comtesse Simonetti, à Milan)

Dix-huitième lettre, à Venise, ce 1 Juin 1747,

p. 153 : « Dans les visites et les cérémonies, les hommes sont en perruques et robes fort amples, par conséquent fort incommodes, et les Dames en noir, qu'elles relèvent par beaucoup de pierreries et de dentelles. J'en vis l'autre jour un grand nombre rassemblées et parées pour une procession de la fille d'un Sénateur, dans un des Couvents destinés à la noblesse. La moitié du Sénat assista à ce sacrifice. L'extérieur et l'intérieur de l'Eglise étaient très ornées ; mais rien n'égale la perspective de la galerie par où la victime vint à la grille. Elle était longue, voûtée et terminée réellement par la mer ; les murs des deux côté peints en rouge, bordés de vrais orangers entremêlés de statues de Carron imitant parfaitement l'albâtre, formaient la plus étonnante décoration. L'épouse sacrée, couronnée de fleurs, soutenue par deux mères vénérables, s'avança à pas lents sur un tapis bleu parsemé de roses, prononça ses vœux dans les mains d'un Prélat, au son de mille instruments, et remonta au parloir. »

p. 154 : « les soins pris ici pour réprimer le luxe n'arrêtent point ces vaines dépenses. Les filles sans espoirs d'être bien mariées, prennent volontiers le voile. Le Couvent ne les gêne point à l'excès. Elles ont tous les soirs des assemblées à la grille, et leur vêtement relève la beauté, loin de l'éteindre. Madame Michaëli, que j'ai eu le bonheur de connaître, m'a donné sous cette habit l'idée des figures célestes. Je n'ai rien vu de plus beau, de plus touchant, de plus aimable. Chacun s'empresse à lui faire sa cour au parloir. Les Ministres étrangers y sont admis. La politique du pays défend aux nobles de se rencontrer avec eux ; chose embarrassante pour les personnes qui comme nous, ont l'honneur de fréquenter les uns et les autres. »

Vingtième lettre, de Florence, ce 18 Juin 1757,

pp.179-180 : « Nous descendîmes un Dimanche les coteaux couverts de maisons, de bois et de verdure qui détouraient. Quel fut notre étonnement de les voir habités par des Nymphes ! De jolies filles, couvertes de petits chqpeaux de paille, rnés de fleurs, colliers, bracelets, taille bien coupée ; enfin, l'habillement (p.179) de nos villageois d'Opéra est le fidèle tableau des paysannes de ces contrées. On m'assure qu'elles parlent aussi bien qu'elles marchent, surtout aux environs de Sienne : que leurs réponses sont si justes, qu'un Académicien de la Crusca n'y pourrait changer une syllabe. J'attribue ce raffinement de mœurs et de langage, passe peu à peu dans ce pays jusqu'aux chaumières, à une longue pratique des lois et des arts. (p.180) » (l'arrivée à Florence)

Vingt-quatrième lettre, de Rome, le 5 août 1757,

pp. 229-230 : « Après le dîner nous y vîmes les prodiges de la Cour du Belvédère, enfermés dans des niches que forme le mur. Des portes les couvent. On les ouvre. L'œil aperçoit le bel Antinoüs, favori d'Adrien, une Vébuse sortant du bain, trouvée sous l'Eglise des Saints Pierre et Marcellin, le Laocoon tiré des ruines du Palais de Titus, (p.229) chef-d'œuvre, dit Pline,

dont Antenodote et Polydore ornèrent les bains de cet Empereur ; l'Apollon par excellence, découvert à Nettuno, et fait, je coirs, par un Génie. Les humains ont peine à former le marbre à leur image, comment auraient-ils donnée à cette statue l'expression céleste ? (p.230) »

Vingt-huitième lettre de Naples, ce 8 Octobre 1757,

pp. 266-268 : « D'ailleurs, les femmes, comme les grands, sont (p.266) censées sans choix. On en fait trop de cas en apparence, trop peu en effet de leur capacité. Notre sexe censure par jalousie, celles qui ont du mérite ; l'autre attribue sans examen leurs succès aux bons conseils de leurs amis. Les hommes se dédommagent ainsi, dans notre absence, les louanges qu'en présence le besoin de nous plaire leur arrache sens cesse ; mais ce superflu d'encens qu'on croit donner sans conséquence ou par habitude, d'oblige notre raison à en rabattre au point de ne savoir où s'arrêter. Toutes les belles sont Vénus ou Minerve ; les guerriers, des Césars ; chaque poète, un Homère. Un si pernicieux abus des termes met hors d'état d'en trouver de distinctifs pour célébrer les vrais héros ; l'amour propre du vulgaire les prodigue, sans doute, afin que les gens supérieurs n'en puissent plus trier vanité : mais revenons à notre cérémonie religieuse. Les filles s'enferment ici comme à Venise et à Rome, à grands frais. Celles qui se destinent au cloître, assistent à ces sacrifices en robe de cour, et sous le nom d'épouses sacrées, (avant leur entrée au noviciat) sont promenées ainsi par tout dans la grande parure. A la procession dont je vous parle, j'eus le plaisir d'entendre Carafelli, coryphée de deux tribunes de musique. Ces chœurs de voix placés à droite, à (p.267) gauche des autels les mieux illuminés, donnent l'image des symphonies célestes (p.268) »

Annexe 20 - DUCLOS (Charles Pinot dit), *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, Maestricht, Chez J. P. Roux & Compagnie, 1793

pp. 108-109 : « Aucune femme à Rome ne monte sur (p.108) le théâtre, et il en était ainsi chez les Romains. Les rôles de femmes sont joués par des hommes. J'ai vu des femmes partout ailleurs sur les théâtres de l'Italie. Mais ce qui m'a toujours choqué, c'était d'y voir des castrats jouer des héros tels qu'Alexandre, césar, etc. »

p.135 : « Un avantage que notre musique, du moins à mon sens, a sur la leur, c'est que celle de nos instruments est toujours chantante, au lieu que leur vocale tient de l'instrumentale : ce sont des tenues, des passages, des points d'orgue. Cependant dans l'ordre de la nature la voix est le premier instrument, et la musique instrumentale ne doit être qu'une imitation de la vocale. La célèbre Gabrieli me apparaissait moins chanter que jouer de la voix. Pour les castrats, qui n'ont aucune sensibilité dans le chant, ce sont de purs instruments. Le plaisir qui peut naître de leur exécution brillante est troublé par la compassion et le mépris que leur état inspire ; c'est du moins ce que j'ai toujours éprouvé. » (à Naples)

p. 139 : « On voit encore, sur la côte de Bayes, les restes d'une maison que Cicéron appelait son académie, et où il composa plusieurs ouvrages, auxquels il donna le titre d'Académiques. Les délices de Bayes étaient si renommés, qu'Horace disait : *Nullus in orbe locus Baiis praeiucet amoenis* ; et que Sénèque et Properce accusent le séjour de bayès de porter les Romains à la mollesse et même à la débauche, par les plaisirs que ce séjour leur offrait. Il fallait dans ce temps-là l'air eût plus de salubrité qu'il n'en a aujourd'hui. Les fièvres règnent souvent dans ces cantons, et surtout vers Bayes. »

p.194 : « On voit dans une des salles de l'institut, des modèles en cire, de grandeur naturelle, de toutes les manières dont l'enfant peut se présenter pour sortir de la matrice, et le professeur donne en conséquence des leçons sur la conduite que doit tenir la sage-femme dans tous les cas possibles. Les femmes étant admises dans les académies d'Italie, Laura Bassi occupe à Bologne la chaire de physique. Elle parle le français, et c'est en latin (p.194) qu'elle donne ses leçons. Il y a peu d'années que la signora Agnese [Agensi], de Milan, professait les

mathématiques avec éclat. Elle s'est depuis retirée dans un couvent d'un ordre très austère. (p.195) » (à Bologne)
pp. 195-197 : « Il y avait alors à Bologne un homme, ou plutôt un personnage qui avait joué un grand rôle à la cour d'Espagne ; c'était le Castrat Farinelli, ce chanteur célèbre. Après avoir fait connaître son talent dans les principales cours de l'Europe, il s'était arrêté à celle d'Espagne. Le roi Ferdinand et la reine sa (p.195) femme s'étaient tellement passionnés pour lui, que sa faveur éclipsât le crédit des ministres. Aussi tous les princes qui avaient à négocier à cette cour, s'adressaient-ils à lui, le comblaient de présents, et lui écrivaient des lettres telles qu'ils en auraient adressées aux Ximenès et aux Olivarès. Farinelli assiégé par les courtisans, recherché par les ministres, décoré de l'ordre de Calatrava, ne négligea pas sa fortune ; mais ce qui est sans exemple, il ne se laissa pas enivrer de la fumée de ma faveur, parut toujours modeste, et respecta même les grands qui réclamaient sa protection. Un d'entre eux lui demandant un jour ses bontés : Voilà, dit-il, des expressions bien fortes pour les plaisirs que je puis faire : je vais, si vous le désirez, vous chanter une ariette : c'est tout ce qu'un seigneur tel que vous peut attendre de quelqu'un comme moi. Il disait quelquefois qu'il regrettait la vie libre et vagabonde qu'il avait menée avec ses camarades, et que les chaînes, pour être d'or, n'en s'étaient pas moins pesantes. Cette façon de penser est d'autant plus étonnante, que ces êtres dégradés ont la plus haute opinion de l'importance de leur talent. La nature semble leur avoir donné, par compassion et pour consolation, la vanité la plu folle. (p.197)
Cafarelli disait, en parlant de Farinelli, qu'il avait été premier ministre en Espagne, et, ajoutait-il, le méritait bien, car c'est une voix admirable. La manière dont on traite les plus distingués de ces castrats, doit aussi leur tourner la tête. […] Farinelli dans l'opulence, tient à Bologne une bonne maison qui ne le sauve (p.197) pas de la mélancolie. Affranchi de la cour à la mort de Ferdinand, il paraît aujourd'hui en regretter l'esclavage, comme il y regrettait sa liberté. Il prouve, comme Bussi-Rabutin, que si la cour ne rend pas heureux, elle empêche, après une longue habitude, qu'on ne le soit ailleurs. On me proposa de me mener chez lui mais quoique j'aie autant de pitié pour les ministres disgraciés qui prennent si vivement leur était, que d'éloignement pour ceux qui sont enivrés de leurs places, je ne crus pas devoir aller m'attrister avec Farinelli.
Je trouvai à Bologne un homme plus à plaindre qu'un vieux castrat blasé. C'était le marquis de Govéa… (p.198)» (à Bologne)
p. 211 : « Une mère tendre, jeune, et allaitant son enfant, dont elle prenait le plus grand soin, était pour moi un tableau intéressant. Je lui fis cependant quelques représentations sur la manière dont elle soignait son enfant. Cette petite créature emprisonnée dans son maillot, criait souvent. La mère n'y savait autre chose que de lui présenter le téton, ou de lui donner de la thériaque. Je lui en vis prendre le premier jour près d'une demi-boîte. Cela me fit penser que cet électuaire n'est pas aussi échauffant qu'on le suppose, sans quoi l'enfant aurait eu les entrailles brûlées par un si fréquent usage. Mais cela ne me persuada pas que ce fut un bon régime. Je dis à la mère de la dégager de son maillot, et attendu la douceur du temps, d'essayer de le laisser nu avec toute la liberté de ses petits membres. Elle le fit et l'enfant ne cria plus. Elle et le mari, d'après l'expérience, me remercièrent du conseil. Je crois que, dans la suite, la mère aura supprimé la thériaque et les entraves, et que dans les temps moins doux, elle se fera bornée à couvrir et envelopper son enfant, sans l'emmailloter. Je désire qu'elle ait indiqué à d'autres une méthode si simple. » (à Venise)

Annexe 21 - GENLIS (Madame la Comtesse de)*, Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution Françoise depuis 1756 jusqu'à nos jours,* Paris, Chez Ladvocat, 1825, Vol.3

Tome III

pp. 26-28 : « le duc de Modène reçut madame la duchesse de Chantres avec beaucoup de joie et de tendresse. Ce prince, rempli de bonté, était alors âgé de quatre-vingts ans ; il était aveugle, et il avait la plus étrange figure. Il se faisait mettre du rouge et du blanc, et peindre les sourcils ; son nez était d'une longueur démesurée : je n'ai point vu d'aspect aussi surprenant que les sien. La cour était composée de ses deux sœur, beaucoup moins âges que lui. Ces princesses n'avaient jamais été mariées ; elles étaient bonnes, obligeantes et pieuses. Le (p.26) prince héréditaire, fils du duc, était fort affable, mais sa galanterie n'était rien moins que délicate. L'archiduchesse Marie, sa fille, princesse très distinguée par son éducation et son caractère. L'archiduc Ferdinand, son ami, avait un visage charmant ; il ressemblait beaucoup à la duchesse de Polignac ; il avait des cheveux d'une beauté remarquable. Je vais conter une petite aventure qui fera connaître les mœurs de ces petites cours, dont es princes étaient toujours ce qu'il y avait de mieux, à tous égards. L'homme qui avait la plus belle place à cette cour s'appelait le comte de Lascaris ; il avait à peu près quarante ans ; il était petit et gros ; son visage n'avait pas plus de noblesse que sa talle. J'eux la gloire de faire sa conquête, et dès le premiers moment. Il était surintendant u palais, et distribuait les logements ; il eut soin de (p.27) placer (dans le palais de Modène, où nous allâmes avec la cour) M. de Genlis à une distance immense de moi ; il me donna un appartement superbe : ma chambre était en glaces et même le plafond. Un soir que, suivant ma coutume, rentrée chez moi après le souper, j'écrivais mon journal, avant de me coucher, assise devant une table portative, j'entendis vis-à-vis de moi un petit bruit. Je lève les yeux, et je vois, avec beaucoup d'étonnement, un panneau de glace, que je ne croyais pas être une porte, s'ébranler, s'entrouvrir doucement, et aussitôt M. de Lascaris apparaître, et, avec un petit air triomphant, venir se jeter à mes pieds. Je me lève ; ma table tombe sur lui, la lumière s'éteint, nous nous trouvons dans une table totale obscurité. J'appelle à grands cris ma femme de chambre, qui accourt en chemise, avec une chandelle à la main. M de Lascaris, furieux, se relève, retourne à son panneau de glace, et disparaît. Malheureusement, dans ce tumulte, M. de Lascaris avait reçu une grande écorchure à la joue. Cette aventure fut sur de tout le monde par l'indiscrétion de ma femme de charme et un peu par la mienne. Chacun demandait à (p.28) M. de Lascaris ce qu'il avait à la joue, ce qui lui causait un embarras et une colère concentrée risible. Depuis ce jour, il fut beaucoup moins galant pour moi et j'eus infiniment plus de gaieté avec lui. (p.29) »
pp. 58-59 : « dans nos promenades avec l'ambassadeur, il nous dit une malice qui nous causa une frayeur extrême. Il nous dit passer (ce que les femmes évitent toujours à Naples) sur le quai où se tenaient les lazzaroni, où ils avaient la permission d'être tout nus, sans chemise, sans (p.58) nul vêtement et nulle draperie. Tout leurs corps, ainsi que leur visage, est d'un rouge foncé ; ils ressemblent à d'effrayants sauvages. (p.59) »

Annexe 22 - GOUDAR (Ange), *L'espion chinois ou l'envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1765, Vol. 1 à 6

Tome I

Lettre I, le Mandarin Cham pi pi, au Mandarin Kiet ou na, à Pékin,
p. 2 : « Une chose surtout nous surprit étrangement, c'était de voir marcher de jeunes femmes découvertes dans les rues, sans qu'aucun homme les violât » (à l'arrivée de Sin bo bei, Ni ou san et Cham pi pi au Havre)
Lettre VII, le Mandarin Kiet ou na, à Pékin, au Mandarin Cham pi pi,
p. 12 : « On blâme notre Empereur de t'avoir fait entreprendre un voyage qui, dit-on, ne peut être utile ni à nos mœurs, ni à nos manières : car enfin, disent ces censeurs, notre gouvernements est l'image de celui du Ciel. Nos lois ont établi le même ordre dans l'Empire de la Chine, que Dieu a mis dans le firmament, où après avoir créer tous les astres, ils se murent par un premier principe qu'il leur donna. Qu'avons-nous donc à faire de savoir ce qu'il se passe chez des peuples étrangers, qui n'ont pas eu comme nous l'Etre, suprême pour fondateur, et dont toutes les institutions sont l'ouvrage des hommes ? » (le mandarin Kie tou na à Cham pi pi)
Lettre IX La Mandarin Cotao yu se, Censeur de l'Empire, de Pékin, au Mandarin Cham pi pi, à Paris,
p. 17 : « Que ta gravité de Mandarin ne te fasse pas mépriser la connaissance des femmes. Ce sexe, qui dans l'univers entier tout à ses lois, a plus ou moins d'influence, dans la proportion des degrés de la faiblesse que l'autre lui permet de faire valoir.
Connaît ses goûts, ses appétits, ses fantaisies, ses parures, ses ajustements, ses superfluités ; car toutes ces choses servent plus ou moins à corrompre les mœurs des hommes. »
Lettre X le Mandarin Champ pi pi, au chef de la Religion de Confucius, à Pékin,
pp. 18-19 : « On pourrait accuser les Chrétiens de regarder leur Dogme comme sujet de dérision publique. Tous les lieux de débauche et de prostitution (p.18) à Paris, ont pour devise les noms de quelques mystères de la Religion du christ.
Un étranger qui arrive dans cette Ville, peut aller quitter ses bottes à l'Hôtel du Père Eternel, boire bouteille le lendemain à la guinguette du Paradis ; se divertir l'après dîner à l'enseigne du Crucifix, et se prostituer le soir avec un courtisane à l'Image de la Sainte Vierge.
Lettre XIII, Le Mandarin Champ pi pi, de Paris, au chef de la Religion de Confucius, à Pékin,
pp. 26-27 : « Ces derniers [les provinciaux et le paysans] sont des espèces d'automates, qui ne sont au fait de rien. La naissance et la mort dorment toute l'histoire de leur existence. Ils se perpétuent machinalement, et passent de génération en (p.26) par le seul acte de la propagation. Ce monde provincial finirait, si les besoins de la nature ne le perpétuaient. (p.27) »
Lettre XVI, Le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin cotao yu se, Censeur de l'Empire, à Pékin,
pp. 33-34 : « Les femmes de paris ressemblent à des furies. La première fois que je me trouvai avec elles dans les promenades publiques, je crus être au milieu d'une assemblée de démons. On dirait qu'une passion violente les agite continuellement. La rage et le désespoir sont peints sur leurs visages : elles ont le teint enflammé, et la peau rouge comme l'écarlate.
Tu ne saurais croire l'effet que cela fait sur un chinois, accoutumé dans son pays à être avec des femmes qui sortent des mains de la nature, et qui en voit pour la première fois de fabriquées par l'art. Pour moi, je crois que c'est une providence ; car, avec la liberté qu'il y a ici d'être avec les femmes, et leur facilité de se laisser séduire, si elles se montraient aux hommes aussi belles que la nature les a faites, le penchant à la corruption serait trop grand.

Bientôt la morale n'aura pas besoin de défendre sa volupté ; le sexe qui se rend tous les jours plus (p.33) difforme devient à la fin hideux, que les hommes l'éviteront ; alors il n'y aura pas d'autre désir que ceux qu'il faudra pour perpétuer l'espèce.
Je te parlerai ailleurs de cette mascarade, ainsi que du travail que les femmes prennent ici pour se rendre laides : car il faut employer beaucoup d'art et prendre beaucoup de peine pour flétrir la nature au point de la rendre méconnaissable. (p.34) »

Lettre XIX, Champ pi pi, à Cotao yu se, à Pékin,

pp. 38-39 : « le défaut des soins paternels en est la cause. La religion, la morale, les mœurs, la vertu sont sans effet, lorsqu'elles ne sont pas gravées profondément dans le cœur, dès l'âge où elles peuvent pousser de profondes racines. Tout dépend, chez les hommes, des premières notions. (p.38)
Ce n'est pas que l'institution, dans cette Monarchie n'ait pensé à prévenir ce désordre affreux ; il y a ici des règlements à ce sujet aussi bons que les nôtres : mais ils sont sans effet, parce que l'éducation domestique est presque sans exemple. Ce soin des pères et des mères, le plus indispensable de tous les soins, est confié communément à des étrangers.
Les animaux n'abandonnent point leurs petits, jusques à ce qu'ils soient en état de se conduire par eux-mêmes ; il est surprenant que la raison humaine soit plus défectueuse que l'instinct des brutes. Ici, un enfant, en naissant, est banni de la maison paternelle ; il n'y rentre que lorsque les mœurs sont formées, et presque toujours corrompues. Son père lui est aussi étranger qu'un autre citoyen ; il ne saurait ni l'aimer ni le respecter, car qu'a-t-il fait pour cela ? Il lui a donné la vie ; mais c'était un devoir de son état. L'amour filial n'est pas une suite de l'acte de la création : quand il se borne là, c'est souvent un mal, au lieu d'un bien. La plupart des malheureux qu'on pend ici, ou qu'on roue, maudissent l'instant de cet acte.
Cet amour nait du soin paternel, qui n'est autre chose que celui de l'éducation ; il est bien moins question de donner à ses enfants de l'esprit et de l'agrément que de leur inspirer de bonne heure le respect paternel, sans lequel aucune société ne saurait subsister.
Il y a dans cette Monarchie deux sortes d'éducation, celle des maîtres et celle du monde ; celle-là choque la première devient ordinairement inutile, et en général la seconde est vicieuse. Celle du monde (p.40) croise toutes les maximes de la Religion, sur laquelle celle des maîtres fonde une foule de devoirs. L'éducation que l'on reçoit en entrant dans le monde, se rapporte tout à soi-même ; elle consiste non pas à faire de bonnes choses, mais de grandes choses. Il ne s'agit pas d'être meilleur que ses concitoyens, mais de se distinguer d'eux. Tout ce qui fait bruit, tout ce qui a un air d'éclat, entre dans l'essence de l'éducation française. Elle n'exige pas la vertu il lui suffit de ses apparences. Il n'importe pas que les actions soient louables, pourvu qu'elles soient belles : la justice, l'équité ; la droiture, la probité n'est pas ce qu'on y cherche, aussi n'y entrent-elles pour rien. Elle permet tous les vices, pourvu qu'ils ne soient pas commis dans la bassesse et l'humiliation ; car toutes les maximes roulent sir ce point principal.
L'effet de cette éducation répond parfaitement à sa cause. L'amour des enfants pour les pères n'étant pas le ressort du gouvernement domestique, ils se trouvent que la société civile est composée d'étrangers, qui ne sont uni, ni par le sang, ni par l'amitié. Rien de plus ordinaire que de voir des enfants qui plaident contre leurs pères, qui les attaquent en justice, qui obtiennent des sentences contre eux, qui leur refusent l'aliment, qui les font emprisonner, et qui les tuent à la fin. (p.40) »

Lettre XXI, la Mandarin Champ pi, à Paris, à Cota yue se, à Pékin,

p. 47 : « La gloire, comme l'honneur, se fat une morale à sa guise : elle défend ni la débauche ni la corruption des mœurs ; elle n'est pas incompatible avec le forfait les plus noirs. Un scélérat qui séduit tant de femmes qu'il peut, qui couvre de honte d'honnête familles ; un abominable qui commet mille bassesses dans la société civile, peut être un de ses sectateurs ;

car telle est ici la force du préjugé, qu'un homme peut être à la fois couvert de gloire et d'infamie. »

Lettre XXII, Le Mandarin champ pi, à Paris, au même, à Pékin,

pp. 47-50 : « il y avait autrefois en France une cabale de gens robuste qui faisait profession de médire des (p.47) femmes. Les invectives contre ce sexe leur découlaient de la bouche. Ils ne se contentaient point de les déchirer par des traits mordants, ils prenaient encore la peine d'écrire contre elles de longues satyres ; de manière que, non seulement elles se trouvaient insultées dans leur âge, mais même offensées dans la postérité.

Les femmes naturellement douces, et qui n'aiment point la guerre, employant d'abord la voie de la médiation : elles nommèrent les Plénipotentiaires. C'était de jeunes Abbés qui s'étaient distinguées dans les ruelles, en qui le beau sexe Français a toujours eu confiance. Il y eut plusieurs pourparlers ; mais leurs agents ayant trouvé de la résistance, et les hostilités continuant toujours de la part des hommes, à la fin elles levèrent des troupes, et se mirent elles-mêmes en campagne, pour leur donner la chasse. Comme elles avaient mis dans leur parti un grand nombre de braves Officiers, et que leur armée avait à sa tête d'habiles Généraux, elles rempotèrent plusieurs victoires sur leurs ennemis. Alors il y eut une suspension d'armes, et dans peu la paix fut signée entre les deux partis. Il fut convenu, qu'on pourrait, comme auparavant, penser du mal des femmes ; mais qu'à l'avenir on en dirait du bien. C'est depuis ce traité sans doute, qu'on a inventé ce tas de louanges fades et insipides, qu'on débite ici continuellement au sexe et que le cœur dément.

Après tout, on a pris le bon parti : une nation gaie, vive, et enjouée, qui chambre ensemble, ne devrait pas être de mauvaise humeur contre un sexe qu'elle rencontre à chaque pas. Aujourd'hui les (p.48) Auteurs un peu polis ne les invectivent plus dans leurs ouvrages. Au contraire ceux qui aspirent à la réputation d'écrivain délicats, respectent jusques à leurs défauts, et donnent une tournure avantageuse à leurs imperfections. Il reste bien encore quelques médisants des femmes, mais on les regarde comme des misanthropes ou des gens inquiets, et on les bannit des cercles polis.

Afin de prévenir une nouvelle guerre civile, et empêcher l'armée ennemie de se former de nouveau, on a établi un acte de conformité : lorsqu'on découvre quelque faux orthodoxe en femme, on lui fait faire son abjuration publique dans ces termes. Je crois aux femmes, à leur mérité, à leur esprit, à leurs agréments ; je proteste que je serai toute ma vie leur très humble admirateur ; que je les défendrai en tout et partout ; jusques à extinction de voix naturelles, etc. on prétend que cette formule tire son origine d'un fameux défenseur du beau sexe Européen, appelé Don Quichotte.

Les Français sont avares ou trop généreux : lorsqu'ils accordent, ils accordent presque toujours plus qu'il ne faut. On dit, et l'on écrit communément aujourd'hui en France que les felles forment le caractère des hommes. N'en déplaise à l'acte de conformité, je crois qu'on prend ici l'effet pour la cause. Il faudrait pour cela que les femmes eussent un caractère elles-mêmes. Je me garderais bien de débiter la morale suivante en Europe ; car je serais mis au banc du sexe.

Je crois que les vertus des femmes ne sont que des caractères ajoutés ; que rien ne leur appartient, pas (p.49) pas même leurs vices ; je pense que leurs qualités sont un capital qu'elles ont emprunté des hommes, dont elles leur paient tous les jours l'intérêt en agréments, et qu'elles leur rendent en détail ce qu'elles ont reçu en gros. (p.50) »

Lettre XXVII, le mandarin Champ pi, à Paris au Mandarin Kei toua na, à Pékin,

pp. 59-60 : « On dit que le Gouvernement François est tombé en quenouille ; cela veut dire, est dirigé par une femme. Les plaisants de Paris disent à ce sujet que les affaires d'Etat sont en mouches et en rubans, et les expéditions militaires en cornettes. Ils ajoutent qu'il y a cinq ou six jours dans le mois, où les expéditions sont menées d'une manière extraordinaire, à cause

d'une maladie ordinaire qui attaque celle qui gouverne, et que cette indisposition rend alors sa Monarchie malade.
A la Chine nous ne connaissons point de gouvernements en quenouille : ce n'est pas que nos Empereurs n'aient des faiblesses ; ils sont hommes : mais (p.59) l'administration n'a rien à démêler avec le lit du Prince ses devoirs ne sont jamais confondus avec ses plaisirs. Si quelqu'une de ses esclaves acquiert de l'ascendant sur lui ; c'est un empire domestique, et non point un empire despotique. Sa domination ne passe pas la chambre où ses charmes exercent un pouvoir absolu. Dans ce tête à tête elle peut tout, hors de là elle ne peut rien. Les affaire d'état n'en souffrent point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec l'amour du Monarque. Le Prince peut être faible, sans que l'Empire cesse d'être fort. Personne n'obéirait au Souverain, si on s'apercevait que ses décrets émanent d'une esclave. Il est assez humiliant pour les hommes d'obéir à un homme, sans y ajouter encore les caprices d'une femme. » (p.60) »

Lettre XLV, Le Mandarin Sin ho ei, à Lyon, au Mandarin Cham pi pi, à Paris,

pp. 107-111 : « Les Dames de Lyon ont une odeur de fois, qui saisit d'abord l'odorat ; elles sentent le taffetas d'une lieue loin. Leur manie est d'imiter le ton, les airs, les manières et les allures d celle de Paris ; mais ce sont de médiocres copies de ces excellents originaux. Une femme de Lyon qui a fait un voyage à Paris, est la plus impertinente créature qui existe sous la voute du Ciel.
J'allai rendre visite dernièrement à une dame qui est arrivée, depuis peu et qui à cause de cela, ne peut se voir en peinture dans sa Ville. Après les premiers compliments, elle me demanda, comment je trouvais Lyon ? Je lui répondis que je le trouvais agréable. Vous n'avez donc pas été à Paris, Monsieur, reprit-elle précipitamment ? Je vous demande pardon, Madame, il n'y a pas longtemps que j'y étais. Quoi, me dit-elle, avec surprise, vous avez été à Paris, et vous trouvez Lyon agréable ? Et sans me donner le temps de répondre, elle passa à sa seconde interrogation. Avez-vous été ici à notre spectacle ? Non, Madame, lui dis-je. Voilà qui est heureux pour vous reprit-elle ; car il est détestable ; on n'y tient point ; c'est quelque chose d'affreux. Outre qu'on n'y représente que de mauvaises pièces, les (p.107) acteurs y ont un accent provincial qui est point supportable. Cependant j'ai oui dire, Madame, lui dis-je, que presque tous les acteurs sont de Paris. Cela est vrai, Monsieur, ajouta-t-elle, ils en sortent : mais les Parisiens ne parlent pas si bon français à Lyon qu'à Paris.
« Que dites-vous de nos promenades ? Je les trouve charmantes ? Ah ! Quelle différence, Monsieur reprit-elle, en poussant un profond soupir, de celles-ci, aux Champs Elysées, aux Tuileries, au Palais Royal ! Du moins, on y respire un air noble, parce qu'on s'y promène en compagnie de Seigneurs et de femmes de première qualité ; au lieu que dans nos promenades, on est suffoqué par un tas de provinciaux grossiers, qui continua-t-elle, qu'il y ait dans le monde un endroit plus délicieux, que les Boulevards. On y voit toutes sortes de spectacles, depuis le plus grave, jusqu'aux marionnettes. Vous avez sans doute été souvent au théâtre du Palais-Royal ? Avez-vous jamais rien vu de plus superbe, que l'Opéra ? Tout y est d'un brillant étonnant, il n'y a pas jusques aux garçons de théâtre qui n'aient l'air majestueux. Il faut convenir que ce spectacle est rempli maintenant de talents supérieurs, tant pour le chant, que pour la danse. Mademoiselle Chevalier m'enlève par la douceur de sa voix. Mademoiselle d'Avos me charme par le tendre et le pathétique de son chant. Je suis affectée par la voix de Poirier, et attendrie par celle de Lambert. Mademoiselle Carville me surprend par sa danse, vive, légère et enjouée : ce n'est pas une de ces danseuses maigres et flutées, qu'on perd sur un théâtre ; elle (p.108) est comparable aux monuments on dirait voir danser une pyramide d'Egypte. La lyonnaise est légère : elle brille surtout dans le tendre et le pathétique. J'aime à voir danser l'Anis, le maître des ballets, et non pas lui en voir composer ; il est parfait dans sa danse, et médiocre dans ses compositions.

Les foires St Germain et St Laurent sont aussi des spectacles respectables : la décence et le ton règnent sur le théâtre. On ne dirait pas d'abord que leurs acteurs et actrices aient du talent mais lorsqu'ion les examine de près, on trouve qu'ils ont du mérite.
La Comédie française est un premier spectacle de l'univers. Quels acteurs, grands Dieux ! Dubois est impayable, la Torrillière incomparable. J'aime surtout Bellecour ; c'est un excellent acteur. Le Gauffin me frappe dans le terrible ; la Clairon me fait pleurer dans le tendre ; et le Kain fait verser des larmes dans l'affectueux.
Le théâtre Italien m'amuse aussi beaucoup. Il y a apparence que vous connaissez Carlin ? Non, Madame, je n'ai pas cet honneur-là. Carlin, reprit-elle, n'est pas fort honorant ; mais il est divertissant : il joue les arlequins. Il est fait à peindre ; il a surtout un accent admirable au théâtre : il parle Français, comme s'il était né à Paris. Rochart chante comme un Ange. Quelle étendue de voix ! Comme elle est sonore ! Quelles grâces ! Surtout, quelles belles dents il découvre au public, quand il file un ton ! (p.109)
A l'égard des beaux esprits, cette ville en tout mille ; c'est le centre des homes à talents : hors de Paris, point de salut pour le génie. Pour moi, je fréquentais tout ce qu'il y avait de plus sublime en savoir. Je voyais Fréon, Marmontel, l'Abbé de la Porte, et Lattaignan. Vous connaissez tous ces grands hommes, sans doute ? Pas un, Madame. Je suis seulement fâchée reprit-elle qu'ils se menacent continuellement entre eux, de se donner des coups de bâton : il me semble que les gens d'esprit devraient porter l'épée.
Mais ce qui rend le séjour de Paris agréable à une jolie femme, c'est la compagnie des beaux hommes. La Province n'en fournit pas d'aussi aimables. Je me suis souvent trouvée avec le Marquis de Ville-P…Le charmant Cavalier ! Il faut bien qu'il plaise, car il y a vingt ans que les femmes de Paris l'entretiennent. J'ai soupé aussi quelquefois avec le beau de Tor… Quel air martial ! Quelle beauté mâle ! Je ne sais pourquoi on dit qu'il ressemble à une fille habillée en homme.
« La société des femmes est aussi divine. C'est pour notre sexe le pays de la compagnie ; il est vrai que je ne voyais que du bon. J'allais deux fois la semaine chez la Comtesse de Monos - La Marquise de Marchen - il est dommage qu'on soit volé au jeu de ces maison, car autrement on s'y amuserait parfaitement. »
En finissant ces mots, elle appela la fille de chambre à qui elle demanda si Parisien était venu : e se tournant vers moi : « c'est mon coiffeur, me dit-elle, il est de Paris ; et j'ai résolu de n'en admettre aucun à mon service à l'avenir sans son extrait (p.110) baptistaire qui prouve qu'il est né dans cette Capitale.
« Mais fille de chambre que vous venez de voir, est de la Paroisse de Saint Germain-l'Auxerrois, et mon petit laquais est né dans le rue Saint-Honoré. Comme j'ai résolu de n'avoir aussi aucune race d'animaux, qui ne soit Parisienne, j'ai déjà écrit pour qu'on envoyât un chien et un chat de notre Capitale, à la place de deux qui sont nés en Province, et que je veux réformer. J'ai aussi mandé pour un rossignol de Paris chantent beaucoup mieux que ceux de Province. Enfin j'espère dans peu n'avoir autour de moi, d'autre bête de Lyon, que mon mari.
« Tous mes rubans sont de la Capitale ainsi que mes mouches, mes gans, ma poudre, et ma pommade. Mes peignes en viennent aussi ; car vous pensez bien que des peignes faits en province m'arracheraient les cheveux : il n'y a que ceux de Paris qui puissent peigner horizontalement. Je reçois aussi régulièrement tous les mois mes cure-dents ; et j'y redonne mes épingles. (p.111) »

Lettre LIX, Suite des grandes Epoques du l'Europe, de Paris, à Pékin,

p. 149 : « La punition céleste n'attendit pas aux générations futures : elle se fit sentir dans celle-là même. Une maladie inconnue auparavant, et qui tira son levain de ces nouveaux mondes, attaqua la vie dans la source même de la vie et des plaisirs. Toute l'Europe en fut frappée ; elle étendit son influence sur les deux espèces. Comme le mal était dans la

génération elle-même ; c'est en peuplant qu'il se communiqua toujours. La nature perdit sa force et sa vigueur, et dégénéra sans cesse. Le venin de cette infection a répandu partout son poison : l'innocence n'en met pas aujourd'hui à l'abri ; on est malade avant que de s'exposer à l'être. L'hymen, le plus saint de tous les engagements, n'en exempte point ; car sa malignité est répandue dans le sang.
Les vierges elles-mêmes en sont attaquées : sa corruption prévient la perte des mœurs. Les lois, la religion, la morale, ne sont pas capable d'en prévenir les effets ; elles peuvent bien défendre l'acte qui fait qu'on est malade, mais non pas la maladie.
C'est un malheureux héritage que les pères transmettent à leurs enfants, et que ceux-ci sont passés à leurs descendants de génération en génération. On peut regarder l'Europe maintenant, comme une société de malades : les nations qui la composent, sont ses corps valétudinaires. » (à propos de la syphilis et de la découverte du nouveau monde)

Lettre LIV, La Mandarin Cam pi pi, au Maître des cérémonies Kie tou na,

p. 160 : « le jardin qui a aujourd'hui le plus de réputation pour les intrigues, est celui qu'on appelle le Palais-Royal. Les débauchés de profession vont tous les jours y marchander des femmes, et jeter le mouchoir à celles qu'ils savent n'être point cruelles.
Les divinités de l'opéra, le visage illuminée, pleines de blanc et de rouge, et habillées comme elles sont sur la scène, s'y rendent à la sortie de ce spectacle, et viennent y jouer un nouveau rôle avec le public qui représente avec elles.
Les promeneurs les plus assidus sont de vieux militaires, qui portent une médaille à la boutonnière de leurs habits. Ils sont toujours en embuscade dans la grande allée, on dirait qu'ils y attendent l'ennemi. »

Tome II

Lettre III, Le Mandarin Cham pi, à Paris, au Mandarin Cota yue se, à Pékin,

pp. 8-9 : « A la Chine, on ne voit point les femmes, cachées sous le voile de la modestie, elles se rendent invisibles aux hommes, lors même qu'elles leur permettent de les regarder. Les habillements, qui est taillés sur le modèle de la chasteté, les dérobe aux yeux de tous les mortels.
En Europe les habits des femmes sont transparents : la nature chez elles n'a rien de caché pour l'autre sexe ; l'œil se promène dans tous les appartements de la volupté. Ce qui est une nudité à Pékin, n'est point ici. A Paris les femmes sont découvertes, depuis le front jusqu'au dessous des coudes, depuis le pied jusques à mi-jambe ; il ne s'en faut que de trois pieds et demi d'étoffe, qu'elles ne soient toutes nues. Les désirs n'ont presque point de chemin à faire pour être satisfaits ; on a joui ici de plus de la moitié d'une femme, avant que de la posséder.
Une jeune personne, en se mariant, peut bien apporter à son mari la chasteté du corps, mais ce doit être certainement la seule ; car elle s'est prostituée d'avance aux regards des hommes de toute une (p.8) Ville. Un froid glaçant suit presque tous les mariages en Europe ; c'est qu'il n'ajoute presque rien à la satisfaction des sens. A la Chine, où la modestie de l'habillement empêche la jouissance des regards, on en a un grand nombre à satisfaire. Après le mariage, on possède pour le cœur, on posséde pour le corps, on posséde pour tout ce que les yeux n'ont pas encore possédé. (p.9) »

Lettre XI, La Mandarin Sin ho ei, à Turin, au Mandarin Cham pi pi, à Paris,

p. 32 : « Pour moi, je m'y ennuie beaucoup ; mais tout le monde m'assure que c'est ma faute, ou pour mieux dire, celle de mes organes qui ne sont pas assez délicats, pour sentir les beautés de cette musique. Ce qui me choque le plus à ce spectacle, c'est d'entendre sortir la voix d'une femme, de la bouche d'un homme. Il me semble que c'est en quelque façon dégrader les anciens Héros, que de les faire chanter avec les voix si claires. Les Généraux d'armée y

ont des accents si efféminés, qu'il serait impossible qu'une armée ne se moquât de leur commandement.
On a beau me dire que les personnages que les opéra représentent, sont les plus grands hommes de l'antiquité, je prends toujours César pour une femme, et Alexandre pour une demoiselle. Je ne m'étends pas d'avantage sur ce sujet, tu verras des opéras Italiens en Angleterre, tu en jugeras par toi-même. »

Lettre XIX, Le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au mandarin Cotao yu se, à Pékin,

pp. 56-59 : « A la Chine, la société générale est divisée en deux branches ; les hommes et les femmes ont chacun leur département : ils ne se rencontrent que pour emplir l'objet de la propagation ; à l'exception (p.56) de cette affaire, ils n'en ont point d'autre ensemble. Nous autres Asiatiques, nous n'avons point de foi dans la fidélité du sexe : le dogme de notre religion à cet égard se réduit aux cerfs et verrous. Ici les femmes sont confondues pêle-mêle avec les hommes : elles n'ont d'autre gardien de leur vertu, que la vertu. Un époux se fie sur la sagesse de son épouse, comme si elle était la chasteté même, il lui remet les clefs du trésor qu'il a e plus précieux, et se repose sur elle de son honneur. Il y a beaucoup à dire pour et contre cet usage ; mais quelques raisons que nous puissions alléguer aujourd'hui, nous perdrions notre procès en Europe parce que les femmes y on gagner le leur.
Il est certain que la nature n'a point établi cette séparation, elle ne peut être fondée que sur les abus de la fréquentation des sexes : c'est un remède que la législation applique à la société malade. Il n'y a qu'à réfléchir sur la faiblesse d'un sexe, et la fragilité de l'autre, pour convenir de la nécessité du remède.
C'est, disent les Européens, une tyrannie, mais si cette tyrannie répand du calme dans les passions, si elle guérit les inquiétudes de l'esprit, bannit les criantes, entretient la paix domestique, prévient les guerres de famille, établit l'union, la concorde, laisse l'équité aux Tribunaux, empêche que la justice ne soit vendue, que l'administration générale ne soit troublée ; si elle maintient l'ordre général, soutient les lois fondamentales, fait que le gouvernements est en sûreté, que la saveur ne dispose point (p.57) des premières charges de l'Etat, que le Prince ne se prévient point, que les emplois ne se vendent pas ; si tout cela est une tyrannie, il sera toujours très glorieux pour la société que les homes soient ainsi tyrans.
Il faut avouer, Monsieur le Chinois, me disait l'autre jour un Européen, que vous êtes bien barbares de tenir vos femmes dans une servitude qui les rend esclaves. Il faut convenir, Monsieur l'Européen, lui dis-je, que vous êtes bien inconsidérés de donner aux vôtres une liberté qui empêche que vous n'en ayez. Portez vos regards sur tout ce qui vous environne, et vous verrez que cette liberté, que vous prônez tant, est la véritable image de votre servitude. Examinez-vous bien, et vous découvrirez que vous avez perdu les droits que la nature vous avait donnés sur les femmes, et que vous êtes plus que les secondes personnes de la société.
L'empire des femmes aujourd'hui est établi, de puis le Monarque jusques au dernier sujet. On lit dans l'histoire de l'Europe qu'il y avait autrefois un peuple, appelé Sauromates, qui était dans la servitude civile des femmes : les Français sont aujourd'hui ce peuple. Le beau sexe s'y est emparé de l'administration générale et particulière : toutes les affaires de la République sont de son ressort, c'est lui qui fait mouvoir le grande machine du monde Européen. Ici une femme est toujours cachée derrière un homme ; les Européens ne sont que des automates, qui reçoivent de ce sexe l'action et le mouvement.
Ce qui me choque chez ce peuple dans la fréquentation des deux sexes, n'est pas la fréquentation ; (p.58) mais l'ascendant, que le plus faible prend sur le plus fort ; ce qui avilit les hommes au point, qu'ils se rendent indignes de ces mêmes hommes qui les avilissent. (p.59) »

Lettre XXXII, La Mandarin Sin ho ei, à Gênes, au Mandarin Cham pi pi à Paris,

pp. 83-84 : « Il y a ici un animal dont nous n'avons aucune idée en Asie, et duquel l'Afrique et l'Amérique n'ont jamais entendu parler ; on l'appelle en langue du pays un Sigisbée.

C’est un homme qui n’a point d’autre affaire que celle d’être continuellement aux trousses d’une femme qui n’est pas la sienne. Il doit la galoper depuis le matin jusqu’au soir ; la prendre au sortir du lit, et ne la quitter qu’au moment qu’elle va se coucher ; le tout avec la permission du mari et le privilège du public.
Il faudrait bien des affaires pour se faire comprendre ce que c’est qu’un Sigisbée ; je t’avoue que ne le comprends pas moi-même ; car je n’imagine point qu’il y ait une société sur la terre, dont les mœurs soient assez corrompues pour les femmes s’y prostituent ouvertement, et pour que les maris s’y déshonorent publiquement. Cependant je puis t’assure que les Sigisbée subsistent à Gênes, que les femmes les reçoivent, et que les maris les souffrent. Le plus souvent ce sont eux-mêmes qui nomment à cet emploi et qui les présentent à leurs femmes lendemain de leurs noces. (p.83)
Je crus d’abord que ces Sigisbée étaient des eunuques ; mais la nombreuse propagation des Dames Génoises prouve le contraire, à moins que cette sorte d’énuques n’ait le privilège d’engendrer : j’ai même oui dire qu’une des premières conditions pour être Sigisbée, était d’être homme.
On dit pour excuse que les maris à Gênes ont une telle confiance en leurs épouses, qu’ils ne les soupçonnent pas capables d’infidélité ; mais les mœurs des femmes ne dépendent de la manière de penser des hommes. Dans tous les Continents du monde ce sexe est fragile ; partout où il trouve des occasions de séduction, il se laisse séduire.
J’avoue que ce serait un cas bien particulier de la fragilité humaine, qu’une société d’hommes et d femmes qui se trouveraient continuellement ensemble, et qui ayant à tout moment les moyens de se corrompre, ne se corrompraient pas. La fréquentation entre les deux sexes est un commerce d’intérêt, et de tous les intérêts, le plaisir est le plus grand, et celui auquel on résiste le moins.
Cette licence, je crois ne peut venir que du mépris qu’on a pour les femmes, et du dégoût attaché à l’état du mariage. Un mari n’entend plus parler de sa femme ; il n’est pas obligé de veiller sur sa conduite, de la suivre, de l’accompagner, de supporter ses dégoûts, ses caprices et ses fantaisies ; le Sigisbée le dispense de tout cela.
De pareilles mœurs ne peuvent s’introduire que chez un peuple déjà très corrompu. »

Lettre XXXIV, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Chef de la Religion, à Pékin,

p. 88 : « Il y a une seconde route, que ceux qui veulent faire une brillante fortune ne manquent jamais de prendre ; je veux dire, me débit des livres obscènes qui gâtent l’esprit et corrompent les mœurs ; comme sont la Portier, Thérèse, la Pucelle, et autres ouvrages impies, sacrilèges et scélérats, qui ont fondé de grandes maisons dans la Librairie. »

Lettre XLVI, le Mandarin Sin ho ei, à Gênes, au Mandarin cham pi pi, à Paris,

pp. 111-114 : « Tu ne devinerais jamais le rôle que je joue maintenant dans cette République. Je suis (moi indigne) le très humble Sigisbée d’une Dame Génoise : mes petits yeux Chinois et ma figure Asiatique m’ont procuré cet honneur-là.
Voici comment je suis parvenu à ce glorieux poste. Un Sigisbée déjà vieux et cassé étant vue à crever à force de courir après une jeune Dame, le mari, avec qui j’avais lié une espèce de connaissance dans un caffè, me jugea propre à remplir la place vacante. Il était un peu jaloux de son naturel ; ainsi il crut que ma figure étrangère, faisant peu impression sur sa (p.111) femme, troublerait moins son repos. A cet effet il m’écrivit la lettre suivante :
« Monsieur le Chinois,
Nous autre maris Génois sommes trop occupés, et nos femmes le sont trop peu pour qu’elles puissent se passer de voir compagnie. Il leur faut un galant, un chien, ou un singe : c’est pourquoi je m’adresse à vous pour vous prier de remplir, auprès de la mienne, celui de ces trois emplois qui vous plaira le plus. Son Sigisbée est mort depuis huit jours : je vous offre sa place. Ma femme est jeune et ne manque pas de vivacité ; je crois que vous vous amuserez

bien ensemble. Je vous attendrai cette après dîner chez moi pour vous présenter à elle-même. Je suis, etc. »
Cela s'exécuta de même, et je fus sur le champ installé dans la charge de Sigisbée. Tu sais que j'ai le teint livide, et que je suis petit ; je craignais pour ma figure, mais je m'aperçus que la Dame s'en accommodait. Il y a un proverbe Européen qui dit qu'une femme aime mieux le quart d'un homme que point d'hommes.
Je n'avais absolument aucune idée de l'emploi de Sigisbée : ainsi je priai le mari de vouloir m'instruire ; c'est ce qu'il fit le lendemain par les articles suivants :

DEVOIRS D'UN SIGISBEE

I.
Le Sigisbée doit se rendre tous les matins chez la Dame, précisément à neuf heures, pour lui servir lui-même dans le lit le chocolat ou le café.
II.
En entrant dans sa chambre, il doit avoir soin (p.112) d'ouvrir les fenêtres, afin qu'en servant la Dame dans son lit, il voie bien ce qu'il fait.
III.
Si la Dame lui demande une épingle pour mettre au haut de sa chemise, afin de cacher sa gorge, il en cherchera une partout dans l'appartement ; et quoiqu'il y en ait deux ou trois mille sur sa toilette, il aura soin de n'en pas trouver une seule.
IV.
Au cas que ses filles ne soient pas dans sa chambre, lorsqu'elle voudra se lever, le Sigisbée ne se retirera point pour cela, mais l'aidera au contraire à l'habiller.
V.
En assistant à sa toilette, il se tiendra debout derrière elle come un domestique, afin d'être à portée de lui donner tous les ingrédients nécessaires, qui entrent dans sa composition d'un visage Génois. Il lui présentera tour-à-tour, le blanc, le rouge, la boite à mouche, la pommade pour les lèvres, sans confondre aucun des ustensiles de la beauté.
VI.
La toilette finie, il lui donnera la main pour la conduire dans sa chaise à porteur, et ira avec elle à la Messe, marchant devant ou à côté de la chaise comme un valet de pied : de cette manière il devancera les porteur et arrivera tout essoufflé à la porte de l'Eglise, pour lui présenter de l'eau bénite.
VII.
Le soir il la conduira au spectacle, où il s'assiéra auprès d'elle.
VIII.
Dans l'hiver il lui donnera sa chaussette, et la placera sous ses jupes, etc. (p.113)
Il y a encore bien d'autre instructions de l'emploi de Sigisbée ; mais celles-ci sont secrètes, et les maris Génois doivent faire semblant de les ignorer.
Tout grave que tu es, tu saurais t'empêcher de rire de me voir dans l'habit d'ordonnance Sigisbéale. Je suis habillé de noir depuis la tête jusques aux pieds ; j'ai un petit manteau de la même couleur sur les épaules, avec une grande perruque qui contiendrait une demi-douzaine de visage chinois.
Au reste, je ne suis pas le seul parmi les étrangers, qui ait été décoré de ce magnifique titre : on trouve dans l'histoire universelle du Sigisbéage de Gênes un grand nombre d'Anglais de Français et d'Espagnols ; et il n'y a pas bien longtemps qu'un Général Français sigisbéait une femme, quand les Allemands assaillaient la Ville. »
Lettre LXI, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Kie tiu na, à Pékin,
pp. 141-143 : « La volupté n'a pas corrompu toutes les classes de la société.

On remarque ici des femmes qui ont de la retenue : mais elles sont si laides, que c'est pour elles comme une nécessité d'avoir de la vertu. (p.141) Le Chevalier qui se vante d'être physionomiste, distingue la sagesse du sexe à ses traits. Lorsqu'il voit une femme avec un œil poché, ou quelque chose de difforme dans le regard, il dit aussitôt ; voilà une femme qui a de l'honneur ; et quoiqu'il avoue lui-même que cette règle n'est pas infaillible, il assure qu'il se trompe rarement. Une petite vérole a ici une telle influence sur le caractère des femmes, qu'une jeune Dame, qui clignait beaucoup à la galanterie, après la perte de sa beauté par cette maladie, devint d'une vertu exemplaire.
On avait parlé d'un projet de morale Chrétienne ; qui tenait à défigurer le sexe, pour le conduire plus sûrement au Ciel : mais il n'a pas eu lieu. Il y a apparence que les femmes s'y font opposées aimant a encore mieux courir l'événement de leur vertu, que celui de leur beauté.
Outre la sagesse difforme, il ya encore la sagesse surannée. Quoique pendant qu'une femme ait eu autrefois à l'amour, dès qu'elle approche de quarante ans, et qu'elle lit dans les yeux des hommes qu'elle doit avoir de la vertu, elle en prend aussitôt le caractère.
Ce qui me choque de cette vertu, 'est que celles qui possèdent en parlent éternellement. Elles sont à tout moment la comparaison de leurs mœurs avec celles des personnes de leur sexe qui n'en n'ont point. Elles oublient que toute la différence est dans deux ou trois lustres.
Au reste cette règle a tout plein d'exceptions. On voit ici des femmes qui ont aussi peu de retenue dans leur vieillesse, que dans la fougue et (p.142) l'emportement de la jeunesse et ces femmes à Paris sont celles qu'on montre au doigt, et qu'on méprise souverainement. (p.143) »

Lettre LXII, le Mandarin Sin ho ei, à Milan, au Mandarin Cham pi pi, à Paris,

p.143 : « Les dames de Milan sont fort galantes ; elles se livrent sans beaucoup de ménagement à leurs désirs ; elles appellent cela vivre à la Française : on pourrait tout aussi bien l'appeler vivre à la Turque. Elles vont plus loin dans l'inconstance que les femmes de Paris : car, en fait de copie, le sexe Italien surpasse toujours ses originaux. »

Lettre LXXVII, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Kie tou na, à Pékin,

pp. 173-174 : « Qu'elle est cette jeune Dame, continuai-je, qui est à côté de la Princesse ? C'est une femme de condition qui a eu le malheur de faire un madrigal que les connaisseurs ont trouvé bon ; et depuis ce temps là la tête lui a tourné : elle croit surpasser en poésie, tout ce que l'antiquité a produit de plus célèbre. Sa conversation, ses discours, sa correspondance, sont en vers : elle n'écrit aujourd'hui à ses amants qu'en forme de bouts rimés ; ce qui les désespère car au lieu de vers ambigus, voudraient d'elle une prose claire. (p.173) Pouvez-vous me dire quelle est cette troisième qui est assise tout auprès ; c'est-à-dire, quel est son genre de littérature ? Elle est profonde, reprit-il, dans la science abstraite des historiettes galantes. Elle a acquis la réputation de bel esprit dans le monde par la composition d'un Roman manuscrit ; mais elle est à la veille de détromper le public ; car elle va le faire imprimer.
Et cette quatrième, qui est près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air si pensif ; quia donné dans le Grec ; car nos Dames ici se piquent d'en savoir plus que les hommes : celle-ci est possédée du démon d'Homère, et elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction ; c'est pour cela qu'elle a étudié le Grec ; mais elle a oublié d'apprendre le Latin, et le Français. (p.175) »

Lettre LXXVIII, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, à Cotao yu se, Censeu de l'Empire, à Pékin,

pp. 176-177 : « Tout le monde ici parle morale ; mais il y a fort peu de gens qui aient des mœurs. On voit tout plein d'hommes à Paris qui disputent continuellement sur les choses qu'ils ne croient point, et font apparaitre un grand zèle pour les maximes qu'ils ne pratiquent pas. Les libertins surtout font beaucoup de bruit, et se répandent le plus en raisonnement moraux. C'est un ton maintenant de parler vertu. La morale en France est à la mode comme

les Romans. Il faut qu'un homme du bel air soit instruit ce cette partie du savoir ; et qu'il puisse tenir tête dans l'occasion aux Docteurs de cette Science.
Mais cette mode ne se borne pas à l'emphase du raisonnement : la morale ici est d'une toute autre utilité. Elle sert elle-même à corrompre les mœurs : c'est aujourd'hui le chemin le plus court pour arriver au vice. Un libertin, qui veut séduire une femme, l'emploie toujours à coup sûr. (p.176)
Ce n'est pas que celle qui se laisse tromper ait plus de vertu que celui qui trompe ; mais on est convenu de part et d'autre de faire semblant d'avoir des mœurs ; et de mettre sur le compte de la surprise, ce qui est toujours l'effet d'une convention tacite préméditée.
Les séducteurs de bonne foi sont si décriés aujourd'hui, qu'ils sont hors d'état par là de corrompre. Pour gagner du terrain sur le vice, il faut se conserver une bonne réputation en morale. Il est rare qu'une femme ne se rende aux arguments d'un homme qui parle mœurs. Elle ne manque jamais de se laisser séduire, lorsqu'il lui prouve qu'il est si délicat en sentiments, que ce n'est pas par débauche, mais par vertu qu'il la déshonore. C'est ainsi que la morale est chargée en poison, et que le seul moyen, qui reste à la Religion pour retenir les mœurs, est employé à les corrompre. (p.177) »

Lettre LXXX, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Kiet ou na, à Pékin,

pp. 178-179 : « les cheveux des femmes à Paris sont bien malicieux. En naissant ils étudient l'art de plaire. Ce sont des filets, où les hommes viennent se (p.178) prendre. On m'a parlé d'une Dame qui a fait beaucoup de conquêtes avec une tresse.
Il faut un grand travail ici tous les matins, avant que la chevelure d'une femme ait reçu le degré de coquetterie dont elle est susceptible. Je ne saurais cependant comprendre, pourquoi la plupart prennent la peine de faire croître leurs cheveux jusques au-dessous des talons, pour les trousser jusques au-dessus de la tête ce qui forme un volume aussi lourd qu'embarrassant. Quand on y fait attention, on ,e peut s'empêcher d'être convaincu que la tête d'une Française est plus forte que celle d'un homme : car outre le poids d'un grand nombre de chansons d'opéra, de vaudevilles, et d'airs à boire, plusieurs volumes de romans et un nombre prodigieux de noms d'étoffes de soie, de coiffures, de garnitures, de dentelles, de blondes, de palatines, de rubans, de pompons, etc dont elle est chargée, elle porte encore de lui de deux ou trois livres d'une poussière blanche qu'on appelle poudre, et de cinq ou six onces d'un onguent qu'on nomme pommade. (p.179) »

Tome III

Lettre IV, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Kiet ou na, à Pékin,

pp. 5-6 : « Les causes morales dépeuplent plus la France que les politiques. La corruption des mœurs, qui porte ici le nom de galanterie, absorbe la génération. La fréquentation des deux sexes gêne la propagation dans l'un et dans l'autre. On voit trop de femmes, pour pouvoir espérer d'avoir beaucoup d'enfants. A force de diviser la propagation on l'éteint.
En France l'hymen lui-même est contraire aux vues de la population. Une nombreuse famille embrasse, elle gêne les aises et les commodités de la vie. On ne se marie plus pour avoir des enfants. Cela s'appelle aujourd'hui la bénédiction nuptiale.
Les femmes trouvent que la grossesse use leur beauté, et que d'accoucher souvent c'est flétrir leurs charmes : et à cause de cela la plupart s'abstiennent d'habiter avec leur mari. Il y en a même qui ne se marient jamais crainte que le mariage ne gâte leur teint. La manie qu'on a en rance d'être sociable et cause de la destruction de la société. On ne se voit (p.5) beaucoup, que pur se plaire d'avantage, et la corruption est tout près de ce penchant. Ce n'est pas pour plaire à une seule femme, que les hommes sont leurs efforts pour se rendre aimables ; mais pour plaire à plusieurs.

De ce désir général naît la fréquentation des courtisanes ; commerce défavorable à la population.
Les enfants qui naissent ici des mariages légitimes sont en si petite quantité, qu'ils balancent à peine le nombre des morts. Ce qui fait que l'espèce dégénère tous les jours en France. D'ailleurs ces enfants sont si maladifs, qu'ils meurent presque tous en naissant : ils ne sont, pour ainsi dire, que paraître dans le monde.
La plupart des femmes de France, en se mariant, n'ont qu'une affaire qui est d'accoucher ; celle de nourrir leurs enfants ne les regarde point. Ce soin, le premier de tous les soins, est remis à autrui. On le confie à des nourrices mercenaires, qui pour un modique salaire se chargent d'allaiter des enfants qui ne leur appartiennent pas.
Le mal est qu'elles deviennent elles-mêmes un obstacle à la population ; car tandis qu'elles nourrissent, elles n'accouchent pas. (p.6) »

Lettre XVII, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Ministre, à Pékin,

pp. 37-39 : « L'Europe, au moment que je t'écris, est témoins d'un spectacle digne de l'attention de l'Univers. La France, ce Royaume florissant, qui donnait autrefois de la jalousie et de l'émulation aux plus grandes des puissances, est plus digne aujourd'hui de pitié que d'envie. (p.37)
Ce corps jadis si robuste et si vigoureux est tombé dans un état de langueur. Le domaine de cette Couronne est diminué considérablement. Ses premières colonies sont détruites. Elle a perdu presque touts ses conquêtes. Sa population générale est moindre ; se marine est entièrement ruinée, son commerce anéanti, ses finances dérangées ; et ses grands corps d'armées détruits.
Un peuple ne décline point ainsi sans un vice intérieur, et ce vice est toujours dans son administration, car les nations par elles-mêmes ne dégénèrent point. Elles sont dans un siècle, ce qu'elles furent dans un autre ; leur élévation, ou leur anéantissement dépend absolument de ceux qui les gouvernent. Eh ! Le moyen, disait dernièrement un Français de bon sens devant qui les politiques se plaignaient de cet engourdissement général : le moyen que cela puisse être autrement ? On dirait qu'il y a comme une gageure à la Cour, pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.
S'il y a un homme qui ait de l'esprit, et qu'à de jolies reparties, il joigne une aimable figure, il n'a point d'autre recommandation. Pour peu d'ailleurs que les femmes en faveurs veuillent le pousser, il est sûr de faire son chemin, on le fait Ministre des Affaires étrangères. Un particulier a été chargé de la Police de Paris ; il a veillé à pied et à cheval remplit son devoir : voilà de grands services que cet homme a rendu à la Couronne, il faut l'en récompenser : on le fait Ministre de la Marine.
Un autre qui, en occupant la même place, a assisté régulièrement aux audiences de Châtelet. Il a (p.38) emmené à l'Hôpital deux ou trois cents filles de joie, et a relégué autant de filoux à Bicêtre. Il faut bien faite quelque chose pour un si grand personnage. On lui donne l'Administration générale des Finances. Voilà pourtant trois hommes, dont aucun n'était né pour la place qu'il occupe, et qui néanmoins remplissent les charges les plus importantes de la Monarchie ; car les affaires étrangères ; les vaisseaux et l'argent sont les mobiles qui mettent en mouvement les ressorts de notre politique.
Je fais bien, ajouta-t-il, que ce n'est pas la pierre philosophale que d'être Ministre d'Etat, et qu'il ne faut pas être grand forcier pour cela ; mais il faut cependant être rompu aux affaires, en connaître les détours, les avenues et les aboutissants ; entendre les intérêts des Couronnes : or tout cela ne s'apprend point dans un certain âge, surtout lorsqu'on a passé une partie de sa vie dans des détails opposés à ceux-là.
L'esprit ne suiffit point : sans la politique il est toujours inutile, souvent même il embrasse, et empêche qu'on ne devienne habile Ministre. Je renviendrai peut-être une autre fois à cette matière. (p.38) »

Lettre XXV, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Ministre Cotao yu se, à Pékin,

p.48 : « Paris est un vrai cloaque. Cette Ville est remplie d'ordures. La dissolution, la débauche et l'infamie y découlent de toutes parts. Trente mille courtisanes se lèvent ici tous les matins pour se prostituer, et plus de soixante mille citoyens se sont livrés le soir à al débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'Etat qui se sont corrompus. Ce n'est pas tout Cette tolérance autorise les femmes à qui il reste quelque retenue de se livrer au crime : de manière que l'incontinence est un vice général.

On dit pour raison qu'on méprise les courtisanes de profession ? Ce 'est pas assez, il faudrait les bannir de la société. »

Lettre XXXVI, le Mandarin Cham pi pi, à paris, au Mandarin Cotao yu se, à Pékin,

pp. 68-69 : « Je vis l'autre jour dans une assemblée un Cavalier bien content de lui-même. Ce n'était pas sans raison : car il est couru des femme, et est Adonis des belles. Il est vrai qu'il a toutes les qualités distinctives pour plaire au beau sexe ; car sans compter qu'il fournit joliment, qu'il a les dents belles et qu'l chante quelques couplets, il a un assortiment tout fait de contes légers et agréables pour amuser les femmes.

Il est si aimable par lui-même, indépendamment de ses autres talents qu'il peut parler quatre heures de suite, sans qu'on puisse le décaler d'être son plagiaire. Il a d'ailleurs les vertus caractéristiques, qui servent à attirer sur un homme l'attention des Dames ; car c'est un fait et un impertinent.

Je ne sais pourquoi les hommes ici qui sont rebutés des femmes en sont si humiliés ; il me semble au contraire que leurs dédain devraient flatter la vanité, puisque cela prouve du moins qu'on n'a pas ces petites qualités, qui sont presque toujours un obstacle à la formation des grandes. (p.68)

Une femme fait du bruit dans une Ville par sa beauté et ses agréments ; puisque hommes qui ont de l'honneur, de la probité et du mérite réel lui adressent leurs vœux ; mais ils en sont rebutés avec dédain, tandis qu'un étourdi, un évaporé, un diseur de mots paraît, l'enchanté tout-à-coup et la décide.

Lorsqu'on me dit qu'un homme n'a pu réussir auprès d'une femme, et que celle-ci, au lieu de se rendre à ses empressements, l'honore de son indifférence, j'en conclus aussitôt qu'il a un mérite distingué. Je pourrais même pousser plus loin la conférence ; et ajouter que c'est précisément la raison pourquoi un homme échoue auprès d'une femme.

La vertu et le mérite donnent une modestie naturelle qui fait qu'on se tient sur ses gardes, et qu'on ne hasarde rien ; tandis que le fat et le suffisant se jettent à corps perdu dans les plaisanteries et les sorties. Le premier a l'esprit réfléchi, le second l'a libre et enjoué : or celui-ci est toujours plus sûr de plaire aux femmes. (p.69)»

Lettre XLVI, Le Mandarin Sin ho ei, à Venise au Mandarin Cham pi pi, à Paris,

pp.86-87 : « Tu t'imagines peut-être que je m'amuse beaucoup à Venise, qui passe en Europe pour le séjour des plaisirs : tu te trompes ; je m'y ennuie à la mort. Il faut être taillé, pour m'exprimer ainsi, aux divertissements de cette Ville pour en jouir. Un étranger qui n'aime ni le jeu, ni les femmes, se trouve entièrement isolé ; il est à Venise comme au milieu d'un désert : il ne tient à personne, parce que tout le monde tient à ces amusements.

On est ici en compagnie du vice depuis le matin jusqu'au soir. Il y a un ordre de succession dans la volupté, qui forme un enchainement d'amusements frivoles.

Le matin on se promène, l'après-midi on se masque, le soir on va au théâtre, et on passe le reste de la nuit au jeu ou avec des femmes.

Les Vénitiennes sont belles, mais elles sont encore plus galantes. La République leur donne la permission ; car tout émane ici du grand Conseil. On a souvent mis en délibération si l'on devait réformer la licence des mœurs, mais, toutes réflexions faites, on a laissé les choses

comme elles étaient : ainsi le vice de l'incontinence est permis au sexe pour en jouir à ses périls et risques.
Nous croyons à la Chine que la pureté des mœurs peut seule former un bon gouvernement, et qu'un (p.86) peuple pour être heureux, doit être vertueux. On ne connaît point ici cette maxime ; la politique n'a rien à faire avec la morale. On n'imagine point que la corruption fait incompatible avec la puissance politique ; on pense même qu'elle peut devenir un de ses ressorts.
Pendant six mois de l'année, on se livre à la folie et à l'extravagance ; et afin qu'on puisse le faire plus librement, la République permet le déguisement. Il est libre ici tout le monde de s'abandonner à toutes sortes de débauches. Cela s'appelle dans la langue du Pays, jouir du privilège de la liberté ; et on est si libre qu'on est affranchi de tous remords.
Ce n'est point seulement le bas peuple qui se livre la débauche : toutes les classes sont corrompues. Il y avait autrefois dans cette Ville des femmes de prostitution publiques, qu'on méprisait autant que leur était les rendait méprisables. Cette dépravation n'est plus, une plus distinguée a pris sa place. Les Dames Vénitiennes se sont faite courtisanes.
Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes. Le mariage n'est plus qu'ne débauche. L'amour conjugal est renvoyé au vieux temps. Un mari et une femme passeraient pour ridicules de se piquer de constance : on rougirait de s'aimer.ici une femme qui n'a point d'amant, est censée n'avoir pas assez de mérite pour en avoir, et il n'y en a presque aucune aujourd'hui. L'amour illicite ne passe pas pour tel.
La prévention est établie et les exemples reçus. Il est convenu que la femme d'un noble deviendra la fille de joie d'un autre, et qu'on se déshonorera tous d'un commun accord. On ne peut sans frémir parler de pareilles mœurs. (p.87)»

Lettre LXX, le Mandarin Cham pi pi, à paris, au Mandarin Kie tou na, à Pékin,

pp. 92-94 : « on prétend que la guerre présente où la France prend part, n'a lieu que parce qu'une femme l'a voulu ; et il y a apparence qu'elle ne la voulu, que pour s'attirer plus de considération, en nommant aux emplois militaires. Cinq ou six cents milles hommes ont péri d'une mort tragique, pour donner à une Dame le divertissement de la guerre.
La justice est ici d'une constitution si délicate, qu'une jolie femme peut la faire évanouir : elle disparaît des tribunaux à la vue d'une belle solliciteuse. Le sexe a ici la distribution des premières charges de l'Eglise et de la robe. Les chapeaux de Cardinal, les Evêchés, les Abbayes, les Prieurés sont de leur compétence. Si la France nommait le Pape, ce serait une femme qui le ferait. Elles sont des Vice-rois, des Gouverneurs de Province, et créent des brigadiers et des Généraux d'Armée. Il n'y a point de commis dans le Royaume, qui ne doive son poste à une femme.
Il y a ici un usage établi dans l'administration (p.135) générale dont tout le monde est au fait ; lorsqu'un homme a une affaire à la Cour ou à la Ville, il doit découvrir le nom et la demeure de la favorite du juge devant qui elle est, afin de s'adresser à elle et de la séduire par des présents : toute autre voie, pour obtenir gain de cause, est incertaine, celle-ci est sûre. La requête rendue par la favorite est toujours appointée. A l'égard du prix de la vente de la justice, cela est réglé ; c'est tant pour cent : ce prix augmente dans la proportion de l'atrocité de la chose qu'on fait réussir. Ici chaque femme en faveur a son département. Celles-là sont pour les pensions, celles-ci pour les emplois. Elles ont leurs bureaux où elles donnent leurs audiences, et reçoivent des mémoires.
Pour ce qui est de la sureté du prix de l'achat de la grâce, ou de l'injustice qu'on demande, il y a un ordre admirable ; on consigne l'argent à un Mandarin public qu'on appelle Notaire, qui ne le délivre à la favorite, que lorsqu'elle a fait réussir l'affaire.
Tu te tromperais beaucoup si tu croyais que celles-ci sont de jeunes personnes d'une beauté ravissante : il y a de vieilles matrones qui ne sont rien moins que belles. On leur lasse le titre

de favorites, ainsi que les émoluments, en récompense des services passées ; on s'acquitte d'une ancienne dette que l'on avait contractée avec elles dans le printemps de leur âge.
Les jeunes favorites qui sont en service, se mettent galamment le jour qu'elles vont porter les mémoires. Elles ont d'abord avec le Ministres ou Magistrat un entretien particulier dans un endroit séparé, et l'affaire se règle tête-à-tête dans ces entrevues. (p.136)
Tous ces brutaux particuliers depuis quelques années sont réduits à un grand : une favorite a tout absorbé. Les grandes recettes se font maintenant à Versailles ; l'encens des charges est public : chacun a droit de se mettre sur les rangs, et de devenir candidat pour son argent. Le bureau d'adresse est ouvert à tout le monde ; on y marchande aujourd'hui des emplois depuis cent écus de rente, jusqu'à deux cents mille francs. (p.137) »

Lettre LXXVIII, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, à Cotao yu se, à Pékin,

pp. 148-149 : « Il n'y a rien de plus méprisée qu'une femme vieille. Ce seul mot fait frémir la nature et révolte les sens. On n'a pas encore découvert dans les femmes aucun agrément dans l'esprit, ni aucune agilité de l'âme qui puisse suppléer au défaut des années ; et malheureusement (p.148) pour elles, la jeunesse est une fleur qui est d'abord passée au lieu que la vieillesse dure, pour ainsi dire, toute la vie. (p.149) »

Lettre LXXXII, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin Cotao yu se, à Pékin,

pp. 155-156 : « Il n'ya point de révolution plus subite à Paris, que celle qui se passe, pour me servir de cette expression, dans la région de la volupté.
Tous les six mois le monde vicieux prend une nouvelle forme. Les femmes sans mœurs, qui étaient ensevelies dans le tombeau de leurs crimes, ressucitent ; et sont enlevées sur le trône de l'impudicité.
Comme je me promenais l'autre jour avec le Chevalier dans la grande allée du Palais-Royal, il me dit en me montrant du doigt une femme habillée d'une étoffe d'or, couverte de diamants, à qui un Prince donnait la main : vous voyez bien cette femmes, il n'ya que six mois qu'elle se prostituait aux laquais de Paris, d'où elle passa aux maîtres. Après que ceux-ci s'en furent leur plaisir : aujourd'hui elle est devenue les délices des Prince du Sang Royal. Croirez-vous, me dit-il en m'arrêtant tout court, que c'est aujourd'hui le grand goût ; et que, pour raffiner sur la volupté, il faut prendre une femme dans un (p.155) mauvais lieu, l'élever au faite des grandeurs, lui dresser un autel, et de cette manière vénérer l'ordure et encenser l'infamie.
Il faut qu'une créature, pour mériter cette apothéose du jour, ait passé par tous les gardes de la prostitution publique. Une femme, qui n'a pas fait tous ses cours de débauche, ne saurait piquer aujourd'hui la sensualité de nos Français.
Ce goût, ajouta-t-il, ne diffère point de celui des animaux immondes qui se vautrent dans la boue.
Si quelqu'un s'avisait de donner les annales galantes des débauches de cette Ville, cela formerait un corps complet d'ordures. On pourrait appeler ce livre, l'histoire de la création du fumier. (p.156)»

Lettre LXXXVIII, le Mandarin Cham pi pi, à Paris, au Mandarin kei tou na, à Pékin,

p.163 : « J'ai compassé la vie de cette Dame, divisée par vingt-quatre heures dans la journée, et je trouve que, si elle vit douze lustres, elle aura passé tout juste cinq ans avec son perruquier, quatre ans devant son miroir, trois ans avec son maître de musique , autant avec son maître de danse, six ans à jouer aux cartes, et vingt ans à table, et trente au lit. »

Lettre CI, le Mandarin Sin ho ei, à Naples, au Mandarin Cham pi pi, à Pékin,

pp.185-186 : « On dit que le peuple (p.185) Napolitain est le plus méchant de la terre, je le croirais bien : sa méchanceté est d'auatnt plus grande qu'elle vient de loin. Les différents gouvernements auxquels il a été soumis, lui ont apporté les vices de tous les climats de l'Europe. (p.186)»

Lettre CVI, le Mandarin Sin ho ei, à Naples, au Mandarin cham pi pi, à Paris,
p. 193 : « Dans la plupart des gouvernements du Midi de l'Europe il y a des causes physiques qui empêchent les progrès des arts ; il est impossible de donner de l'activité à des cadavres et de faire travailler des morts : et presque toute l'Italie est ensevelie sous les ruines de son luxe et de sa volupté. »
Lettre CVII, le Mandarin Cham pi pi, à paris, au Mandarin Cotao yu se, à Pékin,
pp. 194-195 : « Il faut, pour avoir le droit de se dire un aimable Cavalier, être mince, fluet et n'avoir pas six onces de chair sur les os.
Un homme fort et bien nourri passe pour un brutal qui n'a point de savoir vivre. Il n'appartient qu'aux Suisses et aux cochers d'être gros et gras. Les jolis hommes Français doivent ressembler à de véritables squelettes mouvants.
Il ne suffit pas d'être maigre et exténué, il faut encore être malade. Ce n'est point du bon air aujourd'hui d'avoir une bonne santé : on aurait mauvaise opinion d'un homme qui aurait l'impertinence de se bien porter. Il n'y a que des rustres et des campagnards qui soient assez mal élevés pour avoir un bon tempérament. Dans les véritables règles de la politesse Française, les gens de Cour et petits maîtres doivent l'avoir gâté. C'est surtout la grande mode d'avoir la poitrine fêlée. Un jeune homme, qui ne tousserait pas un peu, n'oserait paraître en bonne compagnie.
Tous les galants du bon ton aujourd'hui sont à la diète blanche. Selon les mêmes lois de la politesse, leur estomac ne doit pas être moins délabré. Il faut surtout se plaindre d'indigestions fréquentes, et protester hautement qu'on est abimé de ce côté-là.
Un joli homme qui veut faire sa cour à une Dame, ne se nourrit plus que de pastilles, de crèmes, de pois verts et d'entremets. Celui qui oserait manger à son souper une pièce de bœuf rôti, serait déshonoré pour toujours, à mois qu'il ne mourût le lendemain d'indigestion, pour justifier son estomac.
Le galant à la mode, ou celui qu'on appelle ici l'homme du jour a toujours une demi-douzaine de maladies à ses ordres, pour se plaindre dans les occasions brillantes, où il veut se faire honneur de sa mauvaise constitution. Pour s'en faire auprès du beau sexe il fat parle poitrine, rhume, migraine, vapeurs, et surtout convulsions, quand les plus jolies femmes de paris sont attaquées de cette maladie-là. (p.195) »

Annexe 23 - GROSELEY (Pierre Jean), *Observations sur l'Italie et sur les italiens données en 1764 sous le nom de gentilshommes suédois,* Londres, Chez De Hansy, 1774, Vol. 3

p. 3 : « Dans le combat de Saint Michel avec le Diable, cet Archange s'apercevant du désavantage et de l'inutilité de sa lance remonta au Ciel, et s'armant d'un foudre, le lança sur Lucifer dont le corps vola en éclats. Ses jambes tombèrent en France : de là, la pétulance des Français, leur fureur pour les courses et pour les voyages, et la difficulté de les fixer. L'Espagne reçut la tête de Lucifer : de là, la fierté, la hauteur et le ton bardâche de l'Espagnol. La main avec laquelle il escamotait, tomba sur Naples : celle avec laquelle il serrait, échut à Gênes. Les Allemands recueillirent son estomac. Enfin les parties de son corps les moins honnêtes tombèrent à Rome : E per questo, ajoutent-ils, tutti noi Romani siamo Cogl… »
pp. 139-141 : «Tout Rome avait vu avec admiration l'accueil éclatant que cette Eminence avait fait à Madame du Boccage, ses attentions constantes (p.139) pour cette Dame, son empressement à l'annoncer dans les meilleures compagnies, et à la produire dans les cercles les plus brillants. Les dames Romaines ne voyaient pas sans jalousie un Française triompher d'un homme qui ne leur avait jamais marqué la moindre attention, et qui leur expliquait à elles-mêmes, d'une manière assez peu obligeante, les raisons de cette préférence. Le Pape ne

manqua pas de tirer parti de cette métamorphose. Lorsque le Cardinal sortait en carrosse avec Madame du Boccage, il avait soin de se trouver à sa fenêtre, et de les favoriser d'une double bénédiction, en disant : *Et homo sactus est*. Il s'était même déclaré rival du Cardinal, se prétendant aussi bon juge que lui du mérite de Madame du Boccage. L'intérêt, l'aménité, la gaieté que les deux vieillards octogénaires mettaient à l'envi dans ce commerce, le rendaient aussi flatteur qu'amusant pour l'illustre Française, qui, dans l'accueil qu'elle trouva par tout, et dans les présents que lui fit le Pape à son départ, fut (p.140) traitée à l'égal des Princesses. Dans nos promenades à la place de Saint Pierre, le Cardinal m'a dit plus d'une fois : « Voici où j'ai souvent promené Madame du Boccage : j'étais son Chevalier. Toute cette canaille disait que je l'aimais, et elle disait vrai. Je chérissais en elle, ajoutait-il, non la beauté et les grâces de son sexe, mais tous les agréments de sa Nation, soutenus par les connaissances, et embellis par les talents. » (p.141) » (à propos du Cardinal Passionei et de Benoît XIV)

pp. 158-159 : « A notre arrivée, nous avions rencontré une partie des filles et des femmes, qui apportaient, en troupe, à la ville l'eau qu'elles venaient de puiser à une rivière qui coule au (p.158) pied de la colline qui couronne Frusionone. L'attitude de ces femmes la forme des vases qu'elles portaient sur la tête, le repos de quelques-unes arrêtées à mi-côte, offraient, d'après nature, ces sujet dont le savant Poussin aimait à enrichir ses paysages. (p.159) » (à Anagni)

pp. 194-195 : « Naples est aujourd'hui la seule Ville de considération dans un Etat qui fut autrefois couvert de villes et d'habitants. La grande Grèce, dont les ruines sont partie de cet Etat, n'existait plus dès le temps de Cicéron. Ce pays par les lois des Pythagore, des Zaleucus, des Carondas, des Architas, des Parménide, des Zénon ; honoré de la présence des Homère, des Simonide, des Pindare, des Platon, des Virgile, l'asyle des Arts et de la Philosophie ; le théâtre de l'Industrie et du (p.194) Commerce qu'animait et nourrissait une multitude de ports sur les deux mers ; le centre de la magnificence la plus noble et du luxe le plus recherché, devenue depuis la proie des Vandales, des Visigots, des Lombards des Bulgares, des Sarrazins, des Normands, des François qui y eurent successivement des établissements fixes et solides, a maintenant à peine assez d'habitants pour y soutenir une faible culture. (p.195) »

pp. 256-257 : « L'expression de toute cette ariette était celle de la nature. Les français présent à ce spectacle, oublièrent eux-mêmes l'air gauche du Soprano, qui remplissait le rôle de Timanthe, et la dissonance de sa voix avec l'énormité de sa taille, de ses bras, des ses jambes, pur mêler leurs larmes à celles des Napolitains. On sait qu'aux Opéras d'Italie, lorsque l'Ariette plaît, le battement de mains qui en accompagne la fin, est un signal pour la recommencer. Alors l'orchestre revient au prélude, le castrato se promène circulairement, et reprend (p.256) l'ariette qu'un nouveau battement de mains fait recommencer. Cela se répète quelquefois jusqu'à cinq ou six fois ; et c'est dans ces reprises, que le Chanteur épuise toute les ressources de la Nature et de l'Art, par la variété des nuances qu'il répand sur les tons, sur les modulations, et sur tout ce qui tient à l'expression. Quelque légère que soient ces nuances, aucune n'échappe aux oreilles Italiennes : elles les saisissent elles les sentent, elles les savourent avec un plaisir appelé en Italie, l'avant goût des joies du Paradis, qui en aura sans doute d'équivalentes pour les Nations dont les organes sont moins sensibles à l'expression harmonique. (p.257) »

p. 262 : « J'ai déjà observe quelque part, que, dans tous les spectacles d'Italie, les rôles d'homme, et surtout d'amoureux, sont assez communément remplis par les femmes, tandis qu'à Rome, suivant l'usage des anciens Romains, tous les rôles de femmes sont remplis par des hommes : ce qu'ils appellent far da Donna. »

Annexe 24 - LA LANDE (Jérôme de), ***Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*****, Paris, Chez Desaint, 1769, Vol. 1 à 3 et 5 à 8**

Tome I

Chapitre XXVII, Du caractère des milanais,
pp. 376-379 : « le caractère de la noblesse est plein de générosité, de magnificence, on y est reçu avec amitié, à la ville et à la campagne, et c'est de toutes les villes d'Italie celle où les étrangers reçoivent le plus d'accueil ; la table y est servie (p.376) délicatement, et l'on y regrette point la cuisine Françoise ; au reste, ceci n'est point général, il y a grand nombre de maisons qui n'ont pas encore pris le bon ton.
La cicisbéature n'est point à Milan une étiquette pour les femmes et une servitude pour les hommes, ainsi qu'à genres et dans d'autres villes d'Italie ; la moitié des Dames n'ont point de cicisbée ou de Cavalier servent ; celles qui en ont ne paraissent point asservie à se voir accompagnée sans cesse, par une personne qui lasse ou qui déplaît ; les Dames de Milan ont un air d'aisance, qui plaît aux Français, beaucoup plus que l'air composé et les attitudes contraintes qu'elles ont dans le reste de l'Italie.
Parmi les personnes de la première distinction, on doit surtout distinguer la Comtesse Clélia Borromée, qui a toujours joui de la plus grande considération et du plus grand crédit ; elle reçoit chez elle la meilleure compagnie ; son rang ; son caractère, ses lumières ne pouvaient manquer de la faire rechercher des gens (p.377) d'esprit, aussi bien que des personnes du premier rang, et l'on est toujours sûr d'y en trouver.
La gravité Espagnole qui domine encore un peu dans le moyen ordre, fait qu'on ne trouve pas à Milan, dans les sociétés bourgeoises, autant de gaieté et de vivacité que l'on en trouve à Paris ; cela rend les assemblées un peu sérieuses, à moins qu'il y ait beaucoup de monde, et cela fait que si nombreux qu'en France ; mais notre contagion gagne de plus en plus Italie, et elle sera peut-être bientôt au pair, même pour l'étourderie et la pétulance.
Le peuple de Milan passe pour avoir de bonnes mœurs, mais peu d'esprit ; il passe aussi en Italie pour être bon ; on appelle même les Milanais Bonacci, simples, bonaces ; on les appelle aussi Boni Buonzzeconi, aprce qu'ils mangent beaucoup, du moins en comparaison des peuples de la basse Italie. Les deux voyageurs Suédois prétendent que les Milanais sont Lombards dans toutes la rigueur du terme, l'Auteur, en cite pour (p.378) preuve un fait lui est arrivé ; mais ceux qui n'y ont point été attrapés nommément, et qui examinent le caractère d'une peuple d'une manière plus générale en disent moins de mal.
Les Milanais passent pour être pleins de défiance, on leur reproche aussi de porter l'économie à l'excès, et l'on fait à leur sujet divers contes en Italie.
Cette grande économie fait que le peuple est appliqué à son état ; les marchands étaient de bonnes heures et serment tard, et chacun y travaille plus que dans le reste de l'Italie. C'est par une suite du même caractère, qu'une augmentation dans le prix des denrées, met le peuple au désespoir, et serait capable de causer une révolte générale. (p.379) »

Tome II

pp. 127-129 : « Le spectacle y est aussi brillant qu'à Paris, du côté du beau monde, même dans nos plus grands jours d'Opéra ; les voyageurs ne manquent pas d'y aller, quand ce ne serait que pour connaît à quel point les femmes y portent le luxe. Ce qui surprend le plus est de voir que (p.127) lorsque l'on écoute avec le plus d'attention, il ne laisse pas d'y avoir des personnes qui jouent aux cartes dans les loges.

Les étrangers ont aussi occasion d'y remarquer le caractère libre et enjoué des Dames de Bologne : on les y voit accompagnées de leurs Cicisbées, et quelquefois donner leurs mains à baiser à ceux qui aspirent à le devenir, sans que les Italiens trouvent cela extraordinaire.
On ne peut trouver de caractères plus ouverts que ceux des Bolonais ; ils sont bons amis, et implacables ennemis, ils poussent la franchise à l'excès. Ils sont industrieux, grands parleurs et faisant montre de beaucoup de savoir.
Les hommes y sont vêtus comme en France ; si l'on excepte le manteau que portent presque toujours ceux du peuple. Quand aux femmes elles y sont fort jolies ; celles du premier rang sont habillées à la Française ; les bourgeoises portent des vestes boutonnées avec des manches en botte, à peu près dans le goût de nos Dames lorsqu'elles s'habillent en Amazones ; elles se couvrent outre cela comme à Modène, d'un zendado dont elles se ceignent la taille, et qu'elles (p. 128) ajustent tient de manière qu'on peut encore entrevoir la physionomie. Il y en a cependant qui, lorsqu'elles vont dans les rues, par une modestie vraie ou feinte la laissent tomber dessus leur visage et tout autour, sans y mettre de ceinture, alors on croirait voir marcher des personnes couvertes d'un drap mortuaire. Elles sont de cette sorte tellement déguisées que si elles pourraient passer à côté de leurs maris sans craindre d'en être reconnues. On assure même que le fait est arrivé plus d'une fois.
Quant aux femmes de la campagne, elles portent les cheveux nattés, avec un chapeau de paille et ont la gorge couverte d'une collerette de batiste dont le tour est garni d'une petite dentelle. (p.129) »
pp. 358-360 : « Un Français fut étonné il y a quelques années de se voir accosté à Florence d'un Ecclésiastique dont la conversation était (p.358) assez singulière, relativement à nos mœurs ; il fut question des spectacles de Florence, l'Abbé se plaignit de ce que les peines que l'on avait pour conserver les bons acteurs étaient inconcevables que le carnaval dernier le meilleur de ses Castrats qu'il avait fait venir de Naples l'avait abandonné, que son Ténor était tombé malade ; que de peur de voir le public déserter son Opéra il en avait une surtout, qui par sa figure et ses talents saisissait l'admiration de toute la Ville, mais qu'un Anglais la lui avait débauchée.
D'après de pareil propos le Français ne pouvant s'imaginer à qui il avait à faire, lui demanda poliment qui il était : sono l'*imprenditore* dell'opera per servirla lui répondit-il ; le Français crut qu'il se moquait, cependant rien n'était plus vrai ; c'était un fort galant home à qui le public était persuadé qu'on ne rendait pas assez justice, il n'avait encore qu'un bénéfice, mais on lui en sollicitait un meilleur dans le pays, afin de l'y fixer et de ne pas laisser porter ses (p.359) talents ailleurs. (p.360) »
pp. 363-367 : « Les Demoiselles sont gardées à Florence avec beaucoup de soin : elles ne peuvent parler à personne, on les retient même au Couvent jusqu'à ce qu'elles soient sur le point d'être mariées ; aussitôt qu'elles sont accordées ou promises, elles ont la liberté de s'entretenir avec leur futur époux, et celui-ci ne peut pas causer avec d'autre en quelque compagnie qu'ils se trouvent ensemble. Mais du moment qu'ils sont mariés, c'est tout le contraire, ils ne peuvent plus se parler publiquement sans choquer le bon ton.
La fureur des femmes de condition est de prendre les modes Anglaises, mais comme elles ne les prennent que des Anglaises qui viennent séjourner à Florence, après avoir passé quelque temps à Paris, elles se trouvent avoir adopté dans le vrai nos modes Parisiennes, travesties seulement par les Anglaises. Les (p.363) bourgeoises portent des casaquins qui leur serrent la taille et se boutonnent à commencer de dessous le menton jusqu'à la ceinture. Elles appellent cet habillement un casachino abbontonato alla vista. Quelquefois elles portent des robes qui se boutonnent de même et dont les manches finissent tout uniment sans bottes. La coiffure des femmes est une cornette en papillon pointu par les côtés et outré dans sa longueur. C'est ce qu'ils appellent Cusia di donna maritata, ou coiffure de femme mariée : A l'égard des filles elles ne sortent jamais qu'elles n'aient une petite coiffure de gaze noir transparente, rabattue

sur le visage et qui tombe jusqu'au bas d nez. Ce sont ordinairement les filles à marier qui les portent, on nomme cette coiffure un scussino.
L'ajustement des paysannes est encore plus joli, il a un air de coquetterie singulier : elles ont de simples jupes, ordinairement bleues ou couleur d'écarlate, et des corps sans manche, de sorte qu'on ne voit que les manches de leurs chemises. Tout autour des épaulettes de leur corps il y a quantité de longs rubans qu'elles laissent tomber et voltiger au gré du vent. Elles ont les cheveux nattés en (p.364) rond derrière le chignon. Quelquefois elles y mêlent des fleurs, elles s'attachent dessus la tête de très petits chapeaux de paille qu'elles mettent un peu sur l'oreille et dont elles se servent plutôt comme de parure que pour se couvrir : tout cet ajustement respire l'élégance et la coquetterie.
L'usage d'embrasser les Dames, qui est si familiers e France, est sévèrement proscrit en Italie, mais par un usage qui ne surprend pas moins les étrangers, il arrive que les femmes et les filles que l'on choquerait si on les embrassait lorsqu'on va chez elles, sont quelquefois les premières à venir baiser les mains d'un étranger, ce serait même un manque de civilité que de les refuser. Mais lorsqu'elles reçoivent des Français, elles ne font nulle difficulté de se baiser sur la bouche, car elles ne connaissent point d'autre manière d'embrasser, elle s'imagine même que c'est l'usage en France ; et l'on ne cherche pas à les détromper : mais ceci n'a pas lieu chez les gens de condition.
On a été surpris à Florence que les gentilshommes Suédois aient reproché à cette Ville un commerce honteux de (p.365) l'espèce humaine, qui y est absolument inconnu ; il est vrai que l'hôte de l'Aigle noir, qu'on appelait Flaminio, avait élevé un jeune Musicien connu sous le nom de Manzoletto qui était à Palerme en 1758, il ne s'enfuit pas qu'il y alla pour le vendre, ni qu'il l'eut acheté dans ce dessein, comme on a semblé l'insinuer. Ce n'est guère que dans les conservatoires de Naples où l'on a coutume de recevoir les enfants pour leur faire l'opération de la belle voix et les placer ensuite avec rétribution dans la musique de quelque Eglise ou de quelque Spectacle.
Depuis que les mœurs plus douces, plus aisées, plus sociables, ont succédé à l'humeur jalouse des Florentins du seizième siècle, on n'entend plus parler du goût dépravé qu'on leur reprochait dans l'épitaphe du Dante de Ravenne ù on lit ces mots *Pravi Florentina mater amoris*. L'amour illicite était à la vérité autrefois si commun à Florence, qu'un Prince à ce que l'on assure ordonna par (p.366) une loi que les femmes seraient obligées d'aller gorge découverte. Quoi qu'il en soit du fait, le propos semble annoncer qu'il fut temps où l'on eut besoin de rappeler le goût des hommes vers les objets que la nature seule aurait dû leur désigner et dont il semble qu'n aurait jamais dû s'éloigner. (p.367) »

Tome V

pp. 130-131 : « ces maisons riches sont très rares, même parmi les Princes ; les autres n'ont qu'un superflu qui peut se consumer aisément par deux ou trois fêtes d'appareil, quelque noce, quelque baptême, la fondation de quelque chapelle, l'entretien de quelque couvent, peut-être celui d'une maîtresse. Mais les femmes entretenues ne sont point un ordre à part ; ce sont ordinairement des personnes qui ont un état ; des femmes mariées, et à qui les bienfaits d'un amant ne servent qu'à donner plus d'aisance (p.130) ou à former un état au-dessus du leur. Dans ce sens-là on prétend dans toute l'Italie, qu'il est très aisé d'en avoir, c'est-à-dire, de trouver des maris qui ne soient pas porté à penser mal, ni à gêner la société de leurs femmes.
Ce n'est qu'à Venise où les courtisanes, c'est-à-dire, les femmes entretenues, sont un ordre à part, comme à Paris, et font quelquefois opulentes encore usage commerce à se passer même à Venise, depuis bien des années, mais à Rome on n'en voit presque pas. La bienséance de l'Etat Ecclésiastique ne permet pas même qu'il y ait à Rome de filles de théâtre ; il ne paraît

dans les rôles de femmes que de jeunes garçons, que l'on prendrait véritablement pour les filles, par leurs voix et leurs figures. (p.131) »
pp. 135-136 : « On dit souvent en France que les Italiens sont avares et mesquins, qu'ils ne savent pas dépenser, se faire honneur de leur bien ni donner un verre d'eau à personne ; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs aient somptueuse, des équipages brillants, des meubles, des bijoux, des parures de goût, etc. On répond d'abord à ce reproche, que s'il n'y a (p.135) en Italie des fortunes si extraordinaires, si rapides, de ces inégalités prodigieuses et accablantes pour le public ; c'est un bien réel dans l'Etat. D'ailleurs les étrangers qui ont lieu de mettre en parallèle le genre différent du faste des deux Nations Française et Italienne, disent que celui des Italiens paraît plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique. Ce que l'on appelle assez communément en France faire une grande figure, c'est tenir une grande table. Un homme opulent et qui représente, a beaucoup de cuisiniers, force service d'entrée et d'entremets, des fruits montés d'une manière très élégante (dont l'usage par parenthèse, nous vient d'Italie) la profusion des mets doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives ; qu'il rassemble le plus de gens qu'il lui est possibles pour consommer ces apprêts, sans beaucoup s'embarrasser s'ils sont de ses amis, s'ils sont gens aimables, s'ils sont fait les uns pour les autres, ai même s'ils font honneur à sa table. (p.136) […] Un Italien ne fait rien de tout cela ; sa manière de paraître, après avoir amassé par une vie frugale, un grand argent comptant, est de la dépenser à la construction de quelque grand édifice, qui servant à la décoration ou à l'utilité de sa patrie, fasse passer à la postérité, d'une manière durable, son nom, sa magnificence et son goût. (p.137) »
pp. 140-141 : « On parle encore souvent en France de la jalousie Italienne, mais c'est sans doute par une ancienne tradition ; car depuis quelques années on ne s'en aperçoit pas. Les Sociétés sont devenus plus générales et plus faciles, on dit même que les Religieuses s'en plaignent, parce que les grilles et les parloirs n'y sont plus si fréquentées, et les intrigues si recherchées et si communes.
M. Burnet écrivait déjà de Rome sur la fin du dernier siècle, que les femmes commençaient à se prêter un peu à la conversation et à la société, quoique la (p.140) jalouse des maris restreignît beaucoup leur liberté ; dans ce temps-là on avait été scandalisé à Rome de la manière dont on vivait au Palais de Connétable de Naples, et cela avait fait resserrer davantage la conduite de bien des personnes ; mais la Duchesse de Bracciano, qui était Française, contribuait au contraire à établir des mœurs douces et honnêtes, tout à la fois l'exactitude de sa conduite jointe à l'aisance et à l'enjouement qui régnait dans ses conversation, avait fait aimer les libertés que les femmes savaient allier en France avec le mœurs et la vertu ; elle recevait publiquement des visites à des heures marquées, et sa Cour était toujours l'assemblée la plus agréable de Rome, surtout pour les étrangers. (p.141) »
pp.142-147 : L'usage des Cigisbées ou Sigisbées est ordinaire à Rome, comme dans presque toute l'Italie : aucune femme ne paraît en compagnie, sans un écuyer ou cavalier servent, qui lui donne la main. Chacun a le sien, et on les voit presque toujours arriver ensemble dans les assemblées ; ils se promènent ainsi deux à deux le long des appartements, jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie de jouer. Le cavaliers est obligé d'aller dès le matin entretenir sa Dame ; il fait antichambre jusqu'à ce qu'elle soit visibles ; il la sert à sa toilette ; il la mène à la Messe et l'entretient ou fait sa partie jusqu'au dîner. Il revient bientôt après assisté à sa toilette, la mène au Quarante-heures et ensuite à la conversation, et la ramène chez elle à l'heure du souper. Cette assiduité rend les Sigisbées plus incommodes pour des étrangers, que ne le sont en France des maris ; on ne peut faire sa cour que de concert avec eux. (p.142)
On se pique de constance en fait de sigisbéature, tout comme dans les choses les plus sérieuses ; c'est une société presqu'aussi durable que celle du mariage, et presuqu'aussi autorisée par l'usage. Ces liaisons durent vingt ans et plus, on n'est point dans l'usage de changer. La coquetterie de nos femmes Françaises, dont quelques-unes mettent leur gloire à

agacer les hommes, et à se faire suivre d'un grand nombre d'adorateurs, est regardée comme le comble de l'indécence et des mauvaises mœurs : car l'on prétend mettre beaucoup de décence dans le commerce des Sigisbées. Leur constante assiduité n'est, dit-on qu'un usage reçu, de politesse et de société ; ils n'ont aucune autre prétention, et il faut avoir ou des mœurs dures et sauvages de l'Angleterre, ou l'esprit naturellement mal fait ou gâté par les coutumes de France, pour rien imaginer au-delà.

Les étrangers se persuadent au contraire, qu'une occasion perpétuelle de se voir, doit nécessairement amener la séduction ; ils ne font pas attention que l'habitude et usage d'un pays mettent de très grandes différences dans les (p.143) mœurs. Un père en Angleterre ne vit-il pas avec sa fille, un frère avec sa sœur, un tuteur avec sa pupille, sans qu'il y ait de passion illégitime ; ne peut-il pas y avoir un autre nom, une autre sorte de liaison et d'adoption, qui soit indépendante de l'amour ?

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on distingue très bien en Italie, le Cicisbée qui est de convenance, d'avec celui qui est amoureux ; celui-ci déplaît quelquefois au mari ; il occasionne des querelles ; l'on veille sur sa conduite, et l'on restreint ses fonctions aux bornes étroites de l'usage. Les autres ont une liberté entière, et peut-être ce sont ceux qui sont souvent les gardiens et les surveillants d'une femme, au lieu d'en être les séducteurs ; mais dans tous les cas ils m'empêchent point que le mari ne vive avec sa femme ; car les plus grands Seigneurs sont encore, à cet égard, sur le ton qu'on appelle Bourgeois à Paris, ils n'ont ni deux appartements, ni deux lits.

Ce n'est pas par la durée de ces liaisons que je les prétends innocentes ; car en Italie, dans les liaisons les plus amoureuses, (p.144) amoureuses, on se pique encore de constance.

On est persuadé en France, qu'une honnête femme est totalement asservie à celui pour qui elle a eu de l'amour et qu'il n'y a qu'une effrontée qui puisse congédier son amant ; mais en Italie les mœurs sont différentes ; une femme conserve son empire malgré ses faiblesses, et si elle est mécontente, elle renvoie fièrement celui qui cesse de lui plaire ; les droits qu'il croit avoir acquis ne lui servent de rien, et son indiscrétion à cet égard ne lui attirerait peut-être un coup de filet d'un rival heureux. Cette fierté des femmes leur est très avantageuse ; elle retient dans leurs chaînes ceux que les faveurs en auraient dégagées ; elle assure la constance, et par conséquent diminue le désordre des mœurs. S'il n'est pas possible qu'une femme captive son mari, il vaut mieux qu'elle en ait un second, que d'en avoir cinquante, et une inclination fixe et durable, vaut mieux qu'une licence indéfinie, qui dure autant que les passions ou la beauté. Ce n'est pas que je prétends justifier ce (p.145) désordre, je veux dire seulement qu'il est peut-être moins dangereux que celui des Nations qui le condamnent, et que la dépravation des mœurs n'a pas encore assez gagné, pour introduire la légèreté avec le libertinage. Cependant comme les hommes tendent tous à s'affranchir de l'esclavage, et que la liberté tend naturellement au désordre, je ne doute pas que les mœurs Italiennes ne reviennent insensiblement dans la suite vers celle de la France.

Les divorces pour cause d'impuissance, ont lieu quelquefois en Italie, même parmi les gens de distinction, fort différents en cela des Français, qui n'en ont pas donné d'exemple depuis l'affaire du Duc de Gevres, arrivée il y a plus de soixante ans. On dit que la mode en est venue des Génoises ; elles appellent Babilan les maris contre lesquels on porte plainte, et qui font rire à leur dépens ; mais il y en a qui se défendent point, et qui sont peut-être bien aise d'avoir un moyen de séparation qui leur soit ouvert par les lois, tout ainsi qu'on se sert quelquefois, en Allemagne, par convention, de (p.146) l'adultère du mari pour casser le mariage ; on en trouve un exemple dans la vie du Maréchal de Saxe.

Le caractère des Romains est fort doux ; il est humanisés par l'habitude que tout le monde a de faire sa cour à un plus grand que soi, et pour la société continuelle des étrangers qui y viennent de tous côtés. Ils sont pleins de cordialité et de prévenance, plus obligeants et de plus

facile accès qu'en aucun autre endroit de l'Italie. L'usage est même de prévenir et d'aller voir les étrangers qui arrivent, lorsqu'ils sont annoncés par les lettres. (p.147) »
pp. 161-168 : « Il n'y a guère plus de belles femmes à Rome qu'à Paris, je n'y ai rien trouvé de remarquable à cet égard ; deux ou trois belles personnes sont l'ornement des conversations et empressement de la jeune noblesse telles sont la Duchesse de Poli, la Spola Massimi, la Princesse Altieri, et je n'ai pas vu que dans l'ordre moyen il eût plus de belles femmes que nous n'en voyons en France ; il y en a davantage, ce me semble, à Naples et à Venise ; mais la différence n'est pas extrêmement marquée, quoiqu'on (p.161) dise en Italie que les Dames Romaines sont peu jolies, et que le sang n'y est pas beau.
Les femmes ne mettent point de rouge en Italie, non plus qu'en Angleterre, ou du moins elles cherchent à la rendre imperceptible ; mais d'ailleurs elles s'habillent absolument à la Française ; elles suivent à peu près les modes de France, pour la coiffure et pour les ajustements. Elles sont toujours lacées et ferrées dans des corps de baleine, qui leur donnent un air contraint et gêné, on les plaindrait volontiers d'être asservies à un usage si incommode, mais elles y sont parfaitement accoutumées ; en, général les femmes en Italie ont un air affecté et empesé, et les femmes de distinction qui veulent avoir un air libre et aisé, donnent dans un air qu'on appellerait chez nous indécent ; mais tout cela est relatif l'usage. D'ailleurs, elles s'habillent assez à la Française ; il y en a beaucoup qui se font friser sur les côtés comme les hommes le font chez nous, et qui portent des bonnets en papillons qui débordent excessivement sur les côtés.
Les Dames Romaines mettent en (p.162) général peu de soin à leur toilette, ce qui a produit le reproche du peu de propreté dont on les taxe dans les autres villes. On prétend qu'elles sont un peu sujettes aux cheveux gras ; mais ce qu'il y a de plus singuliers, c'est que dans le pays où l'on fabrique les meilleurs promenades du monde, car celles de Rome sont beaucoup plus douces et beaucoup plus suaves que celles de la fonderie de Florence, elles ont une horreur invincible pour les odeurs ; elles prétendent que l'usage en est pernicieux dans leurs climats, et les peut faire tomber en syncope. Elles n'en usent point, et ont remis à la mode le goût d'Henri IV. Cette répugnance me paraît une mignardise, ou du moins un vrai préjugé. Il y a telle femme qui vous voyant avec un cédrat dans la main, vous éviterait avec effroi, et qui ne s'en apercevra pas le moins du monde, si vous l'avez dans votre poche.
Quoiqu'on soit fort jaloux à Rome de l'étiquette, et de ce qu'on appelle la *dignità*, on n'est point étonné de voir une personne de marque se promener à pied le matin ; mais quand l'heure du dîner est passée, et que l'on (p.163) commence à se promener en carrosse dans la rue du cours, il serait tout-à-fait de mauvais tons d'aller à pied
Les Dames ne sortent jamais seules, elles sont ordinairement précédées de leurs domestiques lorsqu'elles vont à la messe, elles ont une coiffe de gaze rabattues jusque sur le milieu du visage, cependant cela ne les met que plus à leur aise ; lorsqu'on les regarde on ne leur fait point baisser la vue, et elles fixent les hommes avec la dernière assurance. Souvent celles qui n'ont point de domestiques en louent un qui pour un Paule vient les cherches et marchent devant elles pour les mener à la messe, et vont ensuite, lorsqu'ils les ont reconduit chez elles, en rechercher d'autre.
Une fille ne peut aller seule, elle va toujours avec sa mère où une parente, et elle ne marcherait jamais avec un homme dans une rue, à moins que ce ne fût son père ou son frère.
Si une fille allait même chez son galant, elle n'irait pas seule, il n'arrive que trop souvent que sa mère l'y conduit, la misère est si grande que parmi les gens du peuple, le ménage est fréquemment fondé sur les charmes de leurs filles tant (p.164) qu'elles sont avec la mère, il n'est pas permis d'en gloser.
Les femmes du peuple sont glorieuses, volontaires et fainéantes ; cela vient en partie de la facilité qu'elles ont à trouver des dots pour se marier, et par une suite de cette facilité, du peu

de soin que l'on se donne pour les élever au travail. Après les Mahométans, je crois qu'ils n'y a point de nations au monde plus charitable que la nation Italienne.
Il n'y a point de jours où dans les principaux couvents de religieux, on ne distribue la soupe à tous ceux qui viennent demander à la porte. Il y a des fondations dans plusieurs églises pour distribuer à chaque fête solennelle, des dots aux pauvres filles, soit pour prendre le voile, soit pour se marier selon leur goût, la somme est fixée, de même que le nombre des filles qui viennent en procession la recevoir. Ces charités si fréquentes et faites si mal-à-propos, sont un des grands vices du gouvernement où elles entretiennent la fainéantise. Quand une file du commun a la protection du bâtard de l'Apothicaire d'un Cardinal, elle se fait assurer cinq ou six dots dans cinq ou six églises, et ne veut (p.165) plus apprendre ni à coudre ni à filer, un autre l'épouse par l'appas de cet argent comptant. La femme veut qu'on lui fasse sur son argent, de beaux habits et bonne chère à sa noce. Tant que la somme dure on n'a garde de songer à travailler. Quand elle est finie, on est au expédients, mais c'est la mari qui est chargé de tout le ménage ; la femme élevée dans l'oisiveté ne sait rien faire, pas même ce qui concerne sa nourriture, elle se fait servir avec une morgue singulière, et ne manque pas de répéter ouvertement à son mari qu'il n'avait pas le sou quand il l'a épousée, qu'il a mangé l'argent qu'on lui a apporté, et qu'elle est bien malheureuse ; pour se consoler, elle passe son temps à la fenêtre à regarder les passants. Les marchandes même ne sont plus actives : un Français est étonné de s'entendre dire dans une boutique lorsqu'il y demande quelque chose, Monsieur, nous en avons, mais cela est placé si haut ! Revenez une autre fois s'il vous plaît. J'ai vu des portraits couchés dans la rue à cinq heures du soir en été, ne vouloir pas se lever pour une commission lucrative, il fallait attendre 23 heures ou bien l'Ave Maria ; (p.166) c'est-à-dire à la chute du jour pour pouvoir être servi.
Il n'y a presque point de jour où dans quelques-uns des principaux Couvents de Religieux, on ne distribue de la soupe à la porte à tous ceux qui la viennent demander ; le grand nombre d'hôpitaux qu'il y a dans Rome, et l'aumône dans les couvent, y entretient la fainéantise et la mendicité, et c'est une chose qui révolte, que le grand nombre de mendiants dont on est assailli dans les rues de Rome, ainsi que dans celles de Naples ; on y regrette bien la bonne police de Londres, qui a su débarrasser totalement les rues et les églises de cette vermine insupportable pour les citoyens, et honteuse pour un Etat ; au reste, c'est bien pis à Naples, c'est au climat qu'il faut certainement imputer la principales cause de ces inconvénients, et il faudrait de la part du Gouvernements bien plus de soins encore qu'en Angleterre pour y remédier.
Le luxe et l'oisiveté sont une source de corruption pour les mœurs, et les étrangers en profitent ; il y en a qui louent un appartement dans une maison (p.167) bourgeoises, où il y a des filles huit ou dix sequins par mois, en faisant grandement les choses, suffisent pour être le bienfaiteur, et pour ainsi dire le maître de la maison, pourvu que l'on paye toujours avec exactitude. (p.168) »

Tome VI

p. 203 : « Parrino observe que ce quartier du port, le plus anciens de la ville, est extrêmement rempli d'églises et de petites chapelles, ce qu'on attribue à la jalousie des Napolitains, qui du temps des Français ne voulaient pas laisser aller leurs femmes bien loin à la messe, et communément les accompagnaient eux-mêmes. Il me paraît tout aussi naturel de croire que c'est un effet de la grande dévotion qu'ont toujours eu les Italiens, et de leurs extrême empressement à racheter leurs péchés par les établissements et les offrandes : au reste la jalousie des Napolitains est fort diminuée (p.203) actuellement, mais il en reste encore des vestiges dans l'usage où sont les femmes d'une certaine aisance, de ne sortir jamais seules. (p.204) »

pp. 336-337 : « Les vengeances atroces ; les jalousies cruelles qui étaient si communes dans les derniers siècles, ne paraissent plus aujourd'hui, du moins à Naples et dans les environs ; les Grands vivent en société avec la même liberté qu'à Paris, et la peuple s'est humanisé à leur exemple : cependant les femmes des bourgeois aisées sont encore dans l'usage de ne sortir jamais seules à pieds ; il y a dans la basse ville des maris qui mènent eux-mêmes leurs femmes à la messe, et qui se mettent devant elles si on les regarde un peu trop ; mais la jalousie ne va pas ordinairement plus loin. On ne rencontre point le soir dans les rues de Naples de ces femmes qui sont la honte de leur sexe par leurs importunités ; il est vrai qu'il y a des indicateurs qui se placent dans des endroits connus, comme auprès du théâtre, mais c'est encore avec une espèce de réserve, ou de timidité, qui fait honneur aux mœurs et à la police de Naples. (p.336) La multitude de gens oisifs dans le bas peuple doit contribuer aussi bien que l'ardeur du climat, à rendre fort communs le libertinage, et les maladies qui en sont la suite. Nous appelons en France Mal de Naples la maladie vénérienne, parce qu'en effet c'est à Naples que les Français la prirent lorsque Charles VIII y envoya des troupes en 1494. […] mais les Anglais, les Italiens et les Turcs l'appellent mal des François, parce qu'ils prétendent l'avoir reçu de nous. (p.337) »

p. 340 : « Il y a peu sigisbéature à Naples, les femmes de qualité vont assez indifféremment avec tout le monde, comme à Paris ; la liberté y est même plus grande à certains égards, car il n'est point contre l'usage que les Dames aillent en visites et en conversation chez les hommes qui ne sont point mariés, j'ai déjà observé que cela se pratique également à Rome. […]

Quelque nombre de filles qu'il y ait dans une maison noble, une seule (p.340) ordinairement se marie, le autres sont renfermées dans les couvents dès l'âge de trois ans ; elles n'ont dans la suite que la liberté de choisir la maison où elles veulent s'engager ; il arrive seulement quelquefois qu'un Gentilhomme les demande sans dot, et elles sortent à cette condition ; aussi dans le couvent de Ste. Claire compte-t-on plus de 200 religieuses d'autres couvents. (p.341)»

pp. 346-347 : « j'ai parlé des différents Conservatoires de Naples où l'on élève des enfants destinés pour la musique : presque tous les castrats ou castrati qui chantent en Italie sont façonnés à Naples, parce que c'est l'endroit où cette opération se fait avec le plus d'adresse. Ces voix artificielles sont si estimées en Italie, que les entrepreneurs d'Opéra quand ils en trouvent de belles, les prennent à des prix excessifs. Les malheureux appas ou les pauvres pères de famille qui ont beaucoup de garçons, ne manquent guère d'en sacrifier un : ils s'adressent à l'un des plus habiles Chirurgiens de Naples pour faire l'amputation, et lorsque leurs enfants sont entièrement guéris, ils les font entrer dans un de ces Conservatoires, où ils sont mal nourris, mais où l'on ne néglige rien pour leur apprendre la musique, car c'est là où se borne l'éducation qu'on leur donne. On leur (p.346) présente d'abord des instruments de toute espèce, on les éprouve et on leur apprend à jouer de celui pour lequel ils ont le plus de disposition : on leur montre aussi la composition, et il est d'usage qu'ils ne sortent point de ces sortes d'hôpitaux sans avoir fait la musique d'une messe. S'ils ont de la voix on s'attache encore plus à les cultiver, parce que c'est laquelle on se fait le mieux payer.

Il est expressément défendu d'attenter à la virilité des jeunes gens dans les Conservatoires : mais les pères ne veulent pas risquer l'opération sans s'assure autant qu'il est possible que leurs enfants aient de la voix. Ils commencent par les mettre dans ces sortes d'hôpitaux ; après qu'on leur a donné les premiers éléments de la musique, si on estime que leur voix puisse devenir plus belle par le moyen de l'opération, les parents les retirent quelques temps chez eux, et après la leur avoir fait faire ils les remettent au Conservatoire, où l'on continue leur éducation. Mais il arrive souvent que l'opération au lieu de leur embellir ou de leur conserver la voix, la (p.347) leur fait perdre tout à fait ; on prétend même que sur cent à peine y en a-t-il un qui réussisse parfaitement ; d'ailleurs leurs voix est sujette à se perdre dans le temps de la mue, ou dans l'espace de quelques années par le seul effet de l'âge. Il semble qu'on autorise à Rome cette sorte de barbarie, en donnant à ces malheureux qui n'ont plus aucune ressource du

côté de la voix la permission de se faire prêtres : mais comme suivant les canons ils seraient irréguliers s'ils n'étaient pas entiers de tous leurs membres, on y ajoute une formalité qui sert pour ainsi dire de palliatif, mais qui ne diminue pas l'indécence de cette pratique.
L'usage de cette opération est moins funeste à la ville de Naples qu'elle ne le serait ailleurs ; elle prive l'état de bien des sujets, mais on n'y fait aucune attention dans un pays où la population est immense en comparaison du travail ; et l'état en profite d'ailleurs par avantage qu'il a d'être le séminaire des meilleurs musiciens, et un fond inépuisable d'excellente musique pour tout le reste de l'Europe.
En effet ces castrati se répandent sur les théâtres de toutes l'Italie, de (p.348) l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne ; l'on en fait venir même pour la chapelle du Roi à Versailles. La répugnance qu'ont les Italiens pour les voix fortes et dures, elles que nos basses-tailles et nos hautes contres, rend indispensable pour leurs plaisirs l'usage des Castrati : il vaut mieux cependant pour la nature humaine que l'on soit accoutumé comme nous à trouver du plaisir dans des voix naturelles, mâles, éclatantes, et qui ont toute leur force ; c'est l'habitude seule qui décide des plaisirs ; je trouve la nôtre plus heureuse, et nos plaisirs plus naturels. (p.349) »

Tome VII

pp. 116-118 : « Il y avait aussi dans une armoire un recueil de Priape d'une très belle conservation ; ils sont de bronze, les uns de grandeur naturelle, les autres plus petits. Ces Priapes ne sont point comme les précédents, les simulacres du Dieu de ce nom, mais de simples (p.116) représentations du membre viril en érection. La plupart ont deux cuisses et deux pieds de lion ou d'autre animal, qui prennent leur naissance vers les testicules ; ils ont quelquefois des ailes et sont enjolivés de plusieurs sonnettes ou grelots ; on peut les suspendre comme des lustres, et pour peu qu'on les touche ils forment un petit carillon. Indépendamment de ces Priapes, qui sont en très grand nombre, il y en a une infinité de très petits qui n'ont pas plus de six à huit lines de long. On prétend que les femmes s'attachaient ces derniers sur les reins dans l'espérance de devenir fécondes.
J'ai vu un manche d'aspersoir qui a la figure d'un Priape ; peut-être pensait-on qu'un meuble de jardinage pouvait porter le caractère du Dieu qui présidait aux jardins ; un petit cadran dont le style était de même forme.
Au reste les villes de la Campanie, Capoue et Baies, étaient regardées plus que tout autre endroit de l'Italie, comme des lieux de volupté et de licence. Vénus était spécialement honorée à Herculanum, et l'on trouve les attributs de ce culte obscène sur (p.117) beaucoup de lampes de bronze, où l'imagination s'est épuisée dans les formes les plus bizarres et plus libidineuses ; mais on ne les a point exposées dans le cabinet de Portici. Les lampes de terre cuite sont en général plus modestes. (p.118) »

Annexe 25 - LA PORTE (Abbé Joseph de), ***La voyageur français ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*****, Paris, Chez L. Cellot, 1779, Vol. 25 à 27**

Tome 25

A Turin, ce 30 Septembre 1757,
pp. 106-107 : « La peine de mort est prononcée non seulement contre les Mères qui font mourir leurs Enfants, mais encore contre celles qui procurent leur avortement. On regarde aussi comme coupables, les femmes qui ont caché leur grossesse et leur accouchement, surtout s'il y a quelque indice de mort violente. Au défaut de cet indice, la Loi condamne à une torture rigoureuse, pour découvrir la vérité, les Mères qui exposent leurs Enfants ; et ceux

qui y prêtent la main, encourent le châtiment du fouet ou de la prison. Si l'Enfant est trouvé mort, on augmente la punition, suivant les circonstances et de danger de l'exposition. »
pp.111-112 : « On vante l'attachement des femmes pour leur mari ; et l'on raconte un trait qui fait, Madame, honneur votre sexe. Une Dame ayant appris que son Epoux, commandé pour l'escalade de Genève, avait été pris par les Assiégés, et destiné à périr d'une mort infâme, résolut de ne boire ni de manger, qu'elle ne l'eût embrassé encore une fois. Cette grâce lui fut refusée ; et son Mari ayant été pendu sans qu'elle eût pu l'approcher, elle s'assit devant le lieu où son corps était exposé, et y demeura sans prendre de nourriture ni cesser un moment de le regarder, jusqu'à ce que la mort lui fermât les yeux, et la réunit à son Epoux. »
A Turin, ce 4 Octobre 1757,
p. 228 : « les Acteurs vivent régulièrement ; et ont, pour l'ordinaire, de bonnes mœurs ; on les paie bien ; mais on ne les gâte point trop de familiarité. Les Actrices mènent une vie retirée ; on ne les voit qu'au Théâtre ; et on ne leur souffrirait pas d'intrigues publiques. Leur état n'a rien qui les avilisse ; elles gagnent beaucoup ; et après avoir paru huit ou dix ans sur le Théâtre, elles se retirent et font d'honnêtes mariages. On n'en dit pas autant des Danseuses ; aussi sont-elles fort méprisées. »
A Milan, ce 20 Octobre 1757,
pp. 187-188 : « les Savants qui se distinguent actuellement, font le Père Frifi, Barnabite, grand Mathématicien, et le Marquis de Beccaria, Auteur du *Traité des Délits et des Peines*. On peut joindre à ces noms illustres, celui de Madame Agnesi, qui honore son sexe et sa patrie, par la connaissance parfaite qu'elle a des Langues Grecques et Latine, de la Physique et des Mathématiques. Il y a quelques années qu'elle donna au Public de nouvelles Institutions de l'Analyse, dédiées à la Reine de Hongrie, et dont elle envoya un exemplaire à l'Académie des Sciences de Paris, à qui MM. De Mairan et Montigni, chargés de l'examiner, en ont fait le rapport le plus avantageux. L'Auteur dit, dans son Epitre dédicatoire, que, si la hardiesse qu'elle a, de voler dans les plaines de Pinsini, est excusable, c'est surtout dans un siècle, où l'on voit une Femme assise avec tant d'éclat sur le Trône des Césars. »
p. 194 : « Sur une autre [estampe] on voyait, dans une attitude voluptueuse, la figure d'une femme très élégante, qui, durant un siège, s'était exposée toute nue sur les murs, pour attirer l'attention des Assiégeans, tandis que la garnison faisait, d'un autre côté, une sortie furieuse, qui eut tout le succès que cette Femme citoyenne s'était promis. La Ville lui fit ériger une statue qui resta dans cette situation indécente, jusqu'au tems où Saint Charles la fit enlever. »
A Crémone, ce 26 Octobre 1757,
pp. 197-198 : « On rencontre fréquemment ici une espèce d'hommes d'une conformité singulière et grotesque. Ils sont très petits, ont la tête grosse, de grands traits, la taille courte et difforme, les jambes torses. Il est assez ordinaire d'en voir plusieurs ensembles, hommes et femmes, et comme cette race est forte, méchante et colère, il n'est pas à souhaiter qu'elle se multiplie ou se perpétue ; je suis même surpris qu'on leur permette de se marier. On voit, dans quelques maisons de campagne, des statues taillées d'après ces grotesques, qu'on peut regarder comme le plus hideuse dégradation de l'espèce humaine. »
pp. 199-200 : « Dans ces entrefaites, un jeune homme de Milan épouse une des Elues. Le Mari, qui aimait sa femme, murmurait d'être obligé, certain jour de la semaine, de sacrifier le plaisir de la voir, à la dévotion qui, dans le tems du coucher, appelait sa chère Moitié, pendant plusieurs heures au saint caveau. Il demanda à y être reçu, ses sollicitations furent inutiles. Un soir que sa Femme avait, en partant, laissé un de ses voiles dans sa chambre, le Mari s'en affuble, va droit à l'asile religieux, frappe et est admis. Il se cache dans un coin obscur, d'où, sans être vu, il voit entrer toute l'Assemblée. Les cérémonies commencent ; et au milieu d'une scène de prostitution, il aperçoit son épouse passer successivement dans les bras de plusieurs Elus. Il ne dit mot, attend patiemment la fin de cette horrible fête, arrive au logis avant sa Femme, en lui parle de rien ; et le lendemain il va porter ses plaintes aux Magistrats qui font

arrêter et emprisonner toute cette troupe d'hypocrites. On exhume le corps de la Dame Guillelmine qui en avait imposé jusqu'après sa mort, et les restes de son cadavre sont brûlés par les mains du Bourreau. »
p. 209 : « Delà on arrive à Lodi, où l'on me fit voir un autre champ de bataille, la maison, la chambre et le lit, où le même Prince, épris des charmes d'une jeune Boulangère, prit avec elle la maladie qui le conduisit au tombeau. Cette maison, toujours habitée par un Boulanger, occupe un coin de la place qui fait face à la Cathédrale. »
pp. 367-368 : « Parmi ce qu'on nomme les plaisirs du Carnaval, les promenades nocturnes sur le grand Canal tiennent toujours le premier rang. Des milliers de gondoles qui se croisent, font spectacles, et favorisent la galanterie. Les Dames Vénitiennes ont secoué la contrainte où elles vivaient encore dans le dernier siècle ; et les Maris ont oublié leur jalousie, ou du moins ne s'arment plus ni de poignard, ni de poison. S'ils ont de ces retraites de volupté, qu'on appelle Petites-Maisons à Paris, leurs Femmes ont aussi leur tête-à-tête avec leur Soupirants. Autant elles étaient retenues autrefois dans la sévérité di mariage, autant (p.367) elles ont acquis de liberté. Elles passent la nuit en promenades ; et ne rentrent chez elles, les jours de fête, qu'après la Messe. La galanterie Vénitienne, affranchie des entraves sous lesquelles elle gémissait, s'est mise au-dessus de certains ménagements, que la France semble encore vouloir conserver.
L'état de Courtisanes, qui fut longtemps une des plus rares singularités de cette Ville, était encore dans toute sa splendeur au commencement de ce siècle. C'étaient les laïs, les Leotium des Grecs ; c'étaient les Marion de Lorme, les Ninon Lenclos des Français. Tous ceux qui faisaient procession de galanterie, vivaient plus avec elles, qu'avec leurs Femmes. C'est chez elles que se traitaient les affaires sérieuses, que s'assemblaient les Ambassadeurs, etc ; mais cet états mitoyen entre la débauche titrée et la basse prostitution, ces Financiers de Vénus qui s'engraissaient de la substance des Nobles et de l'argent des étrangers, n'existent plus à Venise ; la République les a renvoyées, et permet qu'elles soient remplacées, ou par les honnêtes Femmes, ou par des malheureuses que la faim assiège, on le mal consume dans l'infâmes réduits. Le Gouvernement prend ces dernières sous sa protection ; on va chez elles aussi librement que dans la maison la plus honnête ; et lorsqu'un nouveau venu demande leur demeure, le Peuple s'empresse de l'y conduire ; les Ecclésiastiques, les Moines même s'y présentent sans difficulté ; et personne ne s'en scandalise. L'inquisition d'état ne servit que contre les excès qui peuvent déshonorer les familles. Elle a aussi l'œil sur le commerce que les Lois interdisent aux Femmes des Nobles avec les ministres Etrangers ou les Gens qui leur sont attachés. Après des avertissements réitérés et de sérieuses monitions, les Dames incorrigibles sont exilées dans leurs terres. A cela près, la galanterie est tellement autorisée par la liberté et par l'habitude, que chacun s'y livre sans inquiétude et sans remords : la République croit avoir intérêt de la tolérer, pour s'attacher le Peuple par les liens du plaisir, et sacrifie l'intérêt des mœurs à l'intérêt de l'argent que toute l'Europe lui apporte. (p.368) »
p. 399 : « suivant une ancienne coutume les mariages des principaux citoyens se célébraient la veille de la Chandeleur dans une des lagunes. On y menait, dès le matin, les Fiancées en grand étalage de parure, ayant chacune la cassette où étaient renfermés leurs joyaux, leurs pierreries et l'argent de leur dot. Les hommes s'y rendaient de leur côté ; et après une Messe solennelle, on leur donnait la bénédiction nuptiale. Cet usage était connu de tous les environs ; les Corsaires d'Istrie se mirent en tête d'en profiter pour faire une riche capture. Ils vinrent de nuit la veille de la célébration, s'embusquèrent secrètement autour de l'Eglise ; et au moment de la cérémonie, ils sortirent brusquement de leurs barques, se jetèrent sur les Assistants le sabre à la main ; et dans l'instant, Epoux, Epouses, bijoux, cassettes, etc, tout fut enlevé et embarqué par les Pirates. Le Doge, instruit et outré de l'insulte, ramasse (p.399) tout ce qu'il rencontre d'Ouvriers, d'Artisans et d'autres gens sous la main, monte sur un vaisseau, court après les Corsaires, et les trouve occupés à partager le butin. Il les attaque sans leur donner le

tems de se reconnaître, les tue tous, fait jeter leurs corps à la mer, et rentre le moment d'après dans Venise, emmenant avec lui et les trésors et les Captifs qu'il vient de délivrer.
Pour perpétuer la mémoire de cet événement, et représenter le triomphe de ces jeunes Fiancées rendues aux vœux de leurs Epoux, on établit la Fête des Mariés. Les ans, la veille de la Chandeleur, douze Filles, mises magnifiquement, étaient conduites par la Ville dans les gondoles avec un nombreux cortège. On les menait chez le Doge, de-là, successivement chez les principaux Citoyens ; et on leur servait un somptueux repas dans une des salles du Palais.
Ceux qui avaient si bien secondé le Doge contre les Pirates, étaient pour la plupart de la Paroisse de Sainte-Marie Formose. Candiano les fit venir, leur demanda quelle espèce de grâce pourrait leur être plus agréable, et promit qu'elle leur serait accordée. Ces bonnes (p.400) gens défirent, pour toute faveur que le Doge, suivi de son Conseil, vînt tous les ans, le jour de la Purification visiter leur Paroisse. (p.401)»
p. 404 : « les règnes de Contarini, de Silvio et de Vital Falier, occupent une bonne partie du onzième siècle, mais n'offrent rien de remarquable. On raconte seulement, de la part de la Femme de Silvio qui avait épousé une Grecque de Constantinople, les traits de sensualité et de luxe, dont les Vénitiens n'avaient aucune idée. L'eau commune ne lui suffisait pas pour se laver, il lui fallait les eaux de senteur les plus exquises, sa table, n'était servie qu'en vaisselle d'or, des parfums, (p.404) qu'elle faisait venir à grand frais de l'Orient, remplissaient ses appartements. On regarda comme un juste châtiment du Ciel, la maladie cruelle qui survient à cette Grecque trop sensuelle, c'était un cancer qui la rongeait toute vive, et la fit mourir dans des douleurs accompagnées d'une infection insupportable. (p.405) »
pp. 443-444 : « Les Femmes des Nobles, les Gentil Donne, ne sortent le jour qu'avec cet habit [grand voile de taffetas noir], c'est une Loi de la République ; mais dès que la nuit approche, elles se mettent comme elles veulent. C'est le moment où (p.443) commencent les conversations, les casins, les promenades. Telle qui paraît jolie sous la Sindale, c'est le nom qu'on donne à ce voile, est affreuse lorsqu'elle le quitte. (p.444) »

Tome 26

p. 98 : « Sixte-Quint établi à Rome la peine de mort pour le crime d'adultère, fit couper la tête à plusieurs Gentilshommes des plus grandes Maisons d'Italie. Un Napolitain vivait publiquement avec la Femme de son Homme d'affaire, sans que le Mari s'en formalisât. Les Juges ne crurent pas qu'un Etranger, qui n'était que pour peu de tems dans cette Ville, logé dans une Auberge, et protégé par le Droit des Gens, dût être aussi sévèrement traité qu'un Sujet du Saint Siège. Sixte irrité de cette indulgence, leur dit : « Que l'on pende l'Adultère, la Femme et le Mari avec des cordes faites à Naples, pour guérir vos scrupules sur leur prétendue indépendance de na Juridiction. »
pp. 108-109 : « Ce pèlerinage, objet de dévotion pour les uns, de curiosité pour les autres, est une partie pour les Dames Italiennes, qui se servent de ce (p.108) prétexte, pour se délivrer, pendant quelques jours, de a contrainte où les retiennent des Parents sévères, ou des Maris jaloux. On rencontre assez fréquemment dans les Villes voisines, de jolies Femmes en habits de pèlerines très galant, accompagnées d'un écuyer de bonne mine, vêtu de même, demandant l'aumône de porte en porte, et distribuant aux Pauvres l'argent qu'on leur donne. Le Peuple en est édifié, les Maris n'en prennent aucun ombrage ; et l'on passerait pour Impie, si l'on imaginait qu'une œuvre si sainte pût servir de manteau à quelque galant arrangement. (p.109) »
p. 145 : « Sa tolérance à l'égard de Faustine sa Femme, dont les débauches révoltaient tout l'Empire ; excédait les bornes de la philosophie. Le Sénateur, le Chevalier Romain était confondus, chez cette Messaline, avec Plébéien, l'Esclave et l'Affranchi. Souvent elle faisait paraître à ses yeux des Matelots et des Gladiateurs nus, pour choisir ceux qu'elle jugeait le

plus propres à satisfaire sa lubricité. Marc-Aurèle, très instruit de ses dérèglements, feignait de les ignorer ; et l'on ajoute que ce Prince, ce grand Philosophe élevait aux premières Charges, ceux qui venaient de fouiller la couche Impériale. »
p.169 : « Après la mort de ce Prince [Trajan], Adrien, son parent, fut proclamé Empereur. Cet Adrien avait des qualités éminentes, mais malheureusement compensées par beaucoup de vices. »
p. 413 : « Il y a trois Spectacles toujours pleins : le Grand Opéra, où l'on n'écoute, où l'on ne s'extasie qu'à l'ariette ; l'Opéra Bouffon, qui est pour le moins aussi couru et mieux écouté ; et la Comédie, où le plus souvent on ne joue que des farces ; j'ai cependant vu donner (p.413) quelques pièces de Goldoni, où les rôles de Femmes, ainsi qu'aux autres théâtres, n'étaient représentés que par des hommes. La sévérité du Gouvernement ne leur permet pas d'amuser le Public par les grâces et les talents propres de leur sexe ; tandis qu'elle laisse outrager la nature en la mutilant, pour créer, pour ainsi dire, des hommes et de voix contre nature. L'opération qui dégrade des Malheureux, était prohibée sous les plus grandes peines par les Lois Romaines que les Papes ont adoptées ; mais le besoin qu'on croit en avoir pour les théâtres, pour la musique sacrée et profane, fait taire la Loi. Ils remplissent, sous l'habit ecclésiastique, les bas chœurs de la plupart des Eglises d'Italie. Il se trouve des pères barbares, qui sacrifient la nature à la fortune, livrent leurs Enfants à cette honteuse mutilation, pour le plaisir des gens voluptueux et cruels.
Il est vrai que la Police, qui tolère cet usage infâme, a ordonné qu'on ne les opérerait que de leur consentement. On les prend à l'âge de dix à douze ans et ce sont les Parents qui les déterminent en leur exagérant les avantages d'une nouvelle existence, dont ils ne (p.414) peuvent encore imaginer les disgrâces. Tant qu'ils sont jeunes, qu'ils ont de la voix et de la figure, ils tirent vanité de leur état qui réunit quelquefois la considération à l'opulence ; mais pour une douzaine de ces Merveilleux, combien d'Infortunés traînent dans la misère le regret de leur état passé et la douleur de leur existence actuelle ?
Au reste, je n'ai jamais pu partager le plaisir que donnent aux Italiens ces voix efféminées. Elles sortent de corps qui leur sont si peu analogues, ces corps sont formés, pour la plupart, de parties si mal emmanchées ; ils ont au théâtre des mouvements si lourds, si gauches, et deviennent d'un embonpoint si dégoûtant, que je leur préférerai toujours une voix commune dans un corps ordinaire. L'exclusion des Femmes dans l'action théâtre produit un autre inconvénient pour la comédie. On y voit des Lucinde, des Clorine avec des pieds longs d'une aune, des bras nerveux, la voix rauque, et le traces de la barbe.
Avec cette sévérité, Rome n'a pourtant pas excommunié ceux qui lui donnent du plaisir. La Religion n'y est point en contradiction comme dans d'autres pays (p.415) avec les Gouvernement qui soutient, qui pensionne des Théâtre quelle anathématise. Ainsi point de divorce avec les sacrements. Les Communion des Fidèles, ils peuvent témoigner en justice, et remplir tous les devoirs du Christianisme. Ils savent même s'occuper d'ailleurs dans les arts, les métiers ou le commerce. Les Spectacles inquiètent si peu les consciences, que ceux qui sont chargés par état d'édifier le Public, les fréquentent sans scrupule comme sans scandale. On n'est point étonné d'y voir entrer les Ecclésiastiques ; mais peu d'Evêque se permettent ce plaisir ; et je ne sache pas y avoir vu plus de deux fois des Cardinaux. Ce serait mal faire la cour au Saint Père, que d'y être trop assidu. »
pp.440-441 : « Les courtisanes ne sont ni autorisées ni souffertes, comme des gens le croient ; et il est faux que les Filles qui veulent s'abandonner au Public, vont en faire une déclaration devant le Cardinal-Vicaire qui leur fait donner un logement dans des rues assignées pour ce désordre. Dès que le Gouverneur s'aperçoit qu'elles tiennent une conduite scandaleuse, il les fait chasser de la Ville, ou enfermer dans une maison de force. J'ai été témoin de la permission que le Barigel vint demander à un Ministre étranger, de faire enlever dans son voisinage quelques Filles qui s'y étaient réunies dans l'espérance d'y vivre avec plus de

liberté. On empêche bien qu'il n'y ait des lieux publics de prostitution ; mais il y a tant d'intrigues particulières et connues, que toutes les précautions que l'on prend, ne tendent qu'à diminuer la publicité du scandale. »
pp. 450-451 : « La Ville de Rome est infiniment déchue de son ancienne population. Sans donner dans l'exagération de ceux qui lui ont attribué jusqu'à sept millions d'Habitants, il paraît certain que vers la fin de la République, elle en compterait pas cent soixante mille. Le physique n'a point changé ; c'est dans le moral qu'il faut chercher la cause de cette prodigieuse diminution. Ce n'est pas dans le mariage, mais dans le célibat ecclésiastique, qu'on fait ici sa fortune, qu'on parvient aux places, aux dignités. Ce n'est pas dans le mariage qu'on trouve une vie douce et commode, c'est dans les Monastères ; mais ce qui soutient Rome, et la soutiendra dans sa population actuelle, malgré la stérilité de tant d'Ecclésiastiques et Castrats, c'est l'abord des étrangers de toutes les Nations, qui attirés par la douceur du Gouvernement, la beauté di climats, le bas prix des denrées, les aumônes des Hôpitaux, et toutes les ressources de la fainéantise , préfèrent ce séjour à celui de leur patrie, viennent s'y établir, et y forment de nouvelles familles. Son enceinte est encore de trois lieues de circonférence, et renferme soixante et quinze Paroisses, onze Chapitres, cent Couvents d'hommes, quarante-six de Religieuses, onze Conservatoires, vingt-huit Hôpitaux, vingt-quatre Collèges, une infinité de Confréries particulières, et trois cents soixante-sept Eglises ou Chapelles. »

Tome 27

pp. 221-227 : « J'avoue cependant que l'amour des plaisirs peut empêcher ces derniers de mettre à profit tous les avantages qu'ils ont reçus de la nature. C'est bien à Naples qu'on peut dire que la volupté semble avoir établi son empire : elle entre, s'il est permis de me servir de ce terme, par tous les sens. La douceur du climat ; les odeurs suaves, les mets irritants, les sucreries et le chocolat dont on fait un si grand usage, l'air chargé de parties ignées et sulfureuses qu'on respire sans cesse, tout l'appelle et la provoque. Que les femmes ont les appas enchanteurs ! Une démarches vive et légère, une taille svelte et dégagée, plus de physionomie néanmoins que de régularité dans les traits, de grands yeux noirs et pétillants de feu, beaucoup d'esprit naturel et de vivacité, une franchise et une (p.221) naïveté singulière ; les signes de tête, le langage des mains, ces gestes si expressifs, si variés, si gracieux ; une pâture élégante, à la mode de France mais adaptée au goût du pays ; voilà sans doute des titres assurés pour plaire et pour captiver tous les hommages. Il est aisé d'imaginer que, lorsque l'amour s'empare de ces cœurs, particulièrement dans le premier âge, il y domine en maître souverain. On pourrait dire même que les Napolitaines n'ont que cette idée dans la tête : elles paraissent n'exister que pour l'amour ; elles font consister tout le bonheur de leur vie dans un attachement réciproque et sincère. Mais que la jalousie n'entre jamais dans leur âme ; ces êtres sensibles gémiraient dans le malheur ; et plus leurs sentiments auraient été trompés, plus leur douleur serait profonde. Qu'on ne croie pas cependant que la jalousie conduise aujourd'hui aux mêmes excès qui étaient autrefois si terribles dans toute l'Italie. Heureusement les mœurs se sont bien adoucies à cet égard. Si cette passion fait encore prendre des précautions n peu sévères, ce ne peut être que parmi quelques (p.222) bourgeois qui tiennent aux mœurs antiques. En général, les maris sont devenus doux et complaisants. Ils ont pris le parti de s'en rapporter à la bonne foi de leurs femmes ; et quelques-uns sont si raisonnables, qu'ils n'importunent jamais de leurs plaintes celles qui pourraient abuser de la liberté qu'on leur laisse. Dans les conditions distinguées, ce serait même le plus grand des ridicules que de paraître jaloux. D'un autre côté, la Sigisbéature commence à tomber beaucoup dans cette ville. Les dames se sont lassées d'avoir toujours à leur choix que de celui

de leurs maris. Elles ont trouvé qu'il était bien plus naturel d'en avoir plusieurs à leur suite, ou d'aller même indistinctement dans tout le monde, comme on le pratique en France.
Cette liberté, qui s'introduit tous les jours à Naples de plus en plus, ne porte cependant aucun préjudice à la bienséance extérieure. Le mystère préside ici aux plaisirs ; et une des premiers qualités qu'une femme exige (p.223) dans son amant, c'est d'être respectueux et discret : on n'a point encore à rougir dans cette ville pour ces femmes effrontées qui font la honte de leur sexe le soir dans les rues, par leurs importunités : on n'en voit alors nulle part ; elles se contentent d'envoyer des indicateurs qui se tiennent dans les endroits les plus fréquentés, et qui ne remplissent même leur commission avec beaucoup de réserve et de timidité. Le mépris que l'on a pour ces femmes perdues, n'empêche pas néanmoins que le nombre n'en soit très considérable. On en compte plus de trente mille ; ce qui doit paraître étonnant dans une ville où la population est moitié moins forte qu'à Londres et à Paris. Mais on doit convenir que, si la misère force la plupart de ces viles créatures à exercer un métier aussi infâme, elles ne sortent point de l'état d'abjection qui doit être leur partage. Il n'arrive jamais qu'aucunes d'elles étale un faste insolent, et qu'elle efface, par la dépense et l'éclat de la parure, les femmes des conditions relevées. On ne connaît point à Naples ce scandales si outrageant pour les (p.224) mœurs. Les femmes publiques craindraient d'afficher à ce point leurs désordres, et les amans leur imbécilité.
On nous accuse, nous autre Français, d'avoir les premiers porté dans le royaume de Naples les maladies qui sont la fuite du libertinage, lorsque Charles VIII fit la conquête de ce royaume à la fin du quinzième siècle. De là vient qu'on leur donne ici la dénomination de mal Français, comme autrefois en France, on l'appellait mal de Naples, parce que c'était là qu'il avait été connu pour la première fois. Mais tous les monuments historiques attestent, et les dissertations de plusieurs savants Médecins ont publiées, ne laissent plus lieu de douter que les Espagnols en furent les premiers atteints, qu'ils l'apportèrent de l'Amérique au retour de la première expédition de Christophe Colomb, et que les troupes envoyées bientôt après par Ferdinand d'Aragon, au secours du royaume de Naples, le répandirent ensuite dans ce pays, d'où il se communiqua aux Français. La haine contre ces derniers servit dans le tems à faire retomber sur eux la cause de ce mal (p.225) qui parut alors plus effrayant et plus redoutable que tous les autres réunis ensemble. L'étourderie, la légèreté, les manières libres de plusieurs Français qui depuis cette époque ont paru à Naples, n'ont peut-être pas moins servi à maintenir ce préjugé qui subsiste encore dans toute sa force.
On serait peut-être prêté à croire que le penchant si généralement répandu pour les plaisirs, joint à l'oisiveté, au défaut de moyens et la misère du grand nombre des habitants, doit entraîner à Naples beaucoup de désordres, et que les fripons et les scélérats trouvent le moyen de se jouer impunément des lois. J'avoue que le vice pourrait être sévèrement réprimé, et les abus prévenus. Mais, après tout, il ne se passe rien ici qu'on ne remarque dans toutes les grandes villes, avec les nuances qui distinguent le génie de chaque nation. La nature même du mal apporte avec lui le remède. Chacun se tient en garde contre les dangers qu'il redoute ; et cette méfiance est comme un rempart assuré pour les mœurs publiques ; (p.226) elle inspire la vigilance ; elle fournit des précautions pour échapper aux pièges qu'on peut tendre, et aux malheurs qui en seraient la fuite. En second lieu la police quelque imparfaite qu'elle soit, arrête cependant certains désordres. (p.227) »
pp.244-245 : « Le défaut d'introduction est moins répréhensible dans les femmes. Savent-elles plaire, elles en savent assez ; et la nature leur donne tant de moyens pour apprendre cette science ! Si les Napolitaines n'ont pas les grâces des Françaises, elles en sont peut-être pas moins aimables. Elles ont cette vivacité franche et naïve qui n'est jamais altérée par les minauderies et une élégance empruntée. Elles connaissent peu les livres ; mais elles citent des vers de Métastase, qu'elles ont retenu, parce qu'une musique excellente les a gravés (p.244) dans leur mémoire. Elles ne s'égarent point dans les inutiles spéculations de la Philosophie ;

mais elles raisonnent bien ; et toute femme qui raisonne est, à mes yeux, bien séduisante, surtout si elle y joint une voix enchanteresse, un chant délicieux, comme il est assez ordinaire de trouver de ces femmes à Naples. (p.245) »
p. 247 : « Quant au peuple, je ne crois pas Madame, que le proverbe auquel il a pu donner lieu autrefois, c'est-à-dire, que Naples était un paradis habité par des démons, soit exactement vrai aujourd'hui. Il a sans doute des vices bas et honteux ; et d'autant plus odieux qu'il semble faire gloire d'y exceller. Les manières brusques et dures, communes à presque tous les individus de la nation, deviennent en lui grossièreté, férocité même. Il est d'une malpropreté dégoûtante, dans laquelle il croupit habituellement. Tel est l'effet du mélange des divers peuples qui tour à tour se font disputés l'empire de Naples, et des révolutions sans nombre qui ont accoutumé les esprits à ne connaître ni règle ni devoirs ; et à ne prendre pour guide qu'un instinct brutal ou les mouvements des passions tumultueuses. Mais comme je vous l'ai déjà fait marquer, je ne pense pas que ce peuple soit essentiellement méchant. »
pp. 270-275 : « J'ai vu dans ce même Conservatoire (p.270) huit jeunes Castrati, qu'on fait coucher pendant l'hiver, au premier étage dans les chambres chaudes, pour que le froid ne porte aucun dommage à la beauté de la voix qu'ils ont acquise à un si grand prix. Malgré les précautions qu'on peut prendre, il arrive très souvent quelle se perd dans le tems de la mue, ou dans l'espace de quelques années. L'opération même, au lieu de l'embellir, la détruit entièrement ; et l'on prétend que sur cent enfants qui la subissent, à peine y en a-t-il un qui réussit. L'aversion qu'ont les Italiens pour les voix fortes et dures, telles que les basses-tailles et hautes-contre, leur fait estimer singulièrement celle des Castrats. On ne saurait exprimer le plaisir ou plutôt l'espèce d'ivresse qu'ils éprouvent, quand ils en trouvent de belles : les Directeurs de l'Opéra les prennent à des prix excessifs. Cependant on rougit si fort de la barbarie qu'on exerce sur les malheureuses victimes de ce goût national, qu'on n'en convient nulle part. Milan rejette cette horreur sur Venise, Venise sur Bologne, Bologne sur Florence, Florence sur Rome ; et à Rome (p.271) on soutient que c'est à Naples seulement qu'on pratique cette opération exécrable. Elle est néanmoins interdite dans les Conservatoires de Naples ; et l'on prétend que les enfants qu'on y présente, sont pour l'ordinaire des environs de Lucques. Quoi qu'il en soit, elle est partout sévèrement proscrite. La rigueur même des lois est telle, qu'elles prononcent la peine de mort contre l'opérateur. Quiconque lui prête son ministère, soit de fait, soit de quelque manière que ce puisse être, est excommunié ; moins, dit la loi à cause de maladie, et du consentement du garçon qui doit être opéré. On comprend que l'un de ces prétextes ne manque jamais à l'opérateur, ou aux parents qui ont de malheureux paysans et des pauvres sans ressources, chargés d'une nombreuse famille. Etirés pas l'espérance d'un gain à venir, ils sacrifient un garçon ; et ils le séduisent tellement, que n'ayant aucune idée du malheur qu'on lui prépare, il demande lui-même avec instance à être opéré. Mais avant que d'en venir à cet acte si contraire à tous les sentiments de la nature, ils commencent par le mettre dans un Conservatoire, où il reçoit les premiers éléments de la musique. Si l'on juge que l'opération puisse lui rendre la voix plus belle, les parents le retirent pendant quelque tems, et le confient à un Chirurgien habile. Après qu'il a été guéri, ils le ramènent dans le Conservatoire, pour y continuer son éducation. (p.272) […] Ce n'est qu'au moment de l'ariette qu'ils développent tous les charmes de leurs voix, le goût, le brillant, le naturel, l'étendue, la mélodie ; ils changent, va tient, embellissent l'ouvrage du compositeur ; ils triomphent des passages les plus difficiles ; ils ont même quelquefois une expression très analogue à la situation actuelle. Alors l'attention du public est toute entière. On saisit, on goûte, on savoure leurs modulations, et toutes leurs nuances, quelque légères qu'elles soient, avec un plaisir, un transport, appelé en Italie l'avant goût des joies du Paradis. A la fin de l'ariette, on prodigue des applaudissements : c'est un signal pour la recommencer, assez souvent répété jusqu'à cinq et six fois ; et à chaque fois Acteur donne de nouvelles grâces à

son (p.275) chant et son expression, il épuise toutes les ressources de la nature et de l'art. (p.276) »

Annexe 26 - MERCIER DUPATY (Charles Marguerite), *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Chez De Senne, Comte d'Artois, 1788, Vol. 1 et 2

Tome I

Lettre XX, à Gênes,
pp. 82-84 : « Le sigisbéisme mérite une attention particulière.
Il n'est, dit-on nulle part, plus en vogue qu'à Gênes.
Qu'est-ce en apparence qu'un sigisbée ? Qu'est-il dans la réalité ? Comment une femme en prend-elle ? Comment un homme veut-il l'être ? Comment les maris en souffrent-ils ? Est-ce le lieutenant d'un mari ? Jusqu'à quel point le représente-t-il ? Quelle est l'origine de cet usage ? Quelle cause l'entretient, ou l'altère ? Quelle influence e-t-il sur les mœurs ? En trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples ? Questions difficiles (p.82) à résoudre ! En deux mots, le sigisbée représente, à peu près, à Gênes, l'ami de la maison, à Paris.
Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique. Le mari ordonne et paie. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est économe. J'en ai vu un contrôler le déjeuner qu'on portait à une dame.
Les Génoises sont très mises ; elles confondent la richesse et les ornements, les ornemens et la parure ; nulle intelligence des convenances de la coiffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille ; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les plus blanches. Le blanc est à la mode à Gênes, comme le rouge l'est à Paris ; le rouge est deshonoré à gênes, ainsi (p.83) que le blanc, parmi nous ; contraste qui apparait bizarre, mais quand on n'a pas voyagé.
Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle mezzaro. Elles peuvent sortir et aller seules par tout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais ; il ne cache que beaucoup d'intrigues.
Les mœurs à Gênes sont dépouillées de toutes ces affections naturelles, qui ailleurs en ont l'ornement, le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère ; on a des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant ; on est un homme ou une femme. (p.84) »
Lettre XXX, à Florence,
pp. 146-149 : « Voilà la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. –Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder.-Je voudrais pourvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire.-Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue ai monde, qui puisse modeler tant de charmes.-Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis que je parle.
Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque choses de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau, de mille fois plus touchant que tout ce qui a (p.146) pu vous toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus en effet, tout est Vénus.
Tout ce que vous distinguez en elle, est grâce.
Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.
Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ?

Dans quel dédale de beauté l'œil se perd et s'agite ! Il descend, ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce (p.147) pied divin, sans pouvoir préférer rien sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats ; il n'ose appuyer sur ce sein il est si pur !
Vous dites : quels sens pourraient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis ? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe ; elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entrouvre à l'amour.
Mais vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur ?
Quelle pensée occupe Vénus ? Elle ne pense point/ Vénus ne fait que sentir.
Que la molle inclinaison de ce corps me plaît ! Avec quelle grâce se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou ! (p.148)
Vénus est sur la terre ; mais Vénus n'y pose pas.
A force de contempler cette Vénus, je cois, quelquefois, que c'est elle : j'éprouve je ne ais quel embarras.
On a dit, qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime ; on peut dire, qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme. (p.149) »

Lettre LXIII, à Rome,

pp. 296- : « Qu'est-ce que l'amour chez les romaines ? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre, presque jamais d'obstacles, qui le fortifient ; de préjugés, qui lui donnent du prix ; d'idées morales, qui l'embellissent ; de gênes, qui l'entretiennent ; de circonstances, enfin, qui en fassent, comme très souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.
L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin ; car elles l'usent très promptement : leur cœur aime, dès qu'il est pubère.
Un des mystères de l'amour devrait (p.296) être de parler d'amour ; l'amour est, ici, un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau tems de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin, et de la procession du soir. On en parle aux filles devant les mères ; les mères même en parlent devant leurs filles.
Une mère dit tout naturellement, ma fille ne mange point, ne dort point, elle a l'amour ; comme si elle disait elle a la fièvre.
J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles ; et ce n'était pas un scandale. Il y a plus, ce n'était pas un ridicule : car, ici, les sexes, les dignités, les âges, n'ont ni costumes, ni prétentions, ni bienséances qui les distinguent et les séparent.
Un vieillard, un militaire, un cardinal, causeront avec une jeune fille, (p.297) dans un coin, dans les ténèbres, et d'amour.
Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout.
En général, cependant, les filles sont assez sages ; elles portent presque toutes, jusqu'à l'autel, la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.
Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons, qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari ; mais, comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendant vingt fois leurs filets, avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.
La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation ; une femme est (p.298) sage, comme elle est laide ; elle est galante comme elle est belle. Eh bien ! Elle aime.
Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici, dans les femmes cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrète que deux amans ont en commun ; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complait dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances ; cet amour moral, enfin, qui enchaîne ou domine l'amour physique, ou du moins le voile et le pare. Vous ne trouvez guères non plus ici, entre les sexes, ces deus amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre. (p.299) »

Annexe 27 - MONTESQUIEU (Charles Louis de Sécondat, baron de la Brède et de), *Œuvres complètes*, texte présenté et annoté par Daniel Oster, Paris, Editions du Seuil, 1964

Venise

p.216 : « Jamais on a vu autant de dévots te si peu de dévotion, qu'ne Italie. Il faut pourtant avouer que les vénitiens et les vénitiennes sont d'une dévotion à charmer : un homme a beau entretenir une p…, il ne manquera pas sa messe pour toutes sorte de choses au monde ; et ne croyez pas que les courtisanes aient gâter leurs affaires dans les Eglises. »

« Il y a, depuis vingt ans 10000 p…. à Venise, de moins ; ce qui ne vient pas d'une réformation dans les mœurs, mais de l'affreuse diminution des étrangers à Venise. Autrefois, il venait, le carnaval, 30 à 35000 étrangers à Venise. A présent il n'en a guère plus de 150. »

« Vous remarquerez que les p… sont très utiles à Venise : car il n'y a qu'elles seules qui puissent faire dépenser les jeunes gens du pays, et il faut avouer que les marchands ne reçoivent de l'argent que d'elles. »

p.220 : « Gorgi comparait Venise à une vieille p…. qui vend ses meubles. »

Milan

p.234 : « La Porte-Rasa, à Milan, ainsi nommée parce qu'à l'occasion d'un siège, comme les ennemis étaient près de donner l'assaut, une fille se mit toute nue sur la assiégeants et donna le temps de faire une sortie qui délivra la Ville. On lui érigea une statue dans la même attitude, qui est à présent dans la maison du comte Archinto, proche le Canal. »

Grand-duché de Toscane

p.251 : « Cependant les Anglais enlèvent rarement du bon. Les Italiens s'en défont le moins qu'ils peuvent, et ce sont des connaisseurs qui vendent à des gens qui ne le sont pas. Un Italien vous vendrait plutôt la femme en original, qu'un original de Raphaël. »

Rome

p.260 : « La majesté du peuple romain, dont parle tant Tite-Live, est fort avilie. Ce peuple est à présent divisé en deux classes : les p….. et les valets ou *staffieri*. »

« A présent le peuple romain est gens *oeterna, in qua nemo nascitur*, à quleques bâtards près. On a interprété le S.P.Q.R : *Sanno puttare queste Romane*. »

p.262 : « Le cardinal de Polignac avait été maltraité dans un livre qu'un Romain, Autheri, Siennois, espèce d'écuyer du Pape, avait fat, et parlant de la France, il avait fait dire à quelque personnage : « Insolentissima natio ».

p.267 : « A Rome, les femmes ne montent pas sur le théâtre ; ce sont des castrati habillés en femmes. Cela fait très mauvais effet pour les mœurs : car rien que je sache n'inspire plus l'amour philosophique aux Romains. *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.* »

p.265 : « Jupiter qui baise amour, lui prend le visage avec la main. On voit l'impression des doigts de Jupiter sur les joues de l'Amour, et ses lèvres avancent. Il a observé de faire les lèvres supérieures de ses figures, surtout des femmes, courtes ; c'est l'expression de la joie : la lèvre supérieure est tirée à côté, et s'étrécit. Dans la tristesse, au contraire et dans les pleurs, les fibres se relâchent et la lèvre supérieure tombe. »

pp. 270-271 : « Il n'y a rien de si commun que les maris qui vendent leur femme pour de l'argent ou de la protection. Les romains qui sont dans la basse bourgeoisie ne travaillent point, ni ne veulent le faire. Quelquefois un mari jaloux garde et enferme sa femme pendant un an ; après quoi, il s'en lasse. Le magistrat fait faire le plus de mariages qu'il peut dans le peuple. Dès qu'un garçon fréquente une maison, le père et la mère le font prendre, et le Magistrat le fait épouser. Après quoi, il est permis à la femme (p.270) d'être une bonne c…. C'est différent pour les filles. On dit qu'Ottoboni a de soixante à soixante-dix bâtards. (p.271) »

Lettres de Gênes (écrites en 1730, à propos de son passage à Gênes en 1728) pp.346-347 : « je ne vous ai pas parlé des sigisbées. C'est la chose la plus ridicule qu'un sot peuple ait pu inventer : ce sont des amoureux sans espérance, des victimes qui sacrifient leur liberté à la dame qu'ils ont choisie. Enfin, après les chevaliers errants, il n'y a rien de si sot qu'n sigisbée. On ne peut s'empêcher de rire en voyant passer une femme dans sa chaise et un serviteur qui lui compte ses raisons, fait des gestes et sa souveraines aussi, au milieu de la rue ; on ne peut s'empêcher de rire la première fois que l'on voit cela. Le sigisbée ne quitte (p.346) pas sa dame d'un pas : il est toujours auprès d'elle et ses ordres ; le crime d'indifférence est un crime impardonnable. (p.347) »

Annexe 28 - ORBESSAN (Anne Marie Daignan Marquis d'), *Mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie,* Paris, Chez Merlin, 1768, Vol. 1 à 3

Tome I

p. 334 : « Il est peu de pays où les femmes aient plus de liberté : je les crois très régulières dans leurs mœurs ; mais les apparences pour quelqu'un qui ne serait pas fait à leurs usage, semblent contraires à cette idée. Il n'est quasi point de femmes qui n'aient deux ou trois amans déclarés : on les appelle Sigisbées (à Rome *cavaliere servante*) ; obligés tour-à-tour de rendre des services à leurs dames, ils vivent dans la plus grande intelligence, du moins semble-t-elle régner entre eux. Quand les dames font porter la queue de leur robe, (p.334) l'un de ces adorateurs a le soin d'offrir sa main. Obligés de marcher à côté de la chaise à porteurs, ils la suivent toujours, quelque train qu'elle aille, et quelque tems qu'il fasse. Ces soins multipliés ont sans doute pour motif l'intérêt personnel de ceux qui s'y livrent ou celui de leur famille. Il est des femmes de considération qui jouent le rôle de sigisbées près des nobles Génois dont elles ont besoin. Ces attentions multipliées que l'on se rend de part et d'autre, et surtout à l'égard des femmes, sont une sorte de preuve de la possibilité de l'amour platonique. Je vous rappellerai ce traite d'histoire : Thomassine Spinola, distinguée par sa naissance, fut si sensible au plaisir d'intéresser Louis XII lors de son entrée à Gênes, quelle conçut pour ce prince l'attachement la plus vif et le plus sincère. La tendre Spinola ne pensant, ne vivant que pour lui, pria ce prince de trouver bon qu'elle se déclarât son intention, sa maîtresse de cœur. Le mérite de cette belle femme intéressa louis XII au point de lui accorder toutes les grâces qu'elle lui demandait. Le bruit de sa mort s'étant répandu à Gênes, Thomassine en fut accablée de douleur et mourut de chagrin huit jours après [avoir reçu la triste] nouvelle. »
p. 336 : « Au reste que ma conjecture soit vraie ou qu'elle porte à faux, c'est à tort que l'on accuse les Italiens d'être jaloux ; il n'est point de Français qui ne soit plus susceptible. »
pp. 526-527 : « Le tombeau de Sannazzaro, en marbre blanc, sur lequel on voit un Apollon et un Minerve transformés en David et en Judith, mérite d'être vu dans l'église des Servites. Voici une anecdote à l'occasion d'un tableau de S. Michel, elle vous amusera peut-être. Cet Archange foule sous ses pieds le diable, qui a un très joli (p.526) minois de femme. Surpris de

ce caprice, j'en demandai la raison : l'n me dit qu'un jeune seigneur ennuyé des poursuites d'une dame, fit travailler à cette peinture, la donna à cette église, et qu'ayant fait semblant de céder aux propositions qu'on lui faisait, il lui offrit de la conduire dans ce quartier ; que sous quelque prétexte étant entré dans cette église, la dame l'y suivit, qu'il lui montra le tableau, qu'elle reconnut les trait de son amant dans la figure du Saint, et se vit métamorphosée en diable/ on ne dit pas ce que devint le dame après cette scène de surprise : le cavalier embrassa l'état ecclésiastique, fut fait évêque, et voulut être inhumé dans cette chapelle, où l'on vota son buste en demi-relief. (p.527) » (à Naples dans l'Eglise San Gennaro)
p. 569 : « Toutes les femmes sont jolies, quoiqu'elles aient un peu d'embonpoint : en général les Italiennes, depuis Gênes jusqu'ici [Rome], ont la taille et les jambes plus grosses que nos Françaises ; quasi toutes portent dans cette saison des caleçons de velours noir, de plus légers en été, qu'elles montrent volontiers, et cette action n'a point d'indécence ; le jeudi chez la princesse Bracciani, le vendredi chez la princesse de Santa-Crucé. »
p.621 : « les filles orphelines sont élevées aux dépens de l'état dans quatre conservatoires : c'est-là qu'on leur donne de l'éducation ; on y cultive leurs talents ; elles y apprennent à jouer de toute sorte d'instruments ; c'est dans ces lieux enfin qu'on entend une musique excellente, qu'elles exécutent avec la plus grande précision et la plus grande justesse. La Padouane, cantatrices fameuse, de la maison dei mendicanti, est préférable par la beauté de sa voix, aux chanteuses les plus célèbres que j'ai trouvées chez le duc de Salas, ambassadeur d'Espagne en cette ville, où j'eux un très grand plaisir d'entendre Carstini. »
p. 645 : « Les dames de Venise jouissent d'une grande liberté en apparence ; dans le tems où il est permis de prendre le masque, on les voit confondues dans la foule. A la faveur du déguisement, elles se permettent le plus souvent ce que les dames en France, malgré la grande liberté dont on y jouit, ne pourraient faire sans s'exposer à la critique et le censure du public. »
p. 654 : « Depuis Venise jusqu'à Vérone exclusivement, les femmes sont très jolies. »
pp. 669-670 : « Les femmes y sont vêtues comme dans le reste de l'Italie, à quelque différence près pour les gens du commun, les bourgeoises y étant mises moitié à la française, moitié à l'italienne ; elles (p.669) m'ont paru agréablement faites. Les dames parées ainsi qu'à Milan, qui donne le ton pour les modes, semblent recherchées dans leurs ajustements : il est peu de gens, même parmi le peuple, qui n'entendent le français dans cette ville, où pour les commodités de la vie et la manière de manger, on se rapproche chaque jour de nos usages. (p.670) »
p. 678 : « On parle français à la cour ainsi que parmi la noblesse, il n'est que le menu peuple qui se serve du piémontais, quoiqu'il entende l'italien et le français dont on n'use point dans les actes publics, dans les procédures, dans tout ce qui émane du Prince, dans les chaires, sur le théâtre, le pur italien étant destiné à cet usage. »

Annexe 29 - RICHARD (Jérôme), ***Descriptions historique et critique de l'Italie ou nouveaux mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle,*** **Paris, Chez Delalain, 1770, Vol. 1 à 6**

Tome I

p. 81 : « En général, les mœurs de cette cour sont d'une régularité admirable, dont les Roi donne l'exemple ; la Religion y est très respectée, et les maximes y sont observées. Le Duc de Savoie, ni sérieux et élevé dans ses habitude, continuera probablement sur le même ton ; la prospérité de l'Etat n'a rien à y perdre.

Cette décence qui règne à la Cour est la règle de la conduite des particuliers ; on voit dans leurs grandes assemblées de la politesse, mais point de galanterie particulière. On dit aussi que les Piémontais sont jaloux ; ce défaut que l'on croyait autrefois régner sur le cœur des Italiens, n'ose plus se montrer à découvert : ils semblent, par une indifférence affectée sur la conduite de leurs femmes avoir donné dans l'excès contraire ; de temps en temps on entend parler de quelques scènes violentes occasionnées par la jalousie : mais ceux qui y sont intéressées les tiennent les plus sécrètes qu'ils peuvent. »

pp. 159-160 : « 15. Les mœurs des Génois n'ont pas une réputation bien aimable en Italie ; on connaît le proverbe qui les caractérise (p.159) eux et leurs pays : dans toutes les nouvelles comédies Italiennes, s'il y a un rôle odieux, on l'attribue de préférence à un Génois ; il ne m'appartient pas de décider si le gros de a nation a donné lieu à toutes ces imputations ; ce que l'on voit, c'est que da sa plus grande puissance, d'une inconstance qui paraît pour infidélité à tous ses engagements. Aujourd'hui il est très coutent de vivre dans une indépendance qui le laisse le maître chez lui. Le gouvernement aristocratique qui est établi depuis très longtemps et auquel le peuple est accoutumé, est la cause de l'union intérieure de l'état ; il y a eu quelques tentatives faites en différents temps pour altérer, mais elles n'ont pas réussi, et en 1528 s'est toujours conservée d'où on peut légitimement conclure que c'est celui qui convient le mieux aux Génois et à leur situation. Il est à croire que les nobles qui possèdent les plus grandes richesses de l'état et qui en font les maîtres, le conserveront ; les bons marchands qui ont des possessions réelles ou des magasins considérables sont également (p.160)

pp. 163-168 : « 16. La jalousie dont on taxe les Italiens, est une maladie que l'on croit naturelle à ce beau pays. A en juger par les usages observés par ceux qui sont faits pour donner le ton aux autres, on n'en croirait rien ; à Gênes les maris paraissent plus commodes qu'à Paris même on les voit très rarement chez leurs femmes, et quand on les y rencontre, ils y ont l'air de peu s'intéresser à ce qui se passe. Mais ce que l'on y trouve toujours et à toutes et à toute heure, enfin ce qui ne quitte jamais les dames, ce sont les cicisbei ou galants nécessaires : c'est une affaire de famille que le choix d'un cicisbeo. Dès qu'il est question de marie une fille noble, et que les articles du mariage sont arrangés, on songe à la pourvoir, d'accord avec son mari, d'un cicisbeo qui soit agréable aux parties contractantes. D'ordinaire ils sont de l'âge du mari, et de son rang, quelquefois plus jeunes. Leur occupation est (p.163) d'accompagner par tout la de me à laquelle ils sont attachés, à la messe, à la promenade, aux assemblées, aux spectacles ; une femme ne va point sans son cicisbeo, il aide même à l'habiller, il est son confident nécessaire, et comme il ne va chez elle que pour la servir, il a droit d'y entrer à toute heure et en tout temps. Cet usage doit son origine à la jalousie des maris. Une fois choisi, il est rare qu'on le change ; et si par la suite des temps il vient à déplaire à la dame, elle est fort à plaindre d'avoir à souffrir nécessairement les assiduités et les soins d'un homme désagréable qui ne la quitte pas plus que son ombre. C'est à Lucques surtout que le cicisbeat est en très grand honneur, il est commun d'en trouver qui ont quatre quarante à cinquante ans de service, et qui sont à l'extérieur aussi empressés de servir leurs dames que les plus jeunes, l'usage est qu'ils accompagnent la dame, (p.164) même lorsqu'elle va à confesse ; alors ils sont chargés de garder l'éventail, les gants, la livre de peines et la petit chien.

A Gênes presque tous les carrosses sont à deux places seulement, moyennant quoi personnes ne peut être en tiers avec la dame et son cicisbeo. Aussi on ne voit jamais deux femmes aller à la promenade. A table le cicisbeo est toujours à côté d'elle ; ceux que j'ai vus surtout parmi les jeunes gens, ont tous l'air de la bonne amitié et d'une confiance. Un étranger admis à ces assemblées et qui veut lier conversation avec une dame Génoise, doit se croire heureux, s'il en trouve quelqu'une dont le cicisbeo soit malade ou absent ; alors s'il a le talent de s'énoncer avec agrément, il est sur d'être bien reçu.

17. Le peuple qui n'entend rien à tous ces raffinements, n'a point admis les cicisbei, et regarde leur établissement parmi ses maîtres comme un très grand abus. La bonne bourgeoisie même, ce que l'on appelle citadins, ne les souffre pas, et si quelque femme plus déliée que les autres se met sur le ton d'en (p.165) avoir un, il faut que le mari ait des raisons particulières pour les souffrir, et qu'il veuille être en pleine liberté de la part de sa femme ; on compte les citadines à cicisbeao ; combien celles qui n'en peuvent avoir se dédommagent à en plaisanter ? Mais le peuple qui est jaloux sans rougir, ne les tolère point. De temps en temps les femmes de cet état qui veulent savoir ce qui en est donnent lieu à des scènes très sanglantes. Un cicisbeo du bas étage qui s'opiniâtre à exercer son emploi, court risque de la vie, et les lois sont assez favorables au mari que l'on admet à se justifier, en prouvant qu'il a trouvé le cicisbeo en flagrant délit, et qu'il a vengé son honneur outragé.
Malgré le cicisbeat, les procès pour fait d'impuissance sont très communs à Gênes ; un homme et une femme qui ne se conviennent pas, portent leur plainte au tribunal ecclésiastique, ou moyennant quelque argent, ils trouvent toujours les facilités qu'ils désirent. Delà l'affaire passe au petit conseil et est jugée au souhait des parties. Le mariage est déclaré nul, et chacun recouvre sa liberté toute entière, et peut passer à un autre mariage qui d'ordinaire réussit. (p.166)
Il est vrai qu'il faut rendre la dot à la femme, quelques maris en ce cas aiment mieux ronger leur frein et laisser liberté toute entière à leurs femmes.
18. Il y a souvent aussi des procès pour fait de divorce. A Gênes comme ailleurs, il faut qu'une femme ait à se plaindre de mauvais traitements, c'est encore une affaire d'arrangement ; on choisit les témoins devant lesquels doit se passer la scène désagréable qui donne lieu à la plainte, et sur leur déposition, le conseil prononce la séparation. Ordinairement on adjuge l'administration des biens de la communauté, et le soin de l'éducation des enfants ; alors la femme n'a pour elle qu'une pension médiocre ; mais elle n'est point obligée de se retirer dans une maison religieuse ou chez ses parents, il lui est libre de s'établir où elle veut. Dès que la sentence de divorce, le mari n'a plus droit d'être jaloux. Les femmes achètent leur liberté à ce prix et le payent chèrement.
Celles qui entendent bien leurs affaires, et qui veulent se mettre au dessus des événements, après que la dot de leur mariage a été payée, ont soin de se faire donner en paraphernaux, tous les biens (p.167) qui peuvent leur échoir ensuite, et qui par ce moyen n'entrent pas dans la communauté : celles-là sont des bienheureuses et ne dépendent que de leur caprice. J'ai vu des dames Génoises posséder des fortunes considérables de cette espèce, qui les mettent à même d'avoir des maisons délicieuses surtout à la campagne, où elles tiennent un grand état, et reçoivent qui leur plaît pourvu que ce soit à leurs frais. (p.168) »
p. 442 : « Dans ce palais est un arsenal où l'on assure qu'il ya des armes pour amer plus de trente-mille hommes ; parmi les anciennes armures que l'on y conserve, on y voit avec plaisir les cuirasses fabriquées exprès pour les dames Génoises, qui se croisèrent pour retirer les lieux saints des mains des infidèles. Ce monument singuliers et qui n'est point imaginaire est au XIIIe siècle ; ces amazones chrétiennes étaient prêtes à s'embarquer, lorsque le Pape touché de leur zèle et de leur bravoure, craignant qu'elles ne s'exposassent inutilement aux fatigues et aux dangers d'une pareille entreprises, leur écrivit pour leur conseiller de se contenter de contribuer aux frais de l'armement qui se faisait pour ce sujet, et de ne pas exposer leurs personnes délicates à des travaux auxquels les hommes les plus robustes avaient peine à résister. »

Tome II

pp. 119-121 : « 38. Je reviens à l'institut [d'anatomie de Parme], pour parler (p.119) d'un établissement nouveau, qui fait honneur à ceux qui l'ont imaginé, et qui est infiniment utile pour le bien de l'humanité. Dans une très grande salle boisée et garnie de tablettes, sont rangées un grand nombre de modèles en grand, de toutes les façons dont peut se présenter l'enfant pour sortir de la matrice. Il y a de ces modèles on les mains sont placées comme elles doivent l'être pour l'extraction de l'enfant et de l'arrière-faix ; plusieurs où sont des enfants jumeaux dans diverses positions. Cette salle est destinée uniquement à l'instruction des sages-femmes, qui viennent y recevoir gratis les leçons d'un professeur en chirurgie : elles ne sont admises à opérer, qu'auprès qu'elles ont fait un cours d'études à l'institut. A la spéculation on joint la pratique. Dans une chambre voisine de cette salle, est la figure d'une femme sur un lit de couche, et construite de façon que l'on y peut placer un des modèles qui sont dans la salle : cette figure est couverte. La sage-femme opère devant le professeur, les yeux bandés, et il faut qu'elle rende compte de son opération. Après plusieurs essais de ce genre, si elle a donné des preuves suffisantes de son intelligence (p.120) et de sa dextérité, on lui permet d'exercer son talent. Il suffit de donner une idée de cette établissement, pour sentir combien il est utile et intéressant pour l'humanité ; il ne paraît pas possibles de porter les précautions plus loin pour instruire ces femmes, et prévenir les accidents occasionnés par l'ignorance, dès qu'il se présente le moindre embarras dans les circonstances qui exigent le ministère de ces femmes.
Outre les bâtiments dont j'ai fait mention, et qui sont considérables, il y a une aile entière nouvellement construite qui n'a encore aucune destination, qu'à favoriser les progrès de l'institut, et à placer les nouvelles richesses qu'il acquerra. (p.121) »
p. 289 : « Un buste antique d'Antinoüs, avec les attributs et la parure de Bacchus, trouvé, à ce que l'on croit, à Smirne, où ce favori d'Adrien était honoré d'un culte public par ordre de cet empereur… » (dans la salle du conseil des Dix à Venise)
pp. 441-446 : « Quant à la jalousie que l'on a reprochée aux Vénitiens, comme à tous les autres Italiens, il peut se faire qu'elle subsiste encore dans quelques familles, ou qu'elle ait donné une manière de vivre, un ton de conduite aux gens attachés aux anciens usages, qui fassent croire qu'ils pensent comme leurs ancêtres. Mais en général on peut assurer que les femmes y jouissent de la plus grande liberté ; elles reçoivent chez elles qui leur plaît ; les tête-à-tête ne (p.441) ne sont point défendus ; aucune espèce de parure ne leur est interdite. Le sénat, en leur permettant les modes françaises, a semblé leur donner le droit d'en suivre les maximes de liberté. On prétend encore que lorsqu'elles avaient un habit particulier à la nation, elles affectaient aussi une une coiffure qui distinguait les dames issues des anciennes familles, de celles qui étaient de noblesse moderne, le spremières ce coiffent à la Gelfe, et les autres à la Gibeline ; distinctions qui était entr'elles une source méprisable de querelles auxquelles souvent les maris prenait part, ce qui pouvait occasionner des mouvements dangeureux dans l'état. Il est vrai qu'alors ces Dames vivant dans une retraite forcée, et ne se voyant que dans quelques cérémonies d'éclat, il y avait moins d'occasions de prendre de la jalousie. Ce n'était pas ordinairement la tendresse des maris pour leurs femmes qui faisait naître ce sentiment cruel. Tous ceux qui faisaient profession de galanterie, vivaient plus avec les courtisanes que chez eux, et y paraissent tout le temps que les affaires publiques leur laissaient libre. Dans les siècles précédents, c'était chez ces (p.442) femmes que se traitaient les affaires les plus sérieuses, que se formaient les plans les plus intéressants : c'était là que les ambassadeurs s'assemblaient. Aujourd'hui elles n'ont plus la même espèce de considération ; les nobles ne se ruinent plus à les entretenir, depuis que les femmes sortent, se font des visistes mutuelles et tiennent des assemblées où les hommes sont admis : on assure même que le ton aimable, vient de ce qu'ils sont accoutumés à ne plus vivre qu'avec des femmes dont le rang exige nécessairement du respect et des attentions au moins extérieures. On dit hautement à Venise

que l'état à gagné à ce changement. Les femmes y sont plus heureuses, les hommes plus polis, et ne se ruinent plus mal-à-propos, soit au jeu, soit en débauches d'autre genre.
Ce n'est pas que le métier de courtisanes soit absolument en discrédit ; elles sont encore sous la protection du gouvernement, qui ne souffre point qu'on en insulte, ou que l'on manque aux conventions que l'on a faites avec elles, comme il assure chez la sûreté et (p.443) la tranquillité que l'on doit espérer en semblable lieu. Elles sont très nombreuses à Venise, très hardies surtout avec les étrangers qu'elles invitent à venir chez elles, en se faisant connaître pour ce qu'elle sont ; et c'est là où il faut se défier des apparences, car la plupart ont un extérieur séduisant, qui n'en est que plus capable de faire tristes victimes. Leur état n'est point odieux ; il est aussi libre d'aller chez elles à toute heure du jour, que dans la maison la plus honnête, sans que personne y trouve rien à blâmer. On voit l'homme domicilié, l'étranger, le religieux même et ecclésiastique aller dans ces misérables réduits, demander même où l'on en trouve, et le voisinage les y conduire avec autant d'attention qu'à l'ouvre la plus méritoire. C'est la partie la plus chère des libertés Vénitiennes, celle à laquelle le peuple est le plus attaché.
Dans un instant de réforme, le conseil des dix avait banni de la ville toutes les courtisanes qui y étaient en très grand nombre ; mais les jeunes nobles, les citadins et le peuple même se portèrent pendant leur absence à des excès étonnants ; ils forcèrent les maisons, les couvents même ; les filles et les femmes (p.444) n'étaient plus en sûreté ; il n'y eut d'autre moyen d'arrêter le désordre, qu'en appelant au plus vite des filles de joie que l'on put trouver dans les villes voisines, auxquelles le sénat fut obligé d'assigner des logements et quelques revenus pour vivre, jusqu'à ce qu'elles eussent formé quelques établissements. Il est vrai que connaissant la sévérité du gouvernements, elles sont très attentives à ce qu'il n'arrive aucun désordre par leur faute ; elles s'observent beaucoup, surtout quand elles sont riches, parce que le gouvernement, par les amandes qu'il leur fait payer, les réduit à une misère réelle, et dans un temps où il n'y a plus d'espoir pour elles de réparer leurs fortunes. Les grands établissements de charité dont j'ai parlé ailleurs, surtout l'hôpital des enfants trouvés, empêches qu'il ne se commette des crimes encore plus criants. Ainsi le gouvernement, en autorisant un mal qu'il regarde comme nécessaire, en empêche toutes les suites fâcheuses autant qu'il est possible.
Les Vénitiens vivent encore chez eux dans une circonspection, surtout avec les étrangers, qui les fait taxer d'épargne sordide, étant très rare d'en trouver quelques-uns parmi eux qui tiennent (p.445) une table où ils admettent les étrangers. En général on peut dire que dans toute l'Italie, excepté Milan et Gênes, les étrangers n'ont point de ressource de ce côté ; mais c'est l'usage du pays, et un reste de cette ancienne jalousie qui ne pouvait s'accoutumer à voir des étrangers avec cette familiarité que la liberté de la table exige et autorise. Quant aux vénitiens, outre cette raison générale, ils ont celle de l'état, qui regarde comme suspect tout commerce trop intime avec les étrangers ; d'ailleurs, il y a des temps où les affaires publiques les occupent si fort pendant le cours de la journée, que s'ils veulent donner quelques instants aux plaisirs particuliers de la société, il faut qu'ils les prennent sur le temps même de leur repos, leurs occupations commerçant de très grand matin, et finissant fort trad. et personne ne manque à remplir ses devoirs avec la plus grande exactitude surtout les jeunes magistrats qui ont des projets d'avancements, et qui savent qu'ils ne réussiront qu'autant qu'ils se seront fait estimer dans les premiers postes qu'ils auront remplis. (p.446) »
pp. 446-451 : « Il serait plus aisé d'avoir accès chez les dames Vénitiennes, si l'on (p.446) faisait quelques séjour à Venise ; elles sont moins occupées, et fort sensibles aux attentions que leur témoignent les étrangers qui se présentent sous un aspect aimable, et qui savent les intéresser par leur esprit et leur politesse. Je ne crois pas qu'il y ait une nation au monde où les femmes soient plus aimables, ayant autant de présence d'esprit, de cette pénétration vive et placée, qui leur fait saisir le caractère de ceux avec qui elles ont à traiter, et leur dire les

choses les plus convenables et les plus intéressantes pour eux. Elles ont attention de ne jamais rien avancer dans la conversation, auquel un étranger ne puisse prendre part. Si elles se livrent à quelques plaisanteries de société, elles sont de nature à être entendues sur le champ. Elles n'ont point cet esprit particulier que l'on trouve si souvent ailleurs, et qu'il faut deviner. Au contraire, la sphère de leurs idées paraît s'étendre à proportion des objets qu'elles ont à traiter ; ce qui suppose un très grand esprit naturel, et une habitude de politesse qu'elles ne peuvent acquérir que lorsqu'elles sont mariées ; car leur éducation lorsqu'elles sont filles, est extrêmement bornée ; elles ne sortent (p.447) jamais, et ne voient que leurs parents.
Les femmes du second rang, les citadines sont aussi très aimables ; on trouve parmi elles la même tournure d'esprit, de la politesse, beaucoup de sensibilité aux attentions qu'on leur témoigne. Comme elles ont moins de politiques, et qu'elles s'expriment plus franchement que les femmes du premier rang, c'est avec elles qu'on peut s'instruire plus surement des mœurs des Vénitiennes… Tant qu'elles sont filles, elles vivent dans le plus grande contrainte, et ne témoignent aucun goût pour quelque plaisir que ce soit, dans la crainte de faire soupçonner leur régularité ou leur humeur à celui qui se présente pour les épouser, et qui souvent est fort longtemps à se décider. C'est dans cette occasion qu'elles portent la dissimulation aussi loin qu'elle peut aller, et qu'elles n'épargnent rien pour donner d'elles la meilleure idée qu'il est possible à celui qu'elles désirent d'avoir pour époux, surtout si elles entrevoient un avantage certain pour l'avenir. Il n'est permis aux hommes d'être impunément jaloux, qu'avant que d'être mariés, et ils le sont à la tyrannie ; c'est que j'ai observé, et que (p.448) m'a confirmé une jeune personne qui soupirait après l'instant d'être mariée. Mais aussi dès que le lien indissoluble est formé, elle prennent amplement leur revanche, et exercent sur leurs maris le même empire qu'ils ont exercé sur elles avant que de les avoir épousées ; et ce qu'il y a de pis, c'est que les citadins, qui sont, sur cet article, de meilleure foi que les nobles, restent toujours jaloux, et ne s'en cachent pas… Dès qu'un étranger va faire visite à la femme d'un citadin, il se retire mais avec toutes les marques du mécontentement et de l'inquiétude. J'en ai été témoins ; je fis part de mes idées à ce sujet à une jeune femme fort aimable, que je trouvai tête à tête avec son mari, qui se retira aussitôt que je fus entré ; elle me dit que je ne me trompais pas, mais que chacun avait son tour ; qu'il ne lui arrivait pas assez souvent d'avoir le plaisir d'entretenir des étrangers, pour en échapper l'occasion ; qu'elle avait tout le temps de voir son mari… Voilà comme pensent les jeunes femmes ; car, le feu de la jeunesse éteint, la première fleur de la beauté commerçant à se ternir, elles deviennent d'excellentes mères de (p.449) famille, uniquement occupées du soin de leur maison, n'imaginant plus comment on peut se livrer à ces plaisirs dont elles ont été si curieuses dans leurs jeunesse. J'ai vu une mère de famille de ce rang, femme encore aimable, qui m'assura qu'elle n'avait quitté sa maison depuis plus de vingt ans, que pour aller à l'église de sa paroisse, qui était vis-à-vis de sa porte ; elle avait été uniquement occupée du soin d'élever une famille nombreuse, qui avait pour elle le plus grand respect. Cette vie retirée ne lui avait rien fait perdre de sa politesse et de sa gaieté ; deux qualités qui sont vraiment particulières aux Vénitiennes, qui semblent en avoir hérité des Grecques des beaux temps d'Athènes.
Quant aux filles de race patricienne, dès que leurs parents ne voient pas qu'ils puissent les marier convenablement, soit à Venise, soit ailleurs, on les conduit, dans les prévenir, au monastère où l'on a dessein qu'elles soient religieuses, d'où elles ne sortent plus : il est vrai qu'elles se dédommagent de la contrainte qu'on leur fait, après la grande liberté dont elles jouissent dans ces couvents, et dont elles n'avaient pu se former l'idée dans la maison paternelle. J'ai (p.450) déjà dit quelque chose à ce sujet dans la description de la ville, à l'article le Versini dans le quartier di Casello. (p.451) »
pp. 468-469 : « Quoique le concile de Trente ait été reçu à Venise solennellement et sans réserve, les mariages clandestins y sont encore autorisés, sans doute parce que c'est l'usage ancien de la république, et une de ses libertés. Il est très ordinaire qu'un fils de famille se

marie sans que le père et la mère le sachent et y consentent ; il fait un établissement forcé, qui dans la suite le couvre de confusion, et le conduit) une misère certaine, parce que s'il y a plusieurs enfants dans la même maison, celui qui a fait un mariage de cette espèce, est presque sûr d'être déshérité. Il n'en est pas de même des nobles ; ils sont assez punis par la honte qui se répand sur leur postérité, qui est exclue de l'ordre des patriciens ; mais ils conservent le droit d'égalité de partage que leur donne leur naissance. Les enfants étrangers à la famille de leur père ne succèdent en aucun cas à leurs (p.468) parents collatéraux, à moins que l'on n'ait acheté la noblesse pour eux. (p.469) »

Tome IV

p. 243 : « Ces gens sont perpétuellement occupés à se décrier les uns les autres. Ils affichent avec brutalité les vices les plus honteux, et se font une sorte de gloire d'y exceller. C'est donc avec raison que ce peuple a été regardé longtemps comme l'espèce la plus misérable de l'Europe. »
p. 244 : « Il n'est pas rare de voir un père négocier l'honneur de ses filles et en faire métier, de même qu'un mari prostituer sa femme. Si deux de ces proxénètes se rencontrent ensemble, ils ne s'épargnent pas réciproquement les horreurs les plus noires pour décrier leurs marchandises ; pour en avoir le débit, il la mettent au rabais ; ils en proposent la vue, et conviennent de céder la place à celui qui présentera quelque chose de mieux et au même prix. Les premiers refus ne les rebutent point ; ils sont constants dans leurs projets ; il faut en quelque sorte les maltraiter pour les obliger à se retirer. C'est la paresse et l'avidité du gain, qui les obligent à ces trafics si déshonorants… »

Tome V

pp. 171-172 : « Mais le fonds de cette préférence que l'on donne aux Allemands et aux Anglais, c'est la quantité que l'on en voit ; la richesse et le sérieux des uns, et la pesante bonhomie des autres. Les Italiens ne s'en défient point ; ils n'ont pas cette politesse prévenantes, ces attentions habituelles pour les femmes, cette gaieté de caractère, cet enjouement naturel qu'ont les Français, et qui font trembler une nation toujours foncièrement jalouse ; quoiqu'à présent (p.171) cette maladie cruelle n'ose presque plus se montrer à découvert. Elle ne règne plus que sourdement. Les maris paraissent laisser à leurs femmes toute la liberté qu'elles peuvent souhaiter ; aussi ont elles pur la plus grande partie un ami particulier ou cicisbée qui ne les quitte pas, qui se place à côté d'elles, et les entretient exclusivement à toute autre, jusqu'au tems où deux tête à tête se réunissent pour faire une partie que chacun arrange à sa fantaisie, sans que la maîtresse de la maison s'en mêle beaucoup (a). La ressource des étrangers / (a) Les Cicisbées étaient autrefois à Rome des gens sans conséquence, leur constante assiduité auprès de la même femme pendant une longue suite d'années, les faisait regarder par les maris même, comme des amis d'un caractère rare ; et ils prétendaient qu'il fallait avoir l'esprit et le cœur gâté par les usages de France, pour imaginer autre chose. La mode à changé ; la gazette de Rome révèle souvent au public des scènes violentes entre les maris et femmes qui ont pour cause la galanterie des cicisbées. Il est vrai qu'elles sont secrètes, et que les intéressés ne peuvent trop être courroucés contre l'indiscrétion du gazetier. Au reste de quelque côte que vienne la jalousie, elle n'est pas moins incommode aux étrangers agréables et à prétention, que les Cicisbées ont singulièrement à l'œil. La galanterie se traite chez les Italiens avec une méthode solennelle, qui paraît être partout la même, pour s'en bien mettre au fait, il faut lire un recueil de sonnet avec leur explication morale, intitulé ; Filosofia ed amore del Conté Gio Battista Comazzi. In-8°, Trente,

1711 (p.172) est de trouver des femmes qui n'aient point de cicisbée, (et il y en a à Rome) avec lesquelles ceux qui aiment à jouer font leur partie. (p.173)»
pp. 83-84 : « Note de bas de page : (a) Les procès de divorce ne sont point rares à la Cour de Rome, qui ne se rend pas difficile pour rendre nuls les mariages entre époux qui ne se conviennent pas. Ces fortes d'affaires qui se jugent en première instance aux Officialités de France, et sur lesquels les Parlements prononcent ensuite définitivement, se traitent à Rome pour toute le reste de l'Italie, même l'Espagne et le Portugal, où les jugements de la Cour de Rome, dans ces matières, que l'on (p.83) regarde comme purement ecclésiastiques, ont force de Loi, même quant aux effets civils. J'ai vu un gentilhomme Espagnol solliciter en personne une sentence de divorce depuis plus de huit ans ; sa requête avait été admise, néanmoins on ne touchait pas au fond de l'affaire, la dernière réponse qu'il eût, fut qu'il pourrait être jugé dans quinze mois. Il fallait que sa cause ne fut pas bien bonne, mais on ne voulait pas le renvoyer parce qu'il faisait de la dépense à Rome : raison politique pour y garder les étrangers autant qu'il est possible, cat les affaires des romains et des Italiens s'expédient plus vite. (p. 84) »
pp. 246-248 : « Toutes les femmes du peuple sont (p.246) glorieuse, volontaires et fainéantes, ce qui est occasionnée, et par la folle jalousie de leur maris qu'elles se plaisent à tenir en inquiétude, quoiqu'elles en souffrent les premières, et par la facilité qu'elles ont de trouver des dots pour se marier. A toutes les fêtes solennelles on fait des distributions de dots aux pauvres filles, soit pour se marier selon leur goût, soit pour prendre le voie et l'habit de religion ; celles qui sont destinées à l'Etat Religieux, sont voilées et couronnées de fleurs ; les autres sont habillées à l'ordinaire. La plupart de ces filles ont été élevées dans les conservatoires, où elles sont plus accoutumées à la fainéantise qu'au travail, disposition qu'elles conservent et qui est entretenu même par leurs maris, dans les commencements du mariage, où la dot se consomme noblement, et sans que l'on songe à en faire aucun profit. Ces gens comptent pour leurs enfants sur les ressources qu'ils ont trouvées eux-mêmes. Ainsi ces établissements de charité si admirables en apparence, ont leur inconvénient en ce qu'ils perpétuent la fainéantise.
Il y a plaisir d'entendre parler les femmes entre elles, leur langage est assez (p.247) pur, elles ont une sorte de politesse et de plaisanterie qui leur est particulière et toujours d'usage. Quantité de maris de cet ordre sont très jaloux, et il arrive quelquefois des scènes sanglantes qui n'ont aucune conséquence, surtout si le mari peut prouver qu'il a puni les coupables trouvés en flagrant délit. Les familles anciennement établies à Rome, sont, dit-on, plus sujettes à cette manie que les autres. (p.248) »
pp. 213-214 : « la fameuse Hermaphrodite, statue rare et d'une entière conservation, la (p.213) plus belle de ce genre qui existe, et celle dont il paraît que l'on fait le plus de cas, car elle est enfermée dans un grand coffre de noyer, que l'on n'ouvre qu'en faveur des curieux. Elles est de grandeur naturelle, couchée sur un matelas, tournée de façon qu'elle montre le dos et les fesses qui sont celles d'une femmes parfaitement bien faite ; elle a la gorge belle et bien formée, les mains et les jambes sont de la plus grande beauté, le visage est celui d'une jeune personne délicate, mais qui a quelque chose de mâle. Les parties génitales de l'homme sont très bien marquées au-dessus de la puberté, au-dessous sont celle d'une femme, moins apparentes. Le cavalier Bernin a fait le matelas de marbre d'Egypte, et la statue y est si heureusement placée, qu'elle semble y avoir toujours été. Elle fut trouvée entière lorsqu'on bâtissait l'Eglise de Notre-Dame de la Victoire. La Cardinal Scipion Borghese la demanda à condition de faire bâtir le portail de l'Eglise à ses frais. (p.214) »
pp. 393-394 : « Note de bas de page : (a) Antinoüs, fut l'origine duquel je n'ai encore rien dit, était de Claudiapolis ou Bithynie en Bithynie, aujourd'hui Castomena. Il fit pendant quelque tems les plus chères délices de L'Empereur Adrien, et mourut en Egypte à la fleur de la jeunesse, soit pour être tombé dans le Nil, comme ce Prince l'écrivit, soit pour avoir été immolé, comme Dion Cassius le rapporte, ce qu'il assure même être vrai : *Sivè quod*

immolatus (idque verum est) fueit. La raison qu'il en donne, est qu'Adrien était extrêmement curieux ce connaître l'avenir, et se servait de toutes sortes de divinations et de toutes les ressources de l'art magique pour y parvenir. Ainsi il tendit les plus grands honneurs à Antinoüs, qui s'était volontairement dévoué à la mort par amour pour lui, ou pour quelqu'autre cause qui intéressait également, car ajoute cet Auteur, ce prince était absolu dans ses volontés ; et pour lui plaire, il fallait être préparé à tout ce qu'il pouvait exiger. Il fit rebâtir la ville où il était mort, et lui donna son nom ; il lui dédia des Temples, et fit placer ses statues presque dans tout l'univers : *Statuasque ei vel potius fimulachra, in omn fere orbe terrarum collocaverit*. Il donna le nom d'Antinoüs à une constellation nouvelle qui art alors, (p.393) et porta ses regrets pour ce jeune homme qu'il avait immolé à un point d'extravagance, qui le rendit ridicule aux yeux de tout l'Empire. Dio Cas. l. 69
Antinoüs mourut à Antinoë, ville d'Egypte, dite aussi Antinopolis et Adrinopolis, dont les ruines subsistent sous le nom d'Anthios dans la haute Egypte, fut les frontière de la Thébaide, à quarante lieues environ du Nil, au levant. (p.394)»

Annexe 30 - SADE (Donatien Alphonse François Marquis de)*, Voyage en Italie ou Dissertations critiques historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome, Naples Lorette et les routes adjacentes à ces quatre villes. Ouvrage dans lequel on s'est attaché à développer les usages, les mœurs, la forme de législation, etc., tant à l'égard de l'antique que du moderne, d'une manière plus particulière et plus étendue qu'elle ne paraît avoir été jusqu'à présent,* Paris, Fayard, 1995, Voll. 2 [Bibliothèque municipale Sormani, DOC.P.238.1-2]

p. 61 : « Le noble croirait s'avilir en allant profiter des trésors de la littérature rassemblés avec soin par ses prédécesseurs. Il se contente d'en dissiper crapuleusement le patrimoine, et passe une partie du jour à dormir et l'autre à végéter le soir dans les rues et sur les ponts, en robe de chambre et en chapeau de paille avec un grand mouchoir de col placé comme les femmes, ajustement aussi ridicule qu'indécent et qui, selon moi, autant qu'il est permis de calculer les mœurs et l'esprit sur les ridicules, prouve et la dépravation des unes et le peu de solidité et d'étendue de l'autre. Rapprochant ce calcul de ce qu'on voit et de ce que l'on entend, le Florentin, dans sa valeur intrinsèque, se trouve réduit à fort peu de choses.
Les femmes ne méritent pas d'y être peintes sous les couleurs plus douces. Elles y sont hautes, impertinentes, laides malpropres et gourmandes. On ne compte pas six jolies femmes dans toute la noblesse de la ville ; le reste est épouvantable, et ce qui est pis, exigeant et prétention. Le sigisbéatisme, plus en usage dans cette ville que partout ailleurs, laisse peu d'accès à un étranger qui voudrait faire sa cour à s'attacher à quelqu'une de ces femmes. Tous les ménages sont arrangés. Le mari ne peut décemment aller avec sa femme ; il faut que cette femme prenne ce qu'on appelle un chevalier servant qui ne la quitte pas d'un pas et qui, soumis à ses moindres caprices, soit toujours prêt à y satisfaire. Ce n'est pas tout. S'il en était quitte pour cela, il serait, selon moi, fort heureux ; mais sa bourse s'en ressent. L'usage est de payer la Signora au service de laquelle on a l'honneur d'être attaché. C'est une des prérogatives les plus honorables de la charge de chevalier servant. Il est vrai que ça n'est pas ruineux. Quelques sequins par mois en font l'affaire, et ces femmes sont si mal entretenues de leur mari et si folles de l'argent qu'on les satisfait aisément. On peut parier à coup sûr de vaincre avec une trentaine de sequins la beauté la plus rebelle de Florence. J'aurais l'honneur d'expliquer bientôt la cause de ce désordre. Mais finissons, quant à l'indication des beautés de cette capitale. »

p. 65 : « A côté de la Vénus Médicis est celle appelée Vénus Pudique. Elle soutient une draperie, mais qui la cache qu'à moitié, et toutes les parties qui se découvrent sont de la plus belle nature et de la plus grande justesse de proportion.
De l'autre côté de la Vénus Médicis est un groupe de lutteurs, traité avec une force et une énergie singulières. Je ne m'étonne pas que ces jeux dussent faire une partie de spectacle fort agréable chez les Romains, et leur représentation devait découvrir que là tous les muscles et généralement toutes les beautés d'attitudes et de mouvements. Ce morceau est totalement antique et fut trouvé en 1300 à Rome. […] Parmi quelques tableaux qui ornent également cette pièce, il faut voir le Vénus du Titien que l'on appelle sa femme. Ce morceau me parut de la plus belle exécution. On place ordinairement au-dessous celle dont j'ai déjà parlé, et que l'on nomme sa maîtresse ; mais comme on la copiât, elle était, comme je l'ai dit dans une pièce plus éclairée et plus commode. Celle-ci, en forme de dôme, quoique éclairée dans la coupole par sept grandes fenêtres, a cependant un peu d'obscurité. Mais c'est cette légère dégradation de lumière qui semble favorable au temple de la Vénus qu'on y admire et je trouve qu'il n'en prépare que mieux au culte qu'on lui doit. La forme de ce magnifique salon est octogone. La coupole est toute en nacre de perles et le pavé de marbre de rapport. Au milieu, est une table en mosaïque qui a été l'ouvrage de trente ans. C'est un morceau de la plus grande et qui est estimé une somme immense. »
p. 66 : « De cette pièce on passe dans celle de l'hermaphrodite. Vous savez, madame la comtesse, que l'intempérance des Romains osa chercher la volupté jusque dans ces espèces de monstre. Celui-ci est de grandeur naturelle, couché sur le ventre, un tant soit peu pourtant sur le côté. Il est appuyé sur ses bras, attitude qui laisse apercevoir une gorge de femme très formée ; les cuisses sont un peu croisées et cachent absolument l'autre distinction du sexe féminin ; celle du sexe masculin y est fortement exprimée, le corps et beau et les proportions sublime. »
p.70 : « j'ai dit qu'il y avait peu de jolies femmes à Florence. J'eus dans le séjour que j'y fis l'occasion de les voir toutes réunies. Trois étrangères l'emportaient et aucune femme du pays ne pouvait seulement leur être comparée.
L'une était la comtesse Albany, femme du Prétendant, qui habite maintenant Florence, qui de héros intéressant par ses malheurs n'est plus devenu qu'un crapuleux ordinaire, auquel il faut des femmes et du vin toute la journée. Il a épousé une princesse de Stolberg, de la Maison Palatine, ci-devant chanoinesse en Flandre. Elle est blanche, fort en embonpoint, mais d'une physionomie très agréable.
La seconde était une jeune Anglaise de dix-huit ans, qui voyageant en Italie avec son père et sa mère, plut à Milord Cooper, établi à Florence depuis vingt ans, et devint sa femme pour n'avoir pas voulu être sa maîtresse. Elle a le plus beau teint du monde, de beaux yeux et la bouche la plus délicate et la plus petite que j'aie vue de ma vie.
La troisième était une autre jeune Anglaise, femme d'un Français nommé Goudar, homme d'esprit, auteur de plusieurs bonnes critiques, mais auquel il était arrivé quelques aventures fâcheuses. Cette dernière l'emportait, à mon avis sur les deux autres, tant par la beauté de sa figure que par la supériorité de sa taille et la culture de son esprit. Les histoires de son mari la tenaient un peu resserrée et on ne la voyait guère que dans les assemblées publiques, telles que les spectacles et les bals.
p. 70-71 : « Ces bals se donnait à la salle du grand Opéra. Elle était comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, assez bien éclairée, mais la partie de la salle ne se monte pas à égalité du théâtre comme en France. Il ne se joint à la salle que par un grand escalier en forme de gradins, ce qui formant deux salles, devient incommode pour les promenades, et il n'est point du tout d'un coup d'œil agréable. L'étiquette, pour ceux qui prétendent à danser, est d'être masqué ou de porter au moins un nœud en cocarde sur leur chapeau. Les autres peuvent y être de la manière qu'il plaît. Les jeunes femmes sont parées, très bien coiffées et portent un

masque à demi-visage qui les rend aussi jolies qu'elles peuvent l'être. Les autres mettent le bahut, le masque plein et le chapeau sur la tête, totalement comme les hommes.
Car, on peut le dire en passant, on remarque en général ici un très grand penchant pour trahir son sexe. Les femmes s'arrangent très volontiers comme les hommes et les hommes comme les femmes. Irons-nous jusqu'à dire que cette manie leur vient du (p.70) même principe qui faisait autrefois dans Rome et dans la Grèce confondre les sexes et les déshonorer tous deux ? Ce paradoxe ne serait peut-être dénué de vraisemblance. On attaque vivement les Florentins sur ce genre de dépravation des mœurs, et je ne serais pas éloigné de croire le reproche assez bien fondé.
De mauvais plaisants, dans le même pays, assurent qu'ils obtinrent autrefois des papes une indulgence plénière pour ce genre de débauche. Ce qu'il y a sûr, c'est que celui-là, l'inceste et l'adultère, et en général tous les délits de l'impureté, ne sont point à Florence au nombre des cas réservés. Le climat, disent-ils avec sang-froid, est une excuse à nos penchants, et Dieu qui nous y fi naître ne s'offensera pas des excès où ils nous portent. On m'assura encore, à ce sujet, qu'il était d'institution fort ancienne que, le Jeudi Gras pas exclusion, les femmes devaient sans exception tout accorder à leurs maris ; qu'en cas de refus de leur part ceux-ci pouvaient s'en plaindre ou les y forcer. Je veux croire que cette règle est un conte, mais que sont les mœurs dans cette ville où on ne rougit pas d'en faire tout haut de cette espèce ?
Le dérèglement tel grand qu'il soit, est cependant fort caché à Florence. On n'y voit point, comme dans nos villes de France, de ces malheureuses victimes de la débauche errer insolemment le soir pour solliciter les passants à jouir de leurs odieuses faveurs. Ces créatures ont un quartier séparé duquel elles ne peuvent sortir, et le mortel assez peu délicat pour rechercher leurs caresses peut aller les chercher là. L'ordre et la tranquillité s'y maintiennent avec la dernière rigueur, et c'est peut-être une des parties de la police les mieux en règle. Mais si dis-je, le dérèglement est secret à Florence, il n'en est pas moins violent. Les murs épais et reculés des vastes palais de la noblesse recèlent, dit-on, bien des horreurs. Et combien de jeunes malheureuses, conduites furtivement et de nuit dans ces criminelles enceintes, y ont-elles laissé leur honneur et leur santé ! Peu de temps avant mon arrivée, un enfant de huit ans avait perdu la vie quinze jours après des outrages forcés reçus dans un de ces palais. Et lorsque j'y étais, deux femmes furent arrêtées pour avoir facilité ce commerce infâme entre les deux sexes. Une énorme quantité de jeunes filles avaient été victimes de leur séduction, dont une, entre autre de dix ans, qu'elles avaient, dit-on tenue aux brutaux et antinaturels caprices d'un seigneur florentin qui l'avait estropié de tout côté. A l'examen du procès de ces malheureuses, on trouva un si prodigieux quantité de noms respectables, que l'on osa aller plus loin. On assure que la moitié des femmes de condition de la ville s'était prostituées chez elles, de manière que l'on toléra et qu'au lieu d'être pendues comme elles l'eussent mérité, on se contenta de les promener dans la ville, montées sur des ânes, et de les condamner après à quelques années de prison.
Essayons maintenant s'il se peut, de remonter à la source de cette dépravation, où il paraît surtout que les femmes se livrent en cette ville plus aisément qu'ailleurs.
Les lois et les constitutions matrimoniales pourraient bien nous la faire découvrir. Il n'y a point en Toscane ce qu'on appelle en France de communauté. Les dots que les femmes apportent sont ordinairement médiocres et ce n'est pourtant qu'en proportion de ces dots que le mari règle la pension de sa femme. Il est vrai que celui-ci peut à son tour disposer de cette dot ; il faut qu'elle reste toujours entière et qu'elle se retrouve entière à la mort du mari. Alors, la veuve la reprend, ainsi que les présents que le mari lui a faits, et se retire chez elle, laissant les enfants à la tutelle des parents du mari. La dot assurée sur les biens-fonds du mari, se reprendrait sur ces mêmes biens dans le cas qu'elle fût endommagée, mais elle n'a rien à répéter des acquisitions faites pendant la vie de son époux. Les séparations, d'après cela se font sur le plus léger motif. Chacun prend le parti qu'il veut et les enfants, qui toujours

perdent à ces divorces, deviennent alors ce qu'ils peuvent. J'ai connu à Florence le prier de Augustins du Saint-Esprit, qui disait la messe et qui avait cependant femme et (p.71) enfants. De ces constitutions naît, ce me semble, un grand refroidissement dans le lien conjugal. La femmes qui ne sait pas si les enfants lui resteront, les élève mal et s'en soucie médiocrement. Etrangère dans une maison qu'elle ne regarde jamais comme la sienne, elle n'y apporte aucun soin. Il n'est même pas d'usage qu'elle se mêle du ménage. Le mari est distrait d'un côté par ses affaires ou ses plaisirs, la femme l'est du sien par ses amusements, vu le peu d'intérêt qu'elle y prend, moyennant quoi tout va comme il peut. Le désordre s'y met bientôt, l'humeur succède, la séparation vient et la maison s'écrase. Il est vingt exemples aujourd'hui à Florence de ce que j'avance ici.

L'autre branche du désordre, dérivant d'abord de celle-ci, vient ensuite du luxe de convention, de l'invincible penchant que le sexe apporte aux plaisirs, à la parure, au jeu, etc. Comment faire pour y satisfaire ? Les plus grosses pensions des femmes n'allant pas à dix sequins par mois, et le mari ne pouvant jamais, par les constitutions de son contrat, que je viens d'expliquer, payer les dettes de sa femme, il faut donc qu'elle trouve un amant qui la soutienne. L'usage se joint à la nécessité. Le mari, s'arrangeant du sien, ne l'importune plus de ces dépenses, et le plus sacré es liens n'est plus qu'un trafic honteux d'avarice. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que l'espèce s'en ressent, s'abâtardit, et qu'on ne voit aucune fin à des désordres qui naissent des lois.

C'est dans l'intérieur des maisons que l'on s'aperçoit à quel point la femme y est étrangère. Veut-elle déjeuner le matin avec une de ces amies ? Le mari, qui ne lui passe qu'une tasse de chocolat lui fait payer celle de surplus qu'elle commande au maître d'hôtel. Il est vrai que si elle-même et invitée à son tour, elle se fait payer ce qu'elle ne prend pas, et on ne manque pas de lui donner trois sous, évaluation de la tasse de chocolat qui lui est accordé et qu'elle n'a pas pris. Ces singuliers usages mettent selon moi, un refroidissement affreux dans le nœud conjugal, et en les éloignant beaucoup de l'esprit de l'instituteur (esprit sacré qui, dans toute âme sensible en double la délicatesse), les font ressembler à ces anciens mariages romains, où dès qu'une femme avait donné des enfants à son mari, elle était reléguée dans son appartement, et jugée dès lors incapable d'être utile à la société.

Au reste, celle de ces femmes qui n'ont ni le goût du jeu, ni celui de la parure, se trouvent fort à leur aise. Méconnaissant tous ces petits soins de propreté, si recherchés de nos Français, elles ne se ruinent pas en essence, eaux de senteur et pâtes d'amende. Ces usages et les meubles qu'ils exigent sont encore à inventer en Toscane, et à leur innocence près, les femmes ici se piquent de conserver longtemps ce qu'elles ont apporté au baptême. Leurs robes et leurs ajustements, qu'elles vendent et qu'elles ne laissent jamais à leur femme de chambre, tout, jusqu'aux ouvrages qu'elles leur font faire et qu'elles vendent à leur profit, contribue à doubler leur aisance et à leur faire de petits fonds, dont elles jouissent quand elles ont passée l'âge de plaire, et que les amants dégoûtés ne veulent plus fournir à leurs dépenses.

Mais si la foi conjugale n'est pas respectée à Florence, celle promise au sigisbée est en revanche de la plus longue durée. C'est un ami, une espèce de second mari, communément un parent, choisi par la femme même, dès le premier jour des noces et avec lequel on ne rompt jamais. C'est un événement dont on parle longtemps qu'une rupture de cette espèce. Jamais le mari n'y porte obstacle et les scènes de jalousie, dont on croit les Italiens si susceptibles, ne font pas aujourd'hui le plus léger éclat. D'ailleurs, si la dame a un goût, une fantaisie, comme elle est toujours la maîtresse et qu'elle tient le sigisbée en bride, elle s'y livre sous son manteau. Il sert de couverture à tout et la multiplicité d'affronts qui s'accumulent sur la tête du pauvre mari n'est jamais que son ouvrage. Au travers de tout cela, cependant, s'il arrive à Florence quelque étranger de marque, quelque Anglais surtout qui annonce un séjour un peu long tous les ménages sont près à se rompre. Il est couru, fêté ; c'est à qui l'aura. Il semble que chacune de ces femmes se dispute l'honneur de le dépouiller. Pour des cas pareils, l'on

voit quelquefois des ruptures. Le sigisbée, souvent, par convenance ou même par économie se retire, va refaire des fonds et reprend sa place quand l'étranger a disparu et que sa bourse est remise. (p.72) »
p. 109 : « On y voit une statue du Christ portant sa croix, de la main de Michel-Ange, furieusement en contraste avec jésus Catéchumène dont j'i parlé au tableau du Naldini, placé dans une chapelle de la Trinité-des-Monts. Si l'un a représenté son héros trop jeune et trop beau, celui-ci, tombant dans le défaut contraire, lui a donné trop de vigueur et de force. Il en a fait un portefaix. Le peuple et surtout les bonnes femmes, qui aiment mieux cet air-là qu'une physionomie plus efféminée, sans doute à bonne raison, a une telle dévotion dans cette statue, que la pied de marbre est usé à force de baisers et qu'on a été obligé de revêtir ce pied d'un cothurne de bronze que les pauvres commères vont baiser de même et qu'elles useront vraisemblablement bientôt aussi. » (dans l'église Sainte-Marie-sur-la-Minerve)
p. 177 : « Cet article n'est pas avantageux pour la nation et c'est avec douleur, j'en conviens, qu'on voit le plus beau pays de l'univers habité par l'espèce le plus abrutie. M. Richard attribue la rusticité qui le caractérise aux troubles qui, pendant tant de siècles et si modérément encore, ont agité ce beau royaume. J'avoue avec lui que ce motif peut influer pour quelque chose, mais je ne crois pas que ce soit l'unique. En remontant à l'origine du mélange des différents peuples qui ont remplacé les Grecs dans cette belle contrée, et qui n'y ont apporté que cette cruauté qui les conduisit à en détruire les plus beaux monuments, on en trouverait peut-être une cause plus juste. Le peu de progrès que les arts et les sciences y ont fait depuis, d'où est venu cette négligence impardonnable dans les éducations on continuer à entretenir l'ignorance et par conséquent l'abrutissement et la mollesse, vice ordinaire des peuples qui habitent un beau climat, est venue s'y joindre. La dépravation, qui en ai une suite a achevé de corrompre, et je crois qu'il faudrait aujourd'hui une révolution bien entière pour ramener ce peuple à cette aménité qui règne dans la plus grande partie du reste de l'Europe. »
pp. 185-186 : « Quant aux femmes, ce n'est pas en longueur ni en hauteur qu'elles se coiffent ; c'est en larguer. Il n'est pas étonnant de voir des frisures de dix-huit à vingt pouces de large. Peu de visage peuvent soutenir cette difformité, surtout à Naples où le sang en général n'est pas fort beau. La maladie affreuse, qui désole universellement ce beau pays et qu'on nous fait l'honneur d'appeler « le mal français », à abâtardi toute l'espèce. Hommes et femmes, tout est taré et la couleur pâle dont ils sont tous est l'emblème que leur laisse ce malheureux vice inné. Dans le peuple on ne voit que les marques frappantes du venin de cette peste qui les défigure en presque toutes les parties de leur corps. Si le poison est plus caché chez les riches ou les nobles, il n'en est pas moins dangereux, et je crois que ce qu'un étranger peut faire de mieux est d'éviter toute fréquentation avec ce peuple corrompu.
Comment faire cependant, dans un pays où le climat, les aliments et la corruption générale invitent si perpétuellement à la débauche ? Il est physiquement impossible de s'imaginer à quel point elle est poussée à Naples.
Les rues, le soir sont pleines de malheureuses victimes offertes à la brutalité du premier venu, et qui vous provoquent, pour le plus vil prix, à tous les genres de libertinage que l'imagination peut recevoir, et même à ceux pour lesquels il semble que leur sexe devrait leur donner de l'horreur.
Que l'on gémit, en voyant des enfants dans l'âge le plus tendre, et même dans celui où la raison n'est pas encore formée partager avec leurs mères ou leurs sœurs l'infamie de cette affreuse corruption ! Je ne mentirai point quand je dirai que j'ai vu à Naples des petites filles de quatre à cinq ans s'offrir à satisfaire les plus horrible débauches et prier même, quand on succombait à leurs sollicitations, de choisir plutôt cette manière-là que celle qu'indique la nature, à cause de la faiblesse de leur âge qui ne les rendait le Créateur a destiné leur sexe.
Ce ne serait rien si l'on s'en tenait là, mais ces mêmes horreurs vous sont également offertes par le sexe auquel la dépravation semble l'avoir réservé. L'un et l'autre concourent également

à Naples à solliciter les passions. On vient vous attaquer jusque chez vous. Une mère vous offre également celui de ses enfants, mâle ou femelle, qui irritera le plus vos penchants. Une sœur vous offrira son frère, un père sa fille, un mari sa femme. Il n'est question que de payer. Avec de l'argent, on peut avoir à Naples la première duchesse de la ville, et je me demande ce que deviennent la vertu, la population, la santé, dans un Etat où la dégradation des mœurs est à ce point, et où à ce point, et où le plus léger appât du gain suffit pour porter au crime et renverser toute idée de probité, d'honneur et de vertu.
L'honnête et agréable galanterie, le commerce honnête des deux sexes, qui échauffe toutes les passions nobles et qui sert souvent de foyer à toutes les vertus, est connu dans une ville où la brutalité des mœurs ne veut que jouir. Le sigisbéat, si fort en usage à Florence et à Gênes, n'y est nullement connu. Les hommes et les femmes ne se réunissent aux assemblées qu'au jeu. Du reste, à l'instant du cercle, les femmes sont d'un côté, les hommes de l'autre. Aux loges, au spectacle, on se réunit un peu plus grands ; on joue, on soupe dans les loges pendant le spectacle, et cette liberté apporte un peu plus d'aménité. (p.185) Du reste, il y a quelques intrigues comme partout, mais le libertinage de part et d'autre en fait tous les frais et cette délicatesse, ce sentiment délicieux qui naît de l'union de deux cœurs nés pour s'aimer et s'estimer, et qui seul polit les mœurs et les adoucit, totalement inconnu à Naples, y laissera vraisemblablement régner encore longtemps ce ton d'indécence et d'impolitesse qui nous scandalise dans les sociétés les plus distinguées. […] les femmes de l'Opéra et les castrati y sont reçus pour leur talent. On les y entend avec plaisir et il m'a même paru qu'on les y gâtait tout comme en France, autre défaut très grand dans un Etat.
Chérissons les arts, encourageons-les, honorons-les, mais laissons les artistes à leur place. Si vous les rapportez de vous, ils s'éloignent bientôt d'eux-mêmes et une fois que vous les avez accoutumés à être vos égaux, l'égoïsme, qui leur fait croire que ces égards leurs appartiennent à part de leur fait croire que ces égards leurs appartiennent à part de leur talent les rend bientôt paresseux et impertinents. Donc, les arts ne peuvent qu'y perdre. Je veux qu'on honore les artistes ; je trouve même qu'il s'en faut de beaucoup pour qu'on les récompense en Europe comme ils méritent de l'être, mais je veux que toujours, à côté de leurs talents, ils se persuadent que ce n'est que le talent qu'on encense et non l'homme. Il est clair que s'ils s'aperçoivent que c'est le talent, ils mettront tout en usage pour le perfectionner et qu'ils négligeront tout s'ils croient que c'est l'homme. »
p. 221 : « Une montagne contre laquelle elle était adossée la mettait à l'abri des vents froids. Son exposition au midi y faisait régner un printemps continuel, et malgré toutes les révolutions qu'a essuyées ce beau pays, on y respire un air mol et efféminé, qui dans ce climat délicieux, détruisait malgré soi les mœurs les plus pures et les principes les mieux établis. Virgile, Martial, Horace, et Stace en ont assez vanté les douceurs pour qu'il ne soit pas possible de douter des délices qu'on y goûtait dans ses murs. On connaît toutes les invectives que Sénèque prononça contre elle, l'accusant de porter les Romains à la débauche par la mollesse de son air, de ses mœurs et de ses plaisirs. L'origine de cette ville remonte à la plus haute antiquité ; on prétend qu'elle fut fondée par un certain Baius, compagnon d'Ulysse, qui lui donna son nom. Aristobule, roi des Juifs, jugea par elle de la grandeur des Romains. A la destruction de l'empire, cette ville se dépeupla ; l'air y devint moins sain, les tremblements de terre renversèrent une partie des édifices, la mer couvrit le reste et elle devint, petit à petit, totalement inhabitée. Une maison de pêcheurs, aussi rustre que féroces, est tous ce qui nous reste de sa grandeur. Vénus devait être la divinité d'une ville aussi corrompue. » (à propos de Capoue)
p. 247 : « En montant sans le village, on voit deux inscriptions, l'une près d'une colonne brisée qui paraît cannelée et d'ordre corinthien, par laquelle on apprend que là était un temple à la fortune, décoré d colonnes et de statues de marbre, que les chrétiens détruisirent pour bâtir un temple à la Vierge. L'autre dit qu'il y avait près de là plusieurs belles maisons de

campagne des Romains, où César venait se délasser du soin de l'empire, lesquelles sont sans doute celles que je viens d'indiquer être à fleur d'eau. A la pointe du Pausilippe est un petit fort, qui défend les magasins de poudre du roi, situés là. Avant d'y être, on voit une jolie maison au prince de Francavilla, dans une situation charmante, et où comme César sans doute, il vient non mari de toutes les femmes, mais femme de tous les maris, se reposer des soins de sa principauté. » (à proximité de Pouzzoles)
p. 254 : « Dans une seconde pièce, un Travail d'Hercule, plusieurs figures, des Chasses d'amour, un homme et une femme se caressent amoureusement au son d'un instrument touché par un esclave. Achille instruit par le centaure Chiron, nul caractère dans la figure de l'écolier, infiniment dans celle du maître. Je crois qu'il y mettait plus que l'amour-propre de faire un bon élève. La reconnaissance d'Oreste et d'Iphigènie, l'un des meilleurs morceaux de toute la collection ; on voit un naturel et une expression singulière dans les sept figues qui composent ce tableau. Le satyre Marsyas enseignât à jouer de la flûte. Un sacrifice, des bacchanales, dans lesquelles sont des attitudes aussi surprenantes que singulières et qui prouvent un grand dérèglement d'imagination. » (collection d'œuvres antiques au château de Portici, un des palais du roi de Naples renfermant de très importantes collections d'antiques)
pp. 254-255 : « Qu'on me permette ici une réflexion. Toutes les fables ont une origine quelconque. Celle du Minotaure, représente moitié homme et moitié bœuf ou taureau, ne pourrait-il pas être tout uniment un second maréchal de Rais (voyez le tome de l'Histoire de France XIV ou XV, règne de Charles VII ou VIII), que les passions effrénées eussent conduit à ce dérèglement barbare qui fait trouver du charme à la destruction de l'objet qui vient de satisfaire nos sens ou qui plutôt n'en fait goûter qu'aux excès de la cruauté la plus réfléchie ? Ces monstres que, heureusement pour humanité, la nature ne produit que tous les mille ans, sont j'en conviens, difficiles à comprendre. Mais leur existence se conçoit cependant encore plus aisément que celle que leur prête la fable, qui probablement ne fut conçue que sur le dérèglement de leurs mœurs ! »
p. 256 : « Un satyre voulant jouir d'un jeune garçon. Force, expression singulières dans le satyre ; candeur, innocence dans le jeune garçon. On voit bien que l'un désire ce qu'il sait faire grand plaisir, et que l'autre n'a pas encore appris à redouter ce qu'il ignore faire grand mal » (en marge : « Retouchez cette phrase ; elle ne vaut rien) […] Mais le morceau le plus secret et le plus singulier de toute cette collection nombreuse se conserve chez le sieur Canart, sculpteur du roi. C'est un groupe de marbre d'environ un pied et demi de hauteur dont le sujet est un satyre jouissant d'une chèvre. Il est difficile de mettre plus d'âme et d'expression que l'artiste n'en a mis tant dans tous les mouvements et les muscles du satyre que dans ceux de la chèvre. Sa langue sur le bout de ses lèvres exprime tout le plaisir qu'elle sent, et la manière vive dont le satyre le tient par sa petite barbe ne sert pas peu à lui donner de la chaleur. Tout est en action dans ce beau morceau, tout est en feu ; la plus exacte pureté du style le caractérise. Mais on ne permet pas à tout le monde d'en juger, et la sévérité de mœurs du marquis Tanucci a obtenu du roi de n'en accorder que très difficilement la permission. »
p. 270 : « Entre ces deux montagnes est un grand rocher au bas duquel on descend par une pente extrêmement rapide ; un chemin tortueux et d'un accès fort difficile y conduit. Là, pratiqué dans une grotte immense, était un de ces cabinets secrets destinés aux plus infâmes débauches dans lesquels Suétone nous apprend « qu'étaient des sièges tout à l'entour pour ses plus secrètes lubricités et où même on lui avançait en troupes de toutes parts des jeunes filles et des jeunes garçons, inventeurs de diverses sortes de paillardises, toutes prodigieuses et contre nature, lesquels il faisait polluer l'un avec l'autre pour être provoqué à la luxure en les regardant, lorsqu'il était las de la faire. » (Suétone, Tibère, page 219, traduction J.B.)
Une arcade en voûte paraît encore à l'entrée de cette grotte mystérieuse et la fermait. Tout autour règnent encore ces sièges que l'auteur latin indique si bien ; un petit escalier arrivait à une espèce de galerie à plain-pied des sièges qui régnaient tout autour, dans le fond de

laquelle sont quelques niches où, sans doute, étaient des statues analogues aux secrets mystères qui se célébraient en ce lieu. De droite et de gauche, en dehors de la grotte, sont des cabinets en voûte dans lesquels l'empereur passait sans doute avec les objets choisis sur la quantité de ceux offerts par troupes à sa lubricité, et qu'il jugeait dignes de l'assouvir, et un escalier commande, pratiqué sans doute le log du rocher qui forme le grotte, le ramenait à ses palais. Que de violences et d'horreurs durent se commettre en ces lieux, quand on voit dans tacite que cet empereur, outré dans ses passions comme dans ses goûts, ne se contentait pas des victimes de bonne volonté que ses émissaire placés dans toute l'Italie amenaient à sa luxure, mais faisait enlever même par ses esclaves les enfants dans le sein des familles, lorsqu'on refusait de leur livrer de bonne grâce. « A l'exemple des rois barbares, nous dit ce même historien, il était suivi partout d'une troupe de jeunes garçons qui servaient à ses infâmes plaisirs, et n'aimant pas seulement la beauté et la bonne grâce, il voulait encore que la modestie et a grandeur de ses ancêtres servît encore d'aiguillon à ses convoitises. Enfin, ajoute ce même historien, il était si déréglé dans ses voluptés que pour les exprimer on inventa de nouveaux noms pris de la saleté du lieu et de la diversité de ses actions impudiques. » Ces noms étaient sphintrix et sellaris ; on voit ; on ne voit à Rome douze médailles conservées au Vatican, nommées médailles sphintriques, dans lesquelles ce lubriques empereur est représenté dans toutes ses débauches de choix. » 7

Annexe 31 - SILHOUETTE (Etienne de), ***Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie du 22 avril 1739 au 6 février 1740,*** **Paris, Chez Merlin, 1770, Vol. 1 à 4**

Tome I

p.5 : « A la valeur, à la droiture, à l'austère vertu des anciens Romains, ont succédé la souplesse, la dissimulation, l'amour des voluptés et du repos ; ils ont conservé cet esprit inquiet et factieux qui a plusieurs fois réduit la Républiques Romaine à des extrémités plus fâcheuses que ne l'avaient fait es guerres étrangères. E tems des Conclaves est toujours à Rome un tems de troubles et de séditions. »
p.6 : « Ils ne sont point aussi jaloux qu'on le fait accroire en France. On voit les Dames, on leur parle : il est vrai toute fois que les italiens n'aiment pas qu'un François vienne dans leur pays pour affecter d'y paraître le galant de toutes les Dames ; ils donnent chez eux de très belles assemblées qu'on appelle conversations, où l'on joue et où l'on sert des rafraîchissements ; car ce n'est point leur coutume de se donner à manger. »
pp. 12-13 : « L'Italien se porte volontiers aux extrémités du vice et de la vertu, non par instinct, par caprice, ou par brusque mouvement de la nature, mais avec considération et réflexion : il est attentif, considéré, prévoyant dans ses conseil, dans le maintiens des affaires, jusques dans ses débauches. »
p. 53 : « la noblesse tâche d'imiter les Français, soit dans la langue et les habits, soit même dans la façon de vivre : mais peu parviennent à avoir cet air libre, aisé, ouvert, qui est si naturel aux Français. »

Tome II

pp. 8-9 : « Je lisais, par exemple, dans un Livre fait par un Napolitain, et qui est intitulé : *Nuova guida de forastieri per Napoli*, l'origine de cette infinité de Chapelles que l'on voit dans la partie la plus ancienne de Naples. La jalousie que les Napolitains eurent du tems des Français, les leur fit construire pour y conduire leurs femmes à la Messe ; et c'est aussi depuis ce tems, dit cet Auteur, que commença l'usage qui subsiste encore aujourd'hui, que les

femmes ne vont point seules, et qu'elles sont toujours accompagnées ou par leurs maris, ou par leurs Valets, et ces Valets marchent devant, l'épée au (p.8) côté , le chapeau bas : les femmes les suivent, et il n'y a point de petite Marchande qui n'ait pour les jours de Fête et de Dimanche quelque manant, couvert d'un habit de livrée, qui marche devant elle, avec beaucoup de gravité. (p.9) »

p. 19 : « Quantité d'Anglais, qui dans le tems de leur jeunesse, ont trop aimé les plaisirs, viennent respirer cet air pour affermir leurs poumons et rétablir leur poitrine : il y en a toujours plusieurs qui ne sont à Naples que pour raison de santé, et qui y prolongent leur vie, tandis qu'ils mourraient à Londres de consomption. »

pp.28-29 : « les Napolitains sont vindicatifs à l'excès, défiants, jaloux superstitieux : ils se portent au (p.28) crime avec facilité : ils sont extrêmement fainéants, môles et paresseux : ils n'aiment que le luxe et le plaisir, et je croirais volontiers que ces inclinations proviennent de l'influence du climat, le plus heureux et le plus fertile de toute l'Italie. Strabon rapporte que quelques Romains s'y retiraient pour y mener une vie tranquille. Voici la traduction de ses paroles qui ne servent pas peu à faire connaître le caractère des Napolitains. On vit à Naples à la façon des Grecs (c'est-à-dire, dans la mollesse) c'est le genre de vie qu'embrassent ceux qui sortent de Rome dans le dessein de vivre dans l'oisiveté, et qui dès leurs jeunes années sont morts aux travaux, ou qui soit par faiblesse d'esprit, soit par faiblesse d'âge, souhaitent de mener une vie plus aisée. »

pp. 56-57 : « Les Dames qui s'y trouvent sont aussi richement parées, que si elles étaient au cercle de leur Souveraine. La disposition de ces assemblées est admirables : elles se tiennent dans une enfilade de huit à dix chambres éclairées d'un grand nombre de bougies et de lampes : c'est un usage du pays et ces lampes ne répondant point à la dignité de ce spectacle : qu'il me soit permis d'appeler ainsi ces Assemblées. On sert des rafraîchissements, et l'on passe de la forte trois ou quatre (p.56) heures, soit à jouer aux cartes, soit à faire la conversation. (p.57) »

pp. 61-62 : « Cette incomparable statue à la tête un peu tournée vers l'épaule gauche, elle porte la main droite au-devant de son sein, la main gauche est dans une attitude à peu près semblable, l'une et l'autre (p.61) dégagée du corps ; elle se penche doucement, et avance le genou droit. La pudeur si bien séante au sexe, la modestie et chasteté sont peintes sur son visage, avec une douceur, un air de jeunesse, une beauté et une délicatesse inexprimable. (p.62) »

pp. 148-149 : « Les Dames ont leurs (p.148) Sigisbées : c'est ainsi qu'on appelle à Gênes de jeunes cavaliers, et même d'assez âgés, qui tiennent auprès des Dames le rang d'amis, de confidents, et quelques fois d'amans. Ces Messieurs se trouvent chez leurs Dames quand elles doivent sortir, leur donnent la main, les accompagnent : ils l'aident à monter en litière ou en chaise, et l'entretiennent la main sur la portière. Ce sont là les devoirs extérieurs de la civilité des Sigisbées. (p.149) »

Annexe 32 - BERNOUILLI (Jean), ***Lettres sur différens sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie, en 1774 et 1775. Avec des additions & des notes plus nouvelles, concernant l'Histoire naturelle, les Beaux-Arts, l'Astronomie, & d'autres matières*****, Berlin, Chez G.J. Decker, Imprimeur du Roi, 1779, Vol. 3**

Lettre VIII, du 5 février 1775,
p. 16 : « [le 1er février] Les Femmes à Savone ont des corsets et sont coiffées à l'Alsacienne, mais avec un toupet ; plusieurs portent sur la tête et sur les épaules un voile double d'Indienne à fleurs. Les gens sont honnêtes et polis et ne cherchent pas à surfaire. »
Lettre IX, du 17 février 1775,
p. 46 : « [le 15 février] J'avais avec moi le voyage historique et politique de Suisse, d'Italie et d'Allemagne. 3 vols. Francfort 17336-1743, et on m'a fait sur quelques passages de l'article de Gênes dans ce livre, les remarques suivantes :
Sur T.II.p.396 : Que le cicisbéïsme est devenu encore plus commun parmi ceux qui ne sont pas nobles, et que si on ne donne pas la chemise, souvent on fait pis. »
Lettre X, du 26 février 1775,
p. 62 : « [le 18 février] Vous connaissez le Théâtre de l'Opéra de Milan, par les descriptions de Mrs. Cochin, de la Lande, etc et Vous sauves qu'il passe pour le plus grand qui soit en Italie, au moins de ceux sur lesquels on joue. »

Annexe 33 - HARTIG (Comte François de), ***Lettre sur la France, l'Angleterre et l'Italie,*** **Genève, 1785 [STEND.RSP.0840]**

Lettre II, de Paris
p. 15 : « Je suis, depuis trois mois, habitant d'une Ville que nos Allemands regardent avec admiration et respect, dont ils adoptent les Modes comme des lois, les Vices comme les Leçons de bienséance, et la Langue la Science la plus essentielle pour distinguer l'homme d'avec la brute. »
p. 16 : « quand les étrangers recherchent les bonnes Sociétés Françaises, divers obstacles rebutent ceux qui voudraient jouir promptement et ne point endurer les ennuis d'un noviciat, auquel ils font souvent réduit avant d'y être reçus et de pouvoir prendre part aux coterie brillantes ; alors les courtisanes ne manquent pas de profiter du dépit qu'ils éprouvent contre la Société distinguée, mais difficile ; elles s'emparent de tout leur loisir et de leurs bourses ; cependant plusieurs Allemands qui n'ont connu d'autre société que celle-là, affectent à leur retour de Paris de mépriser leurs Compatriotes, et de citer pour modèles nombre de Ducs et de Duchesses qu'ils n'ont tout au plus entrevus qu'aux Promenades publiques. »
pp. 17-18 : « Le Jeu, les Spectacles, la Toilette et la Galanterie, occupent si fort la plupart des jeunes élégantes, que la voix de la nature n'a guère le temps de se faire entendre ; les devoirs d'Epouse et de Mère doivent faire place aux devoirs de bienséance, et de mode ; la plupart des Demoiselles élevées au Couvents prononcent le oui du mariage avec autant de connaissance que le oui de leur baptême ; là les Parrains, ici les Parents prononcent et s'engagent pour eux.
La jeune Eglé de pompons couronnée,
Devant l'Autel à minuit amenée,
Va dire un oui, d'un air tout ingénu,
A son Mari, qu'elle n'a jamais vu.

Voltaire
Quel bonheur peut-on se promettre d'un lien que l'intérêt, ou l'ambition d'un côté, et le désir de l'indépendance ou de la contrainte de l'autre, ont seuls cimenté ? Aussi le bonheur domestique est un mort qui à Paris, ne semble valoir que pour les classes subalternes ; avec des richesses, autres maximes ; soupés fins et délicats où l'esprit recherche les assaisonnements aussi pointilleux que le Palais, où souvent le Maître du logis s'y prépare d'avance à l'égal de ses Cuisiniers, eux pour y servir un Ragoût nouveau, et lui pour y débiter un nouveau Calembour ; petites Maisons qui offrent tous les plaisirs, toutes les voluptés, au possesseur usé, qui n'en peut plus jouir ; Tableaux magiques qui disparaissent comme l'ombre qu'ils représentent, dès que la clarté de la raison peut y pénétrer ; commence d'amour, où l'Amant et l'Amante raffinent à qui se trompera le mieux, ou à qui fera le plus longtemps dupe ; voilà ce que beaucoup de gens du bel air ont substitué aux mœurs de l'ancienne Chevalerie Françoise. Il existe cependant encore des ménages dignes du bon vieux temps, où l'on voit la vertu respectée sans que l'esprit et les agréments y perdent. Boileau n'en citait que deux ou trois, je crois déjà en avoir entrevu davantage. »
pp. 18-19 : « Présentement la mode vient de faire la loi aux Mères d'allaiter leurs Enfants ; aussi voit-on beaucoup d'élégantes, surtout de celles qui ont la gorge jolie, faire de se montrer comme (p.18) Nourrices, non seulement dans leurs maisons, mais même dans les promenades publiques, et on les voit, pour suivre l'usage, donner le sien à ces enfants que, peut-être, le cœur méconnaitra quand la mode les dispensera d'en prendre soin. On voit peu de belles Françaises, mais la plupart sont si jolies, si remplies d'esprit et de grâces, que la beauté régulière ,n'emporterait pas l'avantage de plaire plus qu'elles, cependant la vie dissipée, les longues veilles, le peu de mouvement, et l'empreinte des passions flétrissent bientôt les appas des Françaises, heureusement qu'il existe à Paris tant de recette de beauté, tant de fards, et de pommades, que l'apparence de la vieillesse y est déguisée, et retardée autant que possible, et que les visages du soir et du matin diffèrent souvent comme un masque, d'un beau visage. Ce n'est qu'à regret que les Françaises sentent disparaître la jeunesse ; elles ne peuvent s'habituer à voir le cercle de leurs adorateurs s'éclipser à l'approche des rides de la vieillesse ; alors, pour jouer encore un rôle, il faut devenir une Dévote ou Savante : comme Dévote, on fronde les douces erreurs que la Jeunesse fait naître, on oublie qu'on a été jeune et faible autrefois ; on fait choix d'un Directeur Janséniste, et l'on se fait suivre pas la crainte, comme on (p.19) l'était jadis par les attraits : Comme Savante, l'on donne de bons soupés à Messieurs les Savants, l'on tient cercle de Littérature ; on y abaisse tous les Gens de Lettres qui ne font point de la secte, et on y condamne tous les ouvrages qui n'ont point été portés aux pieds de cet aréopage. »
p. 20 : « cette dame joint toutes les qualités du cœur aux charmes d'un esprit éclairé et agréable, et n'est sûrement pas dans la classe des savants dont je viens de parler. (à propos de Madame de Geoffrin) […] Je me trouve beaucoup en société avec une Dame qui n'a point attendu la perte de la beauté pour briller par les talents ; c'est la Comtesse de B… ; vous connaissez ses ouvrages ; l'esprit y répand les traits les plus délicats, le sentiment et la gaieté s'y nuancent avec les grâces ; les charmes de sa personne surpassent encore ceux de ses écrits ; ses appas ont été célébrés par autant de jolis vers que son esprit en a produit des siens.
p. 21 : « Madame du Bocage est aussi une des Dames connues dans le monde littéraire par nombre de jolis ouvrages ; sa Colombiade, et ses Voyages en Italie e en Angleterre, sont estimés pas tous les gens de goût ; on trouve dans sa maison toute l'aménité d'une société choisie : le luxe, l'esprit de médisance, et les vices à la mode, y font place aux vertus aimables : Sa jolie Nièce eut trouvé grâce dans la satyre de Boileau par la candeur de ses mœurs. »
pp. 22-23 : « Le Français dans les premiers élans de sa jeunesse, me paraît trop occupé de ses amusements pour être fort intéressant, sinon dans ce genre ; mais le Français qui a jeté son

premier feu, est justement, en société, l'homme le plus intéressant et le plus aimable du monde ; la culture de son esprit ne nuit point à la gaité, et son savoir s'embellit par elle. Cette Lettre, malgré quelques réflexions critiques que le sentiment seul, et non l'esprit de satyre, m'a dictée, vous fera connaître que le séjour de (p.22) Paris doit paraître délicieux à un jeune homme qui ne hait point les plaisir de son âge, et dont l'Esprit et les sens sont avides de jouir : Oui, votre ami est enchanté de ce séjour ! mais les riants objets qu'il trouve ne l'aveuglent pas assez pour ne pas reconnaître la futilité de quelques-uns, et le danger de beaucoup d'autres ; du sein des plaisirs qui l'environnent, de ces plaisirs si ardemment désirés et souvent si peu sentis, je jette un regard sensible vers la retraite que vous occupez, vers ces champs paisibles où la Philosophie, l'Etude de la Nature, et les délices d'un Amour simple et vertueux, vous font couler d'heureux jours ; où, à l'abri de la calomnie, du babil des sots, et du fiel des méchant. (p.23) »

Lettre V, de Paris

p. 44 : « Quoique la frivolité de mon âge, et qu'un jeune gentilhomme ne semble courir le monde que pour courir après les plaisirs, plus ou moins diversifiés selon les nations où il se rencontre ; je pense cependant que tout Citoyen doit se faire un devoir envers sa Patrie d'y rapporter, e revenant de ses Voyages, quelques connaissances, quelques lumières de plus qu'il n'avait en la quittant. Qu'un Voyageur soit imbu de cette maxime, et qu'il y emploie ses soins, on doit lui savoir gré de sa bonne volonté, si même le succès ne répondrait pas à ses désirs ! »

Lettre VI, de Calais

p.63 : « Je quittai Paris il y a quinze jours, mes regrets de m'éloigner de la Ville des Plaisirs, furent diminués par la certitude d'y revenir et par le désir de voir la Grande-Bretagne. Ayant adressé quelques Vers par adieu à l'aimable Comtesse de B***, j'en reçus la réponse ci-jointe ; vous y verrez une aimable esquisse de toutes les frivolités de la nation que je quitte.

Réponse de madame la Comtesse de B***.

Oui, n'en déplaise à ma Patrie,
Vous avez ses aimables Goûts,
Ses Défauts, je vous en défie ;
Et c'est encor tant mieux pour vous.
Sur ces défauts-là, je vous prie, Comte, gardez-nous le secret.
Taisez-vous par galanterie,
Si ce n'est point par Intérêt.
Ne dites rien de nos Caprices,
De nos Penseurs intéressants,
Qui, pour les progrès des talents,
Leur sont de bonnes injustices,
Parlent avec un très-grand sens (p.63)
De nos Plumes et de nos Vices,
De Foyers, de Gouvernements,
De Boston, et de Vers courants,
De blé, de Finance et d'Actrices.
Vous avez vu par-ci, par-là,
Oubliant jusqu'à leur Coiffure,
Nos Raisonneurs en falbala
Jaser sur la Littérature
Que dites-vous de leur Caquet ?
O le plaisant Aréopage !
Ici nous n'avons point de Sage
Qui n'ait stylé son Perroquet ;
Les jugements sont un ramage,

Qu'on répète d'un air distrait ;
Et, sur cet article, je gage
Que vous serez encor discret.
Sage et prudent que vous l'êtes,
Vous vous tairez sur nos Amants,
Fiers de leur esprit à bluettes.
Silence encor sur nos Coquettes,
Hasardant leurs beaux sentiments
Et les graves raisonnements
Qu'on va leur faire à leurs toilettes.
Motus encor sur nos plaisants,
Nos historiques Ariettes,
Et nos Drames attendrissants,
Entrecoupés de Chansonnettes,
Autant en emporte le vent.
Chut encor !... mais, Dieu, j'en ai honte :
Si vous étiez obéissant,
Il me semble, mon pauvre Comte,
Que vous tairiez trop souvent.
Dites tout ce qu'il vous viendra (p.64)
Trouva-t-elle des gens crédules,
Votre critique nous plaira,
Mêmes en frondant nos ridicules. (p.65) »

Lettre XIV, de Genève

pp. 140-141 : « C'est en lisant la Nouvelle Héloïse de Rousseau, que l'on peut se former une idée des délicieux environs de Genève et du génie de ses habitants ; les femmes y joignent la pureté des mœurs à la vivacité de l'esprit ; c'est à Genève que les Mariages sont encore respectés, que les noms d'Epouse et de Mère sont sacrés, que les femmes connaissant des devoirs qui sans les rendre moins aimables, les rendent plus respectables et plus fortunées. Une Genevoise ne rougit point de passer pour Epouse tendre et Citoyenne zélée. (p. 140) L'infidélité, colorée du nom de galanterie, n'est point censée y être de mode ; les François leurs voisins, en y communiquant leur amabilité, n'y ont pas introduit la corruption des mœurs. (p.141) »

Lettre XVII, de Milan

pp. 169-170 : « On me fit voir à Milan le Caveau de la prétendue Ste. Guillelmine ; c'était une veuve d'une pitié exemplaire, passant ses jours entre la prière et les bonnes œuvres ; elle se retirait souvent dans ce caveau pour vaquer plus librement aux excès de sa religion ; elle y forma une espèce de Confrérie où plusieurs jeunes Personnes des deux sexes étaient admises, et venaient prier quelques fois la semaine pendant la nuit dans ce caveau, après avoir été initiées par elle dans tous les mystères de cette assemblée dévote : On n'y venait que tout le corps couvert d'un voile, et la grotte restait fermée tout le temps ; les initiés seuls osaient fermée tout le temps ; les initiés seuls osaient y pénétrer. La sainte mourut, et ses Disciples obtinrent la permission de l'enterrer dans la même Grotte où elle avait tenu sa pieuse assemblée, et de venir honorer ses cendres par leurs prières. On allait lui bâtir une chapelle au dessus de la Grotte, quand l'aventure suivante mit fin à la dévotion du public. Un jeune homme de Milan ayant épousé une des initiées, fut fâché de voir sa couche déserte pendant quelques jours de la semaine, et sa dévote Epouse aller passer une partie de la nuit dans le caveau ; il demanda à être initié aussi, et fut refusé, alors piqué d'une curiosité mêlée d'inquiétude, il se pourvut en secret d'un voile semblable à celui dont se revêtissait sa femme ; il s'en affubla, et se cacha près de la Grotte, où ayant pris attention aux signes que faisaient

les initiés pour se faire ouvrir la porte, il s'en servit si heureusement qu'il entre dans la grotte, où s'étant tapis dans un recoin, il vit plusieurs personnes des deux sexes qui s'abandonnaient à toutes débauches possibles et vit sa Femme passer successivement dans les bras de plusieurs jeunes gens. Il eut assez de modération pour quitter la grotte sans faire le moindre bruit, et pour dissimuler envers sa pieuse moitié ; mais à la première assemblée qui se tint derechef dans cette grotte, il alla avertir la Justice de tout ce qui s'y passait, celle-ci l'ayant fait investir, se saisit de tous ces Hypocrites, et fit déterrer la prétendue Ste. Guillelmine, dont le corps fut brûlé par le bourreau. »

Lettre XVIII, de Florence

pp. 181-182 : « L'œil s'arrête surtout sur cette fameuse Vénus, nommée la Vénus de Médicis, qui passe pour le chef-d'œuvre de la sculpture, et pour la représentation la plus parfaite de toutes les beautés d'une femme ; cette belle Vénus est d'un marbre blanc, et d'une finesse extrême ; son visage offre le contour et les traits les plus agréables ; sa bouche s'orne d'un doux sourire ; son sein, qui semble respirer, offre une proportion ravissante, chut sur le reste des beautés de cette Vénus ; mais heureux, cent fois heureux le Pygmalion qui pourrait l'animer ! Sa hauteur est n peu plus de cinq pieds ; ce qui prouverait pour la beauté des femmes de moyenne taille. Cette Vénus tout à fait semblable à celle du Guide dont Lucien parle dans son dialogue des Amours, pourrait bien être cette même Vénus de Gnide faite pour Praxitèle ; quoique le nom de Clémenés soit inscrit sur le piédestal, elle fut trouvée à Tivoli dans la villa Adriani. Près de cette belle et tentante Statue se trouve une autre Vénus, nommée Céleste, ou Pudique, qui est aussi d'une grande beauté. Tandis que la Sculpture transporte l'âme et charme l'imagination par la représentation des attraits les plus enchanteurs, et des perfections les plus frappantes, la Peinture ne demande que l'élévation des yeux pour exciter la même admiration, et des sensations aussi vives ; c'est là qu'on voit cette superbe Vénus de Titien, avec le petit Chien couché à ses pieds, la plus belle peinture et sûrement la plus séduisante que le pinceau ait ou produire. La seconde Vénus de Titien n'a point un coloris aussi agréable que la première. »

Lettre XX, de Rome

p. 199 : « qu'on trouve à Rome des personnes de génie en tout genre, et que le sexe y soit assez beau, je vois que la gaieté y règne peu, et qu'un ton de réserve y domine généralement. »

p. 200 : « Dans l'endroit qu'on appelle le Belvédère, qui est joint au Vatican, se trouve la fameuse Statue d'Apollon d'une beauté à comparer avec celle de la Vénus de Médicis à Florence. On y voit aussi le superbe Groupe de Laocoon, et ses Fils déchirés par deux Serpents ; l'Antinoüs ainsi qu'une Statue colossale du Nil, et une du Tibre. »

Lettre XXI, de Naples

pp. 212-213 : « Féroces guerriers d'Annibal, qui portiez en tout lieu la victoire et la mort ! Qui ne connue d'autre passion que celle de la gloire, d'autre désir que celui d'un riche butin, vos cœurs ont donc pu s'amollir dans les environs délicieux de Capoue ; cette douce sensation à l'aspect de la nature heureuse, ces particules bienfaisantes d'un air brûlant et voluptueux, ont pu trouver l'entrée dans votre âme, les doux plaisirs, l'amour et la mollesse ont succédé cette fois à vos transports guerriers. »

Lettre XXIII, de Naples

pp. 232-233 : « les procès pour divorce n'y sont plus aussi fréquents qu'autrefois ; les Maris sont devenus assez complaisants et débonnaires, surtout parmi le beau monde ; les Sigisbées sont beaucoup plus incommode à un étranger que ne le sont les Maris ; ces Sigisbées semblables au Chien du Jardinier, veillent de près à l'honneur de leurs Dames, plus par vanité que par sentiment ; n'étant guère amans favorisés, on a d'autant plus de plaisir à les tromper qu'on y est même encouragé par la certitude que le beau sexe Napolitain est fort prévenu pour les Etrangers, surtout pour les Anglais et les Allemands ; la plupart des Demoiselles se

mariant fort jeune et leur goût n'étant point consulté pour le don de leur main, il est très naturel que la (p. 232) galanterie et les intrigues amoureuses soient fort communes à Naples. D'ailleurs la douceur du climat, l'air brûlant et soufré qu'on y respire, les sites délicieux que la nature y offre de toute part, tout concourt à inspiré la volupté et à donner plus d'effervescence à l'âme, les sens s'y développent plus vite et plus fortement qu'ailleurs. Martial dit en parlant des délicieux environs de Baies, près de Naples, que l'air qu'on y respire est si voluptueux, si favorable à l'amour et contraire à la sagesse, que si l'on y mène une Lucrèce, elle en repartira comme Hélène.
La Napolitaine n'aime point par mode, par ton, ou convenance, comme la plupart des Françaises ; toutes les affections de l'âme se concentrent chez elle dans l'amour ; elle y met la félicité suprême et tout le bonheur de sa vie. Ce n'est point une petite Maîtresse qui joue l'esprit avec son doucereux, c'est Phèdre qui brûle pour Hippolyte ; et l'empire des sens triomphe encore sur celui de St. Janvier ; car le beau sexe est aussi fort dévot à Naples.
La volupté perce jusqu'à travers les grilles qui referment les Vestales, les Couvents des Nonnes y font remplis d'intrigues, et l'amour cherche à consoler ces malheureuses intimes de perdre des douceurs de la liberté à un âge (p. 233) où elles ne connaissent point les vœux qu'elles prononcent.
Finissons cette Lettre par la triste réflexion sur le mélange des maux se trouve par tout dans celui des biens : Pourquoi des contrées aussi heureuses, des contrées tant embellies par la nature, qui ne semblent créées que pour les délices de l'amour, doivent-elles partager aussi complètement la funeste contagion provenue de l'Amérique ? Pourquoi la nature qui y rend tous les sens aussi avides de jouir, a-t-elle empoisonné ces bienfaits dans la source même du bonheur ? Si pour résoudre des contradictions, il faut s'écrier avec le Docteur Panglofs, que tout est bien dans le meilleur des mondes possibles ! chaque Etranger agira cependant très prudemment en tâchant d'éviter le même bien-être. Adieu. »

ESSAIS ŒUVRES LITTERAIRES ET TEXTES CRITIQUES

Annexe 34 - BARETTI (Giuseppe), *Gli italiani o sia relazione degli usi e costumi d'Italia* nella versione di Girolamo Pozzoli, a cura di Gianmarco Gaspari, illustrazioni di Franco Rognoni, Milano, Franco Sciardelli, 1991 [E.P.E.76]

pp. 5-6 : « Poche sono le opere sì favorevolmente accolte dal pubblico, come quelle in cui dominano la maldicenza e le ingiurie ; perciò furono tanto in voga yutte le relazioni di viaggi pubblicate a' miei giorni : vengono esse ricercate e lette con massima avidità, almeno per qualche tempo, perché sono la censura anziché la storia dei popoli che si pretende di far conoscere. –Gli uomini, sempre avidi del maraviglioso negli avvenimenti, vorrebbono trovarlo anche negli usi e nei costumi delle nazioni ; per cui un autore di viaggi che vuole porsi in voga nella sua patria, provvede sempre ne' paesi stranieri gran copia di materiali per soddisfare ad un tempo la malignità e l'amore di cose nuove ; qualità dominanti in parecchi de' suoi lettori. E così un tale che non sarà abbastanza informato della ragion politica del proprio paese, a segno di non poterne parlare senza rendersi ridicolo, passerà sovente per un genio profondo esponendo le forze segrete dei governi forestieri, benchè ne ignori i primi elementi.
Un autore di tal fatta, dopo avere gettato uno sguardo superficiale sulle province che a scorse, ritorna nella sua patria, e pigliando la penna per pubblicare le sue grandi scoperte, riempe un libro di racconti ingiuiosi, di pretese assurdità, miste di oltraggiose novelle sopra delitti e

questi immaginari, asseverando autorevolmente che questi delitti e questi assurdi non sono azioni particolari a tale ad a tal altro, ma funesti effetti delle perverse inclinazioni dei popoli ch'egli ha studiati da fedele e scrupoloso osservatore. Un letore inesperti ride di cuore delle pazze stravaganze che vengono addossate a queste nazioni, e benedice il cielo di non averlo fatto nascere in quelle superstiziose e malaugurate contrade. In tal modo si presenta la menzogna sotto l'aspetto di verità ai creduli, e si ristringono le idee (p. 5) degli uomini confermandoli in pregiusdizi che un autore di viaggio dovrebbe anzi proporsi di distruggere. »
p. 9 : « In punto di amore è d'uopo che sieno assai circonspetti: il primo che si è dichiarato amante di una fanciulla, pretende di non avere alcun competitore; non tollererebbe che, senza sua permissione, un rivale andasse a suonare la chitarra sotto la finestra della sua bella. Una tale permissione viene accordata volontieri a colui che la chiede ; ma senza questa condiscendenza, il risentimentodell'amante non ha limiti : si vendicherà del suo rivale ed anche della sua innamorata, se essa gli ha dato motivo di sospettare della sua fedeltà. Non bisogna però immaginarsi che le fanciulle in Italia siano di frequente ammazzate dai loro amanti ; esse si piccano al pari de'loro amatori di essere fedeli in amore. Nondimeno ciò accade, ed anche più sovente in Italia che in ogni altro paese. Io ho veduto, mentre soggiornava in Ancona condannare alla galera un giovane contadino per avere gravemente ferita una bella fanciulla ch'egli amava. Gli altri contadini, uomini e donne compiangevano il giovine e condannavano la condotta di quella fanciulla, la quale senza averne mai avuto motivo era stata infedele al suo amante. »
pp. 12-20 : « i forestieri ordinariamente sono facilissimi a censurare : non si curano d'informarsi delle cause che produssero certe (p. 12) usanze, delle quali ben si conoscono gl'inconvenienti. Il signor Sharp vuole riferir tutto agli usi del suo paese ; essi sono la norma di tutte le sue decisioni. Tutto che non viene fatto altrove come in Inghilterra è dalla sua rara sagacità giudicato stolto e detestabile. Questo modo di ragionare è proprio di un inglese affezionato alla sua patria ; ma non gli dà il diritto di pretendere il titolo di osservatore imparziale delle altre nazioni ; e sebbene alcuni Italiani sieno capaci di dare una pugnalata ai loro rivali o dalle loro belle, per un eccesso di gelosia, ciò non lo autorizza a presentare il minuto popolo d'Italia come una turba di uomini malvagi e perversi, sempre pronti ad ammazzarsi. Un'inclinazione così manifesta farebbe supporre nel popolo un carattere naturalmente crudele ; ma l'allegria e la compassione, qualità dominanti negl'Italiani, non si accordano punto con questa pretesa crudeltà. Dietro la logica oltraggiosa del signor Sharp, un italiano potrebbe a buon dritto riguardare il popolo inglese come una turba di incendiari, perchè vede alle volte ne' fogli pubblici delle promesse di ricompensa a chiunque scoprirà gli autori di lettere anonime scritte de incendiari. Quante amare riflessioni non avrebb'egli fate su noi, se gli fosse stato detto in Italia, che una figlia aveva, come accadde in Inghilterra, avvelenato suo padre, una nipote suo zio, una moglie suo marito ? Se gli avessero raccontato che quattro guardie della giustizia avevano formato l'orribile trama di fa giustiziare cinquanta o sessanta sventurati per la lusinga di un meschino guadgno, e che niuno di questi scellati fu fatto morire della giustizia pubblica, per mancanza di una legge che indicasse questo caso particolare ? Con tutto ciò questi delitti e molti altri non meno orribili si commettono presso le più pulite nazioni ; e quegli scrittori che attribuiscono questi fatti particolari al carattere generale di una nazione, debbon essere considerato stolti o calunniatori.
Il signor Sharp, dopo avere scagliato contro il comun popolo i più pungenti dardi di maldicenza, non risparmia le persone distinte : asserisce che in Italia i costumi sono assolutamente corrotti, e che i due sessi sono in preda alla più orribile sfrenatezza.
Il metodo del quale egli si serve per dare alle sue imposture (p. 13) un' apparenza di verità, è assai malizioso. Egli comincia ad avvertire i suoi lettori che per lo passato in Italia le dnne erano irreprensibili nella condatta e nei costumi, e che i mariti erano gelosi ; ma che oggidì

non ci sono donne sulla terra più impudiche e più dissolute delle italiane, e che in Italia la parola *gelosia* è diventata fuori d'uso.
Io lascierò ad altri la cura di esaminare fino a qual punto questo questo bel preludio si accordi con le idee dei filosofi su l'origine, sui progressi e su gli effetti delle nostre passioni ; e non cercherò di provare che l'amore e la gelosia, al pari di tutte le altre umane affezioni, sono ugualmente sparsi fra i mortali, e che gli effetti che ne risultano sono uniformemente gli stessi ovunque trovansi uomini. Vorrei piuttosto dimostrare che i lioni ed i sorci non sono né lioni né sorci che in certi paesi, e che in altri paesi sono gatti a pipistrelli. Secondo il signor Sharp, « in Italia non c'è donna maritata che non abbia il suo cicisbeo », vale a dire ch'ella ha un giovine, il cui principale impiego è di disonorare suo marito ; e la signora ha sì poco riguardo, che nessuno è ignota la persona ch'essa onora della sua scelta e della sua cortesia.
« Il cicisbeo, oltre a questa nobile occupazione, è obbligato di accompagnarla all'opera, di sedere con essa da solo a sola nel suo palchetto, da dove è appena veduto dagli spettatori, perché i teatri in Italia sono male illuminati. Dopo l'opera, la conduce al casino di lei, e vi rimangono alle volte tutta la notte soli, non traslascinado alla mattina di recarsi allamessa prima di separarsi. Il casino è una stanza presa in affitto per un interno anno (*il signor Sharp si dimenticò di dirci se dal cicisbeo o dalla signora*), in luogo distante dell'abitazione della signora, ed è per essa e pel suo cicisbeo un asilo inviolabile : lo sposo non vi si avvincina giammai. Un marito che fosse abbastanza malaccorto di voler turbare i nostri amanti, passerebbe generalmente per un uomo senza esperienza di mondo, e in tutti i crocchi dove comparisse, sarebbe l'oggetto delle più pungenti beffe. In (p. 14) Italia è cosa tanto ridicola per gli sposi il trovarsi insieme, che non vi è esempio di simile fenomeno. Se una genildonna volesse proporsi di conservare a suo marito la fedeltà coniugale, e stare senza cicisbeo, ella sarebbe obbligata di vivere in casa sua come in una solitudine ; niun'altra gentildonna vorrebbe mostrarsi in pubblico con lei. – La repubblica di Venezia è una seconda Cirpo, ove ambi i sessi di ogni stato si consacrano a Venere. Quivi i parenti hanno pochissimo affetto pe' loro figli : i maschi vengono considerati come figliuoli della repubblica, e le fanciulle racchiudonsi di buonissim'ora nei conventi, dove i loro genitori li visitano di rado o mai. – I cicisbei sono in parte schiavi e in parte tiranni delle loro signore ; e le spose sono gelose de' loro cicisbei quanto in altri paesi de' loro sposi. Non si può a meno di ridere vedendo andare al casino uomini del più grave carattere, e tali che potrebbono cadere in sospetto più d'ipocrisia, di superstizione e di fanstismo, che di galanteria ».
Pare che un autore, dopo una sì scandalosa descrizione delle usanze e dei costumi di paese, dovrebbe cessare per tema di essere tenuto per un calunniatore ubbriaco, anche presso i più creduli ; ma il signor Sharp è ben lontano di avere siffatto timore, troppo vile per lui, e continua con una temerità assai più solenne modo che le sue asserzioni « sono da tenersi per vere, sull'onor suo, poiché egli parla sopra buoni fondamenti, e non mosso da uno spirito di maldicenza ».
« Un affetto tenero e scambievole fra gli sposi è nel clima d'Italia una passione ignota. Gli uomini e le donne si uniscono in matrimonio senza la minima partecipazione per loro parte, e di rado eziandio interessate si conoscano prima di sposarsi. La fanciulla è in un convento, ove il più delle volte non vede il suo futuro sposo, e da dove ella non esce se non che il giorno della celebrazione del matrimonio. L'uso abominevole e infernale di prendere al suo servizio, partendo dell'altare, un cicsbeo (s'intende per tutta l'Italia), estingue fra gli sposi ogni tenero sentimento. I figli servono poco a mantenere l'amicizia e l'armonia nel matrimonio, perché lo sposo, intimamente persuaso dell'attaccamento della (p. 15) sua sposa per un amante, non può aver amore per essa né affetto pe' figli. Le fanciulle non compaiono mai ad alcun convito, giacché in Italia la loro innocenza e vivacità è un piacere totalmente sconosciuto o negletto. Un marito è certo che il primogenito appartiene a lui solo, sempreché nasca nel primo anno del suo matrimonio. Se la metà delle gentildonne maritate non volesse cicisbei o vivesse con

essi in modo innocente, l'altra metà le disprezzerebbe. Ho veduto io stesso a Napoli (dove egli non entrò mai nella casa d'alcun gentiluomo o privato) prncipesse e duchesse col cicisbeo al fianco visitare i loro amici senza darsi il minimo pensiero. Se invitate cinque gentildonne a pranzo, bisogna far mettere dieci posate, perché ciascuna gentildonna mena seco il suo cicisbeo. La natura del clima rende gli uomini sì naturalmente volubili (questo glielo avrà detto qualche autorevole napoletano, forse gran metereologista), che pochi mesi di matrimonio bastano per estinguere le fiamme dell'imeneo. Egli è dunque necessario per le povere donne di avere de' cicisbei al loro servizio. La distinione del bene e del male, le idee di innocenza, di decoro, di castità sono appena note in Italia. In Firenze le gentildonne hanno generalmente tre cicisbei per ciascuna : il primo è il cicisbeo d'onore ; il secondo è quello incaricato di raccogliere i guanti o il ventaglio, se avviene che cadano dalle mani della signora ; il terzo è il cicisbeo sostanziale ».

Mi sarei grandemente maravigliato della temerità di queste osservazioni, se non fossi stato informato della sorgente nella quale il signor Sharp aveva attinto siffatte notizie. Seppi che l'oracolo ch'egli consultava sui costumi e su le usanze d'Italia era un galante servitor, per nome Antonio, ch'egli aveva preso al suo servizio in Napoli. Ma come osò mai presumere il signor Sharp, ch'egli persuaderebbe tutta l'Inghilterre che v'è in Europa u vasto paese ove i mariti offrono le loro mogli, subito dopo il loro matrimonio, li disonorino nel più infame modo ? che convinti del loro disonore, ma indifferenti su questo punto, continuino a vivere sotto lo stesso tetto con le loro donne e coi loro figli, senza amore per le une, né affetto per gli altri ?

Gli sposi in Italia non hanno letti separati, anche nei più caldi (p. 16) mesi dell'anno : ciò è noto ad ognuno. Come dunque il signor Sharp poté sperare di far credere che i mariti ricevano nei loro letti le proprie mogli uscite dalle mani della prostituzione ? che le donne, tosto dopo il matrimonio, si abbandonino a tutti gli eccessi della giogate dalla superstizione, e dove le fanciulle, messe ne' conventi nella loro più tenera giovinezza, vengono educate in tutte le pratiche e con tutti i sentimenti che può inspirare la religione ? Come ! dopo una simile educazione, uscendo dal convento, non hanno appreso quasi null'altro? Non vi sarebbe né timore, né vergogna, né modestia, né continenza in un sesso per natura vergognoso, timido, modesto e coninente ? e non vi si vedrebbe né gelosia, né collera, né il minimo risentimento negli uomini che la natura ha fatti tanto audaci, irascibili, collerici, impetuosi ? Da un lato il più sfrenato libertinaggio, e dell' altro un a intiera e perfetta apatia ? e ciò in un paese tanto noto pel carattere focoso e per l'arente fantasia de' suoi abitanti ? E il signor Sharp ritiene che è un fenomeno il vedersi due sposi comparire insieme in pubblico ? e quelle femmine dissolute crederebbonsi disonorate trovandosi in campagnia di una onna onesta ? Se questi non sono i vaneggiamenti di un servo di piazza, a chi deesi dunque attribuirli.

Ma oserò dimandare al signor Sharp se tale è l'ordine comune della natura, o se gli uomini e le donne in Italia sono di specie differente di quelli degli altri paesi ? S'egli vuole servirsi della sua ragione, mi risponderà certamente che la natura è dappertutto uniforme, e che in Italia gli uomini non sono diversi di quelli degli altri climi. Ma se sono di eguale specie, perchè si conducon essi tutt'altrimenti nel matrimonio, che è il più importante affare della vita ? in un affare che più di ogni altro interessa alla generalità degli esseri umani ? Oserà pretendere il signor Sharp che il clima rende i mariti incostanti ? Ma non vede ella, signor filosofo britannico, che non v'è cosa più assurda di attribuire al clima il potere di rendere stupidi gli uomini ? che lo stesso suo servo di piazza arrossirebbe (p. 17) di essere accusato di un sì stolto ragionamento su la natura umana ? ma se il clima fa degli'Italiani tanti automati, e se le lor affezioni ed azioni sono regolate del clima, e non da loro stessi, perché dipingerli sotto un sì odioso aspetto, e tentare ogni mezzo di renderli spregevoli agli occhi de' compatriotti di lei ? Se non è per elezione, ma irresistibilmente, che diventino dissoluti e malvagi, qual rimprovero si può far loro ?

Io converrò facilmente che in Inghilterra la generalità delle donne si conduce con maggiroe circospezione e ritenutezza che quelle d'Italia : voglio credere che né il teatro dell'opera, né quello dela commedia, né il ranelagh, né il Vauxhall, né l'assemblea d'Almak, né quella della signora Cornely non faciano il minimo pregiudizio alla virtù pura e integra delle gentildonne inglesi ; converrò pure che Venezia in particolare, è una città molto più corrotta in punto di castità, che Londra ; e che in Venezia, del pari che in alcune altre grandi città dell'Italia, vi sono delle donne di qualità le quali non fanno alcun conto della decenza, e si abbandonano alla più vergognosa prostituzione, senza nemmeno pensare a coprire la loro disonestà col velo del ministero ; ma facendo questa confessione al signor Sharp, dee anche esso concedermi che quelle stesse donne le quali in Italia si sono rese infami agli occhi della ragione e della religione, possono essere facilmente nominate ; e che questa possibilità di nominarle mostra evidentemente che la classe di queste donne non è numerosa. Egli dee eziandio confessare che il numero di quelle le quali in queste stesse città conservano una riputazione incontaminata, è bastantemente considerabile per fare guardare le sue accuse generali come un ammasso di spregevoli calunnie. E d'altronde per quanto sieno corrotti i costumi di un picciol numero di donne (o di molte, se così vuole il signor Sharp) in alcune delle grandi città d'Italia, egli è almeno cosa certa che nelle città piccole esse non sono né migliori, né peggiori che nelle altre piccole città d'Europa, ove la mancanza, e cento altri motivi di maggior considerazione tengono in dovere le donne.

Se il signor Sharp fosse stato capace di fare queste riflessioni, si (p. 18) sarebbe accorto che il carattere di una numerosa nazione non dipende da alcune persone sparse in cinque o sei grandi città, ma che se ne dee giudiacre sopra molti milioni d'uomini sparsi in dugento o trecento piccole città e ne' loro territori. S'egli avesse detto che la tale gentildonna in Venezia, la tal principessa in Napoli, distinguonsi generalmente per la loro mala condotta, o per la dissolutezza de' loro costumi, mi avrebbe trovato d'accordo con lui. Ma quando fa uso di termini collettivi ; quando dice : le gentidonne veneziane, le gentildonne napoletane, le gentildonne fiorentine, e ciò cheè peggio, le gentildonne italiane, egli mi permetterà di dirgli che è un impostore e un calunniatore.

Io vorrei sapere chi sono i mallevadori del signor Sharp quand'egli asserisce che gl'Italiani non portano affezione a' loro figli. Quest'acusa, ch'egli non si cura di provare, è contro natura, e non si combian coi costumi di un popolo il cui carattere dominante è l'amore e la sensibilità. – E Burnet dice che gl'Italiani hanno pe' loro figli un'affezione è certamente giudiziosissima, perciocché se gl'Italiani meritano qualche rimprovero a questo riguardo, si è di avere un eccessivo affetto pe' loro figli. In Venezia, che è la cittàla più corrotta di tutta l'Italia, i padri e le madri, le stesse persone più distinte fanno passeggiae sulla piazza San Marco i loro figli vestiti da ussari, da sultane, da pastori, da pastorelle, e ne dimostrano compiacenza : il che il signor Sharp sa, e non ha potuto tralasciare di farne cennoma era la sua intenzione di rendere odioso gl'Italiani. Ed è con questa medesima intenzione ch'egli ardisce di asserire che in Italia gli sposi non si sono veduti due volte avanti le loro nozze ; mentreché nella stessa Venezia v'è l'usogeneralmente stabilito, anche fra i principali nobili, di differire di più mesi, e qualche volta di un intiero anno un matrimonio stabilito, affinchè i giovani amanti possano concepire amore l'uno per l'altro. Appunto poco prima dell'arrivo del signor Sharp in Venezia il matrimonio progettato della damigella Barbarigo e del figlio del procuratore Zen, due delle più conosciute famiglie di quella repubblica, erasi rotto, benchè le parti fossero promesse già da più di un anno e fossero già fatti i preparativi (p. 19) delle nozze ; e questa rottura non ebbe altra causa se non l'avversione che concepì la damigella pel giovine, il quale aveva cessato di farle la corte con la solita regolarità giornaliera. Questo fatto, e cent' altri simili, avrebbero dovuto insegnare al signor Sharp che i maritaggi contraevansi in Italia come nelle altre parti dell'Europa : nella nobilità per fare una splendida alleanza o per mire d'interesse, e nel popolo, come in Inghilterra, per ben accompagnarsi. » (p. 20)

pp. 20-24 : « Agevolmente si può scorgere che i signor Sharp non dubita punto che un cicisbeo non sia un adultero, e che nella sua mente questi due termini sono perfettamente sinonimi : ma in ciò egli non s'inganna meno che su ogni altro punto, perchè gl'Italiani applicano a questo vocabolo un assai diversa idea. Cicisbeo è una voce antica, che nella sua origine non significa altro che un bisbigliatore. Ogni persona che parla un po' d'italiano, sa che nella nostra lingua le lettere b e c sono sovente seguite da una e e da un i ; questo frequente incontro di be e bi e di ce e ci fa si che quando qualcuno parla piano all'orecchio, pare ch'ei non faccia altro che ripetere tali sillabe. Di qui nasce il vocabolo bisbigliare, che in addietro dicevasi cicisbeare. E perché gli amanti e gli amici intimi, quando sono in crocchio ; perciòil piacere che cagiona ordinamente questo bisbiglio ad una campagnia, fe' dar loro il titolo di cicisbei, o sia bisbigliatori. Ciò basti sull'etimologia di questa parola. – In seguito questo nome fu dato agli amanti, ed a coloro che stnno presso le signore, con altrettanta condiscendenza e rispetta, come se fossero loro vagheggiatori.
L'uso di fare la corte alle signore col rispetto di un amante, è assai (p. 20) in antico in Italia, e non recentemente introdotto ne' nostri costumi, come il signor Sharp vorrebbe darci a credere allorché dice che le nostre donne « tenevansi anticamente murate », e che « ora non hanno alcuna sorte di custodia ». Un tale spirito, che rimonta ai tempi della cavalleria, portato al più alto grado nel secolo decimoterzo dal rinascimento della filosofia platonica, che è tuttavia molto coltivata nelle nostre università e nelle nostre accademiepoetiche, ha per sì lungo tempo tempo fatto parte dei costumi, che tutti coloro i quali vantansi di una certa politezza, massime nelle regioni meridionali dell'Italia, ne sono animati.Una prova ne porgono le poesie celebri di Franceso Petrarca il quale, pe' suoi sentimenti teneri al pari che casti per la bella Laura, è stato in questi quattro ultimi secoli il poeta favorito degli Italiani ; e una prova ne sono pure i suoi numerosi imitatori, fra i quali si contano i nomi famosi di Angelo Poliziano, Lorenzo de'Medici, di Pietro Bembo, di monsignor della Casa, di Jacopo Sannazzaro, di Annibal Caro, dei due Tassi, di Eustachio Malfredi e di un'infinità d'altri antichi e moderni. Leggansi le poesie dell'accademia degli Arcadi, pubblicate in occasione de'matrimoni dei gan signori d'Italia, e si vedrà che sono piene di questi sentimenti che inspira l'amore platonico.
Sarebbe inutile esaminare se queste nozioni platoiche sieno vere o false, ridicole o ragionevoli : basta sapere che sono universali in Italia, che vi sono adottate e generalmente sparse, che si incontrano in tutti gli autori italiani, e che la prima cosa che s'impara nella lettura de' poeti è che la contemplazione della bellezza terrestre solleva un' anima onesta all'amore della bellezza celeste. Dei qui nasce quel rispetto che ebbero generalmente gl'Italiani per le belle donne, quell'uso quasi universale di baciare rispettosamente la mano di una signora, entrando nel suo appartamento ; quell'altro uso, quasi egualmente generale, di farsi portare le coda della loro veste quando vanno al passeggio a piedi, e quel potere che hanno tutte le cortesi donne di comandare, che fa loro confondere le idee di bellezza e di virtù. –Tali vagheggiatori sono stati chiamati cicisbei dal volgo che non intende questa filosofia misteriosa. La denominazione (p. 21) di cicisbeo ha in vero del faceto ma non preseta alcun'idea svantaggiosa per l'uno o per l'altro sesso. I vocaboli cicisebeo e cicsbea non sono ingiuriosi; e si può sempre chiedere ad una signora, senza temere di offenderla, delle nuove del suo cicsebeo, siccome ad in grazia della sua cicisbea. –Che fa il vostro cicisbeo, signora? Come siete in grazia della vostra cicisbea? –Se queste denominazioni avessero quelche cosa di altraggioso, ben si può immaginare che gli Italiani non ne farebbero un sì frequente uso.
Da questo racconto, che io raccorrciai di molto, si può facilmente vedere che il signor Sharp è al buio su questo soggetto, nelle osservazioni ch'egli ha fatte sui nostri cicisbei : gli mancava la chiave dei nostri costumi, che consiste in una perfetta cognizione della nostra lingua e nella ponderata lettura de'nostri poeti. Incapace di conoscere a dirittura il nostro modo particolare di pensare, per l'ignoranza in cui era delle cose di cui avrebbe dovuto informarsi prima di farla da censore, gli fu impossibile rendere ragione di ciò ch'egli ha potuto vedere o udire.

Prendendo dunque per scorta le impertinenti relazioni di molti viaggiatori, nonmeno ignoranti che maliziosi, che le precedettero in Italia, ci ha mostrati sotto un aspetto odioso; ha presentato l'Italia come il centro dei disordini e dei delitti; ha prodigalzzate ingiurie a' nostri mariti, i quali secondo lui, guardano con occhio indifferente la prostituzione generale delle loro mogli, ed ha attribuito agli Italiani un sistema inaudito di sceleratezza e di corruzione. Se qualcuno traducesse in italiano la sua opera, i miei compatrioti sarebbero sommamente sorpresi leggendo tutte le abbominazioni ch'egli ha spacciate sui nostri usi e sui nostri costumi; e la maggior parte delle nostre signore la vorrebbe volontieri nelle mani di quelche buono esorcista.
Di tutti i viaggiatori che, da trecento anni in qua, pubblicarono delle relazioni dell'Italia, non ve n'ha alcuno che abbia preso cognizione del suggetto da me ora schiarito, eccetto un autore francese del quale avrò ccasione di parlare. –Milton, ne' suoi saggi imperfetti di poesia italiana, sembra che ne abbia avuta qualche confusa idea; e s'egli avesse fatto un più lungo soggirono in Italia e (p. 22) si fosse intieramente impadronito della lingua, tutte le idee platoniche sull'amore e sulla bellezza delle donne non gli sarebbeono certamente scappate. Quanto allo scrittore francese, è l'autore anonimo di un libro intitolato: Mémoires pour la vie de François Pétraque, tirés de ses Œuvre et des auteurs contemporains, stampato in Amsterdam nel 1764 in due tomi in quarto.
Non v'è nazione che abbia scritto su l'Italia più della francese ; e di tutti gli autori che scrissero sulla ingua, sulla letteratura, sulla politica, sugli usi e sui costumi d'Italia, da Enrico Stefano fino a Voltaire inclusivamente, non ve n'è alcuno che abbia avuto la fortuna di avere ragione una sola volta, si ache condannino o che lodino : ma l'anonimo autore delle *Notizie* non va messo in questo numero. Questo giudizioso scrittore essendoso determinato di scivere la vita del Petrarca e di tradurre le sue poesie in versi francesi, lesse una infinità di libri italiani e latini, senza curarsi se fossero buoni o cattivi, stimati o dimenticati ; talchè acquistò in questa guis auna perfetta cognizione dei nostri usi e dei nostri costumi : secondo me, nessun autore italiano o forestiero ha meglio conosciuto o penetrato ciò che li riguardava negli ultimi quattro secoli. Fra le particolarità che distinguono la nostra nazione da tutte le altre, quella dele idee platoniche su l'amore e la bellezza non è sfuggita alle sue osservazioni ; e sforzandosi di giustificare il suo autore favorito dell'imputazione di avere avuto una passione illegittima per la bella Laura, che era marita, fa questa dotta e giudiziosa osservazione : « Lo si troverà forse (Il Petrarca) ancora meno colpevole se si voliono considerare i costumi del secolo nel quale egli viveva. L'amore non era in allora, come a' nostri dì, un accomodamento di convenienza o un commercio di dissoluzza, ma bensì una passione onesta riguardata come il mobile più atto a muovere i cuori e più proprio a sollevare gli uomini a quelle grandi azioni di virtù e di coraggio che caratterizzano gli eroi ».
E più sotto : « Gli uomini depravati non potranno redere che l'amore possa essere stato un puro commercio di cortesia e di tenerezza del quale non si potesse arrossire ; nondimeno non v'è cosa più certa, e si è sotto questa forma che noi lo vediamo rappresentato (p. 23) nelle opere che ci restano del secolo del Petrarca. Il più prudente cavaliere confessava in pubblico la bellezza alla quale egli ardiva indirizzare i suoi voti e l'omaggio del suo cuore. Il più modesto poeta nominava ne' suoi versi la ninfa che gli serviva di musa. La più onesta donna non arrissiva di essere l'oggetto di una passione nobile, ed i corrispondervi publicamente ».
[…] Gl'Italiani mettono una gran diversità fra una donna comune e un'amabile signora che loro sembri meritare l'omaggio de' loro cuori. Le attrattive dell'una possono assorggettarli per un momento, accendendo i loro desideri sensuali ; ma l'altra è una essere sublime di cui riconoscono l'impero ; è la sovrana de' loro pensieri, un oggetto degno del maggiore rispetto, che essi considerano come un anglo sotto umana forma. » (p. 24)
p. 86 : « Non vi sarebbero in Italia minori inconvenienti pei genitori, se volessero che le loro fanciulle avessero da fare progressi nella musica ; ed hanno ragione di eviatre questo pericolo

e di non farla insegnar loro se non da donne, e quali ne sanno bastamente per isviluppare un po' la loro inclinazione, ma che sono tanto incapaci di condurle a quel grado di perfezione che potrebbe nuocere alla loro innocenza.
Gl'Italiani sono tanto persuasi che la musica dà u tutti coloro che ne fanno professione un'invincibile tendenza alla dissolutezza, che generalmente non ne hanno alcuna stima. Parlano con essi danno loro del voi, e del tu, modi che dimostrano superiorità o disprezzo. Lo stesso Cafariello, il quale è il più celebre cantore dell'Italia, e gode della rendita di quattro mila lire sterline guadagnate col canto, non è trattato diversamente.
Noi guardiamo i notri cantaori e i nostri ballerini con egual occhio, e il nostro disprezzo per queste due classi d'uomini va tant'oltre, che ordinariamente diamo ai loro nomi una terminazione diminutiva che, secondo il genio della nostra lingua, li rende ridicoli e vili ; e, ciò che è ancora peggio, li chiamiamo con qualche sopranome derisorio. Per esempio, la signora Gabrielli non è conosciuta in Italia se non sotto il nome della Coghetta, perché è figlia di un cuoco ; e la signora Agujari è ciamata la Bastardella, perché non è figlia legittima. »
p. 87 : « in Italia il teatro dell'opera sembra essere un luogo di appuntamento, anziché un tempio consacrato alle muse. »
p. 93 : « Le gentildonne, come le cittadine, vivono nella più crassa ignoranza. Le librerie di quelle che leggono sono composte di qualche romanzo francese. La conservazione delle donne piemontesi è la meno piacevole, in confronto di quella dell'altre italiane : alcune di esse sono dissolute ; ma la maggior parte professa una stupida divozione, anche quando sono giovani e belle. Poche sanno mantenersi tra questi due estremini, ed essere amabili in società. »
p. 94 : « Il signor Sharp si è esteso molto sui cicisbei e sugli omicidi dell'Italia, ma queste accuse calunniosissime, quando si vogliono applicare agl'Italiani in generale, lo sono maggiormente riguardo ai Piemontesi in particolare. » (à propos des piémontais)
p. 95 : « Ma avendo io avuto per due volte occasione di passare qualche mese in Genova e di visitare la maggior parte del suo territorio, deggio confessare che nulla vidi in questo popolo che valga ad auorizzare l'indegno rimprovero che i Genovesi sono senza fede e le loro donne senza pudore, come le loro montagne non hanno legna e il loro mare non ha pesci. » (à propos du caractère des gênois)
p. 100 : « Il signor Sharp, la cui rabbia contro i Veneziani non è minore di quella di Ascham, mi ha già dato occasione di fare conoscere la sua opinione riguardo alla prestesa corruzione de' costumi dei Veneziani ; al che credo dover soggingere, in questo caso particolare, il proverbio, che per rendere felice un Veneziano fa d'uopo di tre cose : La mattina una messetta, l'apodisnar una bassetta, e la sera una donnetta. Confesso che questo proverbio, il quale fa abbastanza conoscere le principali qualità del carattere de'Veneziani, mette la loro morale sotto un aspetto un po' sfavorevole ; ma svelandoci i loro principali vizi, ci fa almeno conoscere che hanno dei riguardi per la religione. Vero è che questa pratica superficiale de' doveri religiosi non basta sola a renderli perfetti ; ma un popolo che alla mattina pensa al suo principal dovere, non è certamente vizioso e corrotto come vorrebbero farlo credere gli antichi Sharp e i moderni Ascham. I Veneziani, in vero, sono inclinati ai piacesi sensuali e al giuoco più che esclude la possessione di molte virtù e di molte qualità commendevoli nella società. » (à propos du caractère des vénitiens)
p. 115 : « Il signor Sharp ha detto che « gl'Italiani usano di mettere le loro fanciulle nei conventi, e lasciarle finché si maritano o prendono il velo » ; e la stessa cosa è stata ripetutamente asserita da molti viaggiatori protestanti prima ch'egli pensasse a pubblicar le sue lettere itinerarie.
Ma per qual motivo pubblicano essi questa falsità ? Per ignoranza oper malizia ? Forse non è per altro se non per fare amare ai loro giovani compatriotti la riforma che non permette questa sorte di stabilimenti, e per allontanarli, per quanto è possibile, dalla religione cattolica ; ma, se

tale è la loro intenzione, parmi che si debba paragonarli a quei frati i quali spacciavano mille imposture sul conto degli eretici, con la pia intenzione di obbligarci maggiormente alla loro credenza.
Qualunque sia il motivo di questa malafede degli scrittori protestanti, mi piglierò la libertà di dire, a chi crede loro, che quanto essi asseriscono si questo punto è falsità, e che quest'uso generale non ha luogo in Italia : di fatti, per potere praticarvi siffatta usanza, sarebbe mestieri far fabbricare un immenso numero di numero di nuovi conventi, giacché quelli che abbiamo presentemente non conterrebbero la centesima parte delle nostre damegelle.
Per convincersi dell'impossibilità di quest'uso, basata gettae uno sguardo sulla nota degli abitanti della Toscana riportata dal signor Sharp, dalla quale si scorge che il numero delle monache in questo Stato è di circa nove mila e quello delle fanciulle o vedove passa trecentodieci mila. »
p. 116 : « se i nostri viaggiatori s'avessero pigliato l'incomodo di andare in qulcuno di questi conventi, e informarsi del numero di quelle che vi sono rinchiuse, avrebbero trovato che una comunità di cento monarche, lungi dall' avere quattrocento pensionarie, alle volte non ne ha alcuna, e di rado più di sei o sette. Questa scoperta che potevano facilmente fare, non avrebbero permesso loro di pubblicare tali ridicole esagerazioni.
Egli è cosa evidente, dall'esposto calcolo, che in vece di esservi in Toscana trentasei mila fanciulle rinchiuse ne' chiostri, ve n'ha appena seicento ; numero piccolissimo sopra un milione di abitani, e non si può ragionevolmente supporre che le altre provincie d'Italia sieno su d'un altro piede : contutticiò la distanza tra la verità e le assezioni del signor Sharp trovasi ancora maggiore, considerando che milti ordini di donne vietano alle monache di ricevere pensionarie.
Vedi, o lettore (inglese), qual conto dèi fare delle relazioni de' tuoi scrittori di viaggi, sebbene costantemente uniformi e scritte col più ardito e più deciso tuono : vedon nulla, nulla esaminano e si copian l'uno l'altro. »
pp. 117-118 : « La maggior parte dei protestanti che pubblicano viaggi d'Italia, non si contenta di riferire queste stravaganti esgerazioni rispetto alle monache e alle fanciulle messe ne' conventi ; alcuni portano l'impudenza a segno di accertare che gl'Italiani sono naturalmente tanto barbari, che sforzano le loro figliuole a prendere il velo. Può ben darsi che vi sieno dei parenti tanto inumani di arrivar a costringere una figlia ad abbracciare la vita monastica ; ma lungi dall'essere generalmente sì crudeli, si può dire al contrario che in generale i padri e le madri si affliggono, quando le loro figliuole prendono la risoluzione di farsi monache. Anzichè obbligarle a prendere il velo, fanno ogni sforzo per dissuadernele ; ma, se i piaceri del mondo, come balli, passeggiate, spettacoli, che non si tralascia di procurar loro, non possono bilanciare la loro deliberazione (p. 117) di consacrarsi a Dio, allora esse ne ottengono la pemissione. Se, duranti le servere prove del notiziato, che dura un anno, e anche tre in alcuni luoghi, esse mutano pensiero, vengono tosto rimandate presso i loro parenti, che le riscevono a braccia aperte.
Contuttociò interviene alle volte che una fanciulla abbraccia forzzatamente lo stato di monaca, per fuggire le persecuzioni che soffriva nella casa paterna ; ma simili esempi sono rari ed eccitano il pubblico sdegno. » (p.118)
pp. 170-171 : « Il signor Sharp riferisce che a Napoli i frati rappresantano delle commedie ne'loro convenienti durante il carnevale, e ciò si pratica di fatti. Ma ben so che essi non usano di mostrarvisi sotto caratteri sì lubrici com'egli dice. Questa osservazione sente assai di malignità e di calunnia, e sarebbe desiderabile ch'ei l'avesss tralasciata, o ne (p. 170) avese datoprove che la rendessero incontrastabile. I nostri monaci non sono così impudenti da commettere indecenze sotto gli occhi del pubblico : e quand'anche giungessero a tanto di rappresentare qualsivolgia cosa lasciava, sì il governo civile che l'ecclesiastico non mancherebbero certamente di renderli tosto avvertiti d'una così grave mancanza.

Ma io sono stanco di aggirarmi per gli sproposti, per le caricature, e sopratutto per le gigantesche esagerazioni di questo gentiluomo, che poté ritrovare in Italia un giardiniere inglese « disperato di non potervi gustare una pesca di legittimo sapore ». (p. 171)

Annexe 35 - BETTINELLI (Saverio) « Lettere sopra vari argomenti di letteratura scritte da un inglese as un veneziano » in *Illuministi italiani II Opere di Francesco Algarotti e di Saverio Bettinelli* a cura di Ettore Bonora, Milano-Napoli, Riccardo Ricciardi, 1969 [CONS. K. 305.46.2]

pp. 758-759 : « Un altro reato gravissimo degli scrittori italiani, quando ardiscono discoprire i difetti dei loro comatrioti, è di ribellarsi contro la patria, e insieme di dar coraggio alle nazioni straniere di criticare l'Italia e gl' Italiani. Oh questa volta hanno ragione ! Un buon cittadino deve sempre tener per la patria anche dove conosca difetto e danno. Il vero amor della patria consiste appunto in questo, di lodare e di proteggere il male, poiché il bene tutti il sanno approvare e vedere. Quello sì, quello è buon patriota, che disapprova tutte le cose straniere, e tutte le altre nazioni preferisce sempre la sua. Non si deve uscir dal suo paese, per non imparar le artie le industrie che fioriscono tra gli altri ; perché è disonore il farsi scolaro d'altrui, mentre ognuno deve imparare da noi che siamo poi quel che siamo, cioè un popolo privelegiato dalla natura, superiore a tutti modello. »
p. 759 : « L'opinione generale in Francia si è che la vostra lingua sia molle, effimminata, né possa esprimere cose alte e grandi. La dicono fatta per l'amore, la chiamano lingua badina, la lasciano alle lor donne come un vezzo e una moda sin dal tempo in che Bouhours, St. Evremond, Rapin, Fontenelle e, sopra tutti, Boileau han detto e ridetto, quasi echeggiando l'un con l'altro, gl'italiani amano i bisticci, i concertti, gli acumi, *les pointes et les jeux de mots*, tutta la francia ha questa idea de vostro comporre, e la tiene per verità irrefrangabile. »

Annexe 36 - CALEPIO (Pietro de' Conti di), *Descrizione de' costumi italiani* a cura di Sergio Romagnoli, Bologna Comissione per i testi di lingua, 1962 [COLL.ITAL.52/265]

Lettre à Gaspar Von Muralt, « amico carissimo e onoratissimo »
pp. 3-4 : « L'invasione d'altre nazioni a cui è stata soggetta l'Italia e la costituzione de'suoi varî governi hanno recato ne' costumi non solamente maggior alterazione di quella che produce d'ordinario la lunghezza del tempo, ma varietà non leggiere tra gli altri abitatori della medesima. Però, discorrendo del carattere generale non lascerò di frammischiare alcuna notizia che riguardi le speciali nazioni.
Or dunque, cominciando dalle cosec je sono più comuni, giudico non dover omettere le proprietà dell'indole, che paiono debbon essere, se non affatto inalterabili, almen non tanto soggette ad alterazione. Quel tempoeramento, che per l'addietro ha fatto riconoscere gli Italiani atti non meno all'ardire che all'acutezza dell'ingegno ed alla maturità del consiglio, non mi pare che si debba loro negare neppur di presente, secondo la soa regola di quel fisico principio : che i paesi quanto più sono boreali producono uomini più sanguigni, e però più disposti dalla natura alla ferocità, ma d'intelletto meno sottile e speculativo ; ed all'incontro i luoghi di clia più meridionale li rendono men atti al valore, ma di più perspicace intendimento ; perocché siccome son privi di quella copia di spiriti ch'eccitano l'ardire in chi molto abbonda di sangue, così restano meno offuscati da que' grossi umori che con essi s'esaltano al cerebro e rendono ottusa la mente. Né io perciò sono d'opinione sì poco favorevole alle nazioni settentrionali come quell'antico filosofo, che pareggiolli a coloro, che sono offuscati dalla briachezza, per mostrare che sono d'ingegno poco acuto.

Credo che molte altre cagioni possan concorrere alla disposizione del tempperamento : cioè l'aere, per la cui diversità fu già notabile, l'accutezza degli Ateniesi e la stolidezza de' Tebani ; la qualità del nutimento, il metodo del pigliarlo ; e finalmente l'educazione, costumi e le leggi d'un paese giudico che bastino a promovervi ogni scienza più che in un altro, ch'abbia propizia la sola natura del clima. »

pp. 8-9 : « la cortesia, la piacevolezza e l'urbanità son doti che in Italia s'osservano per leggi d'uomo ben nato, ancorchè non sia per tutto pari l'attenzione con cui s'esercitano. Generalemente ho trovato nele città di corte farsene uso con maggior cura e con maggiore dilicatezza. Ben è vero che non ponendosi in queste il fin principale a giusa de'francesi, che più curano di procacciarsi con esse l'ammirazione che lode con l'intrinseche virtù, quindi è che uno che venga di Francia non proverà qui tutti que' raffinamenti che la galanteria francese ha saputo ritrovare, come l'attenzione scrupolosa di piacere in ogni lieve azione, in ogni minimo movimento ; o se pure accade di vedere un simile studio in coloro che amano imitare quella nazione in ogni cosa, vi si riconosce d'ordinario l'imitazione. Ma niun biasimo credo che lasci la privazione di tale eccellenza, la quale sola occupando una persona in mille frivolezze poco luogo lascia all'altre migliori occupazioni. Oltre che, non può negaresi che molte di quelle manière non meritino nome d'affettazione anzi che di piacevolezza. Ma quanto poco è comune agl'Italiani questa sorta d'affettata eleganza, altrettanto bia simevole è la frequenza de' complimenti assai praticata, e talora con tanta larghezza che, in vece d'obligare che li riceve, emttono in confusione chi si trova mal atto a rispondere ; e similmente molte altre manière noiose, che vengono, sotto nome di cirimonie. »

pp. 13-14 : « Le conversazioni di dame e cavalieri sonosi in questo secolo e più frequenti e più libere ; il che è stato effetto evidentissimi del soggiorno che i Francesi han fatto in Italia ne' primi anni. Per essi introdotte si sono le visite famigliari de' damerini, i corteggi e la cura di tutti quelli affinamenti che seco trae in tali pratiche il desio di piacere. Tale usanza non pertanto non è parimenti intrusa in ogni parte ; anzi ci sono de' paesi che sentono pochissima o niuna alterazione. L'attillatura del vestire e l'attenzione per le mode che la Francia inventa, è uno degli effetti di questa introduzione. »

pp. 15-16 : « la nazione francese, atta più di ogni altra a far impressione sì per la cura particolare che pone nell'apparenza che per la vivacità dominante delle maniere aveva nel passato secolo rapito seco il comun séguito Ora finalmente si sono qggiunte ancor l'altre dipendenze de' quali non dà poca materia a' ragionamenti ordinari di chi frequenta il feminile commercio. Il carattere delle dame è diviverso seondo la diversità della pratica, a misura della quale hanno più e meno di galanteria. In alcuni luoghi, e particolarmente a Roma, usano i lisci : in altri ne sono assai schife e li reputan propri di chi passaggia i teatri. Elleno per lo più sono amanti de' forastrieri : hanno assai spirito : ma per la poca coltura che se ne fa ne' monasteri, ove l'usanza per altro ottima le costringe a vivere sin che giungne il tempo di collocarsi, riescono massimamente ne' primi anni meno addestrate delle francesi, e di cognizioni più limitate : il che non sarà stimolato savntaggio da chi dubita se l'erudizione in una donna cagioni più di male o di bene. Le romane più che l'altre son atte a sostenere una spiritosa conversazione. Ciò che generalmente altresì può dirsi è che nelle pubbliche veglie inclinano anzi alla gravità che alle manière o troppo vezzose che nuocano all'onestà o troppo ardite che offendano la modestia. »

p. 21 : « Già due secoli s'usava di commettere l'instituzion de' figliuoli agli uomini più dotti : ma quindi procedeva sovente che, essendo questi questi di mala vita, mentre s'apprendevan le lettere, si corrompevano i costumi, il che per vero dire non accade ne' presenti collegi ; anzi s'infondono buone massime, che convengono alla morale cristiana. »

pp. 33-34 : « Intorno i piaceri venerei attenderete forse notizie poco favorevoli all'Italia ; perchè più d'uno scrittori ne biasima la lascivia, ed il Vostro cugino medesimo nella Lettera scritta sopra i viaggi dice che per l'addietro i forestieri corrompevano in Italia i loro costumi.

Ciò che raccolgo dalla comparazione de' passati secoli e del presente si è che la corruttela er auna volta assai più generale, e meno praticata la devozione. Per amtro l'ozio, in cui già da lungo tempo vive la maggior parte de' nobili, siccome per lo passato così pure ora contribuisce non poco alla loro dissolutezza. Un effetto assai comune del predominio di questo vizio è il farsi gloria d'esser uomo prode in tal sorta d'abbatimenti ; onde altri talor esageran i fatti loro per eviatr titolo di dappocaggine, altri ambiscono comparir rei di ciò che non han fatto per non mostrarsi semplice e scimuniti. Napoli è distinto per la moltitudine delle cortigiane ; Venezia nondimeno supera ogni altro paese per la lasciva libertà. Oltre la quantità delle pubbliche, infinite sono le concubine private. I stipendi che vi si consumano per il loro mantenimento eccedono un'ordinaria prodigalità. Agli abbigliamenti dell or corpo ed agli addobbi dellelor case si stimarebbono gran dame : ma molto più alla riveranza con cui da que' nobili talor si vengono trattate. Qualechedifferenza tra l'antico ed il moderno costume ha recato la civile galanteria ultimamente introdotta in Italia, rendendo ella molti meno dissoluti, ancor che nullameno effeminati. Non voglio qui tacere intorno il carattere dell'amor degli Italiani. Osserva egli che nell'amare esprimono più di quel che dicono, mostrando la loro passione coperta d'un velo tale di modestia che le dà maggiore risalto : però riconosce in essi più tosto la proprietà rispettosa e timida de' Spagnuoli che l'ardita de' Francesi ; ove parmi che s'uniformi , che nel suo Cortegiano disse, generalmente parlando, che gli Italiani più s'uniformano nella pratica i Spagnuoli che i Francesi : il che quantunque sia vero anche di presente, nondimeno qualche eccezione parmi che meritino più città, dove la libertà francese s'è nell'utimo commercio più dilatata. »
[note de bas de page : « Il cugino di Gaspar Von Muralt, cui accenna il Calepio, è Beat Ludwig Von Muralt (1665-1749), bernese, che nel 1725 aveva pubblicato le Lettres sur les Anglois et les François et sur les voiages. Nell'edizione originale, datata 1725, e senza altra indicazione tipografica, nonché anonima, a pp. 465-466 si legge : « La coutume qui établit les voiages et d'autant plus mauvaise que les peuples chez qui nous allons voiager, les peuples polis, dont les manières et le train de vie nous imposent, sont les plus corrompus, du moins à certians égards, et que, par conséquent, il y a plus à perdre parmi eux qu'à gagner. C'est ainsi que les romains alloient perdre leur reste de vertu chez les Grecs : qu'aux derniers siècles on s'est corrompu dans les voiages qu'on a faite en Italie, et qu'aujourd'hui on va chercher en France un faux mérite, un mérite qui entretient la corruption en la couvrant. »
pp. 36-37 : « Al maggior temperamento del cielo attribuì poi l'intergrità della pronuncia toscana e della romana, soggiungendo che il clima più caldo del Regno di Napoli rende la lingia più agile più lubrica e efficace; onde allargan più degli altri popoli le vocali, come già facevano quando fra gli altri Greci la dorcia lingua parlavano. »

Annexe 37 - DENINA (Carlo), *Essai sur les Traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des siciliens, des sardes, des corses*, Paris, Chez Fantin, 1807 [8.36.E.22]

pp. 9-10 : « Comme cette capitale tient à la Campanie, pays infiniment renommé par fertilité et la température de son climat, le caractère propre de ses habitans a toujours été la mollesse et un penchant irrésistible au plaisir. Capoue, ancien chef-lieu de ces délicieuses contrées, a figuré du temps des romains comme ville puissante, mais ce n'était pas aux Campaniens qu'elle était redevable de cette prééminence ; elle la devait tantôt au Samnites, tantôt aux Romains ou aux Carthaginois. Annibal crut trouver des femmes au lieu de soldats, lorsqu'il vit les troupes de la Campanie. »
pp. 11-12 : « Naples, toujours considérée comme le séjour favori des Muses, le fut par conséquent aussi de la musique. L'usage barbare et impie de mutiler les hommes pour leur procurer une voix de femme, n'a pas été introduit à Naples ni en Italie du temps des Romains ;

mais il y avait à Naples des écoles de musique, des combats de musiciens et des prix roposés à ceux qui se distinguaient dans cet art enchanteur ; et Naples est encore aujourd'hui la première école, la pépinière des musiciens. »
p. 59 : « Cette ville devint fameuse dans les siècles treizième et quatorzième par les discordes intestines qui se communiquèrent à Florence, et qui semblent justifier l'épithète de *perversi* que Pétrarque donne aux habitants de ce pays. »
p. 89 : « Pavie, toujours riche, toujours assez peuplée, n'a fait que prouver qu'un pays de cette nature, heureux et recommandable sous d'autres rapports, n'inspire pas l'amour de l'étude et du travail ; sans lequel l'on végète dans la mollesse et dans une ignoble insouciance ou par un instinct qui pousse à l'action, on prend le parti des armes. »
pp. 146-147 : « Cependant si on considère l'état de Rome, les mœurs des Romains du temps qu'on vendait les Sardes, on trouvera que dans le siècle d'Auguste on ne se souciait pas de valets ou esclaves Corses, par la même considération qu'autrefois on ne voulait point des Sardes, et qu'à la place de ceux-ci les Corses aurait trouvé beaucoup d'amateurs, comme en ont trouvé les Sardes dans les temps de César et d'Auguste, par des talens agréables à un peuple à un peuple plongé dans la mollesse et le luxe de toute espèce. Et ne sait-on pas que dans les occasions importantes, telles que les guerres, les Romains faisaient bien autre cas des Corses que les Sardes ? Il n'est jamais parlé de troupes qu'ils en tiraient de la Corse. »

Annexe 38 - DENINA (Carlo), *Considérations d'un italien sur l'Italie ou mémoire actuel des lettres et des arts en Italie et les caractères des habitants*, Berlin, Chez la veuve Pitra, 1796 [AY V 83]

Lettre à Louise Auguste, reine de Prusse, à l'occasion que l'auteur lui présenta un livre contenant les considérations d'un Italien sur l'Italie
pp. 2-3 : « Cependant on souhaite à présent plus que jamais avoir une juste idée soit des qualités physiques de l'Italie, soit des qualités physiques de l'Italie, soit du caractère moral de ses habitants. Oserai-je dire qu'il n'y a aucun livre qui, excepté celui de Mr. De la Lande en ait parlé pertinemment ; quoiqu'il n'eût passé que peu de mois en Italie ? Il est vrai qu'on lui avait fourni des notices passablement exactes sur la plupart des nations qui partagent cette belle et fameuse péninsule. C'est de lui que feu Mr. Brüsching a puisé la plus grande partie de ce qu'il a dit de l'Italie dans sa grande géographie. Mais comme Mr. De la Lande n'a guère connu que les capitales, il ne parla des Piémontais, des Milanais, des Toscans, des Romains, des napolitains, que d'après ce qu'il a vu ou entendu à Turin, à Milan, à Florence, à Rome, à Naples ; Büsching est aussi infiniment moins exact dans dans la description de ces pays, qu'il est dans celle des cercles d'Allemagne et des pays du Nord. La plupart des autres qui ont voulu tracer le caractère des Italiens ne semblent pas même avoir soupçonné qu'il y ait plus de différence entre les Vénitiens, et des Napolitains et même entre les Toscans et les Génois qui se touchent si de près qu'entre les Italiens et les Espagnols. » (la réponse de Baretti à Sharp insiste elle aussi beaucoup sur les différences entre les divers peuples de l'Italie : sont soulignées les différences linguistiques, morales, économiques et culturelles)
p. 7 : « Le cicisbéisme en titre s'est soutenu plus longtemps à Gênes que partout ailleurs en Italie, mais les amourettes sont plus communs à Venise, mesure que l'aisance y est plus générale, et les femmes sont plus jolies. »
pp.17-18 : « Les femmes en Toscane ont naturellement beaucoup d'esprit et beaucoup de cette physionomie qui relève la beauté et indique de l'esprit. Il y a eu des femmes savantes dans d'autres villes d'Italie, il y en a encore plusieurs, et à Turin il y a aujourd'hui une jeune dame d'une maison très illustre, dont le génie poétique est admirable, et le style le plus noble et le mieux choisi que l'on puisse imaginer. Mais je n'ai point connu d'improvisatrices d'autres

pays que de la Toscane. Votre Majesté a sans doute entendu parler de la Corilla et probablement aussi de la Sulgher Fantastici. J'en ai connu deux autres peut-être d'égal mérite, mais dont les talents n'étaient pas aussi bien accompagnés des charmes de la figure et de la voix, qui ont beaucoup contribué aux succès brillants de la Corilla. Les femmes Florentines et Siennoises, celles de Pise et de Livourne sont capables des passions les plus tendres et les plus vives. Cependant l'on croit que leur galanterie est encore plus l'effet de leur fortune que de leur tempérament. »

pp. 22-23 : « Les femmes romaines sont plus belles que jolies ; c'est à elles que convient encore plus particulièrement le nom de matrones ; et quoique les dames de la première qualité comme celles des familles papales ne soient pas toutes des Lucrèce, leur caractères dominant est encore une sorte de fierté impérieuse digne des dames romaines du tems des Gracques et des Scipions. Peut-être que la malignité y trouverait quelque Faustine ; mais un maintien de dignité est encore le don du caractère Romain dans l'un et l'autre sexe. »

pp. 30-31 : « Le sexe est à Naples aussi laid qu'il est beau à Turin, à Venise, à Florence et à Rome ; les hommes au contraire y sont forts beaux. On prétend que l'air est favorable à la beauté des hommes et contraire à celle des femmes qui demande une température d'air un peu humide. La débauche n'y est pourtant pas moins commune, quoique les beautés y soient extrêmement rares. Mais quelle est aujourd'hui, et quelle fut jamais la ville peuplée de quelques centaines de milliers d'habitants, d'où la débauche ait pu être bannie ?

Lettre au Baron de Chambrier D'Oleyres sur les quelques particularités de littérature piémontaise

pp. 34-35 : « Je dirai plus, c'est que si des hommes natifs de pays riches, et de villes ou bourgs situés dans une plaine humide et fertile, ou issus de familles nobles et opulentes (car la trop grande aisance fait sur les particuliers le même effet que la fertilité du pays fait sur le peuple) se sont élevés à un haut degré de mérite et de célébrité, c'est que d'autres causes non moins physiques y ont concouru ; c'est lorsqu'une race étrangère vient donner une nouvelle vigueur à une autre affaiblie par la mollesse qu'amènent l'habitude des grandes villes et des richesses. Je pourrais à ce propos citer l'exemple d'un des plus illustres Piémontais, et certainement d'une grande province de France qui ne passe pas pour la plus spirituelle, étaient depuis un siècle domiciliés à Turin, et ne passèrent que pour des hommes d'un esprit très borné, mais dont la mère, qui était née à Cambiano près de Quiers, porta dans la famille, où elle entra, un esprit qu'on n'y avait jamais trouvé. »

p. 143 : « La supériorité peu contestée de la musique italienne et de la langue qui s'y prête mieux que les autres, a fait croire à quelques littérateurs que cette langue n'est que molle, et pas là inférieure à la française, comme si elle ne se prêtait pas autant, pour ne pas dire plus qu'aucune autre des modernes, à tout genre de style. »